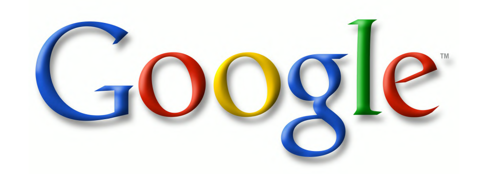
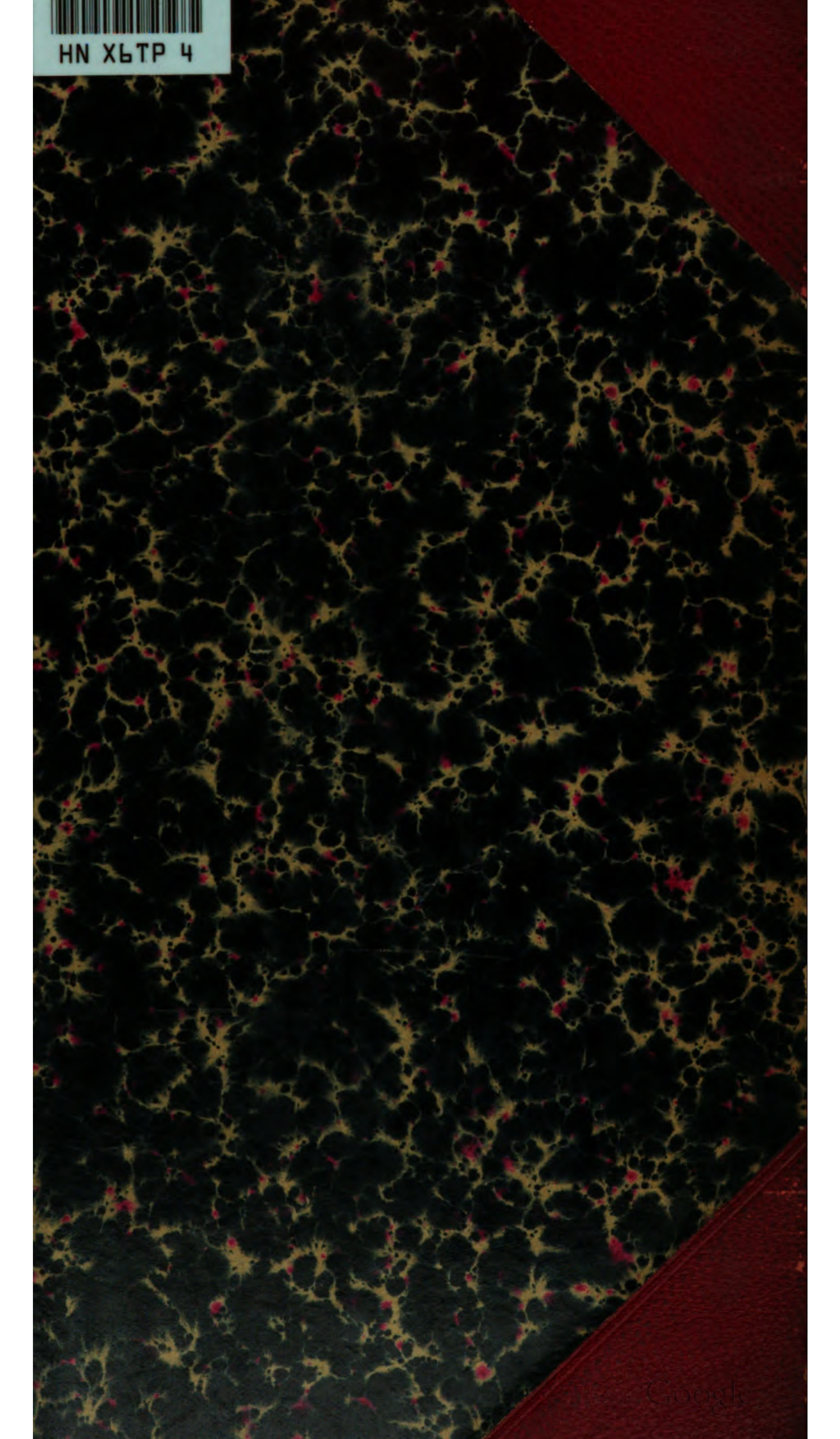





SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

LAUSANNE — IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-HUITIÈME ANNÉE

TOME XXIX



LAUSANNE

BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Place de la Louve.

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

1903

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-HUITIÈME ANNÉE

TOME XXIX

Nº 85. — Janvier 1903.

LAUSANNE
BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Place de la Louve.
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.
ALLEMAGNE
LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.
1903

OUVRAGES REÇUS

Les mémoires du président Krüger. — 1 vol. in-4° avec portrait. Paris, Juven.
Trois ans de guerre, par le général C. de Wet. — 1 vol. in-4° avec portrait. Paris, Juven.
Le trésor de la cathédrale de Lausanne, par J. Stammler. Traduit de l'allemand par J. Galley. Tome V, 2e série, des *Mémoires et documents* publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande. — **Mélanges.** 3e série, tome IV, 2e livraison. — 2 vol. in-8°. Lausanne, Georges Bridel & Cie.
La chambre du duc à Chillion, par A. Naef. — In-8°. Lausanne, Borgeaud, 1902.
Les sceaux communaux vaudois, par Ch. Ruchet. — Gr. in-8° illustré. Lausanne, Payot.
Histoire du Vallais depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, par H. Gay. 2e édition revisée. — 1 vol. in-8°. Genève, Jullien, 1902.
La vérité sur la zone franche de la Haute-Savoie, par A. Folliet et C. Duval. — In-12. Thonon, Raffin.
Le socialisme en Belgique, par J. Destrée et E. Vandervelde. 2e édition. — 1 vol. in-12. Paris, Giard & Brière, 1903.
Socialisme et science, par Ed. Bernstein. Conférence faite à un groupe d'étudiants de Berlin. — In-12. Paris, Giard & Brière, 1903.
Politique et syndicats, par K. Kautsky. Traduit de l'allemand par C. Polack. — In-12. Paris, Giard & Brière, 1903.
Compte rendu officiel du Ve Congrès de l'Alliance coopérative internationale. — 1 vol. gr. in-8°. King & Son, 1903.
Education et instruction. Rapport présenté au haut conseil féderal sur le groupe I de l'exposition universelle à Paris en 1900, par François Guex. — 1 vol. in-4°. Lausanne, Payot, 1903
La vocation de la femme d'après la Bible. Etudes bibliques dédiées aux unions chrétiennes de jeunes filles, par Marie Merle Bianquis. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1903.
Paroles de foi pour les jours de l'épreuve, publiées par S. A. R. la grande-duchesse Louise de Bade. Traduites par Mme L. Ruffet. — 1 vol. in-12. Genève, Kündig, 1903.
L'ami. Dialogues intérieurs, par Ch. Wagner. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1903.
Ames dormantes, par Dora Melegari. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1903.
Rêves virils, par Olive Schreiner. Traduction libre de l'anglàis, par Mlle M. Dutoit. — 1 vol. in-12. Lausanne, Mignot, 1903.
Le dieu de Platon d'après l'ordre chronologique des dialogues, par P. Bovet. — 1 vol. in-8° Genève, Kündig, 1903.
La VIIe conférence de la Croix-Rouge en Russie. Notes de voyage dédiées aux membres de la conférence, par Camille Favre. — In-12. Genève, imp. du *Journal de Genève*, 1902.
Loin des villes, par Em. Yung. — 1 vol. in-12 Genève, Eggimann.
Voyages incohérents, par Em. Julliard. — 1 vol. in-12. Genève, Jullien, 1903.
Les Ma-Rotsé. Étude géographique et ethnographique du Haut-Zambèze, par Eug. Béguin — 1 vol. in-12. Lausanne, Sack, 1903.
Le 19e siècle vécu par deux Français, le colonel Louis Mouton et Eugène Mouton, son fils ancien magistrat, par Eug. Mouton. — **Un demi-siècle de vie, 1848-1901,** par Eug. Mouton — 2 vol. in-12. Paris, Delagrave.
Montalembert et sa correspondance inédite avec le généralissime Skrzynecki. Détails biographiques inconnus, par I.-N. S — In-8°. La-Chapelle-Montligeon, imp. libre de Notre-Dame, 190[illegible]
Paul Gourmand devant la critique. Avec une préface de H. Marsac. — 1 vol. in-18. Paris, Bibl de l'Association, 1903.
Patria. Festival dramatique en 4 tableaux, par N. Dasproni. — 1 vol. in-12. Berne, Off. polytechnique d'édition, 1903.
Du rêve à l'action. Poésies, par H.-Ed. Droz. — 1 vol. in-8°. Genève, imp. Zœllner, 1903.
Gazouillements des nids, recueillis pour les grand'mères et les bonnes tantes, par B. Sautte[illegible] — 1 vol. in-12. Genève. Jeheber.
La coupe d'onyx. Poésies, par Edouard Tavan. — 1 vol. in-12. Lausanne, Payot, 1903.
Au pays des aïeux. Poème descriptif et romanesque, par G. de Reynold de Cressier. — 1 vol in-8°. Genève, Eggimann, 1902.
Les ignorés, par Eugénie Pradez. — 1 vol. in-12. Neuchâtel, Attinger.
Celle qui tua trois fois, par T. Combe. — 1 vol. in-12 illustré. Neuchâtel, Attinger, 1902.
Journal d'un interné dans une maison de fous, par Hermann Chapuis. — 1 vol. in-12. Lausanne Mignot, 1902.
Nul ne vit pour soi-même. Récit par H. Margall. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1903.
Histoire d'un honnête garçon, par Mme H. de la Ville de Mirmont. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher, 1903.
Almanach du Conteur vaudois 1903. — In-4°. Lausanne, imp. Vincent.
Der erste Mai, von U.-W. Züricher. — 1 vol. in-12. Zürich, C. Schmidt, 1903.
Die Quatembernacht. Drama aus dem schweizerischen Hochgebirge, von R. Morax. Uebersetzung von J. Bosshart. — 1 vol. in-8°. Zürich, Verlag des Lesezirkels Hottingen, 1903.
Verein der schweizerischen Presse. Jahrbuch 1902. — 1 vol. in-8°.
Fatti e leggende di Roma antica, del prof. C. Pascal. — 1 v. in-8°. Firenze, Succ. Le Monnier, 19[illegible]



LA PERSE ET LES PERSANS

DE NOS JOURS

Pisma is Persii (*Lettres de Perse*), *1898-1899*, par M. Lomnitzky. — *Tri nedieli V. Koutchane* (*Trois semaines à Koutchan*), par M. Akhoum.

Quiconque suit attentivement la politique coloniale des grandes puissances a pu remarquer que la Perse, depuis quelques années, préoccupe les diplomates autant que la Chine. Le temps ne semble pas bien éloigné où l'industrie européenne, poussée par le besoin de nouveaux débouchés, infligera au royaume du Soleil et du Lion des démembrements analogues à ceux qu'elle a fait subir à l'empire du Milieu. Pour le moment, il est vrai, deux puissances seulement se préparent à l'assaut : la Russie et l'Angleterre. A en croire les récits de quelques voyageurs et les assertions de certains journaux russes, le conflit serait imminent. Les chauvins moscovites manifestent une peur atroce de voir l'Angleterre devenir maîtresse du pays du shah et ne cessent de conjurer le tsar de se mettre en route pour Téhéran.

Ils ne peuvent prendre leur parti de ce que l'Angleterre a pénétré en Perse en passant par la Russie. C'est

en 1557, déjà, qu'Antony Jenkinson fonda la British Moscovy Company et, embarqué sur un voilier russe, arbora pour la première fois un drapeau anglais sur la mer Caspienne. En moins d'un quart de siècle, cette compagnie prit pied fermement en Perse. Plus tard, la Russie permit aux Anglais de construire des bateaux spécialement destinés à faire le commerce avec la Perse. Un Anglais, John Elton, obtint même de Nadir-Shah l'autorisation de trafiquer dans tous les pays qui s'étendent entre la mer Caspienne et les Indes. Cet homme entreprenant conçut le plan de lancer sur le Volga toute une flotte dont l'équipage serait composé d'Anglais et de Russes en nombre égal. C'était une idée géniale, qui, si elle eût été mise à exécution, aurait avancé la civilisation de ces pays et profité encore plus aux Russes qu'aux Anglais, mais Catherine II, cédant à des intrigues, ferma à ceux-ci le trafic persan par la Caspienne.

L'Angleterre se mit aussitôt en quête d'une autre voie, celle du golfe Persique, et l'inquiétude de la Russie ne fit que croître. Dès lors le gouvernement du tsar se préoccupa d'établir des relations commerciales avec la Perse, mais ses efforts eurent peu de succès. De leur côté, des voyageurs russes se sont mis à étudier sérieusement l'empire persan, et ont publié sur ce vaste pays des relations détaillées et consciencieuses, parmi lesquelles les deux récits mentionnés ci-dessus occupent une place honorable; ils se complètent l'un l'autre, et, assemblés, forment un tableau pittoresque et vrai de la vie persane au commencement de ce siècle, en dépit de la tendance fortement anglophobe de l'ouvrage de M. Lomnitzky.

I

C'est à partir de Rechte que nous suivrons M. Lomnitzky à travers la Perse. Sa première découverte lui fut très agréable; il put constater que le marchand russe n'est pas un mythe en Perse, comme on le croit trop généralement. Le soleil dardait impitoyablement, et le voyageur altéré demanda au premier Persan qu'il rencontra où il pourrait trouver un siphon d'eau de seltz, étant déjà saturé de *cherbets* (sorbets).

— Là, à gauche, il y a une boutique tenue par un *Ourouss*, répondit poliment le Persan en khalate noire, coiffé d'un tchalma vert et chaussé de pantoufles très pointues.

« C'est sans doute un Arménien ou un juif, » se dit M. Lomnitzky tout en marchant dans la direction qu'on venait de lui indiquer. Il n'avait jamais entendu parler de la présence de marchands russes en Perse. Il ouvrit la porte du petit magasin avec un sentiment de curiosité méfiante et, à son grand étonnement, vit derrière le comptoir la figure replète d'un natif des provinces centrales de la Russie, au type slave très accentué.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes établi en Perse? lui demanda-t-il.

— Il y aura bientôt une année.

— Et les affaires vont bien?

— Je n'ai pas à me plaindre, quoiqu'il y ait beaucoup de difficultés et d'obstacles à vaincre.

— Ne vous entendez-vous pas bien avec les Persans? vous persécutent-ils?

— Ce serait un péché de me plaindre. Le commerce, non seulement ici à Rechte, mais dans toute la Perse, est

absolument libre ; personne ne vous réclame ni patentes, ni impôts, et nous, Russes, nous n'avons même pas besoin de dissimuler le chiffre de nos affaires et de nos profits.

— Est-ce que les commerçants du pays se croient tenus de garder le secret sur leurs bénéfices ?

— Ils ne peuvent pas faire autrement. Dès que l'un d'eux fait de bonnes affaires, des fonctionnaires du gouvernement le dépouillent. C'est d'abord le gouverneur, qui exige de lui une dîme si élevée que le pauvre négociant n'a jamais gagné une somme pareille même en rêve. Après le gouverneur, c'est le tour de son secrétaire, le *mirza*, puis tout le menu fretin de la bureaucratie vient réclamer sa part. Non seulement le marchand sera ruiné, mais on le jettera en prison et on lui administrera des volées de coups de bâton sur la plante des pieds pour lui faire avouer des gains qu'il n'a pas encaissés. Le gouverneur et les fonctionnaires ne touchent pas de traitement, mais tous ont payé très cher leur nomination et doivent chaque année envoyer à Téhéran des sommes à peu près équivalentes, aussi la cupidité de ces vampires dépasse-t-elle toutes les bornes. Mais moi, ils ne peuvent pas me toucher ; à Rechte, j'ai mon consul, à Téhéran, notre ambassadeur, et dans le Caucase des baïonnettes par centaines de mille. Les fonctionnaires persans s'en rendent compte. Il y a ici des Persans et des Arméniens qui sont sujets russes, tout le monde les envie. Je vous assure que s'ils le pouvaient, s'ils n'étaient retenus par le fanatisme religieux, tous les Persans se feraient Russes. Chaque fois qu'il y a des désordres à Tauris, la moitié des habitants de la ville viennent supplier notre consul russe de les prendre sous sa protection.

— Faites-vous venir vos marchandises de Russie ?

— Pour la plupart, oui ; mais j'ai à subir de fortes pertes, car mes commandes ne me sont jamais livrées à temps.

— Pourtant d'Ensel à Rechte il ne faut pas plus de douze heures pour expédier un colis. Ou bien les Persans ne sont-ils pas capables de s'acquitter promptement de ce soin ?

— Au contraire, vous ne trouverez nulle part des gens aussi sûrs que les *tchervodars* persans (propriétaires de caravanes), vous pouvez leur confier les marchandises les plus précieuses et être sûr qu'ils vous les remettront en bon état : ce sont nos compagnies russes de bateaux qui laissent à désirer. Vous attendez la marchandise dans trois semaines, et vous la recevez six mois plus tard. Ce n'est pas que leurs agents ne soient de braves gens, mais ils ne comprennent pas le *b, a, ba* du commerce. Ils ne savent même pas distinguer le mot *facture* de *manufacture.* Le désordre de leurs agences est incroyable ; les marchandises moisissent trois, quatre mois dans les dépôts, et nous les recevons complètement avariées. Jugez vous-même de ce qu'éprouve un négociant quand les denrées qu'il devait recevoir pour l'hiver lui sont livrées en été ! Ce n'est donc pas des Persans que nous souffrons, mais de nos propres compagnies subventionnées par le gouvernement.

M. Lomnitzky assure que les plaintes de ce marchand sont bien fondées. Malgré sa subvention, la Compagnie « Caucase et Mercure » a des tarifs exorbitants ; ainsi, pour transporter un *poud* (6 $^1/_2$ kilos) de marchandise de Bakou à Mechedesser, ce qui exige deux jours de bateau, elle prend plus cher que pour expédier la même marchandise de Saint-Pétersbourg à Londres !

Un autre obstacle que rencontre le trafic en Perse est l'impossibilité d'envoyer de l'argent de ce pays en Russie. La Perse ne fait pas partie de l'union postale internationale, et la poste persane accepte volontiers votre argent, mais refuse de vous garantir qu'il parviendra à destination. La succursale de la banque anglaise de Téhéran ne délivre pas non plus de chèques pour la Russie, et quant à la Banque d'escompte russe, elle n'a pas pris la peine d'établir une agence à Rechte. Cependant cette ville est le centre d'un grand trafic de cocons, car la soie de cette région est une des meilleures du monde. En 1898, un grand nombre de maisons lyonnaises y ont acheté des cocons qu'on fait sécher sur place, puis qu'on expédie à Marseille. Mais les fabricants de Moscou qui ont besoin de cocons n'ont jamais songé à envoyer en Perse des agents. Tous les pays font de bonnes affaires avec l'empire du Soleil, excepté la Russie.

Tout le midi de la Perse, assure M. Lomnitzky, est entre les mains des Anglais, et ils avancent d'un pas sûr vers le nord et le nord-ouest, pendant que les journaux russes, de loin en loin, poussent des cris d'effroi en apprenant que le gouvernement britannique s'est emparé de quelque île sur le golfe Persique.

Il est difficile de se représenter une malpropreté plus repoussante et plus hideuse que celle des rues et des bazars persans en général, et tout particulièrement à Rechte; les rues ont rarement deux mètres de large, et les bazars sont encore plus exigus. L'air chaud et confiné, chargé de poussières, est saturé d'odeurs nauséabondes. Une cohue de gens en khalate, la barbe teinte couleur de cuivre, grouille et se démène dans ces boyaux, criant, hurlant, chantant et faisant un vacarme infernal. Sans cesse des cavaliers des deux sexes, montés sur des che-

vaux, des ânes et des mulets, fendent la foule en criant : *Khabarda!* (gare à vous!).

Les « perles d'Orient, » comme on désigne galamment les femmes ici, des paquets sans forme, emmitouflés dans des draperies de soie ou de laine noire, le visage dissimulé sous des voiles blancs, s'avancent avec circonspection en frôlant les murs.

Rechte a beaucoup plus de boutiques que de maisons d'habitation ; il semble que tout le monde y est commerçant ! Le Persan de nos jours est avant tout un traficant, et son idéal de la vie ne s'élève pas au-dessus d'une bonne affaire à conclure, ce qui par parenthèse ne le différencie guère de beaucoup d'Occidentaux. Son plus grand plaisir est de rester du matin au soir dans sa boutique, accroupi sur un tapis, fumant le *kalian*, et le regard noyé dans le vague. En vain chercheriez-vous dans ses yeux un souvenir du passé ou une préoccupation de l'avenir. D'ailleurs tous les Persans, le pâle mullah fanatisé, le boutiquier humant les parfums de sa pipe, le *sarbase* (soldat) qui fait le commerce des melons, la sentinelle devant le palais, le haut fonctionnaire sur son pur-sang fringant, tous donnent l'impression qu'ils sont depuis longtemps pétrifiés au milieu d'une civilisation stagnante.

On arrive vite à la conclusion que la pensée paresseuse de ce peuple s'est engourdie dans les idées brumeuses qui lui ont été inculquées dès l'enfance par sa religion et ses antiques traditions. Les préceptes du Coran remplacent pour lui la science; pour résoudre les problèmes de la vie politique et sociale, il s'abandonne à sa fantaisie; aussi l'idée la plus saugrenue et la plus sauvage peut-elle trouver créance auprès de lui, pourvu qu'elle ne contredise pas le Coran et ne heurte pas ses vieux usages. La Perse ne connaît ni loi, ni tribunaux, et le seul droit

qu'elle pratique est celui du plus fort. La vie et la propriété ne sont garantis à personne. Comme tout le reste, la vie de l'homme s'évalue en Perse à sa valeur monétaire, l'assassin en est quitte pour une somme payée à la femme ou aux parents de sa victime.

Dès les premiers jours de son arrivée en Perse, M. Lomnitzky se promenait en canot sur la rivière de Pir-Bazar; pour se distraire, il voulut essayer la portée d'un nouveau fusil en visant des hérons qui pêchaient des grenouilles parmi les roseaux.

— Quel plaisir pensez-vous trouver, saâb, à tirer sur des oiseaux avec un si bon fusil? lui demanda un de ses rameurs. Visez plutôt un de ces hommes qui se promènent sur le rivage. Le saâb est sans doute riche, il peut tuer qui il veut, il paiera....

Ces paroles étaient prononcées sérieusement, et le rameur était évidemment très désireux de savoir quel serait l'effet de la balle sur un être humain placé à pareille distance.

Au nombre des rares établissements européens de Rechte se trouve un hôtel, si l'on peut donner ce nom à quelques chambres sales, situées au second étage d'une maison persane. Ces chambres garnies sont tenues par un couple français, propriétaire en même temps d'une petite boutique contenant de vieilles marchandises avariées de Varsovie. L'hôtelier cumule encore la fonction de banquier en achetant et revendant l'argent russe. Malgré les terribles escaliers de briques, aux marches hautes d'un demi-mètre, qu'on voit dans toutes les maisons persanes, malgré les couloirs malpropres sur lesquels s'ouvrent toutes les pièces et dépendances, cette auberge représente le *nec plus ultra* de confort, de propreté et d'ordre que le voyageur puisse s'attendre

à trouver en Perse. L'Européen ne doit se mettre en route pour le pays du soleil levant que lorsqu'il aura pris son parti d'imiter en toutes choses saint Antoine, de manger dans la même compagnie que lui et de livrer son pauvre corps en pâture à toute la vermine d'Orient. Il doit encore oublier totalement ce que c'est qu'un chemin tracé et entretenu. Mais, quelle que soit la provision d'endurance dont il se sera armé, il aura encore un mouvement de recul en débarquant et des heures d'angoisse à passer.

Lorsque M. Lomnitzky entra dans l'auberge, les hôtes s'empressèrent de lui communiquer la nouvelle qu'ils venaient de perdre un enfant, enlevé par la diphtérie. Tout en écoutant le récit de leur infortune et en compatissant à leur douleur, le voyageur russe ne put s'empêcher de songer que sans doute les petites cuillers avec lesquelles il remuait son thé avaient servi à donner les potions au malade. Il va sans dire que la désinfection est chose inconnue en ces parages; le bureau d'hygiène est représenté par le soleil, dont les rayons en juillet et août réchauffent la terre jusqu'à 62°, 63° Réaumur.

Le soir, vers huit heures, on sonne la retraite près d'une tente qui doit figurer un corps de garde : un *sarbase* pendant une demi-heure frappe à tour de bras le tambour, pendant qu'un autre souffle dans une flûte au son perçant et monotone. Tout ce vacarme se confond avec le braiement des ânes, les aboiements des chiens et les cris des gamins qui font cercle autour des musiciens, enchantés de leur exécution. Mais on peut se demander à qui est destinée cette cérémonie de la retraite, car, si Rechte compte sur le papier quelques milliers de soldats, en réalité sa garnison se réduit à une centaine de *sarbases*; en revanche, la ville est ornée d'une cinquantaine au

moins de colonels et de généraux. Beaucoup de ces *excellences* sont encore en nourrice ou se roulent à quatre pattes dans le sable, car souvent le grade de général est héréditaire en Perse, et des enfants de trois ans le portent avec toute la dignité que comporte leur âge.

D'autre part, la Perse est un état originalement démocratique ; tous sont égaux devant l'arbitraire du shah omnipotent, et M. Lomnitzky a vu souvent le bâton du *ferrache* caresser avec la même vigueur la plante des pieds d'un artisan ou d'un général, revêtu de tous ses insignes, mais la tête en bas et les extrémités en l'air. Ce supplice, qui s'appelle *tchoubouk-fêlèké*, consiste à renverser le patient sur le dos, les pieds attachés à une barre de fer horizontale, les plantes en dehors, et une corde passée autour du cou. Deux bourreaux munis de longues baguettes ou de fouets flagellent le dessous des pieds d'un nombre de coups variable.

II

M. Lomnitzky ne passa que quelques jours à Rechte et décida de poursuivre sa route sur Kazvine, ce qui lui faisait une traite de deux cents kilomètres, à travers des sentiers montueux, d'étroits défilés et des monts à pic. En tête de la caravane marche gravement le guide, un cheval blanc d'une rare intelligence, tout couvert de grelots et de clochettes, et dont la large selle porte des bagages. Le privilège de ce guide consiste à être muni des deux côtés de sa selle de plusieurs larges cloches de cuivre renfermant au lieu de battants une multitude de cloches engaînées l'une dans l'autre, jusqu'à la dernière qui est microscopique. Toutes ces pyramides de métal sonore tintinnabulent et vibrent, formant une harmonie

à laquelle les oreilles européennes ont besoin de s'habituer.

Derrière le guide marche une belle et haute mule de robe sombre, suivie à la file indienne par des chevaux de somme et des mulets ; le cortège est fermé par des chevaux de selle destinés aux voyageurs. Enfin, comme arrière-garde, un petit âne, sur le dos duquel le *tchervodar* a placé un bât si large, que la pauvre bête ressemble à un énorme cafard noir. La route suit d'abord la vallée du Ghélar et de ses menus affluents. Des deux côtés s'étendent des plantations de riz, des jardins et des vergers. Dans les rizières, des femmes persanes travaillent vêtues de légères *tchedours* (draperies transparentes) et le visage découvert. Le passage des giaours ne les effarouche point ; au contraire, elles quittent leurs travaux, s'avancent sur la route et accompagnent la caravane de regards curieux et d'éclats de rire ; elles semblent mettre de la coquetterie à faire parade de leurs vaporeux vêtements de ballerines. Il est vrai qu'elles ne s'abandonnent à leur curiosité que lorsqu'elles sont certaines qu'aucun Persan ne les observe, sinon elles se voilent immédiatement le visage, sans se formaliser le moins du monde de la légèreté de leurs robes flottantes.

La route devient de plus en plus raide, collines et montagnes se couronnent de plantureuses forêts d'essences diverses. Bien qu'on soit vers la fin de juin, quelques sommets sont couverts de neige, dont la blancheur éclate sur un piédestal de sombre verdure. Dans la vallée réchauffée par le soleil, l'humidité de l'air forme une gaze bleue transparente à travers laquelle on suit les méandres du fleuve qui s'achemine vers la mer ; on distingue les collines et les vagues dentelures de cimes lointaines. L'herbe verte sur les rives forme un

riche tapis, épais, semé de buissons presque noirs et recouvert d'éclatantes fleurs des champs. Mais dans cet admirable décor, qui ravit les yeux, s'embusque la terrible fièvre du Ghélar, renforcée par la présence des rizières.

La nuit tombe brusquement, et aussitôt dans la forêt, des deux côtés de la route, des scarabées phosphorescents luisent de mille feux. Ils brillent sur les feuilles des buissons, et, tout au loin, scintillent entre les branches des fourrés. Par moments, on dirait des étoiles d'argent, tombées dans le taillis, et suspendues au feuillage. A droite, un petit sentier de montagne resplendit comme une rivière de diamants. Tout à coup quelques gemmes s'animent, s'élèvent silencieusement dans les airs et disparaissent dans la forêt, en laissant derrière elles un sillage de lumière argentée.

Le premier relais a lieu à Imam-Zade-Hachim ; la station se compose d'un bâtiment à deux étages, malpropre, avec une grande cour entourée d'un haut mur de terre et d'argile. Un proverbe oriental dit que les chambres où l'on reçoit des visites doivent être vides de meubles et de femmes. En tout cas, la chambre qu'on offrit à M. Lomnitzky n'avait que les quatre murs nus, sans vestige de mobilier. Le meuble est une invention du *Ferenghi* mécréant ; le fidèle n'a qu'à étendre un tapis sur le plancher pour s'assurer une nuit de bienfaisant sommeil.

Ce confort plus que rudimentaire n'engage pas à paresser ; aussi, avant l'apparition du soleil, tout le monde est levé et la caravane se remet en route. La marche est toujours ouverte par le cheval blanc, auquel tous ses congénères du convoi marquent la déférence

d'un soldat pour son général ; jamais il n'arrive qu'un autre cheval tente de devancer son guide ou de suivre une autre direction que celle qu'il indique. Le chef de la caravane, le *caravan-bachi*, est un grand, bel homme, qui a un type afghan très prononcé ; il porte un khalate vert aux larges manches, et il est coiffé d'un énorme tchalma, ce qui lui donne à cheval un air imposant. Le personnel du caravan est formé de Persans du bas peuple, qui suivent à pied ; de temps en temps l'un d'eux s'assied sur le large bât du petit âne, qui invariablement se jette par terre, et lance dans la poussière son cavalier étendu tout de son long.

La vallée est arrosée par le Sefid-Roud, Rivière blanche, qui serait plus justement dénommée la « rivière trouble. » Malgré l'abondance des cours d'eau et des forêts, les villages sont très espacés, et tout le pays donne l'impression d'un désert. Evidemment, la population n'a pas envie de cultiver la terre au profit des khans et des fonctionnaires, puis le voisinage de Bakou, avec ses puits de pétrole, attire les ouvriers au dehors. D'ailleurs, le Persan qui s'est hasardé au delà de la frontière russe rapporte le goût de la civilisation, et l'amour de la Russie.

M. Lomnitzky reproche aux Russes de ne rien faire pour augmenter leur prestige en Perse, ce qui leur serait facile, d'autant plus que, s'il faut l'en croire, l'influence anglaise est sensiblement affaiblie depuis qu'une compagnie britannique a tenté d'y introduire le monopole du tabac. Bien que les Persans soient des fumeurs enragés, du jour où le monopole entra en vigueur, tous cessèrent de fumer. Les *mouchtéides* (chefs du clergé musulman) menacèrent d'anathème quiconque, homme

ou femme, enfreindrait leur défense de fumer le tabac anglais, et déclarèrent ce produit *pedgis* (impur). Le shah eut beau fumer pipe après pipe, ses courtisans se déclarèrent enrhumés, malades de la poitrine, exhibèrent des attestations médicales pour se justifier de ne pas obéir aux injonctions de leur souverain, qui les pressait de suivre son exemple. Le shah, finalement, dut céder au clergé et à la populace révoltée, rembourser ses frais à la compagnie anglaise et retirer la concession. Mais les *mouchtéides*, qui se méfiaient des promesses du shah, voulurent que l'ambassadeur du tsar contresignât le décret de révocation du monopole, afin de prévenir toute tentative pour le rétablir. Le représentant du gouvernement russe eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'il ne pouvait prendre cette attitude hostile envers le souverain de la Perse. Cette version, un peu légendaire à mon sens, me paraît sujette à caution ; elle est sans doute née de la fantaisie du parti russe qui, s'il le pouvait, pousserait volontiers le tsar à envoyer des troupes en Perse. Elle est caractéristique comme indice de la lutte sourde entre les influences anglaise et russe, qui travaillent ce pays.

A vingt kilomètres d'Imam-Zade-Hachim, le sentier serpente sur de hauts contreforts de la montagne, tout couverts de riches forêts d'arbres méridionaux. L'ombre épaisse des feuillages parfumés abrite de la chaleur et permet au voyageur de respirer librement. A plusieurs places, des torrents coupent le sentier et bondissent en écumant dans la rivière. Mais peu après, les deux rives du fleuve se resserrent, les bois deviennent de plus en plus rares et les pentes des montagnes plus arides. De loin en loin on aperçoit de minuscules champs verdâtres et à côté quelques villages. Les habitations sont faites de

terre et recouvertes de toits plats et bas, qui les rendent difficiles à distinguer et qu'on pourrait prendre pour des gradins de la montagne, creusés par les inondations du printemps.

La seconde halte s'effectua au relais de Roustem-Abbad; la chambre de la station, cette fois, présentait le luxe d'une table et de deux chaises. Cependant M. Lomnitzky trouva plus confortable de dormir à cheval sur sa selle que de rester assis sur ces chaises malpropres et cassées, livré aux assauts de la vermine qui tombait en pluie du plafond, déversant sur le malheureux voyageur des scorpions noirs, gros comme des écrevisses, ou des *falangas*, petits serpents venimeux dont la morsure est fatale. Les rives du Sefid-Roud, à partir de cette station, s'abaissent jusqu'au niveau du fleuve ou se relèvent brusquement à pic. Le lit de la rivière devait être plus élevé jadis; actuellement les rochers semblent former comme des ponts suspendus sur l'eau, qui coule beaucoup plus bas. Parfois la caravane traverse des bosquets d'oliviers dont les grands arbres touffus semblent surgir inopinément du terrain rocailleux et blanc. Un village persan apparaît, sale, ayant une seule rue, si étroite que deux chevaux ne pourraient y passer de front. Des deux côtés de ce long et haut boyau, de larges portes ouvrent sur de vastes cours: c'est le caravansérail.

Le plus souvent les voyageurs y passent la nuit, mais sur l'ordre de M. Lomnitzky la caravane tintinnabulante et soulevant un tourbillon de poussière traverse à la file l'étroit couloir et commence à gravir une pente rocheuse dans laquelle les sabots des chevaux et des mules ont creusé leurs empreintes, qui forment maintenant des sortes de gradins. Les animaux, essoufflés sous leur charge, grimpent lentement en faisant des pauses à tout

instant pour reprendre haleine; on entend sans trêve les cris d'encouragement bruyants des tchervodars et le choc sec et dur des sabots contre la pierre limée, et l'on voit jaillir les étincelles. Le pic éclairé par la lune semble un mur blanc sur lequel la caravane fait l'effet d'une file de fourmis chargées de provisions, qui rampe sur la paroi verticale. Après avoir décrit plusieurs zigzags, le convoi aborde un étroit sentier sur une corniche qui surplombe le Sefid-Roud d'une centaine de mètres, et le fracas des eaux tumultueuses de la rivière n'arrive plus aux oreilles des voyageurs.

Le croissant dentelé de la lune s'abaisse de plus en plus à l'horizon et, comme une lampe qui s'éteint, jette une clarté trouble et mourante. Par places, lorsque les hautes montagnes de la rive opposée projettent leur ombre sur le chemin, on ne peut même plus distinguer où finit le sentier et où commence le gouffre. M. Lomnitzky et un homme de sa suite personnelle, un Lesghine (cosaque caucasien) se trouvaient en avant, très loin du convoi, quand tout à coup ils remarquèrent qu'une autre caravane marchait à leur rencontre. En un instant elle avait pris position et refoula les voyageurs vers le bord de l'abîme. Les deux cavaliers se tinrent à quelques centimètres du bord de la pente verticale, surveillant le moindre mouvement de leurs chevaux et l'approche des bêtes de somme chargées d'énormes ballots, s'attendant à toute minute à être heurtés par un des fardeaux et précipités dans le gouffre. En même temps, ils entendaient le tintement de leur propre caravane qui pénétrait en plein dans le nouveau convoi; ce fut un moment de confusion et de désordre indescriptibles; hommes et bêtes ne songeaient qu'à forcer le passage pour sortir le plus tôt possible de ce périlleux défilé. L'air retentissait des

cris perçants et des jurons des muletiers, les clochettes s'agitaient frénétiquement, les coups de bâton grêlaient sur l'échine des bêtes, et sur le tout planait un nuage de poussière opaque.

Il était quatre heures du matin. La faible clarté lunaire et l'aube naissante se fondaient dans un crépuscule transparent, qui estompait le lointain, mais permettait de distinguer nettement les objets rapprochés. A deux pas de M. Lomnitzky se tenait le Lesghine, surveillant minutieusement les mouvements de la caravane étrangère et repoussant à grands coups les mulets qui marchaient sur lui et son maître. Soudain, dans son effort pour barrer le chemin à une mule obstinée qui les acculait au bord du précipice, le Lesghine tenta de se mettre en travers de la route; péniblement il fit un demi-tour, et les sabots de derrière de son cheval reposèrent sur les dernières pierres qui bordaient le sentier; celles-ci se dérobèrent sous le poids de l'animal, et bête et cavalier roulèrent tête la première dans l'abîme. La *papakha* du Lesghine et les sabots du cheval s'agitèrent en l'air; puis une colonne de poussière monta et l'on entendit le bruit sourd de la chute d'un corps lourd et élastique rebondissant sur la pente.

Chaque choc retentissait atrocement dans toutes les fibres du voyageur; un sentiment d'épouvante s'empara de lui, pendant que la caravane des bêtes de somme chargées continuait à défiler. Un des mulets, marchant selon sa coutume sur la marge du précipice, se mit à refouler M. Lomnitzky vers l'endroit d'où son malheureux compagnon venait de tomber; de toutes les forces de son bras le Russe appliqua sur le naseau de l'animal un coup formidable de son revolver renversé et le mulet fit un écart. Au même instant un des aides du tchervo-

dar apparut, poussant son âne en avant; en vain M. Lomnitzky s'efforça de l'arrêter, l'implorant, lui offrant de l'argent; l'homme continua imperturbablement sa route en rouant sa bête de coups. Son unique préoccupation consistait à ne pas laisser son âne glisser dans le gouffre ou s'enchevêtrer dans la caravane inverse; quant aux *Ferenghi*, peu lui importait qu'ils dégringolassent ou non; ce n'était pas son affaire.

Cette cohue et ce brouhaha durèrent au moins vingt minutes; enfin le sentier se dégagea, et M. Lomnitzky et quelques gens de sa suite purent descendre, par le pont, vers le lit du fleuve, pour chercher le Lesghine. Ils le trouvèrent debout, avec de légères égratignures et montant scrupuleusement la garde auprès de la caisse, qu'il avait réussi à sauver. Quelques pas plus loin son pauvre cheval agonisait dans d'atroces convulsions, au milieu des débris de la selle. Le cosaque s'était sauvé en faisant un saut vertigineux; il avait eu la présence d'esprit de retirer à temps les pieds de l'étrier, puis s'était cramponné à une saillie du roc et habilement laissé choir jusqu'au fond du précipice. Sa chance providentielle parut d'autant plus surprenante, que tout près de lui, à sa droite, gisait un cheval mort, qui était tombé comme lui, la veille, et un peu plus loin le cadavre d'un âne qui avait subi le même sort quelques jours auparavant.

Non loin du lieu de la catastrophe se trouve un petit hameau, Mendgil, composé de dix masures formant une ruelle asiatique, sale, puante, que longe un petit filet d'eau courante dans laquelle les habitants lavent leur linge, font leurs ablutions, déversent toutes les ordures ménagères, et qu'ils boivent ensuite. Cependant, au dire des Persans, ce sont les Ferenghi qui sont malpropres,

non seulement au moral, mais surtout au physique, parce qu'ils n'accomplissent pas trois fois par jour les ablutions prescrites par le Coran. En général, en dépit de leurs habitudes par trop primitives, les Persans sont intelligents, polis et d'une grande sobriété. La plupart de leurs défauts s'expliquent par l'état misérable dans lequel ils végètent et l'exploitation éhontée à laquelle leur gouvernement les soumet. Ce régime a engendré chez eux l'égoïsme, la sécheresse de cœur, l'indifférence pour les maux d'autrui. Le fanatisme du clergé a eu pour effet de les isoler plus complètement de tout rapport avec le monde extérieur et de fermer la porte à la science et à la civilisation. Le caractère belliqueux du Persan de l'antiquité est complètement éteint, et le Persan d'aujourd'hui est invariablement fonctionnaire ou petit commerçant.

Mendgil est célèbre par la périodicité des vents violents qui y soufflent de midi à six heures avec une telle impétuosité qu'ils renversent tout sur leur passage; la caravane, gens et bêtes, en fit l'expérience. Quand on bâtit le nouveau pont jeté sur le Sefid-Roud, les ouvriers ne purent travailler que de six heures du matin à midi; le reste de la journée, la bourrasque emportait ouvriers et matériaux.

A deux heures du matin on quitte Mendgil; l'aspect du pays change, et la caravane traverse de hautes vallées désertes, franchit des chaînes de montagnes élevées et monotones. Nulle trace d'herbe; le soleil a depuis longtemps desséché toute végétation et l'a réduite en poussière. Par places, seulement, on rencontre quelques tiges de plantes brûlées qui se conservent on ne sait par quel phénomène d'endurance; l'altitude est de 700 mètres environ, l'air surchauffé est raréfié et immobile, partout

règne un silence de mort, coupé de loin en loin par le frôlement rapide d'un serpent ou d'un lézard qui se livre à la chasse nocturne. Les villages ou hameaux sont fort clairsemés, et leur inaccessibilité naturelle est encore renforcée par les habitants, désireux de se soustraire aux griffes des fonctionnaires. Il y a même des villages si bien enfouis, que le gouvernement persan ne soupçonne pas leur existence.

La route serpente ainsi durant cinq heures de marche, et ce n'est qu'en descendant vers le village de Potchinar que la caravane découvre la rivière du même nom. Potchinar signifie « forêt de platanes ; » sans doute il devait exister autrefois de grands bois de cette essence, actuellement il ne reste que deux ou trois arbres, et encore ce sont des mûriers ! Ils ont d'énormes baies, d'un rouge sombre, très savoureuses; mais les Persans n'en mangent pas, car ils assurent que les mûres donnent la fièvre. En quittant Potchinar la route devient très raide, le désert semble de plus en plus sinistre; tout est brûlé, nulle trace d'eau ni de végétation; le paysage déroule des roches grises auxquelles succèdent des pentes d'un brun sombre, et ces deux teintes alternent sans cesse. A chaque pas on voit des vestiges d'éboulements; d'énormes blocs de rocher sont tombés des cimes élevées, et, à moitié enfoncés en terre, gisent dans un désordre chaotique et amorphe.

Près d'une de ces masses, à 2000 mètres de hauteur, surgit, on ne sait par quel miracle de végétation, un chétif arbuste tout rabougri. M. Lomnitzky fut surpris de voir qu'à tous les piquants acérés de l'arbrisseau pendaient des lambeaux de chiffons de diverses couleurs; c'étaient des offrandes au redoutable Esprit de la montagne, qui règne en ce lieu, et qu'il faut se rendre pro-

pice, si l'on veut arriver sain et sauf à destination. Une halte nouvelle arrête la caravane au village de Corasan; à la vue du caravansérail les Européens préfèrent coucher sous la porte d'entrée, où l'on dresse leurs lits de camp. Chevaux ou mulets jugent nécessaire, en sortant l'un après l'autre de la vaste hôtellerie, de faire une pause pour renifler et examiner consciencieusement chaque voyageur étendu sur sa couche; toutes les cinq minutes M. Lomnitzky sent glisser sur son visage un souffle tiède, et voit, penchée sur lui, une sympathique tête de cheval, qui le regarde amicalement de ses grands beaux yeux intelligents.

III

Dès l'aube, la caravane se remet en route, pour descendre vers le village d'Aga-Baba. La contrée devient plus animée, de rapides torrents cascadent dans les défilés; sur plusieurs points les pentes de la montagne sont cultivées. Au milieu de la vallée on aperçoit les tentes noires de peuplades nomades, et plus près du village, sur les collines, les tentes de riches Persans qui viennent y villégiaturer en été.

Le Persan est nomade dans l'âme, et sa demeure favorite est la tente, à l'abri de laquelle il vit la plus grande partie de l'année. Pendant la belle saison, toutes les grandes villes persanes se vident, et leurs environs se couvrent de tentes, où la classe aisée goûte la vie libre et champêtre; vus de loin, ils ressemblent à des camps. On dirait même que les maisons aux alentours de Téhéran sont d'importance secondaire, et qu'on n'a commencé à les bâtir que tout récemment. Le Persan passe le printemps, l'été et l'automne sous la tente, où il dort, dîne,

reçoit des visites et traite ses affaires. Les chancelleries des ministres, quand ils sont à la campagne, se transportent aussi dans leurs tentes, et c'est là qu'ils donnent leurs audiences. M. Lomnitzky pense d'ailleurs que ces tentes sont plus confortables et plus richement meublées que les maisons persanes. Au point de vue européen, celles-ci sont d'un inconfort invraisemblable. Non seulement les chambres sont mal distribuées et les escaliers ont des marches hautes de cinquante centimètres, mais la pluie filtre, sans interruption, tout l'hiver, à travers les plafonds. Un des amis de M. Lomnitzky mettait son mobilier dehors chaque fois qu'il pleuvait, disant que sans doute il serait mouillé, mais qu'au moins l'eau était propre, tandis que dans la maison il recevrait la pluie souillée par toutes les poussières qu'elle entraîne sur sa route.

Le toit des habitations persanes, formé d'une couche d'argile, repose sur deux minces branches de peuplier; entre l'argile et les poutres est étendue une épaisse natte de jonc, qui sert d'ornement, mais qui se rompt fréquemment et laisse tomber dans la chambre une pluie d'argile mêlée de scorpions et de falangas. Les solives de peuplier tiennent à peine deux ans, l'humidité et la moisissure en ont vite raison. A Téhéran, on est habitué à voir les plafonds s'effondrer, et une statistique de ces accidents, si les faits divers étaient notés en Perse comme dans nos petits journaux quotidiens, en relèverait sans doute au moins dix par jour, bien que toute la ville compte à peine cinq mille maisons.

Les Persans ont appris par l'expérience l'action désinfectante des rayons solaires, et ils fuient les chambres et les couloirs obscurs; bien mieux, chaque pièce chez eux est percée de tant de fenêtres qu'on dirait une lan-

terne. M. Lomnitzky a habité une petite chambre qui, dans trois murs, avait huit fenêtres et deux portes, et la quatrième paroi ne formait qu'un immense châssis de verre. Enfin, en haut, directement sous le plafond, dans les quatre murs, de petites lucarnes sont pratiquées.

Ces maisons sont néanmoins à l'abri des regards indiscrets des passants : elles s'élèvent invariablement au milieu d'un jardin ou d'une cour enclose de hautes murailles d'argile. Aussi les rues des villes persanes offrent toujours l'aspect d'un étroit corridor, entre de vilaines murailles hautes et grises, où le voyageur est impressionné désagréablement par une odeur spécifique. Aga-Baba ne fait pas exception à la règle. Il est vrai qu'en comparaison d'autres haltes, c'était un paradis, mais un paradis persan, peuplé de myriades de moustiques et de grouillantes colonies de vermine.

Le khan du lieu, qui est en même temps l'hôte du caravansérail, vint s'attabler avec les Russes et prit en leur compagnie deux tasses de thé auxquelles il ne consentit à ajouter du cognac que lorsque les voyageurs l'eurent assuré que c'était très bon pour la fièvre ; puis, deux heures après, il revint leur faire visite et accepta des cherbets avec la même dose de liquide fébrifuge que la première fois. Enfin, incapable de se contenir plus longtemps, le fidèle courut à sa chambre et en rapporta une énorme bouteille pleine de détestable eau-de-vie persane, qu'il pria les Russes de colorer avec du sirop de cerises.

— Ainsi rougie, disait-il, l'eau-de-vie a l'air de cherbet, ce qui n'est pas défendu par le Coran, et en tout cas, je passerai aux yeux de ceux qui me verront pour avoir pris du cherbet.

En effet, la seule différence entre le Persan et l'Euro-

péen ivrognes consiste en ce que celui-ci y va tout droit, à la bonne franquette, et boit ouvertement en toutes occasions, tandis que le sujet du shah ne boit que la nuit, en secret, et le plus souvent se grise tout seul ou seulement en compagnie d'amis très intimes.

Le cuisinier de M. Lomnitzky, un Persan, s'enivrait tous les soirs, mais seulement à partir de dix heures. Il lui arrivait de boire avec deux domestiques, des compatriotes, mais toujours quand la nuit était avancée, au jardin et en cachette. Jamais, durant son voyage, M. Lomnitzky n'a rencontré dans les rues des villes ou villages de la Perse un ivrogne ou un homme un peu éméché. Si un cas semblable se produit une fois par an, et cela dans un centre populeux comme Téhéran, le gouverneur, pour tranquilliser la conscience des fidèles, envoie le délinquant dans l'affreux souterrain qui constitue ici la prison, après lui avoir fait appliquer publiquement une volée de coups sur la plante des pieds.

M. Lomnitzky a vu infliger ce supplice à un vagabond allemand, qui, pour réussir plus rapidement dans sa carrière, s'était fait musulman et sujet persan. Le jour même où les mullahs l'avaient initié à la religion de Mahomet, l'Allemand, soit pour calmer les remords de sa conscience, soit pour célébrer dignement sa conversion, se grisa outrageusement, et fit tant de tapage dans les rues que le chef de police envoya un rapport au frère du shah, Naib-Soultané. Celui-ci traita le converti en mahométan bon teint, et le pauvre Germain goûta pour la première fois les douceurs du *tchoubouk-fêlèké*. En Perse, dans les classes élevées, on boit du cognac et du champagne; quant à la populace, elle s'alcoolise avec de la mauvaise eau-de-vie corsée de vitriol, et complète la fête en fumant une pipe d'opium.

Au coucher du soleil, M. Lomnitzky entendit dans la maison du khan d'abord un murmure indistinct, et ensuite des mots articulés et monotones. Le khan, après avoir vidé son litre de « sirop coloré, » s'était agenouillé sur un étroit tapis, et faisait des salamalecs en priant; puis, tournant son visage dans la direction de la Mecque, il sortit de sa poitrine une petite pierre qui était censée venir du tombeau de Mahomet ou du lieu qu'avait arrosé le sang du prophète Ali. Elevant les bras vers le ciel, il effleura de son front la sainte pierre, posée devant lui. Le Persan riche prie longuement, mais le pauvre a vite expédié ses dévotions. Les femmes prient comme les hommes, mais avec la tête et le visage couverts. Quelquefois le *namaz* est accompagné du chant de versets du Coran.

Après Aga-Baba commence une descente rapide vers le vaste plateau d'Iran. Le sol est d'abord, sur quelques centaines de kilomètres, d'une grande fertilité, car il se compose d'alluvions déposées au printemps par les torrents 'des montagnes; mais bientôt apparaissent les salines, qui finissent par former un véritable désert. Malgré la richesse du terrain à l'entrée du plateau, l'absence de pluie le tranforme en une steppe poussiéreuse, brûlée par le soleil. Des hameaux sèment de taches vertes, pareilles à des oasis, l'aridité de la plaine, d'où s'élèvent sans cesse vers le ciel des trombes de poussière. Des deux côtés de la route, bordée de canaux, coule une eau limpide et transparente amenée de montagnes très lointaines, et partout où la terre est irriguée une plantureuse végétation s'étend.

« Celui qui aura vivifié la terre, dit le *Chariat*, la possèdera éternellement, lui et ses descendants. »

C'est sur une terre ainsi fructifiée que s'étend la ville

de Kazvine, noyée dans la verdure luxuriante de ses jardins. La caravane de M. Lomnitzky y fit halte. Comme les autres villes persanes, Kazvine est entourée d'un fossé et de hauts murs jaunes ; au milieu de l'enceinte s'étend une vaste place carrée où se dresse d'un côté la maison du gouverneur, ressemblant à une forteresse, et de l'autre l'hôtel des postes. A la grande surprise des voyageurs russes, ils trouvèrent cet hôtel assez confortable, offrant des chambres convenablement meublées ; les méchantes langues prétendent que le gouverneur est en réalité le propriétaire de l'hôtel et qu'il l'exploite sous un nom fictif. C'est peut-être pour cette raison que les notes y sont si salées ! Tout près de l'hôtellerie, on remarque la porte d'une des plus anciennes mosquées de la Perse, qui compte plus de mille ans d'existence. Malheureusement, le fanatisme de la population est tel que nul étranger n'a le droit d'en approcher, et celui qui se permettrait d'enfreindre cette défense serait infailliblement massacré.

Pourtant, il y a deux siècles, les Persans se montraient beaucoup plus tolérants à cet égard. Adam Olearius, qui a visité la Perse en 1638, raconte qu'il a visité librement les mosquées et les tombeaux des saints. La Perse antique ne connaissait pas non plus le *pedjis*, l'impur, celui qui souille; cette notion est née beaucoup plus tard, enfantée par la politique du gouvernement persan. Craignant un rapprochement entre les Persans et les Arméniens unis aux Chaldéens, le clergé persan s'est mis à insinuer au peuple que les relations du fidèle avec les mécréants souillent le premier. Avec le temps, ce principe s'est étendu non seulement à la personne de l'infidèle, mais à tout ce qui lui appartient et à tout ce qu'il touche. Cependant la civilisation moderne met de plus en plus

le Persan en contact avec l'Européen, et le premier est obligé de renoncer à ses coutumes. Les Persans instruits ont depuis longtemps cessé d'observer le pedjis. Les fonctionnaires qui sont obligés de fréquenter les Européens arrivent à ne plus croire qu'ils se souillent en serrant la main d'un Ferenghi; les marchands persans, cependant, après avoir offert à dîner à des étrangers, lavent copieusement la vaisselle; plusieurs même réservent des services spéciaux à cet usage. Les paysans, et surtout les paysannes, plus superstitieux que les citadins, observent scrupuleusement le pedjis. Le cosaque de M. Lomnitzky était singulièrement révolté de se voir traité par les âniers et les muletiers comme un être inférieur et impur.

— C'est vous qui êtes pedjis, leur criait-il, ma selle est plus propre que votre figure, que vous ne lavez jamais! Vous ne savez pas ce que c'est que le savon!

Et comme il soulignait ses arguments par des coups de *nagaïka*, qu'il distribuait libéralement autour de lui, les hommes de la caravane étaient obligés de lui livrer leur vaisselle, dont il s'emparait sans se gêner.

Kazvine, se trouvant située entre Rechte et Téhéran, ne peut avoir une grande importance commerciale; le gouvernement russe n'y a pas de consul et tout le trafic qu'y font les sujets du tsar se borne à la vente de marchandises inférieures. La ville est beaucoup plus propre que Rechte et entourée de jardins et de vignobles. Si les Persans étaient de meilleurs jardiniers, les environs de Kazvine pourraient produire les meilleurs fruits du monde. Ses jardins fournissent de très bon raisin, des abricots, des pistaches, des figues et des pêches succulentes. Comme les Grecs, les Persans grillent les pistaches

et les mangent assaisonnées de sel. Kazvine produit aussi du tabac, mais les Européens ont quelque peine à s'habituer à son parfum particulier et à son goût âcre.

La population semble plus riche et plus propre que celle de Rechte. Pourtant, c'est à Kazvine que M. Lomnitzky a pour la première fois rencontré des mendiants lépreux. Il se promenait sur la place publique lorsqu'une femme très grande et fort maigre, vêtue d'une *tchedour* de coton en lambeaux, s'approcha de lui et tendit sa sébile; un instant le voile s'écarta, et le voyageur vit au lieu du visage une plaie hideuse; le bras était également rongé d'ulcères blancs.

— Que le Tout-Puissant te prenne en sa garde, bon saâb! dit la lépreuse lorsqu'elle entendit le bruit de la monnaie tombant dans la sébile.

Quand il vit ce grand squelette s'éloigner à pas lents, M. Lomnitzki eut la vision du fantôme de la Mort, telle que les bas-reliefs des danses macabres la représentent. Heureusement, il est sévèrement défendu à ces mendiants lépreux de toucher aux passants.

Malgré leur docilité habituelle, les habitants de Kazville savent à l'occasion faire preuve d'énergie. M. Lomnitzky raconte que, pendant son voyage en Perse, la ville a été pourvue d'un nouveau gouverneur renommé pour sa cruauté, sa cupidité, ses exactions et son despotisme. Aussi, lorsque ce satrape fit son apparition, les habitants l'accueillirent par des cris :

— *Marakhas! Marakhas!* (Va-t'en, va-t'en au diable!)

Le gouverneur prit peur et rebroussa chemin, regrettant sans doute le bon et riche poste dont il était frustré. Le gouvernement envoya un autre gouverneur, qui

reçut un meilleur accueil. Ce nouveau fonctionnaire, tout en pressurant ferme ses administrés, se montre très modéré dans les supplices qu'il inflige et épargne les oreilles et les poignets, qu'on coupe moins couramment que sous ses prédécesseurs. Il réserve ces atrocités à quelques rares familles qui n'ont pas su gagner ses faveurs par des cadeaux ou se réfugier à temps dans le *best* (lieu sacré) où l'on devient inviolable.

De Kazvine à Téhéran il y a plus de cent cinquante kilomètres à parcourir; la route est unie, les chevaux de poste passables et les postillons pour la plupart intelligents et sobres. Les grands *tchaparkhanés* (caravansérails) sont plus propres et généralement entourés de petits jardins où l'on peut s'abriter à l'ombre des tilleuls et des platanes, en buvant un verre de mauvais thé persan.

IV

Avant de suivre M. Lomnitzki à Téhéran, partageons pendant quelques semaines sa villégiature dans les environs de la capitale persane. Quelques jours après son installation à la campagne, il remarqua dans son jardin, près de la fontaine, une toute petite fillette de quatre ans. Elle regardait en dessous, d'un air un peu effaré, le Ferenghi, et lorsqu'il l'invita à s'approcher de lui, elle s'enfuit à toutes jambes dans le coin le plus reculé du jardin, tout près de la hutte du jardinier, dont la famille se composait de sa vieille mère Sakhiné, de sa femme Lokio-Soltané et de son jeune frère Hussein.

Pourtant, au bout de quelques heures, la fillette ne se sauvait plus à la vue de l'étranger. Elle l'observait de sa place, sans crainte, et lorsqu'un peu plus tard il s'appro-

cha d'elle avec un gros morceau de sucre dans une main et une pièce de monnaie dans l'autre, elle fut tout à fait conquise: elle dit au voyageur qu'elle s'appelait Fatma-Soltané, que sa *khané* (maison) était au bout du jardin, puis raconta encore sur sa petite personne beaucoup de choses que son nouvel ami russe ne put comprendre, n'étant pas très ferré sur le persan.

Fatma était orpheline et il ne lui restait que sa grand-mère Sakhiné. Comme les Persanes en général, la fillette avait le teint bronze clair, ce qui n'enlevait rien à sa beauté ; ses cheveux noirs frisés, ses sourcils touffus, sa petite bouche et son nez régulier, ses mains mignonnes aux doigts fuselés et ses pieds minuscules, tout son être menu était plein d'attrait. Elle portait un *chalvar* noir (pantalon bouffant), une jupe courte plissée et une chemisette flottante qui descendait jusqu'à la ceinture ; de petites mules à talons chaussaient ses petons ; elle les déposait toujours devant la porte avant d'entrer dans la chambre. Lorsque M. Lomnitzky revenait de la promenade, la vue des deux petites mules qui attendaient leur propriétaire sur le seuil lui annonçait quelle était sa visiteuse. En effet, Fatma était devenue l'hôte assidue des Russes. A six heures du matin, elle prenait sa première tasse de thé avec le camarade de M. Lomnitzky ; à sept heures elle était assise à table à côté de celui-ci, buvait de nouveau du thé et savourait avec une vive satisfaction son plat préféré, des œufs à la coque.

Les Persans ignorent l'usage des fourchettes et des cuillers, mais il suffit de montrer une fois à Fatma comment on maniait ces ustensiles pour qu'elle s'en servît avec beaucoup d'adresse. Elle se tenait à table avec la correction d'une élève d'un bon pensionnat, ne se montrait pas trop gourmande et ne demandait jamais

rien. En Orient, le développement est très précoce, mais Fatma était singulièrement avancée même pour son pays. Dès les premiers temps, elle comprit que son ami savait fort mal la langue persane, et elle résolut de la lui apprendre. Un jour, à déjeuner, elle lui montra sa fourchette, la nomma en persan et exigea qu'il répétât le mot après elle. Elle ne manquait pas une occasion de lui enseigner un nouveau vocable ou même une phrase entière. Pendant leurs promenades, quand elle trouvait une noix tombée de l'arbre, elle la ramassait et disait à son compagnon que cela s'appelait *kerdon*, puis le prenait par la main, le conduisait vers l'arbre et lui expliquait que celui-ci s'appelait *darakht-kerdon*.

Elle passait la journée entière auprès des Russes à jouer avec son chat favori, ou dessinait avec un crayon toute sorte de figures d'animaux et d'hommes. Comme la plupart des fillettes persanes, elle n'aimait pas les poupées, et lorsque son ami lui donna une belle demoiselle dans tous ses atours, Fatma l'emporta dans sa hutte et on ne la revit jamais. Un jour M. Lomnitzky dit à la grand'mère de l'enfant :

— Ecoute, Sakhiné, j'ai envie d'emmener Fatma en Russie, de l'adopter pour ma fille et de l'élever comme telle ; qu'en penses-tu ?

— Oh ! ne me parle pas de cela, saâb, s'écria la vieille femme effrayée ; si les musulmans t'entendaient, un malheur surviendrait certainement. On nous tuerait tous, on nous écorcherait, et toi aussi tu y passerais. Je me suis habituée à te considérer comme un père qu'Allah a momentanément envoyé à Fatma. Je me suis dit : « Ma pauvre Fatma n'a ni père, ni mère, moi je lui tiendrai lieu de la première et tu lui remplaceras le second, » mais il ne faut pas que tu l'emmènes.

M. Lomnitzky aurait voulu qu'on cessât de peindre avec du henné les ongles, les mains et les pieds de Fatma, et il fit plusieurs démarches auprès de la jeune femme du jardinier, Lokio, qui était chargée de ce soin. Dès qu'elle apercevait le voyageur, elle jetait la *tchedour* sur son visage et se détournait de lui. Mais, s'il pénétrait dans la hutte quand elle était toute seule, elle abaissait son voile pour la forme seulement et entrait en conversation avec lui. Elle refusa de ne plus peindre les ongles et les pieds de la fillette, mais promit en compensation de la peigner plus souvent et de la tenir plus propre.

L'été touchait à sa fin, et le voyageur se préoccupait de son départ pour Téhéran; pour ne pas chagriner Fatma inutilement d'avance, il ne lui parla pas de la séparation qui approchait, mais elle se douta des préparatifs, auxquels elle avait probablement entendu faire des allusions autour d'elle. Elle devint pâle, ses grands yeux noirs semblaient s'enfoncer dans leurs orbites et regardaient tristement. Le jour du départ, M. Lomnitzky, entouré de toute la famille du jardinier, surveillait l'emballage de ses effets; Fatma ne quittait pas ses côtés. Le savant mullah, avec un de ses amis, marchand à Téhéran, était aussi venu prendre congé des voyageurs, car tous ces Persans, malgré l'intolérance de leurs idées religieuses, témoignaient beaucoup de cordialité aux Russes.

— *Nemikham! nemikham!* (je ne veux pas te laisser partir!) criait la petite Fatma en pleurant.

Elle se cramponnait de ses menottes aux vêtements de M. Lomnitzky et le retenait.

— Quel dommage, saâb, que nos lois ne te permettent pas d'adopter cette fillette! dit le marchand à demi-voix à M. Lomnitzky.

— Ce ne sont pas les lois, mon ami, répondit le voya-

geur, c'est seulement une fausse conception du Coran.

— Mais, si tu adoptais la fillette, tu en ferais sans doute une chrétienne ? demanda le marchand pour voir ce que le Russe répondrait.

— D'abord, je demanderais à mon excellent ami l'iman Moudariss-Baryazitov, qui habite Saint-Pétersbourg, de partager avec moi l'éducation morale de la fillette, répondit le voyageur, et ensuite, si à sa majorité elle désirait devenir chrétienne, tant mieux ; si, au contraire, elle tenait à rester musulmane, je m'inclinerais devant son désir.

— Tu juges équitablement, saâb, mais notre peuple ne te comprendra jamais. Et c'est dommage, tu l'aurais rendue très heureuse !

Faut-il s'étonner de l'intolérance des sectateurs de Mahomet ? En somme, ils ont fait preuve de moins de fanatisme que n'en montre journellement plus d'un compatriote du voyageur russe, et surtout la législation moscovite. M. Lomnitzky eût été peut-être un peu embarrassé, si le mullah lui eût demandé : Est-il vrai que tout Russe qui renonce à la religion orthodoxe est condamné aux travaux forcés ? Est-il exact qu'en Russie un juif puisse abandonner son père, sa mère, sa famille et entrer dans le giron de l'église longtemps avant d'avoir atteint sa majorité, à l'âge dérisoire de treize ans ?... Heureusement, les Persans n'ont pas manifesté la curiosité de connaître les lois russes, et M. Lomnitzky, en loyal adversaire de l'influence anglaise, a dû se féliciter de n'avoir pas à les éclairer sur ce point.

MICHEL DELINES.

(*La suite prochainement.*)

L'ÉCHELLE

ROMAN

I

En attendant l'arrivée du train, Gabriel Cabrol allait et venait sur le quai de la gare. Il portait un court pardessus jaune, un chapeau mou assez élégant, et marchait en se dandinant d'une façon gracieuse. Avec sa forte carrure, son teint de belle santé, la moustache brune qui frisait entre son nez court et ses lèvres très rouges, il représentait bien ce type de beauté vulgaire et robuste auquel on applique l'épithète de beau garçon. Sur son passage, les jeunes filles, devant lesquelles il s'écartait avec une politesse un peu affectée, le suivaient furtivement des yeux avec intérêt, et les hommes de son âge le toisaient de profil. Mais il ne s'inquiétait de personne et serpentait parmi les groupes, en soufflant devant lui la fumée de sa cigarette, tout à de gaies préoccupations.

Il songeait à son frère qu'il allait revoir après trois ans d'absence et il essayait d'évoquer sa figure, le son de sa voix, les particularités de son maintien ; mais il ne retrouvait, dans le lointain de ses souvenirs, qu'une image confuse, faite de traits épars qu'il ne parvenait point à fixer ;

il se demandait s'il était même sûr de le reconnaître. « Pour peu, se disait-il, qu'il ait changé autant que moi.... » Et Gabriel redressait sa moustache d'un tour de doigt qui lui était familier. Il songeait aussi à ses études terminées, la carrière s'ouvrant devant lui, sa future réputation de maître du barreau, les nobles causes qu'il allait défendre, les triomphes immanquables, la gloire prochaine; et il souriait toujours, d'un sourire rêveur, en abaissant un peu les paupières.

Subitement tout le monde recula, resta sur place. Le train passa dans un grondement formidable, ébranlant le sol, faisant vibrer les vitres des salles d'attente et les tôles de la voûte; puis l'énorme masse ralentit puissamment sa course, les roues gémirent, semblèrent glisser, et le lourd convoi s'arrêta d'un coup. Des figures apparurent aux étroites fenêtres, la foule se poussa en avant, et des flots de voyageurs sortant de chaque bout des wagons sautaient à terre et disparaissaient, comme engloutis dans la cohue.

Gabriel, dressé sur la pointe des pieds, penchait la tête à droite, à gauche, cherchant son frère. « Ça y est, pensa-t-il, il a passé, je ne l'ai pas reconnu. » Au même moment il l'aperçut, à l'autre bout du train, et aussitôt il le perdit de vue. Il se hâta, moitié courant, sè coulant entre les dos des voyageurs, fendant les groupes et se dégageant vivement des remous, non sans multiplier les pardon! pardon! et il revit enfin, dans un espace libre, son frère qui s'en allait tranquillement vers la sortie. Il cria:

— Michel!

Le voyageur se retourna, posa précipitamment sa valise et s'élança à sa rencontre:

— Mon vieux Gabi!

Les deux hommes ouvrirent les bras, s'étreignirent chaleureusement. Puis ils se secouèrent les mains, et ils se regardaient en riant, les yeux humides.

— Cela me fait plaisir de te voir, petit, dit Gabriel.

— Tout le monde va bien ?

— Très bien.

Michel reprit :

— Tu as joliment changé, je ne t'ai presque pas reconnu.

Et ils se remirent à rire, sans autre raison que leur joie de se voir.

Ils s'en allèrent à pied par les rues, en causant gaiement. Michel regardait de tous ses yeux, s'étonnait des changements survenus en trois ans et qui, selon lui, enlaidissaient la ville. Gabriel expliquait qu'on avait bâti ici, dégagé par là, disait le pourquoi et trouvait tout très bien : il fallait seulement attendre que ce fût fini pour se rendre compte. Et, tout en parlant, il saluait beaucoup de gens que Michel ne se rappelait pas avoir jamais vus.

En passant sur la place du Marché, ils rencontrèrent un homme pressé qui leur jeta un regard froid à travers des verres de myope. Gabriel ralentit le pas, salua très bas, puis, poussant son frère du coude, chuchota :

— Tu connais ?

— Pas du tout.

— L'avocat Dufay. Tu le verras à dîner demain soir. Je commence mon stage chez lui la semaine prochaine.

Michel se retourna, mais il ne vit que le dos étroit, un peu voûté, du personnage qui portait sous son bras une large serviette. Et d'un air surpris :

— Tu entres chez lui ? Tu as donc passé tes examens ?

— Tu ne le savais pas ? s'écria Gabriel. Fini, mon cher, licencié depuis huit jours !

Comme Michel le félicitait, il reprit d'un air modeste :

— Peuh ! tu sais, entre nous, ces examens de droit ne sont pas bien féroces. Je les ai préparés en trois ou quatre mois et passés avec félicitations de la faculté, sans avoir jamais suivi les cours. Le diplôme est une bonne farce. Ça n'empêche pas l'encombrement de la profession, ça n'impressionne même plus le bourgeois, et quant à la science que ça suppose, je peux en parler, mais je préfère n'en rien dire. D'ailleurs, c'est comme dans tout : la théorie est une fumisterie; qui dit théorie, dit absurdité.

— Il me semble, dit Michel, que tu fais, en ce moment, une fameuse théorie.

— Au contraire, repartit Gabriel, je lui fais son procès. Je n'ai jamais pu souffrir, quant à moi, ces professeurs de droit qui seraient incapables de plaider, ces économistes qui ne pourraient pas vendre pour deux sous de réglisse autrement qu'à perte, ces critiques littéraires qui ne font pas de vers, ou qui en font de mauvais, ce qui est pire. Moi, je dis : ce sont des utopistes, des philosophes, des crâneurs, des cuistres, des rien du tout.

— Continue, tu m'intéresses, dit Michel que ce verbiage réjouissait comme une musique familière.

— La théorie, continua Gabriel, est une farce de mauvais goût. Que diable ! c'est à l'œuvre qu'on connaît l'artisan. Si vous êtes capable de faire quelque chose, en avant ! montrez-le ! Il n'y a que la pratique, c'est mon principe. En terminant mes examens, je me suis dit : un bon stage chez Dufay m'en apprendra plus que dix ans de cet abrutissement cérébral qu'on appelle des études sérieuses.

— Dufay est un bon avocat ?

— Lui ! Ah ! mon pauvre garçon, je ne te conseille pas de tomber entre ses griffes. Un homme qui se fait au

bas mot quarante mille francs par an! C'est de beaucoup le plus fort avocat du canton. C'est par une chance exceptionnelle que j'ai pu entrer chez lui, sur la recommandation de l'oncle Napoléon.

Michel ouvrit de grands yeux.

— De l'oncle Nap?

— Oui, dit Gabriel, cela t'étonne. Mais l'oncle Nap était, à ce qu'il paraît, avant son départ pour l'Amérique, l'ami intime du père de Dufay; il est même le parrain de l'avocat. Quelle bonne farce, hein?

— A propos, comment va-t-il, l'oncle Nap?

— Trop... je veux dire très bien, dit Gabriel.

Il se tut, considéra son frère du coin de l'œil, ouvrit et referma la bouche plusieurs fois de suite, comme un homme qui va aborder un sujet délicat. Il se demandait: « Faut-il lui dire? faut-il attendre? » A la fin l'envie de parler, comme toujours, l'emporta, et il reprit:

— Il lui est arrivé dernièrement une histoire désagréable. Ç'a été cette loi sur les inventaires au décès. Il paraît que ce vieux coquin d'oncle Nap n'avait jamais déclaré sa fortune exactement. Tu te souviens que nous avons toujours cru qu'il possédait au plus deux cent mille francs, ce qui est déjà bien joli quand on se dit que cela doit un jour nous revenir: toujours quelque chose comme soixante mille francs à chacun.... Qu'est-ce que je disais?... ah! avec la nouvelle loi, donc, il a été forcé de déclarer, sous peine, lui mort, de voir son héritage passer en grande partie à l'état sous forme d'amende et d'impôts arriérés avec les intérêts composés. Il s'y serait encore résigné s'il n'y avait eu que la question d'argent: il est trop avare pour se préoccuper beaucoup de ses héritiers et, s'il pouvait, il préférerait certainement descendre dans la tombe avec ses billets de banque en

guise d'oreiller dans le cercueil. Mais tu sais qu'à côté de cela, il tient par-dessus tout à sa réputation, sa « respectabilité, » comme disent les Anglais. Lui qui a la prétention d'être correct, il a eu peur d'être publiquement traité de fraudeur, même quand il ne serait plus là pour l'entendre.... Je m'étonne qu'il n'ait pas pensé à quitter le pays. Il est vrai qu'il est bien âgé.... Bref, après quinze jours pendant lesquels personne n'a pu l'approcher, il a fini par déclarer tout de même. Sais-tu combien ? Sais-tu combien ?

Ils s'étaient arrêtés. Gabriel serrait fortement le bras de son frère et le regardait fixement, les yeux agrandis, les narines frémissantes.

— Dis, combien penses-tu ? combien ?

— Je ne sais pas, moi. Combien ?

— Devine ! cria Gabriel hors de lui. Devine un peu, pour voir !

— Pourquoi ? dit Michel, je t'assure que cela m'est égal.

Comme il essayait de se dégager, Gabriel le retint et, le visage enflammé, lui jeta dans l'oreille en bégayant :

— Eh bien, il a déclaré, tu m'entends... trois millions... huit cent mille francs.

Michel tressaillit, et Gabriel éclata de rire.

— Tu te trompes, dit Michel.

— J'ai vu le registre des impôts à la préfecture ; le préfet est de mes amis. Tu penses si j'ai bien regardé, si j'ai lu et relu le chiffre et compté les zéros. Le jour après, j'ai cru avoir rêvé et j'y suis retourné ; le surlendemain encore. Et c'est ainsi. Trois millions huit cent mille francs.

Ils s'étaient remis à marcher. Le quartier qu'ils traversaient n'avait subi aucun changement, et Michel se sentit

l'âme tout égayée en reconnaissant les angles des rues, les enseignes des boutiques, le haut clocher du Temple-Vieux avec ses nids d'hirondelles tout le long de l'auvent et les vols de pigeons qui s'abattaient sur la place.

Gabriel, tout à son idée, poursuivit à mi-voix :

— Nous serons joliment riches un jour. Plus d'un million à chacun, les droits de succession déduits.

— L'oncle peut léguer sa fortune à d'autres.

Gabriel s'arrêta net et rougit vivement :

— Impossible ! nous sommes ses plus proches, ses seuls parents.

— Cela ne veut rien dire, fit doucement Michel. Il a été si longtemps en Amérique ; il a peut-être des amis là-bas. Je ne pense pas qu'il ait beaucoup d'affection pour nous ; du moins, il n'en a guère montré jusqu'à présent.... Et puis, il a un caractère si original.

Gabriel ne répondit pas, visiblement démonté. Il essaya de se ressaisir, siffla un air entre ses dents, changea de pied pour régler son pas sur celui de son frère, et il frappait avec sa canne, en passant, les piliers des réverbères. Puis ils causèrent de choses indifférentes.

Les maisons s'espaçaient, s'entouraient de jardins avec de grands arbres et des grilles. Le mouvement de la ville cessait. Ils s'engagèrent dans un chemin étroit qui montait, et Michel sentit son cœur bondir. Il ne savait pas s'il avait envie de rire, de crier, de gambader ou de pleurer. Il eut un grand geste pour embrasser le paysage ; toute son âme salua son enfance brusquement ressuscitée. Il vit avec émoi un tas de sable qui avait sans doute toujours été là. Un mur tapissé de lierre lui fit monter des larmes aux yeux ; des marronniers énormes lui rendirent l'ombre de leurs branches ; dans la haie, des bandes de moineaux invisibles s'égosillèrent à son

approche ; un murmure d'eau, une odeur fraîche d'herbe coupée arriva des vergers ; un papillon bleu voltigeait ; des cailloux roulaient sous les pieds, et Michel reconnut toutes ces choses. A un détour enfin, derrière un rideau d'arbres, la maison apparut, et, près de la grille, ils virent trois personnes qui attendaient.

Alors Michel cria : « Maman ! » et se mit à courir.

Il embrassa avec effusion sa mère, son père, son frère aîné, qui lui rendirent ses caresses, et ils échangèrent les tendres banalités des revoirs. Puis M[me] Cabrol prit le bras de son fils, de l'autre côté le père lui prit l'épaule, et ils s'en allèrent lentement vers la maison, par l'allée sablée où les premières feuilles mortes posaient çà et là des taches sombres.

A droite et à gauche s'étendait un verger assez vaste couvert d'arbres fruitiers. Un ruisseau coulait dans un lit bordé d'osiers ; l'eau, détournée par d'étroits canaux coupés à angles droits, irriguait le sol, et tout un système d'écluses minuscules se cachait dans l'herbe haute et drue. On se serait cru aux abords d'une ferme. Mais la prairie s'arrêtait au pied d'une haute muraille recouverte d'espaliers, et au-dessus il y avait un jardin en terrasse avec des pelouses semées de massifs, de grands arbres résineux et une pièce d'eau où nageaient des poissons rouges.

Le même caractère mi-citadin, mi-rustique se retrouvait dans l'habitation. Un corps de bâtiment peint en rose tendre avec un haut toit brun et des lucarnes à pignon dominait le jardin de sa façade aux larges fenêtres flanquées de volets verts. Une porte-fenêtre s'ouvrait sur un perron. Mais une aile beaucoup plus basse était réservée à la grange, à l'étable, au pressoir, au logement d'un métayer. Une épaisse haie de lauriers

fortifiée d'un treillis de fil de fer séparait les deux parties, dont chacune avait son chemin d'accès particulier. Le domaine entier s'appelait la Rosière, sans doute par allusion à la couleur du plâtre du bâtiment principal.

Cette demeure n'appartenait pas aux Cabrol. Ils la louaient de cinq en cinq ans, pour un prix relativement bas, d'un propriétaire dont l'espèce est rare, qui vivait quelque part en Australie, ou ailleurs, on ne savait pas au juste. Ils n'y habitaient que depuis une quinzaine d'années.

Vers le milieu du dernier siècle, il n'y avait pas dans la capitale de banque plus considérable et plus considérée que celle des frères Cabrol. L'aîné, Napoléon, avait la réputation d'un financier de génie, Claude, le cadet, celle d'un parfait honnête homme. L'habileté de l'un alléchait; la probité de l'autre rassurait: la banque s'agrandissait d'année en année; l'état et les communes lui confièrent des fonds et se servirent de son intermédiaire pour des emprunts publics. La fortune des Cabrol passait pour prodigieuse, quand un beau jour ils suspendirent leurs paiements. Ce fut une effroyable panique, dont nos pères ont gardé le souvenir. On apprit alors que Napoléon avait voulu accaparer à lui seul une ligne de chemin de fer qu'on construisait alors; il rêvait d'entasser des millions, de devenir un second Rothschild. Le plan pouvait réussir, mais le banquier avait mal calculé: les frais de premier établissement dépassèrent les prévisions; les trois premières années rendirent mal; il eût fallu avoir les reins assez solides pour supporter encore deux ou trois exercices de déficits. En essayant de se débarrasser d'une partie des actions, Napoléon ne fit qu'accentuer la baisse. Son flair de financier lui servit du moins à l'empêcher de commettre des fraudes: il sut

s'arrêter à temps et déposa son bilan. Mis en prison, puis relâchés sous caution, les deux frères furent jugés et acquittés, aucun fait délictueux n'ayant pu être relevé à leur charge. La liquidation acheva de les réhabiliter dans l'opinion publique; grâce à des délais habilement obtenus, elle s'opéra dans des conditions si favorables que l'actif, augmenté de la fortune liquide des Cabrol et du produit de la vente de leur maison, suffit à couvrir le passif; les meubles et l'argenterie ne furent pas vendus. Napoléon, cependant, convertit sa part en espèces et partit pour l'Amérique. Claude, resté au pays, trouva une place de caissier qu'il dut bientôt abandonner: atteint d'une maladie nerveuse, il languit quelque temps et mourut laissant un fils de seize ans. Son frère Napoléon, auquel la veuve écrivit la nouvelle, ne répondit pas et prétendit plus tard n'avoir jamais reçu la lettre; peut-être avait-il simplement préféré ignorer une mort qui pouvait lui imposer certaines obligations envers la veuve et l'orphelin de son frère ruinés par sa faute. Cet orphelin, qui s'appelait Claude comme son père, intéressa à son sort d'anciens amis du malheureux banquier; on le fit entrer dans les bureaux du gouvernement.

Il se montra dès le début excellent employé. Il n'était pas borné et, quoique un peu lent, avait de l'ordre et de la persévérance; avec cela pas trace d'imagination, pas l'ombre d'une velléité d'initiative et d'ambition, uniquement celle de plaire à ses chefs et de gagner quelques francs de plus l'année suivante. Pour un fonctionnaire, ce sont des qualités de premier ordre. Aussi Claude Cabrol eut-il ce qu'on appelle une brillante carrière. A vingt-un ans, il était deuxième secrétaire du département de l'instruction publique. Peu après, il épousait par amour une eune fille pauvre et faible de santé. Pendant deux ans,

le plus clair de son traitement passa en frais de médecins, remèdes, cures de bains ou d'air alpestre. Puis la pauvre petite femme mourut, et Claude se vit à vingt-quatre ans veuf, avec un enfant fluet comme sa mère et qui s'appelait Ernest.

Deux ans après, Claude, devenu premier secrétaire et rendu sage par l'expérience, épousait Mlle Borloz, fille de commerçants retirés, gens à leur aise et flattés d'avoir un gendre dans le gouvernement. De ce second mariage étaient nés successivement Gabriel et Michel.

La seconde Mme Cabrol était une femme de tête et de plus une belle femme. Grande, forte, d'une santé robuste, elle possédait une bonne humeur inaltérable et toutes les qualités d'une maîtresse de maison accomplie : le goût de l'ordre et de l'économie, l'habitude du travail, du bon sens et une grande finesse dans les choses pratiques de la vie. Elle eût pu prétendre aux plus brillants partis sans ces trois graves défauts : elle n'avait pas poussé ses études jusqu'à l'école normale, ne parlait que sa langue maternelle et ne jouait pas du piano. L'honnête Claude, cependant, la trouvait d'année en année plus parfaite ; et ce qui prouve qu'il avait raison, c'est qu'elle témoigna toujours une égale affection aux deux fils de sa chair et à Ernest, l'enfant du premier lit.

Mme Cabrol devait hériter quatre-vingt mille francs à la mort de ses parents ; mais comme en attendant elle n'avait pas reçu de dot, les commencements du ménage furent difficiles. On n'avait pas même de domestique, seulement des jeunes volontaires allemandes, impertinentes, qui jouaient les demoiselles, ou lourdaudes, qui brisaient tout ce qu'elles touchaient ; à peine arrivées, elles se plaignaient, repartaient et se succédaient, mettant à une rude épreuve la mansuétude de Mme Cabrol.

Dans ces conditions, quand Ernest atteignit sa seizième année, il parut inutile de le laisser plus longtemps au collège, et il entra dans une banque pour y faire son apprentissage. C'était d'ailleurs un garçon peu doué, à l'air endormi, souvent malade, et qui préférait la monotonie du bureau à la tyrannie de l'école.

Claude Cabrol, vers ce temps-là, fut nommé chef de service du département et, moins de trois ans après, le père Borloz mourut. Cela changea la situation. Au lieu de trois mille cinq cents francs de budget annuel, les Cabrol se trouvèrent, avec la nouvelle situation de Claude et la fortune des Borloz, à la tête d'un revenu de plus de huit mille francs. « Autant qu'un conseiller d'état! » disait Claude à sa femme, en se rengorgeant comme s'il entendait faire la comparaison à un autre point de vue encore.

D'abord ils se mirent en quête d'une habitation hors de la ville, pas trop éloignée cependant, avec un jardin pour la santé des enfants. La Rosière joignait à ces conditions l'avantage d'un loyer inespéré et le charme des vieilles demeures; elle leur plut, et des années de bonheur tranquille la leur rendirent chère comme s'ils y avaient vécu toujours.

Il fut ensuite décidé que Gabriel et Michel étudieraient; cela avait été de tout temps le vœu secret de Mme Cabrol qui, fille de commerçants, nourrissait une haute considération pour les professions libérales. D'ailleurs, les deux garçons étaient d'intelligence ouverte. A première vue, l'aîné surprenait par la vivacité de sa compréhension, l'agilité de sa mémoire et un bavardage amusant qui passait pour l'indice d'un esprit prime-sautier et original. Mais au bout de l'année, c'était Michel qui rapportait

des prix à la maison, et Mme Cabrol disait à son mari : « Tout de même, si Gabriel avait voulu ! »

Qu'il le voulût ou non, il doubla une classe et, ayant été passer une année en Allemagne, il se trouva au gymnase sur les mêmes bancs que son frère. Le choix de leur vocation était déjà fait : Michel voulait être pasteur et Gabriel avocat.

Ernest, alors commis de banque, affectait de dédaigner les succès de ses frères. C'était un esprit chagrin. Il avait une manière de parler de « ma belle-mère » qui le posait en victime, et ce rôle eut pour lui des attraits si puissants, qu'ayant fini par croire à son infortune, il éprouva contre Gabriel et Michel un ressentiment sournois qui alla en augmentant avec les années, à mesure que ses deux frères, devenus étudiants, avancèrent dans leurs carrières.

Vers l'époque de leur baccalauréat, il survint dans la famille un événement considérable. L'oncle de Claude, l'ancien banquier Napoléon Cabrol, que tout le monde croyait mort depuis trente ans qu'on n'avait entendu parler de lui, arriva inopinément d'Amérique. Claude lui fit de grandes démonstrations de joie, qu'il reçut froidement ; sur l'invitation de venir habiter la Rosière, il répondit qu'il possédait, Dieu merci ! quelques économies qui le dispensaient d'avoir recours à la charité d'autrui. A peine put-on lui faire promettre de venir souvent et de se considérer comme chez lui. Après avoir logé toute une année à l'hôtel, il loua un petit appartement en ville : ses visites devinrent peu à peu plus fréquentes et il prit l'habitude d'exprimer son opinion dans les affaires de la famille.

A l'université, Gabriel se donna du bon temps. Il connut les délices de la vie d'étudiant : la vanité de

déambuler par les rues, la casquette sur le front, en jetant des regards conquérants aux femmes ; les sérénades ; les bons tours qu'on joue à la police, passé minuit, dans le dédale des rues noires ; les discussions politiques, littéraires, artistiques et sociales, autour d'une table de brasserie, et les nobles projets, ou les confidences romantiques qu'on épanche au clair de lune, après boire. Il fit du sport, escrime, foot-ball, canotage. Il lut les vers d'Haraucourt et de Mæterlinck, s'enthousiasma pour Verlaine et proclama les symbolistes les seuls vrais poètes de tous les âges, en laissant voir toutefois qu'il connaissait peu les autres. Il restait tard au lit, manquait ses cours, s'enivrait quelquefois et s'en faisait une gloire. Il fut président d'une société d'étudiants et en conçut un orgueil extravagant et de hautes espérances pour l'avenir. Il disait : « Quand je serai avocat ! »

Pendant ce temps, Michel travaillait, lisait avec acharnement, élargissait ses connaissances ; au bout de trois ans, il passa brillamment sa licence en théologie. Mais alors, subitement, il déclara qu'il ne voulait point être pasteur. Ses professeurs le pressant, il leur avoua que des doutes graves assiégeaient sa foi, qu'il ne se sentait pas la liberté de prêcher. On le plaignit ; on le loua surtout. Les étudiants disaient : « Michel Cabrol est admirable. Il a trop de conscience, ce garçon-là. Si tous les pasteurs étaient comme lui, il n'y en aurait plus beaucoup. C'est une âme d'élite. » Gabriel était heureux de ces éloges comme s'il en rejaillissait un peu d'honneur sur lui-même. Il finit par répéter avec les autres : « Mon frère Michel est une haute conscience ! » d'un ton de compassion modeste qui semblait sous-entendre : « Voilà comme nous sommes, nous autres, dans la famille. »

Un jour Michel annonça qu'une place de précepteur s'offrant en Finlande, il l'acceptait ; et malgré les craintes maternelles, il partit.

Ce qu'avaient été ces trois ans d'exil dans un château isolé au milieu des bois de sapins et des landes, il y pensait maintenant sous la clarté douce de la lampe, en buvant à petites gorgées une tasse de thé, tandis que Mme Cabrol, en face de lui, le regardait avec un sourire d'orgueil attendri. Michel était beau. Moins musculeux que Gabriel, mais plus grand, il paraissait plus souple ; sa tête était plus petite, ses traits plus fins, et ses cheveux châtains, qu'il portait assez longs, bouclaient sur les tempes.

— Ainsi, dit la mère, tu ne t'es pas ennuyé, loin de nous, dans cet affreux pays de loups ?

— Si, répondit Michel, vous me manquiez beaucoup. J'ai aussi regretté quelquefois le lac, les montagnes, mais rien d'autre.

— Quel singulier caractère tu as ! On te donnerait à manger du pain sec et des pommes de terre pendant toute une année, dans une hutte en pleine forêt, avec un tas de feuilles pour y dormir, que je crois que tu serais content.

— J'ai vu des gens, dit Michel, qui devaient se contenter de cela.

— Je me demande ce que Gabriel en dirait, s'il avait été là-bas, à ta place.

— Oh ! oh ! cria Gabriel.

Michel se mit à rire :

— Je ne pense pas, en effet, que ce soit précisément le régime qui convient à Gabi.

— Gabi nous fait plaisir, reprit Mme Cabrol. Tous ses

professeurs l'ont trouvé très fort à l'examen. Te l'a-t-il dit ?

— Excessivement fort, dit Gabriel en roulant les yeux d'une façon comique. Oui, maman, je le lui ai dit.

— Mais ce qu'il ne t'a pas dit, continua la mère, c'est que c'est grâce à toi qu'il a réussi. Eh oui, grâce à toi. Quand tu nous as écrit que tu reviendrais en automne, dès le lendemain, Gabi s'enfermait dans sa chambre et se mettait à l'œuvre ; il ne sortait que pour aller emprunter à des amis les cours qu'il n'avait pas au complet.

— Dont je n'avais pas le premier mot, rectifia Gabriel.

— Ton père a eu bien peur qu'il ne nous tombât malade. Mais tout est bien qui finit bien.

— Alors, dit Michel, en quoi est-ce que j'ai aidé à son succès ?

— Mais parce qu'il s'est piqué au jeu, parce qu'il s'est dit : « Voilà mon cadet qui revient, il a déjà trois ans d'avance sur moi, il ne s'agit pas qu'en arrivant ici il me retrouve étudiant, tandis que lui serait établi, rangé, posé, pasteur, avec une cure.... » C'était ce que tu nous écrivais. Est-ce que tu as vraiment l'intention de devenir pasteur cette fois ?

— Oui, répondit Michel gravement.

— Tu n'as donc plus de doutes maintenant ? demanda Mme Cabrol, comme elle aurait dit : « Tu n'as plus d'engelures, mon enfant ? »

— Ce n'est pas cela. J'ai peut-être des doutes encore à l'heure qu'il est. Mais je ne m'y absorbe plus ; je ne veux plus les connaître. Je m'attache à ce que je crois, et je regarde mes devoirs. Et après m'être pendant trois

ans interrogé sur ce point devant Dieu et devant ma conscience, je crois que je puis remplir les devoirs d'un chrétien et d'un pasteur. Voilà pourquoi je suis revenu.

Mme Cabrol, qui avait écouté cette profession de foi avec autant de recueillement qu'une prière à l'église, se pencha vers son fils et le baisa au front sans mot dire. Michel avait de si belles idées ! Elle le voyait en chaire, élevant pour la bénédiction les larges manches flottantes de sa robe, les yeux levés vers la voûte du temple ; sa voix chaude roulait sous les ogives de la nef ; il se taisait ; les orgues poussaient un flot d'harmonie ; un frémissement courait par-dessus les têtes, les fidèles chuchotaient : « Comme il parle ! Quel beau sermon ! » et sa mère était bien heureuse. Dans son idée, Michel était un grand homme, presque un saint ; et un certain effroi se mêlait à son amour. Tandis que Gabriel ne l'effrayait pas, lui. Tous deux tenaient d'elle une inaltérable égalité d'humeur, un penchant à prendre les choses par le bon côté, le désir de plaire ; mais ces dons naturels, qui faisaient de l'avocat un homme d'un commerce agréable, prenaient chez Michel une signification plus profonde, en se subordonnant à une conscience droite et à une volonté arrêtée de faire le bien.

Ernest s'écria tout à coup :

— Dis donc, Michel, l'oncle Nap, tu ne sais pas....

— Si ! fit Gabriel, je lui ai dit.

Les exclamations partirent à la fois :

— Aurais-tu cru ça ?

— Fabuleux, hein ? inouï ?

— Avec cent cinquante mille francs de rente, vivre comme il fait !

— Quand il nous parlait de ses économies !

— Gabriel t'a dit la somme ?

— Oui, répondit Michel, mais je l'ai oubliée.

Ils le regardèrent d'un air incrédule. Leurs yeux brillaient; ils se penchaient en avant, nerveux, haletants: jamais Michel ne les avait vus comme cela.

Ernest prononça en détachant les syllabes:

— Trois millions huit cent mille francs.

— Nom d'un chien! cria Gabriel.

Tous répétèrent, en frémissant, le chiffre colossal. Michel se taisait. Ernest insista:

— Et tout cela nous reviendra.

— Ernest, dit le père, il ne faut pas parler ainsi de l'héritage de l'oncle. Ne croirait-on pas que tu désires sa mort?

Alors Michel, levant les yeux, les regarda avec tant d'inquiétude, une souffrance si vraie, un reproche si affectueux, qu'ils se turent, gênés, et le père, brusquement:

— Laissons cela! Allons faire un tour de jardin. Il faut profiter des derniers beaux soirs.

Ils sortirent. La nuit était étoilée. Michel, voyant qu'Ernest ne les avait pas suivis, s'en étonna.

— Ton frère, dit Mme Cabrol, n'est pas bien depuis quelque temps. Il tousse beaucoup, et le docteur dit qu'il faut prendre garde: tu sais que sa mère est morte d'une maladie de poitrine, et Ernest n'a jamais été fort.

— C'est malheureux, tout de même, dit naïvement Gabriel. Sapristi! je crois que de ce côté-là, nous n'avons, Michel et moi, rien à craindre.

Et il bombait sa large poitrine, aspirant bruyamment l'air humide et frais de la nuit.

Michel le regardait. Il se demandait: est-ce lui qui a changé, ou moi? Ce n'était sans doute ni l'un, ni l'autre; mais une longue séparation avait dessillé ses yeux et,

rompant les habitudes de la vie commune, le rendait capable de juger son frère ainsi, à peu près, qu'un étranger. Il le vit nettement tel qu'il était: égoïste, superficiel, vaniteux, tout terre à terre, robuste mâchoire et petite cervelle. Et il lui revint à la mémoire une phrase qu'il avait jadis entendu répéter à des camarades de son frère, une sotte phrase, un de ces jugements niais et absolus qui se redisent, se colportent et accompagnent quelquefois un homme à travers toute sa vie. On disait de Gabriel Cabrol: « C'est un malin; il a tout ce qu'il faut pour arriver. »

« Nous verrons, » pensa Michel.

Ils firent plusieurs fois le tour du jardin et s'arrêtèrent à l'angle de la terrasse, d'où l'on découvrait la ville. Au centre, sur les rues basses, c'était un ruissellement de feu; autour de quelques grosses lumières blanches et fixes, des milliers d'éclairs d'or semblaient danser, s'entrecroiser, s'éteindre et reparaître. Et le scintillement se disséminait: des lignes de réverbères marquaient le bord du lac, rayaient le flanc des collines; puis, en s'éloignant du foyer, les espaces augmentaient, ce n'étaient plus que des lumières rares, çà et là, perdues dans la forêt, au fond d'un vallon, sur une crête, dans les roseaux d'une grève, indéfiniment, jusqu'à l'horizon invisible, où la terre et le ciel confondaient leurs étoiles.

Ils restaient muets devant ce spectacle, charmés et attendris par la parfaite harmonie de la nuit. Tout à coup Gabriel se mit à pousser des hurlements de Peau-Rouge, et il poursuivit à coups de pierres, dans les profondeurs noires d'un massif, deux chats qui détalèrent à travers le sentier et se perdirent dans l'obscurité de la pelouse.

Le jeune homme revint essoufflé et triomphant:

— Je crois que j'en ai touché un. Ah! les sales bêtes!

— C'est vrai, dit Mme Cabrol. Ils mangent tous nos pauvres petits oiseaux.

Ils rentrèrent. En se séparant, ils s'embrassèrent tous tendrement. Mme Cabrol dit à Michel:

— Demain matin, si tu sors avec Gabi, vous pourriez aller, en vous promenant, chez l'oncle Napoléon, l'inviter à dîner pour sept heures. Nous aurons M. et Mme Dufay et Mme Grandière avec Annie. Vous direz à l'oncle que nous ne l'avons pas invité plus tôt parce que nous n'étions pas assez sûrs du jour de ton arrivée, et nous voulions te la lui laisser annoncer toi-même.

— J'irai certainement, dit Michel.

II

Le lendemain, à sept heures, quand Mme Dufay entra dans le salon suivie de son mari, Mme Cabrol se leva avec empressement et, dans le frou-frou de sa robe de soie, vint au-devant d'eux la main tendue. Après les salutations, elle présenta son amie, Mme Grandière, avec sa fille Annie. Puis ils s'assirent, et Mme Cabrol s'adressant à Dufay:

— Nous vous avons une grande obligation, monsieur, d'avoir consenti à prendre Gabriel chez vous. Il ne voulait entendre parler d'aucun autre bureau et disait que faire son stage auprès d'un avocat tel que vous, c'était le succès de sa carrière assuré.

L'avocat, s'inclinant, répondit gracieusement:

— Je ne doute pas, madame, que nous ne nous entendions très bien. M. Gabriel a l'air d'aimer le métier, et quand on a le feu sacré, cela va toujours. Oh! je ne dis

pas qu'au commencement il s'amusera beaucoup : les menues besognes du bureau, les formules, la routine, quoi! vous savez, il faut passer par là.

— Naturellement.

— C'est évident, dit Gabriel :

— C'est à force de forger qu'on devient forgeron, prononça solennellement le père.

— Mais, continua l'avocat, ne croyez pas que j'aie l'habitude, comme la plupart de mes confrères, de laisser mes stagiaires se morfondre dans ces ennuyeux préliminaires.

Il parlait avec emphase, l'habitude professionnelle l'entraînant. Il reprit :

— Non, non ! Je les mets dès le début au courant des affaires, de toutes les affaires. C'est mon principe : je les considère comme mes collaborateurs.

— Mon mari en faisait de même, dit Mme Grandière, aussi ses employés l'adoraient.

— Monsieur votre mari était avocat ?

— Il était photographe, monsieur.

— Vraiment ! fit Dufay.

— Oui monsieur, il était le premier photographe du Hâvre : nous avons encore toutes ses médailles d'or.

— Oh ! vraiment ! répéta Dufay.

Il y eut un léger silence, et l'on se mit à parler du dernier concert, d'un violoniste de dix ans qui passait pour prodigieux. Des adjectifs admiratifs s'échangèrent ; seule Mme Grandière se taisait, et comme Mme Dufay lui demandait son avis :

— Oh ! moi, madame, depuis la mort de mon mari, je ne vais nulle part.

— Oh ! sans doute, dit Mme Dufay, légèrement décontenancée, sans doute. C'est une chose bien triste.

— Cela a été un coup terrible pour moi, madame, je vous assure.

— Je le crois bien, madame.

— Il y a quinze ans, madame. Ma fille avait quatre ans.

— Si jeune !

— Oui, madame, à peine quatre ans. Mon mari était un homme si bon, si affectueux !

La porte s'ouvrit. Un vieillard parut, voûté, sec comme un fakir, rasé comme un prêtre et chauve par-dessus le marché, avec un grand nez en bec d'aigle, des yeux vifs et la peau du visage toute ridée, sauf sur le nez, où elle était si tendue qu'elle semblait laisser transparaître la blancheur de l'os comme le dos d'une lame de couteau.

Mme Cabrol s'avançant tendit la main en souriant et lui dit à voix très haute dans l'oreille :

— Bonjour, mon oncle.

Tous le saluèrent respectueusement, mais en criant si fort qu'ils avaient l'air de l'injurier. Le vieux avait une politesse glacée, une expression hostile et promenait autour de lui des regards soupçonneux.

On passa dans la salle à manger. Ils s'assirent dans un grand remuement de chaises ; les dames tassèrent leurs jupes, les serviettes se déployèrent, et tous avaient la mine satisfaite des gens qui se mettent à table.

— Michel, veux-tu faire la prière ? dit Mme Cabrol, qui ne manquait jamais une occasion de faire voir ses fils sous tous leurs avantages.

Puis ils échangèrent des lieux communs sur le temps, la probabilité d'un hiver rigoureux. L'oncle Napoléon parla des froids sibériens de l'Amérique, des congestions terrassant les hommes dans les rues de New-York, des trains bloqués par les neiges dans les solitudes de l'Ouest.

Il parlait en phrases brèves, d'une voix de sourd, nasale et monotone. On l'écoutait avec déférence, en approuvant de la tête, et Mme Cabrol s'informa de nouveau de sa santé. Il répondit brusquement et s'adressant à son neveu Claude, il lui dit en ricanant :

— J'ai vu ce matin votre grand homme. Il est plus bouffi que jamais ; il faudra lui mettre des cercles si vous ne voulez pas qu'il saute.

Le grand homme, c'était le conseiller d'état Pellaux, l'auteur de la loi sur les inventaires au décès et de bien d'autres, le chef incontesté du parti radical, et qui passait pour un si fort orateur que, disait-on, le Français Jaurès, l'ayant entendu une fois par hasard, s'était écrié : « Je voudrais parler comme cet homme-là ! »

— Il a de la chance, dit Claude, d'avoir un chef de service comme mon collègue Piquot.

Pour Claude, la politique du pays se fondait sur les chefs de service. Selon lui, la réputation de Pellaux était très surfaite comme orateur et surtout comme homme d'état ; il était incomparablement plus fort aux cartes qu'en administration et se connaissait mieux en vins qu'en jurisprudence. Cela se savait au château, où l'on était certes à même de juger les hommes que l'on voyait tous les jours.

— Cependant, dit Michel, comment, s'il est insignifiant, est-il arrivé si haut ?

— D'abord, répondit le père, c'est un faiseur. Un monsieur qui mange à tous les râteliers, qui promet tout à tous et manque ponctuellement à sa parole ; de plus, capable de jaboter deux heures d'horloge sur n'importe quel sujet qu'il ne connaît pas. Et puis, il y a le clou de girofle.

On le regarda avec étonnement. Dufay seul se mit à

rire; Claude lui adressa un signe d'intelligence, et les deux hommes parurent extraordinairement réjouis.

— Qu'est-ce qu'un clou de girofle a affaire ici? demanda Gabriel.

— Le clou de girofle, mon cher garçon, c'est la base d'une carrière politique.

— Le clou de la situation, dit Dufay.

L'oncle Napoléon se plaignit des impôts. Dufay l'appuya. Tout le mal venait de ce qu'on voulait à tout prix entreprendre des travaux publics extraordinaires, construire, faire grand, et chaque commune cherchant à surpasser sa voisine, la richesse publique n'y pouvait suffire et le pays glissait irrémédiablement sur la pente des déficits. Mais l'avocat, se tournant vers Annie Grandière, qui était à sa droite:

— Nous vous ennuyons, mademoiselle?

— Pas du tout, au contraire.

Elle paraissait en effet très heureuse. Elle était assise à côté de Gabriel, et ils échangeaient à voix basse, pour ne pas troubler la conversation générale, des paroles qui les faisaient rire. Mme Cabrol leur jetait un coup d'œil de temps en temps, et Michel, en face d'eux, les regardait aussi en pensant: ils s'aiment. Il en éprouvait une joie mêlée d'une vague pitié à l'égard d'Annie. Il l'avait connue toute petite, quinze ans auparavant, quand Mme Grandière était revenue veuve en Suisse, son pays natal et avait renoué avec Mme Cabrol des relations d'enfance. Il revoyait Annie en jupe courte et en chaussettes, lorsqu'ils jouaient ensemble les dimanches après-midi dans le verger, dans le fenil, à la fontaine, ou qu'ils grimpaient à la cime du cèdre du Liban pour se laisser glisser à califourchon de branche en branche jusque sur la pelouse; et Annie pleurait quand on lui tirait les che-

veux. Plus tard, en grandissant, elle avait appris à l'école des demoiselles une certaine manière de relever sa robe en marchant et des principes de graphologie; ils avaient encore bien ri en ce temps-là. Et la voilà maintenant qui aimait Gabriel, et Gabriel l'aimait. C'était au fond tout naturel. « Après tout, se dit Michel, elle sera une bonne petite femme pour lui. » Comme tous les très jeunes gens, il croyait à l'influence des femmes sur leur mari.

Mme Cabrol répondait aimablement à chacun, tout en veillant au service. De temps en temps, elle se penchait vers l'oncle Napoléon et lui criait quelques mots dans l'oreille pour le mettre au courant de la discussion; alors le vieillard donnait son avis imperturbablement.

M. Dufay tenait pour le développement de l'instruction dans le domaine de l'école primaire. Claude Cabrol voulait la gratuité de l'enseignement à tous les degrés, le savoir accessible à tous, l'université ouvrant ses portes au pauvre comme au riche; et il annonça que le département préparait un projet d'extension du système des bourses: il y en aurait pour toutes les facultés, un nombre fixe qu'on décernerait aux plus méritants. Il ne resterait plus alors qu'à décréter la gratuité des cours pour que l'université vît grossir considérablement le nombre de ses étudiants et devînt en peu d'années la première de Suisse.

Dufay s'emporta:

— Mais ce serait le malheur du pays! Les professions libérales sont déjà encombrées, l'agriculture manque de bras, l'industrie fait appel aux ouvriers étrangers. On a poussé dans les études secondaires et supérieures un tas de non valeurs, de propres à rien, que vous condamnez à la misère tandis qu'ils auraient pu vivre honorables et

heureux par le travail de leurs mains. L'université que vous rêvez est une fabrique de ratés, de mécontents, de déclassés, gibier d'hôpital ou de prison.

— Hein ! dit Ernest à voix basse en se penchant vers Michel, est-ce que ce Dufay ne parle pas comme un livre ?

— Il me semble en effet, répondit son frère, avoir lu tout cela quelque part.

— Pardonnez-moi, dit M. Cabrol, l'université n'est destinée ni aux paresseux, ni aux faibles d'esprit ; mais il faut que tous les gens intelligents aient les moyens d'y entrer.

— Eh ! tout le monde se croit intelligent, répliqua l'avocat, tout le monde se croit de hautes capacités. Le mal a d'ailleurs des racines plus profondes. On remplit le cerveau des enfants de l'idée que les professions dites libérales sont supérieures aux autres, qu'elles supposent des aptitudes plus grandes, des goûts plus relevés. Je vous demande un peu si l'on ne ferait pas mieux de leur inculquer ce principe-ci : dans le choix d'une carrière, prenez sans hésiter celle où vous avez le plus de chances de gagner largement votre vie et souvenez-vous qu'il n'y a pas de sot métier.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda l'oncle Napoléon en se penchant vers sa nièce.

— M. Dufay, cria-t-elle, dit que les professions libérales ne sont pas supérieures aux autres.

Le vieillard haussa les épaules :

— Les professions supérieures sont celles où l'on gagne de l'argent.

— Oh ! s'écria Mme Grandière. Les artistes, monsieur !...

— Les bons artistes, dit Ernest, gagnent beaucoup d'argent.

— Sans doute, repartit Mme Grandière avec émotion, mais pour mon mari par exemple, monsieur, bien qu'il ait certes gagné beaucoup en peu d'années, je vous assure que, pour mon mari, l'argent a toujours été une chose secondaire, mais absolument secondaire.

— C'est vrai, dit Mme Cabrol, il faut pourtant aussi tenir compte de l'idéal.

— Nous le respectons, madame, s'écria Dufay. Pour ma part, je respecte profondément l'idéal. Je le déclare hautement et suis le premier à revendiquer ses droits. L'idéal est une chose nécessaire et l'on n'en a jamais trop.

— C'est sûr qu'il en faut, dit Gabriel.

Annie lui jeta un regard plein de reconnaissance et d'admiration.

— Il y a, dit Michel, quelque chose de mieux que de gagner de l'argent, c'est de faire le bien qu'on peut.

Tout le monde approuva bruyamment. Mais l'oncle Napoléon, croyant comprendre qu'on le contredisait, reprit avec force :

— Il n'y a pas de professions supérieures ; il n'y a que des hommes supérieurs.

— Voilà le mot de la situation ! s'écria Gabriel. Il y a des hommes supérieurs dans toutes les professions.

— Et nous sommes tous des hommes supérieurs, dit en riant M. Cabrol.

Ils repassèrent dans le salon, où Mme Cabrol et Mme Grandière servirent le café et les liqueurs. Michel, assis auprès de son grand-oncle, lui décrivait la Finlande, ses habitants, ses mœurs, en criant de toutes ses forces ; et le vieillard, qui se faisait de la main un cornet acoustique, disait à chaque instant : « Mais parle donc plus

haut; on dirait que tu ne sais pas que j'ai l'oreille un peu dure. »

Mme Cabrol se tourna vers Dufay:

— C'est une profession bien belle, mais bien difficile que la vôtre.

— Difficile, oui, certainement, il s'agit de percer, comme ailleurs; mais avec du talent, on arrive.

— C'est ce que me dit Gabriel, mais arrivera-t-il, lui?

— Pourquoi pas? Il m'a l'air d'être ce qu'on appelle débrouillard; il n'a pas la langue dans sa poche; ajoutez à cela le goût du métier et un grain d'amour-propre, il n'en faut pas plus pour réussir.

— Il prétend, continua Mme Cabrol, qu'il veut faire une carrière politique.

— Ah bah! fit l'avocat, laissez-le faire, chère madame, il en reviendra, soyez tranquille. La politique, les honneurs, ça tourne la tête aux débutants comme les becs de gaz attirent les papillons: quand ils se sont un peu cassé le nez sur les vitres, leur enthousiasme se rabat sur des aliments plus substantiels. Laissez-le faire! Et puis, ma foi! s'il a le tempérament, ce dont je ne puis pas encore juger, eh bien, vous vous résignerez à être un jour la mère d'un conseiller d'état; c'est une de ces épreuves qu'il faut savoir supporter dans les familles.

— Je m'y résignerais, dit Mme Cabrol en riant. Mais qu'est-ce que le tempérament?

— Madame, c'est difficile à dire.... Il faut aimer ça, d'abord.

— Quoi ça?

— La politique, le titre, le galon, la gloire d'être quelqu'un dont on parle, bien ou mal, peu importe pourvu qu'on en parle, quelqu'un qu'on regarde passer

dans la rue, qui lit son nom imprimé, qu'on sollicite, qu'on flatte et qui accorde des faveurs. Quand on le dit comme je le fais, cela a l'air bête, on pense : « Il n'y a personne d'assez jobard pour s'attacher à des niaiseries pareilles. » Mais c'est qu'on ne l'avoue pas ; il y a dans l'âme humaine un vieux fonds d'admiration de la force, un besoin de dominer, d'écraser les autres, de se faire craindre et envier. Je me suis laissé dire qu'en Algérie les soldats indigènes qui parviennent au grade de caporal se promènent par les rues de la ville les bras écartés devant eux d'une façon grotesque pour montrer leurs galons ; pour être sergents, ils vendraient leur famille, et pour la croix d'honneur ils se feraient chrétiens ou bouddhistes, au choix. Ce sont des hommes qui aiment ça, que voulez-vous ! Et allez leur demander quelle sorte de jouissance ça leur procure, si vous voulez savoir ce qui attire les gens vers la politique.

— C'est bien laid, dit Mme Cabrol.

— Ce n'est pas beau, dit son mari, mais c'est ça.

— Qu'en penses-tu, Gabriel ? demanda Mme Cabrol en se retournant.

Gabriel n'était pas là. Annie non plus. Mme Cabrol et Mme Grandière se comprirent d'un coup d'œil.

— Michel, dit sa mère à voix basse, je t'en prie, va voir où ils sont. C'est trop fort.

Puis, s'adressant à l'avocat :

— Ensuite, demanda-t-elle, que faut-il encore ?

— Le reste, dit l'avocat, résulte tout naturellement de ce que je viens de vous dire. Le goût et le tempérament ne font qu'un. La gourmandise, la paresse, la débauche, l'avarice, l'ivrognerie sont affaires de goût ; mais leurs adeptes s'instruisent et se perfectionnent en pratiquant, car on ne devient pas du premier coup passé

maître dans le vice, pas plus que dans la vertu. Qui veut la fin veut les moyens. Toute passion est essentiellement éducatrice. A force de s'y livrer, on finit par acquérir les aptitudes spéciales nécessaires, et l'on trouve, — chose précieuse, — dans son assouvissement même de quoi justifier tous les moyens d'y parvenir. De même le goût de la politique est l'école de toutes les bassesses et de tous les mensonges, qu'elle exige et qu'elle absout. La politique n'est pas une carrière, c'est un vice.

— Mais, dit Mme Cabrol, vous êtes député, monsieur Dufay.

— Oh! moi, madame, c'est différent. Je n'ai rien demandé, rien recherché. On a pensé que mon nom, étant assez connu, ferait bonne figure sur la liste radicale; on m'a offert la députation, j'ai accepté, mais ce n'est point par ambition politique, je vous en réponds.

— Pourquoi donc?

— Mais, dit l'avocat, pour augmenter ma clientèle, tout simplement.

Gabriel rentra, clignant les yeux, ébloui, et Annie, se glissant derrière lui, alla, toute rouge, s'asseoir près de sa mère. Le jeune homme, voyant qu'on le regardait, dit d'un ton dégagé :

— Je suis allé montrer à Annie la vue qu'on a sur la ville, de la terrasse où nous étions hier soir. C'est rudement beau!

Il y eut quelques sourires discrets. Mme Cabrol, jugeant la situation ridicule, demanda :

— Annie, ma chère, n'allez-vous pas nous chanter quelque chose?

La jeune fille se mit au piano. Elle préluda par quelques arpèges, frappa un grand accord, puis un second très faible, comme un écho, et commença. Sa voix trem-

blait d'abord, puis s'affermit. Ses cheveux, échappés à un haut peigne d'écaille, envolés sur la nuque, lui faisaient un nimbe doré qui frissonnait; ses épaules s'élevaient et s'abaissaient avec le souffle de sa poitrine. Chaque couplet finissait par un trille et une note aiguë qu'elle soutenait ; puis, attaquant la ritournelle, ses mains couraient plus vite sur l'ivoire et son petit doigt replié s'abattait sur les touches en un mouvement précis et gracieux.

« Elle est vraiment très jolie, » pensa Michel.

Quand elle se leva, il courut un murmure de louange, et Mme Dufay pria la jeune fille de chanter encore un morceau.

Elle se rassit, joua les premières mesures, ouvrit la bouche et, tout à coup, éclata en sanglots.

Tous se regardèrent avec stupeur. Seul Gabriel considérait le plancher d'un air embarrassé. Mme Grandière s'excusa : Annie était excessivement nerveuse et tenait en cela de son père. Mais Mme Cabrol était déjà auprès de la jeune fille et, la tenant embrassée, lui murmurait à l'oreille des paroles douces.

A la fin, Annie se calma et revint s'asseoir près de sa mère qui lui dit :

— Tu en fais de belles !

Et elle appuya son mouchoir sur ses yeux.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda au milieu du silence l'oncle Napoléon qui jusque-là n'avait rien vu.

Mme Cabrol lui fit signe de se taire.

Le vieillard tira sa montre et se leva. Les Dufay l'imitèrent.

— A lundi, monsieur, dit l'avocat en tendant la main à Gabriel.

A la grille, ils se séparèrent, les Dufay prenant une

autre route ; et Michel passa devant avec l'oncle, tandis que Gabriel marchait à côté d'Annie et de sa mère. Au bout de cinq minutes, le vieux Cabrol les quitta devant sa porte. Mme Grandière habitait beaucoup plus loin. Dans une rue où le trottoir se rétrécissait, Annie sentit tout à coup la main de Gabriel saisir la sienne ; il la retint doucement tout en causant, et ils se trouvèrent peu à peu à quelques pas derrière Michel et Mme Grandière.

— Pourquoi avez-vous pleuré ? demanda Gabriel à voix basse.

— Vous le savez bien. Oh ! pourquoi m'avez-vous emmenée au jardin ?

— Pourquoi, Annie ? fit le jeune homme d'un ton de reproche. Est-ce que vous vous en repentez ?

Elle poursuivit, sans répondre :

— Tout le monde nous a regardés quand nous sommes rentrés. Je mourais de honte.... Mon Dieu ! qu'est-ce que maman va me dire tout à l'heure ? Comme elle va me gronder ! Et elle aura raison.... Et qu'est-ce que je lui dirai, moi ?

Mme Grandière et Michel disparurent au tournant d'une rue. Gabriel prit le bras de la jeune fille :

— Vous lui direz, Annie, que je vous aime, qu'il y a longtemps, que je vous l'ai dit....

— Non, non, s'écria-t-elle, jamais, jamais je ne lui dirai cela. Comment voulez-vous que je lui dise une chose comme celle-là ?

— Vous lui direz que je vous ai demandé si vous vouliez être ma femme....

— Oh ! taisez-vous ! supplia-t-elle.

— Et que vous m'avez dit....

— Non, non ! je ne veux pas !

Il s'arrêta, comme s'il suffoquait. Elle s'arrêta aussi.

— Annie, dit-il, c'est mal. Vous ne voulez donc plus de moi, maintenant ?

Elle répondit :

— Je vous en prie, ne restez pas là. Venez !

Elle le tirait par la main, mais il la retint, sans bouger :

— Annie, m'aimez-vous ?

Elle répéta :

— Je vous en supplie, venez !

Il lui serra les doigts plus fort :

— Annie, m'aimez-vous ?

— Mais vous le savez bien, s'écria-t-elle en pleurant. Vous le savez bien que je... que je....

— Pourquoi me faites-vous souffrir ? dit-il.

— Pourquoi me tourmentez-vous ? dit-elle.

Des passants les regardèrent. Ils se remirent à marcher ; Mme Grandière et Michel étaient presque hors de vue. Une félicité s'épandait de leurs cœurs sur les choses autour d'eux. La rue leur semblait plus large, le ciel plus profond ; l'ombre recélait une douceur inconnue. Leurs pieds quittaient la terre ; ils s'envolaient vers des solitudes infinies, et par leurs doigts entrelacés ils sentaient se fondre leurs êtres.

— Gabi, dit-elle, je vous aime.

Ils virent venir à eux un couple qui s'attardait le long des murs. L'homme tenait sa compagne par la taille. C'étaient des ouvriers. Ils pensèrent : « Ce sont des amours vulgaires. »

Les leurs étaient immenses comme le ciel, profondes comme la nuit, ailées, poétiques, sublimes, éternelles. Gabriel murmura :

— Annie, je vous aimerai toujours.

Subitement, ils virent, au bout de la rue, Mme Gran-

dière arrêtée, qui les attendait. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre. Annie fut reprise d'angoisse :

— Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu !

— Voulez-vous que je lui parle ce soir, tout de suite ?

— Non, non, dit-elle, je lui dirai, j'aime mieux le lui dire moi-même.

— Ah ! vous voilà ! dit la mère.

— Comme vous marchez vite ! dit Gabriel.

— Vous trouvez ? répliqua sèchement Mme Grandière.

Au bout d'un moment, elle s'arrêta devant sa porte, l'ouvrit, dit froidement :

— Passe, Annie ! et, tendant la main à Michel, elle ajouta :

— Merci Michel, bonsoir Michel.

Et les deux frères se trouvèrent seuls sur le trottoir.

Gabriel, perplexe, prit son menton dans sa main :

— Pauvre Annie ! va-t-elle en entendre !

— J'espère, dit Michel, que tu agis franchement avec elle.

Gabriel lui raconta comment il était sorti après le dîner avec Annie sans penser à rien et comme quoi la promenade avait fini par une déclaration en règle, ce qui expliquait la scène du piano.

— Tu peux penser si j'étais embêté ! C'est égal, continua-t-il tout en marchant, j'aurais dû en parler à sa mère avant de la quitter. Elle va la sermonner la moitié de la nuit, comme si la pauvre petite n'était pas déjà assez bouleversée ! Enfin, demain elle oubliera tout cela : maman ira trouver Mme Grandière, et une autre fois, conclut-il en riant, si nous retournons au jardin, personne n'aura rien à redire.

— Penses-tu, demanda Michel, que Mme Grandière fasse des difficultés ?

— Allons donc ! Il y a longtemps que ce mariage est arrêté entre maman et elle. On voit que tu reviens de loin, mon cher. Mais depuis au moins deux ans je n'entends parler à la maison que de la beauté d'Annie, du cœur d'Annie, de l'heureux caractère d'Annie et de la dot d'Annie, — par parenthèse tu sauras que la belle-mère est comprise dans la dot ; — c'est-à-dire que si Annie n'était pas la charmante fille qu'elle est, il y a longtemps que je la détesterais à force d'avoir entendu son éloge.

— Je suis heureux que tu l'épouses, dit Michel. Elle sera une excellente femme pour toi.

— A propos de mariages convenus, reprit Gabriel, en voici une bien bonne : figure-toi qu'en même temps que maman s'occupait de mon bonheur conjugal, elle a voulu faire du même coup celui de son amie Mme Grandière ; et à qui penses-tu qu'elle ait rêvé de l'unir par les liens sacrés du mariage ?... A l'oncle Napoléon, mon cher, au vieil oncle Nap en personne. Tu comprends que sous un petit air désintéressé, ça le rivait sans y paraître plus fort que jamais à la famille, du jour où Annie serait devenue ma femme.

— Tu as trop d'imagination, dit Michel.

— Demande à Ernest, répliqua Gabriel. Il a vu le manège aussi bien que moi.

— Vous l'avez cru, dit Michel. Mais Mme Grandière regrette trop son mari....

— Mon cher, elle était amoureuse de l'oncle comme s'ils avaient eu tous les deux vingt ans. C'est lui qui n'a pas voulu. Ah ! mon brave Michel, tu te fais encore beaucoup d'illusions sur les vertus des hommes.

— Tu ne t'en fais plus, toi ? demanda Michel.

— Ma foi non !

— Mais peut-être, reprit Michel, te fais-tu illusion sur leurs vices ?

L'autre siffla dédaigneusement et ne répondit pas.

Mme Cabrol les attendait avec une mine sérieuse. Gabriel, sans lui laisser le temps de questionner, lui raconta « la chose. » Elle promit d'aller le lendemain chez Mme Grandière, et ils causèrent d'avenir. Mais comme sa mère lui rapportait les dires de Dufay sur la politique, le jeune homme haussa les épaules.

— Tout ça, dit-il, ce sont des paradoxes. Mais pourrais-tu me dire, maman, ce que c'est que le clou de girofle ?

— Non, tu le demanderas à ton père.

Il se coucha tout joyeux ; et dans l'hallucination qui précède le sommeil, il voyait une échelle immense, dressée dans le vide et qui montait jusqu'au ciel, où rayonnaient comme deux étoiles les yeux bleus d'Annie.

Il se mettait à gravir les échelons. Annie souriait. Puis, comme un murmure confus arrivait à ses oreilles, il regardait en bas et voyait la rue pleine de monde, des milliers de têtes levées vers lui ; dans cette foule, il reconnaissait Annie, qui pleurait. Au haut de l'échelle, les yeux avaient disparu ; il n'y avait plus qu'une étoile, qui scintillait dans les profondeurs de l'ombre.

J.-P. PORRET.

(*La suite prochainement.*)

LE NATURALISTE J.-H. FABRE

ET SON ŒUVRE

Souvenirs entomologiques. **Etude sur l'instinct et les mœurs des insectes, par J.-H. Fabre. — 8 vol. in-8°. Paris, Delagrave.**

Connaissez-vous le naturaliste J.-H. Fabre?

Au moins de nom, sans doute, puisque ce nom est celui d'un des plus grands entomologistes des temps modernes, du savant que Darwin, il y a déjà bien longtemps, appelait « un incomparable observateur. »

Rassurez-vous, il n'est pas mort, bien qu'il y ait plus d'un demi-siècle qu'il a commencé ses travaux. Il porte même allègrement ses soixante-quinze ans; et l'on peut espérer que bien des pages alertes et brillantes sortiront encore de sa plume.

Successeur, dans la carrière scientifique, ou émule des hommes qui nous ont fait connaître le monde des insectes, peut-être les dépasse-t-il tous par la sûreté de son coup d'œil et la prodigieuse finesse de ses observations. Ce que Forel et Lubbock, Huber et Bertrand furent pour les fourmis et les abeilles, il l'a été pour les scarabées, les charançons, les sphex et une foule d'autres insectes: non seulement un classificateur, mais encore et

surtout un historiographe patient, sagace, éclairé, d'une incroyable richesse d'aperçus nouveaux sur les mœurs et les travaux de ces petites bêtes.

Disons mieux. Fabre a révélé tout un monde de merveilles, jusqu'alors insoupçonnées, dans le domaine de l'instinct. Il a montré que les ressources de la nature pour assurer la propagation et la conservation des insectes sont infiniment variées et d'une ingéniosité qui dépasse tout ce qu'on avait imaginé. Il a mesuré l'étendue du domaine de l'instinct, il en a aussi déterminé les limites avec précision. Et, chemin faisant, — car là n'était pas le but de ses études, — il a dressé contre les théories évolutionnistes un ensemble véritablement formidable d'obstacles, et qu'il ne sera pas aisé d'enlever, parce que ce sont des faits, plutôt que des raisonnements.

Et, ce qui n'est point à dédaigner, le naturaliste des Cévennes est un écrivain de race, au verbe à la fois abondant et précis, simple, clair, naturel, enjoué, populaire et familier, moins correct, moins élégant que Buffon, mais avec des tours de phrase plus variés et sans rien de cette grandiloquence fatigante, bien qu'il s'élève parfois jusqu'à l'éloquence oratoire, quand il s'agit de défendre ses humbles amis, ou lorsque la découverte d'un des merveilleux secrets de la nature fait briller à ses yeux l'adorable sagesse du Créateur.

J.-H. Fabre a beaucoup écrit. Quelques-uns de ses ouvrages sont devenus populaires en France, entre autres son étude sur les insectes nuisibles à l'agriculture. Ce volume, *Les ravageurs*, en est à sa douzième édition. Ecrit sous forme d'entretien entre un naturaliste et quelques enfants de son voisinage, il unit à une grande simplicité de ton et à cet entrain, cette verve enjouée qui caractérisent les écrits de Fabre, une grande érudition.

Mais l'ouvrage capital de notre auteur, son monument, c'est la série en huit volumes de ses *Souvenirs entomologiques*, ou *Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes*. Cet ouvrage est à la portée de toutes les intelligences; il se lit facilement, malgré certaines longueurs et de fréquentes répétitions. Pas de plan méthodique et raisonné; aucun appareil scientifique. L'auteur raconte ses courses, ses recherches, expose ses découvertes, sur un ton de causerie familière et non sans humour. Son genre tient à la fois de Tœpffer dans ses *Menus propos* et de Toussenel dans son admirable *Monde des oiseaux*.

Je chercherai à faire connaître quelque chose et de ses principales découvertes et de sa manière d'écrire, en m'attachant de préférence à ce qui, dans son œuvre, contredit les théories darwiniennes. La science moderne vit de ces théories, qui sont peut-être justes sur plus d'un point; mais « qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. » *Audiatur et altera pars!*

Et je pense faire plaisir à mes lecteurs en commençant par quelques détails biographiques, pleins d'encouragements pour les débutants, sur le petit pâtre du Rouergue devenu, dans la suite des années et grâce à un labeur opiniâtre, le savant professeur de physique et d'histoire naturelle, à la boutonnière fleurie du ruban rouge. La tâche nous sera facilitée par les confidences que l'auteur a semées ici et là dans ses ouvrages, particulièrement dans la sixième série de ses *Souvenirs*.

I

C'était à propos des origines de l'instinct. Le naturaliste philosophe voulait prouver que cette origine est un mystère impénétrable, et il en était venu à dire que

l'homme, lui aussi, a ses instincts, dont quelques-uns prennent le nom de génie, ce qu'on appelle vulgairement « la bosse. » L'instinct chez l'animal, le génie chez l'homme, apparaît ici ou là, indépendamment de la structure de l'être, sans raison appréciable, ni explication possible.

L'idée lui vint de se prendre pour sujet d'analyse et de rechercher d'où provenait cet instinct qui devait faire de lui l'observateur passionné de la bête dès ses plus jeunes années.

Y avait-il là influence de l'atavisme, phénomène d'hérédité?

Nullement. Son ancêtre maternel était un pauvre huissier du Rouergue, qui allait instrumentant par monts et par vaux, sans jamais accorder d'attention à l'insecte. Son aïeule maternelle, plus étrangère encore aux sciences, ne sachant ni lire, ni écrire, n'avait pas d'autre horizon que son jardin potager. Pour tous deux, l'insecte était une créature d'intérêt nul, un objet plutôt répugnant.

Ses aïeux paternels n'avaient pas davantage le goût de l'histoire naturelle. Paysans brouillés avec l'alphabet, toute leur sollicitude était pour le maigre domaine qu'ils cultivaient sur l'échine granitique et froide du plateau rouergat.

« Mon aïeul était donc avant tout un pasteur, versé dans les choses de la vacherie et de la bergerie, mais d'une complète ignorance sur tout le reste. Quel ahurissement pour lui s'il eût appris que, dans le lointain, l'un des siens se passionnerait de ces bêtes de rien, auxquelles, de sa vie, il n'avait donné un regard ! S'il eût deviné que ce fou c'était moi-même, marmot assis à table à ses côtés, quelle taloche sur ma pauvre nuque, quel regard foudroyant ! »

Quant à son aïeule, ses souvenirs la lui montrent sur-

tout dans les soirées d'hiver, autour de la table de famille, où chacun trouvait son écuelle avec une cuiller d'étain. D'un coup de tranchoir, le grand-père détachait de l'énorme miche de seigle de quoi suffire aux besoins du moment et subdivisait la pièce entre tous les enfants « avec le couteau auquel seul il avait droit. » Puis la grand'mère, armée d'un plongeon en fer étamé, puisait dans la marmite fumante d'abord le bouillon de quoi tremper le pain, puis la portion de raves et le morceau de lard. A l'angle du foyer, un éclat de pin résineux faisait rayonner dans la salle une clarté fuligineuse.

« Chère aïeule, s'écrie l'écrivain après une pittoresque description de la veillée au coin du feu, je vous dois beaucoup. C'est sur vos genoux que j'ai trouvé consolation à mes premiers chagrins. Vous m'avez légué peut-être un peu de votre robusticité, un peu de votre amour du travail; mais certainement vous êtes étrangère, autant que l'aïeul, à ma passion de l'insecte. »

Mêmes tableaux de vie rustique et même conclusion au sujet de son père et de sa mère:

« Harcelé par la malechance, accablé sous le faix malgré toute sa bonne volonté, il était loin, bien loin de me lancer dans l'entomologie. Quelques bonnes taloches quand il me voyait épingler un insecte sur un bouchon de liège, voilà tous les encouragements reçus. Peut-être avait-il raison. »

Et cependant, dès l'âge de cinq ans, l'instinct de l'observation s'était éveillé chez le bambin. Pour alléger d'une bouche le pauvre ménage, on l'avait confié aux soins de l'aïeule. Et c'est là, dans la solitude, au milieu des oies, des veaux et des moutons, qu'il se prit d'amour pour le monde des insectes.

« L'œil toujours en éveil sur la bête et sur la plante, ainsi s'exerçait tout seul, sans y prendre garde, le futur observateur,

marmouset de six ans. Il allait à la fleur, il allait à l'insecte, comme la piéride va au chou et la vanesse au chardon. Il regardait, s'informait, invité par une curiosité dont l'atavisme ne connaissait pas le secret. Il y avait en lui le germe d'une aptitude inconnue de sa famille. »

Tout cela est charmant comme détail biographique; quant à la thèse que le naturaliste veut soutenir, rien de moins probant. Pas plus que l'anguille du vinaigre ou la fleur de moisissure dans une bouteille de vin mal bouchée, son génie pour l'observation ne pouvait être le fruit d'une génération spontanée. Il n'était pas nécessaire que ses ancêtres eussent le goût de l'histoire naturelle; il suffisait que le germe de la faculté spéciale se trouvât en eux. Cet aïeul, qui n'était « versé que dans les choses de la vacherie et de la bergerie, » avait peut-être le don de l'observation à un haut degré. Qu'alors il l'employât à soigner ses bêtes plutôt qu'à élever des chenilles, c'était moins affaire d'inclination que de circonstances. Telle faculté, demeurée latente dans le cerveau d'une suite de générations, se manifeste tout à coup avec éclat quand les circonstances s'y prêtent.

Mais passons. Après avoir prouvé, à ce qu'il pense, que rien dans l'histoire de sa famille n'explique son goût de l'entomologie, Fabre se demande si l'école expliquera ce que l'atavisme laisse inexplicable.

L'école de village où ses parents le mirent à l'âge de sept ans était aussi primitive que possible: une grande salle, à la fois école, cuisine, chambre à coucher, et par moments poulailler, porcherie. On y trouvait bon feu en hiver, mais ce feu servait avant tout à chauffer une rangée de trois chaudrons où se cuisinait doucement la pâtée des porcelets, commensaux favoris du maître. La porte du fond communiquait avec une basse-cour; quand

elle était restée entr'ouverte, — et les écoliers y veillaient, — les porcelets arrivaient, trottinant, grognant, la fine queue bouclée.

« Ils nous frôlaient les jambes; de leur groin rose et frais, ils nous fouillaient le creux de la main pour y prendre un reste de croûton; de leurs petits yeux éveillés ils nous interrogeaient pour savoir si nous n'avions pas dans nos poches, à leur intention, quelque châtaigne sèche. La tournée finie, un peu de ci, un peu de là, ils regagnaient la basse-cour, amicalement chassés par le mouchoir du maître.

» Puis venait la visite de la poule, nous amenant ses poussins, veloutés de duvet; chacun s'empressait d'émietter un peu de pain aux gentils visiteurs.... Non, les distractions ne nous manquaient guère. Que pouvions-nous apprendre à pareille école? »

Ce que vous pouviez y apprendre, cher maître, tous vos lecteurs vous le diront: à écrire d'une façon originale, piquante, des pages savoureuses, tout imprégnées d'un délicieux parfum de terroir. Y apprendre ensuite à exercer ce don de l'observation légué par votre aïeul, le vacher, et à remarquer que les porcelets ont la queue fine et bouclée, le groin rose et frais, et de petits yeux éveillés. On vous donnait des leçons de choses, à cette école; vous y faisiez à pleine journée de l'histoire naturelle: de quoi vous plaignez-vous?

J.-H. Fabre avait dix ans lorsqu'on l'envoya au collège de Rodez poursuivre les études si joyeusement commencées. Déjà il prenait goût au latin, grâce surtout aux églogues de Virgile, lorsque la malechance s'abattit sur ses parents. Le pain menaçait de manquer à la maison; force fut au jeune garçon de renoncer pour un temps aux études régulières.

Plus tard, nous le trouvons à l'école normale de Vau-

-cluse. Il se prépare à la carrière d'instituteur primaire. Mais à cette époque les fonctions de maître d'école étaient mal rétribuées. Fabre avait l'ambition de gagner plus largement sa vie. Envoyé à Carpentras à sa sortie de l'école normale, pour y diriger une école primaire, il se mit avec ardeur dans ses moments de loisir à l'étude de la physique, de la chimie, des mathématiques.

Bien des années plus tard, il écrivait dans ses *Souvenirs* (3[e] série):

« Encore une fois, sur le tard de mes jours, me voici donc à Carpentras. Chère petite ville où j'ai vécu ma vingtième année et laissé mes premiers flocons de laine aux buissons de la vie, ma visite d'aujourd'hui est un pèlerinage: je viens revoir les lieux où sont écloses mes plus vives impressions juvéniles. Je salue en passant le vieux collège où j'ai fait mes premières armes d'éducateur. Son aspect n'a pas changé; c'est toujours celui d'un pénitencier. Ainsi l'entendait l'enseignement gothique d'autrefois. A la gaieté, à l'activité du jeune âge, choses par lui jugées malsaines, il opposait le palliatif de l'étroit, du triste, de l'obscur. Ses maisons d'éducation étaient surtout des maisons de correction. Les fraîcheurs virgiliennes s'interprétaient dans l'étouffement d'une prison. Entre quatre hautes murailles, j'entrevois la cour, sorte de fosse aux ours, où les écoliers se disputaient l'espace pour leurs ébats sous la ramée d'un platane. Tout autour s'ouvraient des espèces de cages à fauves, privées de jour et privées d'air: c'étaient les classes. Je parle au passé, car le présent, sans doute, a mis fin à ces misères scolaires....

» Voici mon ancienne habitation. Dans l'embrasure de cette fenêtre, entre les contrevents fermés et le vitrage, je tenais, à l'abri des mains profanes, mes drogues de chimie, drogues dont j'achetais pour quelques sous en trichant le budget de mon jeune ménage. Un fourneau de pipe me servait de creuset, une fiole à pralines de cornue, des pots à moutarde de réci-

pients pour oxydes et sulfures. Sur quelques charbons, à côté du pot-au-feu, s'élaborait la préparation en étude, inoffensive ou redoutable. »

Le zélé pédagogue de vingt ans avait à enseigner la géométrie; il obtint de ses supérieurs l'autorisation de donner à ses élèves des leçons d'arpentage. Le collège de Carpentras ne possédait pas les instruments nécessaires, chaîne, jalons, niveau, équerre, boussole, etc. Fabre se les procura, à ses frais. Quand on jouit d'un traitement annuel de sept cents francs, on peut se permettre bien des fantaisies.

Le champ d'opération était une plaine inculte, caillouteuse. Dès la première séance, quelque chose de suspect attira l'attention du jeune magister. Ses écoliers manquaient de tenue; l'un d'eux était-il envoyé au loin planter un jalon, on le voyait s'arrêter en chemin, se baisser, se relever, chercher, se baisser encore, lécher un bout de paille. Qu'était ce mystère?

L'écolier savait depuis longtemps ce qu'ignorait le maître, qu'une grosse abeille noire bâtit des nids de terre sur les cailloux de la plaine.

C'est ainsi que le futur naturaliste fit connaissance avec l'abeille maçonne, le chalicodome des murailles, sur lequel il devait écrire plus tard tant de pages instructives et charmantes. Le même jour, il consacrait un mois de son traitement à l'achat d'une *Histoire naturelle des animaux articulés*.

« Le livre fut dévoré; c'est le mot. J'y appris le nom de mon abeille noire; j'y lus pour la première fois des détails de mœurs entomologiques. J'y trouvai, enveloppés à mes yeux d'une sorte d'auréole, les noms vénérés des Réaumur, des Huber, des Léon Dufour; et tandis que je feuilletais l'ouvrage pour la centième fois, une voix intime vaguement en moi chuchotait :

Et toi aussi, tu seras historien des bêtes. — Naïves illusions, qu'êtes-vous devenues ? »

Pas trop de modestie, cher professeur ! Vos illusions se sont changées en une glorieuse réalité, et vous le savez aussi bien que nous.

C'est de la sorte que s'affirma la vocation de l'entomologiste. Cependant, il fallait vivre ; son beau livre d'histoire naturelle relégué au fond d'une malle, Fabre partit pour le collège d'Ajaccio, où on l'envoyait enseigner la physique et la chimie.

Cette fois, la tentation était trop forte. Sur cette plage où le flot jette de si beaux coquillages, où se promènent tant d'insectes étonnants, comment s'abstenir de faire la chasse ? Le jeune professeur se mit timidement à des recherches d'histoire naturelle et de botanique, tout en travaillant ferme ses mathématiques. Un savant Toulousain, venu en Corse pour étudier la flore, le prit avec lui dans quelques-unes de ses expéditions, et, la veille de son départ, lui donna, en disséquant un escargot sous ses yeux, la première et la seule leçon d'histoire naturelle que l'auteur des *Souvenirs entomologiques* ait jamais reçue.

Dès lors fut prise la résolution d'abandonner les mathématiques pour se livrer tout entier aux choses et aux êtres de la nature. Sans maîtres, sans guides, souvent sans livres, sans instruments perfectionnés, en dépit de la misère qui lui tint longtemps fidèle compagnie, le naturaliste-né qu'était J.-H. Fabre fit son chemin et conquit ses diplômes d'abord, ensuite la gloire d'avoir reculé les bornes des connaissances humaines, dans ce domaine de l'histoire des bêtes où tant de mystères attendent encore leur solution.

Cependant il ne s'éleva pas d'abord au-dessus du rôle

de simple classificateur. Collectionner les petites bêtes, les identifier d'après les manuels, étudier les détails de leur anatomie, il ne voyait pas au delà. Une brochure du patriarche de l'entomologie, Léon Dufour, sur les mœurs d'un hyménoptère chasseur de buprestes, qui lui tomba un jour entre les mains, fut pour son esprit une révélation. Il comprit que la classification n'est pas tout dans la science, et que l'étude des facultés a plus d'importance que celle de la structure. A quelque temps de là, il publia son premier travail entomologique, complément de celui de Dufour. L'Institut de France lui décerna le prix de physiologie expérimentale. Il n'en fallait pas tant pour engager le jeune écrivain à suivre la voie où ses premiers pas avaient été si heureux. Il y marche encore, après tant d'années; et, à en juger par ses derniers volumes, il ne paraît pas que son ardeur se soit affaiblie.

II

L'œuvre de J.-H. Fabre est considérable. Pour la faire connaître à mes lecteurs, je choisirai, ici et là, celles de ses observations et de ses expériences qui jettent quelque lumière sur la nature de l'instinct, son étendue, ses limites, ses aberrations, ses rapports avec l'intelligence, ses origines probables et son but.

Qu'est-ce que l'intelligence? qu'est-ce que l'instinct? Les deux facultés psychiques sont-elles irréductibles? se ramènent-elles à un facteur commun? Les espèces sont-elles reliées l'une à l'autre par la filiation du transformisme? Telles sont les questions que le savant entomologiste se pose au cours de ses travaux, et auxquelles il s'efforce de répondre soit par l'observation des mœurs des insectes, soit et surtout par l'expérimentation. Ob-

server, c'est quelque chose; mais celui qui se contenterait d'observer n'irait pas très avant dans la connaissance des lois de la nature. Il faut expérimenter, c'est-à-dire faire naître des conditions nouvelles, qui obligent l'animal à manifester ce qu'il peut y avoir en lui d'intelligence et de faculté d'adaptation. L'observation fait connaître les problèmes, l'expérimentation cherche à les résoudre.

Or si Fabre observe bien, — ce qui est déjà difficile, — il expérimente encore mieux. Il a, à un degré éminent, cet esprit d'initiative et d'ingéniosité qui caractérise les grands découvreurs de vérités physiologiques, les Lubbock, les Claude Bernard, les Pasteur; en un mot, il a le génie de l'expérimentation. On en verra tantôt des preuves caractéristiques.

La principale découverte de Fabre, celle qui a eu le plus de retentissement, a trait aux mœurs de ces hyménoptères qui paralysent leur victime avant de la donner en pâture à leur progéniture. Ce fut aussi la première en date. Elle opposait à la théorie transformiste des faits précis, inconnus jusque-là, qui mettaient en pleine lumière la science infuse de l'instinct.

Darwin ne s'y trompa point. Pour lui, l'instinct n'est autre chose qu'une habitude transmise et finalement fixée. Les hyménoptères paralyseurs, en frappant leur proie à l'aventure, auraient fini par trouver le point où la piqûre est le plus efficace. Dans une lettre du 16 avril 1881, citée dans les *Souvenirs*, il priait un de ses collaborateurs d'examiner le problème:

« Si, écrivait-il, vous voulez discuter dans votre livre sur l'*Intelligence des animaux*, quelques-uns des instincts les plus compliqués, il me semble que vous ne pourriez prendre un point plus intéressant que celui des animaux qui paralysent

leur proie, comme l'a décrit Fabre dans son étonnant mémoire des *Annales des sciences naturelles*, mémoire qu'il a depuis amplifié dans ses admirables *Souvenirs*. »

Quand Darwin parlait de la sorte, il n'avait vu que les travaux de Fabre sur la science chirurgicale du cerceris et du sphex. Il mourut avant d'avoir connaissance des découvertes du même genre, plus stupéfiantes encore, que le naturaliste de Serignan devait faire sur la tactique de l'ammophile, du philante, du calicurge et autres prédateurs; sans quoi, il eût vraisemblablement avoué son impuissance à faire rentrer l'instinct dans le moule de sa formule.

Passons en revue quelques-unes de ces tragédies mystérieuses, dont seule la nature détient le secret.

Le *Cerceris tuberculé* est un hyménoptère, bariolé de jaune et de noir, assez semblable à la guêpe par son costume, quoique plus petit et de mœurs très différentes. La dernière quinzaine de septembre est l'époque où ce fouisseur creuse ses terriers et enfouit dans leur profondeur la proie destinée à ses larves. Il lui faut un talus vertical, de sable friable, bien exposé au soleil. En peu de jours la galerie est prête, d'un diamètre de deux centimètres environ et longue souvent d'un demi-mètre. Tout au fond se trouvent les cellules, approvisionnées, chacune, de cinq ou six coléoptères, des charançons de l'espèce appelée *Cleonus ophtalmicus* (Curculionite).

Quand on exhume ces charançons, en apparence privés de vie, on les trouve toujours dans un parfait état de conservation, les couleurs fraîches, les membres souples, les viscères dans leur état normal; et l'on peut les conserver plus d'un mois dans cet état, alors que des insectes morts se seraient promptement desséchés ou moisis. La vie est là, moins le mouvement. Et même les fonctions

vitales continuent à s'exercer sourdement, la défécation s'opérant pendant la première semaine, aussi longtemps que l'intestin n'est pas entièrement vidé. Dix jours après l'opération chirurgicale accomplie par le cerceris, un léger courant électrique provoque encore un frémissement des tarses et la flexion des pattes, qui se replient sous l'abdomen. Preuve irrécusable que l'insecte n'est pas mort.

Ce qu'il importait de constater, c'était la méthode employée par le ravisseur. Où et comment son dard pénètre-t-il dans le corps du charançon, couvert d'une dure cuirasse dont les pièces sont étroitement ajustées?

Il fallut au naturaliste beaucoup de patience et bien des tentatives répétées avant de pouvoir assister à l'opération. Il raconte ses essais tout au long avec beaucoup de charme, préparant ainsi avec un art inconscient la scène finale, que je me contenterai de transcrire ici:

« En revenant de la chasse, le cerceris s'abat au pied du talus, à quelque distance du trou, où il achève de traîner péniblement sa proie. Il s'agit alors de lui enlever cette victime en la tiraillant par une patte avec des pinces, et de lui jeter aussitôt en échange le charançon vivant. Cette manœuvre m'a parfaitement réussi. Dès que le cerceris a senti la proie lui glisser sous le ventre et lui échapper, il frappe le sol de ses pattes avec impatience, se retourne, et apercevant le charançon vivant qui a remplacé le sien, il se précipite sur lui et l'enlace de ses pattes pour l'enlever. Mais il s'aperçoit promptement que la proie est vivante, et alors le drame commence pour s'achever avec une inconcevable rapidité. L'hyménoptère se met face à face avec sa victime, lui saisit la trompe entre ses puissantes mandibules, l'assujettit vigoureusement ; et tandis que le curculionite se cambre sur ses jambes, l'autre, avec les pattes antérieures, le presse avec effort sur le dos comme pour faire bâiller quelque articulation ventrale. On voit alors

l'abdomen du meurtrier se glisser sous le ventre du charançon, se recourber, et darder vivement à deux ou trois reprises son stylet venimeux à la jointure du prothorax, entre la première et la seconde paire de pattes. En un clin d'œil, tout est fait. Sans le moindre mouvement convulsif, sans aucune de ces pandiculations des membres qui accompagnent l'agonie d'un animal, la victime, comme foudroyée, tombe pour toujours immobile. C'est terrible, en même temps qu'admirable de rapidité. Puis le ravisseur retourne le cadavre sur le dos, se met ventre à ventre avec lui, jambes de çà, jambes de là, l'enlace et s'envole. Trois fois, avec mes trois charançons, j'ai renouvelé l'épreuve ; les manœuvres n'ont jamais varié. »

Tout collectionneur sait qu'un charançon, transpercé vivant d'une épingle et fixé sur une planchette de liège, se démène pendant des mois entiers; que s'est-il passé pour que deux ou trois coups de stylet aient paralysé l'insecte, à ce point qu'il ne peut plus faire un mouvement?

Ici quelques explications sont nécessaires pour montrer quelle raison dicte le choix du cerceris, lorsqu'il s'attaque au charançon de préférence à tel autre coléoptère.

Chez tous les insectes, les ganglions thoraciques, qui fournissent des nerfs moteurs aux ailes et aux pattes, sont au nombre de trois; il faut les frapper tous les trois pour immobiliser l'insecte. Or, chez la plupart, ces ganglions sont assez distants les uns des autres; et comme il n'y a pas d'autre voie, pour les atteindre, que l'articulation de la cuirasse entre la première et la seconde paire de pattes, cette opération ne serait guère praticable, pour un court aiguillon, chez les coléoptères à ganglions éloignés les uns des autres.

Par bonheur pour le cerceris, il y a quelques familles de coléoptères où les trois ganglions sont si rapprochés

qu'ils se confondent presque en un seul; entre autres, les charançons. Voilà la proie toute désignée par dame Nature. Le cerceris le sait, et qu'il ne lui faudra qu'un ou deux coups d'aiguillon pour paralyser sa victime.

On conçoit la joie que cette découverte inattendue causa à Fabre. Il voulut aussitôt la confirmer par l'expérimentation, d'abord sur des insectes à ganglions rapprochés, puis sur ceux à ganglions séparés. Pour faire la piqûre, il eut l'idée d'employer la pointe bien acérée d'une plume métallique, chargée d'une gouttelette d'ammoniaque. Et cela lui réussit parfaitement.

Chez les charançons, l'effet fut instantané; tout mouvement cessa subitement, sans convulsions, dès que la gouttelette eut touché les centres nerveux; et les victimes du naturaliste, comme celles du cerceris, conservèrent pendant plus d'un mois la parfaite flexibilité des articulations et la fraîcheur normale des viscères.

Chez les coléoptères à ganglions distants les uns des autres, comme les *carabiques*, une piqûre qui aurait produit chez un charançon et même chez le gros scarabée sacré une paralysie instantanée et définitive, n'amena que des convulsions désordonnées; après quoi, l'insecte reprit peu à peu, dans l'espace d'une heure ou deux, ses mouvements habituels. L'épreuve, renouvelée plusieurs fois, ne réussit qu'à causer la mort, la blessure étant devenue trop grave; et l'insecte ne tarda pas à se putréfier.

La démonstration était décisive; les cerceris paraissent guidés par une connaissance parfaite des lois de l'anatomie et de la physiologie.

D'autres hyménoptères prédateurs devaient bientôt fournir au savant entomologiste une autre preuve non moins décisive de la justesse de ses conclusions.

Le cerceris s'attaque à un coléoptère cuirassé. Qu'arriverait-il, si la proie était un insecte à peau molle, que l'hyménoptère pourrait poignarder ici ou là, indifféremment? Y aurait-il encore un choix dans les coups portés? Et si le ravisseur blessait de préférence les ganglions moteurs, qu'arriverait-il, lorsque ces ganglions seraient assez éloignés les uns des autres pour que la paralysie de l'un n'entraînât pas la paralysie de l'autre?

L'histoire du *sphex à ailes jaunes*, tueur de grillons, répond à ces questions.

Lui aussi, il creuse un terrier dans un sol sablonneux, bien exposé au soleil, pour y déposer ses œufs. Et comme c'est toujours en colonies nombreuses, installées sur quelque tertre au bord du chemin, que le sphex se montre à l'œuvre, qu'en outre il ne se laisse pas aisément détourner de ses occupations par le voisinage d'un intrus, on conçoit avec quelle facilité Fabre put faire ses recherches.

Lisez les pages qu'il consacre à l'activité minière des sphex en train de préparer un abri pour leurs larves; elles sont dignes d'une chrestomathie. A regret je les laisse de côté pour en venir tout de suite à l'acte principal: approvisionner le terrier, avec trois ou quatre grillons, bien vivants, mais incapables de tout mouvement.

Comme pour le cerceris, le naturaliste s'était pourvu de quelques spécimens de la proie favorite du chasseur; ici, c'étaient donc des grillons, insectes à peau molle et non cuirassés.

« Un sphex survient, charrie son grillon jusqu'à l'entrée du logis et pénètre seul dans son terrier[1]. Ce grillon est rapidement enlevé et remplacé, mais à quelque distance du trou, par

[1] Le sphex agit toujours ainsi, probablement pour s'assurer qu'il n'y a personne chez lui et que la place est libre.

un des miens. Le ravisseur revient, regarde et court saisir la proie trop éloignée. Le grillon effrayé s'enfuit en sautillant ; le sphex le serre de près, l'atteint, se précipite sur lui. C'est alors au milieu de la poussière un pêle-mêle confus, où tantôt vainqueur, tantôt vaincu, chaque champion occupe tour à tour le dessus ou le dessous dans la lutte. Le succès, un instant balancé, couronne enfin les efforts de l'agresseur. Malgré ses vigoureuses ruades, malgré les coups de tenaille de ses mandibules, le grillon est terrassé, étendu sur le dos.

» Les dispositions du meurtrier sont bientôt prises. Il se met ventre à ventre avec son adversaire, mais en sens contraire, saisit avec les mandibules l'un ou l'autre des filets terminant l'abdomen du grillon, et maîtrise avec les pattes de devant les efforts convulsifs des grosses cuisses postérieures. En même temps, ses pattes intermédiaires étreignent les flancs pantelants du vaincu, et ses pattes postérieures s'appuyant, comme deux leviers, sur la face, font largement bâiller l'articulation du cou. Le sphex recourbe alors verticalement l'abdomen, de manière à ne présenter aux mandibules du grillon qu'une surface convexe insaisissable; et l'on voit, non sans émotion, son stylet empoisonné plonger une première fois dans le cou de la victime, puis une seconde fois dans l'articulation des deux segments antérieurs du thorax, puis encore vers l'abdomen. En bien moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le meurtre est consommé; et le sphex, après avoir réparé le désordre de sa toilette, s'apprête à charrier au logis la victime, dont les membres sont encore animés du frémissement de l'agonie. »

Ainsi, tandis que le cerceris, s'attaquant au charançon dont les trois ganglions moteurs sont soudés, n'a besoin que d'un ou, au plus, de deux coups de stylet pour immobiliser sa victime, le sphex, comme s'il savait que chez le grillon les trois ganglions sont très éloignés les uns des autres, donne délibérément trois coups de poignard, aux trois points du corps où se trouvent ces gan-

glions. Lui aussi, il est un anatomiste de première force.

Notons aussi que les grillons sacrifiés ne sont pas morts. On distingue encore pendant des semaines les pulsations de l'abdomen; et Fabre a pu conserver des grillons paralysés pendant six semaines, sans qu'ils perdissent rien de leur fraîcheur! Ainsi, les larves du sphex, qui ne prennent de la nourriture que pendant quinze jours à peine avant de s'enfermer dans un cocon, ont jusqu'au dernier jour de la viande fraîche à leur disposition.

III

Le grillon une fois paralysé, rien de plus facile que de le transporter au terrier; ses mandibules petites et faibles n'offrent pas de danger pour le ravisseur. Il en va autrement pour le sphex languedocien, qui nourrit ses larves avec l'*éphippigère*, grosse sauterelle ventrue dont les mandibules sont énormes et d'une force redoutable. Les coups de stylet dans les ganglions ont mis la bête dans l'impossibilité de remuer les pattes, mais les mandibules conservent toute leur vigueur. Pour charrier sa victime, le sphex saisit les antennes près de leur base, de telle sorte que la bouche de la sauterelle est en face de l'abdomen du sphex. Celui-ci, on peut le croire, veille à ne pas se laisser saisir par ces redoutables tenailles; mais un faux pas pourrait mettre son corps fluet à leur portée; en moins de rien il serait coupé en deux.

Le jeu de ces terribles mandibules doit être aboli. Comment le sphex s'y prendra-t-il?

Il sait, apparemment, que sous le crâne de sa victime est un chapelet de noyaux nerveux, qui lui tient lieu de cerveau. Il sait aussi que s'il parvient à léser ce centre d'innervation, toute résistance cessera, l'insecte n'ayant

plus le vouloir. D'autre part, s'il pratiquait sur un point aussi délicat la même opération que sur les ganglions thoraciques, la mort s'ensuivrait à brève échéance, tout aussi bien qu'il en arriverait à un animal supérieur dont on transpercerait le cerveau d'un coup d'épée. Aussi se garde-t-il d'employer son aiguillon. Il fait bâiller l'articulation du cou à la partie supérieure. Puis il saisit la nuque de l'éphippigère avec ses mandibules et fouille sous le crâne pour mâcher et comprimer doucement les ganglions cervicaux, sans toutefois les blesser. Cette opération achevée, la victime est incapable de remuer les mandibules; cette compression cervicale l'a plongée dans une complète torpeur.

Fabre rappelle à ce propos les célèbres expériences de Flourens, mettant à nu le cerveau d'un animal et pesant sur la masse cérébrale; du coup disparaissent l'intelligence, la volonté, la sensibilité. Que la compression cesse, et tout reparaît. Ainsi en est-il pour l'éphippigère. Les ganglions cervicaux reprennent peu à peu leur activité; mais, quand les mandibules pourraient se trouver de nouveau redoutables, il y a longtemps que la bête est remisée au fond du terrier.

Telle est la science de l'instinct, à la fois effrayante et admirable, chez les hyménoptères fouisseurs.

Nous ne sommes pas au bout de cet étonnant chapitre ajouté à l'entomologie par le perspicace naturaliste de Serignan. Il y a d'autres hyménoptères encore qui nourrissent de proie vivante leur progéniture; et rien d'intéressant comme la variété de leurs méthodes d'opération, en correspondance parfaite avec la variété du gibier désigné à chaque espèce par la nature.

Voici, par exemple, l'*ammophile*, sorte de guêpe fouisseuse de tournure coquette: taille effilée, abdomen

fluet rattaché au corps comme par un fil, costume noir avec écharpe rouge sur le ventre. Elle aussi creuse un terrier dans le sable, puits vertical de cinq ou six centimètres de profondeur, au fond duquel elle logera son œuf en compagnie, cette fois, de quelques chenilles de papillons nocturnes, de préférence celle qu'on appelle le ver gris. Une petite pierre plate servira de porte au logis.

Pour comprendre combien est compliquée l'opération nécessaire pour immobiliser la proie de l'ammophile, il faut se rappeler que la chenille se compose d'une série d'anneaux, dont les trois premiers portent les pattes vraies, celles qui deviendront les pattes du papillon; d'autres portent des pattes membraneuses destinées à disparaître; les derniers ne portent rien. Or chacun de ces anneaux possède son ganglion nerveux, non compris le collier ganglionnaire logé sous le crâne. La chenille a de la sorte douze centres nerveux, disposés en chapelet à la face ventrale, sur la ligne médiane du corps, et indépendants les uns des autres dans leur activité.

Fabre eut beaucoup de peine à se procurer des vers gris; il faut creuser dans la terre pour cela. Il finit par y réussir. Il avait également capturé une ammophile, et l'avait placée sous une large cloche métallique reposant sur le sable, en plein soleil. Je lui laisse la parole:

« Voilà le ver et l'ammophile mis en présence. Habituellement, l'attaque est assez prompte. La chenille est happée par la nuque avec les mandibules, amples tenailles courbes capables d'embrasser la majeure partie du cylindre vivant. Contorsions de la bête saisie, qui parfois d'un coup de croupe envoie l'assaillant rouler à distance. L'autre ne s'en préoccupe pas et darde son aiguillon à trois rapides reprises dans le thorax, en commençant par le troisième anneau et finissant

par le premier, où l'arme plonge avec plus d'insistance qu'ailleurs.

» La chenille est alors lâchée. L'ammophile trépigne sur place; de ses tarses frémissants, elle tapote sur le carton, base d'appui de la cloche; elle s'étale à plat, se traîne, se redresse, puis s'aplatit de nouveau. Les ailes ont des saccades convulsives. Par moments, l'insecte applique à terre les mandibules et le front, puis se guinde hautement sur les pattes d'arrière comme pour une culbute. Je vois là des manifestations d'allégresse. Nous nous frottons les mains dans la joie d'un succès; l'ammophile célèbre à sa façon son triomphe sur le monstre. Pendant cet accès de délire joyeux, que fait la blessée? Elle ne chemine plus; mais toute la partie en arrière du thorax violemment se démène, se boucle, se déboucle, quand l'ammophile y pose la patte. Les mandibules s'ouvrent et se referment menaçantes.

« Second acte. A la reprise de l'opération, la chenille est saisie par le dos. D'avant en arrière, par ordre, tous les segments sont piqués à la face ventrale, moins les trois du thorax opérés déjà. Tout grave péril est conjuré par les coups du premier acte; aussi l'hyménoptère travaille-t-il maintenant sa pièce sans la hâte du début. Posément, avec méthode, il plonge sa lance, la retire, choisit le point, le pique et recommence d'un anneau à l'autre, en ayant soin chaque fois de happer le dos un peu plus en arrière, afin de mettre à la portée de l'aiguillon le segment qu'il s'agit de paralyser. Pour la seconde fois, la chenille est lâchée. Elle est inerte en plein, moins les mandibules, toujours aptes à mordre.

» Troisième acte. De ses pattes, l'ammophile enlace la paralysée; de ses crocs mandibulaires, elle lui saisit la nuque, à la naissance du premier anneau thoracique. Pendant près de dix minutes, elle mâchonne ce point faible, immédiatement voisin des centres nerveux cérébraux. Les coups de tenaille sont brusques, mais espacés et méthodiques, comme si le manipulateur voulait juger chaque fois de l'effet produit; ils se répè-

tent jusqu'à lasser mes essais de dénombrement. Quand ils cessent, les mandibules de la chenille sont inertes. Vient alors le charroi de la pièce, détail hors de cause ici. »

Il va de soi que l'observateur ne se contenta pas d'une seule expérience. Ce ne fut qu'après avoir souvent assisté à la lutte, qu'il prit la plume pour en faire la dramatique description que je viens de transcrire.

L'invraisemblable sang-froid manifesté par ces hyménoptères, que la présence d'un témoin humain n'empêchait pas de se livrer à leur instinct de chasseur, permit à Fabre de renouveler dix fois et plus ses expériences, soit avec l'ammophile, soit avec d'autres prédateurs de même famille. Il avait fini par acquérir une connaissance si parfaite de la matière, que sans avoir jamais vu la *scolie,* autre hyménoptère fouisseur, préparer pour l'emmagasinement la larve de *cétoine,* nourriture habituelle de sa progéniture, il put annoncer qu'on ne la verrait donner qu'un seul coup de stylet. Il se fondait sur ce fait anatomique que la larve de cétoine a le système nerveux concentré en un seul point.

La difficulté pour l'expérimentation provenait de ce que la scolie va chercher sous terre sa victime, l'opère séance tenante et la laisse où elle l'a trouvée, après lui avoir déposé son œuf sur le ventre. Impossible d'assister à cette manœuvre souterraine. Et d'autre part comment espérer que la scolie se déciderait à travailler en pleine lumière ?

Par acquit de conscience, notre naturaliste voulut essayer ; et le succès dépassa ses espérances. Aucun hyménoptère ne montra tant d'entrain à l'attaque dans des conditions aussi artificielles. Et Fabre constata qu'en effet la scolie ne donne qu'un coup d'aiguillon, et qu'elle le

donne toujours à l'endroit précis où se trouve le centre nerveux de la larve de cétoine, sur la ligne de démarcation entre le prothorax et le mésothorax, à la face ventrale.

Cependant vous vous dites peut-être qu'après tout ces terribles prédateurs n'ont pas affaire à forte partie, et que leur audace est plus apparente que réelle de s'attaquer à des grillons, ou à des sauterelles, que leurs mandibules rendraient redoutables seulement si elles savaient mieux s'en servir.

Que diriez-vous alors si vous pouviez assistez à la lutte d'un faible hyménoptère, le *tachyte manticide*, avec la *mante religieuse?* Cet orthoptère redoutable est armé de deux bras énormes et vigoureux dentelés en scie et terminés par un harpon, et il sait s'en servir avec habileté pour happer ses ennemis. Eh bien, le petit tachyte, ayant à nourrir sa progéniture, a l'audace de jeter son dévolu sur la mante. Il commence par l'étourdir ou l'éblouir, en voletant d'un mouvement très rapide au-dessus et à l'arrière de la bête. Celle-ci se dresse, relève la moitié antérieure du corps, ouvre et ferme ses cisailles et les présente menaçantes à l'ennemi. Le tachyte continue d'osciller en arrière; puis brusquement il s'abat sur le dos de la mante, saisit le col avec ses mandibules, enlace le thorax avec les pattes, et donne avec la rapidité de la foudre un coup d'aiguillon à la naissance des pattes à scie, qui, du coup, retombent inertes. Alors, à loisir, sans se presser, le vainqueur descend le long du dos, et de deux coups de poignard paralyse les deux paires de pattes postérieures. Et c'est fini.

Que diriez-vous encore d'un pompile, le *calicurgue*, hyménoptère de la grosseur d'une guêpe, s'attaquant à

la monstrueuse *épeire*, cette araignée dont la bouche est armée de crocs venimeux ? ou même à la *tarentule à ventre noir*, cette terrible lycôse dont la morsure, — Fabre en a tenté l'expérience, — fait périr un moineau ?

Le fait est pourtant avéré. Mainte fois, notre naturaliste a surpris le calicurgue traînant vers son terrier, par une patte, la tarentule que son aiguillon avait paralysée. Il aurait bien voulu que l'opération s'exécutât sous ses yeux ; mais jamais calicurgue et tarentule, mis aux prises sous sa cloche métallique, ne lui en fournirent l'occasion. L'insecte ailé tournait en bourdonnant autour de l'aranéïde ; des luttes corps à corps avaient lieu, après lesquelles les deux combattants se séparaient, comme d'un commun accord, indemnes tous deux.

Il réussit mieux en réunissant sous la même cloche un calicurgue et une épeire fasciée. Et ce fut pour lui l'occasion d'une découverte à laquelle il ne s'attendait pas.

Ce à quoi il s'attendait, c'était à voir l'hyménoptère immobiliser sa victime par un seul coup d'aiguillon, celle-ci ayant toutes ses pattes sous la dépendance d'un seul centre nerveux. Et cela eut lieu, en effet. Mais le calicurgue était bien trop avisé pour exécuter cette délicate opération à proximité d'une bouche armée de deux crocs acérés et empoisonnés. Qu'une de ces pointes redoutables le touchât seulement, et c'en était fait de lui. Il fallait commencer par désarmer l'araignée.

« Voici qu'en effet le dard du calicurgue, dirigé d'arrière en avant, plonge dans la bouche de l'épeire, avec précautions minutieuses et persistance accentuée. Dès l'instant, les crochets venimeux se referment inertes, et la proie redoutable est dans l'impuissance de nuire. L'abdomen de l'hyménoptère détend alors son arc et va plonger l'aiguillon en arrière de la

quatrième paire de pattes, sur la ligne médiane, presque à la jonction du ventre et du céphalothorax. En ce point, la peau est plus fine, plus pénétrable qu'ailleurs.... De ce dernier coup résulte la paralysie des huit pattes à la fois. »

Pour se rendre compte de la dextérité du calicurgue paralysant les crocs venimeux de l'épeire, il faut savoir qu'ils sont sous la dépendance de deux filaments nerveux d'une excessive ténuité. Si l'aiguillon blessait le centre nerveux dont ces filaments sont issus, la mort s'ensuivrait pour l'araignée. Et comme, d'autre part, les palpes qui sont à côté des crocs conservent leur irritabilité, frémissant au contact d'une paille, le calicurgue doit pénétrer avec son dard dans un espace extrêmement restreint, une fraction de millimètre, pour atteindre les nerfs moteurs des crochets. La délicatesse de cette opération explique le long séjour de l'aiguillon dans la bouche de l'araignée; c'est ici surtout que la lenteur est mère de la sûreté!

IV

Un point à considérer, maintenant, et dont l'intérêt n'est pas moindre, c'est la position que l'œuf pondu par l'hyménoptère occupe sur le corps de l'insecte paralysé, qui va servir de pâture au ver. L'éminent entomologiste n'a eu garde de négliger cette question. Il est bien évident, en effet, que la position de l'œuf ne saurait être laissée au hasard. La larve à sa sortie de l'œuf est un ver débile et ténu, transparent comme du cristal, incapable d'aller choisir lui-même le point où devra mordre sa petite dent.

Prenons le cas du sphex à ailes jaunes qui approvisionne son terrier de trois ou quatre grillons empilés. Il

a déposé son œuf sur un point précis, toujours le même, en travers de la poitrine de la victime, entre la première et la seconde paire de pattes. Le vermisseau, qui sort de l'œuf après trois ou quatre jours, serait perdu s'il venait à quitter cette place. Tout est fini pour lui s'il fait une chute; car il lui sera impossible de retrouver le point où il doit s'abreuver, et surtout d'y remonter !

D'autre part, n'oublions pas que si la victime a perdu l'usage de ses pattes, elle conserve en partie ses facultés motrices et sa sensibilité dans les régions que l'aiguillon n'a pas atteintes. L'abdomen palpite, les mandibules s'ouvrent et se referment, les antennes frémissent. Qu'arriverait-il si le ver mordait dans une région sensible? La victime aurait au moins quelques frémissements de peau; il n'en faudrait pas davantage pour faire choir le ver et l'exposer à être écrasé par les mandibules.

L'œuf sera donc déposé sur le thorax, en un point insensibilisé par l'aiguillon de la pondeuse. Le ver, au sortir de l'œuf, pourra se mettre à manger sans crainte. Et lorsque plus tard il aura gagné un point sensible, la victime ne pourra plus guère se démener, parce que de jour en jour sa torpeur aura augmenté. Le vermisseau, d'ailleurs, aura pris des forces, et il sera à l'abri dans le corps même du grillon, comme un rat dans son fromage.

Qu'en dites-vous? Pour moi, je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de l'industrie de la nature ou de l'habileté de l'observateur qui a su lui dérober le secret de ces étonnantes dispositions.

Car on pense bien qu'il ne s'agit pas ici de simples conjectures au sujet des drames obscurs qui se passent dans les galeries de l'hyménoptère. Notre naturaliste a lui-même élevé des larves de sphex en leur donnant,

l'un après l'autre, les grillons pris dans le terrier; et il a suivi jour par jour les progrès de ses nourrissons.

« Le premier grillon, celui-là même sur lequel l'œuf a été pondu, est attaqué vers le point où le dard du chasseur s'est porté en second lieu, c'est-à-dire entre la première et la seconde paire de pattes. En peu de jours, la jeune larve a creusé dans la poitrine de la victime un puits suffisant pour y plonger à demi. Il n'est pas rare de voir alors le grillon, mordu au vif, agiter inutilement les antennes et les filets abdominaux, ouvrir et fermer à vide les mandibules, et même remuer quelque patte. Mais l'ennemi est en sûreté et fouille impunément ses entrailles. Quel épouvantable cauchemar pour le grillon paralysé ! »

Un cauchemar? Assurément, si le grillon a conservé sa sensibilité. Cela est-il bien probable? J'en doute. Il se pourrait que le venin qui a immobilisé ses muscles les eût également anesthésiés. Il est vrai que le grillon s'agite quelque peu sous la dent du vermisseau ; ce ne sont peut-être là que des mouvements réflexes et inconscients. Les personnes qu'horrifie et révolte le spectacle des prétendues cruautés de la nature ne seraient-elles pas le jouet d'une illusion lorsqu'elles prêtent à l'insecte victimé une sensibilité humaine? Elles ont le tort de se mettre inconsciemment à sa place, sans tenir compte de l'opération préalable qu'il a subie. Le venin du sphex vaut peut-être la cocaïne ou le chloroforme, ou tel autre de ces anesthésiques grâce auxquels se faire arracher une dent n'est plus guère qu'une partie de plaisir! Qui le dira?

Cependant, la larve du sphex a achevé de vider son grillon. Elle sort de la carcasse par le trou pratiqué au début et attaque aussitôt le second service, cette fois sans

aucune précaution. Longue de deux centimètres au moins et large en proportion, ce n'est plus ce vermisseau fragile qu'un frémissement de peau eût mis à mal. D'ailleurs, la torpeur de la proie qui attendait son tour depuis une semaine a augmenté; la larve l'entame avidement, ordinairement par l'abdomen, plus tendre et plus riche en sucs. Une dixaine de jours lui suffit pour consommer au complet les victuailles préparées par une mère prévoyante. Il ne lui reste plus qu'à s'enfermer dans le cocon, merveille d'industrie, dans lequel doit s'accomplir sa mystérieuse métamorphose. Le naturaliste de Sérignan vous dira comment les choses se passent; vous ne sauriez avoir un guide plus sûr.

Voilà ce que j'avais à dire au sujet de la grande découverte de J.-H. Fabre sur les hyménoptères fouisseurs. Mais il ne faut pas croire que ce soit tout. Il a étudié ce curieux épisode de la vie de l'insecte jusque dans ses moindres détails; pas une de ses assertions qui ne s'accompagne d'un cortège de preuves expérimentales. J'en donnerai un exemple encore, pour terminer ce chapitre.

Il tenait à démontrer que l'insecte paralysé par l'hyménoptère est bien vivant, et que s'il finit par périr, c'est d'inanition et non du fait de ses blessures.

Il prit dans les champs deux éphippigères en parfaite santé et les mit en captivité, l'une dans l'obscurité, l'autre à la lumière, en les privant de nourriture. La première mourut de faim au bout de cinq jours; la seconde, déjà après quatre jours, vraisemblablement parce qu'elle s'était agitée pour recouvrer sa liberté.

En même temps, il garda dans l'obscurité une éphippigère paralysée par l'aiguillon du sphex; elle y vécut dix-sept jours, sans nourriture.

Enfin, il eut l'idée de prendre une éphippigère paralysée et de la nourrir, également dans l'obscurité, plus favorable que la lumière à la prolongation de l'existence. Une expérience de ce genre paraît impossible; il fallait bien être Fabre pour l'essayer.

L'insecte étant couché sur le dos, il lui déposait sur la bouche une gouttelette d'eau sucrée. Aussitôt on voyait les palpes s'agiter, les mâchoires se mouvoir. La gouttelette était absorbée avec des signes évidents de satisfaction. Nourrie de la sorte comme au biberon, l'infortunée créature vécut quarante jours! Et Fabre pense qu'elle aurait vécu encore plus longtemps si, au lieu de sirop, on eût pu lui faire prendre son aliment naturel, de la verdure.

Conclusion: les insectes piqués par l'aiguillon de l'hyménoptère périssent d'inanition et non de leur blessure.

En vérité, il ne manquait plus que cela!

AUG. GLARDON.

(*La suite prochainement.*)

LA VIE SUR LES CANAUX

CROQUIS

Rodenbach a dit le sommeil des canaux déserts, dont l'eau dolente frôle de son cours paresseux les « vieilles maisons en deuil » au bord des vieux quais délaissés.

Si tristes les vieux quais, les eaux pleines d'adieux,

. . . .

Les canaux somnolents entre les quais de pierre.

Mais, s'ils dorment à Bruges, ils vivent partout ailleurs, en ce centre de l'Europe occidentale qui constituait en partie le domaine de Charles le Téméraire. La légendaire richesse des provinces flamandes fut, pour une bonne part, leur œuvre. Entre la France du nord, la Belgique, la Hollande, la vallée du Rhin, parallèlement et perpendiculairement aux grands fleuves, ils forment un puissant réseau de communications dont le développement des voies ferrées est loin d'avoir diminué l'activité. Ils achèvent l'œuvre de l'Escaut et de la Meuse: ils donnent à cette opulente contrée, arbitrairement divisée par les frontières, une physionomie unique d'originalité

infiniment séduisante. Napoléon signifiait brutalement à l'Europe que ces territoires devaient, en leur qualité d'alluvions de fleuves français, revenir à la France. Aux géographes économistes, le soin de déduire les raisons qui peuvent militer en faveur de cette thèse. Je préfère m'attarder le long des digues verdoyantes, suivre du regard les voiles qui sillonnent la Campine, les plaines rhénanes, bataves, brabançonnes ou flamandes, percevoir le joyeux tintement des grelots du cheval de halage, surprendre en ses manifestations pittoresques la vie du canal.

I

Souvent, à Paris, je me suis attardé au bord des quais, à suivre des yeux les longs bateaux chargés de sacs ou de gravier, que personne ne remarque, à moins que, l'un d'eux accrochant sous les piles d'un pont, la flottille de la Seine ne s'en trouve une heure toute troublée. Le monde des mariniers apparaît là comme un étrange anachronisme. Il est resté réfractaire à la fièvre qui règne partout sur le trottoir et sur la chaussée. Tandis que tout Paris se hâte, que les culs-de-jatte eux-mêmes se précipitent aux bons coins hospitaliers à la mendicité, le marinier, fidèle à sa gaffe, évolue avec lenteur tout comme au bon temps où la riche corporation des *nautæ parisienses* entretenait un temple à Jupiter sur l'emplacement même de Notre-Dame.

Il m'a semblé le retrouver tout semblable, mais plus placide encore, entre les digues vertes qui sillonnent les Flandres et le Brabant. Je l'y ai salué comme une vieille connaissance. Une différence, cependant: tandis que, sur les berges de la Seine, il passe inaperçu, ici il est roi. On

a le sentiment que la vie générale se modèle sur la sienne. Au flegme des eaux correspond à merveille le flegme des riverains. Il n'est pas jusqu'aux trains eux-mêmes que la placidité habituelle aux populations hollandaises et flamandes n'autorise à des retards qui déchaîneraient partout ailleurs de bruyantes autant qu'inoffensives colères.

On comprend cette légendaire tranquillité lorsqu'on a vu, pendant des heures, défiler sur le Rhin les longs trains de bois qui descendent de la Forêt-Noire jusqu'à Dordrecht, et, sur les canaux, les suites ininterrompues d'aques, de barges et de gabares. De Liège ou du bassin d'Essen par Maëstricht ou Venloo, elles amènent à Rotterdam la houille des bassins belges et allemands. En sens inverse, elles font le transport des céréales, des minerais anglais, des denrées coloniales venues des Indes jusqu'aux ports hollandais. Elles vont avec lenteur, halées par de gros chevaux hauts sur jambes, remorquées par de petits vapeurs aux sirènes essoufflées, quelques-unes, plus gracieuses, poussées par le vent qui éploie majestueusement le triangle de leurs voiles rouges ou grises. Beaucoup de noms français gravés à l'arrière, et parfois de très jolis noms de femme, sont une agréable surprise à qui s'est habitué aux rudes consonances germaniques. Les bateaux qui les portent sont belges... et pourtant il vous semble que c'est un peu de la France qui passe.

Or, des côtes septentrionales de la Frise jusqu'aux confins du Borinage et jusqu'en France, et des bouches de l'Escaut jusqu'à Dusseldorf, tout un peuple vit littéralement sur les chalands. Chacun d'eux possède à la poupe une maison qu'habitent le conducteur, sa famille,

ses ouvriers, sans compter chien, poules et lapins. Leur vie durant, les bateliers campent ainsi sur le canal, ne connaissant de la terre que les pentes gazonnées des berges, les quais noirs des villes, le long desquels ils chargent et déchargent leurs marchandises, les estaminets obscurs oû ils boivent l'eau-de-vie blanche, les ponts-levis et les innombrables écluses que gardiens et éclusiers lèvent machinalement sur leur passage.

Les uns possèdent en propre leur barge. Modestes intermédiaires du commerce local, ils font à leur compte de petits trajets. Ils vont surtout à la voile; ils peinent dur sur les gaffes, tandis que leurs femmes ou leurs enfants manœuvrent le gouvernail. Ce sont de pauvres diables auxquels la vie doit être rude. Aussi, combien misérable leur petite demeure!... pauvre chambrette dont le toit, élevé d'un mètre à peine au-dessus du pont, menace de s'écrouler sous la poussée des carrés de tourbe géométriquement entassés jusqu'à deux et trois mètres au-dessus des bords, qu'ils font affleurer sous leur poids énorme. — C'est là le charbon des pauvres gens. Inutile d'ajouter que les canaux en charrient de formidables cargaisons. — Et quel désordre dans le coin de cale entrevu par la fenêtre, qui est en même temps la porte du logis où l'on descend par une échelle! Les menus objets du pauvre ménage, égarés pêle-mêle, se disputent la place: il y a là des couchettes, une table, des chaises, un vieux poêle fumeux; et des marmots trouvent encore le moyen de grouiller dans le taudis trop étroit, tandis que la mère prend sa part des rudes besognes.

Les autres, — ce sont les plus nombreux, — conduisent des chalands moins minables, gros bâtiments capables d'engouffrer de puissantes cargaisons. Ils appartien-

nent pour la plupart à de gros entrepreneurs qui font le transit entre la Belgique, l'Allemagne et la Hollande. Ils se réduisent à d'énormes cales, dont les plus grandes peuvent atteindre jusqu'à quarante et cinquante mètres de longueur sur cinq de largeur et trois de profondeur. Ils vont à la remorque ou au halage. A vide, leurs carcasses rouges et noires, monstres informes grossièrement ventrus, émergent tout entières sur les eaux pesantes des canaux et des fleuves qui dorment, pour employer le mot de Taine, « *vautrés dans leurs lits ainsi que d'énormes poissons visqueux et plats.* » Chargés, lorsque leur coque a disparu presque entière dans l'eau, on a peine à les reconnaître, tant leur apparence est changée. Leur pont affleure; il fait, avec le grand mât, les cordages et la maison, un ensemble qui n'est pas dépourvu d'harmonie.

L'habitation est vaste. J'en ai rencontré de très coquettes, les fenêtres aux rebords garnis de fleurs, fraîchement drapées de rideaux blancs. Tout y est propre jusqu'à l'excès; les boutons de cuivre y resplendissent, la peinture en est toujours fraîche; le mobilier reluit à vous donner envie d'y habiter. Il y règne un confort quasi bourgeois, et c'est plaisir de voir une copieuse ménagère flamande étendre sa lessive sur les cordages du mât, entourée d'une nichée de bambins qui regardent passer lentement la rive, tandis que les gars robustes manœuvrent le câble de la remorque ou du halage. Parfois une aïeule mêle à ce tableau l'argent de ses cheveux. Elle tricote, assise au gouvernail, qu'elle peut encore manier. Elle songe au temps où son homme était là, hardi à la besogne. Elle sait qu'elle dormira bientôt, elle qui ne l'habita jamais, sous la terre qui passe là, tout près. Le chien est de la famille. Rarement il aboie.

Comme ses maîtres, il demeure silencieux, car toutes les heures à peine un mot s'échange. Pourquoi ce continuel silence? Serait-ce que la fascination de la plaine toujours pareille incline à la mélancolie? Ne serait-ce pas plutôt que l'eau lente finit par imposer son calme aux êtres qui l'habitent? Ils sont ses enfants. Elle les forme à son image. Tous ou presque tous sont nés dans les maisons flottantes. Elle a bercé les sommeils de leur enfance. Elle les a lentement pénétrés de son mystère. Pour la plupart, ils ont échappé à la règle de l'école. Une société philanthropique a beau ouvrir ses maisons aux fils des mariniers, je me suis laissé dire qu'ils préfèrent, eux, le pont des aques où l'on se chauffe en été tout le long du jour, et d'où l'on voit passer les prairies, les troupeaux, les joncs, les roseaux et les fleurs. A eux la libre joie de se laisser couler par les plaines aux couleurs chatoyantes. Ils ont l'horreur des villes, dont ils regardent avec effroi les quais. C'est déjà trop de voir les hommes amarrer chaque soir la barge aux bornes de fonte qui s'échelonnent sur leurs bords, pour s'enfermer ensuite jusqu'à l'ivresse dans les estaminets aux fenêtres sinistrement voilées.

Je ne sais cependant si l'arrivée des gros chalands le soir, dans les villes, à Maëstricht, à Liège, à Bois-le-Duc, n'est pas plus séduisante encore que leur exode lent et majestueux par les plaines. Les lumières, le long des quais, font danser dans l'eau des reflets jaunes. On dirait de beaux fuseaux d'or qui tourneraient en bas, mus par d'invisibles mains. De distance en distance, les ponts à bascule découpent dans l'ombre incertaine leurs légers échafaudages. Une lampe projette successivement sur

leur silhouette un faisceau de lumière rouge ou verte, suivant que le gardien les lève ou les abaisse pour ouvrir alternativement la voie aux bateaux ou aux piétons. Si les rougeurs du crépuscule prolongent sur le canal le sillage clignotant, dernière trace du soleil disparu; si la lune d'argent illumine le ciel, les mâts innombrables qui s'échelonnent tout le long renversent leurs images pêle-mêle dans l'onde, où leurs fanaux se confondent avec les étoiles, les lumières de la rive, les fenêtres éclairées du boulevard. Celui-ci retentit du tumulte confus des travailleurs au repos. Seule, l'eau sur laquelle on peine encore demeure silencieuse. D'instant en instant, un clapotis, le bruit d'un cordage qui se noue annoncent qu'une barge accoste. Le rauque mugissement d'une corne jette parfois une note funèbre qui se prolonge une minute en un lugubre appel. C'est un batelier qui demande les ponts. Ceux-ci se lèvent, s'abaissent, le chaland passe. Cette manœuvre s'exécute sans bruit, sans qu'une parole soit échangée, sans qu'un cri soit poussé par les acteurs de cette vie muette.

Souvent, j'ai regardé venir de loin, dans l'obscurité, les grandes masses noires dont je suivais la marche au mouvement indécis de leur fanal qui vacille tout en haut dans les cordages. En voici une: elle avance très lente. C'est une vieille barque parée d'une grande voile aux plis lourds et droits, où la brise fait passer comme une frémissante palpitation d'ailes. De jour, pauvre bateau de pauvres gens, déteint, vermoulu, pitoyable, il apparaît soudain, dans l'ombre, grandiose, symbolique. Il semble venir des lointains ténébreux d'un monde fantastique; il approche; il passe, mystérieux; et dans le frisselis de l'eau qui chuchote à sa proue, on croit voir s'éloigner le *Vaisseau fantôme*.

II

Tout pareillement la vie passe et s'efface, mystérieuse, sur les canaux, et je sais des vieillards que le sommeil de l'onde habitue doucement au sommeil de la mort.

Aux portes de Bois-le-Duc, au bord d'un canal désert, il me souvient avoir remarqué et longuement observé une vieille gabare. Triste bateau hors de service, sa coque décrépite garde encore les traces de la peinture claire qui la faisait jadis aussi fraîche que les prairies neuves entre lesquelles glissent les barques. Le deuil n'en est que plus grand du pont rapiécé de planches inégales, désormais sans mât où s'enchevêtrent les cordages, où flottent les banderoles des jours de fête. L'eau s'étale autour d'elle sans une ride ; à droite, à gauche, des talus gazonnés ferment l'étroit horizon ; des joncs, des roseaux, des iris, enserrent à demi la barge inerte, lui font un frais jardin, planté là comme sur une tombe. Pourtant elle n'est pas morte encore ; une fumée tremblotante s'échappe du petit rouf, et voici que s'encadre à la porte disjointe une tête de vieille, aux traits jadis fins, aux cheveux jadis blonds qui moussent encore sous le bonnet. Gérard Dow peignit de semblables visages ivoirins dans la blancheur mate des cornettes et des cols d'autrefois. Et comme il lui eût joliment associé, en quelque sobre et pittoresque scène d'intérieur, le vieux qui s'affaire autour du bateau, calfatant une fissure, resserrant le nœud d'une amarre, avec l'illusion de préparer quelque départ prochain par les campagnes familières, vers les horizons bien connus ; illusion touchante, jeu bienfaisant par lequel la vie vagabonde des heures de jeunesse se prolonge encore au fil des souvenirs.

Quelles journées de douceur furent celles-là, bercées au rythme de l'eau somnolente, entre Maëstricht et Rotterdam, entre Rotterdam et Maëstricht!... Les berges très basses laissent apercevoir l'immensité des prairies, si vertes au printemps lorsque les vaches y broutent sans hâte une herbe drue qui leur monte aux jarrets. Des cigognes vont se dandinant au bord des rigoles où les iris dardent les glaives de leurs feuilles. Dans l'air, des appels d'oiseaux se croisent, parfois mêlés à la gamme lointaine d'un carillon. De temps à autre, sur la route qui côtoie le canal, file une voiture minuscule attelée d'un chien qui trotte, affairé. Voilà le décor aujourd'hui par les tièdes matinées d'été; il était tout semblable il y a vingt ans, trente ans, alors que glissait la gabare entre les talus pareillement fleuris de larges boutons d'or.

Elle était seulement tout de frais peinte, coquette avec ses rideaux clairs et la gaieté des géraniums cramoisis sur les fenêtres. Les gardiens des ponts, les éclusiers la connaissaient bien; leur bonjour amical saluait le batelier actif à la manœuvre, la jeune femme aux joues en fleur, aux yeux placides, pesant au gouvernail de toute la vigueur de ses bras. Rien ne rompait la monotonie délicieuse de ces lents voyages que les escales aux villages, le soir, les étapes un peu plus longues aux grandes villes, où l'on change de cargaison et dont à peine on aperçoit par-dessus les quais populeux les maisons rougeâtres, les hautes cathédrales au profil tourmenté.

Ainsi passèrent, avec l'eau qui coule, tant de semaines aux gais dimanches, tant d'étés et d'hivers. Des enfants aux cheveux de lin jouèrent sur le pont, puis grandirent et s'en allèrent mener d'autres barques vers d'autres ports.

Tandis que le marinier et sa femme allaient vieillissant, l'humidité s'insinua entre les ais disjoints de la gabare, imprégna les planches usées, rongea les clous et les ferrures. Elle devint lamentable de vétusté; les vieux eux-mêmes comprirent que l'heure était venue du dernier voyage. Ils la conduisirent avec mille soins, comme une infirme très chère, vers le coin de canal délaissé qu'ils avaient choisi pour elle. Ils l'amarrèrent à la rive. Elle reposa enfin dans une eau immobile, jamais troublée par le sillage des vapeurs. L'idée ne leur vint pas de la quitter; ils demeurèrent avec elle. Une maison sur terre ferme leur eût paru hostile à l'égal d'une prison; ils n'y auraient rencontré que le spectre de leur vieillesse besogneuse, jamais l'ombre souriante des douces heures enfuies. D'autres rêvent une chaumière blanche, sertie d'un jardinet aux bordures de buis, égayée du caquetage des poules. Ils ne surent pas, eux, désirer autre chose que l'étroit logis flottant, les vertes oseraies, l'eau polie, la floraison printanière des nénufars. Ils firent voir ainsi la plus rare et la plus précieuse des sagesses.

Ils sont restés là depuis lors, l'âme en repos, toute pénétrée de paisible mélancolie, devenue pareille aux paysages uniformes d'une naïve fraîcheur d'enfance. Ils ramassent les brindilles mortes aux fourrés de saules, recueillent les pauvres épaves que leur apporte l'insensible courant; ils jettent des lignes aux poissons, vivent on ne sait comment, de maigres économies, d'aumônes discrètes, de la vente des filets ou des corbeilles qu'ils tressent. Surtout, ils vivent du canal, d'être encore bercés par son léger roulis, d'y voir trembler le reflet de la barque, avec leur propre image et celle des buissons, et le

ciel lointain aux nuages blanchissants; ils vivent d'avoir vécu sur ses eaux débonnaires et d'y pouvoir lentement mourir. Même les rudes jours d'hiver leur sont doux, quand le clapotis des averses met une sourdine aux sons aigres du violon sur lequel le vieux fait encore chevroter les airs entendus jadis aux kermesses. — Parfois un enfant, quelque petit-fils confié aux grands-parents pendant la saison froide, montre sa frimousse rose, coiffée de chanvre, derrière la vitre que bat l'ondée. Pour les longues soirées, il a les merveilleuses chansons du grand-père, les batelets creusés dans un morceau de bois, les corbeilles d'osier colorié, et surtout les récits de l'aïeule, lorsque la nuit tombe et que le poêle ronfle dans la chambrette bien close.

Elle dit les légendes du Zuiderzée, celles de la Zélande, le conte de la *Dame de Stavoren*, et, par-dessus tout, l'histoire mystérieuse du *Hollandais volant*. — L'enfant voit s'évoquer la mer du Nord, bouleversée par d'effroyables tempêtes, la chevauchée hurlante des vagues, leur fracas traversé par les cris rauques des oiseaux d'orage. — Comme on est mieux sur le calme canal! — Là-bas les lames se dressent, s'amoncellent et croulent monstrueuses, dans un corps-à-corps éperdu avec les rafales. Des abîmes s'ouvrent, se referment, happent les barques désemparées. Celles qui peuvent, à travers l'ouragan, gagner la terre, y reviennent mutilées, et les marins racontent leur guerre surhumaine avec la mort. Plusieurs virent autrefois venir à eux, dans l'infernale tourmente, un vaisseau d'une structure étrange, dont la carène gigantesque et la blafarde voilure semblaient spectrales dans le brouillard. Un homme, dont ils ne pouvaient distinguer les traits, se penchait sur le bastin-

gage en ruines. Il les hélait de sa voix lointaine dominant les clameurs des bourrasques ; il leur jetait un paquet de lettres qu'ils devaient, revenus au port, remettre à leurs destinataires. Mais les missives jaunies portaient, à demi effacés, des noms oubliés des vivants ; et seules les pierres usées du cimetière en gardaient encore la mémoire.

Le petit écoute, les yeux agrandis, tandis que naissent obscurément en lui le désir et l'effroi des départs vers les océans où luttent les glaçons avec les barques. Cependant, la vieille s'attarde à la conclusion mélancolique du vieux conte; et, lissant les mèches d'or pâle au front du gamin, elle songe, moitié crédule, moitié résignée, au temps, peut-être proche, où quelque message à elle adressé restera, comme ceux du Hollandais-fantôme, éternellement sans réponse.

JEAN DALMA.

LA VENGEANCE
DE JEAN BERTHIER

NOUVELLE

I

Jean, le fils du Dr Berthier, et sa petite voisine, Marcelle, fille unique du châtelain de Lestrée, avaient été presque élevés ensemble. La fillette, sans mère, en avait trouvé une dans celle de Jean, et, malgré la différence de rang et de fortune, le noble seigneur n'avait jamais mis d'obstacle à cette intimité. « Car, disait-il, Berthier était mon meilleur ami et un brave cœur. Son fils ne saurait être autrement. »

Mais quand, à l'âge de seize ans, Mlle Marcelle déclara, de l'air le plus sérieux du monde, qu'elle n'épouserait jamais que son ami Jean, le vieil aristocrate se mit à rire:

— Epouser Jean? Tu es folle, ma pauvre petite! Toi qui as dans les veines du plus vieux sang français, qui pourrais prétendre à n'importe qui, tu parles d'épouser un fils de parvenu! Car, enfin, comme je l'ai dit souvent, Berthier était le plus honnête homme qui ait jamais

vécu, et il a fait son chemin, de toutes manières, mais son père n'était qu'un paysan.

La jeune fille avait écouté cette petite harangue d'un air superbe.

— Et après? fit-elle de ce ton légèrement impérieux que sa qualité de fille unique et gâtée lui avait fait prendre. Vous croyez que Jean, avec son intelligence, ne pourra pas se faire un nom? Il va partir pour la faculté de médecine et songera à vous demander ma main quand vous serez fier de la lui donner.

Le front de M. de Lestrée s'était plissé:

— Oh! oh! petite princesse! Comme vous y allez! Votre main? Il attendra longtemps, alors! Dites-le-lui de ma part. Et n'en parlons plus... surtout, n'y pensez plus.

— Cette défense est bien inutile, fit-elle du même ton.

Malgré tout, le visage de son père s'était un peu détendu.

— Au fait, dit-il d'un air qu'il voulait faire paraître indifférent, je suis bien bête de me mettre en peine. A seize ans, on a le temps de changer. En attendant, va donner à manger à tes oiseaux et laisse-moi lire mon journal.

II

Jean Berthier quitta la jolie villa des environs de Tours, où il avait jusque-là vécu avec sa mère et travaillé en suivant les cours du lycée. Il s'en fut à Paris, emportant dans son cœur, comme un talisman, l'image de sa petite amie.

Il travaillait dur, sans relâche, comme peu de ses camarades en avaient le goût ou l'ambition. Le soir,

après les cours, rentré dans sa chambre d'étudiant, il écrivait le petit journal quotidien qu'il envoyait chaque semaine à sa mère, puis reprenait ses livres jusqu'à ce que son front se penchât de lassitude.

— Pas si vite, pas si vite! disaient ses condisciples quand son visage fatigué et son air absorbé frappaient leur attention. Vieux farceur, va! Ne dirait-on pas qu'il va décrocher les étoiles?

Lui souriait:

— Qui sait? On en a vu de ces ambitieux!

Et les autres de rire, en lui frappant sur l'épaule:

— Allons donc! Il serait capable d'y croire! Amusons-nous, mon pauvre Berthier, pendant que nous avons le temps!

— Le temps! C'est justement ce qu'il me faut économiser, répondait-il avec bonne humeur.

Et l'étudiant, tous les soirs, refaisait le même rêve, alors que, devenu célèbre, il arrangeait avec amour un nid charmant où il amènerait Marcelle.

— Vous arriverez, mon garçon, lui dit un jour paternellement un de ses vieux professeurs que ce juvénile enthousiasme intéressait. J'ai connu votre père. Il eût été, quelque jour, fier de vous!

C'était pour Jean Berthier l'éloge suprême.

Aux vacances il retrouva la Touraine, sa mère, et cette tendresse protectrice qui lui avait tant manqué.

Marcelle était toujours la même, affectueuse et gaie, quoiqu'un peu plus réservée.

Quand Jean repartit:

— Tu m'attendras, supplia-t-il.

— Oui, dit-elle simplement en lui serrant la main.

Il s'en fut heureux, le cœur plein d'espoir.

III

Les mois passaient.... Marcelle allait avoir dix-huit ans.

« Je me demande si elle pense toujours à son docteur? se disait M. de Lestrée. Elle ne parle jamais de lui. Il est vrai que ce ne serait pas une raison.... Mais il vaut mieux aviser. »

— Marcelle, commença-t-il ce soir-là en dînant, tu vas avoir dix-huit ans. Il est temps que tu apprennes à jouer ton rôle de maîtresse de maison. Je vais faire quelques invitations pour cet été. Cela te donnera un peu de distraction.

— Comme tu voudras, papa, répondit-elle. Le château est, en effet, assez grand pour recevoir quelques hôtes. J'espère que je te ferai honneur. Je parie même que tu seras stupéfait de mes capacités!

Et elle riait gaiement.

« Allons! cela lui va, pensa son père. Il faut l'occuper, cette petite! La jeunesse, ça se fait des idées lorsque ça n'a rien à faire. Quand je me souviens... moi!... Mais je crois que tout marchera à souhait! »

Le château fut fort gai, cette année-là.

Les invités semblaient choisis pour mettre en relief le charme et l'esprit de la jeune maîtresse de céans. Toujours occupée de ses hôtes, organisant promenades, pique-niques, parties de plaisir de toutes descriptions, elle n'avait de loisir que rentrée, tard, le soir, dans sa jolie chambre de la tourelle. Parfois, appuyée au balcon, elle restait longtemps pensive, s'attardant à rêver dans l'air frais de la nuit.

Songeait-elle aux plaisirs d'aujourd'hui ou à la douceur du passé?

Jean, aux vacances, la retrouva grande demoiselle, ses cheveux blonds relevés en diadème. Il n'osa plus la tutoyer, et elle ne le lui reprocha pas. Toujours cordiale et naturelle, elle l'invitait souvent à se joindre à ses hôtes, mais M. de Lestrée veillait à ce que, moins que jamais, Marcelle eût le temps de se ressouvenir.

Il semblait, en apparence, que rien ne fût changé, excepté qu'ils n'étaient plus des enfants et que le doux abandon du passé avait fait place à la dignité convenue des usages mondains.

Marcelle ne s'en apercevait pas, absorbée par le tourbillon que son père entretenait autour d'elle, mais, lorsque Jean revenait d'un après-midi chez leurs voisins, sa mère le trouvait silencieux.

Sa vie d'étude recommença, plus acharnée que jamais. Son idéal, peu à peu, s'élevait et s'amplifiait. Ce n'était plus Marcelle seulement, mais aussi sa vocation en elle-même: devenir un homme auquel l'humanité angoissée ne s'adresserait pas en vain.

Les grands problèmes de la science et de la nature se posaient, les solutions introuvables étreignaient de leur troublant mystère son cœur, avide de vérité. Il souffrait, et de cette souffrance intense jaillit le désir passionné de vivre, de grandir, de connaître et de se trouver, le but atteint, un homme utile et bon.

IV

Pendant ce temps, Marcelle oubliait....

Comme au soir d'un jour de printemps, la lumière lentement diminue pour laisser l'ombre, immense et

pourtant impalpable, envelopper la terre, ainsi le souvenir s'effaçait, par degrés, dans le cœur de la jeune fille. Quand un éclair du passé, de ses ardeurs d'enfant, de ses serments de seize ans, venait l'importuner, elle souriait, sans regret, comme sans malice, avec une sorte de pitié pour elle-même. Insensiblement, elle laissait les fibres de son cœur se briser une à une et le trésor s'échapper. Pendant trois ou quatre ans, elle s'en douta à peine; l'analyse de ses sentiments, le retour sur soi-même répugnaient à sa nature aimablement légère. On l'eût peut-être étonnée en lui déclarant, au bout de ce temps-là, qu'elle n'aimait plus Jean Berthier, mais, depuis que son père avait abandonné la tactique de la contradiction pour en choisir une plus habile, elle s'habituait si bien à l'absence qu'il lui fallut s'avouer enfin à elle-même que son ami d'enfance ne tenait plus aucune place dans sa vie.

« Comme on prend les choses au sérieux quand on est enfant! » se disait-elle avec un sourire tranquille.

V

Un soir, en rentrant, après avoir dîné chez un des vieux amis de son père, Jean Berthier trouva dans sa boîte une lettre à l'écriture bien connue.

« Décidément, maman me néglige, » pensa-t-il en sortant de l'enveloppe une mince feuille de papier au lieu de l'épître hebdomadaire à laquelle il était habitué.

Après quelques détails insignifiants, une ou deux questions sur sa santé à lui, Mme Berthier continuait: « Marcelle de Lestrée se marie. J'ai reçu, ce matin, le faire-part. Elle épouse M. de Grammont, un jeune homme dont on dit du bien, sans fortune, mais portant un très

vieux nom. Tu sais que c'est là le *dada* de M. de Lestrée. Ne regrette rien, mon cher enfant; il vaut mieux ne pas se déclasser. Il en cuit parfois. Oublie... et que Dieu te fasse trouver dans ton travail une source de consolation et un remède à un mal qui, heureusement, n'est pas inguérissable.... »

Elle n'avait pas eu le courage d'en écrire plus long. Depuis bien des mois elle avait vu venir ce moment, et son fils ne sut jamais ce qu'il en avait coûté à son cœur maternel d'écrire ces lignes.

La lettre s'arrêtait là, brusquement, comme le rêve qu'elle venait de détruire.

Le jeune homme restait immobile, les yeux vaguement fixés devant lui sur un objet invisible. Pas un muscle de son visage n'avait bougé ou trahi l'agitation intérieure.

L'écroulement s'opérait par degrés. On ne redescend pas en un instant d'un sommet dont l'ascension a pris des années. Il se réveillait enfin du songe d'or qui l'avait si longtemps enchanté.

Il relut la lettre. Il lui semblait impossible que cette écriture maternelle, si familière et si chère, lui apportât ce soir un pareil déchirement. Il restait encore comme figé dans une sorte de stupeur.

La douleur a de ces possessions.

Enfin, pour s'arracher à l'horrible étreinte, il jeta ses bras devant lui, sur la table, y appuya sa tête, et de ses lèvres s'échappa, en un gémissement, la plainte qui monte au cœur de l'enfant souffrant et désolé:

— O maman! maman!

Il resta là longtemps, sans penser aux heures qui passaient et, seul, le bruit sec de la lampe qui s'éteignait, faute d'huile, le rappela à la réalité.

Il leva la tête et vit que l'aube blanchissait le ciel. Alors, brisé de fatigue et transi, il alluma, dans la cheminée, un feu brillant; puis, prenant dans un petit coffret la photographie d'une enfant blonde, il l'approcha de la flamme et la laissa se consumer lentement. Lorsqu'il ne resta plus qu'un peu de papier noirci et calciné, il se détourna. Son œil brillait étrangement.

— Je me vengerai, dit-il les dents serrées.

La rue s'éveillait. Les bruits familiers du matin montaient vaguement jusqu'à lui. Il ouvrit la fenêtre. Tout était comme hier et tout était changé.

Il se tint debout, un instant, comme irrésolu, puis il s'assit de nouveau devant sa table et recommença à travailler.

Cette année-là, Mme Berthier n'obligea pas son fils à revenir en Touraine. Ils allèrent tous deux passer leurs vacances dans un de ces charmants villages des bords de l'Atlantique, encore ignoré de la *fashion*. Là, Jean put se reposer, flâner à cœur joie, raconter ses succès à sa mère, lorsqu'elle le pressait de questions. Du matin au soir, l'Océan lui chantait ses berceuses, et peu à peu venait le calme, sinon l'apaisement.

C'était sa dernière année. Un de ses professeurs, un vieux maître qui l'affectionnait, lui retenait une place privilégiée dans un grand hôpital de Paris.

VI

Les années avaient fui. Pour Jean Berthier, le temps passait vite... et lentement. Néanmoins, ses amis déclaraient que la fortune lui avait merveilleusement souri et que ce n'était pas en vain qu'il l'avait courtisée.

Lui marchait, sans orgueil comme sans fausse modestie, droit son chemin, un peu sauvage et triste.

Après des années de travail et de patience, devenu riche et célèbre, il réalisait enfin son rêve envers l'humanité. Mais son foyer restait froid et désert. Cette solitude lui pesait et il s'en ouvrit une fois à un de ses amis, qui le plaignit sincèrement.

— Mais enfin, mon cher Berthier, conclut-il, puisque tu m'affirmes que le passé est bien passé, je me demande pourquoi tu ne ferais pas asseoir là, à ce coin de cheminée, une femme comme celle qui berçait tes songes; j'entends... s'empressa-t-il d'ajouter en voyant le docteur faire un geste de dénégation, comme celle que tu rêvais, et pourquoi tu n'égaierais pas ta grande maison avec des rires d'enfants? Voyons, mon vieux, ce n'est pas parce qu'une fillette capricieuse a trompé ton attente qu'il ne faut plus croire au bonheur!

Jean secouait la tête:

— Oui, oui, tout cela, je me le suis dit à moi-même bien souvent. Mais, vois-tu, je ne suis peut-être pas fait comme tout le monde. Je ne puis vivre deux fois le même rêve. Il me manquerait l'élément essentiel: la confiance.

Il était impossible que le Dr Berthier ne fût pas un sujet d'intérêt pour ses connaissances, étant donné les circonstances peu communes de sa vie de société. Aussi était-il discuté et soigneusement analysé par ses élégantes clientes qui, aux *five o'clock*, donnaient libre cours à leur curiosité:

— Enfin, ma chère, je me demande pourquoi il ne se marie pas. Il n'a que trente-cinq ans, il est bel homme, il a un nom, une fortune.... C'est vraiment une énigme.

Mais, d'autre part, il va si peu dans le monde, que sa femme pourrait s'ennuyer, à moins qu'elle n'eût les mêmes goûts, ce qui serait bien extraordinaire. Quand il soignait, l'an dernier, Mlle de M. pour sa bronchite, je pensais que cela finirait par un mariage.... Nouvelle déception!

— Cela viendra peut-être, chère amie; mais ne faites pas trop de plans pour le Dr Berthier. Comme vous dites, il est très original et point du tout homme du monde. Entre nous, en dehors de sa profession, je le trouve un peu... ours, pour dire le mot.

— Il a peut-être eu quelque chagrin de cœur. Cela arrive en province, paraît-il, et il est des environs de Tours, m'a-t-on dit. Celle qu'il aimait est peut-être morte ou mariée....

— Ou n'a jamais existé, mesdames, déclarait la maîtresse de maison. C'est ce qui me semble le plus probable. Le Dr Berthier a été toute sa vie, je le sais, un amoureux fervent de la science... c'est là sans doute que commence et finit son roman.

H. Pluviannes.

(*La fin prochainement.*)

AUTOUR DU SIMPLON

I

L'achèvement du tunnel du Simplon ne paraît plus très éloigné. On pense qu'il sera terminé en 1904, et il fait travailler les imaginations en éveillant les intérêts qui peuvent s'y rattacher. Nous l'avions déjà vu à l'occasion du Gothard. Alors une foule de projets de chemins de fer surgirent, qui visaient pour la plupart à abréger le parcours sur territoire suisse et à prendre une part du grand trafic dont on se promettait monts et merveilles. Les deux compagnies du Central et du Nord-Est, que menaçaient ces concurrences, cherchèrent à parer le coup en construisant elles-mêmes les lignes rivales. Toutes deux faillirent en être ruinées. La première parvint à se dégager en partie, non sans en être ébranlée pendant plusieurs années. La seconde n'échappa au désastre que par un moratorium qui renvoyait à des temps meilleurs, venus depuis lors, la construction de plusieurs lignes onéreuses. Indépendamment de ces mesures drastiques, elle dut recourir pendant bien des années à des expédients qui ont rendu sa convalescence longue et douloureuse.

Pour le Simplon, la question s'est posée un peu autrement. La position de la compagnie qui le construisait semblait assurée. Elle occupait toutes les avenues du passage. Au moins le croyait-on, et on n'a pas essayé d'abord de les lui disputer, ce qui était un avantage incontestable. Mais, lorsque le percement fut acquis, le canton de Berne a eu l'idée d'arriver au tunnel directement, sans passer par la vallée du Rhône. Une barrière énorme de montagnes faisait obstacle. Il existe un plan pour la traverser au moyen d'un très long tunnel. Naturellement, cela ne pourrait se faire qu'à coups de nombreux millions, dont le canton de Berne prendrait dix-sept à sa charge, soit à peu près le quart de la somme nécessaire. Ce serait une longue ligne de montagne, avec des pentes de 25 °/₀₀ en moyenne, qui en feraient un chemin de touristes plus qu'une voie vraiment commerciale. Mais on parle de modifier le tracé en réduisant les pentes à 16 °/₀₀, ce qui implique sans doute un allongement des tunnels et une augmentation proportionnée du coût de la construction. La ligne constituerait, à moins que le nombre des kilomètres ne soit sensiblement augmenté, la voie la plus courte pour tout le nord-ouest de la Suisse à partir de Neuchâtel. Là, elle ferait au Gothard une concurrence aussi forte, pour le moins, qu'au Simplon. Plus le capital à réunir sera grand, plus il deviendra urgent, avant de se lancer, de connaître approximativement la part du trafic qui pourrait leur être enlevée, et de voir de près si elle suffirait à payer l'intérêt du nouveau tunnel. Plusieurs années passeront sans doute avant que l'on puisse en établir les bases avec quelque certitude. Jusque-là, il sera imprudent d'y risquer beaucoup de millions, mais l'esprit d'aventures n'est pas mort, ni en Suisse, ni ailleurs.

Ceci est la concurrence directe. Il en a surgi une autre, qui, pour être indirecte, n'en a pas été moins préjudiciable. De Paris, l'un des points les plus importants, la route directe est celle qui passe par Dijon et Pontarlier pour aboutir à Lausanne. Etablie depuis bien des années, elle a suffi jusqu'ici au trafic, malgré les inconvénients que présente la traversée du Jura par un plateau assez élevé, froid et, en hiver, battu par les vents et la neige. On avait toujours pensé qu'une correction serait nécessaire dès que la ligne deviendrait un grand passage international, et elle était d'ailleurs tout indiquée. Avant d'arriver au plateau, à partir de Dijon, la ligne pouvait être abaissée et arriver en pente douce à Vallorbes, au moyen d'un tunnel assez long, mais sans difficultés, creusé sous le Mont-d'Or. Le Jura-Simplon s'était déjà entendu à ce sujet avec la compagnie du Paris-Lyon-Méditerranée, lorsqu'un comité genevois arrêta tout par de nouvelles propositions.

Il prétendait qu'une ligne beaucoup plus avantageuse était à créer de Dijon sur Genève, en évitant la traversée du Jura, dont on suivrait le pied occidental. La ligne était plus longue, mais avec des pentes plus douces qui compensaient l'augmentation. En revanche, elle traversait des contrées dont la population n'était pas assez dense et active pour apporter au trafic un élément de quelque importance ; elle comportait une étendue relativement énorme de tunnels et un coût de 130 millions, d'après les calculs de la compagnie française, de 100 millions au dire du comité genevois, dont les évaluations ne reposaient sur aucune étude détaillée. Même avec ce dernier chiffre, les avantages espérés ne justifiaient pas une dépense aussi forte, dont la compagnie P.-L.-M. ne voulait pas se charger, et qui ne serait devenue possible qu'au moyen

de subsides couvrant la plus grande partie du coût. On ne voit pas qui les aurait donnés. De plus, la ligne n'avait pas été étudiée. Il aurait fallu un temps assez long pour en établir les plans et les exécuter. D'autres raisons encore existaient, sur lesquelles il est inutile d'insister.

Enfin, dans la dernière session des chambres fédérales, celles-ci ont écarté le conflit en donnant la concession qui permettra le percement du Mont-d'Or. Le gouvernement français aura encore à ratifier l'arrangement pour ce qui concerne son territoire, mais on ne saurait guère douter qu'il le fasse.

Dans les délibérations assez amples de l'assemblée fédérale, les députés genevois, sentant probablement la faiblesse de leur position et le peu d'appui qu'ils trouveraient, n'ont pas fait à proprement dire d'opposition au projet. Ils se sont plaints qu'on ne tînt pas compte de la position excentrique de leur canton et qu'on ne cherchât pas à le rattacher solidement à la Suisse en y faisant passer le grand courant entre l'Angleterre, le nord de la France, Paris et l'Italie, et ils ont exprimé la crainte d'être délaissés.

II

Peut-être est-il bon d'examiner d'un peu près ces appréhensions. Même en laissant de côté certaines faces de la question auxquelles il vaut mieux ne pas toucher, et en se bornant aux conséquences purement économiques, on peut montrer que ces craintes ne sont pas fondées, et que Genève ne recevra aucun dommage, bien qu'elle le croie depuis longtemps et que cela l'ait rendue

hostile au Simplon, jusqu'à travailler au percement du Mont-Blanc, qui ne l'aurait assurément pas rapprochée de la Suisse, ou à faire passer par la Savoie, en gagnant un raccourcissement du trajet, les voyageurs arrivés à sa gare.

Quels sont les avantages d'une ligne comme celle du Simplon? Tout d'abord, peut-être, de donner de meilleures communications. Celles-ci seront assurées, quoi qu'il arrive, par la ligne Frasne-Vallorbes et la plus grande rapidité des trains depuis Dijon. Genève en aura sa part, et peut-être, si le trafic est suffisant, une partie des trains pourra-t-il y aller directement par la coupure inutilisée de Bussigny et sans passer par Lausanne.

Quant au transit des voyageurs, il faut distinguer deux catégories: ceux qui sont pressés, qui brûlent toutes les stations pour arriver plus vite à leur destination, et ceux qui ne redoutent pas de s'arrêter en route, qui aiment au contraire à voyager par étapes, à muser ou à se reposer. Les premiers, sur leur trajet, n'intéressent personne que les administrations des chemins de fer, les buffets ou les wagons-restaurants. Les autres n'éviteront pas Genève. C'est une ville trop belle et trop renommée pour qu'on n'y aille pas en passant, pour peu qu'on puisse le faire aisément, et il sera dans l'intérêt des chemins de fer de le faciliter. En été, le lac sera une grande attraction. On pourra le comprendre dans son itinéraire et aller rejoindre à Villeneuve le train du Simplon, ou l'inverse. Une publicité bien entendue mettra le touriste au courant.

Si l'on doute, un exemple récent en donnera la preuve. Dans la convention internationale d'où la ligne du Gothard est sortie, il était stipulé que les voies d'accès les

plus courtes seraient utilisées. Pour une grande partie de l'Allemagne, la voie la plus directe passait par Zurich. La guerre franco-allemande de 1870 changea tout. Lorsque l'Alsace-Lorraine eut été annexée, son réseau de chemins de fer rentra dans celui de la Prusse; on y établit de bons trains express, et la plus grande partie des voyageurs arriva à Bâle. Mais là on ne s'arrêtait guère, tandis qu'un courant assez important s'établit sur Zurich, augmentant notablement la circulation sur le chemin du Bötzberg, et presque toujours ce détour avait pour objet de rester un ou plusieurs jours à Zurich avant d'aller en Italie.

De plus, Zurich a tiré du Gothard de très grands bénéfices pour son commerce et son industrie. La facilité des relations les a multipliées. Beaucoup de maisons ont établi des succursales ou des fabriques en Italie. Par le Simplon, Genève obtiendra les mêmes avantages d'une manière plus marquée. La distance jusqu'à Milan sera franchie plus rapidement et à moins de frais.

Enfin, Genève conservera un avantage qui ne peut que se développer. Elle est la porte de toute une circulation déjà établie du midi et de l'ouest de la France vers le nord par Bâle et l'orient par l'Arlberg, comprenant Vienne, une partie de la Russie et la vallée du Danube jusqu'en Turquie. Si des tunnels sont nécessaires pour franchir la barrière des Alpes et aller en Italie, les grandes et importantes régions du midi de la France, qui comprennent aussi l'Espagne et toute la Méditerranée, ne connaissent pas ces obstacles, bien que la nature y ait aussi marqué les lignes à suivre. Une grande partie de la circulation du nord de l'Allemagne avec ses au-delà et les Pays-Bas devrait aboutir à Bâle et de là à Genève, que sa position

excentrique sert admirablement et qui se trouve comme à la bouche d'un tunnel réunissant deux régions étendues, avec tous les bénéfices que comporte cette situation. Celle-ci, il faut le dire, a été entamée il y a deux ans. L'Allemagne, en coquetterie avec la France, a établi des trains rapides par ses chemins d'Alsace et, avec le concours du P.-L.-M., sur Besançon et de là au midi par Lyon, ce qui a enlevé au Jura-Simplon une partie du trafic des voyageurs de transit entre Bâle et Genève, mais il reste encore, outre la Suisse, qui est un facteur important, Bade, le Wurtemberg et la Bavière, plus ce qui arrive par l'Arlberg.

Genève n'est donc point sacrifiée. Il lui reste une position superbe, déjà acquise, qui s'améliorera de tout ce que le Simplon lui apportera, sans qu'elle coure le danger d'une attente exagérée, comme celle que ferait naître sa ligne préférée, qui lui vaudrait probablement, bien avant son ouverture, l'immigration la moins désirable, celle dont une grève récente lui a révélé le péril. Lorsque quelques années se seront passées et que l'on verra dans leur réalité les effets de l'ouverture du Simplon, peut-être les Genevois se féliciteront-ils de ne l'avoir pas emporté, comme ils le désiraient. En tout cas, le Frasne-Vallorbe leur procurera ces avantages beaucoup plus promptement que ne le pourrait la Faucille, dont l'étude reste à faire, sans que l'on puisse savoir ce qu'elle pourrait donner. Que cette dernière ligne devienne vraiment utile et profitable, et elle se fera. Pour le moment, elle n'était qu'un obstacle.

III

Ces difficultés, qui retarderont l'ouverture du raccourci Frasne-Vallorbe, n'ont pas été les seules. Le percement du Simplon a mené une vie agitée et pleine de péripéties, qui semble devoir durer jusqu'au bout. D'après des documents officiels italiens et suisses peu ou point connus du grand public, les tentatives dont il a été l'objet remontent à plus de trente ans en arrière, alors qu'une compagnie française, dirigée par M. de Lavalette, avait demandé une concession pour la ligne du Valais et dépensé un assez gros capital à solliciter une subvention de 50 millions du gouvernement français. C'était à la fin du second empire et, mieux appuyée, elle aurait peut-être réussi à l'obtenir, surtout après que le Gothard fut assuré, mais le désastre de 1870 intervint, et à partir de ce moment toute chance d'y amener les chambres françaises disparut. Même si elles y eussent consenti, on se serait heurté au refus de l'Italie, devenue hostile, et qui ne tenait aucunement à faciliter ses rapports avec la France. Cette raison a dominé pendant bien des années. Sans qu'elle fût exprimée, les nombreuses tentatives faites du côté de la Suisse, où le Simplon comptait d'ailleurs plus d'adversaires que de partisans, vinrent échouer contre ce mauvais vouloir, dont les Italiens n'avaient garde de parler.

Les autres obstacles étaient du reste nombreux et d'assez forte taille. Le gouvernement italien avait toujours déclaré, d'un côté qu'il n'accorderait pas de subvention pour le tunnel, de l'autre qu'il exigerait que la plus grande étendue de celui-ci fût sur territoire italien, ce qui

limitait forcément les plans et la direction du percement. Mais il avait construit jusqu'à Domo d'Ossola une ligne onéreuse aussi longtemps qu'il n'y aurait pas de tunnel, et sa prolongation, jusqu'à Iselle, au débouché de celui-ci, entraînait une forte dépense et d'assez grandes difficultés d'exécution. Ce tronçon, relativement assez court, est la seule partie de la ligne dont la pente soit un peu forte, et il peut être considéré comme la part de l'Italie au percement, qui aura pour elle d'ailleurs de grands avantages, ne fût-ce qu'en vivifiant une partie de son réseau.

Enfin la compagnie du Jura-Simplon parvint à présenter un projet viable, sur lequel des négociations s'ouvrirent. Elle demandait d'abord une subvention modeste, mais, après le refus péremptoire de l'Italie, elle n'insista pas et se rabattit sur des contributions des provinces et des localités intéressées directement, qui devaient fournir d'abord 6 millions, puis 5, et ont fini par souscrire 4 millions.

Le Jura-Simplon avait obtenu d'une maison sérieuse, MM. Brandt, Brandau & Cie, l'engagement de construire à forfait le tunnel pour une somme de 54 millions de francs. Celui-ci ne devait être que pour une voie, mais le projet comportait le percement d'un second tunnel parallèle, à section réduite, relié à l'autre de distance en distance, qui devait servir pendant la construction à sa ventilation et à l'écoulement de ses eaux. Dès qu'une seconde voie deviendrait nécessaire, les entrepreneurs s'engageaient à l'agrandir et à le mettre dans le même état que l'autre moyennant une somme de 15 millions de francs.

Ces conditions étaient bonnes, et la compagnie suisse jugea qu'elle pourrait entreprendre cette grande œuvre

si une subvention de 20 millions lui était assurée. Les provinces et villes italiennes souscrivaient pour 4 millions, et il restait 16 millions à trouver en Suisse. Cela a été fait sans grande peine. La confédération, ayant contribué pour 4 ½ millions à l'augmentation de subvention devenue nécessaire pendant la construction du Gothard, s'était engagée à donner pareille somme pour le Simplon et le Splügen lorsque ces passages seraient percés. Le reste de la subvention fut souscrit comme suit:

Confédération suisse	Fr.	4 500 000
Canton de Berne	»	1 000 000
» Fribourg	»	2 000 000
» Vaud.	»	4 000 000
» du Valais	»	1 000 000
» de Neuchâtel.	»	1 250 000
» Genève	»	1 000 000
Commune de Lausanne	»	1 000 000
Cercle et commune de Montreux . .	»	270 000
Compagnie de navigation du Léman.	»	240 000
Total,	Fr.	16 260 000

Quatre de ces cantons possédaient des droits de reversion sur une partie des lignes du Jura-Simplon. Le gouvernement fédéral et la compagnie estimaient qu'il était indispensable de les racheter, la somme établie, et qui ne l'a été que par beaucoup de travail, devant être portée en déduction de leur subvention. Voici les chiffres :

Canton de Fribourg.	Fr.	1 800 000
» Vaud	»	750 000
» Neuchâtel	»	1 000 000
» Genève	»	750 000

Il restait donc à payer: à Fribourg, fr. 200 000; Vaud, fr. 3 250 000; Neuchâtel, fr. 250 000; Genève, fr. 300 000. Le Valais avait payé d'avance fr. 280 000.

La subvention fédérale, étant à fonds perdus, a été attribuée, en vertu, croyons-nous, du précédent établi pour celle du Gothard, aux cantons qui ont fourni un subside. Divisée en actions de 200 fr. et ajoutée à celles de leur subvention, elle leur donnait les chiffres suivants :

	Actions fédérales.	Actions de subvention.	Total.
Berne . . .	2 195	4 000	6 195
Fribourg .	4 390	8 000	12 390
Vaud . . .	8 780	16 000	24 780
Valais . . .	2 195	4 000	6 195
Neuchâtel .	2 745	5 000	7 745
Genève . .	2 195	4 000	6 195
	22 500	41 000	63 500

Ces actions de subvention devaient jouir des mêmes droits que les actions ordinaires, pour prendre part, entre autres, aux délibérations des assemblées d'actionnaires de la compagnie, avec les deux restrictions que voici :

« La participation aux dividendes commencera dès et y compris l'exercice qui suivra la date de l'ouverture du tunnel à l'exploitation. Elle consistera dans une part dans les trois quarts du surplus prévu au § 4 de l'article des statuts comme revenant aux actions privilégiées et aux actions ordinaires ($4 \, ^1/_2 \, ^0/_0$ aux premières, $4 \, ^0/_0$ aux secondes), en ce sens que ces trois quarts seront répartis entre les actions privilégiées, ordinaires et de subvention Simplon, au prorata de leur valeur nominale.

» En cas de liquidation de la compagnie, les actions de subvention Simplon seront remboursées immédiatement après les actions ordinaires. Après le remboursement au pair des actions de subvention du Simplon, le surplus, s'il y en a, servira d'abord à éteindre les bons de jouissance, et, s'il reste encore un solde, il sera réparti entre les actions privilégiées, les actions ordinaires et les actions de subvention Simplon, au prorata de leur valeur nominale. »

Les souscriptions italiennes n'ont pas été très faciles à réunir. On n'y compte que quelques gros chiffres :

Province de Milan.	L.	750 000
» Gênes (en 2 fois). .	»	300 000
» Novare	»	220 000
Commune de Milan	»	1 150 000
» Gênes (en 2 fois). .	»	900 000,

puis viennent des souscriptions décroissantes de 40 000, 20 000, 15 000, 10 000, 5000, 2000, 1000, puis, au bas de l'échelle, non moins de 48 souscriptions de L. 209. Ceci n'ayant pas suffi, le gouvernement italien a parfait les 4 millions en prenant à sa charge une somme de L. 478 952. Précédemment, il s'était engagé à payer à la compagnie une subvention de 3000 francs par kilomètre du tunnel sur territoire italien, calculé sur une longueur virtuelle de 22 kilomètres, soit 66 000 francs par an, jusqu'à l'expiration de la concession. Les mêmes conditions ont été faites à ces subventions qu'à celles de Suisse, c'est-à-dire que le Jura-Simplon doit leur donner en échange des actions en troisième rang.

Toute cette affaire a été non seulement très bien combinée, mais tout à fait équitablement. Son but était d'obtenir un appui pécuniaire indispensable en rendant le fardeau aussi léger que possible et en y attachant des avantages d'une certaine valeur: la participation des subventionnants, comme actionnaires, à la gestion de la compagnie, et une part aux bénéfices qui peut devenir d'une certaine importance et les intéresser directement à la prospérité de l'entreprise. On n'aurait pu mieux faire. Pour les cantons suisses, le rachat de leurs droits de reversion sur des parties du réseau du Jura-Simplon était aussi excellent.

Mais, lorsque la Confédération a voulu racheter le réseau du Jura-Simplon, elle a cherché naturellement à se libérer de toutes ces obligations, et elle a offert de racheter les subventions à ces conditions: les premiers versements, qui comportent le 40 % de la somme totale, seraient considérés comme acquis à l'entreprise, et elle prendrait à sa charge les suivants moyennant sacrifice des actions de subvention.

Tout aussi naturellement, les cantons ont fait grise mine à ces propositions. Leurs conseils d'état ont été lents à répondre affirmativement, et pour plusieurs les grands conseils, qui auront le dernier mot, ne se sont pas encore prononcés. Quant à l'Italie, on a dit qu'aucune difficulté n'était à craindre, mais le point n'est pas réglé et il dépend probablement du gouvernement de ce pays.

IV

Or, ce gouvernement n'est pas d'accord avec celui de Berne. Il avait traité avec le Jura-Simplon, et maintenant le conseil fédéral entend se substituer à la compagnie. Quand l'Italie avait devant elle une compagnie privée, elle stipulait que celle-ci exploiterait non seulement le tunnel, mais la ligne italienne jusqu'à Domo d'Ossola, où serait placée la gare internationale. La Suisse désirait que cette dernière fût située à Brigue, mais elle avait cédé sur ce point. Et si la gare d'échange est à Domo d'Ossola, l'exploitation suisse doit aller jusque-là. Voilà une des difficultés. Il est probable qu'il y en a d'autres, et l'on peut croire qu'elles tiennent toutes au rachat, et que lorsqu'on en est arrivé au fait et au prendre, le transfert a soulevé des objections auxquelles on n'avait pas songé d'abord.

Car, lorsque l'on consulte les documents officiels, on voit que cette question a été tranchée entre les gouvernements. En apparence, l'Italie a consenti au transfert par la note du 11 avril 1898 de M. Visconti-Venosta à la légation suisse à Rome. Mais ce n'est que l'apparence, en ce sens que rien n'a été prévu pour le rachat des subventions, auquel la Suisse tient avec toute raison. Il faut citer le passage:

« Grâce à des allocations supplémentaires du gouvernement et des corps moraux intéressés, le subside italien de quatre millions est assuré.

» Quant au transfert éventuel de la concession italienne par la compagnie à la Confédération, l'assentiment du gouvernement du Roi, aux termes de l'article 8 de la convention du 22 février 1896, peut par votre gouvernement être considéré dès maintenant comme acquis, *sous la réserve naturellement qu'en cas de transfert la Confédération se substituerait purement et simplement aux droits et obligations découlant, pour la compagnie, des actes et conventions* qui ont établi et réglé sa situation envers le gouvernement italien. »

Voilà probablement où se trouve la fissure. L'Italie a consenti au transfert à la condition que la Confédération prendrait à sa charge les obligations de la compagnie. Si les subventions italiennes ne peuvent être rachetées, celles de Suisse ne devraient pas l'être, et le rachat du Jura-Simplon peut être mis en question.

Quel malheur! diront peut-être quelques personnes. Nous croyons au contraire qu'il est extrêmement heureux pour la Suisse que cette difficulté ait surgi avant qu'il soit trop tard.

V

On doit considérer, en effet, qu'elle en signale une autre, de même nature, relativement au Gothard, dont on ne s'est pas préoccupé comme il l'aurait fallu, parce que le rachat de cette ligne ne peut avoir lieu qu'en 1909. Or, la Suisse se trouvera à ce moment en face d'un problème analogue et d'une solution autrement difficile. Pour construire le Gothard, une première subvention de 85 millions a été insuffisante, et on a dû y ajouter en cours de travaux 34 autres millions. L'Italie y a contribué pour la plus forte part, à peu près 50 millions, l'Allemagne pour une somme moindre, mais encore forte; les cantons suisses pour 20 millions à l'origine, et quand il a fallu augmenter la contribution, plusieurs cantons ne pouvant faire ce sacrifice, la Confédération en a pris la charge pour 4 $^1/_2$ millions.

Bien que ces subventions ne soient pas représentées par des actions en second rang analogues à celles que doit fournir le Jura-Simplon, elles confèrent cependant à leurs propriétaires le droit de prendre part aux assemblées d'actionnaires et à la nomination du conseil d'administration, où les états subventionnants peuvent avoir des représentants spéciaux. Il y a aussi des conditions au sujet des tarifs, avec obligation de les abaisser dès que le produit net de l'entreprise dépassera le 9 $^0/_0$. Au delà d'un dividende de 7 $^0/_0$ aux actions, tout le surplus doit être attribué par moitié au capital-actions et au capital-subventions.

Lorsque la confédération voudra racheter, elle devra s'entendre avec les états subventionnants pour la cession de leurs droits. Comment les désintéressera-t-elle? Qu'of-

frira-t-elle aux cantons suisses en échange de leurs droits? L'Italie consentira-t-elle à se laisser mettre hors d'une affaire pour laquelle elle a fait de si grands sacrifices?

On dira sans doute que la Confédération offre plus de garanties qu'une compagnie privée, et en Allemagne, où l'état possède la plus grande partie des chemins de fer, l'argument pourra avoir une certaine valeur. En Italie, ce sera tout le contraire. Ce pays, en effet, a racheté tout son réseau, que le gouvernement a d'abord exploité lui-même, avec des résultats tellement désastreux qu'il s'est empressé de le remettre à des compagnies privées, qui l'administrent à leurs risques et périls en versant à l'état une partie de leur recette nette, qui est fort loin de représenter les intérêts que celui-ci doit payer pour sa dette. Et une fois le rachat opéré, l'industrie privée s'est désintéressée des chemins de fer, et l'état a dû lui-même construire toutes les lignes nouvelles, quitte à les remettre pour l'exploitation aux compagnies fermières. Ce sont ces constructions, ajoutées à l'insuffisance des produits du réseau dans son ensemble, qui ont été la plus grande source des embarras financiers de l'Italie pendant nombre d'années.

Nous entendons déjà des personnes qui s'écrieront: Oh! nous ferons cela mieux en Suisse! Mais qui se chargera de le donner à entendre au gouvernement italien? D'ailleurs, nous n'en savons rien. C'est au bout de quelques années seulement que l'on se rendra pleinement compte des avantages et des inconvénients d'une administration bureaucratique des chemins de fer suisses, et jusque-là au moins il conviendra d'être modeste.

En attendant, on comprend parfaitement que l'Italie ne se soucie pas de se trouver pour le Simplon en face

d'une administration d'état, au lieu de la compagnie privée avec laquelle elle a traité pour le percement, et qui n'a pas encore achevé son œuvre. Il ne paraît pas non plus désirable que de grandes lignes internationales telles que le Gothard et le Simplon soient administrées par des états. Si des conflits s'élèvent, ils en deviendront tout de suite plus graves et dangereux que s'il s'agit de compagnies privées, qui peuvent servir de tampons pour amortir les chocs.

VI

Il reste à mentionner un obstacle moins grand peut-être, mais dont on ne peut faire entièrement abstraction, la compagnie du Jura-Simplon. Comment se fait-il qu'elle arrive à percer un tunnel de cinq kilomètres plus long que celui du Gothard en se contentant d'une subvention de 20 millions, alors que l'autre n'a pu s'achever qu'avec des subsides près de six fois plus grands, soit 119 millions? Les tunnels, sans doute, se creusent aujourd'hui à meilleur compte qu'autrefois. La raison principale cependant est que les lignes d'abord du tunnel de Göschenen-Airolo étaient longues et coûteuses, tandis qu'au Simplon la ligne du côté suisse est terminée depuis bien des années. Mais elle a toujours été onéreuse à la compagnie, ainsi que le fut assez longtemps celle de Lausanne à Vallorbe, qui en était le complément indispensable. Le Jura-Simplon a donc supporté une perte notable en attendant l'achèvement de son réseau et la percée qui devait le vivifier tout entier. Or, c'est au moment où elle allait jouir du fruit d'une longue attente et de grands sacrifices que le gouvernement fédéral lui offre

de la racheter à des conditions jugées peu satisfaisantes et peu équitables par les actionnaires. Les accepteront-ils ?

Il est à remarquer que la compagnie, depuis qu'elle a été libérée de toute influence politique et exploitée commercialement, s'est relevée d'une manière extraordinaire. Elle est aujourd'hui en pleine prospérité et parfaitement préparée à tirer le meilleur parti de l'ouverture du Simplon, ce qui est dans l'intérêt évident de la Suisse comme de l'Italie. Après le rachat, elle sera tronçonnée. Une bonne partie de ses lignes sera jointe à d'autres arrondissements du réseau fédéral, et beaucoup de sa force aura disparu avec l'autonomie qui lui a permis de vivifier son réseau, au grand avantage des autres compagnies, lesquelles ont bénéficié dans une forte mesure de tout ce qu'elle a fait pour attirer en Suisse de nouveaux courants de voyageurs et de touristes. Jamais une administration d'état ne pourra accomplir une œuvre pareille, qui n'est ni dans sa nature ni dans ses cordes.

VII

N'est-il pas curieux que le rachat des compagnies purement suisses se soit accompli avec une facilité relative, tandis que les deux grandes lignes internationales du Gothard et du Simplon n'ont pu être absorbées, la première parce que le moment du rachat n'arrivera que dans six ans, la seconde à cause des difficultés qui se sont élevées, sans qu'on ait pu encore les résoudre toutes? A coup sûr, la connexion entre les deux entreprises ne saurait être niée. Les mêmes obstacles au rachat se présentent pour l'une comme pour l'autre. Se

figure-t-on le Simplon racheté, tandis que le Gothard ne pourrait l'être et devrait rester entre les mains d'une compagnie ?

Avant d'absorber le réseau du Jura-Simplon, il est donc absolument nécessaire que toutes les questions qui se sont présentées à son sujet soient également résolues pour le Gothard, et les négociations à ce sujet devraient marcher de pair. La décision à prendre n'est pas brûlante. Tout le monde est intéressé à ce que l'achèvement du tunnel et la mise en train de l'exploitation se fassent par la compagnie, à laquelle on pourra offrir alors probablement des conditions de rachat plus équitables. Si le gouvernement fédéral n'obtient pas ce qu'il désire, les deux compagnies subsisteront, mais non sans qu'on ait pris avec elles des arrangements favorables au pays.

Et la votation populaire qui a ordonné le rachat? objectera-t-on. Eh bien, il y aura ici un cas de force majeure. Le peuple, dans ses comices, peut beaucoup lorsqu'il s'agit d'intérêts purement nationaux ; il est impuissant en face d'engagements pris à l'égard d'états étrangers, qui doivent être tenus coûte que coûte.

ED. TALLICHET.

CHRONIQUE PARISIENNE

Fin d'automne. — Ceux qu'on empêche de dormir. — Le concours d'enseignes. — La crise du libéralisme. — Théâtres : *Résurrection, Orphée aux enfers.* — Livres d'étrennes.

Notre attention, en cette fin d'automne, a été sollicitée de tant de côtés à la fois, qu'en commençant cette causerie, j'ai devant moi la matière de dix chroniques au moins au lieu d'une. Les événements se chevauchent, se heurtent, tirent le regard en tous sens, ôtant à l'esprit toute possibilité de trouver l'orientation du courant, de saisir un certain ordre entre les faits. Si on les mettait en ordre, ce serait par une opération tout artificielle. Il n'y a rien à faire, c'est la vie de Paris dans sa multiplicité, dans son incohérence ; il faut l'accepter telle qu'elle est.

On peut cependant détacher de cette ronde effrénée et noter au passage quelques figures familières, quelques visages connus. Il y a un petit lot de questions qui se présentent tous les trois ou quatre mois aux guichets de l'attention publique, implorant une solution. On leur prodigue les belles paroles, les encouragements, mais tout cela se termine par une invitation à « repasser » une autre fois. De ce nombre avait été jusqu'à présent la fameuse question du *gaz*. Elle vient enfin d'être résolue à l'avantage des habitants de Paris. Le mètre cube de gaz nous coûte trente centimes, prix plus élevé que partout ailleurs en Europe. A partir du 1er janvier, il n'en coûtera plus que vingt ; le préfet de la Seine a trouvé une combinaison qui permet de réaliser immédiatement, sans le concours d'une loi, cette réforme si longtemps désirée. Pourquoi ne l'a-t-elle pas été plus tôt ? Demandez-le à la politique, à la toute-puissante et toute-

brouillonne politique. Mais laissons là nos rancunes ; il serait hors de propos de faire grise mine à un cadeau de jour de l'an aussi bien imaginé.

La question du *Champ-de-Mars* vient également d'être enterrée. Nous allons enfin voir disparaître les ruines de l'exposition de 1900 ; mais le temps sera long avant que les terrains du pourtour soient vendus et construits, et que la ville, aux termes de sa convention avec l'état, ait employé le prix de cette vente à transformer le centre en de beaux jardins. Cela demandera au moins dix années. Je vous ai déjà parlé aussi du prolongement de la rue de Rennes, des intérêts qui le réclament et de ceux qui s'y opposent. Il est revenu dernièrement sur le tapis, mais il soulève de si sérieuses objections de la part des membres de l'Institut, dont il dérangerait les travaux, que la question devra faire l'objet d'un examen approfondi. Il faut savoir accepter quelque lenteur dans la marche de certaines affaires ; il importe qu'elles ne réussissent pas du premier coup, et leurs apparents échecs successifs ne sont que leurs étapes prudentes vers la solution. Nous aurions été curieux pourtant de voir celle de l'affaire Humbert, d'autant qu'une certaine agitation de la police a pu naguère la faire croire toute proche. Mais c'était une fausse alerte, et nous n'avons en perspective qu'une condamnation des escrocs par contumace. C'est une solution qui n'en est pas une.

— Cette fin d'année se signale aussi par de fréquentes inaugurations de monuments élevés à la mémoire d'hommes illustres. Il y a des gens qui cèdent avec une incroyable facilité à la tentation d'empêcher les morts de dormir. Plus ce repos est mérité, plus ils s'acharnent à en troubler la paix. Rarement leur activité s'est montrée plus fiévreuse, plus insatiable que depuis quelques semaines. On a inauguré successivement en différents points de Paris les monuments de Balzac, de Baudelaire et du poète Gabriel Vicaire. On travaille à celui d'Alfred de Musset. Les statues n'ont pas suffi ; on projette des *voyages*. J'ai vu à la chambre un député monter à la tri-

bune et proposer la translation au Panthéon des cendres de Michelet, de Renan et de Quinet. Depuis, la liste s'est augmentée de Balzac, et l'on songe aussi à Emile Zola. Le haut civisme dont ce dernier fit preuve le désigne particulièrement pour cet honneur. Mais la nécessité de déranger les autres ne s'impose pas. Une difficulté se présente d'ailleurs en ce qui concerne Michelet ; le grand historien s'était assigné pour sépulture définitive un lieu plus modeste, ainsi qu'en témoigne une lettre de M. Gabriel Monod que le *Temps* a publiée.

— Après une série d'expositions successivement consacrées aux *serins*, aux *chats*, aux *oiseaux de basse-cour*, le public parisien a été convié au plus original des spectacles de la saison, celui d'un *concours d'enseignes*. Je vous ai entretenus du projet, qui était dû, rappelons-le, à l'initiative du peintre Detaille ; sa réalisation me fait un devoir d'y revenir. C'est le premier concours de ce genre qui ait lieu en France ; mais Bruxelles nous avait donné l'exemple. Londres a bien organisé, à un siècle d'intervalle, deux expositions d'enseignes, mais elles avaient un caractère purement rétrospectif et non point, comme les « concours » de Bruxelles et de Paris, un but franchement pratique : encourager le renaissance de l'enseigne dans la ville moderne. Paris va toutefois plus loin que Bruxelles ; le présent concours, nous dit-on, inaugure un véritable Salon annuel de « l'art de la rue. »

Les concurrents ont répondu nombreux à l'appel : deux cents environ. Leurs envois étaient réunis à l'hôtel de ville, dans la salle Saint-Jean, à laquelle ils donnaient l'aspect le plus pittoresque. L'œil y parcourait toute la gamme de l'enseigne, depuis celle que supporte une potence en fer forgé jusqu'au simple écriteau plus ou moins orné, en passant par les enseignes appliquées au mur sous forme de panneau colorié ou de haut-relief en céramique. Quelques artistes et industriels ont tenté de rajeunir le genre, de faire du moderne ; une des conditions du concours écartait, en effet, tout envoi qui ne sortirait point du pastiche. Mais mon impression est que les

résultats les plus heureux ont été obtenus par les concurrents qui, sans rien copier, se sont enfermés dans les lignes générales de l'enseigne traditionnelle et classique. L'art moderne, avec toutes ses ressources, peut rajeunir l'enseigne dans les détails ou la matière, mais il doit respecter une forme d'art dont la raison d'être appartient au passé. De la fantaisie tant qu'on voudra, mais pas trop. L'enseigne, sans cela, aurait bientôt fait de se confondre avec l'affiche, sa fille débraillée, qui l'a supplantée sans plus de façon, et cela sans peine, parce qu'elle répond mieux aux exigences de la réclame. Mais à l'enseigne était réservé le charmant privilège de ressusciter comme une réclame de luxe, et plusieurs de celles qui figuraient au concours étaient d'ores et déjà destinées à certaines maisons du commerce élégant qui en pareront leur façade, croyez-le bien, non seulement « pour la gloire, » mais aussi par surcroît de distinction et instinct de suprême coquetterie. Et vous savez que coquetterie et esprit pratique sont souvent synonymes.

— Tels sont, comme vous le voyez, les sujets légers dont nous ne craignons pas d'occuper nos pensées en face des redoutables problèmes de l'heure présente. Ceux-ci se posent avec une insistance plus marquée à mesure que la loi sur les associations se poursuit dans ses conséquences. Tandis que le gouvernement préparait, pour la soumettre aux chambres, la liste des congrégations dont il proposait d'admettre ou de rejeter les demandes d'autorisation, une grande discussion s'est ouverte sur la *crise du libéralisme;* elle a rempli les journaux, les revues, les brochures spéciales. D'excellents esprits, nullement suspects de sympathie pour les partis rétrogrades, voyaient avec tristesse les amis de la liberté approuver les mesures prises par le gouvernement. Ces restrictions à la liberté d'une catégorie de citoyens leur semblaient pernicieuses pour un régime qui se fonde sur la liberté même. La « mainmise de l'état sur l'enseignement » constitue en outre, à leurs yeux, un danger pour l'avenir ; elle livre l'enseignement aux politiciens

et à l'arbitraire des gouvernements successifs, qui lui imposeront tour à tour leur doctrine et détruiront ainsi « l'unité morale » de la France.

Mais l'autre danger, celui qui a provoqué ces mesures, n'est-il pas plus menaçant, plus positif? J'ai fait une petite trouvaille, au printemps dernier, sur les quais, dans la boîte d'un bouquiniste ; c'était une livraison de la *Bibliothèque Universelle*[1]. En parcourant la *Chronique parisienne*, je suis tombé sur ce passage : « Aujourd'hui comme autrefois, c'est dans les questions relatives à l'enseignement que les conflits se produisent avec plus de vivacité. C'est là en effet que la prédominance de l'influence ecclésiastique ou de l'influence laïque peut avoir les conséquences les plus importantes. L'église est patiente, elle a le temps d'attendre ; et le droit de *façonner selon ses vues* les jeunes générations suffit pour la consoler de bien des misères, car elle y voit un gage certain, sinon de la domination dans le présent, du moins d'une victoire assurée dans un avenir prochain. » Plus loin, il était question de l'école congréganiste de la rue des Postes, qui prépare les candidats à Saint-Cyr, et dont les anciens élèves, à Saint-Cyr et au régiment, « se tiennent le plus possible à l'écart des autres officiers. » — « Je ne veux pas, dit l'auteur de la chronique, leur en faire un crime, je constate un fait qui a déjà produit des conséquences importantes, *et qui en produira de plus importantes encore.* » Poursuivant ma lecture, j'arrivai à ceci : « La liberté de l'enseignement supérieur aura pour conséquence nécessaire d'accentuer encore la scission entre *les deux moitiés de la jeunesse française.* » Ces lignes, écrites il y a vingt-sept ans, me frappèrent par leur actualité. Elles n'ont point vieilli ; le temps, qui passe sa lime sur les idées comme sur les pierres, n'a fait qu'accentuer leurs angles au lieu de les émousser ; inaperçues, peut-être, au moment où elles parurent, elles prennent maintenant un étonnant relief. Les inquiétudes de leur auteur ont été justifiées par les scandales d'audience du procès Zola et

[1] Livraison d'octobre 1875.

tous ceux qui s'y rattachent. Si les deux moitiés de la « jeunesse française » enlèvent aux « deux jeunesses » de M. Waldeck-Rousseau le mérite de la nouveauté, du moins les confirment-elles, en montrant que le péril signalé dans le discours de Toulouse n'est pas une simple bulle de savon.

Mais les fidèles du libéralisme intransigeant ferment les yeux devant les preuves de l'action envahissante de la congrégation. La « mainmise » sur l'enseignement leur paraît plus redoutable venant de l'état que venant de Rome. N'est-on pas, au contraire, moins fondé à s'alarmer de mesures prises dans un simple but de protection légitime, et dont la rudesse est passagère, que d'une conquête lente et réfléchie des âmes, poursuivie dans un esprit qui est la négation même du libéralisme ?

— Les théâtres nous ramènent à des sentiments plus optimistes. Le théâtre, encore plus que le livre, doit être une école pour la foule, parce que son action sur elle est plus vivante et plus immédiate. Nos jeunes auteurs dramatiques semblent avoir conscience de leur mission, et cela sans pédanterie, ce qui ne fut pas toujours le cas de leurs aînés. Le héros de la *Châtelaine*, de M. Alfred Capus, propose à la foule des spectateurs d'excellentes maximes en action, par l'effet de l'énergie marchant de pair avec la bonté. Un autre écrivain, M. Henry Bataille, a eu l'excellente idée d'adapter à la scène française le beau roman de Tolstoï, *Résurrection*. L'œuvre du grand romancier russe est peut-être, dans toute la littérature, celle qui donne le plus au lecteur l'illusion d'une histoire vraie. Il en est peu qui dramatisent à ce point le « cas de conscience, » en l'élevant et en l'élargissant jusqu'à ce qu'il s'objective, sans toutefois s'y confondre, dans une ardente pitié pour les foules opprimées.

La tentative de M. Bataille a été couronnée d'un très grand succès, et le théâtre de l'Odéon traverse maintenant d'heureux jours. L'auteur a tiré un parti très habile des situations qui se prêtaient à l'interprétation scénique. Mais il est préférable,

pour jouir pleinement de la pièce, de ne point connaître le roman. Ceux qui l'ont lu ont gardé de ses divers épisodes un souvenir trop vif pour que le drame ne leur apparaisse point avec ses lacunes, ses trous, ses raccourcis inévitables. Les autres sont éblouis et charmés, parce que tout cela est nouveau pour eux et qu'ils ne font point la comparaison. Or, le roman de Tolstoï est encore ignoré de plus de gens qu'on ne croit. J'entendais l'autre soir, en omnibus, un monsieur âgé expliquer à un jeune couple, qu'il mettait « au courant, » que la Maslowa était une *institutrice*. M[lle] Bady a su rendre ce personnage aussi touchant dans le malheur qu'attrayant dans la grâce heureuse. Quant à M. Dumény (Nékludoff), les trois années qu'il passa au théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg, ont dû lui être de quelque profit pour composer son rôle de prince russe; la critique lui a néanmoins reproché de manquer de couleur locale et de traverser la Russie en voyageur parisien.

— Après une reprise aux Bouffes de *Miss Helyett*, exubérante fantaisie à laquelle le public est toujours fidèle, l'*Orphée aux enfers*, de Jacques Offenbach, a reparu sur l'affiche des Variétés. Cet opéra-féerie a attiré beaucoup de monde : ceux, d'abord, qui l'avaient vu autrefois et étaient curieux de le revoir, autrement monté et interprété; ceux ensuite qui ne l'avaient jamais vu et étaient impatients d'assister à un spectacle dont ils avaient toujours entendu parler et dont les airs leur trottaient dans la tête depuis l'enfance. Cette pièce a vieilli, c'est incontestable, et ceux qui ont le plus goûté à son apparition ce genre de farce ne peuvent s'empêcher d'en convenir. Comme la *Belle Hélène*, cette parodie mythologique sent l'époque où il était nouveau de réagir par la blague contre l'antiquité telle que la perpétuaient et la pétrifiaient les pédants de collège. La direction du théâtre l'a compris; elle a étouffé cette cause d'insuccès sous un luxe de costumes et de mise en scène qui lutte de somptuosité avec celui de nos plus ambitieux music-halls. La musique elle-même, d'ailleurs, n'a pas vieilli, et elle est si pleine d'entrain, de verve endiablée,

si riche de grâces ironiques, qu'elle n'a nullement à souffrir de l'éclat donné à ces ballets, à ces tableaux-vivants, à ces cortèges, à ces orgies.

— Ne laissons pas passer l'époque des étrennes sans signaler quelques nouveautés en fait de livres.

M. Armand Dayot publie chez Hachette une nouvelle édition remaniée de son *Napoléon raconté par l'image* (1 vol. gr. in-8°). Ce livre est un vaste musée de l'iconographie napoléonienne. M. Dayot ne s'est pas contenté de faire la chasse aux documents dans les collections de l'état; il s'est adressé aussi aux collections particulières. Est-il un homme dans l'histoire qui ait étonné le monde autant que l'a fait Napoléon? Cela demande réflexion; mais la négative s'impose si l'étonnement qu'un homme cause à l'humanité se mesure au nombre de ses portraits; car Napoléon est celui dont on a fait le plus de portraits. Le beau livre de M. Dayot nous permet de comparer entre elles toutes ces images, dont les unes sont célèbres et les autres peu connues. Bustes, tableaux, médailles, gravures, statues, statuettes, rien n'y manque, même pas les objets usuels, — couteau, encrier, moule à gaufres, blouse de billard, — où se retrouvent les traits du grand homme. Chacun d'ailleurs le reproduit à sa manière, avec son imagination et sans grand souci de la ressemblance : un artiste italien lui donne un nez retroussé et des lèvres épaisses.

Le texte qui accompagne ces reproductions est très instructif et d'une érudition pleine d'attrait; il nous promène dans les interstices de l'histoire, dans ses coins familiers que néglige l'enseignement officiel et qui la font pourtant si vivante.

Les grands naufrages, par Henri de Noussane (1 vol. grand in-8° jésus, Hachette), intéresseront les grands garçons et aussi beaucoup de parents. On y trouve le récit de tous les sinistres maritimes célèbres, lointains ou rapprochés, dont les détails se sont effacés de notre mémoire. « Le même drame, dit l'auteur, se poursuit, immuable, en ce monde. Au début du vingtième siècle, les mêmes scènes se renouvellent qui se

déroulèrent, déjà, vingt siècles et plus avant notre ère. » La forme du récit est simple et soignée. Douze belles planches en couleurs ornent le volume.

Chez les mêmes éditeurs (*Bibliothèque rose illustrée*, pour les enfants de dix à quinze ans) : *L'épée du donjon*, par Mme Chéron de la Bruyère ; *Le bonheur de Michel*, par Mlle G. du Planty ; *Les petits Poussargues*, par François Deschamps (très drôle ; à lire avec l'accent méridional) ; *Les enfants du Luxembourg*, par Mme Chabrier-Rieder : mœurs parisiennes du petit monde.

Pour les mêmes âges, dans le format in-8° : *Nini-la-Fauvette*, par Ernest Daudet (Hachette) ; *Fille de rois*, par Pierre Maël (Hachette).

Pour les petits : *Les animaux en train de plaisir*, joli album de chez Hachette, illustré de scènes désopilantes où les animaux sont incroyablement *humains*, tout en restant des bêtes.

Pour les jeunes filles : *Anielka*, par Boleslas Prus, traduit par B. Noiret (in-16, Perrin), très touchante histoire d'une petite Polonaise.

Livres sérieux : *Mon premier tour du monde*, par Mlle H.-S. Brès (album in-4°, Hachette). Il s'adresse aux bébés qui viennent d'apprendre à lire et leur fait faire une promenade instructive dans tous les pays du globe ; *Cent récits de l'histoire de France*, par G. Ducoudray (in-4°, nouvelle édition, Hachette). Excellent ; nombreuses illustrations.

Signalons pour finir, à la librairie Plon, un livre qui ne se donne pas pour un livre d'étrennes et qui s'adresse à tous les lecteurs, mais qui est fait pour intéresser vivement les jeunes garçons : *La carrière d'un navigateur*, par Albert Ier, prince de Monaco (un vol. in-8° écu). Il abonde en aventures aussi variées qu'émouvantes, et la vivacité des souvenirs de l'auteur communique parfois à ses récits un bonheur d'expressions réservé d'ordinaire aux écrivains de métier.

CHRONIQUE ITALIENNE

La princesse Mafalda. — Les aliénés de San-Servilio. — Livres.

Nos érudits et nos esthètes sont aux champs. Le nom que Victor-Emmanuel III a choisi pour sa seconde fille ne leur revient pas. Elle s'appelle Mafalda. Les musiciens trouvent que cela se chante mal, et les philologues, habitués à tourmenter les mots, pensent que ce nom pourrait bien devoir sa forme étrange à une erreur de copiste. Ce ne serait pas une raison de le condamner s'il était plaisant. Souvenez-vous de l'imprimeur maladroit auquel Malherbe doit son plus joli vers:

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses.

Les princes de la maison de Savoie veulent remettre en honneur les noms portés avec éclat par leurs ancêtres, et ils ont bien commencé. Le duc d'Aoste a nommé ses fils Amédée et Aimon, le roi d'Italie a baptisé sa fille aînée du délicieux nom de Iolanda. Mais la toute petite princesse qui vient de naître n'a pas eu de chance, son nom est trop rare, il faut qu'elle nous laisse le temps de l'apprendre et de l'aimer. Et cependant la première Mafalda, sa marraine, fut une femme célèbre au douzième siècle. L'Italie et le Portugal appréciaient ses vertus, elle était vaillante et forte, elle maniait l'épée avec désinvolture, et on dit même qu'elle fit peur à l'empereur Barberousse, l'ennemi de son frère. Fille d'Amédée III, duc de Savoie, sœur de Humbert III, dit le Bon, Mafalda connut à la guerre Alphonse Henriques, roi de Portugal, qui devait être un jour son mari. Cette Italienne et sa suite firent pénétrer en Portugal certaines coutumes de leur pays, et, comme cette reine aimait la poésie, elle sut attirer à sa cour les plus fameux troubadours de son temps. L'année même de son mariage (1146), le poète Marcabru vint en Lusitanie. Et j'ima-

gine que ce troubadour, ennemi des femmes, « qui, jamais, n'en aima aucune, ni d'aucune ne fut aimé, » comme il nous l'a dit lui-même, dut rimer pour cette reine martiale et artiste ses premiers vers galants. On dit encore que Cercamon, le vagabond, et Peire de Valeira chantèrent à la cour de Mafalda, et que c'est à son règne qu'il faut faire remonter les premiers symptômes d'italianisme en Portugal. La petite princesse qui vient de naître sera-t-elle guerrière ou poétesse ? Laissons-la dormir dans son berceau et souhaitons-lui une vie sans combats et sans gloire, une vie de douceur et de bonté, avec quelques épines et quelques roses. Sera-t-elle une femme de demain, éprise de féminisme et d'impossible égalité ? Ce serait dommage, car alors elle donnerait raison aux grognards qui lui gardent rancune de ne pas être un garçon. Et maintenant, avez-vous reconnu un *h* sous un *f*, un *u* sous un *l* et un *t* sous un *d* ? Si vous l'avez fait, vous aurez retrouvé le nom si sympathique de Mahaut, forme ancienne de Mathilde.

— Le conseil général de la province de Venise avait décidé, il y a un an, de faire inspecter les maisons d'aliénés de la Vénétie afin d'apporter à l'organisation de ces établissements toutes les modifications requises par les progrès de la psychiatrie. La commission chargée de cette inspection a terminé ses travaux, et son rapporteur, M. Belmondo, professeur à l'université de Padoue, vient de publier les résultats de cette visite. Les faits que M. Belmondo expose avec une précision, une clarté et un courage admirables ont impressionné profondément l'opinion publique. Et ces révélations jouent dans nos préoccupations actuelles un rôle si important que je ne puis me soustraire au pénible devoir de vous en informer. J'ai hésité à vous parler de ces choses, parce que l'horrible exerce sur notre esprit une action singulière : il nous pousse à généraliser le mal, à exagérer encore la portée de faits déjà assez graves par eux-mêmes, et il alimente un de nos pires travers, la curiosité stérile. Il est difficile d'être juste quand on est sous le coup de l'indignation et, cependant, sans indignations et sans enthousiasmes, que ferions-nous ?

La commission chargée de l'inspection des hospices d'aliénés de la province de Venise a constaté d'une façon générale que tous ces établissements laissaient beaucoup à désirer et qu'il serait souhaitable qu'ils fussent soumis au contrôle d'une commission de spécialistes dont la vigilance hâterait la réalisation des réformes nécessaires. Mais à Montebelluna et surtout à San-Servilio, M. Belmondo a trouvé un état de choses qui nous reporte à l'époque où l'on considérait les malheureux atteints d'aliénation mentale comme des maudits et des criminels. Ce qui contribue à augmenter encore l'impression douloureuse de ces révélations, c'est que les établissements de San-Servilio et de Montebelluna ont été jusqu'ici confiés à des congrégations religieuses. L'hospice de San-Servilio renferme actuellement 608 malades gardés par 65 infirmiers laïques. Cet hôpital était dirigé par le R. P. Minoretti, docteur en médecine, assisté du docteur Brajon, qui demeurait à Venise et qui, presque octogénaire, était constamment empêché par sa santé dans l'accomplissement de ses devoirs. Il y avait bien encore un jeune médecin, le Dr Pappalardo, qui vivait dans l'hôpital, mais il n'était pas aliéniste et on le tenait à l'écart, sans doute parce qu'il n'avait pas encore perdu le goût des *nouveautés* qu'il avait pu entrevoir dans les cliniques universitaires. Le R. P. Minoretti remplissait différentes fonctions qui l'éloignaient parfois de l'hôpital et c'était alors le père Vicario qui passait directeur, bien qu'il n'eût jamais étudié l'art de guérir. L'administration, l'économat, la pharmacie et les autres services annexes étaient également confiés à des religieux.

Au point de vue de l'hygiène, l'établissement de San-Servilio laisse tout à désirer. Les malades y sont empilés dans des locaux mal aérés, ils ne sont pas isolés comme il convient, et les règles de la propreté la plus élémentaire sont outrageusement violées. Sans entrer ici dans d'inutiles détails, nous nous bornerons à un exemple : M. Belmondo a trouvé un malade lié sur son lit dans une chambre dont une des fenêtres donnait sur les lieux d'aisance qui, sans cela, auraient été privés de lumière. Les membres de la commission

furent consternés de trouver en usage à San-Servilio des appareils coercitifs dont l'emploi est dès longtemps aboli partout. La camisole de force que l'on fait endosser aux violents, quand leur état l'exige, est peu connue à San-Servilio. En revanche, on s'y sert de menottes et de fers reliés entre eux par des chaînes, de telle sorte qu'à première vue on ne saurait distinguer les pensionnaires de cette maison des galériens de l'ancien régime pénitencier. A chaque révolte des patients ainsi mis aux fers, les larges anneaux qui leur prennent les poignets et les chevilles leur entrent dans la chair. Il en résulte des callosités et des ecchymoses. Et les malades que l'on traite ainsi ne sont pas tous des violents, il y a là de simples agités, mis aux fers après une attaque et que l'on a oublié de délivrer. Le rapporteur a vu des aliénés qui portaient les menottes depuis cinq ans, d'autres avaient depuis plusieurs mois les mains et les pieds enchaînés. Une partie de ces malheureux portaient leurs fers nuit et jour, un épileptique sujet à des attaques nocturnes avait les mains liées à un large ceinturon de cuir qui lui ceignait les reins. Enfin, il y avait là des hommes qui avaient été liés enchaînés sur leur couchette, et deux de ces infortunés furent trouvés couchés ainsi et entièrement nus. En cinq ans l'administration de cet hôpital (!) dépensa 4958 lires et 60 centimes pour l'acquisition et l'entretien des chaînes, des anneaux et des ceinturons destinés aux pauvres aliénés. Ce qui ajoute à l'horreur de ces faits, c'est que les infirmiers pouvaient arbitrairement user de ces terribles *remèdes*, tandis que, dans toutes les maisons de santé modernes, la camisole de force ne peut être mise à un patient que sur l'ordre formel du médecin et sous son contrôle. Il résulte de ce qui précède que la première règle de la psychiatrie moderne, la liberté, était inconnue à San-Servilio. De nos jours, où l'on cherche à mettre partout en pratique le système des colonies et où l'on s'applique à réduire toujours davantage l'application des traitements que l'on pourrait appeler disciplinaires, on a retrouvé en vigueur à San-Servilio des méthodes qui remontent au temps où la psychiatrie n'était pas

encore une science. Et le rapporteur, désolé de ce qu'il a dû nous révéler, s'écrie : « Les chaînes, ces mêmes chaînes que dès l'extrême fin du dix-huitième siècle Pinel et Chiarugi brisaient dans les maisons d'aliénés de France et de Toscane et qui disparaissaient pour toujours, ces chaînes dont on ne veut même plus aujourd'hui charger les galériens condamnés à perpétuité, sont restées en usage à Venise, dans leur dernier refuge, pour y raconter des choses d'un autre âge et témoigner de cruautés oubliées, partout ailleurs, depuis longtemps. » Après les fers, la faim. Les malades de San-Servilio sont nourris avec une évidente insuffisance. On destine à chaque homme 350 grammes de pain par jour. La viande ne leur est pas donnée quotidiennement, on la remplace quelquefois par du fromage ou des omelettes. Les pains trouvés par les membres de la commission d'inspection dans la cuisine de San-Servilio devaient peser 150 grammes chacun, mais en réalité ils n'en pesaient que 135. A San-Servilio, pour 608 malades, on ne consomme que 2 lires 74 centimes de lait et la moyenne des frais de pharmacie ne monte qu'à 3 lires 62 centimes par jour. C'est incroyable, mais malheureusement nous ne savons que trop que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Il y a dix ans, deux de nos meilleurs aliénistes, MM. Lombroso et Tamburini, relevèrent, dans un rapport sur l'organisation de nos maisons d'aliénés, un grand nombre d'abus. En 1898, le médecin provincial de Vicence, M. Loriga, présenta, lui aussi, aux autorités, un rapport où il réclamait des réformes urgentes. Mais néanmoins la routine triompha des protestations comme des bonnes volontés. En sera-t-il de même cette fois-ci? Je ne le crois pas, car le coup a porté et l'inquiétude est entrée dans nos cœurs. M. Belmondo, en prenant la parole au nom de ses collègues de la commission d'inspection, était décidé à tout dire et à tout oser; sa franchise sans voiles est tout à la fois un acte de probité et un témoignage de patriotisme élevé. Ses efforts ont abouti déjà en partie. Le R. P.

Minoretti, qui a pris la fuite après la publication du rapport qui nous occupe, a été relevé de ses fonctions. Le médecin adjoint a été mis à la retraite et le conseil provincial de Venise a décidé, à l'unanimité, de mettre immédiatement à l'étude les réformes proposées par la commission, afin de pouvoir en commencer l'application dans six mois. A Montebelluna, où les femmes sont traitées à peu près comme on traite les hommes à San-Servilio, on prendra également des mesures provisoires en attendant mieux.

La presse anticléricale a mené grand bruit autour de ces révélations. Elle a tort de trop voir une affaire de parti là où il y a, avant tout, un cas de conscience et d'humanité. Le R. P. Minoretti n'est pas un méchant homme, puisqu'il a voué sa vie au soin des malades, mais il a péché par ignorance, et, en ces matières, l'ignorance prend les allures du crime. Ce qui est inconcevable, c'est que l'on ait laissé si longtemps un médecin pareil à la tête d'un grand hospice d'aliénés. Comment les autorités compétentes de la province de Venise ont-elles pu croire que trois médecins, dont l'un était octogénaire et dont le plus jeune n'était pas aliéniste, pouvaient suffire, même médiocrement, aux exigences de 600 malades?

« Peut-on comprendre, a-t-on dit, que les patients ne se soient pas révoltés? » Comment s'en étonnerait-on? les aliénés incurables ne quittaient plus l'hôpital et ceux qui, plus légèrement atteints, en sont sortis, ont sans doute pensé que cet hospice était semblable aux autres et que, s'ils avaient été riches, ils n'y seraient pas entrés.

La nécessité d'une loi protectrice des hospices d'aliénés ressort avec évidence du rapport de M. Belmondo. Seuls, en Europe, nous n'avons pas de loi spéciale pour réglementer le fonctionnement de ces établissements hospitaliers. Il y a plus de vingt ans qu'on discute cette question sans jamais arriver à une conclusion pratique. Le plus récent de ces projets de loi, celui de M. Giolitti, n'a pas encore été présenté aux chambres. Il est permis d'espérer que cette fois-ci nous touchons au but et qu'enfin on passera des paroles aux actes, maintenant

que la conscience publique a été si douloureusement secouée par la révélation de ces tristesses sans nom.

— Naturellement, comme tous les ans à pareille époque, ma table est encombrée de livres. Il m'en coûterait de ne pas vous en parler, il m'en coûte davantage encore de vous en parler en courant. Mais que faire? Sachez que MM. Morselli et De Sanctis ont publié un intéressant volume, consacré à Giuseppe Musolino. Cette *Biografia di un bandito* est une étude médico-légale et sociale des plus attachantes. C'est bien un peu touffu peut-être, mais le brigand auquel ces messieurs se sont attaqués est un personnage, et il mérite qu'on le regarde de très près[1].

M. Lino Ferriani, un autre sociologue criminaliste, nous a donné *I drammi dei fanciulli*. Dans ce volume, où de sérieuses préoccupations philanthropiques côtoient un excessif amour-propre d'auteur, M. Ferriani s'occupe du trafic des petits Italiens et des misères de l'enfance. Mais n'a-t-il pas tort de faire des maîtres d'école, auxquels nous devrions brûler des cierges, les farouches tyrans des petits garçons et des petites filles qui ne *veulent* pas travailler[2]?

L'almanach des dantologues, la *Strenna dantesca*, est un élégant petit volume plein de choses. De toutes nos publications de fin d'année, c'est la moins banale, assurément. Le calendrier dantesque figure cette fois-ci, comme l'an dernier, en tête du livre. La couverture et le frontispice de la *Strenna* sont ornés de deux effigies de l'Alighieri. Les articles que nous offre cet almanach spécial sont variés dans leur unité. Quelques-uns présentent un attrait particulier, comme les pages de Giosuè Carducci sur les allusions de Dante à la *Vita Nuova*. Isidoro del Lungo nous entretient des maisons des Alighieri, à Florence, et Antonio Fogazzaro nous communique une pensée profonde et délicate qui reflète bien ce rare tempérament d'artiste philosophe[3].

La quatrième édition de la *Divine comédie* de Scartazzini

[1] Treves, Milan, 1903. — [2] Omarini, Côme, 1902. — [3] F. Lumachi, Florence, 1903.

vient de paraître. Elle a été revue et renouvelée avec soin par G. Vandelli. Cet érudit modifiera peut-être, par la suite, quelques-unes des corrections qu'il nous propose, mais en tout cas les nombreuses petites améliorations qu'il a apportées au célèbre texte seront fort estimées par les dantologues[1].

M. Manfredi Porena a publié un travail sur les *Manifestations plastiques du sentiment des personnages de la Divine comédie*. Je me réserve de m'occuper ici plus longuement de cette étude[2]. Je ferai de même pour un volume, important dans sa nouveauté, que M. Bernardo Sanvisenti a consacré à l'*Influence de Dante, Pétrarque et Boccace* sur la littérature espagnole[3].

D'un jour à l'autre nous attendons le livre dans lequel le duc des Abruzzes nous racontera l'expédition qu'il a faite à bord de la *Stella Polare*. Ce volume sera certainement un régal pour les géographes et pour les bibliophiles.

La maison Hœpli, de Milan, a ajouté deux bons volumes à la série de ses *manuali*. Le premier, dû à M. Melli, est consacré à l'*Erytrée* et à son histoire. Ce livre nous renseigne très exactement sur le passé et sur le présent de notre colonie. Le vivant récit que M. Melli fait de la bataille d'Adoua est des plus instructifs. On y voit quelles terribles conséquences peut avoir une erreur topographique[4].

Le second volume dont je veux vous parler est un livre d'une incontestable utilité et d'une lecture hautement suggestive. C'est la *Cronologia delle scoperte e delle esplorazioni geografiche dall' anno 1492 a tutto il secolo XIX*, de M. L. Hugues, professeur à l'université de Turin. Des dates, des noms et des faits, c'est plus qu'il n'en faut pour nous entraîner très loin, à la suite des courageux exploiteurs qui nous montrent, en dépit du proverbe, qu'il est pour nous encore bien des choses nouvelles sous le soleil[5].

En Italie, comme partout, les *Mémoires d'un médecin russe*

[1] Hœpli, Milan, 1903. — [2] Hœpli, Milan, 1902. — [3] Hœpli, Milan, 1902. — [4] Hœpli, Milan, 1902. — [5] Hœpli, Milan, 1903.

ont été lus avec émotion, et ce livre, qui est le cri d'une conscience, a donné aux graves questions de la responsabilité médicale un regain d'actualité. C'est sans doute ce qui a poussé M. Lelio Montel à écrire un volume où il étudie les médecins du passé, ceux de notre temps et ceux de l'avenir. C'est une œuvre de journaliste facile, superficielle, mais vivante et par endroits pleine de verve[1].

CHRONIQUE ANGLAISE

La nouvelle année. — Le grec ancien en danger. — Quelques livres boers sur la guerre. — Autres livres. — G.-A. Henty.

Pour la première fois depuis la déclaration de guerre aux Boers, il y a trois ans, nous sommes en situation, en Angleterre, de pouvoir nous souhaiter les uns aux autres une heureuse nouvelle année. Nous paraissons enfin avoir retrouvé des eaux calmes, après toutes les tempêtes et les vicissitudes que nous avons eu à traverser du fait non seulement de la guerre, mais aussi du décès de la reine, de la maladie du roi, de la dépression générale, tant commerciale que sociale. La seule question qui semble laisser encore un peu d'inquiétude est celle des impôts, qui, par suite de nos dépenses sud-africaines, pèsent lourdement sur nos épaules ; les plus confiants d'entre nous espèrent que le budget qui sera proposé au mois d'avril prochain par le chancelier de l'échiquier nous vaudra un sensible allègement. Je leur conseillerais plutôt de méditer cette ancienne béatitude tirée de je ne sais où, mais qui contient un solide élément de bon sens : « Heureux ceux qui n'attendent rien, car ils ne seront pas désappointés. »

— Le grec ancien est en train de soutenir un rude combat dans le monde lettré d'Angleterre. Même dans sa plus forte

[1] *I medici.* Rome et Turin, Roux et Viarengo, 1902.

citadelle, l'université d'Oxford (« refuge des causes perdues, » comme on l'a appelée), la proposition de lui substituer l'étude des langues modernes et des sciences n'a été rejetée qu'à une majorité relativement petite. Je serais terriblement embarrassé si j'avais à trancher cette question épineuse. Je devrais assurément être en état de me faire une opinion raisonnée sur ce sujet, car j'ai eu le bonheur de recevoir une éducation classique complète, mais j'ai toujours eu une si profonde antipathie pour le grec qu'il me serait impossible d'être impartial à son égard. Il n'en était pas de même du latin, que j'ai toujours aimé et que je puis encore lire avec intérêt. Aussi, j'ai lâché le premier dès que j'en ai eu l'occasion. Je ne puis attribuer mon aversion pour le grec qu'aux complications de sa grammaire, qui nous arrêtait à chaque pas. Qui pourrait apprécier les beautés de Shakespeare s'il était obligé d'analyser chaque mot et chaque particule, ligne après ligne? C'est pourtant ce que nous étions obligés de faire avec les poètes grecs. Pour ma part, je n'hésiterais pas à condamner le grec, tout en regrettant de rejeter ainsi dans le passé un vieux compagnon de jeunesse; mais je dois reconnaître qu'il y a une autre face à la question, qu'heureusement pour le monde tous les esprits ne sont pas formés sur le même moule que le mien, et que beaucoup parmi les plus grands et les plus distingués de mes compatriotes, hommes d'état ou philosophes, dans la vie privée comme dans la vie publique, sont littéralement imprégnés de grec et d'esprit grec jusqu'au bout des ongles; et je balancerais longtemps avant de prendre une décision contraire aux vues qu'ils doivent nécessairement avoir sur ce sujet.

Ceux qui préconisent le changement prétendent qu'ensuite de l'adoption générale en ces dernières années du système d'éducation « moderne, » dans nos écoles publiques, l'étude du grec n'a plus de raison d'être, pour une bonne partie du moins de la nouvelle génération. Autrefois, les garçons qui se destinaient à l'armée, ou bien ne fréquentaient pas du tout l'école publique, ou la quittaient de bonne heure, avant d'en avoir retiré tous les fruits, pour se soumettre à un régime spécial qui

les préparait à l'examen militaire. Aujourd'hui, ils passent directement de l'école à l'armée ou aux affaires, et les anticlassiques déclarent qu'il est dur de priver ces jeunes gens des avantages de l'éducation d'Oxford où le grec, dans les premières classes, est obligatoire. J'avoue que je ne trouve pas cet argument du tout concluant. L'instruction requise de nos soldats et de nos hommes d'affaires peut différer, j'imagine, considérablement de celle qu'il faut pour produire des hommes d'état, des philosophes, des théologiens, en un mot des « intellectuels » supérieurs, et je crois que nous devrions hésiter et réfléchir longtemps avant de sacrifier aux tendances utilitaires du moment une institution aussi vénérable que l'étude du grec. Quant à dire qu'il est dur d'empêcher un jeune homme d'étudier à Oxford, c'est un argument que je n'admets pas non plus. L'université d'Oxford a été fondée et subsiste à certaines fins, et je ne vois pas pourquoi elle élargirait ses barrières et changerait de caractère pour l'amour d'une vaine popularité. Toute cette question mérite d'être considérée d'infiniment plus près qu'elle ne l'a été jusqu'ici; mais le peu d'écart qu'il y a eu entre les deux partis, lors de la dernière votation, montre l'extrême gravité de la situation, et les amis du grec doivent venir à la rescousse, s'ils veulent que celui-ci l'emporte.

— Les *Mémoires* de M. Kruger (Londres, Fisher Unwin) répondent, pour le fond et pour la forme, assez à ce que nous attendions. Ils ont été dictés à MM. Bredell et Grobler et revus pour la publication par le Rev. Dr Schowalter. Nous pensions bien qu'ils ne seraient pas un modèle de style et qu'ils ne jugeraient pas en toute impartialité la conduite de notre gouvernement, et nous ne nous sommes pas trompés.

« Mensonges, trahison, intrigues et excitations secrètes contre le gouvernement de la république, y lit-on, voilà les traits distinctifs de la politique anglaise. » Comme on pouvait aussi le prévoir, l'auteur n'est pas tendre pour Cecil Rhodes, « un des caractères les plus dépourvus de scrupules qui aient jamais existé, » « la malédiction de l'Afrique du sud. » Lord Milner, « cet instrument de M. Chamberlain, ce chauvin type, auto-

crate au delà de toutes limites, faisant fi de tout ce qui n'est pas anglais, » n'est guère mieux traité. M. Kruger n'hésite pas à rééditer la théorie suffisamment démentie de la « complicité de M. Chamberlain dans la flibusterie du Dr Jameson, une entreprise dont la responsabilité ne doit pas peser sur celui-ci seul. » A part ces apostrophes caractéristiques et malgré l'intérêt qui s'attache nécessairement aux déclarations d'une personnalité aussi en vue, le livre dans son ensemble est plutôt ennuyeux.

Nous avons ensuite les *Souvenirs de la guerre anglo-boer*, par le général Ben Viljoen (Londres, Hood, Douglas & Howard), qui sont aussi empreints d'une amertume assez naturelle à l'égard de certaines individualités.... L'auteur s'écarte cependant de M. Kruger en ce qu'il met au crédit de celui-ci même, et de Cecil Rhodes, l'origine de l'affaire Jameson. Son récit de la guerre jette une vive lumière sur l'insuffisance des troupes boers, l'incapacité de leurs généraux, et l'absence de contrôle suprême, qui, selon lui, semble avoir paralysé les plus louables efforts. Un de nos proverbes dit que « trop de cuisiniers gâtent la sauce, » et s'il est vrai, comme le raconte le général, qu'à la bataille de Colenso il reçut quatre ordres contradictoires de quatre chefs différents dans l'espace de dix minutes, on commence à comprendre pourquoi les Boers ne profitaient pas de leurs succès, comme on l'a vu plus d'une fois au début de la campagne. Dans ces volumes et autres analogues, il ne faut pas perdre de vue que les opinions exprimées sont des opinions individuelles. On nous promet plusieurs autres récits de la guerre dus à la plume de contemporains du général Viljoen, et nous devons naturellement suspendre notre jugement jusqu'à ce que tous aient vu le jour.

Immédiatement après les deux ouvrages susmentionnés, mais peut-être supérieur par l'importance de son contenu et par l'intérêt qu'il éveille, vient *Trois années de guerre* du grand De Wet lui-même (Londres, Constable). Cette œuvre porte les marques d'une compilation hâtive, telles que de continuelles inexactitudes dans les noms et les dates,

et, comme le livre de Viljoen, a beaucoup perdu à la traduction; mais elle est à lire. Du fait qu'elle est dédiée « A mes co-sujets de l'empire britannique, » nous pouvons conclure que l'amertume qui déborde chez M. Kruger en est absente, mais l'auteur ne craint pas à l'occasion de recourir à la calomnie, et ne se donne guère la peine de cacher son mépris pour la stratégie anglaise. Il ne ménage d'ailleurs pas non plus, au cours de ses critiques, quelques-uns de ses propres collègues. Il se peut que le vieux Cronje fût en droit de ne prendre conseil que de lui-même et de ne tenir aucun compte des suggestions d'un novice dans l'art de la guerre tel que l'était De Wet, qui, bien que venant de remporter un brillant succès à Nicholson's Nek, n'était qu'un simple fermier au moment où les hostilités éclatèrent. Ce qu'il y a de sûr, c'est que De Wet prétend hardiment que, si Cronje avait suivi ses avis, en confiant à lui, De Wet, et à Delarey, un corps de 1500 hommes pour faire une diversion après Maggersfontein, la désastreuse reddition de Paardeberg et l'épouvantable panique qui s'ensuivit auraient été complètement évitées.... Il se moque de notre système de blockhaus, sans doute parce qu'il en est sorti lui-même sain et sauf dans quelques circonstances ; mais je ne crois pas qu'il puisse nier que, si le système est primitif et ne répond pas aux plus hautes données de la stratégie, sans lui nous n'aurions jamais pu faire ces râfles de droite et de gauche dans tout le pays, qui ont si fort contribué à hâter la fin de la guerre. Sans lui, non plus, nous n'aurions pas réussi à garder nos communications intactes et à assurer notre ravitaillement en vivres et en munitions. De Wet, je pense, ne ferait pas de difficultés pour reconnaître que, bien qu'il fût possible parfois d'échapper aux blockhaus à la faveur de l'obscurité, de jour il ne fallait pas y songer. Il est curieux de noter l'insurmontable antipathie qu'il a pour le terme de « guérilla, » appliqué à sa méthode de faire la guerre. Ce terme, dit-il, est seulement applicable « lorsqu'une nation civilisée en a si complètement battu une autre que non seulement la capitale est prise, mais aussi le territoire d'une frontière à l'autre occupé de telle façon que

toute résistance soit impossible. » J'aurais cru que cette définition s'adaptait parfaitement à la situation du sud de l'Afrique, bien des mois avant la conclusion de la paix. Des surprises, des escarmouches, des enlèvements de convois et ruptures de communications, certes, il y en avait tant qu'on voulait, mais de batailles rangées, point, ni reconnaissances en force de la part de l'ennemi, bref, aucun des éléments qui composent ce que nous sommes accoutumés à appeler la guerre civilisée.

Comme ses collègues, De Wet exprime son horreur pour ceux de ses compatriotes qui ont eu le bon sens de nous offrir leurs services pour activer la fin de cette malheureuse lutte, et il ne rougit pas de poser « pour la galerie » de nos détracteurs continentaux, en dénonçant notre traitement des femmes et des enfants. Mais, malgré ces taches, le livre est un simple et clair récit de soldat, et jette certainement quelque lumière sur plusieurs points obscurs de l'histoire de la guerre. Nous attendons maintenant les ouvrages promis sur le même sujet des généraux Louis Botha et Delarey, sans parler du *Journal de campagne* que De Wet, dit-on, a l'intention de publier prochainement.

— M. Anthony Hope, comme romancier, a deux manières bien distinctes : l'une, hautement mélodramatique, où il traite, sous une forme historique, les événements du jour avec un talent tout particulier; l'autre peignant simplement la société moderne. Pour ma part, je préfère la première, mais tout ce qui sort de sa plume est bon, et son dernier ouvrage, *Les intrusions de Peggy* (Londres, Smith Elder & C°), qui nous montrent la vie de Londres, spécialement sous son aspect bohème, est tout à fait captivante. La partie la plus réussie est, à mon avis, la description de lord Barmouth, sa famille et son entourage. C'est un tableau achevé de l'extraordinaire mélange de respectabilité, d'exclusivisme et de féroce égoïsme qu'on rencontre fréquemment chez nous, et qui est peut-être considéré par quelques personnes comme cette « moelle de la grandeur de l'Angleterre, » souvent citée, et que tant d'hommes sages ont prétendu découvrir sous des dehors tout à fait diffé-

rents. Ce n'est assurément pas un ensemble de qualités fait pour nous rendre chers à nos innombrables compatriotes semés sur la surface du globe, pour qui le « milord anglais, » depuis que nos fils de famille se sont mis à faire leur « tour d'Europe, » est devenu un sujet de commentaires peu flatteurs. Il a cependant aussi ses bons côtés. Il implique un très grand respect de soi-même et une ligne de conduite élevée, et en cela il est éminemment louable; mais, pour maintenir cette ligne à la hauteur voulue, il faut un effort dont la pauvre nature humaine n'est pas toujours capable, et l'humanité en général, en cette époque de démocratie éclairée, est encline à regarder d'un œil soupçonneux et sceptique ceux qui, au milieu d'elle, se posent en êtres supra-humains; de là sa joie non déguisée quand survient une de ces chutes retentissantes qui sont inévitables de temps à autre. Néanmoins, je crois qu'en somme lord Barmouth et ses semblables méritent notre estime, parce qu'ils portent haut le drapeau de l'idéal. Mais je suis un Anglais, tenant de naissance un certain respect de la hiérarchie sociale et croyant jusqu'à un certain point que « noblesse oblige. » Je ne sais si le commun des Français serait d'accord avec moi. Ils feraient sans doute rentrer ma caractéristique sous le chef d'hypocrisie bigote; mais ils auraient tort. Tels de nos grands seigneurs peuvent avoir l'esprit étroit, mais ils sont sincères dans leur désir de conserver intact l'honneur de leur maison et de transmettre à leurs descendants le flambeau sacré des bonnes manières et des bonnes mœurs. Seulement, bien entendu, il y a toujours quelque chose de ridicule à vouloir se donner comme le « sel de la terre, » et c'est ce côté-là que M. Anthony Hope a rendu avec une habileté et une légèreté de touche remarquables.

— Je puis recommander *Paul Kelver*, de M. Jerome K. Jerome (Londres, Hutchinson), comme une lecture très agréable, mais je ne crois pas que l'auteur ait à remercier les journalistes qui ont comparé son roman à *David Coperfield*. Les deux livres ont ceci de commun, qu'ils sont écrits sous forme d'autobiographie, mais là cesse la ressemblance. L'humour de M. Jerome me

semble plutôt tenir dans une faible mesure de celui de l'Américain Mark Twain, et je suis sûr qu'il serait le premier à reconnaître le gouffre qui sépare son talent du génie de Dickens. Sa nouvelle œuvre me rappelle un peu celles de feu le dessinateur Du Maurier, qui eurent un si extraordinaire et inexplicable succès à la fin de sa vie. M. Jerome a été longtemps pour le public un producteur de « légers riens vaporeux ; » dans *Paul Kelver*, il atteint parfois au pathétique, ce qui doit être une révélation pour beaucoup de ses admirateurs. Certains passages de son livre mériteraient d'être cités. Comme la place me manque, je me contenterai de vous donner une page qui, à mon avis, résume à merveille le principe directeur de notre race :

« Mon père et ma mère avaient été nourris dans une foi étroite. Dans leurs veines coulait ce sang puritain qui a étouffé innocemment bien des joies dans notre pays; cependant, ceux qui ne le connaissent que par ouï-dire ont tort d'en dire du mal. S'il revenait jamais des temps sérieux où la vie elle-même et non seulement les joies de la vie sont en jeu, où il s'agit de montrer, non ce que l'on a, mais ce que l'on est, nous pourrions regretter qu'il y en ait moins aujourd'hui qu'autrefois, de ceux qui se privaient volontairement de tout plaisir, parce qu'ils y voyaient le plus subtil ennemi des principes et du devoir. Ce n'est pas une plante gracieuse que ce puritanisme, car ses racines plongent dans le côté sérieux de la vie; mais il est fort, et de lui vient tout ce qui mérite d'être conservé dans le caractère anglo-saxon. Ses hommes craignaient et ses femmes aimaient Dieu, et si leur langage était austère, leur cœur était tendre. S'ils excluaient de leur vie la lumière du soleil, c'est que leurs yeux voyaient mieux la gloire qui est au delà. Et si leur idée est juste que soixante-dix ans sur cette terre ne sont qu'une préparation pour l'éternité, devons-nous les taxer de folie parce qu'ils détournaient leur pensée des charmes de la vie terrestre ? »

Ce passage me paraît exposer assez bien la doctrine qui prévaut chez pas mal d'entre nous, à savoir que ce que nous

appelons la « conscience non conformiste, » en tout cas sous une de ses faces, l'esprit qui, jadis, abattit en Angleterre la tyrannie civile aussi bien qu'ecclésiastique; l'esprit qui, de nos jours, ne veut pas tolérer la présence d'hommes malfaisants et immoraux parmi nos fonctionnaires publics; l'esprit qui lutte avec ténacité contre l'introduction du « dimanche continental; » l'esprit qui, en dépit de petites rivalités occasionnelles et d'une certaine étroitesse de vues, est le véritable représentant du sentiment religieux dans notre pays, que cet esprit, dis-je, est la vraie « moelle de la grandeur de l'Angleterre. » Ici, comme là où, ainsi que j'y faisais allusion tout à l'heure, « noblesse oblige, » ses ennemis et ceux qui se moquent de lui ne manquent pas de le traiter d'hypocrisie; mais son pouvoir et son influence sont bien trop grands pour pouvoir être basés sur autre chose que sur l'absolue vérité. Personne n'a démasqué avec plus de vigueur que Dickens les hypocrites qui, malheureusement, se parent de ses couleurs; mais personne non plus n'a reconnu mieux que lui les grands principes éternels qui sont la base de cet esprit.

— Je doute que les garçons en général soient très impressionnables, sans quoi le Noël de notre jeunesse anglaise serait certainement attristé par la mort de son vieil ami, G.-A. Henty, qui, depuis bien des années, n'a jamais manqué, au jour de l'an, de la fournir de littérature comme elle l'aime. Il était fait pour raconter les aventures, en ayant vécu beaucoup lui-même, pour avoir pris part à la guerre de Crimée, aux luttes de l'Italie pour son indépendance, aux campagnes de Garibaldi, à la guerre franco-allemande, à celle contre les Ashantis, à l'insurrection carliste, soit dans le commissariat, soit, plus souvent, comme correspondant spécial du *Standard*, auquel il collabora pendant quarante-sept ans.

CHRONIQUE AMERICAINE

La situation politique et les élections. — Quelques effets de la « grande grève » de 1902. — La saison théâtrale. — Toujours la question du divorce ! — Menus faits.

L'année qui vient de s'écouler nous laissera en général, aux Etats-Unis, d'assez mauvais souvenirs. Si l'on peut mettre à son actif la pacification, — finale, il faut bien l'espérer, — des Philippines, cet essor considérable de l'industrie du bâtiment qui est toujours la résultante de l'abondance de numéraire sur le marché, et une situation très satisfaisante des finances publiques, d'autre part 1902 aura été caractérisé par un développement formidable des trusts, des entraves de plus en plus grandes apportées au libre exercice de la concurrence, et par l'un des plus graves conflits entre le capital et le travail qui se soient jamais manifestés dans ce pays.

Les élections de novembre dernier, enfin, ne sont pas de nature à donner beaucoup d'espoir à ceux qui appellent de tous leurs vœux la fin du règne des grandes coalitions financières et des hauts tarifs douaniers. Ces élections, néanmoins, sont instructives : les républicains, en effet, tout en conservant la majorité au congrès, y ont perdu nombre de sièges ; et ceci montre que les dithyrambes tabarinesques des protectionnistes sur la « prospérité » ne sont pas acceptés aveuglément par le peuple américain ; il est incontestable et incontesté, du reste, que le succès des républicains est dû en grande partie au prestige et à la popularité du président Roosevelt. Quant aux démocrates, ils ont reçu une salutaire leçon : le parti, qui était ravagé par des dissensions intestines, comprend aujourd'hui la nécessité de la concorde et celle d'un leader unique ; mais l'effondrement des *silveristes* et du « candidat perpétuel à la présidence, » M. Bryan, a débarrassé les libre-échangistes d'auxiliaires plus redoutables que bien des ennemis.

— De la grève de l'anthracite, mentionnée tout à l'heure, je ne vous dirai pas grand'chose, car elle a défrayé largement la presse européenne depuis quelques mois. Une de ses conséquences les plus déplorables a été de faire souffrir considérablement la population pauvre des grandes villes de l'Est, et surtout de New-York : lorsque le charbon, pendant près d'une demi-année, atteint *cent francs* la tonne, le budget des familles ouvrières est fortement écorné. Aujourd'hui, il est vrai, les prix ont baissé, mais la tonne reste encore beaucoup plus chère qu'avant la grève, — bien que celle-ci soit virtuellement terminée, — et il est malheureusement probable qu'elle ne redescendra plus de tout l'hiver. Les intermédiaires, ainsi que c'est souvent le cas dans des circonstances analogues, profitent de l'occasion ! D'une manière générale, cette grève a été, à New-York, le signal d'une hausse très sensible des prix dans certaines branches du commerce : les pensions de famille, les chambres meublées, le blanchissage, etc., ce qui retombe de fait sur les couches moyennes, lesquelles, comme toujours, partagent avec la classe ouvrière l'honneur de payer les pots cassés dans la majorité des perturbations économiques....

Il est de toute justice, cependant, de reconnaître que la pénurie de charbon est d'autant plus pénible pour la population de nos grandes cités que les Américains ont de déplorables habitudes d'imprévoyance et de gaspillage domestiques. On a pu dire, sans exagération, que la ménagère de ce pays dépense souvent un tiers, parfois la moitié plus de matières alimentaires ou de combustible que sa sœur du vieux monde pour arriver au même résultat. A ce point de vue, la crise actuelle aura peut-être de bons côtés. Si elle apprend aux maîtresses de maison à chauffer modérément leurs appartements au lieu de les maintenir jour et nuit à une température d'étuve ; si elle leur enseigne à laisser tomber leurs feux de cuisine dans l'intervalle des repas au lieu de les pousser sans relâche comme des hauts-fourneaux, à seule fin d'éviter la peine de les rallumer ; si elle fait entrer dans les mœurs l'usage des combustibles à bon marché dans le genre de ceux faits en Europe avec

des résidus qu'en Amérique on n'a jamais crus utilisables; si la disette d'aujourd'hui, en un mot, tend à introduire dans les ménages l'économie, telle qu'on la comprend en Suisse, en France et en Allemagne, on n'aura pas payé trop cher l'expérience un peu dure de ces derniers mois.

Il y a fort à faire, assurément, aux Etats-Unis, sous ce rapport. Le fameux « art d'utiliser les restes, » par exemple, dans lequel excelle la cuisinière française, est encore ici à l'état de théorie; et les économistes constatent tristement qu'un ménage modeste de Paris ou de Berlin vivrait facilement sur ce qui est jeté ou gaspillé dans une maison bourgeoise de New-York. On voit toutefois se produire, depuis quelque temps, des efforts pour perfectionner l'instruction technique des ménagères et de leurs aides. J'ai précisément sous les yeux un rapport publié dans le *Chicago Record Herald* sur les résultats obtenus par l'école gratuite d'arts domestiques, ouverte pendant les vacances à Geneva Lake (New-York State); la popularité croissante de cette institution, le succès d'un établissement analogue créé à New-York même par miss Gould, ainsi que l'accueil favorable fait aux classes de cuisine dans les écoles primaires supérieures, tout cela montre que ces œuvres répondent à un véritable besoin.

Mais il n'y a rien de tel que la nécessité pour enfanter l'industrie.

— *Paulo majora canamus!* La saison théâtrale bat son plein à New-York. A l'opéra, Wagner, cette année, est délaissé presque entièrement pour Mozart, qui lui aussi aura son cycle; *Don Juan*, *Figaro*, *La flûte enchantée*, *L'enlèvement au sérail*, *Cosi fan tutte*, se succèdent pour la plus grande joie des amateurs du vieux style classique, un peu abasourdis et désorientés par la formidable orchestration de la « musique de l'avenir. » Comme variétés, on a repris le *Manru* de Paderewski, *Héro et Léandre*, le gracieux opéra de Mancinelli; enfin deux chefs-d'œuvre, malheureusement et injustement trop négligés aujourd'hui, l'*Ernani* de Verdi et cet *Elixir d'amour* de Donizetti où se trouvent des passages si exquis.

Soit dit en passant, tandis que se manifeste au théâtre cette évolution vers le retour aux mélodies simples, — qui pour beaucoup constituent la vraie et la seule mélodie, — on voit s'accentuer parmi les cantatrices et les chanteurs une tendance à laisser de côté, dans les concerts, tout ce qui ne rentre pas dans le genre des *lieder*, des morceaux où la poésie et la musique sont traitées avec la même importance. On sait que c'est là une des caractéristiques de l'opéra moderne, de Wagner comme de Mascagni. L'année dernière Mme Nordica a, pour ainsi dire, abandonné la scène afin de s'adonner à l'interprétation des *lieder* de tout ordre dans des tournées de concerts. Maintenant c'est Mme Sembrich qui témoigne de dispositions analogues et consacre à ce genre spécial une grande part de son temps. On annonce que nombre d'étoiles de seconde grandeur, suivant cet exemple, s'insurgent contre la tradition qui faisait chanter dans les « recitals » des vers ineptes. Cette nouvelle doctrine est discutable, car on peut objecter que ce ne sont pas les paroles mais la musique que l'on vient entendre au concert. Mais je me garderai bien d'entamer ici une discussion sur ce point délicat!

En matière purement dramatique, l'événement capital de la saison est l'apparition sur nos rampes de Mme Eleonora Duse dans les pièce de d'Annunzio. Vous jugerez de l'intérêt qu'éveille cette interprétation par le fait qu'un journal aussi sérieux que la *Weekly Post* ne lui consacra pas moins de trois articles, l'autre jour, dans un seul numéro. On peut résumer assez bien l'impression produite par ces œuvres sur le public américain en disant que, sans le secours de la grande artiste et le soin méticuleux avec lequel les autres interprètes ont été choisis, elles seraient tombées à plat après fort peu de représentations. Même dans les conditions actuelles, *Francesca da Rimini*, — qui a pourtant subi depuis sa première apparition en Italie d'importantes coupures, — Francesca traîne en longueur. Et ceci est encore plus vrai, *a fortiori*, de la *Citta morta*. L'immense majorité des gens qui vont voir cet étrange mé-

lange de trivialités insignes et de splendeurs poétiques rentrent chez eux avec une impression profondément pénible, malgré l'admiration profonde que leur inspire la Duse.

— Que voulez-vous ? Les mœurs se sont trop adoucies, même en Amérique, pour qu'on se complaise à des spectacles aussi grossiers.... Une preuve de cette amélioration est dans une réforme intéressante récemment introduite par la législature de New-York dans les lois gouvernant les institutions familiales. On a décidé de supprimer le mariage de « droit commun. » C'était une disposition légale séculaire que celle qui permettait à deux êtres de s'unir valablement par simple consentement verbal, sans autre formalité. Il faut dire que depuis de longues années ces mariages d'ordre primitif étaient devenus rares; ils n'avaient jamais été, d'ailleurs, très répandus, car une cérémonie religieuse quelconque était généralement considérée comme nécessaire par les futurs conjoints, surtout par la fiancée. En somme, ce n'était pas là une loi bien gênante et on l'aurait conservée dans le code new-yorkais, ne fût-ce que par respect pour son grand âge, si elle n'avait donné lieu dans ces derniers temps à des manœuvres frauduleuses de la part de certaines aventurières qui cherchèrent à capter des héritages en invoquant la qualité d'épouse légitime du *de cujus*. Cela suscitait des procès d'autant plus compliqués qu'il était difficile souvent de contester la validité des preuves, nécessairement très vagues, du *common law marriage*.

Désormais il faudra toujours un acte écrit par devant un clergyman, un homme de loi ou un magistrat, pour qu'une union soit valable à New-York.

On s'occupe beaucoup de mariages à présent, aux Etats-Unis, — ou plutôt de divorces, car il paraît que ceux-ci deviennent de plus en plus nombreux. Les prédicateurs tonnent en chaire contre ce qu'ils qualifient de *national disgrace ;* les psychologues versent des flots d'encre pour déplorer le mal et nous montrer ses effets : ni les uns ni les autres ne nous donnent les moyens de le combattre efficacement. Chicago étant généra-

lement regardée comme la métropole des divorces, c'est vers elle que l'on se tourne lorsqu'on cherche une explication au présent ordre de choses. Mais nous n'y découvrons aucun facteur particulièrement susceptible de nous éclairer en la matière, sauf l'existence d'un nombre formidable d'agences matrimoniales. Une véritable croisade entreprise tout récemment contre cette plaie de la « Ville du Vent » a dévoilé des faits étonnants. Ces bureaux traitent, semble-t-il, le mariage avec beaucoup plus de désinvolture que les maquignons n'oseraient en déployer pour la vente des chevaux. La raison en est sans doute dans leur immunité contre les réclamations ultérieures : ils ne peuvent guère être pris à partie plus tard à cause des tares de la marchandise ! Aussi, non seulement ils emploient des commis à activer la transaction en écrivant aux intéressés de prétendues épîtres d'amour, mais ils expédient à leurs clients, pour les allécher, des photographies quelconques, achetées en bloc dans n'importe quels ateliers. C'est ainsi que parmi les 300 000 photographies saisies par le chef de la police de Chicago dans les agences, on a découvert celle d'une jeune écolière appartenant à une famille des plus honorables de la cité, et qui était supposée représenter une veuve de trente ans, agrémentée d'une immense fortune et impatiente de convoler.

Quelque étrange que cela soit, ces grossières fraudes réussissent à merveille ; la crédulité et l'aveuglement des gogos fait comprendre en somme l'effronterie des intermédiaires. La majorité des clients s'ingénient à trouver des ressemblances entre la réclame et l'original : les photographies flattent toujours, on le sait ! Et puis il y a les personnes pressées, celles qui font passer avant tout les avantages matériels ; enfin il y a les myopes !... Des mariages ainsi bâclés doivent évidemment donner une belle proportion de divorces ; mais ils ne suffisent pas à les expliquer tous. Peut-être faut-il en mettre un bon nombre sur le compte des unions trop précoces. Il saute aux yeux que des ménages où les deux conjoints n'ont pas encore atteint leur majorité ne connaissent pour ainsi dire rien de la

vie et sont exposés à bien des déboires et des désillusions. Une statistique récente montre même qu'il existe aux Etats-Unis 3785 femmes mariées âgées de moins de quinze ans. On compte 33 veufs et 126 veuves au-dessous de cet âge ; et cette catégorie renferme déjà des divorcés : sept hommes et trente femmes.

La facilité avec laquelle les unions peuvent se rompre est sans aucnn doute un facteur qui doit être pris en considération. Nous avons maintenant des divorces, tout comme des mariages, au téléphone ; on a vu, il y a quelques mois, une affaire de cette nature conclue dans toutes les règles, à grande distance, entre deux villes de l'Indiana, très probablement avec beaucoup plus de célérité que si les témoins et les avocats avaient pu s'entretenir sans l'intermédiaire d'aucun appareil !

Encore faut-il nous estimer heureux que le North Dakota, qui était jusqu'à présent la contrepartie de Gretna Green, se soit décidé à imposer aux candidats au divorce des obligations de résidence : dans certaines localités de cet état, — Fargo, Bismarck, Grand Forks, Jamestown, par exemple, — quarante-huit heures de séjour avaient fini par être suffisantes pour qu'on pût intenter une action en dissolution de mariage. Et l'on s'y rendait de tous les côtés de l'Amérique, autant pour hâter la chose que pour éviter les ennuis de la publicité aux domiciles des parties.

Toujours est-il que la fragilité des unions américaines est malheureusement un fait indéniable et que cette très grave question préoccupe aujourd'hui plus que jamais nos économistes, justement inquiets de ces symptômes de relâchement dans les mœurs.

— Un symptôme plus encourageant est la fortune faite, en un temps relativement court, par quelques-uns de nos écrivains contemporains. Est-ce que la littérature deviendrait une profession rémunératrice ? Prenez, par exemple, Howell et Mark Twain ; certes ce ne sont pas les premiers venus, mais leur talent a été si magnifiquement récompensé dans ces quel-

ques dernières années qu'il est permis de concevoir des espérances sérieuses, — quoique plus modestes ! — pour leurs émules et leurs élèves.

M. Howell, dont le nom n'est guère connu en Europe, vient d'acquérir sur le fruit de ses économies de « novelist » une des plus belles maisons de New-York. Quant à Mark Twain, on le sait, il avait voulu se lancer, il y a quelque temps, dans l'industrie et y avait fait une faillite de près de cinq cent mille francs. Il reprit la plume, alors qu'il avait déjà atteint la soixantaine, et, en neuf années, arriva non seulement à désintéresser entièrement ses créanciers et à s'assurer une confortable indépendance, mais aussi à acheter, il y a quelques semaines, une maison de campagne de 250 000 francs sur les bords de l'Hudson, non loin du manoir de l'immortel Irving.

— M. Booker T. Washington, l'infatigable champion des noirs, vient de réunir en un volume, sous le titre de *Character building*, — la construction du caractère, — trente-sept conférences qu'il a faites à ses élèves de l'institut de Tuskegee sur des principes de morale et de conduite [1]. Ce nouveau livre du fameux éducateur nègre est curieux à plus d'un point de vue : c'est en quelque sorte un guide-âne à l'usage des gens de couleur aux Etats-Unis. Toutefois, quand on voit l'auteur insister sur la nécessité pour messieurs les étudiants de se laver les dents et, — pardonnez le détail, — de se curer les ongles, on ne peut se dissimuler que la tâche si méritoire entreprise par M. Washington et ses auxiliaires est particulièrement ardue. *Character building* peut être lu avec profit par tous ceux qu'intéresse véritablement la grave question des noirs : ils y trouveront matière à de fructueuses réflexions.

[1] Doubleday, Page and C°, éditeurs.

CHRONIQUE SUISSE

Dans le passé : *Fribourg artistique.* — L'histoire au pays vaudois : une nouvelle société populaire ; Chillon et M. A. Naef. — A Genève : la fête de l'Escalade. — Rosalie de Constant. — *Mémoires sur Neuchâtel.* — Le bon vieux temps neuchâtelois. — Le dernier roman de T. Combe. — *Neuchâtel pittoresque.* — Mlle Eugénie Pradez. — *Nos bonnes gens.* — Un savant-poète : *Loin des villes.* — *La coupe d'onyx.*

Cette fois, il n'y a pas à dire, cela ressemble fort à une avalanche : nous parlons des livres dont cette fin d'année nous inonde. Chaque courrier accroît le tas, et l'effroi du chroniqueur grandit avec lui. Heureusement, le chroniqueur peut choisir, et même il le doit. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on publie chez nous beaucoup de choses dont le besoin ne se faisait pas sentir. Le silence est pour elles un traitement à la fois juste et débonnaire. Mais que de livres encore dont il faut tenir compte ! Et combien il est malaisé de mesurer à chacun la part d'attention qu'il mérite !

Une chose nous frappe, c'est que la part la plus importante de notre production littéraire consiste en ouvrages d'histoire et d'archéologie, ce qui semble indiquer que nos intellectuels vivent par la pensée moins volontiers dans le présent que dans le passé, d'où un pessimiste conclurait que celui-ci les console de celui-là.... Disons simplement qu'il est assez naturel que le siècle des ingénieurs soit également celui des archéologues. Plus on est menacé, plus on se défend. Aussi, dans ce pays romand livré à tant d'entreprises industrielles qui portent chaque jour des atteintes nouvelles à notre patrimoine d'art et de beauté, voyez-vous se grouper de toutes parts les amis du passé.

C'est ainsi que la belle publication *Fribourg artistique* se poursuit avec un succès croissant et amasse pour nos historiens un vrai trésor iconographique. Dans l'année qui prend fin, elle

a continué la popularisation de l'œuvre admirable de Friess par la reproduction de toute une série de peintures du vieux maître fribourgeois ; elle a consacré de très belles planches à de vieilles enseignes d'auberge, qui sont de charmantes œuvres d'art ; à des vues de ponts anciens, comme ceux de Semsales ou de Grandvillard, qui font honte à nos ponts modernes ; à des types de maisons citadines ou rustiques d'autrefois, auxquelles il serait cruel de comparer les constructions de nos bâtisseurs d'aujourd'hui.

— Ce sentiment d'intérêt et de respect pour le passé commence à se manifester aussi et à se généraliser dans le pays de Vaud. Au moment où M. Maillefer achève cette belle histoire de son canton dont nous avons fait récemment l'éloge, on annonce la constitution d'une société vaudoise d'histoire fondée sur une base plus large et plus populaire que la société romande. Cette sœur aînée, qui réunit des savants des divers cantons français, demeurera toujours entre eux un lien nécessaire, et continuera de publier des volumes de *Mémoires et documents* comme les tomes V et VI récemment parus [1]. Mais son activité n'a rien à redouter, bien au contraire, de la diffusion du sentiment historique. Les 220 Vaudois qui ont fondé la société populaire d'histoire, le 3 décembre 1902, ne sont assurément pas tous des érudits ; mais, par l'intérêt même qu'ils porteront aux travaux des historiens et des archéologues, ils deviendront en quelque mesure leurs collaborateurs ; c'est ce qu'on voit à Neuchâtel depuis tantôt quarante ans.

Parmi ceux qui ont le plus contribué à raviver l'intérêt des Vaudois pour leurs vieux parchemins et leurs vieilles pierres, M. Albert Naef, l'architecte archéologue, tient assurément une place d'honneur : il vient précisément de publier un mémoire plein de détails curieux et nouveaux sur *La chambre du duc à Chillon* [2], où il reconstitue avec un flair subtil la résidence in-

[1] Voir entre autres le tome V, contenant une traduction du beau travail de M. le curé Stammler sur le *Trésor de la cathédrale de Lausanne*, avec illustrations. Lausanne, Georges Bridel & Cie, in-8°.

[2] Lausanne, imprimerie Borgeaud, in-8°, 1902.

time du comte Pierre et de ses successeurs jusqu'à la conquête bernoise. Il étudie avec un soin tout spécial les remarquables restes de peintures du quatorzième siècle, dues à Jean de Grandson, un vieux maître décorateur que le *Dictionnaire des artistes suisses* n'aura garde d'oublier, et qui fut, en plusieurs lieux de Savoie, le collaborateur de Georges de Florence, élève de Giotto.

— Genève est toute au 300e anniversaire de son Escalade. Un ami facétieux, — on l'est volontiers dans cette Genève! — nous écrivait récemment : « Venez le 12 décembre; il n'y a guère de fête officielle; mais vous risquez de voir les Genevois dans un jour d'emballement national. C'est un spectacle à voir avant que nous soyons tout à fait savoyardisés. » Nous ne croyons pas encore à cette métamorphose, que notre correspondant s'amuse à prévoir. Mais la moderne Genève est tout de même bien distante de celle qui se défendit si bien contre l'invasion nocturne de 1602. Nous venons d'y vivre par l'imagination, en lisant le beau livre de l'*Escalade*[1], que le *Journal de Genève* offre en prime à ses abonnés, et où se sont unis, dans une collaboration patriotique, l'érudition et le talent de MM. Du Bois-Melly et Alfred Cartier, secondés par plusieurs artistes genevois.

Nous y trouvons le récit de l'*Escalade* écrit par le vieux Simon Goulart, et qui est d'une saveur bien pittoresque. Il en résulte notamment que ce fut une petite minorité de Genevois qui eut l'honneur de défendre la ville menacée : « La plupart des citoyens, bourgeois et habitants d'icelle, ne comprindrent le danger auquel ils avaient été réduits qu'après en avoir été délivrés.... Fort petit fut le nombre de ceux qui, en ce péril, chamaillèrent vaillamment sur les ennemis.... » Ce sera toujours ainsi en tous les temps : les héros sont partout la minorité. Un détail amusant du récit de Goulart, amusant surtout par le cachet archaïque du style : les Savoyards frappèrent le pied des murs à coups de pierre pour s'assurer qu'on ne les entendait pas à l'intérieur des remparts : on entendit bien quel-

[1] Genève, Société suisse d'affiches artistiques, in-4°, 1902.

que chose, mais le caporal de la Corraterie répondit que c'étaient les canards du fossé, qui « d'ordinaire y font assez de bruit même en temps nocturne, à cause de l'outre, animal amphivie, lequel y ravage et cerche proie.... » Il y avait pis que la loutre, comme on put voir.

L'Escalade ne fut qu'un épisode dans la longue entreprise des princes de Savoie contre Genève, et elle avait des dessous diplomatiques que les récents travaux des chercheurs ont fait connaître et sur lesquels M. Cartier nous renseigne en quelques pages sobres et nettes. Philippe II, beau-père du duc de Savoie, souhaitait platoniquement la chute de la cité d'hérésie, mais, en fait, il n'a guère secondé les projets de son brouillon de gendre, parce que toucher à Genève, c'était se heurter à la France, se mettre Berne à dos, et exaspérer tous les huguenots français et les princes protestants d'Allemagne, qui n'auraient point manqué d'appuyer la révolte des Pays-Bas.

La nouvelle de M. DuBois-Melly, où maître Reymond raconte à de jeunes bourgeois de 1636 ses souvenances de la fameuse nuit de 1602, a cette saveur archaïque à laquelle nous a accoutumés l'auteur et dont il trouve le secret dans les archives intelligemment consultées. Voyez le procédé. On lit dans le registre des Conseils, au 13 décembre, cette décision : « D'autant qu'en l'alarme de dimanche dernier on a aperçu que plusieurs femmes et enfants pleuraient parmi les rues, décourageant par ce moyen le peuple, a été arrêté que les Dizeniers soient commandés de les avertir, en cas d'émotion, de se contenir ès maisons et invoquer l'assistance de Dieu. » M. DuBois-Melly, s'inspirant de ce passage, conte ainsi : « Il se voyait là des femmes écharpinées lamentant indiscrètement et s'émoyant l'une l'autre sans nécessité, ce dont les gens réfléchis se malcontentaient disant qu'ils en porteraient plainte, et que telles déplorations de femelles n'étaient point pour les accourager.... » Ainsi le tableau animé et vivant surgit du document d'archives.

Au moment où nous écrivons, la fête genevoise vient d'être célébrée avec un religieux recueillement et une émotion

patriotique. Dans l'imposant cortège du 12 décembre, on a surtout remarqué le groupe costumé organisé par les artistes, qui a évoqué de la façon la plus pittoresque le peuple genevois de 1602. Nous voudrions pouvoir parler aussi avec quelques détails de l'exposition de l'Escalade, si instructive et si riche, où nous avons vu rassemblés tant de documents précieux, d'armes, de gravures, de portraits, souvenirs contemporains de l'événement.

— C'est de l'histoire aussi, mais moins tragique et plus récente, que nous conte Mlle Lucie Achard dans son ouvrage sur *Rosalie de Constant*, dont le second volume vient de paraître [1]. Disons-le tout de suite, pour en finir avec les critiques, nous regrettons un peu que les deux volumes, fondus en un seul, n'aient pas paru ensemble ; car la seconde partie est sensiblement plus variée encore et plus riche que la première. Et puis, regrettons aussi que l'auteur, par une sorte de modestie, n'ait pas jugé son ouvrage digne d'être pourvu d'une table et d'un index alphabétique des noms propres. Il serait si précieux de pouvoir retrouver aisément tant de jolis traits, d'anecdotes piquantes, de renseignements curieux relatifs à des personnages illustres ! Car nous voyons apparaître tour à tour, dans la vie de Rosalie de Constant, M. de Monthyon, qui voulut l'épouser ; Bernardin de Saint-Pierre, qu'elle tenta de consoler et qui répondit à la vieille fille contrefaite et pauvre en lui demandant des détails sur sa figure... et sa fortune ; Chateaubriand, qu'elle obligea pendant son séjour à Lausanne et qui s'est souvenu d'elle dans les *Mémoires d'outre-tombe ;* Mme de Staël, qui fit devant cette cousine de Benjamin Constant des scènes d'une violence si mélodramatique ; Benjamin lui-même, et tant d'autres qui nous touchent. Nous suivons Mlle de Constant jusqu'à sa mort, arrivée en 1834, et nous ne quittons qu'à regret cette âme charmante, à la fois enfantine et désabusée, qui jouissait de la vie sans en rien attendre, et qui était restée bonne tout en étant clairvoyante. Il y aurait des pages délicieuses à extraire de ce livre ; nous en dirions davantage en

[1] Chez Eggimann, à Genève, in-12.

tout autre moment de l'année; mais il trouvera, il a trouvé déjà son public, et pour beaucoup de lecteurs, ici encore, un passé plein de grâce fera une diversion heureuse aux soucis et aux fièvres du présent.

— A Neuchâtel, même goût pour les choses d'autrefois. La revue historique de ce canton, qui s'appelle le *Musée neuchâtelois*, vient d'offrir en prime gratuite à ses abonnés un très beau volume, les *Mémoires sur Neuchâtel* (1806-1831) de Charles-Godefroi de Tribolet, conseiller d'état et chancelier[1]. On devait déjà à ce magistrat l'*Histoire de Neuchâtel et Valangin depuis l'avènement de la maison de Prusse jusqu'en 1806*. Le volume qui sort de presse en est une suite, demeurée longtemps inédite. Ce n'est pas une œuvre à prétentions littéraires ; Tribolet ne se pique pas de faire du style : il enregistre des faits et des réflexions ; et comme c'est un esprit net, équitable, pondéré, ses jugements commandent la confiance. Ils ont été fort souvent confirmés par ceux que l'histoire a formulés depuis ; ainsi, Tribolet s'exprime avec un remarquable bon sens sur la situation équivoque de Neuchâtel, à la fois principauté et canton suisse. Personne n'a senti plus vivement que lui cette anomalie qui ne pouvait durer. Il juge également avec une grande liberté d'esprit l'attitude des ultra-royalistes neuchâtelois de 1815 à 1831, et les faits qu'il révèle à cet égard ne sont point inutiles pour expliquer l'insurrection de 1831. Ce livre est une précieuse contribution à l'histoire de Neuchâtel pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

— Sur les mœurs et la vie rustiques de ce temps-là, on pourra consulter, et non sans plaisir, le dernier roman de M. Oscar Huguenin, *Le régent de Lignières*[2]. C'est une simple et honnête histoire propre à charmer les lecteurs non blasés, et dont le mérite principal est dans la connaissance très exacte des types locaux, des mœurs villageoises et des conditions économiques, dans ce peuple que la religion et la morale ostervaldiennes ont marqué d'une empreinte si particulière. A

[1] Neuchâtel, Attinger, in-8°.
[2] Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, in-12.

ce titre, les romans d'Huguenin ont presque une valeur documentaire.

— T. Combe serre de moins près cette réalité locale dans son dernier roman, *Irène Andéol* (Neuchâtel, Attinger), un des plus vifs et des plus spirituels qu'elle ait écrits, qui nous promène dans des milieux divers et même cosmopolites. Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'il est nécessaire de raconter l'histoire de la belle Irène, parasite malgré elle, qui, à force d'énergie et de vaillance, s'affranchit d'une dépendance humiliante. Il y a dans cette âme une fierté qui nous conquiert et une droiture qui nous séduit. Et il y a, dans le récit de T. Combe, des traits de malice contre le formaliste dévot et la religion conventionnelle, qui ont vexé, nous dit-on, quelques personnes : c'est très bon signe pour le livre; et l'on ne peut que se réjouir si ces traits, décochés d'une main sûre, ont touché le but.

— C'est T. Combe encore que nous retrouvons, associé avec un autre écrivain neuchâtelois, dans le second volume de *Neuchâtel pittoresque*. La ville et le vignoble avaient fait l'objet du premier volume; le second est la description du Val-de-Ruz, du Val-de-Travers et des montagnes [1]. Il ne nous appartient qu'à moitié de louer cet ouvrage; du moins pouvons-nous sans scrupules dire qu'il est illustré d'une façon charmante par la maison Boissonnas, et que le pays de Neuchâtel y apparaît sous son aspect le plus séduisant.

— Mlle Eugénie Pradez a réuni quelques nouvelles sous ce titre : *Les ignorés* (Neuchâtel, Attinger), et nous l'en remercions, après les avoir lues avec une émotion profonde. Récemment, un journaliste vaudois s'excusait presque d'admirer l'art délicat et profond de Mlle Pradez, parce que, disait-il, « ce n'est pas l'opinion de tout le monde, ni même celle des princes de notre critique. » Eh ! laissons dire les « princes, » cher confrère de Lausanne, et ne nous inquiétons pas de « tout le monde; » ad-

[1] *Neuchâtel pittoresque. Vallées et montagnes.* Illustrations de la maison F. Boissonnas et Cie. Texte de Philippe Godet et T. Combe. Genève, Société anonyme des Arts graphiques. In-4°, 1902.

mirons bravement ce qui nous plaît. Pour ma part, il y a bien dix ans que je répète que le talent de Mlle Pradez est un des plus originaux et des plus distingués de notre littérature romande. Le public et la critique ne s'en doutent peut-être pas ; mais l'avenir n'hésitera pas à le proclamer. Tel autre écrivain a plus d'imagination, ou de verve, ou d'humour ; mais nous n'en avons aucun dont le regard aille aussi profond dans le mystère des âmes, dont la main sache aussi bien atteindre aux fibres les plus secrètes, analyser les nuances les moins perceptibles et les complexités les plus intimes de la souffrance humaine. Car on souffre dans ces histoires douloureusement réelles. Mais Mlle Pradez nous les raconte d'une voix toute frémissante de sympathie ; elle ne semble pas plus cruelle que la sœur de charité qui panse les plaies de ses malades. Elle les panse, d'ailleurs, comme il convient, sans phrases pieuses, sans rhétorique bruyante, avec une délicatesse attentive et un sourire triste sur les lèvres.

— Il y a certaines qualités de gaieté et d'observation dans les nouvelles de MM. Margot et Croisier, intitulées *Nos bonnes gens*[1]. La première, qui nous paraît la meilleure, *Le fauteuil*, deviendrait facilement une très bonne chose, avec un peu plus d'art. C'est le style qui manque aux auteurs et qu'il faut leur recommander d'acquérir, ensemble ou séparément, quoi qu'ils travaillent de concert. Qu'est-ce que « l'abnégation du soi, » ou « un ton qui ne demande pas d'hésitation, » ou « une plainte arrosée de larmes et de hoquets ? » Nous lisons cet aphorisme : « N'est-ce pas dans le recueillement parfait que l'aspiration reste intense et précise ? » et nous ne comprenons pas ; non plus que cette métaphore si incohérente : « Il fallait trouver un biais, une porte de sortie qui lui ouvrît une illusion nouvelle en le bernant, doucement, sans choc. » Ah ! non, n'écrivez plus ainsi, jeunes gens qui avez le goût de l'analyse appliquée aux « bonnes gens » de chez nous et qui en avez croqué quelques-uns avec bonhomie et vérité dans ce livre de début. Soyez

[1] Lausanne, Payot, in-12.

sévères envers vous-mêmes : c'est une sage précaution contre la critique.

— Un savant genevois, demeuré fidèle aux belles-lettres, M. Em. Yung, nous appelle *Loin des villes*[1], et nous ne demandons qu'à suivre ce guide aimable, dont l'éditeur a si gentiment habillé le petit volume. Ce sont des impressions de nature et de montagne, des causeries d'un promeneur qui est un savant, c'est-à-dire un observateur, mais que sa science ne rend point insensible aux grâces du paysage, aux charmes de l'heure et de la saison. Il nous dit toutes ces choses avec délicatesse, avec émotion. C'est un savant qui a de l'âme. Les pages où il nous conte sa première course alpestre suffiraient à en donner la preuve : elles sont d'une exquise fraîcheur et de l'inspiration la plus noble et la plus saine.

— Le titre que M. Ed. Tavan a donné à son nouveau recueil de poésies, — *La coupe d'onyx*, — indique assez qu'il entend demeurer, au sein de l'anarchie qui envahit la versification moderne, un fidèle de l'art difficile et de l'orfèvrerie précieuse. Dans ses « conseils à une élève, » il la met en garde contre

Le désarroi sans nom des écoles perverses,

et montre que « le résultat grandit avec l'effort. » Il garde le culte de la rime riche, du rythme traditionnel et du vers ciselé; et s'il s'émancipe à faire des vers de treize et de quatorze syllabes, qui ne sont pas les meilleurs à notre gré, du moins les soumet-il à une cadence régulière que toute oreille un peu exercée saisit aisément. Une tristesse fière et discrète s'exhale de ces petites pièces, — la plupart sont des sonnets, — et c'est sous la forme indirecte du symbole que se traduisent d'ordinaire les intimes émotions et les mélancolies du poète. Le lecteur superficiel, qui aura feuilleté distraitement ce recueil, en trouvera la poésie un peu froide en sa beauté; celui qui s'y attardera y reconnaîtra le cri d'une âme haute, laquelle ne se

[1] Genève, Eggimann, in-12.

livre qu'aux sympathies attentives, dignes de la comprendre à demi-mot. La distinction et parfois l'éclat de la forme sont des qualités trop rares dans notre poésie romande, volontiers facile et banale, pour que M. Tavan n'ait pas conquis d'emblée le suffrage des artistes et des initiés. Je ne suis pas bien sûr qu'il ne s'en contente pas.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Un projet américain relatif à la traction électrique; idées de M. Arnold. — L'électrographe de MM. Palmer et Mills : transmission d'images à 2000 kilomètres en 70 minutes. — Comment utiliser les charbons bitumineux? — La purification des eaux potables par l'ozone. — Lampe Nernst : ses qualités, ses défauts. — L'étain comme tænifuge. — Anesthésie générale par l'électricité. — Publications nouvelles.

Les Américains, jusqu'ici, ne se sont pas, autant que les ingénieurs du vieux monde, préoccupés de la question de l'emploi des courants alternatifs à haute tension pour la traction à grande distance, ou celle des poids lourds. Ils se sont toutefois aperçus que le courant direct, qui a de grands avantages en ce qui concerne le réglage de la vitesse des moteurs, présente aussi de grands inconvénients. L'emploi de transformateurs pour convertir les courants alternatifs à haute tension en courants directs à basse tension coûte fort cher ; et d'autre part le moteur à courants alternatifs monophasés ne donne pas de satisfactions suffisantes. Il faut chercher autre chose, s'est dit M. B.-J. Arnold, et voici ce que cet ingénieur a proposé à l'Association américaine des ingénieurs électriciens, ces jours derniers. Il munit chaque turbine motrice d'un moteur à courant alternatif monophasé, présentant cette particularité que l'armature *et* le champ peuvent tourner autour de l'axe commun, ensemble ou séparément. Au champ est rattaché un appareil moteur ; à l'armature, un autre, semblable ; et ces

appareils sont construits de telle manière qu'ils peuvent servir, l'un et l'autre, ensemble ou séparément, ou bien à comprimer de l'air qui s'emmagasine dans un réservoir porté par la voiture motrice, ou bien à actionner le moteur de la voiture au moyen de l'air comprimé. Considérons maintenant ce qui se passe à l'état normal sur une voiture en marche, avec son champ au repos, tandis que l'armature tourne à vitesse constante. On veut ralentir ? On embraie le champ. Celui-ci se met à tourner, naturellement, et en sens inverse. Le moteur relié à l'armature commence aussitôt à comprimer de l'air. Ce travail tendrait à en ralentir la rotation, dans un moteur ordinaire à champ fixe ; mais, le champ étant mobile, l'effet du travail de l'armature est simplement d'accélérer la rotation du champ. Le synchronisme, ou la vitesse relative de mouvement des parties, est donc maintenue. On serre les freins : la rotation de l'armature diminue et celle du champ s'accélère; et quand la voiture est arrêtée, le champ tourne à la vitesse requise pour maintenir le synchronisme, en accumulant de l'énergie, tandis que l'armature s'arrête. Donc déperdition d'énergie minima pendant le ralentissement, et emmagasinement d'énergie pendant l'arrêt. On repart ? Le moteur-champ est débrayé et s'arrête ; le moteur-armature se met en route, mû par l'air comprimé. Et l'armature, bientôt, marche à toute vitesse, le champ prenant peu à peu le repos. Le grand avantage du système Arnold est de permettre encore des vitesses variées sans que rien soit changé à la vitesse relative des éléments du moteur. Car on emmagasine de l'énergie aux descentes, et elle peut être employée plus tard, à volonté. En outre, cet emmagasinement permet la circulation des voitures sur des voies de garage, ou bien aux passages où il n'y a pas de contact avec le conducteur de courant. Tel est, dans son essence, le projet de M. Arnold : il est intéressant et mérite d'attirer sérieusement l'attention des électriciens.

— MM. H.-R. Palmer et Th. Mills ayant sensiblement perfectionné le télautographe, ou électrographe, dont il a été question dans la chronique de mars 1901, force nous est de



revenir sur leur appareil. Leur télautographe, ou électrographe, destiné à transmettre électriquement l'écriture ou le dessin, est fort supérieur au classique pantographe Caselli. Il comporte deux machines, transmetteuse et réceptrice, exactement semblables et synchrones. Pour transmettre électriquement une image, on en fait une épreuve sur zinc, en remplissant les parties « mordues » avec de la cire. Un stylet court sur les plaques de zinc, et le courant passe quand le stylet touche les parties métalliques ; il s'interrompt quand le stylet touche la cire. Ce courant actionne, à l'autre bout de la ligne, un stylet semblable, pourvu d'encre, qui trace des points ou des traits, selon la durée du contact, ou bien ne trace rien quand le courant est interrompu par le passage du stylet transmetteur sur de la cire. Le mécanisme de synchronisation des appareils est évidemment la partie délicate, mais il nous paraît que toutes les précautions ont été prises pour la rendre aussi parfaite que possible. La transmission est rapide, aussi rapide que celle d'une dépêche : il ne faut pas plus de temps pour expédier vingt centimètres carrés de dessin que pour expédier le texte qui remplirait vingt centimètres carrés en typographie ordinaire. Mais il faut quarante minutes pour préparer le zinc, à un bout de la ligne, et trente minutes pour obtenir l'électrogramme destiné à l'impression, à l'autre bout. Observons toutefois que 70 minutes pour expédier une image à 2000 kilomètres de distance, — comme cela a été fait, — n'ont rien d'excessif. Aussi ne sera-t-on pas surpris d'apprendre que l'exploitation commerciale de l'électrographe va être prochainement entreprise.

— N'existe-t-il donc aucun moyen de tirer parti des charbons bitumineux ? Tant de pays qui possèdent ces derniers doivent-ils donc rester à bien des égards, ou pour bien des usages, domestiques ou industriels, tributaires des pays produisant la houille ? La question a été souvent posée. M. W.-H. Booth l'a remise sur le tapis au récent congrès de Belfast, en présentant à ce sujet quelques observations intéressantes. Ce qui caractérise les charbons bitumineux, c'est qu'ils ne brûlent

pas « sur place, » comme la houille, le coke, le charbon de bois. Il y a deux phases dans leur combustion. Dans la première s'opère une distillation des carbures par le charbon déjà partiellement consumé ; ces carbures brûlent avec une flamme plus ou moins longue lorsqu'ils sont portés à une température suffisante, et suffisamment pourvus d'oxygène. Après la distillation des carbures, il reste du carbone, qui s'échauffe et se met à brûler. Mais on comprend sans peine que, si la distance entre la couche qui brûle et la chaudière est celle qui convient pour un bon échauffement de celle-ci lors de la première phase de combustion, elle ne convient plus du tout à la seconde phase. Et la disconvenance est d'autant plus grande que les flammes produites par la combustion des carbures volatils sont plus longues. D'où il résulte en définitive que les charbons bitumineux ne peuvent être réellement utilisés que dans des chaudières spécialement aménagées, dans des chaudières où il y ait beaucoup de place, où l'air soit abondamment fourni et où la température puisse pourtant s'élever au degré voulu. M. Booth rend très bien compte des conditions particulières requises pour l'utilisation des charbons bitumineux ; mais, dit-il, aucune chaudière existante ne remplit ces conditions. M. Booth devrait construire la chaudière qui les remplit : il rendrait un réel service.

— Les hygiénistes continuent à réclamer de l'eau potable et le public ne peut qu'approuver ce désir. On emploie vingt méthodes qui, naturellement, sont considérées par leurs inventeurs comme meilleures les unes que les autres. En ce moment on donne assez volontiers dans la purification par l'ozone. M. J. van t'Hoff décrit dans l'*Eclairage électrique* les installations faites en Hollande, à Schiedam et à Nieuwershuis. Elles intéressent l'électricien. Car c'est de l'électricité qui est employée pour préparer l'ozone. L'installation comporte une dynamo à courant alternatif de 110 volts de tension et de 100 périodes par seconde de fréquence. Un transformateur Hélios porte à 10 000 volts la tension dans l'appareil à ozone, où ce dernier se forme par décharges obscures. De l'air est amené à

la vitesse de 40 litres par minute et sert à fournir la matière première du gaz purificateur, dont la proportion varie entre 3,5 et 5 milligrammes par litre. Enfin l'air ozonisé est mis en présence de l'eau à purifier. L'appareil purifie de 20 à 30 mètres cubes par heure. La dépense varie de 0,25 à 0,50 pfennigs par mètre cube et la purification est certainement très satisfaisante, sans que pourtant on puisse la considérer comme absolue. M. van t'Hoff prétend que l'ozonisation assure une destruction plus complète des bactéries que la filtration sur sable. C'est beaucoup dire, en vérité. Mais il y a sable et sable.

— La lampe Nernst, dont nous avons parlé déjà, et qui a fort ému le monde des électriciens, vient d'entrer dans la phase commerciale. On peut se la procurer en s'adressant à l'*Allgemeine Electrizitätsgesellschaft* à Berlin ou à la *Nernst Electric Light*, de Londres. Les données relatives à cette lampe viennent justement d'être résumées dans la *Revue générale des sciences*, la revue scientifique française qui est certainement la plus variée, en même temps que ses informations présentent une exactitude et une sécurité exceptionnelles.

La lampe Nernst, on le sait, a l'avantage de consommer très peu, et, d'autre part, de pouvoir être établie pour des voltages élevés et de pouvoir donner des intensités lumineuses intermédiaires entre celle de la lampe à incandescence et celle de la lampe à arc. Elle n'a pas besoin de vide, et ceci encore est un avantage. Mais elle présente un inconvénient : son extrême sensibilité aux variations de tension du courant. Pour parer à cet inconvénient, on a, il est vrai, pourvu les lampes d'une sorte de régulateur constitué par une résistance métallique dont la résistivité augmente assez avec la température pour absorber l'excès de voltage. Un autre désavantage de la lampe Nernst résulte de la nécessité d'un chauffage préalable. Le filament a si peu de conductibilité que, sans chauffage, le courant ne passe pas ; l'allumage, dès lors, ne peut se faire que si on chauffe le filament.

Quoi qu'il en soit, la lampe Nernst va pouvoir être soumise

à l'épreuve, et c'est l'expérience qui montrera ce qu'elle vaut. Il est bien certain, de toute façon, qu'elle a été soigneusement étudiée, et longuement observée par son inventeur; il est bien certain aussi qu'elle présente de réels avantages, qui pourront peut-être lui assurer la place que les spécialistes ont rêvée pour elle.

— Un médecin russe vient de reconnaître à l'étain une propriété bien inattendue. Ce métal, qui sert, et a surtout servi, à faire tant de récipients variés et d'objets divers destinés à l'ornementation de l'intérieur et de la table, ce métal, qui présente d'ailleurs un éclat agréable à l'œil par sa discrétion, jouirait de propriétés médicamenteuses dont on ne se doutait guère. Ce serait une tænifuge remarquable. Voilà du moins ce que nous affirment un médecin allemand, M. Dommes, et un médecin russe, M. Dotchevsky, de Tomsk. Ingérez de la poudre d'étain métallique, nous disent ces deux disciples d'Esculape et aussitôt les tænias, — ou vers solitaires, — déménagent au plus vite. Et remarquez que le remède ne produit aucun effet fâcheux. Voulez-vous la recette? C'est très simple. Pendant deux jours, administration de purgatifs salins, qu'accompagne un régime alimentaire très sobre: bouillon, potages, œufs et pain en petite quantité. Le troisième jour: à jeun, le matin, et à intervalles d'un quart d'heure, cinq cachets contenant de 60 centigrammes à 1 gramme d'étain métallique précipité, chimiquement pur. Et deux heures après le dernier cachet, un purgatif, huile de ricin ou séné. Quelques heures plus tard le fâcheux compagnon est parti. La méthode est très efficace; sur 38 sujets traités, 26 ont été guéris du premier coup; les autres à la seconde ou à la troisième fois. Le remède peut ne pas agir à la première intervention (mais c'est rare); il agit toujours à la seconde ou à la troisième. Il suffit donc d'avoir un peu de persévérance.

— Une méthode d'anesthésie générale nouvelle: elle est proposée par M. Stéphane Leduc. Il suffit d'un courant ayant de 10 à 30 volts de tension, interrompu de 150 à 200 fois par

seconde, agissant sur la tête. Peu à peu, en quelques secondes, et sans résistance, l'animal en expérience (car jusqu'ici on paraît n'avoir opéré que sur des animaux) s'assoupit et s'endort, sans que rien soit changé à la respiration ou à la circulation. C'est un sommeil profond, tranquille, pendant lequel on peut pratiquer des opérations. Y a-t-il là une thérapeutique de l'insomnie ? Et pourrait-on remplacer le chloroforme par le courant électrique? Il se peut. Attendons les développements.

Publications nouvelles. Elles sont nombreuses : l'activité des éditeurs se manifeste fortement. Aux ingénieurs recommandons, dans la série *La mécanique à l'exposition de 1900* (Dunod, Paris), l'important travail de M. Gabriel Eude sur la *Machine à vapeur* (304 pages avec 479 figures). Comme ses devancières, cette monographie est très complète, et fait connaître l'état actuel de la question avec beaucoup de détails et de précision. — Chez Gaulthier-Magnier & Cie, trois beaux volumes : *L'art et la médecine*, de M. P. Richer, somptueusement illustré; introduction à l'*Etude de la figure humaine*, de P. Richer encore ; et la *Beauté de la femme*, par le Dr Stratz. Le premier, très érudit et très récréatif à la fois, nous fait connaître les démoniaques, les nains, les bouffons, les idiots, les aveugles, lépreux, pestiférés, les infirmes, les malades, les médecins, et enfin les morts dans l'art ancien et moderne. M. Richer s'applique à faire voir quelles représentations sont exactes, et quelles inexactes, et il s'acquitte de sa tâche de manière très heureuse et très instructive. Dans le second volume, il faut voir une préface générale à une collection artistique, scientifique, illustrée, qui paraît devoir être fort intéressante pour quiconque s'adonne à l'étude de l'art. Le thème général est celui-ci : on n'arrive à l'art que par la connaissance scientifique de la nature. Et dans le troisième volume, M. Stratz étudie scientifiquement la beauté de la femme, en analysant la morphologie féminine, non d'après les œuvres d'art, mais d'après la réalité, — ou plutôt d'après de nombreuses « réalités » photographiées, — et en tirant de cette étude le canon

artistique de l'ensemble du corps féminin. Gens du monde et artistes étudieront ces trois volumes avec un égal intérêt.

J. Laumonier : *Les nouveaux traitements*. Exposition très consciencieuse et bien faite des méthodes thérapeutiques récentes : phosphates, arsenic, opothérapie, sérums divers, anesthésiques, antiseptiques, etc., tous les procédés et tous les remèdes récents font l'objet d'une étude extrêmement instructive. A recommander aux médecins avant tout (F. Alcan). — Aux pères et mères de famille nous signalerons de façon particulière le *Dictionnaire illustré de médecine usuelle*, du Dr Galtier-Boissière (Larousse). C'est un livre excellent, très adapté aux besoins du grand public, indiquant les symptômes, les premiers soins, les fautes à éviter. Un livre très au courant, et précis, qui a sa place dans tout foyer, et y rendra des services, car il n'en est point qui le vaille ou même qui s'en rapproche, tant s'en faut. — Les *Notions fondamentales de chimie organique* de M. Ch. Moureu (Gauthier-Villars) consistent en un exposé des principales théories actuelles, et en une étude sommaire et générale des fonctions les plus importantes. Cette œuvre nous paraît devoir intéresser tout spécialement les personnes qui commencent l'étude de la chimie, en leur donnant, à côté des faits, la philosophie qui les rend suggestifs, et intelligibles, en préparant à l'étude des grands problèmes qui se rattachent à cette science. — *Grossesse et accouchement*, de M. G. Morache (F. Alcan), n'est point un manuel pratique de spécialiste, on y trouve tout autre chose : une étude historique, philosophique, et légale ; une étude de socio-biologie et de médecine légale. M. Morache était parfaitement qualifié pour écrire ce livre, qui intéressera vivement le légiste, l'historien, et le philosophe.

Pour les naturalistes : Stanislas Meunier, *La géologie générale* (F. Alcan). Etude des idées en géologie générale pendant le dix-neuvième siècle : une philosophie de la géologie, pour tout dire. Nullement rébarbative, du reste, cette géologie, car nous faisons, avec M. Stanislas Meunier, l'étude des grandes

causes de changements géologiques : chaleur du globe, pesanteur, activité solaire, eaux, glaciers, atmosphère, etc., étude de ces causes, de leur centre, et enfin de leur action, présente et passée. Une philosophie de la géologie et, en même temps, une préface à la géologie. — *La carrière d'un navigateur*, par le prince Albert de Monaco (Plon & Cie). Ouvrage fort intéressant où le prince de Monaco raconte ses voyages scientifiques et ses expéditions d'hydrographie maritime. Ne pas craindre des « technicités » incompréhensibles, car les résultats strictement scientifiques ont vu le jour ailleurs : le livre présent est surtout descriptif et pittoresque. On le lit avec plaisir ; la narration est tour à tour émue, spirituelle, dramatique et instructive ; on n'a pas à redouter une minute d'ennui, et, le livre posé, on songe volontiers à ce qu'on vient de lire et à la pensée philosophique généreuse qui anime l'auteur.

Traité de physiologie, de MM. Morat et Doyon, deux volumes : *Fonctions de nutrition* (*circulation et calorification*) et *Fonctions d'innervation* (Masson). Ces deux volumes représentent l'état actuel de la physiologie de manière très claire et très complète, en ce qui concerne les domaines qui viennent d'être nommés. Illustration et bibliographie abondantes : un livre pour laboratoires, physiologistes et médecins. — Pour le même public, *L'énergie de croissance*, de M. Springer (Masson). Etude des facteurs de la croissance chez les espèces animales ; indication des méthodes par lesquelles le médecin peut stimuler la croissance de l'enfant quand elle est languissante. Ouvrage théorique et pratique à la fois, qui a beaucoup de succès et qui le mérite.

Ce sont les philosophes, — et amis de la philosophie, — qui vont être contents. Leur éditeur de prédilection, M. F. Alcan, leur donne toute une série de succulents morceaux. Voici d'abord *L'idée d'évolution dans la nature et l'histoire*, par G. Richard (F. Alcan). Etude très documentée et serrée, qui s'adresse surtout au psychologue et à l'historien, sur le problème de la méthode du grand processus de l'univers et de l'histoire. L'auteur s'est vu récompenser par l'Académie des

sciences morales et politiques sur un rapport de l'éminent philosophe Th. Ribot. C'est dire qu'on peut lire ce volume avec confiance. Puis une seconde édition de la *Réalité du monde sensible*, de Jean Jaurès, de l'œuvre très appréciée où le philosophe Jaurès, qui n'était point encore homme politique, émettait ses vues sur le rêve, le mouvement, la sensation, la quantité, la forme, l'espace, l'infini, la conscience et enfin la réalité. — *L'esquisse psychologique des peuples européens*, par A. Fouillée (F. Alcan, 2e édition), est le complément de la *Psychologie du peuple français* du même auteur. Les peuples étudiés sont le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le russe ; des chapitres plus courts sont consacrés aux nationalités plus petites, suisse, hollandaise, belge; et l'œuvre s'achève par une comparaison très intéressante des Néo-Latins et des Anglo-Saxons, les deux races, ou groupes de races, ou plutôt d'esprits et de civilisations, qui se partagent le monde non barbare : travail documenté et suggestif. — Dans *Analystes et esprits synthétiques* M. Paulhan continue la série d'études qu'il a inaugurée avec *Esprits logiques et esprits faux*, en étudiant les types d'esprits classés d'après les procédés qui leur sont particuliers, en indiquant le fort et le faible de ces types, qui sont au nombre de deux, et en indiquant aussi l'excellence du troisième type, plus rare, qui réunit les qualités des deux premiers. — M. G. Dumas, dans la *Théorie de l'émotion*, nous donne une traduction d'une œuvre excellente de M. James, à laquelle il a joint un commentaire critique de haute valeur sur les vues très originales émises par le philosophe américain. Il faut le féliciter d'avoir voulu détacher ce morceau de l'œuvre de James pour le mettre en relief et lui procurer une notoriété qu'il mérite. — Enfin, *Le personnalisme*, suivi d'une *Etude sur la perception externe et sur la force*, de M. C. Renouvier. Travail important, et qui n'est pas entièrement métaphysique, sur la personnalité, sur la doctrine de la personnalité, sur la connaissance de la personne en tant que conscience et volonté. Evidemment, ce volume n'est point intelligible pour tout le monde. Il faut connaître ses philosophes, Kant, principalement. Mais un public

existe, et des plus distingués, qui lira avec plaisir l'étude de M. Renouvier; ce public sera plus restreint, toutefois, que celui auquel s'adressent l'œuvre de M. Dumas, ou celle de M. Fouillée, qui, à la vérité, peuvent être lues sans peine par quiconque a une certaine culture, avec quelque curiosité.

CHRONIQUE POLITIQUE

Température. — Au Nicaragua. — Le calme en France. — Protectionnisme allemand. — Aux Etats-Unis. — Le général Delarey en Suisse. — Le voyage de M. Chamberlain. — Publications à propos du Transvaal. — En Suisse: session des chambres fédérales; questions financières; tarifs de douane; la ligne Frasne-Vallorbes; demande d'amnistie. — M. Forrer. — Vœux pour 1903.

On annonçait pour le mois de décembre une température très rude. Jusqu'ici il n'en a pas été ainsi. Nous ne savons ce que vaudra la fin de l'année, mais si le commencement du mois nous a donné une période assez prolongée de froid, qui a été très dure au nord de l'Europe et pendant un certain temps en Angleterre, la Suisse n'a pas eu à se plaindre de frimas exagérés. Les bassins d'eau ont été pris à peine durant quelques jours et, en maint endroit, la glace n'était pas des plus solides, ce qui a été cause d'un certain nombre d'accidents, parfois mortels. Les patineurs n'en ont pas eu leur soûl, et peu à peu, malgré le vent d'est, très modéré d'ailleurs, et la hauteur du baromètre, la pluie est arrivée à plusieurs reprises, due surtout, semble-t-il, à la condensation des brouillards, plutôt élevés dans l'atmosphère, qui en a été éclaircie; on a eu ainsi du soleil pendant une partie de la journée. A part la brume, toujours attristante, qui abrège encore des jours trop courts, on n'a pas trop souffert. Dans la première période une petite quantité de neige, assez pour protéger la terre et

les plantes, et aussi pour qu'on ait éprouvé un vif désir de n'en pas voir davantage. Sur divers points, notamment sur les côtes maritimes d'Europe, il y a eu de violentes tempêtes. Les petites maladies de la saison n'ont pas manqué, et l'influenza s'est fait sentir, sans se traduire pourtant en une augmentation de la mortalité.

— En attendant qu'une ère de paix complète nous arrive, il existe presque toujours un état de guerre quelque part dans le monde. A peine était-on soulagé par la cessation des hostilités dans l'Afrique du sud, qu'une campagne commence au centre de l'Amérique. Le Venezuela est un pays magnifique, plein de ressources de tout genre, avec un climat chaud et pourtant supportable, où des dixaines de millions d'hommes trouveraient aisément une large existence. Malheureusement, comme dans la plupart des républiques espagnoles, sa prospérité est arrêtée par un mauvais gouvernement et par les factions acharnées à le vouloir remplacer. Depuis des années, il est en pleine révolution, et les étrangers européens qui y habitent assez nombreux ont eu à subir beaucoup d'exactions.

Presque tous les pays d'Europe en ont souffert. La France a réussi à faire admettre ses droits. Les autres ont réclamé en vain. Aux demandes formulées, le gouvernement légal a répondu avec désinvolture qu'il s'en occuperait lorsqu'il aurait vaincu les factions qui le battent en brèche, ce qui pourrait durer longtemps, la révolution étant à l'état endémique dans ces parages. L'Allemagne et l'Angleterre ne se sont pas contentées de ces défaites. Après plusieurs mises en demeure elles se sont décidées à agir. Des escadres opérant de concert se sont présentées devant les ports du Venezuela et ont posé un ultimatum. Aucune réponse satisfaisante n'ayant été donnée, les navires du Venezuela ont été saisis, deux d'entre eux coulés, on ne sait pourquoi, et des positions fortifiées sur la côte bombardées et plus ou moins détruites.

On peut être certain qu'une partie des exigences des alliés sont fondées. Le sont-elles toutes ? En Angleterre, il est de tradition de ne pas engager de guerre pour la revendication

d'intérêts privés. Autrement, ce pays aurait continuellement à intervenir au dehors par la force. S'il plaît à des particuliers de prêter leur argent à des états étrangers ou à des compagnies, ils doivent en courir le risque, qu'ils ont connu d'avance, et le gouvernement n'a pas à intervenir pour les sauver des conséquences de leur imprudence. Dans les réclamations de l'Allemagne, la défense de ces intérêts particuliers tient, dit-on, une assez large place. On doit croire que tel n'est pas le cas de l'Angleterre, mais on ne le sait pas exactement. Il n'en est pas de même, naturellement, des exactions, des emprunts forcés, etc., dont des Européens ont été victimes. Ceux-ci ont tout droit à la protection de leur gouvernement.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement vénézuélien a sollicité celui des Etats-Unis de demander que les contestations soient soumises à l'arbitrage de la commission internationale de La Haye. Par ce moyen il obtiendrait du temps. L'opinion publique anglaise, à laquelle déplaît une action commune avec l'Allemagne, y serait disposée. Mais il paraît difficile que les deux alliés s'arrêtent avant d'avoir obtenu des garanties sérieuses. De leur côté, les Etats-Unis n'ont pu s'opposer à la revendication par la force de droits qui ne pouvaient être reconnus autrement, mais ils se défient beaucoup de l'Allemagne, à laquelle ils prêtent des pensées de conquête. Plusieurs autres états en Europe vont encore s'associer aux revendications anglo-allemandes.

Si le peuple vénézuélien était uni et d'un seul cœur, il pourrait opposer une résistance insurmontable. Son territoire est très grand. Ses produits peuvent suffire à tous les besoins, et les Européens ne pourraient y débarquer des troupes en nombre sans provoquer l'intervention active des Etats-Unis. Les républiques voisines du centre et du sud de l'Amérique se montrent, en outre, disposées à faire cause commune avec le Venezuela. Mais celui-ci est divisé en factions hostiles, qui ne lui permettront pas, sans doute, une longue résistance. Il faut s'en féliciter, d'abord parce que cette république est dans son tort et qu'il n'est pas mauvais qu'elle soit remise à l'ordre,

puis parce qu'il n'est pas possible de prévoir ce qui pourrait sortir d'un conflit prolongé. Quand un feu est allumé, on ne sait jamais jusqu'où s'étendra l'incendie. On reverrait sans doute, sur une bien plus grande échelle, ce qu'on a vu au Transvaal, une quantité d'hommes aventureux d'Europe et d'Amérique se joindre aux combattants contre les envahisseurs. Cela a déjà commencé. Après quoi, il faut bien avouer que si la guerre est un fléau redoutable, il n'est pas toujours sans compensation. Dans le cas actuel, il pourrait supprimer l'anarchie en unissant les Vénézuéliens et en leur donnant un véritable esprit national.

— L'approche de Noël a amené la prorogation de tous les parlements en session. En France, il y avait un motif additionnel, les élections du tiers du sénat, dont le résultat sera certainement favorable à la république. M. Combes et ses collègues doivent être heureux du répit qui leur est donné, d'autant plus qu'il favorisera l'apaisement en train de se faire au sujet de la loi des congrégations, et l'impuissance, de plus en plus manifeste, du nationalisme. Même M. Pelletan, qui sert maintenant de tête de Turc à l'opposition, en tirera quelque avantage. A la rentrée, nous verrons de nouveau M. Waldeck-Rousseau, complètement remis, il faut l'espérer, de ses grandes fatigues. Il avait pris le bon parti, des vacances prolongées, dont il a joui en partie sur mer. Partout où il a débarqué, il a été reçu avec de grands honneurs, qui ont bien montré dans quelle estime il est tenu. Cet été, en Norvège, l'empereur Guillaume a pris l'initiative d'une rencontre où il a été des plus aimables. De même, beaucoup plus tard, en Italie, où M. Waldeck a eu des entretiens avec le roi Victor-Emmanuel et les hommes politiques en vue. Puis à Athènes. En France, où l'on connaît sa valeur, on aura été heureux de tous ces témoignages rendus à un homme d'état dont l'œuvre a été la plus remarquable sous la république.

— En Allemagne, les affaires publiques ne vont pas aussi bien. Le nouveau tarif a été voté, grâce sans doute à des concessions du gouvernement au parti du centre ou catholique,

mais cela ne s'est fait que par une sorte de coup d'état parlementaire, en supprimant la discussion et en écartant les garanties hors desquelles le parlementarisme perd une grande partie de sa valeur. Il y a aussi le fait que le protectionnisme agrarien l'a emporté de haute lutte. Sans doute, la conclusion de traités de commerce atténuera dans une mesure assez forte les exagérations du nouveau tarif, mais il ne se pourra pas que celui-ci n'entraîne un renchérissement de la vie, d'autant plus grave que l'industrie est déjà atteinte, et que les classes travailleuses ont peine à vivre. Le seul bon côté que l'on entrevoie à cette lutte est l'intérêt intense que le peuple allemand y a pris. Pour lui, on peut l'espérer, elle sera une école politique qui le préparera à revendiquer une part plus grande dans la gestion de ses affaires et à contrôler de plus près le gouvernement. Moralement, le parti socialiste y a beaucoup gagné, parce qu'il a combattu, — quoique pas toujours très sagement,— pour les droits populaires et la vie à bon marché. On le sent si bien qu'il est question, chez les rétrogrades, de modifier les lois électorales et le suffrage universel de manière à écarter autant que possible les socialistes. Ce serait les rendre plus puissants encore.

— Du reste on peut voir en ce moment aux Etats-Unis les effets du protectionnisme. Les grèves y deviennent une source de troubles qui atteignent presque tout le monde. Ainsi, celle des mineurs de la Pensylvanie, dont la durée a été si prolongée, et qui n'a pris fin que par l'intervention du président Roosevelt, est aujourd'hui la cause de souffrances générales extrêmement vives. Dans les états de l'est surtout, le charbon de chauffage manque à ce point que même les familles fortunées ont peine à s'en procurer. Les prix ont énormément augmenté au moment où le froid est très aigu, et l'on cite des personnes à leur aise qui restent au lit faute de pouvoir se chauffer. Que doit-ce être pour les classes pauvres, en majorité dans les grandes villes? On n'est pas sans inquiétude au sujet des troubles que cette disette pourrait provoquer.

— Les affaires du Transvaal ont cessé d'occuper le public.

Les derniers échos ont été entendus en Suisse, où le général Delarey est venu s'aboucher avec le comité pro-boer de Zurich, qui lui a remis le produit de contributions réunies en faveur de ses compatriotes. Il a été accueilli à merveille. Le populaire en particulier lui a fait de vraies ovations, à Zurich, à Bâle, partout où il s'est montré. Il en a été très touché, et est parti, emportant un bon souvenir de ses amis, pour l'Angleterre, où il a rejoint les généraux de Wet et Botha, ce dernier rétabli de son indisposition, et tous trois se sont embarqués pour Prétoria, où ils ont quelque chance de précéder M. Chamberlain, dont le voyage sera prolongé. On n'avait pas compris pourquoi il s'était arrêté en Egypte. Or, il paraît maintenant qu'il a poursuivi sa route par terre, à travers le Soudan, pour aller dans l'Ouganda, où il pourra utiliser le chemin de fer qui doit devenir un des anneaux de la ligne du Cap au Caire. Il se rendra mieux compte de la grande œuvre qui se complète peu à peu et aura, déjà avant d'être terminée, une influence considérable sur la transformation de l'Afrique. N'en aura-t-elle pas une aussi sur les Boers eux-mêmes, en élargissant leurs idées au sujet de l'avenir de leur pays? Ils attendent beaucoup de la visite de M. Chamberlain, et ils n'ont pas tort. C'est la première fois qu'un ministre anglais va étudier au dehors sur les lieux les questions qui intéressent l'Angleterre, et avec un homme de son caractère et de ses capacités, on doit admettre que les problèmes multiples posés par la guerre en recevront une solution plus prompte et meilleure. Ce sera sans doute un bon moyen de ramener les Boers.

Nous avons reçu deux volumes très richement édités, les *Mémoires* de l'ancien président Kruger, et *Trois ans de guerre* du général C. de Wet, qui paraissent intéressants et sur lesquels nous aurons sans doute à revenir. Et puisque nous en sommes aux livres, on nous permettra sans doute de mentionner celui que nous venons de publier sous le titre : *Le sens de la guerre sud-africaine*. Il reproduit nos articles et ceux de M. J. Villarais, parus ici-même pendant la guerre. On nous

l'avait demandé. Quand nous les avons relus, nous avons constaté que la pensée première qui les a inspirés s'est soutenue constamment et a servi de fil directeur, tandis qu'elle se complétait, sans se modifier, à mesure que les événements ajoutaient de nouveaux faits aux anciens. Nous n'avons jamais été des partisans quand même des Anglais, ni n'avons voulu leur donner raison en tout et partout. Nous avons essayé de leur rendre justice, comme aux Boers, d'une manière indépendante, non point dans l'esprit britannique, mais dans celui de l'Europe continentale, qui en diffère assez notablement parfois.

Nous recevions récemment un journal des Indes, le *Madras Mail*, qui, parlant de nos derniers articles, *La paix en Afrique*, traduits et publiés en anglais, sans que nous en fussions informés, dit d'abord : « La brochure ne compte pas soixante pages, et pourtant elle renferme plus de points de vue nouveaux, plus de ces choses qui deviennent évidentes dès qu'elles ont été formulées, que bien des volumes en « khaki » six ou huit fois plus longs. » Qu'on nous pardonnne cette citation ; elle introduit une série de considérations tendant à montrer que des étrangers voient les choses autrement que les Anglais, et que, lorsqu'ils sont suffisamment bienveillants, ils jouissent d'un avantage manifeste pour juger sainement des affaires de ceux-ci, en les présentant parfois sous des faces inattendues. Et, en effet, en jugeant par nous-mêmes, nous avons pu parler de cette longue guerre et de ses conséquences d'une manière assez nouvelle pour intéresser les Anglais eux-mêmes. Là se trouve la justification de notre volume. Il peut encore être lu ou relu après les événements qui l'ont provoqué, car il en indique le sens profond, bien imparfaitement sans doute, mais dans des idées qui nous appartiennent et que nous n'avons lues nulle part ailleurs. Du reste, l'édition est en grande partie écoulée, bien que la presse n'en ait pas encore parlé.

En Suisse, la session de décembre des chambres fédérales a donné une certaine animation à la vie politique. Elle n'a pas manqué du genre d'intérêt qui attire l'attention publique. Les

chemins de fer fédéraux ont été ramenés à plusieurs reprises sous les yeux des législateurs. On s'est plaint que leur budget n'ait pas été présenté à temps et ne fût accompagné d'aucun message explicatif. Il solde par un déficit de près de deux millions. A l'origine, dit-on, celui-ci était bien plus gros, — au delà de six millions; — on l'a ramené à un chiffre plus modeste, afin de ne pas trop épouvanter la galerie. Ce qui n'empêchera pas, probablement, que les dépenses soient faites tout de même, parce qu'elles sont jugées indispensables. Et l'on a commencé à voir ce qui s'accusera de plus en plus, des demandes de constructions nouvelles, et la résistance du conseil fédéral, qui peut encore tenir tête à ces réclamations, mais pour combien de temps? Là se trouve, en effet, l'un les plus dangereux écueils des chemins d'état dans une république démocratique. Ne parlons pas des autres pour le moment; ils ne se manifesteront que trop tôt.

Le côté financier de l'opération doit donner d'autant plus de souci que le budget pour 1903 solde par un déficit de plus de quatre millions, qui ne serait pas grave en lui-même s'il n'y avait pas autre chose, — car le produit des douanes a repris son mouvement ascensionnel, et plusieurs grosses dépenses en perspective pourront être renvoyées sans dommage de quelques années, — mais qui deviendra beaucoup plus sérieux si le produit net des chemins de fer reste insuffisant.

On dit, sans doute, que l'élévation des tarifs de douane pourra combler les différences. Rien, cependant, n'est moins sûr. Ils soulèvent dans la population de vives résistances. Des comités se sont constitués pour une campagne référendaire, et bien qu'un mouvement contraire s'organise maintenant, il paraît à peu près certain que les trente mille signatures nécessaires seront recueillies sans peine. Quant à la votation populaire qui devrait suivre, aucun pronostic sûr ne pourra être tiré même d'une affluence un peu forte de signatures. Une grande partie des agriculteurs est déjà gagnée au tarif, et les partisans de celui-ci feront une campagne très active pour lui assurer de nouvelles recrues. D'un autre côté, les ouvriers en général et

le monde de l'industrie sont des adversaires décidés, qui sauront aussi agir. La vie a déjà renchéri par suite des impôts cantonaux et municipaux, qui ne cessent de croître un peu partout. S'il fallait y ajouter une aggravation des droits de douane, a situation de tous, des classes laborieuses surtout, en deviendrait plus pénible. Beaucoup d'industries luttent déjà avec peine et ne pourraient guère soutenir des augmentations de salaires à leurs ouvriers. Partout les dépenses publiques et privées s'accroîtraient sans qu'il en résultât aucune amélioration pour les masses, au contraire. On affirme sans doute, et très sincèrement, que le nouveau tarif est surtout une arme de combat pour obtenir des états voisins des réductions en faveur de nos produits. Mais il est évident qu'on a cherché aussi de plus grandes ressources pour la Confédération, car autrement il n'aurait pas été nécessaire de hausser les droits sur des articles qui ne peuvent servir à obtenir des compensations. Et il n'est pas impossible qu'on aboutisse à ralentir la consommation et à diminuer ainsi les recettes des douanes au lieu de les augmenter. Et alors qu'y aura-t-on gagné ?

— La concession au Paris-Lyon-Méditerranée d'un tronçon sur territoire suisse au débouché du tunnel Frasne-Vallorbe, qui améliorera considérablement la ligne d'accès de Paris vers le Simplon, a été votée dans les deux chambres à une très forte majorité. Un comité, appuyé par une partie de la population genevoise, proposait un autre tracé aboutissant à Genève, qui présentait l'avantage d'une ligne de faibles rampes et de courbes à grands rayons, en exigeant des tunnels très longs, — un de 6400 m.; un second et un troisième de 11400 m. et de 15 200 m.; plus sept petits tunnels de moins de 1000 m. et un de 1100 m., soit à peu près 41 kilomètres de tunnels pour une ligne de 75 kilomètres, — ce qui ne serait peut-être pas particulièrement agréable aux voyageurs, qui n'ont aucun faible pour l'air confiné de souterrains fréquemment traversés par des locomotives en feu. Mais ce tracé n'était pas demandé par le P.-L.-M., qui veut au contraire la correction Frasne-Vallorbes. Quoiqu'il ait été défendu avec talent, il ne pouvait

écarter le Frasne-Vallorbes qui peut être construit immédiatement. La ligne patronnée par Genève aura son tour lorsqu'elle arrivera à maturité, c'est-à-dire lorsque le trafic du Simplon en justifiera la construction.

— L'assemblée fédérale a eu à s'occuper des condamnés pour refus de service militaire lors de la grève récente à Genève. Une pétition demandait qu'ils fussent amnistiés. Comme c'était la première fois que chose pareille se présentait, on les avait traités avec une extrême douceur. Les deux chambres n'ont pas trouvé que ce fût le cas de les libérer et d'énerver la loi; et elles ont repoussé l'amnistie à une très forte majorité. Ce premier jugement est un avertissement. S'il y avait récidive, les condamnations seraient beaucoup plus sévères. On ne peut qu'approuver.

— M. Hauser, mort il y a peu de temps, a été remplacé au conseil fédéral par un Zuricois comme lui, M. Forrer, directeur de l'Office international des chemins de fer, où il avait remplacé le regretté Numa Droz. Le nouvel élu est un homme très capable, mais d'un caractère entier, et ses nouveaux collègues auraient peut-être préféré une personnalité moins accentuée. Il a encore à donner sa mesure. Même sans partager ses idées politiques, on peut faire des vœux pour que ce soit celle d'un véritable homme d'état.

Nous avons d'autres vœux encore à présenter, ceux d'une vraie et bonne prospérité à tous nos lecteurs pour l'année qui va s'ouvrir et pour celles qui lui succèderont. Nous les leur souhaitons aussi nombreuses et heureuses qu'ils le désirent eux-mêmes. Et nous constatons qu'avec l'apaisement du conflit armé de l'Amérique centrale, qu'on doit espérer prochain, l'année 1903 commencera plus sereine que nombre de celles qui l'ont précédée. Par la paix africaine, l'esprit public a été libéré du fardeau qui pesait sur lui. Dieu veuille maintenir la paix et l'harmonie, en les faisant servir aux vrais progrès de l'humanité.

Lausanne, 22 décembre 1902.

BULLETIN LITTÉRAIRE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

LE MARÉCHAL CANROBERT, SOUVENIRS D'UN SIÈCLE, par *Germain Bapst*. — 2 vol. in-8°. Paris, Plon, 1899-1902.

Ce n'est pas précisément d'un recueil de mémoires qu'il s'agit, mais M. Germain Bapst prétend avoir transcrit aussi fidèlement que possible les paroles de l'illustre maréchal. « Je le voyais presque tous les jours vers quatre ou cinq heures, nous dit-il; souvent il m'invitait à prendre le thé avec lui, et j'écrivais des notes sur le coin de la petite table sur laquelle on le servait. Rentré chez moi, je ne me couchais jamais avant d'avoir reproduit la conversation de la journée.... »

Comme les pièces ainsi accumulées offraient bien des répétitions et bien des lacunes, M. Bapst se livrait à un travail de classement et de vérification. Il coordonnait les notes et les documents recueillis; il s'en allait à la Bibliothèque nationale ou dans les archives des divers ministères et s'engageait dans des recherches parfois fort longues pour retrouver la date exacte de tel ou tel fait.

De la sorte, les anecdotes et les souvenirs racontés sans aucun plan par le vieux soldat sont devenus une narration suivie et, qui mieux est, de l'histoire. Ils y ont gagné sans doute; pourtant, initiés comme nous le sommes à la méthode de travail de l'auteur, nous pouvons trouver singulier que, malgré tous ces remaniements, il laisse le plus souvent la parole à son héros; le passage continuel de la troisième à la première personne a quelque chose d'artificiel, de « truqué, » et M. Bapst n'échappe pas aux critiques que l'on a formulées en si grand nombre, depuis quelques années, contre les mémoires ou les ouvrages prétendus tels.

Après cela, reconnaissons que, quelle que soit la rubrique sous laquelle il faut le ranger, le livre de M. Bapst est des plus intéressants.

D'abord, c'est la jeunesse du futur maréchal, les années de Saint-Cyr et les débuts au régiment. Cela se passait aux environs de 1830 et les jeunes officiers d'alors ne devaient pas connaître l'ennui. En effet, presque tous les grades étaient occupés par d'anciens soldats de l'empire, que l'âge et les fatigues avaient alourdis, mais qui avaient vu tant de choses et racontaient de si belles histoires!... Comme on comprend bien l'enthousiasme de la nouvelle génération au récit de cette interminable épopée, mais aussi quelle confiance exagérée, quelles illusions s'emparent de ces jeunes hommes qui vont bientôt remplacer leurs anciens et conduire les armées de la France à la victoire d'abord et ensuite au désastre!

Puis, c'est la guerre d'Afrique, si passionnante, avec ses escarmouches, ses surprises, ses innombrables aventures. Canrobert la décrit d'une façon un peu moins pittoresque, peut-être, que son collègue et ami Du Barail; mais, plus âgé que lui de quelques années, il a occupé plus tôt des grades importants; il voit de plus haut et comprend mieux les choses; son récit est presque un historique de la campagne. En Afrique, Canrobert révèle deux qualités essentielles qui le caractériseront jusqu'à la fin de sa carrière militaire: une bravoure à toute épreuve et l'amour du soldat; il conduit une colonne d'assaut avec une vigueur, un entrain inimitables; il s'inquiète plus qu'aucun autre de la santé de ses hommes, de leur bien-être; il est ménager de leurs vies, veille sur les malades et les blessés. Il est le parfait officier de troupe et ses subordonnés l'adorent.

En 1848, la révolution éclate; Canrobert est rappelé en France, et là, comme général de brigade attaché à la garnison de Paris, il assiste à ce singulier spectacle, la préparation d'un coup d'état. Quand le moment est venu, il prend sa part de l'affaire; il n'est pas charmé du métier qu'il fait, mais n'hésite pas un instant, car il n'a pas l'habitude de discuter les ordres, et tous ses chefs marchent avec le prince. On a beaucoup reproché à Canrobert son rôle du 4 décembre; le récit qu'il nous présente de sa fameuse promenade militaire le long des boulevards, et de la tuerie qui

suivit, étonnera plus d'un lecteur et adoucira sans doute à l'avenir la violence des critiques.

Avec le second volume, le cadre s'élargit. Canrobert, général de division et fort bien en cour, est mûr pour un haut commandement. La guerre de Crimée le lui fait obtenir; elle est l'apogée de sa carrière.

Lorsque Canrobert, que la mort du maréchal Saint-Arnaud avait fait général en chef, se trouva fixé avec l'armée sur l'aride plateau de Cherson, ses qualités se révélèrent en plein. Non pas qu'il soit un profond stratégiste ou même un grand tacticien, mais, pendant le lugubre hiver de 1854-55, où les souffrances des troupes peuvent se comparer à celles de la retraite de Russie, il se dépense sans compter; sans cesse, dans la tranchée, il soutient le soldat, lui donne l'exemple du courage et de la patience; il visite les ambulances, parle aux malades de la patrie absente ;... grâce à lui, l'armée surmonta la terrible épreuve ; le printemps la retrouva pleine de vaillance et d'espoir.

D'où vient que l'homme qui avait été à la peine ne fut pas à l'honneur ? Alors que l'avancement des travaux d'approche permettait d'espérer un résultat prochain, Canrobert quitta le commandement; un autre vint au premier plan et emporta Malakof. Il y a ici un point d'histoire d'un haut intérêt que le livre de M. Germain Bapst met en pleine lumière. L'empereur Napoléon III, renouvelant certaines fautes de Louis XIV à la fin de son règne, prétendait conduire la guerre de Paris ; le jour vint où Canrobert ne put plus concilier les ordres de son souverain et les devoirs de sa charge : écrasé par les responsabilités, éperdu de contradictions, il se découragea tout à fait et demanda comme une grâce d'être relevé de ses hautes fonctions. Pélissier était d'une tout autre trempe ; il commença par mettre ses instructions dans sa poche, aussi prit-il Sébastopol.

Ce conflit, où le souverain ne se montra pas à son honneur, où le général tomba au-dessous de lui-même, devait avoir de lointaines conséquences. Il demeura acquis que Canrobert n'était pas un général d'armée. En 1870, quand il fut question de lui remettre le commandement supérieur, l'empereur objecta qu'il n'avait pas su le garder en Crimée ; il resta au second rang, pour le malheur de la dynastie et de la France....

Mais le second volume de M. Bapst n'aborde pas cette période terrible ; il nous laisse à la fin de 1855, en plein triomphe.

EDM. R.

LA VIE VAUDOISE ET LA RÉVOLUTION, par *Ch. Burnier*. — 1 vol. in-8°. Lausanne, Georges Bridel & Cie, 1902.

La littérature vaudoise ne chôme guère à l'heure actuelle. Sans parler des productions de caractère purement littéraire : drames nationaux, romans, nouvelles et poésies, il a paru dans le courant de ces deux dernières années toute une série d'œuvres plus sérieuses, je veux dire plus objectives, qui ont trait à l'histoire et aux mœurs de ce pays dont on va, l'an prochain, célébrer l'indépendance. On pourrait craindre qu'elles ne se nuisent les unes aux autres? En tout cas elles gardent bien toutes sous leur physionomie commune, qui est celle même du peuple vaudois dans la succession des âges, leur caractère particulier.

Il n'en est pas de plus intéressante que celle due à la plume alerte et caustique de M. Ch. Burnier. M. Ch. Burnier a fait un vif plaisir à tous ceux qu'intéressent les résurrections historiques, et sans doute il a dû goûter au cours de sa longue besogne des joies délicates et profondes. Il a exhumé avec discrétion un nombre fort respectable de papiers de famille et, s'appuyant sur eux, en citant des fragments heureusement choisis, il a fait revivre, sans effort, la société vaudoise et plus particulièrement lausannoise de la fin du XVIIIe siècle. Comme elle est finement esquissée, cette société, et que ses travers ressemblent parfois aux travers de la société d'aujourd'hui ! Il est tels jeunes gens et telles jeunes filles que l'on croirait avoir rencontrés tout à l'heure sur la vieille place Saint-François.

La curiosité de M. Burnier ne s'est du reste pas limitée à des cercles restreints. Il y a dans son livre d'excellents chapitres sur « les origines de notre liberté, » sur « la République helvétique, » sur l'épopée héroï-comique des Bourla-papay, qui n'avait jamais été si bien contée. Mais lisez le volume : vous ne vous ennuierez pas. L'auteur est homme d'esprit : il ne possède pas le talent de fatiguer, et son style simple et familier n'a rien qui rappelle les pesants érudits ou les rhéteurs pompeux et vides.

R. F.

L'ONDE QUI BOUILLONNE. Trois nouvelles russes, par Mme *Ward-de Charrière.* — 1 vol. in-12. Lausanne, Mignot.

Dans ces trois récits règnent des sympathies humanitaires. Mme Ward dépeint d'une façon vivante l'état actuel des esprits dans l'empire russe; la criante injustice dont la Finlande est victime; la répression barbare à laquelle recourt la police pour étouffer les aspirations élevées de la jeunesse universitaire; enfin les souffrances inouïes auxquelles sont condamnés les doukhobors ou stundistes, pauvres gens dont le seul crime est de se refuser au service militaire et de s'en tenir aux préceptes de l'Evangile.

On dirait que l'auteur de ces nouvelles est russe, tant il y a d'ardeur et de généreuse passion dans ses récits. C'est avec amour qu'il parle de la Finlande, des vastes plaines de la Petite-Russie, des steppes du sud et des âpres solitudes de la Sibérie septentrionale. Mais Mme Ward pense avant tout aux populations travaillées par les idées nouvelles, aux héros fidèles et obscurs qui endurent les plus dures épreuves sans se laisser entamer. C'est là « l'onde qui bouillonne » au souffle du printemps et que rien ne peut arrêter.

Les trois nouvelles dont nous parlons sont comme trois plaidoyers ardents. L'âme de l'auteur est frémissante, non de haine, mais de sympathie communicative pour ces nobles et malheureux sujets du tsar, que la tyrannie moscovite ne sait qu'écraser. Avec Mme Ward on souffre de cette implacable politique, trop semblable au régime de Louis XIV, qui, en réduisant les huguenots à rien, saigna son peuple à blanc.

D'un autre côté, avec l'auteur, et grâce à son énergique protestation, on se prend à espérer que le tsar et ses ministres n'auront pas raison de la vérité, ni de la liberté qu'elle comporte et qu'elle fait triompher.

E. J.

HISTOIRE POPULAIRE ET ILLUSTRÉE DU CHRISTIANISME, par *J. Gindraux*, d'après *F. Œhninger.* — 1 vol. in-8°. Genève, Jeheber.

Ce copieux volume, orné de nombreuses illustrations, gravures et phototypies, sera le bienvenu dans le monde des lecteurs qui veulent s'instruire. C'est une sorte de manuel, un abrégé de l'histoire de l'église chrétienne, à la portée d'un grand nombre, po-

pulaire, d'un réel intérêt, surtout dans ses premières parties. Sous une forme attrayante, on y trouve des indications précises sur les phases les plus importantes de la pensée et de la vie chrétiennes.

L'auteur estime avec raison que l'histoire du christianisme se personnifie dans les chrétiens d'élite qui ont agi sur leur temps. Aussi les biographies prennent-elles une place considérable dans cette histoire générale. Les lecteurs ne le regretteront pas. On voudrait cependant que ces notices fussent ici et là moins écourtées, moins incomplètes. Certaines figures de premier ordre manquent parfois des traits essentiels. Il en est de bien esquissées. Celle de saint Bernard, en dépit de quelques lacunes, est une des meilleures. On lira aussi avec intérêt la notice que l'auteur donne de la vie de la reine Mathilde, femme d'Henri l'Oiseleur, personne peu connue. Dommage que les traits en soient un peu trop éparpillés.

La pensée dominante de l'ouvrage est en gros l'orthodoxie évangélique, sans exclusivisme. Ce qu'il y a eu de religieux, de vraiment chrétien, dans les hommes de toutes les confessions et de tous les partis s'y trouve mis en lumière de la façon la plus généreuse et la plus large. L'auteur se plaît à reconnaître la vie spirituelle partout où elle apparaît. On voudrait toutefois une affirmation plus explicite, moins vague, des principes directeurs de l'écrivain.

Il est possible que cette impression tienne au fait que l'ouvrage tel que nous l'avons n'est pas original. C'est un livre remanié. Le traducteur ne transpose pas seulement l'écrit de l'auteur : il le transforme dans bien des endroits. Cela se sent, bien que le texte porte trop souvent le cachet germanique de l'ouvrage.

D'ailleurs, les endroits qui concernent le protestantisme français ou romand témoignent d'un tour d'esprit un peu différent. La conception théologique, tout au moins, n'y est pas si rigide, pas si précise, nous a-t-il semblé, que dans les autres parties. Il y a là un défaut peut-être inévitable. Il s'agissait, en effet, de donner au public français une histoire du christianisme qui tînt compte des choses qui le concernent plus que ne pouvait le faire l'auteur de l'original allemand.

E. J.

LE BILAN SOCIAL ET POLITIQUE DE L'EGLISE, par *Yves Guyot.* — 1 vol. in-12. Paris, Charpentier, 1902.

Aucun livre de M. Yves Guyot ne saurait laisser indifférents ceux qu'intéressent les problèmes d'économie politique ou de « physiologie sociale. » Son bagage d'écrivain est déjà fort considérable et sa production ne s'arrête pas. Ses derniers livres sont: *La revision du procès Dreyfus, L'analyse de l'enquête* et un petit volume sur la *Question des sucres en 1901.* On sait le rôle que M. Yves Guyot a joué dans l'« affaire » et l'attitude indépendante qu'il a prise devant la guerre anglo-boer. Cette attitude détacha de lui bien des sympathies, mais elle force le respect qu'inspire toute conviction sincère et désintéressée.

M. Yves Guyot nous livre aujourd'hui une série d'études sur l'église contemporaine, écrites à l'occasion de la publication d'un gros et luxueux volume intitulé: *Un siècle. Mouvement du monde*, approuvé par le pape et destiné à glorifier l'action politique et sociale du catholicisme. En bon statisticien, le savant économiste s'est renseigné aux sources mêmes, ces sources fussent-elles des publications ultramontaines. Il s'est permis de contrôler, de rectifier, de compléter, si bien que ses conclusions sont diamétralement opposées aux conclusions de Mgr. Péchenard et consorts. Si l'optimisme de ces messieurs résiste à l'évidence des faits établis par M. Yves Guyot, c'est qu'il est désespérément chevillé dans leur âme candide. Cela n'empêchera pas, du reste, les esprits indépendants de constater qu'en effet, en dehors de guerres malheureuses, d'agitations criminelles, de l'invention des deux grands dogmes de l'immaculée conception et de l'infaillibilité papale, il n'y a pas grand'chose à citer à l'actif de l'église. L'histoire des progrès de l'esprit humain pendant le dix-neuvième siècle n'aurait à lui consacrer qu'un modeste chapitre. R. F.

LES SYSTÈMES SOCIALISTES, par *Vilfredo Pareto.* Tome I et II. — 2 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière, 1902.

M. Vilfredo Pareto, le distingué professeur d'économie politique à l'université de Lausanne, vient de publier le second volume d'un cours professé récemment à la faculté de droit. Il comble une grosse lacune, car il n'existait pas encore, que je sache, dans la littérature française d'ouvrage systématique sur le sujet. M. Pareto

s'est placé au seul point de vue scientifique. Ce n'est pas à dire que le fougueux polémiste qui est en lui ne perce pas dans maint endroit de l'exposé ; mais ces coups de boutoir ne sauraient égarer le lecteur et fausser son jugement.

La table des matières est fort copieuse. Le premier volume traite des principes généraux de l'organisation sociale, des systèmes socialistes dits *réels*, des débuts de l'histoire de Sparte au *Chartisme* anglais, des systèmes religieux et enfin des systèmes théoriques. Il y a là une masse considérable de faits qu'il a fallu retrouver et contrôler à l'aide des textes eux-mêmes ; c'est dire que l'érudition vulgarisée dans ce gros livre est énorme autant que sûre. Mais les chapitres les plus captivants sont encore ceux dans lesquels M. Pareto développe ses propres théories, entre autres sa fameuse théorie de la *circulation des élites*. Ceux qui ont eu le privilège de suivre son cours reliront ces pages avec plaisir, et s'ils n'y trouvent pas toute la chaleur de l'orateur, ils y retrouveront du moins sa précision, sa netteté, son accent de conviction inébranlable. Ce sont là des mérites de premier ordre, et *Les systèmes socialistes* prendront une belle place dans a bibliothèque de l'école économique mathématique dont l'auteur est un des maîtres éminents.

Le second volume examine les systèmes métaphysiques-communistes, les systèmes métaphysiques-éthiques, les systèmes mixtes, les systèmes scientifiques. Et M. Pareto, qui n'a rien du professeur systématique à outrance, termine son livre par un chapitre intitulé : *La théorie matérialiste de l'histoire et la lutte des classes*. C'est une manière de conclusion et peut-être le chapitre le plus intéressant de tout l'ouvrage. En effet, nulle part n'éclate avec plus de clarté la vérité historique que le savant professeur s'est efforcé de mettre en relief au long de ses deux volumes, à savoir que « le conflit entre le travail et le capital » n'est qu'une forme de la lutte des classes, laquelle n'est elle-même qu'une forme de la lutte pour la vie. Or la lutte pour la vie est le facteur par excellence de la conservation et de l'amélioration de la race. Ce principe d'origine biologique trouve des applications faciles dans le domaine de l'économie politique, et ce domaine embrasse un territoire qui n'a jamais été aussi considérable qu'aujourd'hui.

A juger les événements et les systèmes, les faits et les théories,

en se plaçant au seul point de vue de l'expérience et de la logique, il ressort que les doctrines sociales, sous leurs étiquettes actuelles, n'ont qu'une valeur relative; que le socialisme, par exemple, ne peut invoquer plus que les autres le déterminisme historique. Les hommes se leurreront toujours d'apparences. Ils se laissent prendre au piège dangereux des mots, surtout quand les mots sont éloquents et flattent leur sensibilité. Or, — comme l'exprime si nettement M. Pareto, — « le problème de l'organisation sociale ne peut se résoudre par des déclamations reposant sur un idéal plus ou moins vague de justice, mais seulement par des recherches scientifiques pour trouver le moyen de proportionner les moyens au but, et, pour chaque homme, l'effort et la peine à la jouissance, en sorte que le minimum de peine et d'effort assure au plus grand nombre possible d'hommes le maximum de bien-être. »

On ne peut que souscrire à une conclusion aussi précise et aussi sensée. R. F.

L'INNOCENTE DE ROCHEBIGNON, par *Edouard Dupré*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin.

La littérature mélodramatique a un peu abusé des « innocents » et des « orphelins. » Il ne faudrait pas que cela fît du tort à M. Edouard Dupré, car son roman n'a pas été écrit pour tirer la larme à l'œil des portières sensibles, ni pour assouvir des imaginations en quête de nourritures grossières. Il y a dans son livre un élément de réalité, d'observation, des tableaux de province sobrement esquissés, des traits pris sur le vif jusque dans le langage des campagnards. Mais il y a aussi un élément allégorique ou symbolique. Perrine l'Innocente symbolise l'humanité « qui veut monter jusqu'à la pleine lumière de la Raison, mais retombe, après de vaines espérances, dans les ténèbres de la bestialité. » Son développement intellectuel et moral est lent comme celui de l'humanité même; il a donné des fruits inespérés, quand une passion violente, la jalousie, vient défaire brusquement l'œuvre élaborée avec tant de patience. Et cela est raconté simplement, avec un peu d'amertume, comme il sied à un homme qui a vécu et qui a été désillusionné dans ses croyances philosophiques et sociales.

R. F.

A QUOI TIENT L'INFÉRIORITÉ FRANÇAISE, par Léon Bazalgette. — 1 vol. in-16. Paris, Fischbacher.

Voilà un titre bien hardi; il brave la susceptibilité nationale en affirmant d'emblée l'infériorité française. Eh bien, le livre est encore plus hardi que son titre. Français et catholique, l'auteur entreprend de prouver qu'actuellement son pays est inférieur aux autres nations parce que, au seizième et au dix-septième siècles, il a préféré le romanisme c'est-à-dire la religion d'autorité, à l'affranchissement qu'a été la Réformation, et que dans la révolution de 1789, après avoir vu le magnifique épanouissement de la libre pensée, la France l'a rejetée pour se jeter dans les bras du jacobinisme et de Bonaparte.

Malgré ses apparences presque paradoxales, l'ouvrage de M. Bazalgette n'a pas les allures du pamphlet; ce n'est pas un écrit passionné, mais une affirmation sérieuse, qui suppose beaucoup et de solides études. La caractéristique des divers courants politiques et sociaux ne manque ni de verdeur, ni de précision; et la conclusion de l'auteur est aussi modeste qu'importante. Il voudrait simplement aider les Français à se connaître eux-mêmes. Voici le mot de la fin: « Le caractère distinctif de la décomposition est l'inconscience. Les peuples qui pourrissent ne le sentent pas. » (P. 301.)

On ne saurait méconnaître ce qu'il y a de noble dans une pareille entreprise, dans l'effort que fait M. Bazalgette pour amener ses compatriotes à la connaissance de leur état. Il n'obéit pas à des impressions plus ou moins vives; il a des principes. Nous avons été heureux de rencontrer dans ce livre des affirmations telles que celles-ci: « La vérité pratiquée, voilà le bien; » ou encore: « Pour lutter efficacement contre une religion, il faut posséder soi-même une foi solide, positive... » et bien d'autres. Il a raison de dire tout haut que l'erreur de la Révolution a été de vouloir sauver l'individu par la société, et de rappeler l'immense dommage que la gloire de Napoléon a causé à la France. On oublie, dit-il, de mesurer l'irrémédiable influence « de la formidable saignée (trois millions de cadavres)... »

Nous relèverons encore le mot par lequel l'auteur rappelle ce qu'il y a de fatal dans la destinée des peuples: « Les heures sont comptées. » Une pensée de cette nature, qui se rencontre

si rarement sous la plume des sociologues suffirait, à mon sens, pour caractériser le sérieux de M. Bazalgette.

Malgré cela, nous aurions quelques réserves à faire. En lisant ce livre si franc d'allure et si courageux, on se demande comment un catholique français, un Français catholique, peut considérer le triomphe du romanisme, le rejet de la Réformation comme la cause de l'infériorité française et demeurer pourtant romaniste. A-t-il bien compris le mouvement de la Réforme? N'a-t-il pas pris les conséquences de la Réformation, qui en effet a affranchi et stimulé la pensée des quelques réformés, avec les causes mêmes de la Réformation, savoir le sentiment de responsabilité et la foi au Dieu de l'Evangile, qui ont été les vrais agents de cette révolution religieuse?

M. Bazalgette estime que M. Demolins, dans sa critique de la civilisation française, n'a pas donné à la religion le rôle qui lui revient, et il se propose, sinon de le corriger, du moins de le compléter; mais il reste lui-même en deçà de la tâche qu'il s'était donnée, il oublie que pour prêcher l'affranchissement, il faut être soi-même affranchi, et que, selon sa propre théorie, « pour lutter efficacement contre une religion, il faut posséder soi-même une foi solide, positive. » E. J.

L'EPOCA DELLE GRANDI SCOPERTE GEOGRAFICHE, di *Carlo Errera*. — 1 vol. in-12. Milan, Hœpli.

Un ouvrage sérieux s'adressant à tout le public, et comblant une lacune dans l'histoire des grandes découvertes maritimes. L'âge héroïque des Vasco de Gama et des Christophe Colomb a fourni pas mal de contributions à la géographie et à l'histoire, mais ces contributions ont été surtout des biographies apologétiques et anecdotiques sans grande valeur, ou des monographies critiques trop savantes. Le livre du professeur Errera, de l'Institut technique de Turin, ne s'adresse ni à des enfants ni à des érudits. Il synthétise harmonieusement tout ce qui, dans l'ère glorieuse, est d'intérêt général; il marque bien les progrès successifs faits depuis la fin de l'antiquité jusqu'à Magellan dans la connaissance du globe terrestre. Là où il le peut, il fait intervenir les témoignages des contemporains et des acteurs de la grandiose épopée: ainsi la narration gagne en couleur et en véracité.

Ajoutez à ces qualités de fond un choix de portraits et de cartes, reproduits d'après les originaux peu connus, et, pour illustrer l'exposé, des esquisses dessinées par l'auteur lui-même. Le volume, qui paraît dans l'excellente *Collezione storica Villari*, a été édité par la maison Hœpli avec tout le soin qu'il méritait.

R. F.

SIMPLES RÉCITS ET SOUVENIRS, par Mme *Eugène Bersier*. — 1 vol. in-12. Paris, Fischbacher.

Les « récits et souvenirs » que vient de laisser publier Mme Bersier ont déjà paru pour la plupart dans des journaux et revues diverses: ils n'ont donc pas la fraîcheur de l'inédit. Peut-être Mme Bersier aurait-elle mieux fait de ne pas les rééditer en un volume? En dépit de ses 300 pages, le livre reste mince d'intérêt, et il est d'un art littéraire peu transcendant. Après cela, les clients habituels de l'auteur reliront tout de même ces petites histoires; ils se complairont aux excellents sentiments, à la fraîcheur d'âme, à l'idéalisme sentimental dont elles sont pleines. Et ils se figureront de bonne foi avoir sérieusement travaillé à l'éducation de leur cœur et à la culture de leur intelligence.

R. F.

THE GOSPEL PROBLEMS AND THEIR SOLUTION, by *Joseph Palmer*. — 1 vol. in-12. London, H.-R. Allenson.

Quelle est l'origine des récits évangéliques? Comment nos quatre Evangiles ont-ils été composés?

La question n'est pas nouvelle. Elle n'est pas non plus près d'être résolue; et après avoir lu consciencieusement le très intéressant, — je dirai même le captivant, — ouvrage de M. Palmer, je n'ai pas l'impression qu'il ait fait faire un grand pas à ce problème des origines.

Sa thèse peut se résumer en quelques mots: nos Evangiles ont été rédigés par les auteurs que leur attribue la tradition, sur des notes prises pendant la vie de Jésus-Christ.

Les apôtres se seraient réunis, le soir, quand cela leur était possible, pour se remémorer en commun les événements de la journée et en consigner une relation succincte sur de petits carrés de papyrus, qui leur servaient de carnets.

Les grands discours de Jésus-Christ, ils les auraient sténogra-

phiés. Saint Jean, entre autres, devait être habile sténographe; il a pris à mesure les discours que le maître prononça à Jérusalem lors de la dernière fête, et même la prière sacerdotale.

Jésus-Christ ayant pour coutume de parler en araméen aux villageois de la Galilée et en grec aux habitants de Jérusalem, Pierre et Matthieu se seraient chargés de reporter les conversations dans le dialecte vulgaire, Jean les discours prononcés en grec.

L'idée est originale, n'est-ce pas? A première audition, elle fait sourire.

C'est vrai. Mais lisez l'ouvrage, pesez les preuves très nombreuses et très minutieusement exposées dont l'auteur étaie ses assertions. Et vous verrez que son dire n'est pas sans quelque mesure de probabilité, au moins pour certains récits, tels que ceux concernant les derniers actes de la vie du Christ.

Au demeurant, ce livre respire d'un bout à l'autre une profonde piété. L'auteur est plein de respect pour les Ecritures, d'amour pour le Maître incomparable. On se dit que, s'il s'était trouvé parmi les apôtres, il eût été homme, en effet, à ne rien laisser perdre des gestes et des paroles de Jésus. Et si l'on hésite à adopter ses conclusions, on ne saurait hésiter à le remercier d'avoir pris tant de peine pour nous instruire et nous édifier.

A. G.

UNE AMBASSADE TURQUE SOUS LE DIRECTOIRE, par *Maurice Herbette*. — 1 vol. in-8° avec neuf planches hors texte. Paris, Perrin & Cie, 1902.

Il s'agit de l'ambassade d'Esséid Ali Effendi, qui fut de 1797 à 1802, à Paris, le représentant intermittent de la Sublime-Porte. Ce personnage ne se distinguait par aucune qualité extraordinaire, hormis peut-être une avarice par trop accentuée; encore n'y a-t-il rien là qui puisse solliciter l'historien. Mais, si l'ambassade d'Esséid Ali Effendi ne peut prendre place dans l'histoire proprement dite, elle en a une toute marquée dans l'histoire des mœurs et de la mode. Ecoutons son biographe: « Le succès d'Esséid Ali Effendi a été aussi complet qu'éphémère. L'ambassadeur ottoman a soulevé tout d'abord une véritable émeute de curiosité. La presse déjà libre et un peu satirique s'est emparée de lui: ses mots, ses gestes, ses attitudes ont été recueillis, notés, commentés; il a révolutionné trois semaines la mode et fait

tourner bien des têtes ; il a enrichi les entrepreneurs de spectacles assez avisés pour solliciter sa visite. Puis soudain personne ne l'a plus ni admiré, ni même regardé : l'attention publique s'est détournée de lui. Quelques brèves notices ont, de temps à autre, rappelé son existence, et son départ survenu en 1802, cinq ans après son arrivée, a passé inaperçu. »

Ce pauvre Ali eut effectivement un succès sans précédent. Les femmes les plus célèbres, les beautés et les grands noms de France vinrent lui faire leur cour. Esséid Ali ne savait pas le français, mais il faisait de son mieux. « On sut encore que l'ambassadeur, touché de la constance de Mme Tallien, avait eu la délicate pensée, au cours de la soirée, de lui adresser une louange flatteuse, en répétant plusieurs fois tout haut : « Beauté publique. » Ne lui avait-on pas dit que le terme de beauté était un compliment et que la République était une fort belle chose ? Une syllabe de moins dans un mot si long ne pouvait guère avoir d'importance que pour de maudits journalistes ! »

Le succès d'Esséid Ali Effendi dura quelques semaines. Rien ne fut ménagé pour lui plaire, les fêtes se succédèrent. Les femmes pendant un temps ne portèrent que bonnets turcs et turbans, fez et robes à l'odalisque. Cette turcomanie fut aussi brève que violente.

C'est presque une ironie que de parler de l'activité diplomatique d'Esséid Ali.

Le ton cérémonieux et formaliste des notes échangées entre le Directoire et l'ambassade ottomane, le cynisme avec lequel Talleyrand berne du commencement à la fin le candide Turc, tout cela est d'un comique ineffable. Avec des bribes d'histoire, des documents originaux, quelques reproductions de gravures et de portraits, et pas mal d'esprit, M. Maurice Herbette a fait un livre bien amusant. B. G.

VINGT-DEUX MOIS DE CAMPAGNE AUTOUR DU MONDE, par le comte *Henry de Menthon*. — 1 vol in-12. Paris, Plon.

C'est, plus exactement, le journal d'un aspirant de marine dans les parages des îles de la Sonde, de Tahiti et de la Nouvelle-Calédonie. Rien de particulièrement attrayant dans ce volume ; rien de très nouveau non plus. Sans doute le voyageur nous promène à travers des pays enchantés ; mais il n'a pas su en

rendre tout le charme étrange. Les paysages dépeints ne rappellent guère les merveilleuses « impressions » d'un Julien Viaud, et l'on ne s'abandonne pas à l'illusion comme dans les pages du *Mariage de Loti*. Néanmoins, il est toujours agréable de vagabonder à la suite d'un guide averti, tel que M. de Menthon, sous des cieux exotiques. On trouvera, dans cette excursion, sinon les sensations souhaitées, tout au moins une foule de petits renseignements instructifs et précis. R. F.

DE VOUS A MOI. — FEUILLES NOIRES, par *A. Barratin*. — 1 vol. in-8°. Paris, Alphonse Lemerre, 1902.

La première partie est une collection d'aphorismes et de pensées détachées. L'auteur, une femme, y fait preuve sinon d'une grande profondeur et d'une originalité accentuée, du moins d'un cœur excellent.

C'est aussi que le genre n'est plus très à la mode et ne répond plus guère à nos habitudes d'esprit actuelles ; Nietzsche y a réussi, mais... c'était lui.

Dans *Feuilles noires*, l'auteur pleure une fille chérie. Ce lyrisme maternel n'est pas, chose à prévoir, exempt de sentimentalité ni de banalité. Cette mère aimait sans doute beaucoup sa fille, mais il est devenu bien dificile, en littérature, de pleurer un enfant. B. G.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE COLLÈGE DE GENÈVE ET L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE, par *Ernest Strahlin*. — 1 vol. in-8°. Genève, Georg.

Cet ouvrage, d'un professeur honoraire de l'université de Genève, empreint d'un sincère patriotisme, demande, en résumé, une amélioration du règlement général du collège de cette ville et une répartition plus judicieuse des programmes. Pour appuyer ses réclamations, il établit une comparaison entre l'enseignement secondaire classique genevois, tel qu'il est appliqué actuellement, et l'enseignement de deux des premiers lycées parisiens. Cette comparaison est toute au désavantage du collège genevois. Le vice dont il souffre surtout est « l'absence d'un plan d'études nettement conçu et fortement enchaîné dans toutes ses parties. » On y effleure trop de choses sans rien approfondir, et la méthode est absolument défectueuse. On y perd trop facilement de vue que l'enseignement secondaire a pour but principal d'ouvrir les

jeunes intelligences, de développer l'initiative individuelle, et on néglige les moyens propres à activer la réflexion et la volonté.

L'utilitarisme est le grand danger que craint M. Strœhlin, et c'est ce qui a fait perdre son rang au collège de Genève. Il demande que les élèves soient soumis à une discipline analogue à celle des lycées parisiens, pour corriger notre manque général de méthode et de clarté; il réclame une collaboration plus intime et plus régulière des parents, la suppression de l'externat, un allègement du programme, avec plus de sérieux et de profondeur dans le domaine limité des études. La connaissance des œuvres classiques, par exemple, est absolument insuffisante, et l'étudiant n'a pas de base solide pour son travail ultérieur. Il conviendrait, en outre, de fusionner, — comme on l'a fait ailleurs, — les deux examens de maturité ét de baccalauréat, et, d'une manière générale, d'orienter notre enseignement classique suivant le modèle français.

Livre clairement conçu, solidement documenté et d'une portée générale bien plus grande que celle que les limites modestes de son titre sembleraient lui attribuer. ROB. F.

MARINETTE, par *Jean Charlette*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin.

Deux vieux, débonnaires et innocemment maniaques, élèvent et adorent la jeune Marinette. Ils s'appellent Sosthène et Hector. Sosthène est l'oncle de Marinette, Hector ne lui est rien; en compensation, il s'intitule son parrain. Marinette est gâtée selon les rites habituels, sans oublier le chocolat.

Après des tiraillements d'égoïsme et des querelles de vieux amis célibataires, on finit par trouver qu'il faut marier Marinette. Ça ne va pas tout seul; le parrain Hector a un neveu, Raymond, gentil garçon et poète. Mais Hector, qui est poète aussi, a donné à Marinette une sainte horreur de cette catégorie d'hommes.

Tout finit pourtant par s'arranger, et Marinette sera très heureuse. Rayon des romans pour jeunes filles. B. G.

MIRAGE D'OR, par *Antoine Alhix*. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin.

M. Antoine Alhix est l'auteur de *Chemin montant*. Cela ne dira peut-être pas grand'chose aux lecteurs de la *Bibliothèque Universelle*. Il y a aujourd'hui tant de jeunes romanciers pleins de

talent qu'il faut avoir lus ! *Mirage d'or* est une variété du roman pour jeunes filles, un peu plus vraisemblable, un peu plus réaliste que les fadeurs dont on a coutume de leurrer leur esprit. Quand je dis *réaliste*, n'allez pas croire à des tableaux trop vifs et à une langue trop crue ; il n'y a rien dans cette œuvre qui puisse choquer l'âme la plus innocente, et l'inspiration en est toujours très élevée. Les cœurs sensibles compatiront à la destinée de Suzanne, de Jacqueline et de Denise, et feront sur les vicissitudes humaines de salutaires réflexions. Et puis, quel titre suggestif que *Mirage d'or !* On lirait le volume rien que sur les promesses de cette belle étiquette. R. F.

LA QUESTION SOCIALE, SA SOLUTION PACIFIQUE, par *Johannès C. Barolin*. — Brochure de 20 pages. Paris, V. Giard et E. Brière, éditeurs, 1902.

Cette solution pacifique consiste en la création, dans le sein de l'état actuel, de ce que l'auteur appelle un « Etat social. »

Il existe, dans tous les états, une foule d'individus sans ressources, sans travail, à la charge du reste de la population. Il faudrait débarrasser l'état de ces malheureux, tout en lui demandant un équivalent.

Les différents subsides et secours fournis annuellement et prévus aux budgets seront réunis, Cette somme totale servira au paiement des intérêts d'un capital correspondant emprunté par l'état social, et ce capital servira à l'achat de terrains et d'usines, où travailleront les malheureux régénérés et soustraits aux influences pernicieuses. Ainsi seraient utilisées une foule d'activités sans emploi, et de forces perdues.

Voilà un remède qui paraît d'une séduisante simplicité. En tout cas, même en exceptant les impotents et les incapables, tout cela suppose une singulière et très aléatoire bonne volonté de la part des parias de la société qu'il s'agit d'enrôler et d'organiser. B. G.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE JANVIER

Pages

I. **La Perse et les Persans de nos jours**, par *Michel Delines* . . . 5

II. **L'échelle**. Roman, par *J.-P. Porret* 38

III. **Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre**. par *Aug. Glardon* . 74

IV. **La vie sur les canaux**. Croquis, par *Jean Dalma*. 104

V. **La vengeance de Jean Berthier**. Nouvelle, par *H. Pluviannes*. 116

VI. **Autour du Simplon,** par *Ed. Tallichet* 126

VII. **Chronique parisienne** 145

Fin d'automne. — Ceux qu'on empêche de dormir. — Le concours d'enseignes. — La crise du libéralisme. — Théâtres : *Résurrection*, *Orphée aux enfers*. — Livres d'étrennes.

VIII. **Chronique italienne** 154

La princesse Mafalda. — Les aliénés de San-Servilio. — Livres.

IX. **Chronique anglaise** 162

La nouvelle année. — Le grec ancien en danger. — Quelques livres boers sur la guerre. — Autres livres. — G.-A. Henty.

X. **Chronique américaine** 171

La situation politique et les élections. — Quelques effets de la « grande grève » de 1902. — La saison théâtrale. — Toujours la question du divorce ! — Menus faits.

XI. **Chronique suisse** 179

Dans le passé : *Fribourg artistique*. — L'histoire au pays vaudois : une nouvelle société populaire; Chillon et M. A. Naef. — A Genève : la fête de l'Escalade. — Rosalie de Constant. — *Mémoires sur Neuchâtel*. — Le bon vieux temps neuchâtelois. — Le dernier roman de T. Combe. — *Neuchâtel pittoresque*. — Mlle Eugénie Pradez. — *Nos bonnes gens*. — Un savant-poète : *Loin des villes*. — *La coupe d'onyx*.

XII. **Chronique scientifique** 188

Un projet américain relatif à la traction électrique; idées de M. Arnold. — L'électrographe de MM. Palmer et Mills : transmission d'images à 2000 kilomètres en 70 minutes. — Comment utiliser les charbons bitumineux ? — — La purification des eaux potables par l'ozone. — Lampe Nernst : ses qualités, ses défauts. — L'étain comme tænifuge. — Anesthésie générale par l'électricité. — Publications nouvelles.

XIII. **Chronique politique** 198

Température. — Au Nicaragua. — Le calme en France. — Protectionnisme allemand. — Aux Etats-Unis. — Le général Delarey en Suisse. — Le voyage de M. Chamberlain. — Publications à propos du Transvaal. — En Suisse : session des chambres fédérales; questions financières; tarifs de douane; la ligne Frasne-Vallorbes; demande d'amnistie. — M. Forrer. — Vœux pour 1903.

XIV. **Bulletin littéraire et bibliographique** 208

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & Cie

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-HUITIÈME ANNÉE

TOME XXIX

N° 86. — Février 1903.

LAUSANNE
BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE
Place de la Louve.
PARIS
CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES
HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.
ALLEMAGNE
LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.
1903

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET REVUE SUISSE

Médailles d'or à l'Exposition universelle de Paris, 1878,
et à l'Exposition nationale suisse, Genève 1896.

Tout ce qui concerne la *direction* doit être adressé, *franco*, à M. ED. TALLICHET, rue du Midi, 1, Lausanne.

Pour les *abonnements*, les *réclamations* et les *annonces*, s'adresser au BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE, place de la Louve, à Lausanne. — *Lettres et argent franco.*

Tout ouvrage dont il sera envoyé franco deux exemplaires à la *Bibliothèque Universelle* aura droit à un compte rendu ou à une annonce.

OUVRAGES REÇUS

La patrie vaudoise. Le pays et ses habitants, par Armand Vautier. — Première livraison. In-8° avec 200 vues et scènes de mœurs d'après photographies de la maison F. Boissonnas. Lausanne, Georges Bridel & Cie.

Lausanne au temps de la Réformation, par E. Doumergue. — In-4° illustré. Lausanne, Georges Bridel & Cie.

Histoire de la guerre de 1870-1871, par P. et V. Margueritte. — 1 vol. in-12. Paris, Chamerot.

Frédéric le Grand, d'après sa correspondance politique, par L. Paul-Dubois. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

La politique agraire du parti socialiste, par K. Kautsky. Traduit de l'allemand par C. Polack. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière, 1903.

La condition de la femme dans les diverses races et civilisations, par Ch. Letourneau. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière, 1903.

L'affranchissement de la femme, par J. Novicow. — 1 vol. in-12. Paris, Alcan, 1903.

Le choix d'une profession. Directions données aux parents et aux autorités scolaires et tutelaires, publiées sous les auspices de la Commission centrale d'examens de l'Union suisse des arts et métiers. — In-8°. Berne, imp. Büchler, 1902.

La navigation aérienne. Histoire documentaire et anecdotique, par J. Lecornu. — 1 vol. in-4° illustré. Paris, Nony, 1903.

La découverte des polypes d'eau douce, d'après la correspondance inédite de Réaumur et d'Abraham Trembley, par M. Trembley. Lecture faite à la 85e session de la Société helvetique des sciences naturelles, Genève, septembre 1902. — In-12. Genève, imp. du *Journal de Genève*, 1903.

La renaissance de la littérature hébraïque, 1743-1885. Essai d'histoire littéraire, par Nahum Slouschz (Ben David). — 1 vol. in-12. Paris. Société nouvelle de librairie et d'édition, 1903.

Tolstoï et Dostoïevsky. La personne et l'œuvre, par D. Merejkovsky. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

Clément Rochard. Roman de mœurs politiques suisses, par Virgile Rossel. — 1 vol. in-12. Chaux-de-Fonds, G. Dubois, 1903.

L'apaisement, par W. Biolley. — 1 vol. in-8° illustré. Chaux-de-Fonds, G. Dubois.

Causeries françaises. Revue de langue et de littérature françaises contemporaines, dirigée par Aug. André. 4e année. Nos 3 et 4, décembre 1902 et janvier 1903. — In-12. Lausanne, Payot.

Paris-Hachette 1903. Annuaire complet, commercial, administratif et mondain. 7e année. — 1 fort vol. in-12. Paris, Hachette, 1903.

La Source. Organe de l'Ecole de garde-malades de Lausanne. Quatorzième année, N° 1, janvier 1903. — In-8°. Lausanne, imprimerie Vincent.

Weltall und Menschheit. Naturwunder und Menschenwerke. Geschichte der Erforschuug der Natur und Verwertung der Naturkräfte. Herausgegeben von Hans Kræmer, in Verbindung mit hervorragenden Fachmännern. Lieferungen 18-21. — In-4° illustrirt. Berlin, Bong & Co.

Sources of the agricultural imports of the United States, 1897-1901. — Distribution of the agricultural Exports of the U. S. A., 1897-1901, by Fr. H. Hitchcock. — 2 vol. in-8°. Washington, Government Printing Office, 1902.

Umberto I di Savoja. Bio-bibliografia, di G. Graziano, con ritratto ad acquaforte di C. Turletti. — 1 vol. in-4°. Torino, Lattes, 1902.

LE LIBÉRALISME ET LES IDÉES POLITIQUES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

La politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire, et *Le libéralisme*, par Emile Faguet. 2 vol. in-18, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902. — Cf., du même, *Questions politiques*, 2ᵉ éd., et *Problèmes politiques du temps présent*. 2 vol. in-18, Paris, Colin.

M. Emile Faguet est l'homme des vastes groupements d'idées. Sa critique n'est pas toujours heureuse quand elle s'exerce sur la production contemporaine: j'introduis cette réserve, d'abord parce que je l'ai plus d'une fois trouvé en désaccord avec mes sentiments, — et, dans ces questions-là, c'est toujours au sentiment personnel qu'on finit par revenir, — et ensuite parce qu'on l'a vu céder à des « emballements » excessifs, dans un sens ou dans l'autre, comme lorsqu'il prit pour un chef-d'œuvre immortel ce délicieux *Cyrano*, qui n'est qu'un ouvrage tout à fait charmant, ou s'obstina à méconnaître la haute valeur du *Passé*. En vérité, il n'est à l'aise que lorsqu'il embrasse et dépouille dans son ensemble, avec ses racines et ses ramifications, l'œuvre complète d'un homme de large envergure, surtout quand cet homme est plutôt un penseur qu'un artiste. Pour qu'il donne toute

sa mesure, il faut qu'il soit obligé de dépenser tout son effort; et plus le sujet est immense, plus solidement, plus puissamment il s'en empare. Les quatre séries de ses *Etudes littéraires*, que complètent les trois séries de ses *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle*, attestent par leur incomparable maîtrise la justesse de cette remarque.

En reprenant les parties essentielles des trois œuvres les plus considérables du dix-huitième siècle, puis en étudiant l'état social qu'elles ont préparé, et en développant une théorie politique dont on trouve déjà les premiers éléments comme indiqués dans deux volumes antérieurs, et à laquelle ce travail préparatoire fournit de vigoureuses assises, M. Faguet s'est assigné une tâche magnifique et digne de lui. Il l'a remplie avec une telle autorité qu'on ne saurait exagérer l'importance de ses écrits politiques. Si l'intelligence, le savoir, le bon sens, et tant d'autres qualités dont ils abondent comptaient pour quelque chose dans le domaine où ils pénètrent avec une belle crânerie, ils seraient lus, écoutés, commentés, discutés à l'infini, et recevraient la suprême consécration d'être utiles. Je suppose qu'ils n'auront point cette fortune: les politiciens les dédaignent, parce qu'ils n'ont rien de commun avec ces manuels de cuisine électorale où les grands mots ne servent qu'à voiler hypocritement la bassesse des intérêts; quant à la foule, elle leur préfèrera sans aucun doute le poison quotidien des articles qui attisent ses haines ou flattent ses passions. M. Faguet n'appartient à aucun parti: il est dans un « splendide isolement, » et si par un hasard des plus improbables il entrait à la Chambre, il serait obligé d'y siéger, comme autrefois Lamartine, au plafond. Puisse-t-il quand même se faire écouter!

I

Que nos idées politiques soient sorties de la période de fermentation qui précéda la Révolution française, et que, dans leurs tendances principales, elles aient été représentées pendant cette période par Voltaire, Rousseau et Montesquieu, ce sont deux faits dès longtemps constatés. Mais l'usage courant réunit volontiers les œuvres de ces trois grands hommes, comme si leur action parallèle avait été similaire: on distingue mal ce qui revient à chacun dans le « nouveau régime, » et l'on ne se préoccupe guère des différences profondes qui les séparaient. Voltaire et Rousseau, surtout, sont presque confondus par l'opinion commune dans une même admiration ou dans une même réprobation, les mêmes zélateurs leur ont ouvert le Panthéon, les mêmes détracteurs ne demanderaient qu'à brûler leurs œuvres sur le même bûcher. Le premier mérite de M. Faguet est d'avoir marqué les différences avec une parfaite netteté; et son travail établit d'abord que l'un de ces trois hommes, Voltaire, ne fut point l'initiateur du nouveau régime, mais le défenseur passionné de l'ancien.

Sans doute, Voltaire n'en soutint pas tous les abus; mais il en admit, sans réserve, le principe. Il eut des aspirations à la liberté que personne n'aurait eues un demi-siècle plus tôt; mais ce ne furent guère que des velléités, qui ne l'empêchèrent point de conserver le goût et presque la superstition de l'autorité: « Un peuple libre sous un souverain dont le pouvoir n'a pas de limites, c'est son idéal même. La liberté par le despotisme, c'est tout son système[1]. » Il n'est pas nécessaire d'en souli-

[1] *Politique comparée*, p. 83.

gner l'évidente contradiction. La « liberté par le despotisme » va rejoindre le « despotisme de la liberté, » comme disait, je crois, Robespierre, ou la « liberté obligatoire » dont on nous entretient aujourd'hui et dont le germe, d'ailleurs, se trouvait dans le *Contrat social*[1], en sorte que Voltaire redeviendrait l'homme du jour, grâce à ce qui subsiste de très « ancien régime » dans le « nouveau. » Dans toutes les branches de sa politique, Voltaire, qui se mettait si volontiers en contradiction avec lui-même, reste fidèle à ce principe. Malgré les leçons de libéralisme relatif que lui donne parfois son ami le roi de Prusse, il en accepte les plus extrêmes conséquences. S'il s'agit, par exemple, des rapports de l'état et des églises, — et cette question n'est-elle pas le nœud de la politique moderne? — Voltaire n'hésite point à donner au souverain les attributions d'un pontife, sans le moindre souci de la liberté de conscience. M. Faguet a réuni, sur ce point, un arsenal de citations où pourraient puiser les despotes de tous les temps:

« S'il y a quelque dispute entre les ecclésiastiques sur la manière d'enseigner ou sur certains points de doctrine, le souverain peut imposer silence aux deux partis et punir ceux qui désobéissent....

» ...Le prince doit être le maître absolu de toute police ecclésiastique, sans aucune restriction, puisque cette police ecclésiastique est une partie du gouvernement; et, de même que le père de famille prescrit au précepteur de ses enfants les heures de travail, le genre d'études, etc., de même le prince peut prescrire à tous les ecclésiastiques, sans exception, tout ce qui a le moindre rapport à l'ordre public... etc.[2] »

C'est en vain qu'après de tels postulats Voltaire déclare que « le plus humiliant despotisme » est « celui

[1] Id., p. 20. — [2] Id., p. 228-229.

des prêtres. » Nous voyons bien qu'il joue sur les mots et que le souverain qu'il investit ainsi de tout pouvoir sur la conscience religieuse devient *prêtre* aussitôt qu'il en est possesseur. Prêtre à rebours, si l'on veut, mais qui n'en sera ni moins tyrannique, ni plus tolérant. Son catéchisme ne sera pas celui de Rome ou de Genève: il n'en sera pas moins un catéchisme, qu'il imposera. Si les despotes ont toujours cherché à dominer la conscience religieuse, c'est parce qu'ils y reconnaissent le plus redoutable adversaire de la tyrannie. Une fois leur règne installé dans ce suprême boulevard de la liberté, leur triomphe est complet: ils ont réalisé le rêve de Barberousse qui, après tout, ne différait guère de celui de Grégoire, — ils ont fait l'unité. L'absolutisme étendu jusque-là nous ramène à une théocratie d'où Dieu pourrait être exclu et dont les ressorts administratifs fonctionneraient pourtant encore en son nom.

Par ce principe fondamental de sa politique, Voltaire se rattache donc à l'ancien régime. S'il s'en sépare, c'est parce qu'il s'avise de demander au souverain dont il soutient la cause d'être un bon souverain. Il le veut tout-puissant, étant entendu qu'il ne se servira de sa puissance qu'avec intelligence et pour le bien; et, quelque sympathie qu'il ait au fond pour la machine gouvernementale de l'ancienne France, il n'hésite point à en montrer les rouages défectueux. Il demande des réformes, sans songer à toucher au moteur central de l'organisme: il a combattu avec force les horreurs de la procédure criminelle qui reposait sur la torture, tout en la maintenant, par une singulière faiblesse, dans les cas de lèse-majesté; il a presque réclamé l'abolition de la peine de mort; bref, toutes les fois qu'il s'en est tenu à des questions administratives, il a laissé d'excellentes idées, dont quel-

ques-unes ont fait leur chemin. Mais ses hardiesses et ses réclamations se limitent à l'ordre pratique; on voit bien que, s'il ne s'accorda point avec le gouvernement de Louis XV, il se fût trouvé bien à l'aise sous le sceptre d'Henri IV, ou même sous celui de Louis XIV. « Un Louis XIV philosophe, c'est toute la politique de Voltaire [1]. » M. Faguet ajoute très justement que c'en est une et que sous un tel monarque on aurait en effet beaucoup de chances d'être bien gouverné. C'est le « bon tyran » que Renan réclamait sans cesse. Seulement, si ce tyran devenait mauvais, que pourrait-on contre lui? Et quelles garanties aurions-nous qu'il ne le deviendrait pas? Renan ne l'a pas dit.

II

Si Voltaire est l'homme de l'ancien régime, Rousseau est celui du régime nouveau, à tel point qu'on pourrait dire qu'il en est le véritable initiateur. Cela ne l'empêche pas de rejoindre son grand rival, en ce sens en tout cas que les extrêmes se touchent. Il est cependant plus absolu, ou, si l'on peut employer un mot qui n'apparut dans ce sens que sous la Restauration et ne fut officiellement admis dans la langue que sous la troisième République, il est plus *doctrinaire*. Voltaire, nous venons de le voir, tempère sa théorie du despotisme monarchiste par certaines concessions que lui suggère son sens pratique et même par des aspirations qui, de temps en temps, l'en dégagent. Rien de semblable dans Rousseau, toujours prêt à sacrifier les réalités à ses idées, même quand il touche du doigt les dangers d'un tel sacrifice. « Théoricien du despotisme populaire, » il l'est de la

[1] *Politique comparée*, p. 59.

façon la plus intransigeante qu'on ait jamais conçue: il n'y a pas une parcelle de son âme où puisse germer une notion contraire à ce despotisme, dont il ne demande d'ailleurs qu'à reconnaître la légitimité, comme le prouvent les premières lignes du premier chapitre du *Contrat social:*

« L'homme est né libre, et partout il est dans les fers.... Comment ce changement s'est-il fait? Je l'ignore. *Qu'est-ce qui peut le rendre légitime?* Je crois pouvoir résoudre cette question. »

C'est pourquoi, comme M. Faguet l'a constaté à plusieurs reprises, les doctrines de Rousseau diffèrent peu de celles de Voltaire. L'un attribue au peuple les droits que l'autre attribuait au roi. A la formule: « L'état, c'est moi, » le citoyen de Genève substitue une autre formule : « L'état, c'est le gouvernement; » et il faut être aveugle pour ne pas voir que c'est la même chose. Ni Rousseau ni Voltaire, — le second moins encore peut-être que le premier, — n'ont le sentiment qu'il y a quelque chose de supérieur à Démos comme à Denys, quelque chose d'idéal qui ne s'incarnera jamais en une personne, ni en plusieurs, ni même en un corps électoral au complet, pas plus en un monarque de droit divin qu'en des citoyens représentants, pas plus en la Convention qu'en Louis XIV, et que ce quelque chose est *le droit.*

C'est dans la question de l'organisation judiciaire que cette défectuosité singulière apparaît avec le plus d'évidence. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnent que l'indépendance de la magistrature est la condition *sine qua non* d'une bonne distribution de la justice. Tous deux la placent dans la sujétion du gouvernement; mais la conception de Rousseau est particulièrement significative. Il veut que les juges soient élus par le peuple, à titre

temporaire et pour se préparer ainsi à l'exercice d'autres fonctions:

« La fonction du juge, dit-il, tant dans les tribunaux supérieurs que dans les justices terrestres, doit être un état passager, sur lequel la nation puisse apprécier le mérite et la probité d'un citoyen, pour l'élever ensuite aux postes plus éminents dont il est trouvé capable[1]. »

On devine que ceux-là seuls feraient leur chemin qui auraient « bien jugé, » et que « bien juger » ce serait juger selon les passions populaires, condamner quand elles condamnent, absoudre quand elles absolvent. Mais Rousseau ne soupçonne point ce danger, car il ajoute aussitôt: « Cette manière de s'envisager eux-mêmes ne peut que rendre les juges très attentifs à se mettre à l'abri de tout reproche et leur donner généralement toute l'attention et toute l'intégrité que leur place exige. » On reconnaît bien là l'idéaliste convaincu de l'excellence native des hommes: ne suffirait-il pas que les fonctions fussent normalement distribuées pour être normalement remplies?

De même qu'il soumet la justice à l'état, Rousseau lui soumet la religion. On ne peut pas dire qu'il soit théocrate, puisqu'il subordonne l'élément religieux à l'élément civil; mais le rôle qu'il prête à l'élément religieux est tel, que le gouvernement qu'il rêve deviendrait bien vite une *démo-théocratie*, dont on peut trouver les grands traits dessinés à la fin du *Contrat social*, dans le chapitre *De la religion civile:* l'état n'a point à connaître des opinions religieuses de chacun, à condition qu'elles restent strictement enfermées dans la conscience; mais, comme on ne peut être bon citoyen sans religion, il aura une religion officielle dont il fixera les dogmes et le culte. Il ne pourra forcer personne à les croire; seulement, il pourra

[1] *Politique comparée*, p. 124.

bannir ceux qui ne les croient pas, et punir de mort quiconque, après les avoir reconnus, « se conduit comme ne les croyant pas[1]. ». Au fond, la politique religieuse de Rousseau et de Voltaire diffère en ceci, que le premier déteste la religion plus encore qu'il ne le dit, tout en la jugeant un bon outil de gouvernement; tandis que le second, qui l'aime peut-être moins qu'il n'en fait profession, est plus sérieusement convaincu de sa nécessité. Mais, de même qu'ils ne s'étaient élevés ni l'un ni l'autre à l'idée d'une magistrature indépendante, appliquant la justice pour la justice et sachant au besoin défendre Naboth contre Achab, ils ne parviennent point à concevoir une religion existant en soi, sans attaches avec le temporel. Leurs disciples n'ont jamais cessé de raisonner comme eux, à cela près qu'ils ne croient pas la religion nécessaire; mais alors, ils sont prêts, par une transposition qui tient du prodige, à faire jouer le même rôle à l'irréligion, en sorte que l'idée d'une *irréligion d'état* paraît destinée à faire son chemin.

Sur les autres points, les tendances de Rousseau restent bien d'accord avec sa doctrine, et l'on y reconnaît parfois, comme en germe, les doctrines que ses disciples préciseront. De son temps, par exemple, on ne s'occupait guère du rôle éducateur de l'état. Il l'a pressenti. Lui premier, il a eu l'idée de faire des professeurs des outils du pouvoir; il a rêvé, pour distribuer l'enseignement, une organisation pareille à celle qu'il voulait charger de distribuer la justice. — En revanche, les réformes administratives, d'un caractère pratique, le préoccupent peu. Précurseur en toutes choses, il annonce encore cette école qui regarde la politique, — je veux dire par là l'éternelle discussion des questions d'état qu'on ne résout jamais,

[1] Cf. *Politique comparée*, p. 179 sq.

— comme l'essentiel dans la vie d'un pays: que la justice soit bien ou mal rendue, que les services publics fonctionnent bien ou mal, que l'instruction progresse ou non, ce sont là choses secondaires; l'important, c'est qu'on perfectionne les « principes, » en les discutant interminablement, pour entretenir autour de la tribune une agitation qui donne l'illusion de la vie et favorise le grouillement de tous les parasites du corps social.... Si profondément humain dans la partie romanesque de son œuvre, Rousseau l'est ici beaucoup moins que Voltaire: il sacrifie allègrement les hommes à ses idées, et regarderait d'un air paisible le monde se consumer, pourvu que la fumée de cet incendie se condensât dans le moule forgé par son imagination.

III

Montesquieu se trouve à égale distance de ces deux grands hommes, qui se rejoignent à force de se contredire. Que le despotisme vienne du roi ou du peuple, il en a la même horreur, et il a, au contraire, l'instinct de la liberté. Il a pris la peine de la définir, dans le XIe livre de l'*Esprit des lois*:

« ...La liberté politique ne consiste point à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à vouloir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir....

» Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est que la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent, et, si un citoyen pouvait faire ce qu'elles défendent, il n'aurait plus de liberté, parce que les autres auraient tout de même ce pouvoir[1]. »

[1] T. IIIe, *Ce que c'est que la liberté.* Cf. *Politique comparée*, p. 24 sq.

Cette définition serait insuffisante, si Montesquieu n'avait pris soin de la commenter et de la compléter au cours de son ouvrage: les lois peuvent être tyranniques, ne servir qu'à donner au despotisme une apparence de légalité, et étouffer la liberté; en sorte qu'on peut se trouver empêché par elles de « faire ce que l'on doit vouloir, » ou « contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir. » C'est ce qui arrive quand elles attentent aux droits qu'elles devraient avoir au contraire la mission de sauvegarder. Montesquieu le reconnaît très bien, puisqu'il se fait le champion de toutes les libertés que j'appellerai *idéales*, et j'entends par là celles dont l'exercice ne peut causer aucun préjudice matériel au prochain, telles que la liberté de parler ou celle d'écrire, et, à plus forte raison, la liberté de penser et la liberté individuelle. En les soutenant, il s'éloigne sur tous les points de Voltaire, qui les sacrifie à la volonté du prince, et de Rousseau, qui les sacrifie à la volonté du peuple; et, seul des trois, il s'élève à la conception du « quelque chose » dont nous parlions plus haut, qui reste au-dessus de tout principe d'autorité. Je laisse à M. Faguet, dont les analyses moulent toujours si exactement les idées qu'il veut résumer, le soin de préciser, sur ce point essentiel, celles de son auteur:

« ...Ce qui doit gouverner, c'est la raison. Mais où la chercher? Précisément dans ce qui n'a pas le caractère d'une volonté, laquelle peut être une passion ou même l'est toujours. Dans quoi donc? Dans la pensée réfléchie, durable, permanente, comme refroidie et consistante, d'une nation. C'est cette pensée qu'on appelle la loi. La loi seule doit gouverner. Mais non pas la loi qui vient d'être faite, ou du moins il faut le moins possible être gouverné par cette loi-là. La loi qui vient d'être faite, c'est une volonté qui peut être, elle aussi,

capricieuse, passionnée, et éphémère. La loi véritable, c'est la loi ancienne, celle que n'a pas faite la génération qui lui obéit, celle qui a subi l'épreuve du temps et qui est telle qu'en lui obéissant, c'est à la réflexion et à l'expérience, c'est-à-dire à la raison, qu'on obéit. La loi véritable, quand celle qui précède ne suffit pas, ce qui arrive, c'est au moins la loi très délibérée, très discutée, et par plusieurs corps délibérants qui ont des intérêts divers et qui se tempèrent et se contrebalancent les uns les autres. Voilà dans quelles conditions on obéit, non pas à une volonté, ce qui a toujours des chances d'être très mauvais, de qui que cette volonté parte, mais à quelque chose qui ressemble à la raison. Les gouvernements où l'on obéit à la volonté ne sont tous que des variétés du despotisme. Les gouvernements où l'on obéit à la loi sont des gouvernements rationnels[1]. »

C'est la théorie même du libéralisme, puisque l'autorité du gouvernement, et celle même de la loi, semble soumise aux lois supérieures qui doivent la contenir et la régler, et qu'elle ne peut violer sans perdre aussitôt toute sa force. Montesquieu lui restera fidèle jusque dans les plus extrêmes conséquences. Elle le maintiendra à une égale distance de l'absolutisme et de la démocratie, dont il a merveilleusement saisi les analogies. Elle le poussera à soutenir de toute son énergie le principe de l'indépendance de la magistrature, dont ni Voltaire, ni Rousseau n'ont reconnu l'importance, et qui lui paraît si justement la garantie indispensable de la sécurité de tous et de la liberté de chacun. Elle le conduit à la tolérance en matière religieuse, encore qu'il soit plus irréligieux que Voltaire et aussi anticlérical que Rousseau. Elle le rend attentif à la nécessité des réformes administratives, jusqu'à lui inspirer une doctrine du divorce beaucoup plus « avancée » que celle qui prévaut à cette heure dans les pays mêmes

[1] *Politique comparée*, p. 38.

où le divorce est le plus facile, puisqu'il y voudrait joindre la répudiation [1].

Montesquieu représente donc le libéralisme, respectueux des croyances religieuses, de la propriété individuelle, de l'indépendance de la magistrature, et, en somme, des *droits de l'homme*, dans le sens où l'on peut employer cette expression, — contre Voltaire, qui représente le despotisme monarchiste avec ses conséquences: religion d'état, magistrature asservie, etc., — et contre Rousseau, qui représente l'idée démocratique avec *étatisme* et tendances collectivistes. Et, par rapport à la situation actuelle des partis, « Montesquieu est le chef des libéraux, — Rousseau est le chef des démocrates et des socialistes, — Voltaire est le chef des césariens pacifiques, et c'est un Napoléon pacifique qu'il aurait adoré [2]. »

IV

Entre ces trois maîtres, si nettement caractérisés, et qui représentent si bien les trois orientations essentielles de la pensée politique, la France du dix-neuvième siècle a hésité. Après les secousses de la Révolution, elle est revenue avec Voltaire au principe d'autorité, sous Napoléon et la Restauration. Puis elle a essayé du libéralisme sur les traces de Montesquieu (qui par malheur n'a jamais été suivi que de loin), depuis l'avènement de Louis-Philippe jusqu'aux derniers temps de la seconde République. Le Deux-Décembre la ramena brusquement au despotisme ; les aspirations libérales qui se manifestèrent à la fin du régime impérial furent tragiquement arrêtées dans leur essor par la catastrophe de 1870. Pendant les premières années de la troisième République, — celle

[1] *Politique comparée*, p. 253 sq. — [2] *Politique comparée*, p. 279-80.

qui, suivant l'ânerie fameuse de son fondateur principal, devait être conservatrice ou n'être pas, — elle revint aux doctrines de Montesquieu. Le Seize-Mai brisa ses aspirations, qui reprirent plus tard et furent de nouveau interrompues par de nouvelles tentatives de réaction, dont le seul résultat fut de servir prodigieusement la cause des démocrates-autoritaires. A travers ces luttes, elle emboîta résolument le pas derrière Rousseau, si bien qu'à cette heure, elle est *étatiste* à sa manière, anticléricale comme lui, a déjà réalisé plusieurs de ses postulats, paraît disposée à en réaliser d'autres, et applique même les principes du citoyen de Genève dans des domaines dont il s'était à peine occupé. Il n'est point exagéré de dire que Rousseau est le triomphateur du jour. Sans doute, d'autres influences, qu'il n'y a pas lieu de marquer ici, sont venues s'ajouter à la sienne. Mais sa pensée demeure, si l'on peut dire, la racine de la plante qui grandit, le tronc de l'arbre qui s'élargit : quand elle paraît dépassée, ce n'est jamais que par les développements qu'elle contenait en germes, et que favorisent les événements. Voltaire est presque abandonné : il est trop irréligieux pour servir le parti de la réaction monarchiste, qui ne peut s'appuyer que sur le catholicisme ; et le « Napoléon pacifique » qui s'inspirerait de lui n'est pas encore trouvé. Quant à Montesquieu, il l'est complètement : quelle place y aurait-il pour son libéralisme, entre une gauche qui ne reculerait devant aucun abus d'autorité pour hâter son avènement, et une droite qui retrouverait bien vite ses traditions de despotisme en reprenant la direction des affaires ? C'est cependant à lui que revient M. Faguet, en exposant dans son second ouvrage un système politique très complet et très cohérent. L'intérêt en est d'autant plus vif, qu'il y a deux ans, quand il publiait ses *Problèmes*

politiques, M. Faguet croyait avoir tout dit ce qu'il avait à dire « sur toutes les grandes questions qui occupent et divisent les esprits depuis le milieu jusqu'à la fin du siècle qui nous quitte. »

Il faut croire qu'on a marché d'un bon pas pendant les deux premières années du siècle qui commence, puisque M. Faguet a pu reprendre ses « questions » sans donner en aucune façon l'impression qu'il se répète.

Je n'ai pas besoin de noter qu'en un siècle et demi, l'échiquier politique de la France a changé du tout au tout : les « problèmes » sont les mêmes, comme les pièces du jeu ; mais ils se présentent autrement, comme il arrive au cours d'une longue partie féconde en péripéties. Montesquieu, Voltaire et Rousseau avaient devant eux, dans la question de l'équilibre des forces sociales et individuelles qui demeure éternellement posée, d'une part, les aspirations encore vagues des unités sociales jusqu'alors écartées du pouvoir, la bourgeoisie et le peuple, d'autre part, la résistance assez compacte de celles qui le détenaient et le partageaient (non sans querelles fréquentes), la royauté, l'aristocratie et l'église. Aujourd'hui, la royauté a disparu, et son retour, qui n'est peut-être pas impossible, paraît pourtant bien improbable ; l'aristocratie, presque détruite par la révolution, puis ruinée ou rabaissée par la concurrence des grandes fortunes industrielles, semble réduite à l'impuissance, du moins comme caste ou comme corps ; l'église, force encore imposante, a perdu les meilleurs outils de sa domination. C'est autour d'elle, cependant, que se groupent les éléments qu'on appelle « réactionnaires. » De l'autre côté, la bourgeoisie, qui redoute leur retour offensif, cherche à conserver les prérogatives dont elle s'est emparée à force de concessions aux éléments populaires. Ceux-ci d'ailleurs

la débordent déjà : ils l'écraseront tout à fait, dès qu'elle aura achevé de détruire à leur profit les derniers boulevards de la résistance. — En poursuivant la comparaison de tout à l'heure, on pourrait dire que, les « grosses pièces » ayant presque toutes disparu de l'échiquier, les *blancs* attaquent avec les pions qu'ils ont su conserver, tandis que les *noirs* se défendent avec leur dernière tour.

Ces renversements dans l'équilibre des forces sociales ont sans doute modifié les aspects de la lutte entre le despotisme et la liberté : ils n'en ont guère changé les conditions. Les « abus » de l'ancien régime, qui indignaient si justement Montesquieu, Rousseau et même Voltaire, ont disparu ; mais ils ont été remplacés par d'autres, que M. Faguet dénonce avec une égale énergie ; et il n'est pas nécessaire d'y regarder de bien près pour s'apercevoir que ce sont les mêmes, sous des formes un peu changées. Ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier, en effet, ont la même source commune : ils jaillissent de la même usurpation régulière et progressive du pouvoir central sur les droits de l'individu, c'est-à-dire sur les « droits de l'homme. » La révolution a solennellement proclamé ceux-ci, mais sans les garantir, comme s'il suffisait de les imprimer sur une affiche pour leur donner l'indispensable sanction ; et l'état, issu d'elle, tendit bien vite à devenir aussi despotique que celui dont il prenait la place. En se développant, sans rien lâcher de ce qu'il a saisi dès l'origine, il élargit de jour en jour le cercle de ses empiétements : en sorte que, grâce à son prodigieux appétit, les *droits de l'homme,* — il est entendu que ces prétendus « droits » ne sont d'ailleurs que des aspirations, — se noient peu à peu dans les *droits de l'état,* — qui n'ont pas davantage, nous le savons aussi, de fondements certains.

L'équilibre de ces deux groupes de *droits* paraît être le problème fondamental de la politique moderne, comme celui des rapports de l'église et de l'état (d'ailleurs encore ouvert en maint pays) fut le problème fondamental de la politique du moyen âge : les individualistes les plus intransigeants ne réclament pas la suppression de l'état, et les plus féroces *étatistes* ne vont pas encore jusqu'à demander l'anéantissement complet des intérêts individuels ; mais les uns et les autres sont prêts à sacrifier l'adversaire sans se soucier de l'équité, en justifiant leur doctrine par les plus éhontés paradoxes ; tandis que des penseurs plus désintéressés, que n'aveugle pas l'esprit de parti, se morfondent à chercher un compromis acceptable. M. Faguet croit en trouver la base dans ce postulat de Benjamin Constant :

« *Le gouvernement* (en ce temps-là, on ne confondait pas encore, comme aujourd'hui, le « gouvernement » avec « l'état »), *en dehors de sa sphère, ne doit avoir aucun pouvoir; dans sa sphère, il ne saurait en avoir trop*[1]. »

Mais quelle est cette « sphère ? » Voici :

« ...Il semble donc bien que l'état doive mettre son honnêteté, sa loyauté, sa modestie aussi, à se considérer comme un remède salutaire, comme un mal nécessaire, par conséquent, et, en cette qualité, à se restreindre à ses fonctions naturelles, c'est-à-dire à ceci seulement pour quoi il a été institué, à ceci seulement que lui seul peut faire, à ceci seulement qui est tel que, si l'état ne le faisait pas, le pays disparaîtrait demain.

» Ces fonctions naturelles, c'est la police, la justice et la défense. Tout le reste est prétention de l'état, non fonction de l'état. L'état, quand il fait quelque chose de tout ce reste, n'est plus un bon fonctionnaire, un bon serviteur de la patrie,

[1] *Le libéralisme*, p. 44.

il est un dilettante. Il s'occupe des choses dont je reconnais qu'il a le droit de s'occuper, mais qui ne le regardent pas. Il peut les bien faire, à la rencontre, mais il y a des chances pour qu'il les fasse mal, comme n'étant pas de son gibier, et, en tout cas, c'est trop de soin; on ne lui en demande pas tant; c'est un excès de zèle, et tout excès de zèle entraîne de fâcheuses habitudes de tracasseries et d'empressement, pénibles pour tout le monde[1]. »

Les conséquences de cette délimitation sont évidentes: l'état aura tout pouvoir, quand il s'agira d'organiser la police, qui garantit la sûreté de chacun; d'assurer la sanction des arrêts de la justice; de diriger la diplomatie; de préparer et de conduire la guerre, qui n'en est, selon le mot d'un redoutable théoricien, que « la continuation par les armes[2]. » Au contraire, il n'en aura aucun quand il s'agira pour les citoyens de s'instruire, de s'édifier, de se transporter d'un lieu à un autre, de conclure des contrats industriels ou commerciaux, etc. En d'autres termes, il se fera pour le plus grand profit de la chose commune diplomate, général, intendant militaire ou préfet de police; il ne pourra devenir sans la compromettre ni ingénieur, ni professeur, ni magistrat, ni agent d'assurances, ni facteur, ni télégraphiste. Aussi longtemps qu'il restera dans sa « sphère, » personne ne pourra raisonnablement le blâmer d'exercer ses « droits, » quelque contestable qu'en puisse paraître à la réflexion la nature et l'origine; chaque fois qu'il en sortira, on sera tenté de remettre en discussion et l'usage qu'il fait de ces droits, et ces droits eux-mêmes. Voilà l'interprétation que donne M. Faguet du principe énoncé par Benjamin Constant. Je ne puis m'empêcher d'ajouter

[1] *Le libéralisme,* p. 24-25.

[2] Von der Goltz, *La nation armée,* trad. par H. Monet. In-8°. Paris 1891, p. 149.

dès maintenant que, si l'on allait au fond des choses, on trouverait peut-être que le récent et si dangereux développement des doctrines anarchistes n'est après tout qu'une protestation criminelle de l'individualisme exaspéré contre les continuelles usurpations du pouvoir central en dehors de sa « sphère. »

Bien que je sois d'accord avec M. Faguet sur presque toutes les conséquences qu'il tire du principe de Benjamin Constant, j'avoue que ce principe ne me satisfait pas complètement. Il laisse trop d'espace ouvert à trop de disputes. J'admets volontiers que l'état, puisqu'il est nécessaire, doit posséder les moyens d'assurer son efficacité, et par conséquent son autorité, « dans sa sphère; » et je vois aussi qu'il ne peut sortir de cette sphère sans devenir tracassier, despotique, gênant, insupportable, et sans provoquer les pires convulsions du corps social. Mais où est la limite? Vous reconnaissez d'abord que l'état a tous les pouvoirs et tous les droits, — puisque les deux marchent ensemble! — dès qu'il s'agit de la *défense extérieure*. Mais la possibilité de se défendre implique la possibilité d'attaquer, puisqu'il y a des cas où le salut est dans l'attaque: il faut donc que l'état possède une force offensive dont nul ne lui conteste le « droit » de se servir. Il faut aussi que sa diplomatie se sache appuyée par cette force offensive, avec laquelle elle accordera ses moyens. Il faut encore que, dès que la défense extérieure l'exige, — et par conséquent aussitôt que le souci qu'il en a l'amène à prendre l'offensive, — l'état puisse supprimer les libertés qui gêneraient son action: car, comme le dit encore le terrible théoricien que je citais tout à l'heure, « à la guerre la loi du service abolit toutes les notions de droit inhérentes au temps de paix[1]. » Et

[1] *Loc. cit.*, p. 13.

voici venir la dictature ou l'impérialisme militaire d'un Grand-Electeur ou d'un Bonaparte, qui ne croira point dépasser ses « droits » en organisant son pays comme une caserne. Essayez donc de lui prouver qu'il sort de sa « sphère ! » Il vous répondra qu'il est seul juge, étant chef de l'état, des nécessités de la défense, de la minute où ces nécessités exigent l'offensive, des moyens qui peuvent assurer le succès de la guerre, du moment où celle-ci pourra cesser sans que les résultats obtenus par les armes soient remis en question, etc. Pour lui répliquer, il vous faudra chercher une autre définition des « droits » et de la « sphère, » ou pour le moins préciser celle que vous lui aurez donnée. En attendant que vous l'ayez trouvée, il pourra vous envoyer à Spandau ou à Vincennes, au nom du principe même que vous avez admis, et parce que la guerre qu'il prépare lui permet d'en user ainsi sans faire un pas au delà de la ligne que vous lui avez tracée !

Il en sera de même pour tout ce qui touche à la police. La police et la justice, en effet, sont inséparables, puisqu'aucun conflit ne peut exister entre elles sans que leur action s'en trouve paralysée. Qui règlera leurs rapports, sinon l'état ? Et une fois qu'il aura la charge de les régler, comment l'empêchera-t-on de les régler à son profit, c'est-à-dire de telle sorte qu'il ait dans sa « sphère, » avec la police, qui doit y rentrer naturellement, la justice, qu'il importe au-dessus de tout de soustraire à son influence ? M. Faguet nous a très bien montré la difficulté : dans l'ancien régime, la magistrature était indépendante, puisque les charges étaient vénales, et le gouvernement inventa les lettres de cachet. Dans le régime actuel de presque tous les pays civilisés, les lettres de cachet seraient un objet de luxe, puisque les

magistrats deviennent des fonctionnaires placés sous la surveillance directe du gouvernement. Un ministre d'aujourd'hui pourrait dire : « Du moment que c'est moi qui nomme les juges, je n'ai pas besoin de lettres de cachet[1]. » Ayant constaté cette contradiction, M. Faguet a imaginé une ingénieuse combinaison pour la résoudre[2]. Mais elle est compliquée, et je ne la crois pas pratiquement réalisable, du moins dans l'état de nos mœurs. Si l'on concède à l'état tous les droits pour la police, il allèguera que les nécessités de la police le forcent à surveiller la justice, de même que, lorsqu'on lui cède tous les droits pour la guerre, il en profite pour surveiller la paix.

Il est donc extrêmement difficile de définir la « sphère » qu'on livre à l'état ; il l'est peut-être plus encore de marquer la limite qu'on lui défend de dépasser.

Où s'arrêtera, par exemple, son droit de police ? On sera unanime à trouver juste qu'il réprime les attentats directs contre la vie et la propriété ; on cessera de l'être quand il voudra surveiller les contrats industriels ou gêner la liberté du commerce et de la concurrence. Mais quoi ! faudra-t-il qu'il supporte la cruauté des parents forçant leurs enfants en bas âge à des travaux meurtriers ? l'exploitation des ouvriers par les patrons, quand ceux-ci sont les maîtres ? ou bien celle des patrons par les ouvriers, quand l'exercice du droit de grève devient un abus évident ? S'il reste passif, il sanctionne par son indifférence une forme déguisée de l'assassinat et de la spoliation ; s'il intervient, il assume un rôle de tuteur qui n'est point dans sa « sphère, » — et jusqu'où pourra-t-il le remplir sans tomber dans le despotisme ? — Prenons un autre exemple : faudra-t-il que l'état permette à l'alcool d'accomplir ses ravages, d'empoi-

[1] *Politique comparée*, p. 118 sq. — [2] *Le libéralisme*, p. 190 sq.

sonner les pères, de pourrir les générations futures? ou bien, comment s'y prendra-t-il pour les enrayer sans porter atteinte à la liberté d'avoir soif et de boire, laquelle est évidemment d'un ordre aussi privé que la liberté d'avoir faim et de manger, fût-ce avec excès, ou que celle de rechercher de belles maisons ou de belles étoffes? en sorte qu'en votant des lois répressives contre l'ivresse, qui nous paraissent un progrès, nous ouvrons la voie à des lois somptuaires, qui nous ramèneraient à la tyrannie des petites républiques italiennes ou de la théocratie calviniste. — Et l'accaparement? Il est le résultat inévitable de la liberté commerciale. M. Faguet invoque souvent l'exemple de l'Amérique : voilà pourtant un point, — peut-être en trouverait-on d'autres, — où la simple et saine pratique de la liberté a suscité aux Etats-Unis, qui ignorent plusieurs des difficultés que nous avons à combattre, un embarras du moins qui ne nous menace pas encore! — Et la liberté de la presse? Elle paraît à première vue le fondement des autres, n'étant qu'une conséquence nécessaire de la plus élémentaire de toutes, la liberté de penser, puisqu'il ne sert à rien de pouvoir penser si l'on est empêché de communiquer sa pensée. Cependant, on lui a partout imposé des limites, au nom des intérêts de la défense nationale ou de la décence publique : et les mêmes raisonnements qui ont permis de les placer là permettraient aussi de les éloigner de plus en plus, une fois que le principe en est admis. — Je m'en tiens exprès à des questions relativement simples, et dont il est facile de montrer les aspects contradictoires. Que serait-ce si nous abordions des questions plus complexes : celles des rapports du capital et du travail, de l'organisation de l'instruction, de la liberté d'association, et tant d'autres!

Les difficultés qu'elles présentent, M. Faguet les a très bien vues. Il a très bien vu aussi qu'aucun despotisme ne les résoudra jamais, parce que ce n'est pas défaire un nœud que le trancher par la violence, comme Alexandre s'en est aperçu ! — Et il a démontré, avec une logique admirable, que le libéralisme est seul capable de poursuivre cette œuvre de conciliation humaine et de progrès social. Là est l'incomparable mérite de ses deux volumes, qu'il faut avant tout saluer comme un noble rappel au principe en dehors duquel il n'y a rien à attendre ni des hommes ni des nations. La liberté, en effet, n'est-elle pas la condition même du bien, quel que soit le sens qu'on veuille donner à ce mot dont chaque parti, comme chaque philosophe ou chaque prophète, revendique pour soi l'exclusif monopole ? Nous ne sommes peut-être pas encore suffisamment éclairés sur ce que c'est que la justice : mais pouvons-nous la concevoir en dehors de la liberté, et la seule intervention de l'arbitraire ne suffit-elle pas à en obscurcir, à en effacer la notion [1] ? Pareillement, pouvons-nous admettre une vérité qu'on nous imposerait, sans nous laisser la liberté de lui préférer l'erreur, à nos risques et périls ? Et l'exercice de la vertu, ne devient-il pas la plus hypocrite des comédies aussitôt qu'une force étrangère veut nous l'imposer ? Nos actes sociaux, comme nos actes privés, n'ont de valeur que s'ils sont libres, réglés seulement par des lois qu'approuve notre intelligence, que notre volonté consent. M. Faguet nous dit que la liberté n'est point un *droit* ; et il a raison, puisqu'il n'y a pas à proprement parler de *droits* dans le

[1] Je n'ai pas besoin de noter que je n'oppose point à la liberté l'*obligation*, qui en est au contraire un des éléments, mais bien la *coercition* et l'*arbitraire*.

domaine où il nous a conduits. Elle est quelque chose de plus ; elle est une catégorie sociale, elle est la condition première de notre humanité, elle est la raison d'être de tous nos efforts, elle est l'atmosphère hors de laquelle, qu'il s'agisse des nations ou des individus, l'existence est pire que la mort. Cela est si vrai, qu'aux grandes époques de leur existence tous les peuples ont chanté, en le variant à peine, le refrain de *Vivre libre ou mourir!* Seulement, ils se sont laissé tromper par des charlatans intéressés sur le sens de ce mot magnifique, et ils ont pris pour la liberté éternelle et vivante les vains simulacres inanimés qu'on leur en montrait.

Au moment de l'histoire où nous sommes, ceux mêmes qui l'ont poursuivie avec la plus noble ardeur ne semblent plus la comprendre. C'est à croire qu'ils n'en ont jamais eu la véritable intelligence, et ne la souhaitaient qu'opprimés. A peine délivrés, au lieu de restaurer son règne, ils ne songent qu'à devenir à leur tour oppresseurs, et s'empressent de ramasser leurs carcans pour les passer à d'autres[1]. A l'heure actuelle, l'axe du despotisme ayant changé, ils se tiennent pour satisfaits, et recommencent leur rotation perpétuelle, sans se douter que leur mouvement reste esclave. Pendant des siècles, les peuples ont bandé leurs forces contre la double oppression d'un pouvoir temporel qui prenait les corps et les biens, et d'un pouvoir spirituel qui prenait les âmes : si bien qu'on put les croire dépositaires du noyau lumineux

[1] C'est là ce que dit, avec un singulier mélange d'éloquence et de candeur, M. Gabriel Monod, dans une lettre qu'ont publiée les journaux en juillet 1902, et dont M. Faguet cite un fragment à la page 148 du *Libéralisme :* « ...Sommes-nous donc condamnés à être perpétuellement ballottés entre deux intolérances, et le cri de « Vive la liberté! » ne sera-t-il jamais que le cri des oppositions persécutées, au lieu d'être la devise des majorités triomphantes? »

qui devait un jour éclairer le monde. Ils ont triomphé presque partout ; et voici que presque partout ils se mettent à fabriquer un autre joug, qu'ils veulent aussi lourd, aussi brutal que l'ancien : comme s'il suffisait d'en changer les pointes et d'y plier d'autres épaules ! Quand ils s'y seront asservis, qui viendra reprendre en leur faveur l'œuvre de délivrance ? La pesante abstraction à laquelle ils concèdent un pouvoir grandissant, l'état, a construit sa forteresse sur un si solide paradoxe, que la vérité risque d'y briser son miroir: il affirme que, n'étant personne, il est tout le monde, — alors qu'il est encore, presque partout, ce qu'il a toujours été, l'homme, ou la caste, ou le parti au pouvoir. Pour qu'il cessât d'être cela, pour qu'il réalisât sa destination vraie, pour qu'il fût simplement le régulateur impersonnel des forces d'une nation qu'il a mission d'aiguiller vers la défense de ses intérêts et l'équitable répartition de la justice, — il faudrait que les hommes eux-mêmes, au lieu d'être ce qu'ils sont, devinssent ce qu'ils devraient être. Jusque-là, selon toute vraisemblance, le despotisme continuera de sévir, en renouvelant de temps en temps ses emblèmes, ses devises, ses outils et ses oripeaux, d'accord avec les autres fléaux qui ravagent et ravalent les sociétés humaines. Les esprits libéraux, minorité infime, impuissante et malheureuse, resteront condamnés au « splendide isolement » où M. Faguet nous est apparu. Et les fervents du progrès s'éblouiront les yeux en constatant qu'on capte les forces perdues des fleuves et des cascades, que la distance diminue entre les continents, et que les fils des lourdauds que nous sommes voleront comme des hirondelles. Ils auront tout l'espace, ceux-là ; mais seront-ils plus libres ?

EDOUARD ROD.

L'ÉCHELLE

ROMAN

SECONDE PARTIE [1]

III

Ainsi que Gabriel l'avait dit à son frère, Dufay passait pour un avocat des plus distingués. A la fois audacieux et retors en affaires, ses manières étaient à la fois polies et brusques. Nul mieux que lui ne savait prendre ce ton impérieux qui subjugue le client et le rassure, ce ton pathétique qui retourne les jurys, ce ton modéré et doucereux qui fixe les sympathies des juges. Personne ne connaissait sa vraie nature, et à vrai dire peut-être n'en avait-il aucune, ou l'avait-il perdue dans sa longue pratique de cabotin de la chicane. Il était l'homme qui table sur la méchanceté, la mauvaise foi et la sottise de ses semblables, l'homme qui ne sait pas où le mensonge finit et où la vérité commence, l'homme-chiffre, l'homme-caméléon, l'homme aux trente-six consciences; à part cela, une fois sorti du bureau, bourgeois honnête, excellent époux et le meilleur des pères de famille.

Le nombre des causes dont il se chargeait était

[1] Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

énorme et il n'en négligeait aucune, si minime qu'elle fût; de sorte qu'en admirant sa puissance de travail, on s'étonnait généralement qu'il n'eût pas encore pris d'associé. Mais ses stagiaires lui suffisaient, car il possédait l'art difficile de se faire aider utilement. Il en avait trois, qu'il choisissait avec soin, et toujours dans des classes sociales différentes. A côté de Gabriel Cabrol, qui représentait le parti radical par son père et le monde du commerce par sa mère, il occupait le jeune Moulinet, conservateur par tradition de famille, et un certain Boussuge, de doctrines et de relations franchement socialistes. Cet éclectisme faisait passer l'avocat pour un homme extrêmement large d'idées, mais lui-même y voyait un avantage plus sérieux. Autant que par sa réputation, il tenait par ses stagiaires cette chose fuyante, insaisissable et capricieuse qui s'appelle la clientèle; les trois jeunes gens étaient les commis-voyageurs de la maison : dès qu'une cause surgissait à l'horizon, Moulinet, Boussuge ou Cabrol, le libéral, le socialiste ou le radical, suivant les besoins, se trouvait là à point nommé pour lui aider tout doucement à monter l'escalier de Dufay. Et dans la longue pièce où les stagiaires travaillaient au milieu de piles de dossiers et de livres, tandis que, par une porte vitrée, on apercevait dans la chambre voisine les clercs en face l'un de l'autre, penchés sur de larges feuilles de papier blanc, on entendait quelquefois des conversations comme celle-ci :

— Dis donc, Cabrol, disait Moulinet, nous avons la cause Morgenthal.

— Morgenthal? le boucher qui plaide pour cette grosse affaire de terrains?

— Parfaitement.

— Erreur, je sais qu'il est allé chez Bourdon.

— S'il y est allé, il en est revenu. Le patron vient de me donner le cas à étudier, et voici les pièces.

— Tiens! c'est donc toi qui as levé ce lièvre?

— Non. Dufay a envoyé sa femme l'autre jour dire au boucher que, s'il venait chez nous, sa cause était gagnée et qu'on achèterait dorénavant la viande chez lui.

Sous un maître aussi pratique, Gabriel mordit au métier et fit des progrès étonnants. Dufay était enchanté et lui prodiguait les éloges, car il avait bien vite reconnu que le jeune homme était de ceux que la flatterie stimule. Quelquefois, au sortir du bureau, il lui faisait l'honneur de lui offrir un bock au café du Centre. C'étaient de grands jours pour Gabriel. On voyait là la fleur de la magistrature, des juges cantonaux, des substituts et des avocats, presque tous députés et colonels, ou en passe de le devenir. Dufay connaissait tout ce monde, serrait les mains, présentait « M. Cabrol, notre futur confrère, » on leur faisait place et la discussion reprenait de plus belle. Ces messieurs causaient politique ou tribunal à haute voix, de façon qu'on les entendait à l'autre bout de la salle. Ils péroraient avec des gestes professionnels, roulaient les yeux en rejetant la tête en arrière, arrondissaient des phrases. Les consommateurs glissaient des regards de leur côté, cessaient de boire pour les écouter. A mesure que la salle s'emplissait du public de six heures, les périodes devenaient plus éloquentes, les attitudes plus inspirées. A peine l'un se taisait pour reprendre haleine, qu'un autre partait en une improvisation brillante, jusqu'à ce qu'un troisième lui coupât la parole; alors le précédent orateur frottait fiévreusement des allumettes pour rallumer son cigare, en guettant une occasion de rentrer vivement dans le débat; et, interrompant tout à coup, il repartait en guerre sans avoir entendu un

seul mot du discours de l'autre. Mais que leur importaient leurs arguments, pourvu que la galerie ouvrît des yeux ébaubis et qu'autour des tables voisines courût après chaque tirade un murmure d'admiration! Gabriel se taisait, mais la langue lui démangeait furieusement; il s'agitait sur sa chaise. Ah! s'il avait eu seulement deux ans de plus, comme il leur aurait montré à tous qu'il était aussi fort qu'eux!

En rentrant chez lui, il racontait ses succès en les amplifiant, et il s'attribuait innocemment les sentences et les plaisanteries qui lui avaient plu. Il se taillait ainsi de beaux succès. Mon Dieu, qu'il avait d'esprit, ce Gabriel!

A table, son bavardage était intarissable et amusant. Il avait, en particulier, un vrai talent pour contrefaire les gens par la voix et par le geste, et pour reproduire les cris de tous les animaux de la création; quand il gloussait, par exemple, il était irrésistible, et M[me] Cabrol, riant aux larmes, s'écriait:

— Non, toi, si tu n'étais pas avocat, tu ferais ta fortune dans un cirque.

Si sa mère l'admirait, Annie l'adorait.

Elle l'aimait depuis toujours. Aussi loin que remontait sa mémoire, elle le trouvait derrière tous ses souvenirs, mêlé à tous les événements, gais ou tristes, de sa vie; même ses plus grandes douleurs étaient venues de Gabriel, puni, soucieux ou malade, et il avait suffi pour ses plus grandes joies d'une promenade faite ensemble, d'une équipée pour laquelle on les avait bien grondés, d'un cadeau de lui, ou seulement de sa présence. Il était le centre de son passé. Ses admirations de fillette, ses rêves de jeune fille, son désir d'être belle, admirée, fêtée, toute sa jeunesse allait à lui parce qu'il était le plus beau, le plus fort, le plus intelligent, le plus généreux,

l'homme unique auquel Dieu lui-même l'avait fiancée bien avant que son cœur eût parlé, peut-être avant qu'elle fût née.

Tout ce que Gabriel faisait ou disait révélait pour elle la force de son génie ou l'excellence de son cœur. Quand, devant un beau paysage, il disait : « Oui, vraiment, ce n'est pas mal, » elle comprenait : « C'est sublime, » et quand, le jour de sa fête, il lui fit une pièce de vers, elle ne compta pas les syllabes et lui dit, les yeux humides :

— Chéri, pourquoi ne publies-tu pas un volume de poésies ?

A quoi il répondit :

— C'est que j'ai autre chose à faire pour le moment.

Ils se voyaient chaque dimanche chez les Cabrol, et pendant la semaine Gabriel passait une soirée ou deux chez Mme Grandière, que maintenant il appelait maman; de plus, quand la besogne du bureau n'était pas trop pressante, Gabriel s'accordait un après-midi de congé, et les fiancés en profitaient pour aller prendre l'air, comme ils disaient. Mme Grandière n'aimait pas à marcher, de sorte qu'ils s'en allaient seuls, par les sentiers les plus solitaires, à travers la campagne et les bois.

C'était dans ces heures délicieuses qu'ils se livraient à tous les enfantillages de l'amour. Ils frissonnaient rien qu'au toucher de leurs mains ; s'ils s'embrassaient, une défaillance les prenait, leurs yeux se troublaient, un bourdonnement emplissait leurs oreilles, et tout à coup ils revoyaient, avec l'étonnement du réveil, autour d'eux, les prés, les arbres, le ciel toujours immobiles. Ils disaient des riens qui leur semblaient profonds ; ils gravaient leurs noms dans l'écorce des hêtres et juraient de revenir à cet endroit tous les ans en pèlerinage; ils tombaient d'accord que la langue française était insuffisante

à exprimer un amour comme le leur; ils se proposaient, une fois mariés, de vivre toujours seuls, dans une maison ancienne avec un grand jardin où tout pousserait au hasard; personne ne viendrait les voir, ils ne feraient pas de visites, ils seraient l'un à l'autre, en dehors du monde, même lorsque Gabriel serait célèbre.

Mais, chez le jurisconsulte en herbe, ces accès de sentimentalisme aigu duraient peu. Il se mettait à sauter des ruisseaux, ou se suspendait aux jeunes arbres, qui ployaient jusqu'à terre et se relevaient en fouettant l'air; il lançait des cailloux dans l'eau; et tous deux finissaient par cueillir un bouquet pour Mme Grandière, afin de lui faire voir en rentrant que, si l'on s'était attardé, c'était pour l'amour d'elle.

Souvent Gabriel entretenait Annie des affaires du bureau et des progrès de son stage. Après des serments d'amour, il lui définissait le séquestre et les contrats aléatoires; il discourait interminablement, à grand renfort de mots techniques, sur des points de droit, qu'il jugeait capitaux pour les autres comme pour lui; et Annie l'écoutait avec ferveur, car, du moment que ces choses intéressaient Gabriel, elle les jugeait intéressantes. Puis, tout naturellement, il en venait à parler de ses projets. Dès qu'il serait établi, il se lancerait dans la politique, où « on lui prédisait un brillant avenir; » en attendant, il préparait tout doucement la voie en se ménageant des connaissances haut placées; suivant ses calculs, il serait conseiller communal en deux ans, député en trois, et après... après, ma foi! on verrait. « Il y en a de plus bêtes que moi qui arrivent. »

Annie faisait semblant de rire, de douter, mais l'ambition de Gabriel la gagnait. N'était-ce pas juste, au fond, qu'il fût au-dessus des autres hommes par la position,

comme il l'était déjà par le talent et par le cœur? Et n'était-ce pas pour elle qu'il voulait s'élever? Même, qui sait, plus tard ne passerait-elle pas un peu pour son inspiratrice? Car, enfin, il est avéré que tout ce que les hommes ont fait de grand, ils l'ont fait par amour; eux qui pensent et travaillent, ils ont besoin d'un cœur qui les comprenne, les admire dans la faveur, les console dans l'infortune, et donne en tout temps à leurs labeurs cette céleste récompense: l'amour. Telle était la philosophie d'Annie; et elle se promettait d'encourager Gabriel, de le soutenir, de se dévouer pour lui, d'être enfin, à force d'amour, la digne compagne d'un homme illustre.

D'un mois à l'autre, Gabriel avançait dans les bonnes grâces de Dufay. L'avocat n'avait jamais eu de stagiaire aussi zélé; les autres, une fois au courant des trucs du métier, se relâchaient, en gens qui travaillent pour autrui. Gabriel, au contraire, s'offrait toujours et abattait la besogne à grands coups, avec sûreté et méthode. Dufay, qui l'avait connu paresseux dans ses études, admirait ce brusque réveil d'énergie. En cela il se trompait. Gabriel n'était pas énergique; mais son tempérament sanguin lui eût rendu les heures de bureau insupportables s'il n'avait pu s'occuper; à rêvasser comme son collègue Moulinet, il attrapait des fourmis dans les jambes; piocher, comme Boussuge, des ouvrages d'économie politique, lui donnait la migraine: il préférait l'étude des cas réels, les combinaisons toutes pratiques, les raisonnements spécieux de l'avocasserie; et il s'accommodait aussi, pour passer le temps, des tâches les plus mesquines. Hors du bureau, il ne faisait rien et n'ouvrait jamais un livre, prétendant que pour s'instruire il suffit de causer avec des gens qui ont lu. « Par ce moyen, di-

sait-il, j'en sais en cinq minutes autant qu'eux et même davantage. »

Dès sa première plaidoirie, il remporta un grand succès en défendant d'office un colporteur accusé d'avoir, dans un café de village, cassé une carafe et la tête d'un gendarme en frappant l'une au moyen de l'autre.

C'était un de ces pauvres diables qui traînent dans la poussière ou la boue des routes interminables leurs souliers sans semelles et leur carcasse ployée sous le faix d'une énorme balle. A l'entrée du village, il avait rencontré le gendarme. Pour ceux qui n'ont pas de domicile, le gendarme est une apparition sinistre. L'homme, tremblant, se glissait le long du mur, quand une voix formidable le cloua sur place. Il déposa sa boîte et, ôtant son chapeau, salua humblement en essayant de sourire. « — Vos papiers! reprit la voix. — Les voilà, monsieur le brigadier, » dit le pauvre diable; à cet instant, il remarqua que le gendarme était ivre et pensa: « Je suis perdu. » Des fenêtres s'ouvraient, des gamins accourus se bousculaient pour voir. Les papiers étaient en règle. Le gendarme les jeta par terre. Le colporteur les ramassa. Puis les deux hommes se considérèrent en silence. Les gamins ricanaient; un chien excité par eux aboyait avec fureur contre l'étranger, et ce tumulte sans doute exaspéra le gendarme. « — Fichez-moi le camp, ordonna-t-il, on ne reçoit pas les mendiants ici. Allez, ouste! et plus vite que ça! »

C'était le soir, la pluie tombait, la route en arrière était longue, l'homme avait faim, sa marchandise se mouillait. Il s'en plaignit, supplia, et finit par protester timidement. Alors le gendarme l'empoigna à la gorge. La chemise se déchira, l'homme courut, tout le village

hurla à ses trousses. Se sentant rejoint, il se précipita dans un café ouvert, et là, sanglotant, fou de peur devant le revolver braqué sur lui, il avait saisi une carafe et avait frappé en aveugle, droit devant lui, pour sauver sa vie.

Dufay, qui voulait donner à Gabriel une marque de haute bienveillance, lui remit cette cause afin de lui fournir l'occasion d'un début sensationnel. Le jeune homme ne trompa point son attente. Poussé par l'amour-propre en même temps que par une réelle sympathie pour son client, il mena l'affaire avec beaucoup d'habileté. La version du gendarme, lequel se présenta à l'audience la tête bandée, fut contredite par tous les témoins, si bien qu'un moment le jeune homme craignit que le ministère public, en abandonnant l'accusation, ne lui volât son rôle. Mais le procureur connaissait trop bien son métier pour ne pas faire la bévue de réclamer une condamnation; et Cabrol, après une vigoureuse plaidoirie dont la péroraison fut saluée d'applaudissements dans le fond de la salle, emporta un verdict unanime d'acquittement.

Dufay et plusieurs collègues le félicitèrent. Il y eut le même soir, à la Rosière, un dîner de famille où l'on déboucha une bouteille de champagne. M. Cabrol but à la santé du colporteur. Annie se montra d'une gaieté folle, et ces dames s'extasièrent à l'idée que Gabriel avait osé parler devant tant de monde.

Le lendemain, il acheta tous les journaux du canton, et il sentit le sang lui empourprer la face en lisant son nom accompagné de grands éloges: « éloquent plaidoyer.... » « voix chaude et vibrante.... » « grâce au brillant talent de son défenseur.... » « magistrale plaidoirie, sobre non sans lyrisme.... » « un jeune qui promet,

M. Gabriel Cabrol. » En rentrant, il fit emplette d'un album somptueusement relié, contenant cinq cents feuilles numérotées, et le soir, dans sa chambre, ayant découpé avec soin tous les échos, il les colla sur la première page; puis, après avoir longuement réfléchi, il calligraphia en tête de l'album ces mots :

Journaux qui parlent de Gabriel Cabrol.

La semaine d'après, Michel eut à son tour une grande joie. La paroisse de Mionnay, où il était allé prêcher plusieurs dimanches pour remplacer le pasteur âgé et malade, l'appela, — celui-ci ayant démissionné, — à lui succéder.

— A peine revenu, tu veux donc nous quitter? dit Mme Cabrol. Il faisait si bon ensemble.

— Mais, mère, ce n'est pas loin, je pourrai venir très souvent, chaque lundi.

— Tu vas t'ennuyer chez ces paysans, dit Gabriel.

— Je m'efforcerai de leur ressembler.

— Ce Mionnay, reprit Mme Cabrol, c'est un trou.

— Par lequel on voit le ciel, dit Michel.

Et il dépeignit à sa mère le petit village paisiblement assis au milieu du tapis onduleux et bigarré des champs, sur un étroit plateau d'où le regard embrasse un immense horizon; l'église crépie à la chaux avec le porche massif et noir aux piliers trapus en cœur de chêne, que les clématites revêtent au printemps d'un manteau de verdure étoilé de larges fleurs violettes; les maisons séparées de la route par des jardins bourdonnant d'abeilles, et laissant entre elles d'étroits passages par où l'on voit, au delà des murs et des toits, les profondeurs fraîches des vergers; la cure, enfin, cachée sous les feuillages, une

maison de deux siècles avec des plafonds en voûte, de vastes pièces sombres et sonores, et un dédale de corridors et d'escaliers où l'on se perdait.

— Qu'est-ce que tu vas faire, tout seul là-dedans? demanda Gabriel.

— Il faudra te marier, reprit Mme Cabrol.

— Avec qui? demanda naïvement Michel.

— Avec Mme Grandière, dit Gabriel. C'est tout à fait la femme qui te convient. Je lui en parlerai, si tu veux.

— Nigaud! s'écria Mme Cabrol en lui tapant sur les doigts. On ne peut pas parler sérieusement avec toi.

Et elle ajouta, d'un air rêveur :

— Les pasteurs peuvent trouver de très beaux partis.

Finalement, comme personne à Mionnay ne pouvait loger Michel, il fut convenu qu'il prendrait une domestique âgée et de confiance et que Mme Cabrol irait elle-même surveiller l'installation dans la cure.

Quand le jeune homme alla annoncer son départ à l'oncle Napoléon, le vieillard le reçut, comme d'ordinaire, d'une façon bourrue. Michel n'y faisait plus attention. Depuis son retour, il avait pris l'habitude de rendre visite à l'oncle régulièrement tous les deux jours. Les premières fois, il avait obéi à un sentiment naturel de pitié pour un vieillard solitaire, infirme et son proche parent. Puis, quand l'humeur hargneuse de l'oncle l'eut un moment rebuté, un instinct plus profond l'avait ramené comme vers un devoir, et Michel ne discutait jamais avec cet instinct-là. Ses visites étaient donc devenues plus fréquentes, et s'il n'y avait dès l'abord éprouvé d'autre plaisir que celui que des hommes comme lui trouvent à faire librement des choses déplaisantes, il avait fini par ressentir pour son oncle une sincère sympathie. Deux ou trois fois, sans qu'il lui eût rien de-

mandé, le vieillard lui donna de l'argent pour ses pauvres, et quand Michel se levait pour partir, il lui disait d'un air indifférent : « Si tu veux, tu peux revenir. » Alors le jeune homme se sentait remué et réjoui comme par une marque de grande affection.

Tandis qu'il parlait de Mionnay et de ses arrangements là-bas, le vieillard l'écouta sans l'interrompre, en changeant plusieurs fois de couleur. Quand Michel eut fini, il s'assit, respira bruyamment et, regardant devant lui, dit simplement :

— Bien, bien, je comprends.

Puis il poussa un profond soupir et, après un silence, il demanda en hésitant :

— Est-ce que... est-ce que tu reviendras de temps en temps ?

— Oui, mon oncle, tous les lundis. Mionnay n'est pas loin, trois heures de marche, pas plus, et une bien jolie promenade, à travers la forêt.

— Et tu viendras me voir, moi ?

— Certainement.

Bien, bien, répéta le vieillard.

Et il ne dit plus rien, regardant tantôt Michel, tantôt du côté de la fenêtre, avec un visage si triste que le jeune homme en fut frappé. « Qu'est-ce qu'il a ? pensa-t-il. Est-ce parce que je pars ? »

Ils se quittèrent cependant comme d'habitude. Mais le lendemain un commissionnaire se présenta à la Rosière avec une superbe bicyclette pour M. Michel Cabrol, de la part de M. Napoléon Cabrol. Jamais l'oncle n'avait fait de cadeaux, ce fut une stupéfaction générale.

Quand Michel remercia, le vieillard dit, en haussant les épaules :

— Puisque tu veux venir tous les lundis et qu'il n'y

a pas de chemins de fer dans ton bandit de pays, c'est toujours plus commode que d'aller à pied. Ta mère aurait dû y penser.

Le départ de Michel fit un grand vide dans la famille. Avec sa gaieté tranquille, son maintien modeste et cette rectitude de conscience qui lui faisait dire parfois de si étonnantes naïvetés, il charmait tout le monde et, sans qu'on y prît garde, rendait meilleurs tous ceux qui l'approchaient. La confiance qu'il inspirait aussi bien aux étrangers qu'à ses proches tenait du magnétisme ; on ne pouvait être seul avec lui sans éprouver l'irrésistible besoin d'épancher son cœur, de dévoiler ses pensées les plus secrètes, et il arrivait qu'en se quittant l'un s'étonnait d'avoir parlé, l'autre d'avoir entendu. On s'étonnait, mais on ne regrettait jamais ; car Michel trouvait toujours juste le mot qu'il fallait pour encourager ou dissuader, et il le disait, ce mot, avec une si parfaite simplicité, que l'autre croyait l'avoir pensé.

Gabriel, tout en raillant son cadet, qu'il surnommait amicalement saint Michel, avait, comme les autres, subi son ascendant. Les jours qui suivirent son départ, il regretta le frère et le confident; au bout de quelque temps, il crut s'apercevoir qu'il avait perdu autre chose encore, qu'il ne parvenait point à définir ; et comme il remarquait un certain changement dans ses opinions sur les gens et les choses, il conclut : « Ma parole, ce bon saint Michel me faussait les idées. »

Dans l'excitement de la première affaire, Gabriel ne rêva pendant quelques semaines que chicane, dommages-intérêts, code, procédure ; et un flot d'or ininterrompu coulait devant ses yeux sur les couvertures bleues des dossiers. Sa tenue se transformait : chapeau haut de forme, cravate noire étalée en plastron. Dans la rue, il affectait

un air hautain et circonspect; il saluait froidement ses amis d'autrefois, maintenant ingénieurs, médecins, professeurs, peu de chose dans son idée; ses préoccupations étaient ailleurs.

Mais il plaida une seconde fois, puis une troisième, et, son enthousiasme s'apaisant par degrés, il finit par acquérir cette philosophie professionnelle que Dufay résumait en une maxime:

« Le client, c'est l'ennemi! »

Alors, comme la fin de son stage approchait, d'autres idées l'assaillirent. Qu'allait-il faire en quittant Dufay? S'établir, évidemment. Mais, trop avisé pour croire que dès la première année il roulerait sur l'or, il s'impatientait du retard qu'un début nécessairement difficile risquait d'apporter à ses autres projets.

Non qu'il doutât de l'avenir; ses ailes étaient certes assez fortes pour le porter maintenant. Il se sentait, en effet, l'esprit affranchi des préjugés vulgaires. Il savait qu'aucune cause n'est mauvaise en soi, les unes rapportant de l'argent, les autres apportant de la considération, ce qui est une manière indirecte de rapporter de l'argent; que cependant, de deux causes, la meilleure est celle qui rapporte le plus; d'où il résulte que, lorsqu'un avocat est affligé d'un client de crédit douteux, il lui est fort avantageux de laisser très discrètement entendre à la partie adverse qu'on se chargerait de ses intérêts; et c'est alors que les renseignements fournis par le premier client peuvent devenir d'une grande utilité. Il connaissait enfin la distance qui sépare la justice, appliquée selon les lois écrites, par des juges, de l'équité, appliquée par d'humbles juges de paix, qui ne doivent pas être des juristes; et il avait appris par la procédure tout le parti qu'un avocat habile peut tirer de cette distinction.

Toutes ces finesses du métier, Dufay les avait jusqu'alors seulement laissé soupçonner à ses stagiaires, soit qu'il se fît scrupule de choquer leur conscience de jeunes profanes, soit qu'il vît en eux de futurs concurrents. Mais Gabriel laissait loin derrière lui tous les Moulinet et les Boussuge passés et présents. Son intelligence, sans élévation et sans profondeur, incapable d'abstraction et de désintéressement, était sans doute de qualité inférieure, mais s'assimilait avec une facilité merveilleuse tout ce qui appartient au large domaine des choses immédiatement pratiques. De même qu'à douze ans il étonnait sa mère en déchiffrant les rébus des journaux amusants, de même à vingt-six ans il étonna Dufay par sa dextérité à élucider les affaires les plus embrouillées. Peu à peu, presque malgré lui, l'avocat l'initia à toutes ses roueries, et le jeune homme y montra des aptitudes si remarquables que Dufay n'eut bientôt plus rien à lui apprendre.

Un soir de septembre, trois mois avant l'expiration du contrat de stage de Gabriel, l'avocat l'invita à venir le lendemain soir dîner chez lui. C'était une de ces marques de faveur qu'il aimait à donner au jeune homme. Les autres stagiaires n'avaient l'honneur de s'asseoir à la table du patron qu'une fois l'an, en cérémonie, à l'époque de Noël. Gabriel, lui, était reçu en ami, presque en membre de la famille, car il avait gagné le cœur de Mme Dufay par le tour agréable de sa parole et surtout par la manière incomparable dont il savait amuser les enfants.

L'avocat en avait trois, trois filles, ce qui le chagrinait d'autant plus qu'il avait perdu un garçon quelques années auparavant.

L'aînée des demoiselles Dufay avait environ dix-sept ans. Après avoir appris l'allemand le plus pur dans un

pensionnat du Hanovre, elle parfaisait à cette époque en Angleterre une éducation excessivement soignée. Gabriel, sans avoir jamais vu la jeune personne, la soupçonnait fortement d'être un bas-bleu.

Les deux cadettes étaient jumelles, portaient des jupes courtes et jouaient à la poupée.

Après le repas, qui fut très gai, — Dufay daubant les confrères, sa femme daubant leurs épouses et Gabriel y mettant du sien, — les deux fillettes de l'avocat grimpèrent, selon leur usage, sur les genoux de leur ami Cabrol et commencèrent par lui tirer les moustaches en lui posant des questions saugrenues auxquelles il répondait avec un grand sérieux, ce qui les faisait rire comme de petites folles. Puis il contrefit pour leur plaire la poule, le roquet, le vitrier, la grenouille, le crieur public, le corbeau, le bœuf et l'âne. Au matou, Mme Dufay, qui riait presque autant que ses filles, arrêta la représentation, « pour ne pas ennuyer M. Gabriel, » et, malgré les larmes de ces demoiselles, les emmena pour les mettre au lit.

Les deux hommes, restés seuls, allumèrent un cigare. Dufay se renversa dans son fauteuil, croisa les jambes et dit :

— Eh bien, monsieur Cabrol, vous touchez au terme de vos peines.

— Oh ! s'écria Gabriel, vous voulez dire du plus beau temps de ma vie.

— Vraiment, si beau que cela, un stage ?

— Chez vous, oui. Et tenez, cher maître, puisque l'occasion se présente, laissez-moi vous dire combien je vous suis reconnaissant....

— Bah ! fit l'avocat, ne parlons pas de cela.

Si, au contraire, permettez-moi d'en parler. Croyez-

vous que je ne sache pas ce que je vous dois? Nulle part, dans aucune étude, je n'aurais fait un stage comme chez vous. Vous m'avez suivi pas à pas, jour après jour, m'éclairant de vos conseils, m'ouvrant toute large votre vaste expérience; vous m'avez formé tout entier, et si je suis aujourd'hui un bon avocat... ce n'est pas pour me vanter que je le dis... je crois que je suis un bon avocat....

— Si vous l'êtes! dit Dufay, je le crois bien!

— C'est grâce à vous, poursuivit le jeune homme, grâce à vous seul. Ne dites pas non. Vous savez bien que vous avez fait pour moi ce qu'aucun avocat ne fait pour ses stagiaires, vingt fois plus que vous n'avez fait vous-même, par exemple, pour Moulinet ou pour Boussuge.

— Mais, dit Dufay, c'est que vous êtes un autre homme que messieurs Boussuge et Moulinet.

— Boussuge est un garçon plus sérieux que moi.

Hé! s'écria Dufay, que diable voulez-vous faire d'un garçon sérieux comme avocat!

Ils rirent de cette boutade. Et Dufay, qui s'était levé et adossé à la cheminée, les mains dans les poches, reprit:

— Vous avez déjà arrêté vos plans, je suppose?

— Quels plans?

— Pour votre installation, dit l'avocat.

Pas encore.

— Comment, fit Dufay, jouant la surprise, vous n'avez pas même de projets?

— Non, dit Gabriel, rien de certain, du moins. J'y pense quelquefois, c'est évident; je m'établirai, c'est encore évident, mais je vous avoue que je vois approcher le moment sans enthousiasme.

— Pourquoi donc? demanda Dufay, qui acheminait doucement le jeune homme où il voulait l'amener.

— Ces commencements, répondit Gabriel, sont toujours difficiles. Si on réussit tout de suite, on excite la jalousie des confrères; et ce tout de suite, très relatif, veut dire au minimum quatre ou cinq années, passées à racoler le client introuvable et à suer sur des causes de quatre sous.

— Le fait est, dit Dufay, que ce n'est pas drôle, les premiers temps.

— Ça n'est rien encore quand il y a le succès au bout, continua le jeune homme. Mais combien qui tirent le diable par la queue non pas cinq, mais vingt ans, mais toute leur vie! Quand je vois, par exemple, ce pauvre Bourdon....

— Bon! vous n'allez pas vous comparer à Bourdon!

— Je ne sais pas trop, dit Gabriel. Il n'était peut-être pas plus bête qu'un autre, jadis, il y a bien longtemps. S'il ne s'était pas mis à rêvasser et à boire, qui sait où il en serait aujourd'hui?... Eh bien, je me figure quelquefois que Bourdon a fait son stage, comme moi, chez un grand avocat, qu'il aimait ça, comme moi, qu'il avait, comme moi, l'espoir et le désir de réussir; et je me le représente ensuite établi, rageant de la médiocrité du début, s'épuisant en efforts stériles, puis découragé, puis vaincu, dégoûté du métier, puis paresseux, puis ivrogne.

— Rassurez-vous, dit Dufay en riant, j'ai connu Bourdon à son aurore, il n'a jamais été qu'un imbécile.

— J'ai dit Bourdon, reprit Gabriel, j'en pourrais citer d'autres, partis de plus haut, arrivés aussi bas. Et ces exemples m'inquiètent. Je n'ai pas un tempérament de lutteur, moi.

— Ça, par exemple, s'écria Dufay, je n'en crois rien.

— J'en suis sûr. Je me connais: tant que les choses marchent bien, qu'on m'encourage, qu'on me loue, que

je suis, d'une manière ou d'une autre, payé de mes efforts, je me sens une énergie extraordinaire, à renverser tous les obstacles. Mais le silence de la médiocrité m'écrase. Je ne puis m'astreindre au travail de la fourmi; et j'ai peur... j'ai peur que ma volonté ne m'abandonne à moitié chemin de mon ambition.

— J'ai meilleure opinion de vous, dit Dufay. Mais enfin vous vous connaissez vous-même mieux que moi. Et en vous écoutant, bien que je n'admette que dans une très faible mesure ce que vous dites de votre manque de persévérance, j'ai l'impression que je pourrai peut-être vous rendre service. Quoi qu'il en soit, vous savez l'intérêt que je vous porte, nous sommes ici entre nous, je puis en parler librement. J'ai pour vous plus que de l'estime, de l'admiration, une vraie admiration et une sincère amitié. Ne vous défendez pas, je vous le dis comme je le pense. Eh bien, monsieur Cabrol, il m'était venu une idée, l'autre jour, en passant, sans que je m'y sois autrement arrêté. Je m'imaginais que vous étiez tout à la joie de vous sentir bientôt votre maître, tout feu tout flamme pour le *struggle for life* envers et contre tous. Mais donc, en vous écoutant, je me demande s'il n'y aurait pas, dans cette idée dont je vous parlais, quelque chose d'avantageux, et pour vous, et pour moi. Monsieur Cabrol, j'aurais une petite proposition à vous faire.

Gabriel, intrigué par ce préambule, se redressa dans son fauteuil, et l'avocat reprit d'un ton bonhomme:

— Puisque vous avez peur de ne pas réussir à vous lancer tout seul, pourquoi ne resterions-nous pas ensemble?

— Comment cela? dit Gabriel devenant très rouge.

— Simplement. Dieu bénit mes plaidoiries, comme dit

l'archevêque de Grenade. J'ai actuellement plus de besogne que je n'en puis faire, et mes trois stagiaires, — jusqu'à vous, — m'ont toujours donné plus de tracas que de soulagement. Si je pouvais trouver un collaborateur en qui j'aie confiance, je me déchargerais volontiers sur lui d'une partie de mes affaires. Maintenant, voyez s'il vous plairait d'entrer dans un arrangement de ce genre.

Aux premiers mots de l'avocat, Gabriel avait senti tout son sang lui refluer violemment au cerveau; puis il pâlit extraordinairement et se leva, balbutiant:

— Moi, votre associé! Vous n'y pensez pas, monsieur?

— Pas absolument mon associé, reprit Dufay. C'est-à-dire qu'en fait, oui, ce serait bien une association, mais sans rien d'officiel, pour le moment. Vous me comprenez: chacun garde sa liberté; vous louez pour votre bureau l'appartement au-dessus du mien, — il sera vacant à Noël; — vous avez votre plaque à la porte de la rue, en face de la mienne; aux yeux du public, nous n'avons de commun que le toit qui nous abrite. Puis, entre nous, nous faisons un arrangement provisoire par lequel je vous assure, pour une durée à déterminer, — deux ans par exemple, — un revenu fixe de... disons quatre mille francs, sans préjudice de ce que vous vous ferez par vous-même. Et, au bout de deux ans, nous pourrons soit renouveler notre arrangement, en le modifiant, bien entendu, à votre avantage, soit, en connaissance de cause, nous associer définitivement.

— Monsieur, s'écria Gabriel, très ému, je ne puis que vous dire merci.... Je m'attendais si peu à une telle proposition... tant de bienveillance de votre part.... Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie j'accepte....

— Ne nous emballons pas, interrompit l'avocat. Voyez

la chose de près, parlez-en à vos parents, — à eux seuls, n'est-ce pas, cela va sans dire? — Réfléchissez, examinez, pesez, comparez, considérez, et quand vous aurez pris une décision, prévenez-moi; je ne suis pas pressé. Et croyez bien, mon cher monsieur, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule du jeune homme, que je suis votre ami et que je ne demande qu'à vous obliger.

Quand Gabriel fut parti, après s'être confondu en remerciements, Dufay dit à sa femme:

— Je crois que j'ai fait là un joli coup de filet. Le garçon a de l'étoffe: il n'a besoin que d'être poussé. D'ici à quelques années j'aurai le loisir d'écrire mon bouquin de droit commercial et d'ouvrir mon cours à l'université.

— Et tu deviendras alors juge fédéral?

— Pour nos vieux jours, dit l'avocat. Qu'en penses-tu? Quand les petites seront mariées, nous pourrons nous contenter de douze mille francs par an.

Gabriel s'en allait à grands pas, étourdi par la joie. Des myriades d'idées tourbillonnaient dans son cerveau, et quand il en voulait retenir une, toutes se bousculaient, se chassaient les unes les autres, comme si elles jouaient à cache-cache, et il croyait les entendre haleter et rire. Les maisons avaient un air bénévole avec leurs croisées éclairées; les becs de gaz échangeaient des clins d'œil d'un trottoir à l'autre; un bruit d'énorme gaieté sortait des cabarets, le pavé sonnait sous les talons, des ivrognes beuglaient dans les ruelles, et Gabriel se demandait pourquoi la ville, ce soir, était en fête.

« Si Michel était ici, pensa-t-il, quelle tête il ferait! »

Et il éclata de rire.

— Zut! dit-il ensuite, il y a des gens qui ont de la veine!... Salut! cria-t-il à un homme qui passait.

En sortant de la ville, sous les arbres, il ôta son chapeau. Son front était mouillé de sueur. L'air avait une fraîcheur délicieuse. Gabriel s'arrêta. Le premier coup de onze heures se détacha dans le silence, d'autres cloches répondirent, de proches et de lointaines, de claires et de graves. « Ils seront tous couchés, pensa Gabriel, je ne le leur dirai que demain matin. »

En effet, toutes les fenêtres de la maison étaient noires. L'avocat, arrivé devant la porte, hésita, pris d'une envie subite de jouir encore de la nuit et de l'espace. Il entra dans le jardin, traversa la pelouse, et son regard s'étendit tout à coup sur la ville.

Alors une joie démesurée l'envahit. Il aperçut nettement l'avenir ouvert à son ambition: le rêve sortait du nuage. Sa carrière d'avocat assurée, une autre l'appelait, splendide celle-là, faite de la bêtise collective et redoutable de ces milliers d'êtres qui dormaient à ses pieds. On verrait bien s'il ne finirait pas par être leur maître. Et Gabriel, avec un rire de triomphe, tendait son poing fermé vers un ennemi invisible.

Puis, sans transition, une idée baroque lui traversa l'esprit: « C'est ça qui sera drôle, si jamais Dufay et moi avons à plaider dans la même cause, l'un contre l'autre. Nous composerons d'avance toute la comédie: cinq actes, et au dénouement le client paie. Quelle bonne farce! »

IV

M. et Mme Cabrol ne firent pas d'abord au projet d'établissement de Gabriel l'accueil enthousiaste auquel le jeune homme s'attendait. La mère croyait à son fils assez de génie pour se passer d'aide et, en fille de commer-

çants avisée qu'elle était, désapprouvait les associations en général, à cause du partage des bénéfices.

D'ailleurs, fit-elle observer, M. Dufay ne te ferait pas cette proposition si elle n'était à son avantage.

— Prends garde, dit le père, c'est un malin. Comme homme privé, il n'y a rien à dire contre lui, je l'estime beaucoup; mais en affaires il est capable de tout et encore de quelque chose avec.

— Allons donc! s'écria Gabriel. Et puis qu'est-ce que cela fait? Je pourrai toujours me séparer de lui plus tard, si cela me convient; et je m'établirai alors aussi bien qu'aujourd'hui, et même beaucoup mieux, puisque je lui enlèverai certainement une partie de sa clientèle.

— Après tout, c'est vrai, dirent à la fois Mme et M. Cabrol, que d'autres bonnes raisons achevèrent de convaincre.

Pour Annie, elle battit des mains et témoigna une joie si exubérante qu'elle étonna son fiancé. C'est qu'au fond d'elle-même elle pensait: « Nous pourrons bientôt nous marier! » mais elle était trop bien élevée pour le dire.

Gabriel n'en parla pas non plus. Le mariage lui apparaissait comme le terme de la vie d'aventures et presque de la vie active, le désistement des jeunes ambitions, l'assurance donnée au hasard qu'on le remercie de ses services et qu'on n'attend plus rien de lui. On se marie une fois arrivé sur la hauteur, quand l'avenir déroule devant vous un long ruban de route droite, unie, en pente douce, au soleil; pour l'escalade dans les cailloux et les broussailles, il faut être seul et avoir les deux mains libres.

L'amour qu'il portait à Annie n'avait du reste rien de frénétique. Il le constatait lui-même. Ses fiançailles n'é-

taient en somme que le prolongement d'une amitié d'enfance. Après quinze ans de bonne camaraderie, ils en étaient venus à un sentiment plus tendre: quoi de plus naturel? Sans doute, dans l'extase du premier baiser, ils avaient vu se déployer soudain les perspectives exquises d'un horizon inconnu et avaient cru de bonne foi naître à une existence nouvelle. Mais on s'habitue à tout, même aux baisers, et peu à peu Gabriel revenait à l'ancienne amitié. Il épouserait Annie, sans aucun doute, mais enfin il pouvait attendre.

La jeune fille sentait confusément ce changement, parce qu'elle en souffrait. Elle regrettait la passion de leurs premières caresses; elle aurait voulu entendre son fiancé parler un peu moins de jurisprudence et de politique, un peu plus d'amour, — sans craindre les répétitions; — et elle s'imaginait quelquefois que, si Gabriel avait eu une sœur, il l'aurait mieux aimée, elle, sa fiancée, parce qu'il l'aurait aimée autrement. Mais comme Annie était, d'autre part, une jeune personne courageuse et fort sage, comme elle avait appris à connaître la vie par les exhortations de sa mère et par la lecture de bons romans, elle se disait qu'ici-bas les amours passionnées flambent comme feu de paille, que les plus calmes sont les plus solides, et elle essayait de se consoler en pensant que du moins ils s'aimeraient toujours.

Le seul de la famille qui ne se réjouit pas de la bonne fortune de Gabriel fut son frère aîné Ernest. Le commis de banque n'avait jamais été affectueux, ni même aimable, mais, depuis quelque temps, son humeur était particulièrement maussade. Il se fâchait à propos de tout et de rien, grondait, contredisait tout le monde, semblait avoir pris à tâche d'assombrir la vie de cette excellente

famille Cabrol où, de mémoire d'homme, on ne s'était jamais disputé. On l'excusait pourtant, à cause de sa santé. Depuis deux ans, Ernest traînait un mauvais rhume. Au début, il l'avait traité par le mépris, et ses parents, pour le forcer à se soigner, avaient dû lui rappeler sa mère, la première M[me] Cabrol, morte phtisique à vingt-deux ans; encore le jeune homme haussa-t-il les épaules, prétendant que ces maladies-là se déclarent avant vingt-cinq ans, ou jamais. Cependant la toux persistait, changeant de timbre de temps en temps, mais tenant bon contre tous les remèdes. Le soleil d'avril la fit cesser pour quelques jours; Ernest se crut guéri; pour fêter cet heureux événement, il but un soir plus que de raison et attrapa un refroidissement en rentrant. Au bout d'une semaine, il était sur pied, mais ressentait une vague brûlure entre les épaules et parfois comme la brusque piqûre d'une aiguille; c'était une bronchite chronique. Il s'effraya, renonça au cigare, et se gâta l'estomac en avalant pêle-mêle les remèdes du médecin, les drogues de la troisième page des journaux et quelques panacées miraculeuses d'amis bien intentionnés. Il allait à son bureau irrégulièrement, restant à la maison quand il pleuvait et, dès qu'il se sentait mieux, fumant des cigarettes légères qui le faisaient tousser sans lui faire plaisir. Bien qu'il affectât l'insouciance, il avait peur; ses nuits étaient troublées par le cauchemar. Et comme le mal demeurait stationnaire, il en voulait à Dieu, au destin, à ses parents, à tout le genre humain, et à Gabriel en particulier. Gabriel fumait, sortait le soir, Gabriel crevait de santé, Gabriel mangeait comme quatre, emplissait toute la maison de sa grosse personne, respirait plus que sa part d'air. Ernest se souvenait aussi que son frère, de tout temps, l'avait traité de haut; et, remuant le passé

il exhumait des faits insignifiants qui, déformés par le temps, prenaient dans son esprit aigri les proportions d'iniquités gigantesques, dont il avait été victime.

La grande nouvelle de l'association avec Dufay l'irrita en raison de la joie des autres, et comme Gabriel lui demandait gentiment son avis, il songea un moment à ce qu'il pourrait dire de plus blessant et répondit en pesant ses mots :

— C'est, parbleu, le moment que tu commences à gagner ta vie.

— Ernest ! dit Mme Cabrol d'un ton de reproche.

— Trop aimable, reprit Gabriel en rougissant. Crois-tu que si tu avais fait des études, tu les aurais finies plus tôt que moi, toi ?

Certainement. Je ne suis pas un flâneur, moi.

— Voyons, Ernest, dit M. Cabrol.

Gabriel ouvrait la bouche pour répondre, mais Ernest reprit avec colère :

— Il y a dix ans que je gagne ma vie, moi, et on n'a jamais donné de soupers ni de fêtes en mon honneur.

Mme Cabrol, consternée, dit doucement pour essayer d'arranger les choses :

— Mon cher enfant, nous en ferons une de fête, et une belle, va ! quand tu seras guéri.

Ernest cria :

— Guéri ! de quoi ? Je ne suis pas malade. Je ne demande la sympathie de personne. On m'assomme avec cette histoire. Je tousse, — d'abord c'est mon affaire. Dirait-on pas qu'on va m'enterrer un de ces quatre matins ?

— Ernest ! s'écria Mme Cabrol, au nom du ciel ne parle pas ainsi !

— Si tu n'es pas malade, dit Gabriel en pinçant les

lèvres, pourquoi vas-tu à ton bureau deux jours sur sept? C'est donc que tu flânes plus que moi.

Sa mère lui posa vivement la main sur la bouche, mais Ernest, furieux, sautant sur ses pieds :

— Ah! toi, tu m'embêtes à la fin. Parce que tu es avocat, tu te crois pape, n'est-ce pas? De quoi donc es-tu si fier? Peut-être de ton affaire avec cette vieille canaille de Dufay? — une belle association, oui, ma foi! — pour voler le monde.... Et tu t'imagines qu'on prend au sérieux tes billevesées de conseil communal, de grand conseil! Va donc te présenter aux élections, vas-y donc un peu, et on verra comme tu seras reçu!

— On verra, dit Gabriel.

— Oui, on verra. Le peuple n'est pas si bête : il lui faut d'autres bonshommes que toi, des gens sérieux, qui ont autre chose que la langue et qui travaillent pour lui, non pas pour eux. Ah! je te conseille d'aller t'y frotter!

Il sortit en faisant claquer les portes. Après un silence, Gabriel grommela entre ses dents :

— Je commence à en avoir assez. Si cette vie-là continue, je prendrai pension en ville.

— Tu ne feras pas cela, dit Mme Cabrol en pleurant.

— Je ne peux pas m'entendre insulter ainsi.

— Pardonne-lui, c'est ton frère.

— Tu n'as qu'à ne pas répondre, dit M. Cabrol. Il faut passer des choses aux malades.

— Eh bien, dit Gabriel, je n'ouvrirai plus la bouche devant lui.

— Quel dommage, soupira Mme Cabrol, que Michel soit parti! Avec lui, tout cela ne serait pas arrivé.

Les jours qui suivirent, les deux frères n'échangèrent que le bonjour et le bonsoir. Leur mère tenta vainement de les réconcilier; chacun, se croyant l'offensé, refusait

de faire le premier pas, et l'entêtement de l'un augmentait la rancune de l'autre.

En même temps, Gabriel désertait la maison. Jusqu'alors, il rentrait d'ordinaire directement du bureau et causait gaiement avec sa mère jusqu'à l'heure du souper; le soir, il ne sortait que pour aller chez Annie. Depuis sa dispute avec Ernest, il n'apparut plus qu'à l'heure des repas et passa toutes ses soirées dehors. Mme Cabrol ne doutait pas que ce ne fût à cause de leur querelle; elle gémissait: « Quel malheur! comprend-on ces grands enfants, qui se boudent pour une bagatelle? » Il lui en coûtait surtout de ne plus avoir avec Gabriel ces longues causeries dans lesquelles il narrait avec un esprit et un abandon charmants les événements du jour, les commérages de la ville, exposait les projets les plus grandioses et fixait avec elle le menu du dîner. Sans ce babil, les soirées lui paraissaient longues, le salon désert, et tandis que son mari sommeillait sur un journal, Ernest muet, enfoncé dans un fauteuil, elle avait envie d'arrêter la pendule pour ne plus entendre son tic-tac mesurer le silence. « Quel malheur! » murmurait-elle.

Elle essaya de faire intervenir Michel les lundis suivants; mais Ernest l'éconduisit sèchement, et Gabriel avait justement tous les lundis soirs des rendez-vous importants qui l'obligeaient à sortir sitôt qu'il se levait de table. Mme Cabrol aurait bien voulu savoir ce que c'était que ces rendez-vous, mais quand elle lui demandait: « Où vas-tu? » ou bien: « Où as-tu été hier soir? » il se contentait de répondre quelquefois: « Chez Annie » et le plus souvent: « Au cercle. »

Un jour qu'ils étaient seuls, elle interrogea:

— Pourquoi ne restes-tu jamais à la maison? C'est à cause d'Ernest?

— N... non.

— Avoue-le, c'est à cause de lui ?

— Non, non, répéta Gabriel. C'est pour autre chose.

— Comme elle attendait, il ajouta en hésitant :

— C'est une machine... une affaire... qu'on examine... avec des amis. Je te dirai ça une fois... bientôt.

En effet, ce n'était pas à cause d'Ernest que Gabriel allait au cercle.

Tant que son ambition politique avait été irréalisable, tant qu'il n'avait pu, faute de base, former des plans précis, il avait chevauché sans scrupule les rêves les plus effrénés : il s'était vu point de mire des yeux de la foule, levier qui soulève le monde, empereur de la république. Mais si Annie prenait ces chimères au sérieux, lui-même n'attachait pas plus d'importance qu'il ne convenait à un inoffensif passe-temps destiné à distraire son impatience, sachant très bien que la politique est un métier comme un autre, où il faut commencer par le commencement. Il le savait si bien qu'il avait commencé par ne pas s'en occuper. Durant près de deux ans, il avait tendu à ce seul but : devenir avocat. Puis, à mesure que la fin de son stage se rapprochait, il avait concentré ses réflexions sur ce problème : s'établir et réussir vite. Alors, tandis qu'il se creusait la tête, mesurait les difficultés et se dépitait devant l'inévitable, tout d'un coup, par une chance inouïe, la proposition de Dufay avait fauché l'obstacle.

Le premier moment de joie passé, Gabriel se campa solidement sur ses pieds par terre, les poings sur les hanches, et calcula :

Les élections au conseil communal devaient avoir lieu l'année suivante au printemps; il avait sept mois devant lui, ni trop de temps ni trop peu.

Provisoirement, il était inutile de s'ouvrir à Dufay et à qui que ce fût. La seule chose à faire était d'étudier le terrain.

Gabriel prit le premier ami venu rencontré dans la rue, passa affectueusement son bras sous le sien et lui dit du ton le plus naturel :

— Allons prendre un bock au cercle.

Le Cercle national était, comme son nom l'indique, le cercle du parti radical. L'extérieur du bâtiment n'offrait rien de remarquable : c'était une maison qui ressemblait à ses voisines et dont un magasin occupait le rez-de-chaussée, tandis que les étages, à partir du second, étaient loués à des particuliers. Mais au-dessous de chaque fenêtre on voyait, sortant du mur, un support de fer rouillé, à trois branches munies d'anneaux, destiné à recevoir trois hampes de drapeaux; et de minces tuyaux à gaz couraient le long des corniches, formaient çà et là des enroulements et s'écartaient au milieu de la façade comme les rayons d'une grande roue sans jantes, avec la croix fédérale pour moyeu. Le dessin bizarre de ces tuyaux noirs sur la muraille était fort laid, mais les citoyens radicaux le trouvaient beau, parce qu'il leur rappelait des illuminations magnifiques et les grandes victoires de leur parti.

Gabriel connaissait le cercle; il en était même membre et payait en cette qualité la cotisation réglementaire de dix francs; à l'âge de vingt ou vingt-deux ans, étant étudiant, il avait régulièrement pris part au grand banquet annuel de la fête de l'indépendance, — trois francs cinquante, une demi-bouteille de vin, — aux réunions électorales, et savait par cœur les discours qui se prononcent dans ces occasions solennelles; mais depuis ce temps-là il n'était entré au cercle que de loin en loin, préférant de beaucoup le café du Centre, mieux fréquenté.

Tout en montant l'escalier sombre, aux marches usées, son ami, qui était un habitué de l'endroit, lui dit :

— A propos, il y a longtemps qu'on ne t'a vu ici.

— J'avais énormément à faire.

— Pellaux a parlé de toi l'autre jour.

— De moi? s'écria Gabriel, vraiment? Qu'est-ce qu'il disait de moi ?

— Je ne me rappelle pas, dit l'autre.

Ils entrèrent dans un étroit vestibule dont les murs étaient garnis de porte-manteaux en trois rangs superposés, et, poussant une porte, ils se trouvèrent dans la salle. Elle était déserte. Les tables alignées reluisaient sous le jour de trois hautes fenêtres ; des banquettes recouvertes de reps rouge fané suivaient les parois, dont le papier se dissimulait sous des gravures imprimées ou coloriées dans des cadres noirs ou jaunes, parmi des lanternes de papier crevées, des guirlandes de verdure toutes grises de poussière, et une foule d'innommables oripeaux. Le parquet, fraîchement ciré, brillait comme du cuivre sous le plafond bas, encrassé de fumée, et tout au fond, à une distance qui paraissait double de la réalité, par l'ouverture d'une porte à deux battants, on apercevait une deuxième salle, plus petite, où deux messieurs en manches de chemise tournaient autour d'un billard.

Gabriel, reconnaissant un des joueurs, un employé de l'état, s'avança, la main tendue :

— Bonjour, monsieur Leclerc. Vous n'êtes donc pas au bureau ?

L'autre parut embarrassé, puis se mit à rire :

— N'allez pas dire à monsieur votre père que vous m'avez vu ici.

— Certainement non, dit Gabriel, mais pourquoi?

J'ai fait le coup de l'enveloppe.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Connaissez pas? Pas possible!

Et, tirant de la poche de son habit une enveloppe jaune, de dimensions officielles, M. Leclerc expliqua:

— Quand on veut descendre en ville prendre un verre, on met ça sous le bras et on sort tranquillement comme si c'était pour une affaire de service. Et personne n'y voit goutte, n'est-ce pas, Juvain?

L'autre joueur, pour toute réponse, sortit de sa poche une enveloppe exactement pareille à la première. Leclerc présenta :

— M. Juvain, secrétaire aux travaux publics.

Les trois hommes rirent de bon cœur et Gabriel déclara le coup de l'enveloppe tout à fait réussi. Puis il revint s'asseoir auprès de son ami.

— Ainsi, dit-il, tu ne te rappelles pas ce que Pellaux a dit de moi?

— Attends un peu, que j'y pense. C'était l'autre jour, ici, — non là, à cette table. On parlait de... de... des élections....

— Des élections? dit Gabriel en agitant son pied sous la table.

— Oui, parfaitement, des élections. Pellaux disait... voyons, que disait-il?... non ce n'est pas ça... si!... ah! maintenant ça me revient. Il paraît que le comité de ton quartier est désorganisé; le chef est parti, ou malade, ou démissionnaire, ou incapable, je ne sais plus; et ces messieurs discutaient par qui le remplacer. Il paraît que c'est un quartier difficile, à cause du faubourg des Remparts, qui est plein de sales gens, — c'est Sécheron qui disait ça, et il ajoutait qu'il faudrait là un homme habile, pour amener tout ce monde-là à voter avec nous.

— Et Pellaux m'a proposé? demanda Gabriel.

— On ne trouvait personne. Alors Pellaux a dit : « Et Cabrol? » Quelqu'un a dit : « Il est trop vieux. » Pellaux a dit : « Mais son fils, celui qui étudie le droit, il y a longtemps que je ne l'ai vu, qu'est-ce qu'il vaut ce jeune homme? » Sur quoi Sécheron a répondu qu'il croyait que tu ne t'occupais pas de politique.

— C'est absurde! s'écria Gabriel. Moi je ne demande pas mieux que de rendre service au parti. Et l'affaire en est restée là?

— Je crois que oui. Attendons ici jusqu'à cinq heures et tu demanderas à Pellaux lui-même.

— Garçon, un jeu de cartes, cria Gabriel.

Les deux jeunes gens entamèrent une partie de piquet. Gabriel avait la chance, ce qui lui parut d'un bon augure. Il se sentait à la fois content et anxieux, et comme son jeu ne parvenait point à l'absorber, il jetait continuellement les yeux autour de lui.

Une longue suite de portraits en buste ornait la muraille en face, et Gabriel mettait des noms sous ces figures familières : Druey, Fazy, Ruchonnet, Numa Droz, Lachenal, Welti, et bien d'autres avec ou sans lorgnon, avec ou sans cheveux, des gras, des maigres, des barbus, des moustachus, des vivants et des morts, toutes les gloires du parti radical suisse, y compris Gambetta et Garibaldi; et des pancartes, dont les teintes plus ou moins jaunâtres accusaient les âges respectifs, portaient, disposées en quinconce, les têtes des conseillers fédéraux de plusieurs années en arrière. « Voilà nos grands hommes, pensait Gabriel, nos modèles, nos prophètes. Le peuple en est fier, parce qu'il croit se reconnaître en eux; il les admire comme des Tell et des Winkelried, les révère comme des Pestalozzi. Et pourtant qu'ont-ils de plus que nous? »

Tout en songeant, il relevait ses cartes, les abattait et

gagnait toujours, machinalement. L'autre était las de perdre, de sorte qu'au milieu de la troisième partie, oubliant le jeu, ils laissèrent les cartes éparpillées sur le tapis et s'accoudèrent pour causer.

D'ailleurs, les habitués commençaient à arriver. D'abord ce fut un vieillard qui entra sans les regarder, alla droit aux journaux, en prit quatre ou cinq, s'assit près du poêle et se mit à lire en rentrant la tête dans les épaules.

— Huit pour cent, murmura Gabriel, reconnaissant un ancien conseiller d'état qui s'était acquis une réputation de philanthropie et une fortune en construisant des maisons ouvrières. Puis il s'écria:

— Tiens, Charpaux!

Le nouveau venu, un grand jeune homme très bien mis, manifesta son étonnement en levant les deux bras:

— Allô! Cabrol.

— Assieds-toi, dit Gabriel en avançant une chaise.

— Tout à l'heure. J'ai deux mots à dire à Sécheron.

Gabriel, tournant vivement les yeux, aperçut un gros dos carré, une tête qui ressemblait au dos, Sécheron lui-même, Sécheron l'ancien pasteur, actuel directeur de l'enseignement primaire et grand-maître de la loge franc-maçonnique « Tous pour un, » homme considérable, moins par les vertus qu'il avait que par celles qu'il prétendait avoir. Aussitôt Gabriel se leva pour l'aller saluer, et ils causèrent, le jeune homme debout, obséquieux et gai, la main sur le dossier d'une chaise, Sécheron assis, tournant vers lui le regard inquiétant de ses yeux gris bleu qu'il cherchait à rendre tour à tour perçants, ou profonds, ou rêveurs. Il parlait d'une voix molle et onctueuse, en passant continuellement sa main blanche et grasse sur sa barbe rousse semée de poils blancs. Il s'in-

forma de ce que faisait Gabriel, de la santé de monsieur son père, mais il ne dit pas un mot du chef de quartier. Gabriel regagna sa place déçu.

La salle s'emplissait. Bonnemain, rédacteur de l'*Incorruptible*, buvait de la limonade en face du bibliothécaire Raflanche, l'homme le plus laid de la création, qui pérorait en noyant une absinthe; deux étudiants, la casquette sur la nuque, l'écoutaient avec déférence. Le juge Frénoy s'entretenait à voix basse avec l'avocat-colonel Binder; et debout dans l'embrasure d'une fenêtre, le professeur Cornutard, tenant d'une main une chopine, de l'autre un verre, regardait d'un air morne.

On entendit dans le vestibule une course précipitée, une bousculade, des éclats de rire, et une troupe turbulente de dix ou douze jeunes hommes fit irruption dans la salle. On eût dit des écoliers après la classe. Les deux premiers se précipitèrent vers le billard; les suivants leur montraient le poing; le reste de la cohorte gesticulait, chantait, dansait, frappait des pieds. Quelqu'un cria:

— Ohé, le château! Ohé, les fonctionnaires!

— Qui te valent, répliqua un des nouveaux venus.

Gabriel reconnut M. Leclerc. Ils échangèrent un salut amical.

Puis subitement tous s'assirent, et les conversations faisaient un bruit sourd et continu qui ressemblait au roulement d'une machine à coudre. Gabriel, avec une indifférence affectée, dit à son ami:

— C'est curieux, Pellaux n'est pas là.

— Il viendra, répondit l'autre, tu peux en être sûr. Il arrive toujours un peu tard, pour faire plus d'effet.

La porte s'ouvrit. Ce n'était pas lui. L'homme qui entra avait une démarche incertaine et souriait d'un air niais. Il portait des lunettes noires. A sa vue, la table

des fonctionnaires partit d'un formidable éclat de rire. Tous les yeux se tournèrent de ce côté. « C'est Jacob. — Non, ce n'est pas Jacob. — Oui, c'est Jacob. — C'est lui-même, ressuscité. »

Le nouvel arrivant, visiblement flatté de cet accueil, s'approcha lentement de ses camarades en donnant à sa figure bourgeonnée une expression lugubre extrêmement comique.

— Oui, dit-il, c'est moi.

Les rires redoublèrent, et dans le tumulte des questions, des apostrophes et de la joie générale, on entendait la voix de celui qu'on appelait Jacob: « Vous trouvez ça rigolo, vous? Ma vue a baissé de huit dixièmes, oui, de huit dixièmes. » Et tout à coup il cria:

— Mais le docteur est un malhonnête. Il m'a dit que j'étais alcoolique.

Alors toute la salle s'esclafa. Avocats, juges, journalistes, jeunes et vieux, secoués par une gaieté frénétique, s'étouffaient, se renversaient, disparaissaient sous la table, pleuraient en se tenant les côtes. Et Jacob, jouissant de son triomphe, toujours sérieux, racontait:

— Il m'a dit: « — Vous buvez? » Je lui ai dit: « — Oh! pas tant. — Qu'est-ce que vous buvez? — Un peu de tout, monsieur le docteur. — De l'absinthe? — De temps en temps. — Combien par jour? — Je ne sais pas, monsieur le docteur, je n'ai jamais compté. — Vous êtes alcoolique, mon ami. »

Il y eut une nouvelle explosion de rires. Jacob s'arrêta, attendit, et répéta avec complaisance:

« — Vous êtes alcoolique, mon ami... sans le savoir. — Comment pouvez-vous me croire capable de ça, monsieur le docteur? — Mais, malheureux, il n'y a qu'à vous regarder: vous êtes un ivrogne. »

Ici Jacob fit une nouvelle pause et cria:

— Patron, une absinthe.

Puis, comme autour de lui plusieurs demandaient grâce, il reprit d'une voix sépulcrale:

— Il m'a dit: « — Vous avez une haleine d'ivrogne.» Alors je lui ai répondu: « — Monsieur le docteur, que pensez-vous du clou de girofle? »

Pour le coup, ce fut du délire; on ne vit plus que des dos agités comme des vagues sous la tempête, on n'entendit plus que des gémissements, des hoquets et des trépignements convulsifs.

Gabriel se remit le premier et secouant son ami par le bras:

— Dis-moi, qu'est-ce que c'est que le clou de girofle?

L'autre, portant la main à sa gorge, fit signe qu'il ne pouvait pas répondre.

— Voyons, dit Gabriel, parle donc. Est-ce que tu le sais?

A ce moment, il se fit tout à coup un grand silence. Pellaux était entré.

J.-P. PORRET.

(*La suite prochainement.*)

LE NATURALISTE J.-H. FABRE

ET SON ŒUVRE

SECONDE PARTIE[1]

Avant d'aller plus avant dans l'examen des découvertes entomologiques du naturaliste de Sérignan, voyons un peu ce qu'il pense des théories darwiniennes, à propos de l'histoire des hyménoptères fouisseurs.

D'après Darwin, l'hyménoptère ne serait pas arrivé du premier coup à cette perfection dans l'art chirurgical qui lui permet de fournir à sa descendance de la chair fraîche pour nourriture. Il aurait commencé par opérer au hasard, en tâtonnant.

Les découvertes de Fabre font tomber cette hypothèse. Il est évident, en effet, que sans la perfection de son art le premier hyménoptère n'aurait jamais eu de descendants. Deux conditions sont indispensables : que le prédateur puisse traîner jusque dans son terrier une proie presque toujours plus volumineuse que lui, et que la larve puisse dévorer son gibier en paix. Or, si l'abolition du mouvement n'a pas été obtenue par la paralysie des centres moteurs, ces conditions n'étant pas remplies,

[1] Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

ou bien l'hyménoptère sera incapable de maîtriser et d'emmagasiner sa proie, ou bien sa larve périra, dérangée dans ses fonctions par les mouvements de la bête.

Dira-t-on que l'hyménoptère, l'ammophile, par exemple, a pu débuter par un seul coup d'aiguillon dans le corps d'une chenille de petite taille et relativement faible?

Mais encore faut-il que ce coup d'aiguillon soit donné à la bonne place, sans quoi la chenille continuerait à se mouvoir, ou bien, la blessure étant dangereuse, elle périrait. Et quelle probabilité y a-t-il que du premier coup l'aiguillon trouve cette place seule bonne, un point microscopique sur un corps de chenille composé d'une infinité de points? Pourtant, l'avenir de la race en dépend!

Ce n'est pas tout. Pour assurer la descendance, il faut deux œufs, un œuf mâle et un œuf femelle. Voilà notre hyménoptère en demeure de paralyser une seconde chenille et d'exiger que le hasard le serve aussi bien que la première fois. C'est, comme le dit Fabre, l'impossible à la seconde puissance.

Et puis, le succès ayant été tout fortuit, il faut néanmoins admettre que l'hyménoptère a gardé le souvenir de ce succès et que ce souvenir a fait sur lui une impression telle qu'il pourra le transmettre à ses descendants.

« Les successeurs de l'ammophile, par un privilège prodigieux, hériteront de ce que la mère n'avait pas. Ils sauront par instinct le point ou les points où doit se porter l'aiguillon; car, s'ils en étaient encore au noviciat, s'ils avaient à courir, eux et leurs successeurs, les chances du hasard pour corroborer de plus en plus l'incitation naissante, ils reviendraient à la probabilité si voisine de zéro; ils y reviendraient chaque année pendant de longs siècles; et néanmoins l'unique chance favorable devrait toujours se présenter. Ma foi est très ébranlée en une habitude acquise par cette longue répétition de faits dont

un seul, pour se produire, doit exclure tant de chances contraires. Deux lignes de calcul montreraient à quelles absurdités la théorie se heurte. »

Sans compter qu'on ne voit pas comment des actes fortuits, pour lesquels l'hyménoptère n'était pas prédisposé lui-même, peuvent devenir l'origine d'une habitude, transmissible par hérédité.

Voilà pour l'art du paralyseur. Celui de la larve consommant sa proie est peut-être plus admirable encore et fournit, si possible, un argument plus irréfutable à l'encontre des théories darwiniennes. Et c'est ici que le savant entomologiste va nous montrer toute son ingéniosité dans la pratique de l'expérimentation.

La scolie sert pour nourriture à sa larve une larve de cétoine, proie énorme et dodue, dont le volume est de six à sept cents fois celui du ver de scolie nouvellement éclos. La mère a déposé son œuf sur la ligne médiane du ventre de la victime, à un point toujours le même. A peine éclos, le ver fait un trou à l'endroit même où il est né, et dès le second jour, il a enfoui sa tête dans la petite plaie. Dès lors, et jusqu'à entière consommation, il ne la retirera pas, se contentant d'allonger à l'intérieur son long cou de serpent.

« Aux premiers coups de dent, on voit sourdre par la plaie le sang de la victime, fluide puissamment élaboré et de digestion facile, où le nouveau-né trouve comme une sorte de laitage. Sa mamelle à lui, petit ogre, est la plaie saignante de la cétoine. Celle-ci n'en périra pas, du moins de quelque temps. Sont attaquées après les matières grasses, enveloppant de leurs délicates nappes les organes internes. Encore une perte que la cétoine peut éprouver sans périr à l'instant. C'est le tour de la couche musculaire tapissant la peau; c'est le tour des organes

essentiels; c'est le tour des centres nerveux, des réseaux trachéens, et toute lueur de vie s'éteint dans la cétoine, réduite à un sac vide, mais intact, sauf le trou d'entrée ouvert au milieu du ventre. Désormais la pourriture peut gagner cette dépouille; par sa méthodique consommation, la scolie a su, jusqu'à la fin, se conserver des vivres frais, et la voici maintenant qui, replète, reluisante de santé, retire son long col du sac épidermique et se prépare à tisser le cocon où l'évolution s'achèvera. »

Ainsi l'art, tout instinctif, de la larve de scolie consiste à dépecer graduellement sa victime, en passant des organes les moins essentiels à ceux qui le sont davantage, de manière à ne la faire périr qu'au dernier moment, quand sa réfection est achevée. Qu'arriverait-il si elle allait par mégarde intervertir l'ordre invariable des différents services de son menu? si, par exemple, elle donnait avant l'heure un coup de dent dans les centres nerveux?

La cétoine, dont l'existence était déjà suffisamment compromise, périrait aussitôt, donnant naissance à des ptomaïnes, à une sanie, qui empoisonnerait la larve de scolie. Celle-ci est condamnée à ne jamais se tromper, à ne jamais s'écarter de l'épaisseur d'un cheveu de la route tracée par la nature, sous peine de perdre la vie très promptement. Et si la première larve de scolie avait dû tâtonner, ne fût-ce qu'un moment, elle n'aurait jamais eu de descendance; cela saute aux yeux.

Et si peut-être vous vous dites que j'exagère l'importance de cette suite de bouchées à travers les organes internes de la cétoine, et qu'il n'est pas prouvé que l'aventure tournerait mal, au cas où la larve se tromperait de chemin, restent les expériences faites par Fabre à ce sujet, expériences dont les résultats ne laissent aucune place au doute. Les voici dans leur succession.

La première avait pour but de constater qu'une larve de cétoine périt aussitôt que sont lésés les centres vitaux. Avec un fin scalpel il pratiqua un trou par où il extirpa la masse nerveuse. Du jour au lendemain l'opérée avait passé au brun et commençait à diffluer en putrilage infect; tandis que, dans les mêmes conditions de milieu et de température, des larves aux trois quarts dévorées par des scolies conservaient l'aspect de la chair fraîche.

Seconde expérience. Fabre dérange de sa position une larve de scolie en train de manger et qui a déjà acquis le tiers de son développement; puis il retourne la cétoine et sur le dos de la victime retournée dépose la scolie. Or, pendant deux jours, celle-ci ne cessa de s'agiter, portant sa petite tête ici et là, sans la fixer nulle part. Fabre espérait que la faim la déciderait à un essai de manducation; rien. Il fallut renoncer.

Troisième expérience. Une larve de scolie est dérangée pendant qu'elle mangeait, extraite des entrailles de la cétoine, puis abandonnée à elle-même, non plus sur le dos, mais sur le ventre de la victime, à quelques millimètres du trou qu'elle a elle-même creusé. Pendant des heures, inquiète, elle tâtonne ici et là, refusant d'entamer la peau de la cétoine ailleurs qu'au point où l'œuf était fixé. Tôt ou tard, elle finit par retrouver le trou, y engage de nouveau sa tête et son col. Eh bien, même alors le succès n'est pas certain. Parfois, la scolie achève tranquillement son repas interrompu et file son cocon. D'autres fois, on voit la cétoine brunir rapidement et se décomposer, entraînant la mort de la scolie. Preuve évidente que celle-ci, troublée dans ses opérations, n'a pas su retrouver la route que l'instinct lui avait tracée. La déviation devait être imperceptible, insignifiante en apparence; elle a suffi pour tout compromettre.

Se figure-t-on, après cela, ce que deviendrait une larve de scolie abandonnée au hasard des tâtonnements et à qui sa mère n'aurait pas transmis intact dans ses moindres détails l'héritage d'une méthode infaillible?

Quatrième expérience. Une larve de cétoine non paralysée, en pleine vie, en fera les frais. L'expérimentateur la fixe sur une planchette de liège, le ventre en l'air, et l'y immobilise avec des fils métalliques très fins. Puis, pour offrir au jeune ver de scolie, qui vient d'éclore, un pertuis tout fait, il pratique une légère entaille dans la peau, au point où la scolie dépose son œuf, et y fixe le nourrisson. Sans hésiter, celui-ci se met à manger; il plonge le col dans l'ouverture, et pendant deux jours tout semble marcher à souhait. Mais le troisième jour, la cétoine se putréfie et la scolie périt.

Que s'est-il donc passé? Ceci : que le ver a bien suivi, autant qu'il était en lui, le chemin indiqué par l'instinct; mais la cétoine, qui n'avait pas été paralysée, devait ressentir vivement ces morsures; les muscles et les viscères ont eu des frémissements, des crampes convulsives. Dérangé à chaque bouchée, le ver n'a pu faire que de mauvaise besogne.

Cinquième expérience. Essayons avec Fabre de donner en pâture à la jeune scolie une larve d'orycte, qui ressemble à celle de la cétoine. Cette nourriture ne sera pas pour lui déplaire, puisqu'une autre scolie, celle des jardins, se nourrit de l'orycte.

En effet, une larve d'orycte, paralysée par une piqûre d'ammoniaque dans les centres nerveux et sur le ventre de laquelle une boutonnière a été pratiquée, est servie à la jeune scolie, qui paraît s'accommoder fort bien de ce menu. Elle pénètre dans le ventre dodu de l'orycte, mange normalement; et pendant deux jours, tout va bien.

Mais dès le troisième jour, l'orycte se putréfie et la scolie périt.

Qui accuser de cet insuccès? L'opérateur, qui a fait maladroitement la piqûre d'ammoniaque, ou la scolie, qui, novice dépeceur d'une proie différente de la sienne, n'a pas su adapter ses morsures à la constitution de la bête?

Ecartons, se dit Fabre, au moins une des chances d'insuccès, la maladresse possible de l'opérateur.

D'où, sixième expérience, plusieurs fois répétée, du reste, comme les premières. Une larve de scolie est déposée sur le ventre, légèrement entaillé, d'une éphippigère qu'un sphex vient lui-même de paralyser, la destinant à sa propre larve. Pendant quatre jours, la jeune scolie se nourrit de ce gibier, nouveau pour elle, mais qui évidemment lui agrée. Aux fluctuations de son canal digestif, on voit que l'alimentation se fait normalement. Mais dès le quatrième ou au plus tard le cinquième jour, l'éphippigère se décompose; et la scolie, empoisonnée, meurt.

Une larve de sphex, déposée sur le ventre de cette éphippigère paralysée, y aurait prospéré jusqu'au bout. On aurait vu la victime, dépecée morceau par morceau, s'amaigrir, se vider, se ratatiner, sans cesser de présenter aux regards cette fraîcheur de chair, indice de la vie. Pourquoi cette différence?

Voici, dans ses propres termes, la réponse de l'entomologiste:

« Il y a pour les deux larves un art spécial de manger, déterminé par la nature du gibier. Le sphex, attablé sur une éphippigère, nourriture qui lui est dévolue, connaît à fond l'art de la consommer, et sait ménager jusqu'à la fin la lueur de vie qui la maintient fraîche; mais, s'il lui fallait se repaître d'une larve de cétoine, dont l'organisation différente déroute-

rait ses talents de dépeceur, il n'aurait bientôt devant lui qu'un monceau de pourriture. La scolie, à son tour, connaît la méthode pour consommer la larve de cétoine, son invariable lot; mais elle ignore l'art de manger l'éphippigère, bien que le mets lui plaise. Inhabile à dépecer ce gibier inconnu, ses mandibules tranchent au hasard et achèvent de tuer la bête dès leurs premiers essais dans les profondeurs de la proie. Tout le secret est là. »

Il ne semble pas qu'après ces démonstrations successives, aboutissant toutes à un même résultat, il soit possible de soutenir plus longtemps la thèse darwinienne, que l'instinct est le fruit de longs tâtonnements et d'habitudes prises. Il paraît bien certain que si, dès la première génération d'hyménoptères, l'art de consommer les vivres sans provoquer la pourriture n'avait pas été observé, il n'y aurait jamais eu une seconde génération. La première larve, mordant au hasard, aurait infailliblement péri.

Quant à multiplier le hasard par le hasard un nombre infini de fois, il faut bien l'imagination d'un darwinien pour y trouver la raison d'être des infaillibles instincts d'aujourd'hui. On n'admettra pas davantage que le hasard ait amené du premier coup l'insecte à la perfection de son art. Il nous paraît donc impossible de sortir du dilemme où Fabre enferme ses contradicteurs: « A l'origine, la consommation est rigoureusement méthodique, conforme aux exigences organiques de la proie dévorée, et l'hyménoptère fait race. Ou bien elle est hésitante, sans règles déterminées, et l'hyménoptère ne laisse pas de successeur. »

Par ses expériences et en laissant la parole aux faits, le naturaliste de Sérignan a eu raison d'hypothèses qui, pour être séduisantes, n'en sont pas moins dénuées de fondement.

II

La brève étude que nous venons de faire, à la suite de notre savant guide, nous a montré et comme fait toucher du doigt la science admirable de l'insecte, travaillant à assurer l'existence de sa descendance. Tous ses actes sont ordonnés avec une précision rigoureuse et témoignent d'un art supérieur. Mais tout cela est instinctif; c'est-à-dire que l'insecte travaille sans raisonner, sans calculer, sans faire montre d'intelligence, absolument comme une machine aux rouages compliqués, mais rigoureusement ajustés, qu'on a mise en mouvement et qui accomplit sous l'empire d'une aveugle nécessité la tâche assignée. Sitôt qu'une complication survient, un accident qui dérange et interrompt la série logique des actes instinctifs, l'insecte n'y est plus; et il fait preuve alors d'une ignorance, voire d'une stupidité, vraiment stupéfiantes.

J'en avais eu déjà l'impression en observant les mœurs des fourmis; je ne me doutais pas qu'il fût possible de mettre en si vive lumière cette stupidité de l'instinct. Les observations de Fabre et ses expériences à ce sujet me paraissent de nature à produire la conviction dans tout esprit non prévenu; elles démontrent que l'insecte, ouvrier merveilleux dans le cycle de ses occupations normales, est totalement dépourvu d'intelligence et, pour tout dire en un mot, se montre un imbécile aussitôt qu'on l'oblige à sortir, si peu que ce soit, de sa routine.

C'est là encore une pierre, et des plus grosses, lancée par notre malin confrère dans le jardin de Darwin. Au cours de ses études, il a fréquemment l'occasion de se livrer à cet exercice instructif et salutaire; nous n'aurons qu'à glaner ici et là dans le champ de ses observations

pour faire un chapitre des plus suggestifs sur l'ignorance de l'instinct.

Le sphex languedocien, que nous connaissons déjà pour l'avoir vu à l'œuvre sur une sauterelle ventrue, l'éphippigère, qu'il venait de paralyser avec un art qu'envieraient nos chirurgiens, a pour coutume invariable de saisir sa proie par les antennes, pour la traîner jusque dans son terrier. Fabre coupe ces antennes avec des ciseaux pendant le charroi. Le sphex, étonné de cet allègement subit de sa charge, se retourne, revient à sa sauterelle et la saisit par la base de l'antenne, court tronçon que les ciseaux ont épargné. Le cordon d'attelage est maintenant très réduit; néanmoins, il suffira.

Nouveau coup de ciseaux, au niveau du crâne. L'insecte saisit alors un des longs palpes de la victime et reprend sa marche. Fabre coupe les palpes. A cette fois, le sphex est tout à fait désorienté. Gauchement il essaie, en ouvrant ses mandibules toutes grandes, de happer l'éphippigère par la tête; mais les pinces glissent sur ce crâne rond et poli. Après plusieurs tentatives infructueuses, il s'arrête découragé. Pourquoi n'essaie-t-il pas de s'atteler à l'un des six tarses ou à l'oviscapte? L'entreprise n'aurait rien de difficile, et la bête entrerait tout aussi aisément dans le terrier. Fabre lui présente tantôt une patte, tantôt l'extrémité de l'oviscapte. Inutile. « Singulier chasseur, s'écrie Fabre, qui reste embarrassé de son gibier, ne sachant le saisir par une patte alors qu'il ne peut le prendre par les cornes! »

Craignant que sa présence ne trouble les facultés de l'insecte, le naturaliste s'en va. Il revient deux heures après: le sphex a disparu et la sauterelle gît à l'endroit où on l'avait déposée, à quelques centimètres de l'entrée du terrier!

Ainsi l'hyménoptère, dont la science nous étonnait tout à l'heure, lorsqu'il comprimait le cerveau de sa victime pour obtenir la léthargie, nous étonne maintenant par son ineptie en présence d'une minime difficulté.

Un autre sphex venait d'emmagasiner une éphippigère et de pondre son œuf. Il était occupé à murer l'entrée de la galerie. Fabre intervient, écarte doucement l'insecte; puis, après avoir déblayé l'entrée de la galerie, il en retire avec des pinces la sauterelle et l'œuf de l'hyménoptère, qu'il met en sûreté. Cela fait, il cède la place au sphex, demeuré aux aguets tout à côté.

Le sphex, trouvant la porte ouverte, entre dans son logis, y séjourne quelques instants. Puis il sort et... se remet à murer l'entrée avec du sable. Après quoi, il se lisse les ailes d'un air satisfait et s'envole.

Fabre laissa s'écouler près d'une semaine pour donner au sphex le temps de revenir à son terrier, s'il avait eu, peut-être, l'intention d'en profiter pour une nouvelle ponte. Etant alors retourné sur les lieux, il trouva le terrier dans l'état où il l'avait laissé, vide et bien bouché. Le sphex n'était pas revenu, estimant sa besogne faite.

Et c'était parfaitement logique. La nature lui avait enseigné à chasser sa proie, à pondre un œuf, à fermer le terrier. Eh bien, il a chassé sa proie, il a pondu un œuf et fermé le terrier. Que lui demande-t-on de plus? Il n'a évidemment pas même soupçonné que ce dernier acte de son activité avait été rendu inutile; quoiqu'il eût pu voir et eût certainement vu que ni la sauterelle, ni l'œuf, n'étaient plus dans le terrier.

« Les divers actes instinctifs des insectes, conclut l'observateur, sont donc fatalement liés l'un à l'autre. Parce que telle chose vient de se faire, telle autre doit inévitablement se faire pour compléter la première ou pour préparer les voies

à son complément; et les deux actes sont dans une telle dépendance l'un de l'autre, que l'exécution du premier entraîne celle du second, lors même que, par des circonstances fortuites, le second est devenu non seulement inopportun, mais quelquefois même contraire aux intérêts de l'animal. »

L'histoire des démêlés de J.-H. Fabre avec le *bembex* corrobore cette conclusion; et elle se termine par une scène d'un comique achevé. Disons d'abord ce qu'est cet hyménoptère et comment il se comporte habituellement.

Le bembex est un fouisseur, lui aussi, assez semblable à une grosse abeille. Il creuse son terrier dans les plaines sablonneuses et a pour spécialité de nourrir sa larve au jour le jour avec des mouches, comme ferait un oiseau pour son petit. Il faut qu'à chaque instant le bembex puisse pénétrer dans son nid, apportant au vol, entre ses pattes, le gibier destiné à son nourrisson ; seulement, il ne peut le faire qu'en déblayant chaque fois de nouveau une galerie qui s'obstrue et se clôt d'elle-même par le fait seul de l'éboulement du sable. La porte cède sous la poussée de la tête, aidée d'un rapide coup de balai donné par les pattes antérieures; et l'hyménoptère pénètre alors sans peine dans une courte galerie, terminée par une cellule à parois fermes, où il dépose son butin auprès du petit tas de mouches que sa progéniture est en train de dévorer. Cela dure une quinzaine de jours. Sur la fin de la quinzaine, la larve, qui a beaucoup grossi, jouit d'un formidable appétit; on voit à tout moment la mère rentrer avec une nouvelle proie. On aura une idée de l'activité qu'elle doit déployer, quand on saura que notre naturaliste, ayant eu la fantaisie d'élever lui-même une larve de bembex, parvenue déjà au tiers de sa taille normale, dut en huit jours lui servir soixante-deux mouches de belle venue.

Or cet intéressant hyménoptère fournit à Fabre une excellente occasion d'étudier le problème des limites de l'instinct; et voici la première expérience dont il s'avisa.

En râclant le sable avec la lame d'un couteau, il mit à découvert le terrier d'un bembex. Il eut alors sous les yeux une rigole d'environ deux décimètres de longueur, libre au point où était la porte d'entrée et terminée à l'autre bout par un cul-de-sac où gisait la larve au milieu de ses victuailles. Il enleva le tout, de façon à ce que la mère, à son retour, trouvât la place nette ; et s'armant de patience, il attendit.

Le bembex survient et va droit à sa porte absente, cette porte dont il ne reste que le seuil. Et pendant plus d'une heure, il tourne autour, fouillant superficiellement le sable qu'il fait voler de tous côtés, s'obstinant à chercher cette clôture mobile qui doit céder sous la poussée de sa tête. Par moments, la galerie mise à découvert paraît attirer son attention ; il y fait quelques pas en râtelant avec ses pattes, puis revient à ce qui devrait être l'entrée. Parfois il atteint le cul-de-sac et y donne quelques coups de râteau ; mais évidemment la porte n'est pas là ! Et il s'empresse de regagner le point qui fut l'entrée, pour y continuer ses recherches avec une persistance qui finit par lasser l'observateur.

Et voici la seconde expérience, plus étonnante et plus concluante encore que la première.

Un autre terrier fut mis à découvert ; cette fois, sans toucher à son contenu, la larve avec ses provisions. Eh bien, le bembex à son arrivée ne changea rien aux manœuvres déjà décrites. Il se mit à balayer le sable au point où l'entrée aurait dû se trouver, fouillant avec ardeur dans un rayon de quelques centimètres, sans s'inquiéter d'autre chose que de cette porte absente.

Ici il faut citer; car ce passage est un des plus intéressants et des plus curieux des *Souvenirs entomologiques*, en même temps qu'un morceau littéraire de haut goût:

« Nulle exploration de la galerie, nul souci de la larve en angoisse. Le ver, dont le délicat épiderme vient brusquement de passer de la douce moiteur d'un souterrain aux âpres ardeurs de l'insolation, se tord sur son monceau de diptères mâchés; la mère ne s'en préoccupe pas. C'est pour elle le premier des objets venus épars sur le sol, petit caillou, motte de terre, lopin de boue sèche, et pas plus. Ça ne mérite pas attention. A cette tendre et fidèle mère, qui s'exténue pour arriver au berceau de son nourrisson, il faut pour le moment la porte d'entrée, l'habituelle porte et rien que cette porte. Ce qui remue ses entrailles maternelles, c'est le souci du passage connu. La voie est libre, cependant: rien n'arrête la mère, et sous ses yeux se démène anxieusement le ver, but final de ses inquiétudes. D'un bond, elle serait au malheureux, qui réclame assistance. Que n'accourt-elle auprès du nourrisson chéri! Elle lui creuserait une nouvelle demeure, rapidement elle le mettrait à l'abri sous terre. Mais non; la mère s'entête à la recherche d'un passage n'existant plus, tandis que le fils se grille au soleil sous ses yeux.....

» Il y a plus fort encore. La mère, après de longues hésitations, s'engage enfin dans la rigole, reste du primitif corridor...... Voilà la mère avec son fils. En ce moment de rencontre après de longues angoisses, y a-t-il soins empressés, effusion de tendresse, signe quelconque de maternelle joie? Qui le croirait n'a qu'à recommencer mes expériences pour se dissuader. Le bembex ne reconnaît en rien la larve, chose pour lui de valeur nulle, encombrante même, pur embarras. Il marche sur le ver, il le piétine sans ménagement, dans ses allées et venues précipitées. S'il veut essayer une fouille au fond de la chambre, il le refoule en arrière par de brutales ruades; il le pousse, le culbute, l'expulse. Il ne traiterait pas autrement un gravier volumineux qui le gênerait dans son

travail. Ainsi rudoyée, la larve songe à la défense. Je l'ai vue saisir la mère par un tarse sans plus de façon qu'elle n'en aurait mis à mordre la patte d'un diptère, sa proie. La lutte fut vive, mais enfin les féroces mandibules lâchèrent prise, et la mère disparut affolée, en jetant un piaulement d'ailes des plus aigus. Cette scène dénaturée, le fils mordant la mère, essayant peut-être même de la manger, est rare et amenée par des circonstances qu'il n'est pas permis à l'observateur de provoquer; ce à quoi il est toujours possible d'assister, c'est la profonde indifférence de l'hyménoptère devant sa progéniture, et le dédain brutal avec lequel est traitée cette masse encombrante, le ver. Une fois le fond du couloir exploré, ce qui est affaire d'un instant, le bembex revient au point favori, le seuil de la demeure, où il reprend ses inutiles recherches. Quant au ver, il continue à se démener, à se tordre où l'ont rejeté les maternelles ruades. Il périra sans secours aucun de sa mère, qui ne le reconnaît plus, faute d'avoir trouvé l'habituel passage. Repassons par là le lendemain, et nous le verrons au fond de sa rigole, à demi cuit au soleil et déjà la proie des mouches, dont il faisait lui-même sa proie. »

Vit-on jamais démonstration plus frappante de l'inexorable fatalité qui enchaîne les uns aux autres les actes successifs dictés par l'instinct? Pas la moindre lueur d'intelligence dans ces mouvements désordonnés d'une machine qui s'est détraquée! Rien qu'une obéissance passive, obstinée, aux aveugles impulsions héréditaires, allant jusqu'à la stupidité, toutes les fois que manque un anneau à la chaîne des circonstances.

Au reste, cette tragique aventure fournirait matière à plus d'une réflexion. Contentons-nous de celle-ci: qu'il faut être circonspect dans les jugements que nous portons sur la moralité d'actes accomplis par des êtres auxquels nous prêtons trop volontiers nos propres sentiments. Qui n'eût admiré le zèle de cette mère bembex, passant ses

journées à faire la chasse aux mouches pour pourvoir à la subsistance de son bébé? Assurément, on serait tenté d'y voir un touchant effet de l'amour maternel. Pourtant, il n'y avait pas trace d'amour maternel dans la scène de brutalité à laquelle Fabre nous a fait assister. On peut même se demander si l'hyménoptère, quel qu'il soit, a conscience de travailler pour sa progéniture, une progéniture qu'il ne reconnaît pas. L'instinct le presse de faire la chasse aux mouches et d'aller déposer ses victimes dans un certain gîte; il agit sans savoir pourquoi et sans préoccupation aucune du but poursuivi. Une machine à approvisionner la larve; et rien de plus.

J'hésite à formuler cette conclusion, tant elle est barbare d'aspect, contraire à nos propres instincts, révoltante à nos sentiments. Elle enlève aux scènes souvent si touchantes de la nature toute leur poésie. Mais d'autre part elle nous dépouille d'une illusion et de quelques autres encore peut-être. Car qui sait si dans ce que nous appelons l'amour maternel au sein de l'humanité on ne découvrirait pas qu'il y a le jeu d'un instinct primordial et rien de plus?

Mais non, quelque chose dans les profondeurs de notre être proteste contre cette conclusion. L'amour maternel chez les humains procède, à la vérité, d'un instinct aveugle et fatal, comme chez les bêtes ; notre nature morale y ajoute un élément spirituel qui le transforme et l'ennoblit.

III

Ce sujet est trop important pour que nous ne cherchions pas dans les travaux du grand entomologiste quelques exemples de plus de l'ignorance où croupit à jamais l'instinct des insectes, lorsqu'on intervient pour

modifier les conditions où il s'exerce. Et ce nous sera une occasion de présenter à nos lecteurs une autre tribu d'hyménoptères, plus douce et plus inoffensive que celle des paralyseurs.

Le *chalicodome des murailles,* vulgairement appelé *abeille maçonne,* est un hyménoptère très répandu dans le midi de la France. On le trouve quelquefois en Suisse dans les lieux pierreux et ensoleillés. Je me rappelle avoir étudié ses mœurs avec curiosité dans les environs de Genève, quand j'étais enfant, il y a longtemps de cela!

Il ressemble à un gros bourdon, qu'on aurait passé à l'encre de Chine, tout noir avec des reflets bleuâtres. Très inoffensif malgré l'apparence et se laissant examiner de près pendant son travail.

Le chalicodome se construit, comme l'hirondelle, un nid avec du mortier; seulement, il ne l'habite pas lui-même. Comme support de son nid, il fait choix tantôt d'une muraille non crépie, tantôt d'un galet, un de ces galets de moraine glaciaire qu'on rencontre partout, répandus à foison, dans le midi de la France. Ses matériaux sont la poussière des grandes routes et un peu d'eau: le plus souvent, sa propre salive. Il ratisse la terre avec ses mandibules, y ajoute quelques grains de sable, et forme du tout une pelote minuscule qu'il applique prestement à sa bâtisse, avec autant de dextérité qu'un maçon pourrait le faire. Il commence par aligner ses pelotes sur le galet en un bourrelet circulaire. A cette première assise, il en ajoute d'autres, jusqu'à ce que la cellule ait une hauteur de deux à trois centimètres. A l'extérieur, de petites pierres, choisies une à une, sont enchâssées dans le mortier pour donner de la solidité à la construction. L'intérieur est en crépi bien lisse.

La cellule terminée, l'abeille s'occupe de l'approvisionnement. On la voit revenir des prairies le jabot gonflé de miel, les pattes pleines de pollen. Elle dégorge le miel dans la cellule, y secoue sa charge de pollen, brosse un peu avec ses mandibules et retourne en hâte à la provision. Quand la cellule est aux deux tiers pleine, l'abeille arrive avec une pelote de mortier entre les mandibules, pond son œuf à la surface du miel et bouche immédiatement l'ouverture en y étalant son mortier. Puis une seconde cellule est bâtie, adossée à la première; puis toute une série, correspondant au nombre d'œufs qu'il s'agit de caser, une dixaine tout au plus. Quand l'opération est terminée, l'abeille recouvre son amas de cellules d'une épaisse toiture, mortier gâché avec la salive, mais sans mélange de cailloux. Le tout a la forme d'un dôme gros comme la moitié d'une orange et qui devient aussi dur que du ciment hydraulique.

Lorsque la larve du chalicodome a épuisé la provision de miel que contenait sa cellule, elle se file un cocon pour s'y transformer. La sortie des jeunes abeilles a lieu au mois de mai. Vous vous demandez comment elles s'y prennent pour quitter la prison de pierre sans portes ni fenêtres?

Elles ont, comme le prisonnier de nos maisons de force, l'instinct de s'ouvrir une issue en trouant la muraille. La nature leur a octroyé des mandibules qui valent bien le clou traditionnel du prisonnier, et elles percent dans le ciment du dôme un trou rond, qu'on dirait fait à l'emporte-pièce.

C'est à ce propos que Fabre fit une ingénieuse expérience, destinée à fixer les limites de l'instinct chez les chalicodomes.

Il prit dans leurs cellules des cocons qu'il introduisit

séparément dans des bouts de roseau, fermés à leur partie supérieure, les uns par un tampon de terre pétrie, les autres par une rondelle de papier gris ou de moelle de sorgho.

Lorsque s'opéra la sortie des jeunes abeilles, les résultats furent conformes à l'attente de l'observateur. Le tampon de terre fut percé d'un trou rond, ne différant en rien de celui pratiqué dans le dôme natal. Le tampon de sorgho, pareillement. Et la rondelle de papier livra aussi passage à l'abeille, non point par une déchirure, mais par un trou rond nettement délimité. Ainsi le chalicodome s'était montré capable d'un travail pour lequel il n'était pas né, perforer une muraille de papier ou une paroi de moelle de sorgho, comme il aurait perforé son plafond naturel.

Voilà, certes, un exemple intéressant d'adaptation de l'instinct à des circonstances nouvelles.

Oui, mais dans quelles limites? La seconde expérience l'allait montrer.

Fabre avait mis sous cloche deux nids intacts, assis sur leurs galets. Sur l'un d'eux, il fixa une feuille de papier gris étroitement appliquée contre le dôme de mortier. Autour de l'autre, mais à la distance de quelques centimètres, il colla un cône du même papier. Après quoi, il attendit, — avec une curiosité que nous aurions tous partagée, — que vînt l'heure où les jeunes abeilles sortiraient de leurs cocons.

Et voici quels furent les résultats. Les abeilles du premier nid percèrent un trou rond à la fois dans le dôme de leur nid et dans la calotte de papier appliquée contre ce dôme et prirent leur essor. Celles du second nid percèrent aussi leur dôme, mais, trouvant à distance la feuille

de papier, n'essayèrent pas de la percer pour se frayer un passage. Elles se laissèrent plutôt mourir!

« Ce fait, écrit l'auteur de cette ingénieuse et si simple expérience, me paraît riche de conséquences. Comment! Voilà de robustes insectes, pour qui forer le tuf est un jeu, pour qui tampon de bois tendre et diaphragme de papier sont parois si faciles à trouer malgré la nouveauté de la matière, et ces vigoureux démolisseurs se laissent sottement périr dans la prison d'un cornet, qu'ils éventreraient en un seul coup de mandibules! Cet éventrement, ils le peuvent; mais ils n'y songent pas. Le motif de leur stupide inaction ne saurait être que celui-ci. L'insecte est excellemment doué en outils et en facultés instinctives pour accomplir l'acte final de ses métamorphoses: l'issue du cocon et de la cellule. Il a dans ses mandibules ciseaux, limes, pic, levier, pour couper, ronger, abattre tant son cocon et sa muraille de mortier que toute autre enceinte, pas par trop tenace, substituée à la paroi naturelle du nid. De plus, condition majeure sans laquelle l'outillage resterait inutile, il y a, je ne dirai pas la volonté de se servir de ces outils, mais bien un stimulant intime qui l'invite à les employer. L'heure de la sortie venue, ce stimulant s'éveille, et l'insecte se met au travail du forage.

» Peu lui importe alors que la matière à trouer soit le mortier naturel, la moelle de sorgho, le papier: le couvercle qui l'emprisonne ne lui résiste pas longtemps. Peu lui importe même qu'un supplément d'épaisseur s'ajoute à l'obstacle, et qu'à l'enceinte de terre se superpose une enceinte de papier; le deux barrières, non séparées par un intervalle, ne font qu'un pour l'hyménoptère, qui s'y fait jour parce que l'acte de la délivrance se maintient dans son unité. Avec le cône de papier, dont la paroi reste un peu à distance, les conditions changent, bien que l'enceinte totale soit, au fond, la même. Une fois sorti de sa demeure de terre, l'insecte a fait tout ce qu'il était destiné à faire pour se libérer: circuler librement sur le dôme de mortier est pour lui la fin de la délivrance, la fin

de l'acte où il faut trouer. Autour du nid, une autre barrière se présente, la paroi du cornet; mais, pour la percer, il faudrait renouveler l'acte qui vient d'être accompli, cet acte auquel l'insecte ne doit se livrer qu'une fois en sa vie. Et l'animal ne le peut, uniquement parce qu'il n'en a pas le vouloir. L'abeille maçonne périt faute de la moindre lueur d'intelligence. Et dans ce singulier intellect, il est de mode aujourd'hui de voir un rudiment de la raison humaine! La mode passera, et les faits resteront, nous ramenant aux bonnes vieilleries de l'âme et de ses immortelles destinées. »

Bravo, voilà qui est parler! Le scepticisme en religion est assez de mode pour que nous applaudissions au courage des savants qui pensent qu'on peut unir la foi à la science, et qui osent encore le proclamer tout haut.

Nous ne sommes pas au bout des exercices psychologiques imposés aux chalicodomes par l'ingénieux et infatigable observateur de Sérignan.

Si c'est vraiment une nécessité de nature pour ces petites bêtes que d'accomplir leur œuvre dans une succession invariable d'actes prédestinés, il doit être impossible, ou très difficile, de les amener à intervertir l'ordre de succession. Essayons. La chose sera d'autant plus aisée que, dans la lande où nous expérimenterons, chaque chalicodome a son galet, pour y édifier son nid.

En voici deux à quelque distance l'un de l'autre, occupés l'un à bâtir, l'autre à approvisionner une cellule.

Profitons de l'absence simultanée des deux insectes pour échanger leurs deux galets; et voyons ce qui se passera, sachant qu'une abeille revient invariablement à l'endroit précis d'où elle est partie.

La première abeille en était à la première assise de sa cellule; elle retrouve une cellule non seulement entièrement construite, mais garnie de miel presque à la

hauteur voulue. Elle va sans doute laisser là son mortier et achever de remplir de miel la cellule ? Erreur ! Elle était en train de maçonner, il faut qu'elle maçonne encore, jusqu'à ce qu'elle ait donné le nombre réglementaire de coups de truelle. Donc, sur le pourtour de la cellule, elle dispose un bourrelet de mortier, puis un autre, puis un autre encore, si bien que la cellule s'allonge d'un bon tiers.

Notons toutefois qu'elle abrège un peu son travail, car sans cela nous verrions la cellule doubler de hauteur. Il y a donc résistance partielle à l'impulsion donnée par l'instinct. Nous remarquerons aussi qu'elle abrège l'approvisionnement ; sans quoi, le miel déborderait. Ici encore, l'instinct l'avertit que la quantité de miel commençait à prendre des proportions par trop exagérées.

L'autre abeille, arrivant avec sa gorgée de miel et son pollen devant une cellule dont il n'y a encore que la première assise, se montre d'abord fort embarrassée ; elle s'envole, revient, tourne autour, reconnaît avec ses antennes que la capacité est insuffisante.

« Prends du mortier, ne pouvait s'empêcher de dire en lui-même l'observateur. Prends du mortier et achève le magasin. C'est travail de quelques instants, et tu auras un réservoir profond comme il convient. »

Mais non. L'insecte ne l'entendait pas ainsi ; l'impulsion de maçonner n'était plus là ; il fallait maintenant garnir de miel. Devinez-vous à quel parti il s'arrêta ?

Je vous le donne en cent. Il se mit à ronger le couvercle de terre d'une cellule appartenant à une voisine. L'opération, fort laborieuse, marchait avec une lenteur extrême. Plus d'une demi-heure y fut consumée. Et même Fabre dut venir en aide à l'abeille, en faisant sauter avec son couteau le reste du couvercle.

Aussitôt l'abeille se mit en devoir de remplir ce vase déjà suffisamment plein. A nombreuses reprises, elle vint y déverser sa charge de miel et de pollen; après quoi, dans cette cellule renfermant déjà un œuf qui n'était pas le sien, elle déposa son œuf et rétablit la clôture. Ainsi, en dépit des obstacles et même au prix d'un dur labeur supplémentaire, elle avait persisté à faire ce qu'il était le moment de faire, démontrant à sa façon l'impossibilité où se trouve l'insecte d'agir avec intelligence, pour se soustraire aux exigences de la loi fatale de l'instinct.

Cette impossibilité, Fabre la mit encore en évidence d'une amusante façon; voici comment.

On sait que, lorsque l'abeille maçonne approvisionne sa cellule, elle commence par plonger la tête dans l'ouverture pour dégorger son miel. Ensuite, elle sort et rentre à reculons pour se brosser l'abdomen et faire tomber le pollen sur le miel.

Au moment où l'abeille va s'introduire dans la cellule le ventre le premier, Fabre l'écarte doucement avec une paille. Le second acte est ainsi empêché. L'abeille alors recommence depuis le commencement; bien qu'elle n'ait plus de miel à dégorger, elle plonge, la tête la première, dans la cellule. Puis elle se retourne pour introduire son abdomen. Fabre l'écarte de nouveau. L'abeille reprend sa manœuvre, la tête la première. Nouvel arrêt par l'observateur. Pour la troisième fois, l'abeille recommence ses opérations. Et cela se répètera aussi longtemps que le voudra l'astucieux entomologiste. Ecarté au moment où il va introduire l'abdomen dans la cellule, l'insecte reviendra à l'orifice et persistera à tout recommencer, en descendant chez lui la tête la première.

N'est-ce pas là l'équivalent d'une machine, où un

rouage ne peut marcher que sous l'impulsion du rouage qui le précède et commande à son action? — Descartes n'avait donc pas entièrement tort, qui ne voulait voir dans les animaux que des mécanismes plus ou moins compliqués.

Il me serait facile de citer, d'après les recherches de Fabre, une foule d'autres exemples de la stupidité de l'instinct; prenons-en, au hasard de ses *Souvenirs*, encore un ou deux.

Le *pélopée tourneur*, ainsi nommé parce qu'il fait métier de potier, édifie comme le chalicodome des nids de terre, amas de cellules recouvertes d'un dôme de même matière. Seulement, au lieu de miel, il les approvisionne de petites araignées, huit à douze par cellule. Et contrairement aux habitudes d'autres hyménoptères, il ne paralyse pas ses victimes; il leur donne la mort. Pourquoi cette différence de méthode? Mystère.

Cependant, ces araignées mortes sont menacées d'une prompte putréfaction; aussi le pélopée les choisit-il très petites, de façon à permettre à sa larve d'en consommer une par séance, avant que la décomposition la gagne. Les autres demeurent intactes, ce qui suffit pour les maintenir fraîches pendant la courte période de l'alimentation. Il a soin, d'ailleurs, de déposer son œuf sur la première pièce mise en pot; la larve, à sa naissance, commencera par celle-là, la plus ancienne en date, et consommera les autres dans l'ordre où elles ont été apportées.

Nous avons vu que le bembex nourrit, lui aussi, sa progéniture avec des victimes mortes; seulement, il les apporte à mesure, tandis que, la cellule remplie, le pélopée la ferme et passe à une autre. Ces différences de mœurs, d'ailleurs inexplicables, sont curieuses à cons-

tater. Cette variété des moyens employés pour arriver à un même but s'observe partout dans la nature ; et c'est quelque chose de bien merveilleux.

L'expérience de Fabre consista à enlever du nid l'œuf du pélopée, avec l'araignée sur le ventre de laquelle il avait été pondu, pendant que la maîtresse de céans était partie en quête d'une seconde victime.

Que fera le pélopée à son retour ? S'il a dans sa petite cervelle une lueur d'intelligence, il reconnaîtra que l'œuf et l'araignée ont disparu ; et avant de remplir le grenier, il commencera par pondre un autre œuf.

Eh bien, non. Il apporte une seconde araignée et la met en magasin avec le même entrain que si rien de fâcheux n'était survenu ; il en apporte une troisième, une quatrième, d'autres encore, que l'observateur soustrait à mesure. Il a dû pourtant s'apercevoir de quelque chose ; d'ordinaire, en effet, il se contente de huit à douze victimes. Cette fois-ci, il en apporte une vingtaine. Jugeant alors que son magasin est suffisamment approvisionné, consciencieusement il se met à clôturer une cellule où il n'y a plus rien.

Mais voici une expérience plus concluante encore. A la rigueur, on pourrait penser que l'insecte n'a pas pu voir que son œuf avait été enlevé, qu'il ne s'est douté de rien. Cette fois-ci, Fabre s'avise d'un essai qui, s'il réussit, ne laissera place à aucune incertitude au sujet de l'intellect du sujet. Ayant surpris un pélopée au moment où il commençait d'édifier le dôme de maçonnerie destiné à protéger le groupe des cellules pleines, il détacha le nid tout entier et le mit dans sa poche. Il ne restait sur la muraille qu'un filet boueux marquant le pourtour du nid absent ; le mur ayant du reste conservé sa blancheur primitive partout ailleurs.

« Arrive le pélopée avec sa charge de glaise. Sans hésitation que je puisse apprécier, il s'abat sur l'emplacement désert, où il dépose sa pilule en l'étalant un peu. Sur le nid lui-même l'opération ne serait pas autrement conduite. D'après le zèle et le calme du travail, il est indubitable que l'insecte croit vraiment crépir sa demeure, alors qu'il n'en crépit que le support mis à nu. La nouvelle coloration des lieux, la surface plane remplaçant le relief de la motte disparue ne l'avertissent pas de l'absence du nid.

» Serait-ce distraction temporaire, étourderie commise par trop d'ardeur au travail ? L'insecte va se raviser, sans doute, s'apercevoir de sa méprise et couper court à la vaine besogne. Mais non ; une trentaine de fois j'assiste à son retour. De chaque voyage il rapporte un globule de boue, qu'il applique, sans une seule erreur, en dedans du périmètre que forme le filet terreux laissé sur la muraille par la base du nid. Sa mémoire, qui ne lui dit rien de la couleur, de la forme et du relief du nid, est d'une fidélité surprenante pour le détail topographique ; elle ignore l'essentiel, elle connaît à fond l'accessoire; topographiquement, le nid est là; l'édifice manque, il est vrai, mais il y a la base de sustentation, et cela paraît suffire ; du moins, le pélopée se prodigue en apports de boue pour crépir la surface où l'édifice ne repose plus. »

Après cela, n'est-ce pas? il faut tirer l'échelle. Impossible de constater chez le pélopée cette petite lueur de raison que Darwin, trop généreusement, prêtait à l'insecte. Une aveugle impulsion le conduit d'un acte à un autre, jusqu'à ce que son œuvre soit achevée ; et tout acte accompli est tenu pour valable par cela seul qu'il a été accompli.

Et ce que nous disons du pélopée, nous le dirons du bembex et du chalicodome, et généralement de tous les insectes. Ils font des choses merveilleuses, mais sans le savoir, sans se rendre compte ni des moyens que la na-

ture leur enseigne, ni du but qu'elle veut atteindre. Et ce serait une illusion de croire qu'ils se préoccupent de la famille à élever; ils ne se doutent pas que les travaux divers auxquels ils se livrent avec tant d'entrain: bâtisse, chasse, approvisionnement, serviront leur postérité, ni même qu'ils auront une postérité. L'appât du plaisir, moins que cela, un impérieux besoin, analogue à celui qui les porte à manger quand ils ont faim, tel est leur unique stimulant. Ce ne sont pas seulement des esclaves, voués à un labeur servile auquel ils ne peuvent se soustraire (car l'esclave se rend compte de ce qu'il fait), ce sont des machines.

Il me semble que rien ne saurait mieux faire mesurer la distance qui sépare l'homme de l'animal que cette constatation de l'inconscience des êtres vivants qui nous entourent. A bien des égards ils sont plus habiles, plus ingénieux, plus artistes que nous; ce sont des ouvriers passés maîtres du premier coup, tandis que nous avons à apprendre laborieusement notre métier, quel qu'il soit, sans pouvoir espérer jamais de réaliser notre idéal de perfection. Mais nous avons conscience de ce que nous sommes et de ce que nous faisons, nous nous rendons compte de l'insuffisance de nos efforts, nous enregistrons nos insuccès comme nos victoires; nous marchons, les yeux ouverts, vers un but certain.

Quel abîme que celui qui sépare l'instinct, signe de l'animalité, de la raison, marque et sceau de la nature divine! Nos philosophes auront beau faire, ils ne parviendront pas à le combler. Car les faits sont là, patents, indéniables, contre lesquels viendront toujours se briser les théories matérialistes de l'univers.

AUG. GLARDON.

(*La fin prochainement.*)

LE POPOLINO ITALIEN

Io parlo per ver dire,
Non per odio d'altrui, nè per disprezzo.
PÉTRARQUE.

Le *popolino* est, en Italie, un reste à peine régénéré de cette plèbe romaine, ignorante de tout travail, avide de tout spectacle, qui vivait de congiaires, de crimes, de hardiesses, que les grands flattaient pour exploiter ses passions politiques, que les philosophes méprisaient comme un membre gangrené du corps social.

De nos jours personne ne flatte plus le popolino, et, sauf les collectivistes, personne ne s'intéresse à lui. Il habite, dans les villes, des quartiers noirs et délabrés; dans les campagnes, des masures branlantes et lugubrement solitaires qui font penser à des repaires de brigands. Il vit de petits métiers mal rétribués, d'expédients, de vices et de quémanderies. On le considère à peine comme faisant partie de la nation, personne ne salue ses haillons malodorants; et, dans les rares occasions où les bourgeois lui parlent, ils le tutoient avec hauteur.

Par contre, les étrangers qui voyagent en Italie l'aiment, car c'est lui qui donne sa physionomie au pays;

c'est lui le pittoresque et c'est lui l'imprévu. L'artiste étudie sa savoureuse beauté, le chercheur d'impressions neuves l'interroge et l'apprivoise. Sans le popolino, Naples, Rome, Florence seraient semblables à toutes les grandes capitales d'Europe et d'Amérique; sans le popolino l'Italie ne serait pas l'Italie.

Qu'il soit rusé, simple ou moqueur,
N'est-ce pas qu'il nous laisse au cœur
Un charme étrange,
Ce peuple, ami de la gaîté,
Qui donnerait gloire et beauté
Pour une orange ?

Celui des villes est parqué, disons-nous, dans de hautes rues étranglées, dans d'infâmes maisons saures dont les corridors toujours ouverts soufflent au nez des passants des remugles empestés. Les fenêtres, sans vitres pour la plupart, ont l'air d'yeux crevés. Des escaliers de pierre, étroits et raides, conduisent à de grandes pièces tristes, hautes de plafond, et dont le carreau de brique rouge est défoncé par places. Des hardes et des gravures de piété sont appendues à tous les murs. Des lits de fer, très larges et très blancs, si larges qu'on les dirait à la mode d'il y a trois siècles, alors qu'on couchait trois, voire quatre, sous la même couverture, contrastent avec la misère boiteuse et crasseuse des tables et des chaises. Une odeur d'acide carbonique alourdit l'atmosphère. C'est que la cuisine se fait sur des réchauds à charbon, sans cheminée; deux ou trois ménages, une dixaine de personnes parfois, logent dans une même chambre, en un entassement, une bousculade difficiles à décrire. Aussi les chamaillis, les criailleries ne manquent pas; les crépages de chignon sont à l'état endémique, les propos ignobles partent comme des fusées. Aux heures principales de la

journée, on entend de loin la rumeur bourdonnante des quartiers populaires, les cris des marmots qu'on gifle, les vociférations des joueurs de *morra*, les cocotements des maritornes en colère. Pendant la belle saison, tout le monde est dans la rue. On mange dans la rue, on travaille dans la rue, on fait des savonnages, on repasse le linge dans la rue. A Venise, à Naples, en Sicile, on voit sur les portes des jeunes filles qui peignent des vieilles femmes, des mères qui cherchent les poux à leur marmaille. De puantes fritures s'élaborent; des détritus de légumes, des écorces d'oranges jonchent l'étroite chaussée. Le moindre mouvement qu'on fait soulève un essaim vrombissant de mouches. Au-dessus des têtes s'agite un pavoisement de loques éclatantes.

Le soir, jusqu'à minuit, et même plus avant, les vieux vident des fiasques de vin noir en fumant de courtes pipes, pendant que les jeunes chantent ou font une musiquette de guitare et de mandoline sous les fenêtres de leurs belles, ou bien, pendant la quinzaine qui précède les grandes fêtes, devant une Vierge et un Bambino qui brillent au milieu d'une gloire de cierges allumés.

Le popolino est d'une dévotion superstitieuse et forcenée. Il mène de front les pratiques catholiques les plus rigoureuses et la vie la plus criminelle, les blasphèmes les plus révoltants. Les voleurs napolitains qui filent un bourgeois pour le dévaliser, les vauriens qui fuient, la nuit, devant la police, empruntent leurs signaux de ralliement et de reconnaissance à l'*Ave Maria* ou au *Gloria Patri*. Les pires camorristes, les malandrins du maquis ne voudraient pas pour beaucoup se séparer de leurs médailles bénites. Ils vont à la messe, sont des assidus du confessionnal, communient en pleurant, émus des bontés de Dieu à leur égard. Ils croient au mauvais œil, aux formules magi-

ques, à la corde du pendu. Ils font un vœu en touchant la bosse d'un homme et se signent avec effroi devant une gibbosité féminine. Ils guérissent d'une maladie réputée mortelle en buvant une bolée du sang encore chaud d'un *ragazzo* bien portant. Ils regardent la sueur d'une fille rousse comme un violent poison.

D'autre part, la religion du popolino n'exclut pas les mépris et les insultes pour les ministres du culte, car il fait une rigoureuse distinction entre le prêtre et l'homme. Il poursuit de ses huées le moine qui lui a fourni de mauvais numéros de loterie, et il baise avec une mystique frénésie la robe de ce même moine dès qu'il a revêtu les ornements sacerdotaux. Les foules méridionales applaudissent bruyamment les orateurs sacrés qui forcent leur enthousiasme, et la populace napolitaine, prosternée dans sa belle cathédrale de marbre rouge, éclate en invectives grossières contre son patron saint Janvier, lorsqu'il n'accomplit pas assez vite le miracle de la liquéfaction du sang.

Il n'y a pas de convenance, de respect qui tienne devant l'impérieux instinct du popolino. Il met son caprice au-dessus du bien et du mal. Ce qui l'empêche quelquefois de commettre une action coupable, c'est sa superstition, sa sensibilité, son excellent cœur, ce sont rarement des considérations religieuses. Il va, attentif à ses seuls intérêts, de la plus sublime vertu à la plus basse turpitude. Quand la vérité le gêne, il la bâillonne hardiment; quand l'honnêteté ne lui rapporte rien, il a recours à son contraire; quand la candeur ne le mène pas au but, il emploie la ruse. C'est l'homme sans éducation morale, c'est la bête égoïste et, à ses heures, dévouée jusqu'à la mort, des civilisations primitives. Il a l'impétuosité des impulsions, les trépignements d'impatience, les ardeurs

de sympathie et de colère des enfants nerveux et mal élevés. Pour un oui, pour un non il vous cajole ou menace de vous éventrer. On peut voir des mères calabraises et siciliennes embrasser leurs *creaturine*, les bourreler de caresses jusqu'à les étourdir et leur faire demander grâce. Pour les punir de leurs petites espiègleries, elles se jettent sur elles, leur mordent le visage, le cou, les bras, avec un emportement sadique. L'amour revêt toujours en Italie une forme despotique et farouche ; les drames passionnels l'emportent sur les tragédies d'intérêt :

...Si je t'aime, prends garde à toi !

Les jeunes gens se vengent prestement des belles filles qui les abandonnent. Ils vont, armés d'un rasoir frais, les attendre le soir au coin d'une ruelle. L'infidèle passe en fredonnant la dernière chanson de Piedigrotta. Tout à coup une lame brille, le sang jaillit et la pauvre fille est défigurée pour la vie : *lo sfregio*, l'estafilade à travers la joue.

La criminalité n'est pas plus nombreuse chez les Italiens qu'ailleurs. La vie dans les villages toscans et napolitains est même aussi calme, sinon aussi grise que dans les campagnes de Suisse ou de France; des vieillards ne se souviennent pas qu'on ait jamais assassiné personne dans le pays. Les villes, — Naples, Palerme, entre autres, — présentent moins de sécurité, mais elles sont loin d'être aussi dangereuses que Paris ou Londres. Les vilaines aventures n'arrivent en somme qu'à ceux qui les cherchent, et il ne se passe rien dans les endroits mal famés.

Ces grands chemins, sûrs nuit et jour,
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie.

Cependant le crime emprunte au tempérament fougueux des Italiens, à l'intensité de leurs émotions, un caractère de particulière truculence, d'inconcevable soudaineté qui frappe, qui terrifie[1]. Aussi semble-t-il qu'on soit toujours sous le coup d'une nouvelle histoire de sang, et la statistique n'a pas l'air sincère qui n'accuse pas plus d'homicides dans la péninsule italique que dans les autres pays.

Des raisons analogues expliquent l'assassinat, par des Italiens, du président Carnot et de l'impératrice Elisabeth. Les anarchistes de toutes nationalités ont envié la triste gloire des Caserio et des Luccheni, ils n'ont pas eu le poignard aussi prompt, le geste aussi près de la pensée.

L'Italien ne vit que dans le présent: demain n'a pas de signification pour lui; l'attente lui brûle les moelles; les promesses réalisables dans un avenir indéterminé l'irritent ou ne recueillent que son mépris. Il n'a ni persévérance raisonnée, ni courage d'entreprise: il se bute et se cabre stupidement, et s'il lui arrive de faire un effort répété, il n'a pas toujours la patience d'en attendre les fruits. C'est ce qui fait comprendre pourquoi il tire un si maigre profit de l'existence, pourquoi, malgré sa vive intelligence, il a une telle horreur de l'instruction; pourquoi sa fierté cambrée marche parallèlement avec un si naïf besoin de protection et tant de complaisances domestiquées; pourquoi, en dépit de son amour du luxe, des beaux habits, des spectacles et des musiques, il ne réussit pas à quitter sa cour des miracles, à manger tous les jours et à couvrir décemment sa peau brunie.

En théorie, l'enseignement primaire est obligatoire en Italie; mais, grâce à l'incurie des maires et des inspec-

[1] Les Siciliens disent pour tuer *allampare*, lequel verbe est un dérivé de *lampo*, éclair.

teurs d'académie, le contrôle de fréquentation est presque nul; une bonne partie de la population s'affranchit de toute loi scolaire et vit en dehors de toute influence civilisatrice. Les instituteurs, qui reçoivent des indemnités dérisoires, payées on ne sait quand, qui ne se sentent pas appuyés en haut lieu, qui souffrent des tripotages de leurs supérieurs et du mauvais vouloir des parents de leurs élèves, ne sauraient avoir beaucoup de cœur à l'ouvrage. Ils laissent aller les choses. Aussi la plupart des popolani sont-ils illettrés. Quelques Méridionaux vont jusqu'à ne pas savoir la suite des jours de la semaine et à ne pas reconnaître l'heure à une horloge. Vous ne revenez pas de ce que le propret giovinotto napolitain qui vient de vous faire la barbe avec tant de beaux gestes arrondis et de paroles gracieuses ne sache ni lire ni écrire, que le cocher de dix-huit ans qui vous fait faire la promenade du Corso ne soit pas capable de vous déchiffrer une enseigne, que l'aguichante jeunesse, faite au tour, qui passe, légère, l'éventail à la main et le bonheur dans ses mirettes de diamant noir, doive dicter à l'écrivain public des portiques de San-Carlo ses lettres à son tourlourou! La dernière statistique indique 329 illettrés sur mille pour toute l'Italie; 195 ‰ en Lombardie; 381 à Rome; 493 à Naples; 520 en Sicile. Il y a progrès depuis 1870, puisqu'alors l'Italie insulaire comptait 80 personnes sur cent qui signaient d'une croix.

Le popolano a une merveilleuse facilité d'entendement et de discernement; rien n'échappe à son observation. Quand son cœur, son désir de plaire ou son intérêt sont en jeu, il devine votre pensée avant que vous l'exprimiez. Dites à un homme du Nord une phrase juste avec, dedans, un mot faux: il ne vous comprendra pas. L'Italien

comprendra une phrase fausse dans laquelle vous aurez mis un mot juste.

Et pourtant il n'aime pas l'étude, parce qu'il ne saurait s'entonner toute la science en un jour et que la répétition, — l'âme de l'étude, au dire du proverbe latin, — lui est odieuse. Il travaille par à-coups, sans méthode, sans curiosité, sans mémoire, sans respect du livre. Le peu qu'il sait, il l'apprend plus par l'oreille que par la lecture, plus par un enseignement pratique et familier que par des conférences dogmatiques; et s'il acquiert jamais quelque instruction, c'est sans effort de sa part, par lente infiltration. Il a l'esprit ouvert, mais non actif; il manque autant que possible des qualités qui font les intellectuels.

On va criant partout que l'Italien est souple; il ne l'est certainement pas dans le domaine de l'étude. Dans les choses matérielles, par contre, il vous a du savoir-faire, de la main, des ressources variées. Il accomplit comme en se jouant et par subite inspiration des travaux difficiles et compliqués, il déploie de rares aptitudes dont il n'a pas conscience. Si vous piquez son amour-propre en ayant l'air de ne pas attendre grand'chose de lui, vous le verrez se tuer de zèle, faire des prodiges de patience, après quoi il tournera vers vous des regards de bon chien qui demande une parole de reconnaissance et d'affection.

Le popolano ignore sa propre valeur; il ne se fie pas à ses propres forces. Lui, qui a le génie du travail délicat et fignolé, des créations élégantes, des perfectionnements, des roublardes concurrences, il préfère, par paresse intellectuelle, les besognes routinières et sans responsabilité. Il aime à dépendre de quelqu'un, à se conformer servile-

ment, et pourvu qu'il gagne beaucoup d'argent, il est sans préjugés et presque sans ambition.

L'argent, *i soldi, i quattrini*, c'est la préoccupation de toutes ses heures, le mot qu'il a sans cesse à la bouche, la chose qu'il met au-dessus du respect, de la dignité, de l'indépendance, de la commune honnêteté:

Pour l'or ils perceraient la terre jusqu'au centre,
Ils iraient, dans le ciel, de leurs marteaux hardis
Arracher vos clous d'or, portes du paradis,
Et pour les faire fondre en leurs cavernes noires,
Anges et chérubins, ils vous prendraient vos gloires.

S'ils connaissaient le prix de l'argent, s'ils savaient s'en servir pour améliorer leur situation, pour se décrasser et s'ennoblir, pour mettre autour d'eux de la propreté et quelque confort, ils ne se distingueraient pas des autres hommes. Mais les popolani italiens croient de bonne foi que le numéraire ne se collectionne pas, ou qu'il sera toujours temps de le ménager quand ils en auront beaucoup. En attendant, ils gaspillent le peu qu'ils ont en ripailles et en vains objets de toilette.

On entend dire partout que l'ouvrier italien est sobre, qu'un morceau de pain et un chanteau de polente suffisent à son bonheur, à moins qu'il ne se contente d'un oignon et d'un quignon.

Rien de moins vrai.

Il mange peu, parce que le climat de son pays le lui commande et que la plupart du temps la misère le harcèle; mais, comme les pauvres de toute dénomination, il fait bombance chaque fois que sa propre bourse le lui permet ou qu'il a des aubaines.

La vigile de Noël et le jour de Pâques sont à Naples des jours d'effroyables orgies. Afin d'être sûr de ne pas

manquer, à ces deux occasions, de *minestra*, de *maccheroni, agli ed olio con acciughe*, de *capitone* (sorte de grosse anguille), on s'inscrit plusieurs mois à l'avance chez le *canesto* (entrepreneur de mangeries), en s'engageant à lui donner un ou plusieurs sous par jour, jusqu'à la lointaine échéance. Le matin du 24 décembre et de la fête pascale, les plateaux chargés de victuailles, les lourds paniers parcourent les rues. La joie entre dans les familles. Le bon peuple s'amuse.

Les autres solennités religieuses, qui durent l'espace de trois levers et de trois couchers de soleil, sont dans toute l'Italie méridionale le prétexte de non moins grandes réjouissances gastronomiques. La messe, la part de Dieu, prend peu de temps. Le reste est aux longues séances à table, aux folles mascarades, « aux chansons qui changent la bouche en gueule, » aux mirlitons, aux castagnettes, aux tricbalacs, aux feux d'artifice, pour lesquels les plus pauvres trouvent de l'argent et dont les Napolitains spectaculeux font un abominable abus. Et même que ces popolani mal christianisés, ces paysans qui n'ont pas l'air d'avoir beaucoup changé depuis Théocrite, attendent leurs saturnales pour manger en commun. En temps ordinaire ils prennent chacun leurs repas quand et où bon leur semble. L'un emporte son écuelle et va se mettre à califourchon sur la fenêtre ; un autre se place en plein soleil, sur le seuil de la porte ; un troisième reste à table, tout simplement. Ne leur demandez ni ordre ni règle dans leur vie de famille ; ils endossent les habits les uns des autres ; dans leurs taudis, la place est au premier occupant ; les père et mère n'ont pas de prérogatives sur leurs enfants ; on ne les voit jamais rechercher le confort, le pratique, travailler

à la sécurité du lendemain. Les vieillards criquets aux mains tremblantes, les vieilles femmes à l'œil éteint, au visage craquelé, n'ont pas un avenir plus assuré que les pâles *monelli* qui vendent des allumettes à la porte des théâtres, que les jeunes gens qui, aux abords des gares, ouvrent et ferment les portières des voitures, ou ceux qui, entre onze heures et minuit, passent pieds nus, une lanterne à la main, entre les tables des grands cafés pour y ramasser des bouts de cigare. Ils sont d'une si fruste mentalité, qu'ils ne sentent pas toute l'horreur de leur perpétuel aléa ; un rayon du soleil matinal leur fait oublier la misère de la veille, les franches lippées d'aujourd'hui les dédommagent des jeûnes forcés des jours précédents. Et ils vont de l'avant, l'âme toujours à la hauteur de la situation, combattus, secoués, ballottés, jamais submergés.

Ils comptent parmi leurs meilleurs moments ceux où, le ventre satisfait, il leur reste quelque argent pour se faire beaux. Les plus infimes ont des coquetteries d'ajustement : un chapeau bien campé sur un front d'intelligence et de hardiesse, une fleur éclatante dans une chevelure de nuit. Ils portent les guenilles avec désinvolture, ils manquent de tout avec grâce. On assure qu'au temps où les forçats avaient des fers, ils les astiquaient comme des boutons d'uniforme, et que le jour où on les abolit, il y eut des protestations dans les geôles.

Les popolani qui ont gagné la bienveillance d'un *signore*, qui se sont frottés quelque peu à lui, ont bien vite la touchante prétention de l'imiter en tout, dans sa démarche, son langage, son costume. Ils répudient le patois de leur province, emploient de grands mots qu'ils

ne comprennent pas, s'endimanchent pour un rien, et pour se hausser jusqu'à la noble distinction de leur modèle, s'embarrassent de mille préjugés qu'ils croient très aristocratiques, comme de ne pas vouloir porter de paquets en rue, ou de craindre le contact des pauvres diables, leurs frères d'hier et peut-être de demain. Ils n'admettent pas qu'un vrai monsieur soit poli envers les humbles, simple et content de tout, ménager de ses deniers. Ils se le représentent volontiers comme un homme couvert d'habits précieux, solennel et magnifique. Toujours est-il que les petits commis, les jeunes fonctionnaires sortis du bas peuple s'habillent avec un goût peu commun, dès qu'ils renoncent aux couleurs heurtées, aux bijoux vulgaires. Ils se montrent dans les rues chic, dans les grands passages (*gallerie*) qui servent de promenoirs au beau monde, et semblent dire aux étrangers qu'ils coudoient : « Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais que de lourds Tedeschi[1]. »

Ceux des popolani qui, en fait de goût, sont réduits à leurs propres ressources, aiment les habits grotesquement somptueux, les oripeaux criards. Les hommes paraissent un beau jour en miroitantes bottines jaunes, en chemises roses, en vestons beiges, avec, dans la petite poche de gauche, des bouffettes de soie bleue ; mais le long des quais pleins de monde, sur les places bordées de marbres où ils affichent leur nouvelle fortune, ils se mouchent avec les doigts, furtivement. Les femmes ont dans leurs opulents cheveux une épingle poignard plus précieuse que celle d'hier, leur corsage est le dernier cri de chez les Bocconi[2], mais leur jupe,

[1] Pour beaucoup d'Italiens, les étrangers sont des *Tedeschi*, des Allemands. — [2] Grands magasins de confections.

effilochée par le bas, traîne dans la crotte de la chaussée. Quelques jours plus tard, il ne restera rien de cette magnificence ; les soies et les cheviottes, fripées, couvertes de taches, seront méconnaissables ; les bijoux auront pris le chemin du mont-de-piété, et nos intéressants popolani inaugureront une nouvelle série alternée de mises recherchées et de misérables vêtures, de festins et de famine.

Quand, pour défaut de paiement, leur propriétaire les met à la porte de leur turne, ils couchent, dans l'attente d'un autre abri, sur les parapets en bordure de la mer, ou bien au pied des réverbères et des statues, sur les marches des églises. Ils dorment là, aplatis de fatigue et de misère, le père un peu à l'écart, la mère au milieu des enfants, qui plongent la tête dans ses jupes ; et le voyageur pense involontairement à une nichée de bêtes, ou bien il se figure qu'il est dans un pays désolé par des persécutions ou par de grands sinistres. Le lendemain cette menuaille recommencera à vivre, misérable et gaie, insoucieuse de l'avenir, avide de jouissances immédiates, allant infatigablement de ce qui brille à ce qui sonne.

On voit dans les jardins publics, aux abords des gares, sur les quais ensoleillés, aux carrefours des villes du Midi et des petites villes pauvres, des popolani inoccupés, surtout des jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans. Ce ne sont pas les lazzaroni d'autrefois, musards de profession, paresseux de carrière, loqueteux vautrés qui répondaient parfois aux demandes de service des étrangers : « Merci, j'ai mangé. » Ce ne sont pas non plus les « Apaches » des métropoles du Nord, gris comme des cloportes, la viscope en arrière, des

rouflaquettes sur un front bas. Les vagabonds d'Italie sont de mine moins sinistre, peut-être parce qu'ils ont la peau plus chaude, et que le soleil rit toujours dans les couleurs fleuries de leurs accoutrements. Ils ont, en été, la chemise lâche ou le maillot bleu, en hiver, l'inamovible mouchoir rouge autour du cou. Pourquoi ne travaillent-ils pas? Quelques-uns n'ont jamais travaillé, soit qu'ils appartiennent à la mauvaise troupe des enfants moralement abandonnés et qui se sont élevés tout seuls au hasard des ponts et chaussées, pour devenir à seize ans des candidats à la camorra ou à la maffia, soit qu'ils aient fait des menus crimes de la rue leur unique moyen de subsistance. D'autres sont des titis qui chôment de force dans un pays où la grande industrie et les grands services publics, — tramways, eaux, gaz, — sont entre les mains des étrangers, où les riches ne font rien de leur argent, où les bourgeois cessent tout travail dès qu'ils ont de quoi vivre, où les salaires sont invraisemblablement bas, où les ouvriers ont la vile autant qu'inconcevable manie de se nuire mutuellement auprès des employeurs par de continuelles cafarderies.

Ces oisifs importunent souvent le naïf étranger que le désir de faire des études de mœurs pousse à lier conversation avec eux. Sans avoir l'air, ils marchent à côté de lui, l'observent, le supputent, et, s'il n'est pas fier, lui parlent de choses et d'autres.... en fleurant l'ail; ils le questionnent adroitement, font semblant de le prendre tout au moins pour un seigneur comte; et, sous prétexte qu'ils sont *disoccupati*, finissent toujours par lui demander *un bicchier di vino* ou bien *il maccherone*. La basse quémanderie, encore plus que la mendicité à la porte des églises et sous les portiques des palais, est une plaie

du pays où résonne le *si*. Le « petit sou, s'il vous plaît, Dieu vous le rendra, » qui, d'ailleurs, a parfois l'excuse de la vraie misère, est de partout; il n'y a que les popolani italiens pour pratiquer le parasitisme avec tant d'obséquieuses insinuations, avec un si doux entêtement. Et ce ne sont pas les plus dépourvus qui sont les plus acharnés. Il faut qu'un bourgeois soucieux de sa tranquillité se fasse un devoir de ne jamais montrer aucune familiarité aux prolétaires, et surtout de ne jamais leur mettre dans la main aucun argent qu'ils n'aient honnêtement gagné, aucun pourboire trop généreux; ce serait le point de départ d'un crescendo de timides requêtes, de pressantes sollicitations, de supplications agenouillées, de menaces de suicide si votre bonté n'intervient. Une parole dure, un refus hurlé en plein visage vous débarrasserait peut-être de ces importuns; pour ne pas avoir eu cette énergie, vous les trouverez partout sur votre passage: ils vous aborderont en rue, à la terrasse des cafés; ils vous relanceront dans les églises, dans les musées; ils mettront à votre poursuite la meute de leurs enfants, de leurs amis, des amis de leurs amis; ils inventeront des désespoirs, des saisies de justice, des disgrâces qui n'arrivent qu'à eux. Comme dernière ressource, ils essaieront de vous faire du chantage. Si, à ce moment, vous ne chassez pas ces vampires à coups de botte ou si, — le geste vous répugnant, — vous n'avertissez pas la police, vous méritez votre martyre, décidément.

Il arrive aussi qu'ils montrent, dans les premiers temps de vos relations avec eux, le désintéressement le plus complet, qu'ils aillent jusqu'à refuser, de l'air le plus simple du monde, le petit cadeau que vous voulez eur faire pour un service rendu : ils reculent pour mieux

sauter. Un beau jour vous les verrez taciturnes, l'œil terne, la mine préoccupée. Si vous leur demandez ce qu'ils ont, ils vous répondront: « Rien, un petit ennui, ça passera. » Si, après cela, vous n'insistez pas, ils trouveront bien moyen de vous dire quand même, en phrases enveloppantes, avec une humilité qui vous gêne, avec des promesses d'éternelle reconnaissance, leur besoin d'argent. Un *non* brutal ne suffira pas pour vous tirer de cette situation. Il faudra vous fâcher, et vous entendre dire que vous manquez de cœur.

Les petits instituteurs qui vous donnent d'excellentes leçons d'italien à dix sous l'heure, les musiciens qui vous apprennent si rapidement et si sûrement la guitare ou le violon, les charmants artistes qui recherchent votre amitié, vous empoisonnent l'existence par d'habiles et réitérés tapages. Ils ont toujours une dette criarde et qui menace leur honneur, un petit voyage indispensable, une urgente acquisition à faire, ou bien, suivant votre philosophie et votre caractère, ils vous servent une touchante histoire, « un quartier de mélodrame tout cru. » Si vous n'opposez pas à la première tentative l'impitoyable réponse du François de Labiche: « Je la connais, celle-là ! » vous êtes un homme perdu ; il ne vous reste qu'à quitter la ville en sortant de chez vous par une porte secrète, la nuit.

Je mentionnerai aussi les parents qui sont à la chasse de protecteurs pour leurs petits phénomènes. Un jeune truand a-t-il de la voix, un autre gratte-t-il sa mandoline ou charbonne-t-il les murs avec ce facile et banal talent qu'on trouve chez beaucoup d'Italiens ? les auteurs de ses jours le proposent à tous les signori de leur connaissance pour qu'ils lui fassent faire des études. Il y a

aussi ceux qui sollicitent des places et qui, dans leur monstrueuse inconscience, consentent à ne plus revoir leur géniture, pourvu qu'elle leur envoie des piastres.

Un jour que nous nous promenions, dans le matin bleu, le long des escarpements de Capri, nous avisâmes un vieillard qui chargeait de l'herbe sur une voiturette. Au-dessous de lui, penché sur l'abîme, un jeune homme beau comme celui qui, dans les *Moissonneurs* de Léopold Robert, s'appuie au joug des bœufs, fauchait avec de grands gestes imprudents. Nous en fûmes effrayés et nous dîmes au père :

— Ne crains-tu pas que ton fils ne roule à la mer ?

— Eh bien, qu'il aille à la mer ! Que m'importe, à moi ?

— Tu n'aimes donc pas tes enfants ?

— C'est lui qui ne nous aime pas. Figurez-vous, excellence, qu'un grand peintre étranger l'a demandé pour être modèle dans son pays. Eh bien, cette tête d'âne n'a pas voulu aller. Il préfère que nous, les vieux, nous nous échinions jusqu'au bout. Votre seigneurie doit savoir qu'à poser devant les artistes il aurait gagné des cent et des mille, et qu'il aurait pu nous mettre à l'abri du besoin. *Aria vostra !* quand j'y pense !

Les popolani s'imaginent aisément que tous ceux qui voyagent pour leur plaisir dans la péninsule sont riches et puissants. La vue d'un *forestiero* les remplit de respect et de curiosité cupides. Ils le suivent comme le requin suivait le sillage de la *Roxelane,* dans l'amusant *Capitaine Pamphile* d'Alexandre Dumas : pour voir s'il n'en tombera rien. Des femmes entrent derrière vous dans les églises, font d'ostensibles dévotions, soupirent, pleurent dans leurs mains, jettent des baisers aux saintes images,

cherchent en un mot à capter votre attention. Quand elles y ont réussi, elles s'interrompent de sangloter pour tendre les mains vers vous, supplier de leurs beaux yeux noirs où roulent de vraies larmes. Restez impassible, détournez les regards avec obstination ; elles se relèveront consolées et s'en iront avec un sourire, comme si vous leur aviez donné une bourse pleine. Les gamins de Naples et de Sicile vont chercher au fond de la mer les petits sous que vous y avez jetés pour mettre à l'épreuve leur habileté de plongeurs ; ceux de Toscane et de Vénétie font la roue, le saut périlleux devant vous, après quoi ils tendent la main. Laissez-vous amuser par ces jeux palestriques et marins, qui sont un si joli spectacle, et ne sortez jamais sans avoir mis au fond de vos poches une poignée de menue monnaie *ad usum puerorum.* Ne vous fâchez pas si quelque popolano réussit à vous flouer, puisqu'aussi bien il ne le fera jamais qu'avec esprit et grâce, deux choses qui sont trop rares pour ne pas se payer cher.

Une de nos amies était avec ses deux fils dans un grand hôtel de Naples. Un jour, un de ces marins qui vont offrir leurs services partout où il y a des étrangers lui proposa une promenade sur le golfe.

— Je veux bien, répondit la dame, mais à la condition que tu connaisses bien ta barque.

— Oh ! pour ça, votre seigneurie peut être tranquille ! Je conduirai moi-même, et chacun sait que j'ai l'habitude de la mer.

— Combien prends-tu pour aller de Santa-Lucia au Pausilippe ?

— J'ai deux barques : la grande, qui vaut quinze francs, et la petite qui en vaut dix. La petite suffira,

puisque la mer est calme et que leurs excellences ne sont que trois.

— Va pour la petite! Viens nous prendre à l'hôtel à deux heures.

— *Va bene, eccellenza, non dubiti.* Je suis Antonio, ajouta-t-il avec une fatuité comique.

A une heure et demie, il rôdait déjà autour de l'hôtel. Quand notre amie et ses fils parurent, il vint à eux avec ce bon sourire, cette familiarité fervente et naïve des popolani, qui ont, au milieu de leurs plus basses servilités, des redressements de tête, une aisance d'attitude, une poésie de langage qui les font aimer et estimer malgré tout.

Antonio conduisit ses clients à Santa-Lucia devant deux barques violemment peinturlurées.

— Vos seigneuries peuvent monter, dit-il en montrant de la main renversée la plus grande des deux.

— Ah çà, n'as-tu pas parlé de la petite?

— Sissignora, mais le temps n'est pas sûr, il vaut mieux prendre la plus forte.

— Comment, pas sûr? Il n'y a pas un nuage, la brise est délicieuse.

— On voit bien que votre seigneurie n'est pas de Naples, et qu'elle ne connaît pas la mer.

— Puisqu'il en est ainsi, remettons notre promenade à demain.

— Pourquoi donc? la Madone ne sait pas le temps qu'il fera demain.

De guerre lasse, nos amis entrèrent dans la grande barque. Derrière eux monta un gars de seize ans à peine, la tête et les pieds nus, la poitrine découverte, vêtu uniquement d'un pantalon et d'une chemise, et qui saisit les avirons.

— Hé ! Antonio, n'est-ce pas toi qui viens avec nous?

— Sissignora, mais mon frère, c'est la même chose, il est peut-être plus vigoureux que moi.

Et pendant que les nobles étrangers, stupéfaits de la tranquille canaillerie d'Antonio, s'éloignaient du rivage, il leur faisait des signes avec la main, comme à de vieux amis.

Il n'y a pour les popolani ni prix fixes, ni valeur intrinsèque des choses. Ils n'estiment une marchandise qu'à l'argent qu'ils en retirent. Le commerce n'est pas pour eux un échange loyal ; c'est une lutte de ruse et de finesse, un opiniâtre marchandage entre le vendeur et l'acheteur.

Un jeune artiste français, à la villa Médicis depuis peu, découvrit dans une de ses promenades autour de Rome, au milieu d'un pré, un magnifique bloc de marbre, qu'il désira acquérir pour y tailler un Hercule. Le paysan, propriétaire du pré, en voulait deux cents francs. L'artiste trouva cette somme exagérée et, désappointé, continua son chemin. L'homme des champs courut après lui, le saisit par la manche, et consentit à lui laisser son marbre pour quatre-vingts francs.

— C'est encore trop cher, répondit le sculpteur, je connais les prix.

— Eh bien, prenez-le pour trente francs, mais promettez-moi de n'en rien dire à personne, car on croirait que je suis fou, pour vendre six piastres ce qui en vaut quarante.

Le Français fit transporter son bloc de marbre à la villa, où le directeur lui dit qu'il l'avait payé le triple de sa valeur.

Les bourgeois, qui connaissent la duplicité cupide des

popolani, leur aplatissement devant toute autorité, leur simplisme vaniteux et buté, professent pour eux le plus violent mépris. Le riche propriétaire qui va voir ses cultures, le riche fabricant qui visite ses usines, ne daigne s'apercevoir de la présence de ses ouvriers que pour les gourmander ou obtenir d'eux des renseignements. La moindre bonté qu'ils liraient dans ses yeux leur ferait perdre toute discrétion et toute retenue. Ils l'assassineraient de doléances et de piailleries. Et s'il avait l'imprudence de se laisser attendrir, s'il était faible une fois, les misérables le grugeraient jusqu'à la faillite, sans que d'ailleurs il en résultât plus d'aisance pour eux.

Trois dames de Vevey avaient passé à Portici tout l'hiver de 1901 à 1902, c'est-à-dire assez de temps pour connaître et aimer le pays, ses « plages sonores, » sa mer majestueuse et chantante, ses jardins toujours verts, ses douces nuits astrales. Elles s'étaient amusées du sans-gêne charmant des gamins qui leur demandaient des sous, mais auxquels, averties, elles n'avaient jamais rien donné; elles avaient été gênées par les mendiants qui les escortaient à la promenade et qui, sans avoir jamais rien reçu, ne se lassaient pas d'implorer; par les guides en quête de clients qui leur offraient leurs services et qui, dix fois refusés, dix fois renouvelaient leurs instances. Pour elles cependant pas d'ennui sérieux, parce qu'elles eurent le courage de ne secourir aucune misère, de ne s'attendrir sur aucune infortune.

La veille de leur départ, désireuses de faire un bon usage de quelques pâtisseries qu'elles ne pouvaient emporter, elles les mirent dans deux petits cabas, et, s'étant rendues sur la place de la ville, devant l'église, regardèrent autour d'elles, pour voir s'il n'y avait là personne à

qui elles pourraient les donner; deux *monelli* accoururent aussitôt, puis d'autres; les cabas furent mis au pillage; il vint des adultes, des vieillards, des gens bien mis, qui s'arrachèrent les biscuits, se barbouillèrent de gâteaux, gluèrent leurs poches de tarte aux abricots. Une foule sans cesse grossissante couvrait la place, se bousculait, se battait, pantelait. Les trams furent bloqués, les voitures s'arrêtèrent. Il fallut l'intervention de la police pour dégager ces dames. Les sergents crurent qu'on les assassinait tout au moins. Ils eurent beau crier à cette bande d'affamés que tout était distribué, qu'ils n'avaient plus rien à attendre : quelques-uns suivirent jusque devant leur porte les imprudentes étrangères, qui, brisées d'émotion, se promirent bien de ne pas recommencer.

HENRY AUBERT.

(*La fin prochainement.*)

LA VENGEANCE
DE JEAN BERTHIER

NOUVELLE

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

VII

Jean avait sa mère en visite.

Il n'avait pu la décider à quitter définitivement la jolie Villa des Roses, et si lui n'avait presque jamais le temps d'y aller se reposer, il sentait du moins sa mère heureuse au milieu des souvenirs du passé. En revanche, elle venait souvent à Paris, et c'était toujours pour lui une joie exquise que de revoir ce cher visage encadré de cheveux gris, ce doux regard qui réservait pour lui seul une inexprimable tendresse, de sentir, comme autrefois, la main maternelle se poser sur son front et d'entendre de nouveau la musique de ces mots magiques : « Mon petit! mon Jean! »

Un soir, un nom qui n'avait jamais été prononcé entre eux depuis des années revint, comme par hasard, dans leur conversation. Jean s'arrêta soudain, comme si ce seul souvenir l'oppressait encore, et d'un air contraint :

[1] Pour la première partie, voir la livraison de janvier.

— Est-elle heureuse? dit-il sèchement.

— Je le pense, répondit sa mère sans lever les yeux de dessus son tricot. Ils ont une jolie fillette de trois ans et sont maintenant les seuls propriétaires du château. M. de Lestrée est mort il y a deux mois.

— Oui, je sais, fit Jean, j'ai reçu le faire-part.

— D'ailleurs, continua Mme Berthier, je les vois maintenant très rarement et toujours en cérémonie.

Jean resta pensif quelques minutes. Il se souvenait de cette nuit cruelle où il avait savouré sa souffrance et son humiliation et où cette révolte avait abouti à une idée mesquine de vengeance. Depuis longtemps cette pensée avait fait place à la raison; la raison, il faut bien l'avouer, avait pour source un mépris mêlé actuellement de l'indifférence qui en était résultée. Ce soir, plus que jamais, il constatait la puérilité de cette menace. Se venger? Et de qui? D'une jeune fille, plus légère que la plume au vent, ou d'un homme fort honnête, sans doute, et auquel il n'avait jamais parlé de sa vie? D'ailleurs, eux possédaient le bonheur. Que pouvaient leur importer tous les ressentiments ou même toutes les haines du monde?

— Jean, dit tout à coup Mme Berthier interrompant sa rêverie, il est tard, mon petit.

Et elle plia son ouvrage.

Puis, ainsi qu'elle le faisait chaque soir depuis l'enfance de son fils, elle prit l'Evangile et lut de sa voix égale et bien timbrée le passage du jour. Jean les avait souvent machinalement écoutées, ces paroles étranges à la nature humaine, à mesure qu'elles revenaient dans le cycle de leurs lectures quotidiennes: « Aimez vos ennemis.... Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire.... »

Sa mère ferma le livre, fit la prière du soir et se leva.

— Bonsoir, mon fils, dit-elle.

Et, se penchant vers lui pour lire dans ses yeux, elle l'embrassa tendrement.

Il restait seul, dans son cabinet de travail, soudain réveillé à une angoisse endormie depuis des années. Il éprouvait un âpre plaisir à se remémorer les torts de Marcelle, à s'imaginer quel châtiment eût pu la ramener, alors qu'il en était temps encore, à la parole donnée. Et le présent avait-il rendu justice? La voilà, elle qui a commis l'offense, heureuse et aimée, et lui, l'offensé, a souffert, et encore maintenant ne peut, à cause du passé, se confier de nouveau et être heureux. Elle avait trompé sa fidélité, et pour elle la vie continuait facile et charmante, pour lui solitaire et sans soleil.

Mais à quoi bon ce retour vers l'irréparable? Son ennemie? Non, il n'aurait pu l'appeler ainsi. Il n'y avait de haine ni d'un côté ni de l'autre. Pourquoi donc tout à l'heure, lorsque la voix de sa mère prononçait les paroles de pardon, ce nom avait-il surgi tout à coup en lettres de feu?

Ah! pardonner, c'était facile à dire! Donner du pain ou un verre d'eau, c'eût été commode. Mais oublier l'offense, mais de toute la sincérité de son cœur leur vouloir de la joie, encore plus de joie, c'était au-dessus de ses forces.

Puis, comme un éclair, une parole de cette prière qu'il avait si souvent redite près de son lit d'enfant lui revint à l'esprit: « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

« Insensé! murmura-t-il. J'ai des prétentions à la miséricorde divine, et moi je ne puis pardonner! »

Il courba la tête, comme en cette nuit de lutte et de

désespérance dans sa chambre d'étudiant. Mais, quand il la releva, son visage était revêtu de tranquille douceur, et, à travers son regard, l'âme enfin apaisée parlait du repos conquis.

VIII

« Grand émoi dans le pays, écrivait l'année suivante Mme Berthier. M. de Grammont, qui avait, paraît-il, engagé la presque totalité de la fortune de sa femme dans une spéculation qu'il croyait très sûre et des plus avantageuses, vient de se ruiner. On a peine à concevoir pareille imprudence. Quoi qu'il en soit, les voilà obligés de vendre le château et ses dépendances; mais le tout est en si mauvais état qu'ils n'en retireront qu'un prix médiocre. Un tel revers de fortune, pour un jeune ménage, inspire vraiment la pitié. »

Elle n'ajoutait point d'autre commentaire.

Son fils pensa à une autre lettre de sa mère, jadis, qui lui disait le bonheur de ceux qu'aujourd'hui on plaignait.

Alors, une fois encore, un reste d'amertume monta à ses lèvres, dernier tribut de sa fierté blessée.

« Juste retour des choses, se dit-il. Ruinés? Il y en a bien d'autres ! »

Mais, vite ressaisi et un peu honteux de la ténacité du ressentiment qu'il croyait vaincu:

« Il y a eu justice. Qu'il y ait aussi bonté! »

IX

Le printemps revenait, enveloppant de sa jeune et triomphante verdure, prés, bois et collines.

A la Villa des Roses, une vie allait s'éteindre.

Jean Berthier, averti par télégramme que sa mère

était gravement malade, prit l'express du soir et arriva au matin pour la trouver mourante. En vain toutes les ressources de son art furent-elles employées pour sauver ou prolonger cette précieuse existence. Avec sa mère allait disparaître la dernière profonde affection qui lui restât sur terre. Et quand il lui eut fermé les yeux, ce fut avec un sanglot de désespoir qu'il s'écria:

— Maintenant, je suis seul, seul pour vivre ici-bas!

Les jours qui suivirent furent remplis par le règlement de quelques affaires et la réception de visites de condoléance, les unes banales, les autres affectueuses et sympathiques. Il reçut, avec une sérénité qui l'étonna lui-même, M. et Mme de Grammont. Quelques paroles aimables et froides de part et d'autre, des poignées de main cérémonieuses, puis Jean, resté seul, poussa un soupir de soulagement. Il sentait sa guérison complète et solide. Il n'y avait guère de mérite à pardonner....

Il sortit fort peu et seulement pour parcourir encore quelquefois ces lieux où l'attachaient tant de chers souvenirs.

Au lendemain de la mort de sa mère, Jean avait reçu d'un de ses collègues et anciens condisciples de faculté, établi au Tonkin, une lettre qui le plongea dans de sérieuses réflexions.

« Je suis ici, à Saïgon, écrivait l'ami, absolument débordé de travail. Nous sommes plusieurs, mais il manque un chirurgien, j'entends un chirurgien de première force. Le meilleur vient de mourir. J'ai souvent pensé quel bien tu nous ferais ici, mon cher Berthier. Mais je sais qu'il n'y faut pas songer. Avec ta position unique à Paris et ta mère que tu ne voudrais certaine-

ment pas laisser seule en France, je ne me suis pas bercé de cet espoir. Cependant, si tu connais un brave garçon, très habile, dévoué et sans obligations de famille au pays, de grâce décide-le à venir ici. Il a une belle clientèle toute prête.... »

Cette nuit-là, le Dr Berthier ne dormit pas.

X

Un matin, quelques jours après, comme il errait sans but par les chemins embaumés de chèvrefeuille, il se trouva, au bord d'une clairière, en face d'un pré fleuri de marguerites et de boutons d'or, et s'arrêta surpris. Près de la haie touffue, une enfant, très jeune, était assise et tressait des marguerites. Son chapeau, retenu seulement par un ruban, pendait derrière son dos, et son visage rose et animé témoignait de l'ardeur qu'elle déployait à son travail. Son tablier blanc était plein de fleurs, coupées impitoyablement, hélas! comme on les coupe à cet âge, sans tiges et les corolles mutilées, pour la plupart, dans les petits doigts nerveux. L'ouvrage n'avançait guère, mais la jeune ouvrière semblait, malgré l'aspect peu artistique qu'il eût présenté à un amateur, en être profondément satisfaite.

Un bruit de pas lui fit lever la tête.

Jean Berthier, sous le clair regard de ces yeux bleus, se crut soudain transporté au temps où il traversait ce même pré avec une fillette de cet âge aux mêmes yeux limpides, la main dans la sienne. Fasciné, il la contemplait en silence, ayant presque peur de faire un mouvement qui eût pu l'effaroucher. Etait-ce la sylphide des prés ou le lutin des bois?

Comme elle le regardait d'un air curieux qui n'avait

rien de surnaturel, il se décida à rompre enfin le charme.

— Pour qui ces fleurs, mignonne? dit-il en s'approchant un peu.

— Ça, c'est une couronne pour ma poupée, répondit la fillette blonde en reprenant de plus belle sa tâche interrompue. Après, j'en ferai une grande pour maman.

Il jugea superflu de demander qui était « maman. » Mais il éprouvait un plaisir à la fois amer et intense à faire causer l'enfant:

— Comment t'appelles-tu?

Elle le regarda, comme surprise d'une telle preuve d'ignorance, puis remarquant l'air doux et sérieux de son interlocuteur penché sur elle:

— Jacqueline, fit-elle. Et vous, qui êtes-vous?

Jean Berthier se redressa. Pourquoi reculait-il devant cette innocente question? Son nom? Elle ne l'avait sans doute jamais remarqué dans les conversations de son entourage. Et cependant il éprouvait une répugnance irraisonnée à le dire à cette enfant de quatre ans.

Enfin, comme elle attendait la réponse, le visage tourné vers lui, il se pencha de nouveau, prit les petites menottes dans les siennes et dit très doucement:

— Je suis... ton ami.... Veux-tu m'embrasser?

Le regard de la fillette devint scrutateur. Le Dr Berthier sentit qu'elle formait en ce moment sur lui son petit jugement d'enfant, et il s'étonnait d'en attendre si anxieusement le résultat.

Enfin elle tendit ses lèvres roses, et, au contact de ce pur et frais baiser d'enfant, l'homme fatigué de la vie sentit son cœur rajeunir.

Puis il rentra chez lui et passa l'après-midi à rêver au jardin.

XI

Le soir, le Dr Berthier se rendit chez son notaire.

— Monsieur, lui dit-il, je vous avais prié de commencer les démarches nécessaires pour louer ma maison, mais j'ai fait quelques changements à mes plans. Je pense aller m'établir aux colonies, où j'espère que mes services seront utiles. Je ne sais si je reviendrai jamais en France. Vous comprendrez, dès lors, qu'une propriété louée, ici, me serait plutôt un embarras qu'un agrément. Je n'ai pas d'héritiers directs, de sorte que....

— Vous désirez la vendre, termina le notaire.

Jean Berthier le regarda d'un air décidé, comme pour lui imposer par avance la considération de ce qu'il allait dire, si absurde que cela pût lui paraître.

— Non, dit-il, pas la vendre, mais la donner.

— La donner? répéta le notaire. Mais, mon cher monsieur, vous oubliez que votre villa est en excellentes conditions. Vous l'avez fait dernièrement réparer à neuf, on a construit des serres, replanté le verger, amélioré le jardin. Vous trouverez dix acquéreurs pour un et un bon prix. Je vous en prie, réfléchissez encore.

Le docteur avait écouté avec une certaine impatience.

— C'est tout réfléchi, dit-il un peu froidement. Ce n'est pas dans l'indécision que je viens vous prier de m'écouter. Je veux donner cette maison, *la donner*, comprenez bien, monsieur Laroche.

Celui-ci, revenu de son émotion, mais non de sa surprise, reprit plus calmement:

— Très bien, docteur, et à qui, je vous prie?

Jean Berthier se sentait dans une atmosphère hostile. Cet homme d'affaires, en face de lui, dans son fauteuil

de cuir, ce cabinet sévère et jusqu'à ces gros livres de lois rangés méthodiquement sur les rayons qui tapissaient les murs, tout cela avait l'air de le railler et de le faire paraître enfant ou insensé.

— Je désire, dit-il de la même voix résolue, laisser par donation la Villa des Roses et tout ce qui y est attenant à la fille de M. de Grammont, Jacqueline.

Le notaire s'oublia de nouveau au point de laisser échapper une seconde exclamation:

— A cette petite fille de quatre ans... votre villa?

— Parfaitement, dit le docteur avec calme. C'est possible, n'est-ce pas? Et c'est mon droit?

M. Laroche s'était vite ressaisi et cette fois pour tout de bon:

— Oh! sans doute, sans doute. Mais vraiment cela ne pouvait mieux tomber! Ils allaient quitter le pays, je crois, après de mauvaises affaires.

— Enfin, n'importe, dit Jean agacé de ces réflexions, vous voudrez bien préparer au plus tôt les papiers à signer, car je ne suis remplacé à Paris que jusqu'à la semaine prochaine, et là je dois prendre promptement les mesures concernant mon départ pour le Tonkin.

— On s'y mettra tout de suite, dit le notaire. Vous savez, ajouta-t-il, que Jacqueline de Grammont n'entrera en possession de sa propriété qu'à vingt et un ans?

— Eh bien, cela ne l'empêchera pas de l'habiter avec ses parents jusque-là, je suppose?

— Non, et je le répète, c'est une merveilleuse aubaine pour eux. Mais, permettez, ils sont fiers. Accepteront-ils?

— Je ne leur ai pas demandé conseil, monsieur, si singulier que cela puisse vous paraître. Vous ne leur ferez connaître l'acte de donation qu'après mon départ. Ils seront bien obligés de l'accepter.

— Mais que dira le monde? objecta une dernière fois le notaire.

— Le monde, monsieur Laroche, dira ce qu'il voudra, répondit le docteur en se levant. D'ailleurs, je compte sur votre discrétion. Il n'est pas nécessaire qu'on sache dans quelles conditions M. de Grammont a acquis cette propriété au nom de sa fille. Lui le saura, cela suffit.

Et voyant une sorte d'interrogation curieuse dans le regard de l'homme de loi, il ajouta négligemment:

— Mon père et le grand-père de cette enfant étaient deux grands amis.

Resté seul, M. Laroche se rassit dans son fauteuil de cuir et se croisa les bras.

— Ma parole! fit-il tout haut, il est fou!

Puis se rappelant tout à coup les dernières paroles de son client:

— J'y suis! s'écria-t-il en se frappant le front avec énergie. Son père et le grand-père... deux grands amis! Le voilà, le mot de l'énigme! Cela doit être une dette de reconnaissance. Oui, oui, je vois, je comprends! M. de Lestrée, qui était riche et influent, avait sans doute rendu quelque immense service au père du Dr Berthier, et qui sait?... tiens, c'est encore plus probable... peut-être au Dr Berthier lui-même....

H. Pluviannes.

LA PERSE ET LES PERSANS
DE NOS JOURS

SECONDE PARTIE[1]

Pisma is Persii (*Lettres de Perse*), *1898-1899*, par M. Lomnitzky. — *Tri nedieli V. Koutchane* (*Trois semaines à Koutchan*), par M. Akhoun.

V

Lorsque le voyageur arrive au milieu de la capitale de la Perse, il ne peut s'empêcher, à ce qu'assure M. Lomnitzky, de demander à son cocher :

— Mais enfin, où est la ville de Téhéran ?

En effet, à l'exception du Bazar et de la place Centrale, Top-Khané, Téhéran ne présente pas l'aspect d'une ville : on ne voit partout que de hauts couloirs, les uns larges, les autres étroits, et des murs percés de rares ouvertures pour les portes cochères. Qu'on se représente deux cents couloirs semblables, et l'on aura une idée d'ensemble de la grande cité persane.

Parfois, de très loin en très loin, on aperçoit une façade de maison coupant ce long boyau; elle est indu-

[1] Pour la première partie, voir la livraison de janvier, où une petite rectification est nécessaire : la Perse fait partie de l'Union postale depuis plusieurs années.

bitablement la résidence d'un Européen, à moins que ce ne soit une banque ou un autre établissement occidental. Les Persans élèvent toujours leurs maisons, comme nous l'avons déjà vu, au milieu d'une haute enceinte de murs, conservant ainsi l'antique coutume de les mettre à l'abri d'attaques ennemies, et de ne pas laisser un œil étranger pénétrer dans l'*enderoum* (harem persan).

D'ailleurs, toutes les villes de Perse sont de même entourées de murailles et de fossés, avec une seule porte d'entrée, qu'on tient fermée la nuit. Actuellement, les Européens et les hauts dignitaires persans ont seuls libre passage à toute heure dans l'enceinte des cités. Les gardiens des portes n'osent pas s'opposer à la volonté des étrangers, qui, lorsqu'on les gêne, ont l'habitude de se plaindre à leurs ambassadeurs; ceux-ci font rapport au gouverneur, et les gardes trop rigides courent le risque de recevoir le *tchoubouk-félèké*. Puis, le gardien n'a aucun profit à mettre obstacle au passage des Européens, qui reconnaissent toujours sa complaisance par un pourboire d'un ou deux *krans* (50 cent. ou 1 fr.). Aussi le cerbère, à la vue de l'un d'eux s'écarte-t-il avec déférence en le saluant très bas. L'envahissement de la Perse par les Ferenghi ne lui cause aucune appréhension, car il ne le voit pas venir. Si les Persans se rendaient compte de l'imminence de ce danger, ils se seraient empressés d'établir des chemins de fer sur tout leur territoire, de créer une armée et une flotte et de faire pendre au moins la moitié de leurs mullahs.

Dans les grandes villes persanes les portes affectent la forme d'une voûte énorme, flanquée de hautes tourelles, le tout revêtu de céramiques du cru, avec, sur le fronton, un dessin incrusté célébrant quelque exploit

du héros épique favori, Roustem, ou un épisode de l'histoire de Perse. A l'entrée de ces portes, le voyageur doit donner le péage pour l'introduction des bagages, mais ordinairement le *goumrek* s'égare dans la poche du gardien et n'en sort plus. A l'autre bout de la porte s'étend un large couloir d'où rayonnent vers le Top-Khané sept autres corridors. La place est entourée de casernes à deux étages, peinturlurées dans le goût persan, chaque fenêtre surmontée d'une peinture à l'ocre. Au milieu se trouve une sorte de square, orné d'un grand bassin quadrangulaire et ayant à chaque coin quatre canons d'une longueur et d'un calibre inusités, offerts, à ce qu'on assure, à un des shahs par un prince hindou.

Les plantes qui décorent le square sont chétives, le bassin manque invariablement d'eau, les roues et les affûts des canons sont en si mauvais état qu'on s'attend à tout moment à les voir s'écrouler. Les deux voies qui débouchent sur Top-Khané, où se trouvent les divers bâtiments formant le palais, se terminent sur la place par des arcades assez jolies, à travers lesquelles on aperçoit de longues avenues de tilleuls et d'ormeaux nains ; mais, à peine a-t-on franchi les portes, que toute illusion disparaît : la boue, la poussière et la puanteur spécifique de l'Orient apparaissent dans toute leur splendeur.

C'est aussi sur le Top-Khané qu'aboutit la meilleure voie de Téhéran, dite « Rue des Européens, » dont la plus grande partie est occupée par l'ambassade anglaise. Celle-ci est entourée de hauts murs, à la mode persane, avec cette différence pourtant que ces murs sont de pierre solide et résistante. M. Lomnitzky en profite pour insinuer que les Anglais se sont ainsi fortifiés en

prévision du jour où les Persans, « révoltés par leur exploitation éhontée et leurs envahissements territoriaux, se soulèveront et attaqueront cet asile des dévastateurs de l'Orient! » Ces accusations de l'écrivain russe sont d'autant plus maladroites que jusqu'à ce jour la seule légation étrangère qui ait été attaquée par les Persans est précisément celle du tsar, et cet attentat a été signalé par la mort cruelle d'une des gloires de la littérature russe, le célèbre auteur de *Gore-Ot-Ouma* (le malheur d'avoir trop d'esprit[1]). Plus d'un historien russe a reconnu depuis que tous les torts n'étaient pas du côté des Persans. Evidemment, M. Lomnitzky a oublié qu'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu.

Il assure que, lors de l'affaire du monopole du tabac, aucun membre de la mission, pendant quinze jours, ne s'est risqué hors de l'enceinte. Ce conflit, cependant, n'a pas été marqué par les épisodes sanglants qui ont accompagné la révolte contre les Russes. Quoi qu'il en soit, ces derniers ont profité du différend anglo-persan pour acheter à vil prix le bâtiment destiné à la compagnie du monopole de tabac, et l'ont transformé en une banque russe. Il est entouré d'un vaste parc ombragé, orné de fontaines et de parterres de fleurs. En face de la banque s'élève le Cercle des étrangers, puis l'hôtel anglais de Right, et la rue des Européens se termine par une église catholique et une école du couvent du Sacré-Cœur pour garçons et filles, destinée aux Arméniens et aux Chaldéens.

Les missions de tous les cultes se disputent, du reste, l'éducation de cette jeunesse, car c'est le seul terrain en

[1] Alexandre Serguéevitch Griboïedov (1798-1829). Son *Gore-Ot-Ouma* est aussi célèbre que le *Reviseur* de Gogol.

Perse sur lequel puisse se déployer leur zèle apostolique. Depuis quelque temps les Persans envoient volontiers leurs enfants en Russie, en France et en Angleterre pour leur instruction, mais jamais l'un d'eux ne s'avisera de mettre son fils dans une école de Ferenghi à Téhéran. Les missions chrétiennes ne peuvent pas compter sur un grand nombre de prosélytes, d'abord à cause de l'attachement des Persans à la loi du prophète, puis parce que toute conversion est punie de mort, ce qui n'est pas beaucoup plus cruel que les travaux forcés que la loi russe inflige à tout orthodoxe qui passe à une autre religion.

Peu après son arrivée à Téhéran, M. Lomnitzky reçut l'avis que le shah lui accorderait, ainsi qu'à un de ses compagnons de route, une audience privée dans son palais estival, situé à dix-huit kilomètres de Téhéran, au pied de la chaîne de l'Elbrouz, trois cents mètres au-dessus de la capitale. Le drogman de l'ambassade russe accompagna ses compatriotes pour les présenter au souverain. Après une montée d'une demi-heure, la voiture entra dans un petit village, fit quelques circuits, et pénétra dans une cour exiguë à moitié remplie par une dixaine de voitures. Aussitôt une douzaine de sarbases, en uniforme rouge, entourèrent l'équipage pour lui faire escorte jusqu'à un grand portique fermé par un rideau de coutil derrière lequel s'étend le jardin du palais. Les deux Russes y furent introduits au milieu d'une foule de courtisans de tous rangs. Ils suivirent une allée étroite, récemment sablée. A droite s'élevait le grand bâtiment de la garde, à gauche un vaste jardin en terrasses. Les torrents qui descendent des montagnes arrosent ce jardin, se divisant en plusieurs bras dont les rives et le lit sont

pavés de briques de faïence. Les Russes, après une vingtaine de pas, étaient arrivés au bord d'un de ces ruisseaux bouillonnants, lorsque le drogman leur dit tout à coup :

— Voici le shah!

En effet, à peu de distance, sous un grand arbre ombreux, à l'endroit même où un pont minuscule traversait le torrent, le souverain de la Perse était assis dans un fauteuil voltaire. Comme tous les potentats orientaux, le shah ne répondit pas aux saluts de ses invités, quand ceux-ci s'inclinèrent, mais il leur fit signe de la main d'avancer. Ils se rapprochèrent de quelques pas, le shah répéta son geste et les Russes se trouvèrent près de lui.

Le compagnon de route de M. Lomnitzky remercia le monarque de l'accueil favorable qu'il avait fait à sa proposition, dont l'objet ne nous est pas révélé. Il semble facile de deviner qu'il s'agissait d'une affaire industrielle, car, de son côté, le narrateur expliqua au shah que le développement de l'industrie en Perse relèvera la situation économique de son empire, et donnera à des milliers de ses sujets le moyen de gagner honorablement leur vie. Ici, l'anglophobie de M. Lomnitzky laisse entrevoir le bout de l'oreille d'un concurrent moins favorisé.

Le shah examina avec beaucoup d'intérêt les présents que les deux solliciteurs lui apportaient; il déclara qu'aux lieux où les Russes pensaient établir leur industrie se trouvaient deux villages qu'il affectionnait pour y avoir chassé l'ours, quand il était prince héritier. Il s'anima, se leva de son fauteuil, vint se placer tout près de ses hôtes, et les entretint de ses exploits cynégétiques pendant plusieurs minutes. Le shah s'exprimait en français, exposant clairement ses pensées, bien qu'il ne pos-

sède pas la langue en perfection. Les visiteurs restèrent tout le temps debout et la tête couverte, conformément à l'étiquette musulmane.

Le shah, dans sa vie privée, diffère peu des autres Persans; il se lève à l'aube, se couche très tôt et dit fidèlement de courtes prières trois fois par jour. Il est très pieux, et sous son règne la puissance du clergé a sensiblement augmenté. Son harem est restreint; tandis que Nasr-Eddin avait deux cents femmes, son successeur n'en a que vingt, qui toutes, ainsi que les dames de la cour, doivent obéissance au chef des gardiens du sérail. Sans l'autorisation de ce fonctionnaire, pas une épouse du shah, ni une dame de la cour n'a le droit de sortir de l'enceinte de l'*enderoum*. Lorsqu'une dame regimbe contre son despotisme, il se contente de répondre:

— Je sais, khanoum (femme), pourquoi tu voulais faire cette visite; cela sent la trahison!

Devant une telle accusation le souverain de la Perse lui-même se trouve impuissant. Aussi toutes les femmes du shah et des hauts dignitaires s'efforcent-elles de gagner par des présents les bonnes grâces du gardien en chef. Celui-ci et les *sadraasam* (premiers ministres) sont les personnages les plus influents de la Perse. La population les traite avec mépris, tout en les craignant.

Le shah compte deux nains parmi les gardiens de son sérail; ils figurent à toutes les cérémonies officielles, dans un vieux carrosse, et font un effet repoussant. Encore plus répugnants apparaissent les dix bourreaux, vêtus de rouge, qui accompagnent le cortège. Quant à la garde personnelle du shah, elle se compose de cavaliers de la tribu des Kadjars, dont la dynastie actuelle est sortie. C'était autrefois la tribu la plus belliqueuse et la plus

belle de la Perse ; on retrouve des traces de cette beauté de la race dans les traits mâles et réguliers des soldats de la garde.

Le shah se contente de surveiller le gouvernement; de fait le pays est gouverné par le sadraasam, dont le pouvoir est presque illimité. Ce qui est encore plus regrettable, c'est qu'aucune loi ne détermine la nature de ce pouvoir, par la simple raison qu'il n'existe pas en Perse de lois pour le gouvernement.

Il est curieux de constater combien souvent les écrivains russes sont portés à signaler les défauts des gouvernements étrangers, sans se souvenir bien exactement de ce qui se passe chez eux, car il n'y a pas non plus en Russie de loi pour limiter le pouvoir du tsar ou même pour le définir.

Le sadraasam actuel, Amine-Sultan, est peut-être le seul dignitaire persan qu'on puisse appeler un homme d'état. Mais l'empire est tombé dans une telle désagrégation que même cet homme intelligent et énergique ne parviendra pas à le sauver. Son extérieur est très sympathique; brun, d'une taille au-dessus de la moyenne, les yeux vifs et le sourire affable, il charme tous ceux qui l'approchent. Souvent c'est le sadraasam lui-même qui choisit tous les autres ministres. Amine a pour ministre actuel des affaires étrangères un homme qui appartient à une famille patriarcale renommée par la pureté de ses mœurs et son amour de l'instruction. Mouchir-Ed-Dooulé n'a qu'une seule femme, qui lui a donné trois fils; l'un a fait ses études à l'université de Moscou, les autres achèvent leur éducation à Paris; il est permis de se demander quelle sera l'influence du Quartier latin et des mœurs moscovites sur les fils d'un si vertueux père.

Le sadraasam et le mouchir auraient pu accomplir de grandes réformes, s'ils avaient trouvé un appui dans le clergé, mais la plupart des mouchtéides et des mullahs ne songent qu'à leur influence et à leurs revenus, et se préoccupent fort peu des intérêts publics. Ils proclament que quiconque est contre eux est un *babitt*, c'est-à-dire un ennemi de l'islam et de l'état. En réalité, les *babitts* sont les meilleurs mahométans et des citoyens exemplaires. Bab fut le Luther de l'islam, et le babisme a des racines profondes dans l'histoire de la Perse.

Bab a eu pour précurseur un certain cheik, Akhmel-Assaï, qui enseignait que le Créateur se reflète dans chaque homme et chaque animal; c'est pourquoi tous les êtres vivants sont purs, et l'on commet un péché en haïssant l'étranger conformément à la doctrine du Coran. Akhmel-Assaï s'est efforcé avant tout de rénover moralement son pays; il recommandait à ses disciples l'amour du prochain et l'adoration du Dieu unique, sans tenter des réformes politiques. Bab, né en 1819, fut son disciple favori et l'héritier de sa doctrine; il enseignait que la divinité se manifeste surtout dans les prophètes et que Dieu, par leur intermédiaire, travaille sans cesse à l'amélioration du genre humain en lui faisant concevoir la vérité, qui est Dieu. Mahomet menace les méchants de l'enfer et promet aux justes les délices du paradis; Bab pense qu'après la mort tous les hommes se confondront en Dieu, comme les gouttes d'eau dans la mer, et de même qu'on ne saurait reconnaître chaque gouttelette, il est impossible de distinguer séparément les êtres qui ont incarné la divinité. Aussi les hommes doivent-ils s'efforcer de mener une vie exemplaire, par la persuasion morale que c'est ainsi qu'il faut se conduire, et non dans

la crainte de futurs tourments ou l'espoir d'une récompense.

Bab comptait parmi ses disciples les plus inspirés une femme, Kouret-Oull-Aïn, la fille du mouchtéïde de Kazvine. La propagande de la prophétesse exerça une immense influence; mais en 1852, après l'attentat perpétré contre Nasr-Eddin, le gouvernement commença à persécuter les babitts, et Kouret-Oull-Aïn (la lumière des yeux) fut mise à mort à Téhéran. Plusieurs légendes courent sur sa fin. Elle avait pour elle le peuple et contre elle les fonctionnaires et le clergé. Les uns affirment qu'elle fut étranglée et jetée dans un vieux puits, les autres assurent qu'on l'a égorgée; enfin, d'après une troisième version, elle aurait été fusillée, et l'on montre même la place dans un fossé de la ville.

Un habitant de Téhéran raconta à M. Lomnitzky qu'il avait entendu narrer la scène de l'exécution de la prophétesse par des témoins oculaires. La sainte femme avait sollicité l'autorisation d'adresser avant de mourir quelques paroles aux soldats chargés de l'exécution, et sa requête fut exaucée. On n'a pas conservé cette suprême allocution, mais elle pouvait se résumer en ces mots du célèbre Nadir-Shah:

— Scélérats, ce n'est pas moi que vous tuez, c'est la Perse!

En dépit des persécutions dont elle est l'objet, la doctrine de Bab se propage de plus en plus, ce qui prouve qu'il y a dans la population persane des foules d'êtres capables de rénovation et qui méritent toute notre sympathie. Le dernier continuateur de Bab se nomme Bekha; il implore l'humanité de n'avoir qu'une langue et qu'un seul alphabet, l'engageant à faire un choix parmi

tous les idiomes existants ou à créer une langue nouvelle. N'est-ce pas à son école que nos volapuckistes et espérantistes ont emprunté leur utopie? En tout cas, la proposition de choisir une langue parmi celles qui existent, comme un lien commun entre toutes les races humaines, est déjà un peu plus raisonnable que l'ingrate besogne de chercher à créer de toutes pièces une langue artificielle.

VI

Bien que M. Lomnitzky accorde peu de place dans son récit à la description de la vie domestique en Perse, j'y trouve un tableau assez piquant d'une soirée de danses à Téhéran. Soirée curieuse encore à ce point de vue qu'elle nous montre comment un anglophobe russe est redevable au prestige de l'Angleterre en Perse d'avoir pu participer à une fête persane sans être resté entre les griffes de la police.

Vers six heures du soir, la rue européenne de Téhéran se remplit de promeneurs persans. C'est à ce moment aussi que le sadraasam commence ses réceptions, et comme son palais se trouve dans le voisinage, la foule des Persans désireux d'obtenir une audience ou de se promener dans le parc du palais ne peut faire autrement que de suivre cette voie. De larges tchalmas noirs et blancs, de hauts bonnets d'astrakhan pointus, de longs manteaux couleur de chameau et des casaques de coupe fantaisiste encombrent le long boyau et s'écoulent tranquillement, avec ordre, comme s'ils suivaient une procession funèbre. L'allure énergique et rapide des Ferenghi est en Orient de mauvais ton; là tout le monde marche lentement et majestueusement.

M. Lomnitzky aimait à cette heure venir à la promenade pour rencontrer les Persans de sa connaissance,

écouter leurs commentaires des événements du jour, discuter avec les mullahs des questions religieuses et pénétrer ainsi quelque peu dans la vie intime des habitants de Téhéran. C'est là encore qu'il faisait de nouvelles connaissances. Un jour, il rencontra un Persan, avec lequel il avait été en bonnes relations d'affaires. C'était un brave homme, un peu viveur et qui aimait boire à la santé de ses amis, au lieu de cherbett, de bon cognac français.

Comme il tendait la main à M. Lomnitzky pour prendre congé de lui, il eut un moment d'hésitation et sur son visage basané on put lire la peur, l'indécision, le doute, puis une courageuse résolution.

— Je voudrais, si vous.... commença-t-il, si vous pouviez me garder le secret, je voudrais vous montrer un spectacle que nul Européen n'a eu jusqu'ici la permission de voir à Téhéran.... Je donne une soirée de danses aujourd'hui; j'aurai des danseuses....

Le Persan prononça ces derniers mots à voix basse et après avoir jeté un coup d'œil circulaire autour de lui pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre:

— Venez à neuf heures du soir, reprit-il.... Vous avez été toujours si bon pour moi que je serai très honoré si vous voulez bien entrer dans ma maison.... Seulement, je vous prie, gardez-moi le secret absolu; il y va de ma tête.

Et pour souligner l'imminence du danger, il fit avec la main le geste de se couper le cou.

Vers neuf heures du soir M. Lomnitzky sortit de chez lui très indécis.

« Si la police, pensait-il, découvre que mon ami fait danser des Persanes ce soir, et qui plus est devant un Kiafir, en effet, le malheureux la risque belle. Il sera livré au clergé, jugé par lui, jeté en prison, soumis à la torture, et si tout va pour le mieux, aura certainement les

poches vidées. Enfin moi-même je ferai de l'esclandre! Mais, si je ne me rends pas à cette invitation périlleuse, le brave homme s'offensera, me tiendra pour un pleutre, car il faut admettre que, s'il invite un Ferenghi, il a dû prendre toutes les mesures pour s'assurer l'impunité.»

Du reste, quel Européen, surtout s'il est tant soit peu journaliste, résisterait à la tentation de pénétrer dans une maison persane et d'y assister à un spectacle prohibé?

Un quart d'heure plus tard M. Lomnitzky frappait à la petite porte de l'enclos entourant la demeure de son ami. Celui-ci vint ouvrir en personne; les deux hommes gravirent un escalier étroit, puis redescendirent, et le Russe se trouva dans une grande salle couverte de tapis et qui avait plutôt l'aspect d'une vaste galerie, car elle était bordée d'une suite de larges fenêtres. Dans un coin étaient assises plusieurs Persanes, accroupies à l'orientale sur le tapis. Les unes prenaient du thé, les autres fumaient des cigarettes, et les dames plus âgées le *kalian* (sorte de narguilé). Elles étaient sans doute prévenues, mais l'apparition d'un étranger fit quand même sensation. Elles l'examinèrent de la tête aux pieds, jetant de son côté des regards inquiets et curieux, parlant entre elles et échangeant des signes.

Selon l'usage en Europe, M. Lomnitzky s'approcha d'abord de la maîtresse de la maison, lui tendit la main, et après un bref échange de politesses accomplit la même cérémonie auprès des autres dames. L'amphitryon approuvait de la tête et souriait.

— J'entends depuis longtemps parler de votre habileté incomparable dans l'art de la danse, disait le Russe, et je rends grâce au destin qui m'a permis, à moi, votre esclave soumis, de vous voir en personne et de vous admirer.

Les Persanes ne répondirent rien, mais accueillirent

avec le même empressement qu'eussent témoigné des dames européennes une grande boîte de bonbons qui accompagnait les compliments de l'étranger.

Le maître de la maison et ses trois invités s'assirent autour d'une table basse, placée près du mur. Aussitôt du groupe des femmes sortit une jeune fille qui ne pouvait avoir plus de seize ans. Elle rejeta nonchalamment sa *tchadour*, qui l'enveloppait de la tête aux pieds et se présenta dans le costume de danse que les riches Persanes élégantes portent à la maison. Elle avait une jupe de gaze de soie, qui ne descendait pas jusqu'au genou, brodée de fleurs, d'or et d'argent, sur un dessous de soie blanche; quand les plis sont rassemblés devant, à la ceinture, cette jupe revêt la forme d'un large pantalon bouffant. Un corsage de velours vert sombre, brodé d'or, serrait fortement la taille de la danseuse. Comme la plupart des Persanes, c'était une brunette au visage d'un ovale très pur, avec de grands yeux riants, une petite bouche et le nez droit. La coiffure était haute et les cheveux retombaient sur la nuque en plusieurs nattes fines attachées de rubans rouges. Les autres dames se rangèrent, assises les unes à côté des autres, le long du mur. Elles avaient à la main de petits tambourins surchargés de grelots et de clochettes. Une d'elles, l'aînée, avait devant elle un tambour, sorte de grosse soucoupe en bois recouverte d'une fine peau.

La danseuse secoua la tête, leva les bras, ses doigts à demi recourbés dans des castagnettes d'argent, et resta un moment immobile dans cette attitude. Le tambour et les tambourins donnèrent le rythme d'une danse échevelée. La jeune fille fit plusieurs pirouettes légères, gracieuses et tout à coup tournoya sur elle-même, puis se laissa tomber sur le tapis, s'étira, s'allongea, et, se

relevant, commença la vraie danse du ventre. Quand elle eut fini, elle retourna se placer auprès de ses compagnes. Deux autres jeunes filles prirent sa place et exécutèrent les mêmes danses avec très peu de variations. Après une courte pause, la première danseuse se leva de nouveau, puis tourna tout autour de la chambre au rythme d'un chant qu'entonnèrent toutes les dames; elle s'approcha rapidement de la table où étaient assis les hommes, s'empara d'un petit verre plein à déborder de cognac, plaça le pied du verre entre ses dents sans cesser ses pirouettes, s'assit, puis se coucha sur le tapis sans verser une goutte du liquide. Après s'être relevée, le verre toujours entre les lèvres, elle exécuta plusieurs figures en faisant sonner ses castagnettes et finit par s'arrêter net devant M. Lomnitzky. Elle cligna des yeux, fronça les sourcils, attendant évidemment quelque chose de l'étranger.

— Ferenghi, ouvrez la bouche lui dit son voisin; ouvrez la bouche, répéta-t-il.

Le Russe obéit, et la danseuse, sans toucher le verre de ses mains, inclina profondément sa taille souple, approcha ses lèvres du visage de l'hôte et lui versa dans la bouche le cognac contenu dans le verre, puis elle s'éloigna en souriant, le verre vide entre les dents, et se remit à danser.

A minuit, M. Lomnitzky prit congé de son hôte et se dirigeait vers la porte de sortie, lorsqu'une femme enveloppée entièrement dans sa tchadour, et qui regardait dehors à travers la fente de la porte, lui dit:

— Saâb, ne t'en va pas, c'est dangereux, il y a des agents de police là-derrière.

M. Lomnitzky resta un moment hésitant, puis réfléchit que plus il prolongerait sa visite dans la maison du

Persan, plus il y aurait de policiers pour guetter sa sortie. Evidemment, il avait été dénoncé; qui sait? il pourrait se former un rassemblement; il était donc plus prudent de chercher tout de suite à s'esquiver. A peine eut-il fait quelques pas dans la direction du Top-Khané, que deux hommes lui barrèrent le passage. Les agents de police, qu'on ne voit presque jamais de jour à Téhéran, font des rondes la nuit dans les rues, armés de gros gourdins et munis d'énormes lanternes.

— Qui va là? demanda une voix.

— Es-tu aveugle? *Khak-bo-ser-et* (que les cendres couvrent ta tête!), leur cria le voyageur russe en marchant droit sur eux.

— Nous ne pouvons pas vous laisser passer, saâb, lui dirent les agents.... Il y avait des femmes dans la maison d'où vous venez, on y a dansé, suivez-nous chez le commissaire.

— Comment, ânes bâtés, vous avez la prétention de m'apprendre, à moi, un Ferenghi, dans quelle maison je dois faire des visites?

M. Lomnitzky fit quelques pas en avant, mais les deux hommes se mirent en travers de la rue.

Le Russe sortit de sa poche un revolver et le braqua sur un des agents. Il avoue qu'il ignore comment cette scène aurait fini, si tout à coup, comme si elle s'abattait du ciel, une cravache siffla et cingla le dos de l'autre agent.

Effrayé par ce coup inattendu, le policier se sauva, suivi de près par son compagnon.

M. Lomnitzky aperçut alors un homme de haute stature, coiffé du casque anglais et armé d'une superbe cravache.

Le sauveteur saisit le Russe par la main et l'entraîna

presque de force dans une petite rue sombre, de côté.

— Sauvons-nous, allons vite dans cette ruelle, dit-il à voix basse, sinon l'on peut venir à la rescousse de la police, et il y aurait du tapage.

M. Lomnitzky suivit l'inconnu, et lorsqu'il vit son visage à découvert sous le casque, il ne put s'empêcher de partir d'un immense éclat de rire. Il avait reconnu son ami, le Persan, d'autant plus comique qu'il portait pour tout vêtement un pantalon de coton blanc et un gilet de flanelle.

— Je tiens ce costume en réserve pour ces occasions, dit-il, c'est ma sauvegarde dans toutes mes aventures; lorsque *les fils du père brûlé* voient ce casque, ils ont peur d'y toucher; un peu plus ils me rendraient les honneurs, tandis que, si je sors habillé en Persan, ils sont toujours à mes trousses et ne me laissent tranquille que si je leur donne un *anam* (pourboire).

Là-dessus les deux hommes se séparèrent et regagnèrent chacun leur logis.

VII

M. Akhoun, auteur de *Trois semaines à Koutchan*, a pu pénétrer plus profondément que M. Lomnitzky dans la vie des satrapes persans, parce qu'il a été, en sa qualité de médecin, appelé à soigner le khan de Koutchan, une des plus importantes provinces de la Perse. La renommée du médecin russe, qui habitait Askhabad, arriva jusqu'au khan, qui envoya à la frontière sa propre voiture, escortée de cinq cavaliers, et d'un *chatyr* (coureur à pied). Un des cavaliers tenait à la main un sceptre argenté, et le coureur le classique bâton du pèlerin, emblème de sa profession. Il était revêtu d'un cafetan

rouge orné de galons d'argent. Le *chatyr* ou, comme on le nomme encore en Perse, « la poste à pied, » fait la route de Koutchan à Meched (150 kilomètres), aller et retour, en trente-six heures. On use rarement de la poste à pied, d'ordinaire le chatyr court derrière la voiture du khan.

Le chef de la garnison pria le médecin de monter dans la voiture, attelée à la persane de quatre chevaux de file. Les cochers, non sur des sièges, mais à cheval, ayant chacun deux chevaux à conduire, étaient habillés de cafetans sombres brodés d'argent. Conformément à l'étiquette persane, la voiture avançait à une allure très lente; ce ne fut que sur les instances du docteur que les automédons consentirent à accélérer un peu le pas de leur attelage. Il faisait presque nuit lorsqu'on franchit la porte de Koutchan.

Un envoyé du khan, après des compliments en style fleuri d'une politesse exubérante, dit au médecin :

— Ce n'est pas seulement le khan malade qui vous attend, mais nous tous qui l'entourons, car la vie de notre khan nous est plus chère que notre propre vie.

La voiture pénétra enfin dans la cour de la résidence, et le médecin russe voulut se rendre dans la chambre qu'on lui désigna pour faire un bout de toilette, mais le malade, à qui l'on avait déjà annoncé l'arrivée de M. Akhoun, exprima le désir de le voir immédiatement. Le docteur fut introduit dans un vaste salon à plafond élevé, couvert de tapis traversés de chemins de drap rouge brodé de soie dans le goût persan. En face de la porte d'entrée, à terre, était assis, ou plutôt à demi-couché sur un matelas recouvert d'un drap blanc, un vieillard dont les cheveux, teints d'un noir luisant, ne parvenaient pas à dissimuler les soixante années.

Plusieurs hommes étaient assis sur le tapis autour de lui, deux d'entre eux jouaient au *nartakhta* (dés), les autres suivaient la partie. Les deux premiers étaient en uniforme, comme des fonctionnaires russes, et portaient à leur bonnet, en guise de cocarde, l'emblème héraldique de la Perse, le lion et le soleil.

Parmi les autres assistants trois étaient revêtus d'*abos* (sorte de mac-farlan), la tête couverte de tchalmas bleus. Ce vêtement et cette coiffure marquent un rang très élevé; ces personnages étaient des *séids*, des descendants du Prophète; ils ont seuls le droit de porter des tchalmas bleus.

L'un d'eux était un *naihb* de Metched, et exerçait une grande influence sur la population de cette province; le second, en visite chez le khan, se donnait pour le fils d'Abd-el-Kader ; enfin, le troisième, comme l'apprit plus tard le docteur, était le *khakimbachi*, le médecin en chef du khan. Les deux premiers séids se distinguaient de leur entourage par la pureté de leur type caucasien et l'intelligence qui éclairait leur visage.

En entrant, M. Akhoun, pour ne pas affaiblir son prestige aux yeux des Persans, ne se déchaussa pas, et se rendit tout botté auprès du malade. Celui-ci n'y prit pas garde, et, après l'échange des premières politesses, expliqua que les jeunes gens ne jouaient près de lui au nartakhta que pour le distraire, et il commença aussitôt l'exposé de ses maux. Les jeunes gens laissèrent leur jeu et suivirent attentivement chaque mot du récit du khan, qu'ils avaient cependant entendu plusieurs fois déjà.

Le médecin russe voulut examiner la jambe du malade, mais celui-ci l'arrêta.

— Non, plus tard, dit-il, l'empressement que les autorités russes ont mis à donner satisfaction à ma demande,

et votre prompte arrivée m'ont déjà redonné des forces, et je peux très bien attendre jusqu'à ce que vous vous soyez reposé et que vous ayez soupé.

M. Akhoun eut beau insister auprès du khan pour visiter tout de suite la jambe malade, qui arrachait parfois des cris de souffrance à l'auguste patient, celui-ci refusa et exigea du docteur qu'il soupât tranquillement.

D'ailleurs on mettait déjà la table, si l'on peut s'exprimer ainsi, lorsqu'il s'agit d'une grande nappe cirée noire étendue à terre, et on y disposa en rond autant de *lavaches* (galettes molles) et d'assiettes qu'il y avait de convives; au milieu on plaça de grands plats de *plovs* (riz) de différentes sortes, des poulets rôtis, des *chachliks* (petites tranches d'agneau rôties à la broche), du lait caillé, des légumes, des fromages.... Quand tous les mets eurent couvert la nappe, deux domestiques portèrent le malade de son matelas près de celle-ci. Tous les assistants se levèrent et ne se rassirent que sur un signe du khan. La place des convives est réglée par un ordre hiérarchique très rigoureux, et si un convive se trompait, le khan lui faisait aussitôt reprendre son rang. Le même ordre est observé quand on sert le thé, le café ou les sorbets. Le médecin fut souvent témoin de protestations indignées de convives qui réclamaient parce qu'on avait offert le thé en premier à des gens qu'ils estimaient d'un rang inférieur.

On apporta une table pour le médecin russe et son interprète, mais on leur servit les mêmes plats qu'aux autres. Selon l'étiquette persane, un inspecteur spécial reçut l'ordre d'observer le service de la table des Européens et désigna à haute voix au khan chaque plat, à mesure qu'on l'offrait aux étrangers. A son grand étonnement, le Dr Akhoun trouva à côté de son assiette une

bouteille de vin local, passable de goût, mais d'une couleur si peu appétissante qu'il préféra s'en abstenir. Comme dans les autres provinces persanes, on fabrique et l'on boit à Koutchan beaucoup de vin et de liqueur, malgré la défense du Coran.

En Perse, on ne mange pas de soupe, et même pour les malades on ne sert que des sortes de bouillies. Le potage est remplacé par du lait, dans lequel on trempe souvent des tranches de concombre, mais les Persans aiment surtout la glace, qu'ils ajoutent à tous les plats. Le Dr Akhoun a vu des gens emmitouflés dans leurs pelisses, par des froids excessifs, et qui buvaient avec satisfaction de l'eau à la glace. Comme dessert on offrait le plus souvent des melons et des pastèques, et chaque fois, pour témoigner au médecin russe en quelle estime il le tenait, le khan détachait lui-même plusieurs tranches de ces fruits et les envoyait à son hôte par un *nouker* (page), bien que la table des Européens en fût amplement garnie.

Dès l'abord, le docteur fut frappé du grand nombre des domestiques ; il y en avait plus que de convives.

Outre les serviteurs qui surveillaient le service et le facilitaient, tour à tour venaient des gens dont l'unique occupation consistait à chasser les mouches, bien qu'il y en eût tout au plus une dixaine dans la salle.

Quand le souper fut terminé, le khan permit enfin au docteur de panser sa jambe malade et commanda ensuite à un de ses noukers de le conduire dans l'appartement qui lui était réservé.

Le nouker avait reçu l'ordre non seulement de faire le lit de l'étranger, mais de couvrir le docteur quand il serait couché et de ne le quitter que lorsqu'il serait

endormi, puis de venir aussitôt faire son rapport. Cette cérémonie se répéta tous les soirs. Pour ne pas retenir trop longtemps le domestique, le médecin éteignait sa lumière dès qu'il entrait dans sa chambre, et s'il voulait écrire la rallumait après le départ du Persan.

Quelques jours plus tard le khan se sentit mieux, et il chargea un de ses confidents, en signe de reconnaissance, de montrer tout son palais à l'Européen. Cet édifice occupe un vaste quadrilatère au milieu de la ville et comprend trois cours. Les appartements du khan donnent sur la cour principale, ornée d'un bassin avec jet d'eau. Tout près s'élève une tour à deux étages surmontée d'une coupole, et tandis que le haut de la tourelle est destiné aux invités, le bas tient lieu de prison. La plus grande salle du palais sert à la fois de salon, de salle de réception et à manger et de chambre à coucher estivale. Quelques chambres de l'appartement du khan ont des fenêtres donnant sur cette salle, afin que la famille de ce haut fonctionnaire puisse voir tout ce qui se passe en restant dissimulée derrière les vitres colorées et couvertes des mêmes dessins qui ornent les tapis persans.

La salle a l'aspect d'un musée; ses murs sont ornés d'une multitude d'immenses glaces et garnis d'une telle profusion de pendules, qu'on se croirait dans un entrepôt d'horlogerie et de miroiterie. Heureusement elles ne marchent pas; cependant le khan, pour montrer qu'elles sont en bon état, les fit toutes remonter, et ce fut un effroyable vacarme de coucous qui chantent, de serpents qui sifflent et de boîtes à musique. Dans une niche de cette vaste salle se trouve une grande table garnie de verreries, de vases à fleurs, de candélabres, de

flambeaux, et tout près, pêle-mêle, des meubles viennois et un grand portrait du shah brodé avec des morceaux de drap et de soie.

Les autres chambres du khan sont ornées de tapis, mais dans celles où il se tient de préférence on place des matelas, sur lesquels il se repose et invite ses hôtes à s'asseoir. Toutes ces chambres sont tendues de papier; M. Akhoun en vit une qui était tapissée de photographies et de chromos de fabrication moscovite. Il y avait des images de saints russes, des tableaux tirés de l'histoire sainte, des portraits de la famille impériale russe, ceux du shah, de sa famille, du khan et d'autres dignitaires en costumes variés, à côté de photographies de ballerines en différentes poses. Le cabinet de travail du khan est garni d'un grand nombre de livres.

A huit heures du matin toute la maison est éveillée, et déjà la foule se presse dans la cour et l'antichambre. Vers neuf heures le secrétaire du khan vient pour expédier les affaires, puis se présentent les *sartins* (chefs de village) qui seuls, avec le secrétaire, ont le droit de pénétrer chez le maître sans se faire annoncer. Personne, du reste, ne se fait annoncer, mais ceux qui souhaitent une audience entrent dans la cour et s'arrêtent devant la fenêtre du khan; après s'être profondément inclinés, ils attendent patiemment que celui-ci leur fasse signe par la fenêtre qu'ils peuvent monter. Alors l'élu gravit les marches du premier étage, fait un profond salut, et attend de nouveau que le khan l'invite à franchir le seuil de son appartement.

A une heure on sert le dîner, pour lequel le khan retient quelques invités. Le menu est invariablement tel que nous l'avons décrit. Après le repas, la plupart des convives sortent de la salle, et seuls les hôtes plus

honorés restent et on leur apporte de l'eau pour se rincer les mains et la bouche. Après avoir fumé le kalian, tous les invités prennent congé du khan et le palais tout entier est plongé dans un sommeil profond.

A cinq heures, le travail reprend, et le khan reçoit les gens des différents *aouls* (villages) qui lui apportent des *bechkechs* (présents). En général, ces villageois s'adressent d'abord au chef de police, qui les amène dans la cour et les range sous la fenêtre. Sur un signe du maître, le *ferach-bachi* se met à décliner à haute voix les noms des solliciteurs :

— Mechedi-Ali, fils de Houssein, de tel village, apporte au *serker* (le chef des affaires, tel est le vrai titre du khan) un mouton en *bechkech*.

Le khan accepte le cadeau, et à l'occasion le tourne en plaisanterie.

Une fois un Kourde, qui avait un procès engagé auprès d'un juge assis à ce moment aux côtés du khan, apporta un tapis. Le *serker*, après avoir écouté gravement la déclaration du chef de police, dit :

— Et moi je donne ce tapis au magistrat qui doit juger ton procès, et tu es sûr de le gagner !

Les prémices de la terre et du bétail doivent être apportés au khan, qui les distribue à ses courtisans.

Le soir, quand on allume les feux, le khan se renferme dans la vie privée. On se livre à des jeux, on fait venir des conteurs, qui amusent le maître et ses proches jusque tard dans la nuit.

MICHEL DELINES.

(*La suite prochainement.*)

A LA HATE

CROQUIS RUSSE[1]

Un soir, j'étais assis sur le seuil de la chaumière de mon ami Gawrilo et je conversais avec Daria, sa vieille mère. Soudain, au détour du chemin qui débouchait dans la rue du village, parut un paysan inconnu, aux cheveux tout ébouriffés. En se retournant, il nous vit, se dirigea vers la chaumière et lestement sauta de la charrette qu'il conduisait.

Il était pieds nus, et ses vêtements trop amples flottaient sur son corps; une chemise de toile assez sale, entr'ouverte, laissait voir sa poitrine brune; dans ses cheveux s'emmêlaient des brins de foin.

— Ohé, la tante! Pourriez-vous me dire où habite la fille la plus grêlée du village? demanda-t-il à Daria en précipitant ses paroles.

D'une manière générale, tous ses mouvements indiquaient un homme pressé et en même temps craintif.

[1] Nos lecteurs se souviennent certainement encore des articles: *Les confessions d'un médecin de nos jours* (avril à juin 1902) où notre collaborateur, M. Delines, leur a fait connaître le Dr Veressaieff, qui venait de se révéler écrivain de premier ordre. Le croquis que nous publions aujourd'hui est dû à sa plume. La traduction est de M. S. M. Persky.

— Dieu soit avec nous, prononça lentement Daria en ouvrant des yeux démesurés.... Pourquoi as-tu besoin de le savoir ?

— Il me faut la plus grêlée qu'il soit possible de voir ! On m'a dit qu'il y en avait ici....

Quelque chose passa dans les yeux rieurs de Daria : elle avait compris. Mais moi, je ne devinais pas ; je regardai le paysan avec étonnement, et il me sembla que je l'avais déjà rencontré quelque part.

— Il y en a, des grêlées, mon ami, répondit Daria en traînant sur les mots. Et toi-même, d'où viens-tu ?

— Moi, je viens de Malachowo.... Il y a quarante jours que ma femme est morte... j'ai trois enfants à la maison et il y a beaucoup à faire maintenant, tu le sais bien. Je ne puis pas me tirer d'affaire tout seul !

— Eh bien, voilà, tu vas aller chez Motka, la fille du sous-staroste.... Leur chaumière est à côté de la nôtre.

— Et tu crois qu'elle m'épousera ?

— Demande-le lui.... La voici justement qui revient du puits avec ses seaux. Quand elle passera là, devant nous, tu lui feras ta proposition.

— Ilia ! C'est bien toi ? dis-je au paysan.

D'un mouvement il arrêta sur moi ses yeux fureteurs.

— Ah ! ah ! docteur ! fit-il joyeusement, et les coins de ses yeux se plissèrent. Comment allez-vous ? quel plaisir de vous voir !

Il me tendit sa main, qui était toute couturée par la petite vérole.

— Ta Tatiana est morte ? demandai-je consterné.

— Oui, elle est morte, murmura-t-il. — On a célébré hier la messe ; il y avait quarante jours qu'elle était trépassée. Elle s'est alitée, et une semaine après, elle était dans le royaume des cieux.... Elle est morte, Tatiana !

L'année précédente, vers la fin de l'automne, j'avais couché une nuit chez Ilia, à Malachowo, et je me rappelais très bien

sa femme Tatiana. A côté d'Ilia, nerveux et agité, il était bizarre de la voir, lente et calme, avec ses yeux clairs et caressants.

Il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'elle était supérieure à son mari, et qu'il se soumettait volontiers à sa tutelle affectueuse et sûre.... Et elle était morte : voilà pourquoi il était si sale et si déguenillé.

Motka, une grosse fille trapue, de petite taille, se dirigeait vers la cour voisine, deux seaux suspendus à une palanche. Ilia jeta vivement les rênes sur le char et, ses vêtements flottant autour de lui, il courut au petit trot du côté de Motka.

— Fillette, eh ! fillette ! Tu es la plus grêlée du village ? lui demanda-t-il.

Motka déposa ses seaux à terre, regarda Ilia avec étonnement et prit tout à coup un air fâché, tandis qu'elle rougissait violemment.

— Ecoute, fillette, reprit Ilia d'un air affairé, un célibataire ne te prendra pas ; que ferait-il de toi ? tu es trop grêlée ! Mais moi, je suis veuf, j'ai trois enfants, un ménage bien monté, une vache, un cheval, et tout le reste.... Veux-tu m'épouser ?

Motka restait silencieuse et maussade.

— Pourquoi ne réponds-tu pas, fillette ? Est-ce que je t'ai offensée ? demanda Ilia tout perplexe.

Daria écoutait et se pâmait de rire.

— Va chez mon père ! répondit Motka à voix basse.

— Mais laisse ton père tranquille ! M'épouseras-tu, toi ?

— Mon père te le dira....

Ilia se frappa le côté :

— Tu répètes toujours la même chanson, « père et père ».... C'est à toi que je m'adresse.

— Eh bien, va au diable, paralytique déguenillé ! s'écria tout à coup Motka en colère. Et, saisissant les seaux, elle sortit impétueusement de la cour.

Ilia ouvrit de grands yeux, la suivit du regard et, grattant sa tête aux cheveux embroussaillés, il se rapprocha de nous.

— « Père, père, » elle ne sait rien d'autre! fit-il d'un air désenchanté. Il n'y en a pas de plus grêlée qu'elle et elle ne parle que de son père! Elle ne comprend pas qu'il faudrait lui offrir une bouteille d'eau-de-vie, à son père, et revenir encore, et puis... où prendrais-je le temps? Il y a beaucoup à faire, je suis pressé!

Il se moucha dans ses doigts, essuya sa main d'un air pensif au pan de son vêtement et soudain tressaillit:

— N'avez-vous personne d'autre ici? Non.... Alors, puisque c'est ainsi, il faut que j'aille à Taïdakowa; il y en a aussi des grêlées là-bas, à ce qu'on dit.... Portez-vous bien!

Il remonta sur son char, saisit les rênes et prit le chemin de Taïdakowa. Je le regardai partir avec un sentiment mauvais; je me souvenais des yeux clairs et caressants de Tatiana, morte depuis six semaines seulement.

Motka rentra dans la cour. D'un air renfrogné et méchant, elle s'arrêta pour considérer le nuage de poussière dorée soulevé par la charrette d'Ilia qui s'éloignait.

— Dis-moi, fillette, pourquoi as-tu repoussé cet épouseur? demanda innocemment Daria.

— Repoussé! Il est si laid lui-même, et ses premières paroles ont été pour me faire honte; il m'a dit: « Tu es la plus grêlée du village! »

La voix de Motka se mit à trembler, — était-ce de regret ou de chagrin? — Elle se détourna et quitta la cour.

A milieu du mois de juillet, je rentrais chez moi en voiture; je revenais de Toula, où j'avais passé une semaine. La moisson battait son plein. Le soleil venait de se coucher; vers l'ouest, tout l'horizon s'enveloppait, comme d'un brouillard, d'une poussière délicatement dorée; l'odeur du seigle mûr montait dans le crépuscule. L'étendue infinie des champs était toute parsemée de faucheurs en blouse et de moissonneurs; poussiéreux et couverts de sueur, ils travaillaient muets et concentrés. Il y avait comme quelque chose de stupidement autoritaire et de

lourd se dégageant de l'air brûlant, et les gens silencieux qui fourmillaient dans les seigles paraissaient être des esclaves poussés par une force puissante et impitoyable.

Il se faisait tard, à l'orient se dessina une bande d'un mauve pâle avec une bordure écarlate très atténuée : la première ombre de la nuit naissante. L'occident doré se ternissait, le ruban lilas devenait plus large et plus sombre à la fois, un grand calme se faisait et les paysans quittaient peu à peu les champs. Arrivée au quart du ciel, l'ombre venant de l'orient se fondit dans le firmament subitement obscurci ; les étoiles commencèrent à briller.

Mon cheval courait à toute vitesse sur la route unie, dans l'obscurité grise du soir. Des ravins s'exhalait une fraîcheur humide ; dans les villages que je traversais, les lumières étaient éteintes ; épuisés par la chaleur et le travail, gens et bêtes s'étaient doucement endormis.

Il était déjà tard dans la nuit quand je traversai Malachowo. Le village dormait d'un sommeil de mort. Tout à coup, à la dernière chaumière, près de la haie, je remarquai une forme noire ; elle allait et venait lentement le long de la vigne, avec un dandinement lent et uniforme.... Etait-ce vraiment Ilia ? C'était sa chaumière, et la semaine précédente, en traversant également de nuit Malachowo, je l'avais aperçu assis sur le talus et berçant un marmot. J'arrêtai mon cheval.

— Est-ce toi, Ilia ? criai-je à l'homme.

— C'est moi, répondit-il brièvement dans l'ombre.

Je descendis de voiture et m'approchai de lui. Dans ses bras, sous son sarrau qu'il avait rejeté sur son épaule, il tenait un petit enfant au maillot.

— Eh bien, tu n'as donc pas encore trouvé de femme jusqu'à présent ? demandai-je.

— Point de femme ? Au contraire. Dieu merci, l'affaire s'est arrangée à Taïdakowa. J'ai une femme maintenant, une bonne femme, et habile à l'ouvrage. Que Dieu en donne une pareille à chacun !

— Pourquoi promènes-tu le bébé ?

— Il n'est pas habitué à elle, répondit-il à contre-cœur.

Je me penchai sur l'enfant.

— Mais il dort ! m'écriai-je.

— Qu'il dorme ! marmotta Ilia.

— Que tu es drôle ! Tu ferais mieux d'aller dormir toi-même, tu dois être fatigué après ton travail. Et il vaut mieux aussi que le petit soit couché.

Ilia resta silencieux.

— Ce n'est pas pour lui que je me promène... c'est pour moi... prononça-t-il enfin d'une voix émue.

Je le regardai, étonné. Le visage d'Ilia était triste, extraordinairement concentré. Et la lumière se fit dans mon esprit. Je compris que les jours de moisson prenaient à Ilia toutes ses pensées et toute son âme; alors, au lieu de se reposer, il se promenait dans les vignes, seul avec l'enfant, pendant les courtes nuits d'été, pour se livrer librement à ses souvenirs et à son chagrin.

Dr VERESSAIEFF.

CHRONIQUE PARISIENNE

L'été en hiver. — Les Humbert en deçà des Pyrénées. — L'opinion européenne et la presse française. — Une nouvelle école poétique. — Au musée Dutuit. — Livres.

Un météorologiste improvisé nous annonça, dès les premiers froids de l'hiver, que les saisons, longtemps interverties, allaient reprendre enfin leur cours normal, l'éruption de la Martinique ayant eu pour effet, disait-il, de réparer le trouble causé par celle de Krakatoa. La période du jour de l'an a réduit à néant cette ingénieuse hypothèse. Nous avons traversé une quinzaine pendant laquelle on se serait cru en été. Après deux mois remplis du bruit des tisonniers et des seaux à coke, on a cessé brusquement de faire du feu dans les cheminées. La chaleur des calorifères, que l'on allumait par habitude, celle des vêtements d'hiver, que l'on ne pensait point à quitter, sont devenus intolérables. Le soleil lui-même a prodigué ses rayons durant de longues heures. Bref, c'était à croire le mois de janvier supprimé pour tout de bon, et on l'aurait cru en effet, si la vue des arbres dépouillés de leurs feuilles et la brièveté du jour ne nous eussent avertis que tout cela n'était qu'une trêve.

— Ce n'est pas seulement la température qui s'est montrée intempestive. L'arrestation à Madrid de la famille Humbert-Daurignac s'est produite au moment qu'il n'eût point fallu; non point, croyez-le bien, que j'aie fait une maladie de n'avoir pu courir après les épreuves de ma dernière chronique, laquelle, huit jours après l'évènement, en était encore à l'attendre et déplorait qu'il n'eût point encore éclaté: le lecteur est indulgent à ces bévues, parce qu'il se les explique. Mais je songe à

notre presse, qui, cette fois-ci, n'a vraiment pas eu de chance. Cette affaire considérable lui tombe à une époque où elle ne manque de rien, où sa pâture est plutôt trop abondante. En été, elle se meurt d'inanition; le poulailler, nettoyé jusqu'à son dernier grain, n'offre plus que des cailloux et des débris de plumes; elle n'en continue pas moins à glousser et à chanter pour faire croire qu'elle est amplement pourvue, mais cette attitude ne trompe personne. Quelle bonne aubaine c'eût été pour elle, si les Humbert avaient attendu cette saison pour se faire arrêter! Mais vous ne la connaîtriez pas, si vous croyiez qu'elle se doute le moins du monde de son infortune. Elle s'est jetée sur sa nouvelle proie avec une ardeur que ne tempérait aucune arrière-pensée. Le premier émoi passé, elle est revenue à sa nourriture courante, mais elle surveille l'autre du coin de l'œil et la couve du regard, parce qu'elle y sent une pitance assurée pour un bon trimestre et peut-être au delà.

Malgré cela, l'affaire Humbert paraît tenir actuellement plus de place à Madrid qu'à Paris. Cela s'explique: Madrid, d'abord, a des loisirs que n'a point Paris, et puis cette ville a été le théâtre de l'arrestation, le lieu où l'affaire s'est réveillée d'une manière dramatique, romanesque, bien faite pour frapper l'esprit des foules. Ici, l'on en voudrait presque aux escrocs de s'être laissé pincer; ils ont perdu par là tout prestige. De l'inconnu et de l'inaccessible, où notre imagination les plaçait et les grandissait, les voici échoués au quai de l'Horloge. Ils sont pris; leur aventure devient banale. Elle laisse sans doute entrevoir dans l'avenir des épisodes intéressants, mais il nous faut patienter. La presse, en attendant, s'est emparée de tout ce que n'a pu soustraire à son ardeur indiscrète une instruction qui s'annonce longue et laborieuse. En ouvrant son journal chaque matin, on pouvait s'offrir la lecture du petit dialogue qui avait eu lieu la veille entre le juge et les inculpés. Nous avons même appris que Mme Humbert entra gaiement dans le cabinet de M. Leydet, comme jadis dans le salon de son hôtel, et lui tendit une main qui ne

fut point refusée. Cette petite scène a donné lieu à une foule de commentaires. Peut-être n'y a-t-il là que pure invention de journalistes; on ne conçoit guère, en effet, que le greffier pousse l'oubli de ses intérêts jusqu'à fournir à la presse des instantanés où figurerait la silhouette du juge qui l'emploie. Mais, en ce cas, pourquoi le juge ne dément-il point une nouvelle qui porte à sa dignité une si grave atteinte? Elle n'était donc point fausse, et le cas dans lequel le magistrat s'est mis est malaisé à justifier. La présomption de culpabilité qui existe, malgré tout, à l'égard du prévenu rend difficilement admissible l'idée d'une poignée de mains entre lui et son juge, et il est vraiment trop commode d'expliquer ce geste par le fait que tous deux sont « du monde. » Si ceux dont il s'agit sont, en effet, du monde, s'ils ont le sens des distances et des convenances, ce n'est pas ici du moins qu'ils l'ont prouvé.

Comme cela ne pouvait manquer, ce gros événement, — je ne parle pas de la poignée de mains, mais de l'arrestation elle-même, — a eu son écho sur les boulevards, dans les petites baraques qui s'y installent à l'époque des étrennes. Il est arrivé à point pour fournir aux marchands de jouets un excellent moyen de rafraîchir et de revernir des articles qui, d'une année à l'autre, reviennent toujours un peu les mêmes. Il suffit pour cela d'une nouvelle étiquette empruntée à l'actualité, d'un nouveau nom donné au même bonhomme mécanique qui reparaît tous les ans; l'acheteur parisien aux ressources modestes n'en demande pas plus, il est le premier à s'amuser de l'emplette qu'il destine à autrui.

— C'est d'ailleurs dans la rue, qui chez nous ne manque jamais de s'en emparer, que le côté anecdotique et tristement humoristique des causes célèbres et des grands scandales semble trouver en fin de compte le cadre qui lui convient. Mais il n'en serait point ainsi, si les journaux ne commençaient par mâcher la besogne, comme on dit, aux innocents loustics qui font profession d'exploiter la gaieté parisienne. Or, nos feuilles publiques ont une tendance, contre laquelle elles se garderaient bien de lutter, à faire une place trop considérable

au gros fait divers, et la chronique du mal sous toutes ses formes, qu'il s'agisse de crimes ou d'escroqueries, vient sans cesse nous priver d'informations qui seraient plus édifiantes et plus utiles, et aussi plus variées. J'ai suivi avec intérêt, dans la *Revue bleue*, les résultats de l'enquête dirigée par M. Frédéric Loliée sur « l'opinion européenne et la presse française. » Il s'est adressé à divers directeurs ou collaborateurs des principaux quotidiens d'Europe et leur a demandé leur sentiment sur la façon dont notre presse s'acquitte de sa partie dans le concert universel. Les réponses de MM. Secretan, Blowitz, Séménoff, Pavlowsky, Téodor Wolff, Marc Debrit, Teodor Herzl, Fullerton, Carrillo, etc., sont, à peu de chose près, toutes les mêmes. Ils commencent par éliminer la presse provinciale et circonscrivent la question autour de la presse parisienne, la seule, d'après eux, qui compte en France. Ils accordent à celle-ci les plus brillantes qualités, ne tarissent pas d'éloges sur son allure vivante et primesautière, sur le talent de ses journalistes. Elle occupe dans le monde, selon M. Pavlowsky, du *Novoié Vremia*, une « place exceptionnelle; » elle transforme tous les événements en des événements « humains. » Mais lui et ses confrères constatent que nos journaux semblent peu préoccupés de renseigner leurs lecteurs sur les choses de l'étranger. M. Teodor Wolff, du *Berliner Tagblatt*, étend cette remarque au delà des faits politiques; il déclare que les Français sont mal instruits par leur presse de « l'évolution artistique et littéraire des autres peuples; » si le public français, dit-il, aperçoit de temps à autre, dans le livre ou au théâtre, les œuvres de l'étranger, « il n'est nullement *préparé* à les comprendre. »

Vous souvient-il d'un poète scandinave qui vint, il y a environ deux ans, à Paris, où l'on jouait un drame de sa façon, et qui n'attendit pas la première représentation pour récuser bien haut la critique parisienne, totalement incapable, selon lui, de juger l'œuvre d'un étranger? et vous rappelez-vous qu'il partit de là pour généraliser, pour nous dire que la France, dédaigneuse de ce qui se passait ailleurs, avait élevé

autour d'elle un « mur de Chine? » Peut-être, si M. Björnson n'avait point fait, en s'en allant, claquer les portes, s'il s'était exprimé à notre endroit avec plus de mesure, eussions-nous examiné d'un peu plus près ses assertions; peut-être même en eussions-nous reconnu l'exactitude. Voyez, en effet, ce qui se passe pour l'enquête européenne de M. Loliée. Sur la trentaine de publicistes étrangers qu'il a consultés, il ne s'en est trouvé aucun qui n'ait jugé la presse française avec la plus parfaite courtoisie. Aussi les critiques qu'ils nous ont adressées ont-elles rencontré chez nous le meilleur accueil; nous les avons écoutées avec attention et, je l'espère, avec profit, et nous ne songeons nullement à les réfuter, car nous sommes bien obligés de reconnaître qu'elles sont l'expression de la vérité même. Or ils n'ont pas dit autre chose que ce qu'avait dit M. Björnson.

— Moins remarqué peut-être du grand public, mais plus bruyant dans l'intention de son auteur, le petit manifeste du poète Fernand Gregh, que le *Figaro* publia, a droit à une mention spéciale dans une revue des derniers événements. Un mot lâché, une discussion imprudemment engagée par un publiciste fit juger à M. Gregh, poète de talent d'ailleurs, que l'heure était venue de descendre dans l'arène et de proclamer la naissance d'une nouvelle école de poésie. On connaissait déjà cette école. On savait que tout un essaim de jeunes hommes, fatigués du symbolisme et de ses symboles, de ses ténèbres, de ses brumes et de son mystère, épris de lumière et d'action, de fraternité, de solidarité et de justice, avaient pris pour règle de ne point tenir leur art à l'écart de la vie, de le mêler au contraire à la lutte sociale, de le plonger aux flots de la joie et de la douleur humaines, qui contiennent, il faut le reconnaître, un fonds inépuisable d'éléments de beauté. Nous savions tout cela, mais il manquait encore à cette école poétique un état civil; le manifeste de M. Fernand Gregh est venu l'en pourvoir.

L'*humanisme* : c'est ainsi qu'il la baptise. Quant aux écoles précédentes, elles sont assez malmenées, comme il arrive dans

tout manifeste. M. Gregh ne se contente pas de résumer son opinion sous cette forme : « Nous voulons réaliser une poésie humaine après la poésie trop strictement artiste du Parnasse ou trop obscurément abstraite du symbolisme. » Il prend encore ces deux écoles l'une après l'autre, dans leur ordre historique, et dresse contre elles un réquisitoire où il montre que toutes deux avaient assurément des qualités, mais qu'à ces qualités s'opposaient des défauts qui les empêchèrent de devenir l'école idéale. Mais quelle école peut se dire idéale et définitive ? L'assurance de ces faiseurs de manifestes est vraiment admirable. Ils nous promènent à travers un champ de bataille et, après avoir compté les morts, ils s'arrêtent, sortent un papier de leur poche et nous lisent une déclaration comme quoi ils sont immortels. Il semble cependant que le spectacle qui les entoure, et sur lequel ils ont eux-mêmes appelé notre attention, devrait mêler un peu de scepticisme à leurs ambitieux projets. Eh bien non! ils vivent « comme s'ils ne devaient jamais mourir. » Il y a aussi quelque chose de singulier dans ce besoin de tuer ce qui n'est plus. L'école symboliste a joué son rôle ; elle a dit ce qu'elle avait à dire, et son principal poète, M. Henri de Régnier, est peut-être le seul grand poète français, avec Lamartine et Vigny, qui ait *toujours* écrit de la poésie vraiment *poétique*, ce qui n'est pas à dédaigner. Il faut donc la saluer dans sa retraite et non point l'y poursuivre pour lui donner un coup de grâce dont la nécessité ne se fait point sentir.

Un manifeste de l'école humaniste est enfin quelque peu prématuré. Elle n'a point encore produit de ces œuvres qui s'imposent et autorisent leurs auteurs à proférer de fières paroles et à écrire leur *préface de Cromwell*, pas plus d'ailleurs que cette autre école, dite *naturiste*, qui est furieuse parce que l'autre lui a volé son programme. Ce dernier, en attendant les œuvres, est assez séduisant. C'est bien celui qui convient à la poésie du vingtième siècle, et il cadre assez avec l'ère de solidarité qu'on nous annonce. Mais que nos humanistes y prennent garde : toutes les muses n'ont point la taille de la muse amé-

ricaine d'un Walt Whitman, l'*humaniste* par excellence; il est à craindre qu'elles ne se jettent point impunément dans la mêlée de la vie. Celles des symbolistes trouvaient un précieux abri dans leur tour d'ivoire, ou, comme l'appelle M. Gregh, dans leur « tour d'ébène. » Et je vous assure qu'il n'y faisait point si noir; l'obscurité frappait ceux qui venaient du dehors, mais, s'ils restaient, l'illusion s'effaçait bientôt, tout s'éclaircissait, et l'on goûtait alors des joies d'art exquises. Trop de clarté comme trop d'action nuisent à l'art. Les plus belles intentions poétiques risquent fort ainsi de tourner à la prose. *Desinit in piscem*. Il est à souhaiter que les nouveaux poètes ne se laissent point imprudemment glisser sur la pente qui les conduirait plus tard à troquer leur lyre contre un mandat de député.

— Loin de ces champs de bataille, de ces manifestes, de ces polémiques, de ces discussions où se prépare l'avenir, et où l'on risque de payer d'un mal de tête ou d'une extinction de voix la joie esthétique des futurs dilettantes, il est une retraite bien calme qui vient de s'ajouter à celles où l'on peut à Paris contempler la beauté créée par les siècles passés. La collection d'œuvres d'art léguée à la ville par Auguste Dutuit a été installée au Petit-Palais. Elle se compose de merveilleux bibelots de toutes les époques et de tous les styles, de livres admirables et de tableaux signés des meilleurs maîtres; mais le catalogue du musée n'est point encore imprimé, je n'ai donc pu lui consacrer que des visites superficielles. Tel qu'il est, d'ailleurs, il n'est pas au complet et ne le sera jamais: les trente mille estampes qui s'ajoutent à la collection ne peuvent être exposées que par lots successifs.

On vient beaucoup au musée Dutuit. Le superbe local où il est installé n'y est pas pour rien, non plus que le bel escalier de pierre du Petit-Palais, dont on aime à gravir les marches. Quant à la collection elle-même, elle invite le visiteur à une longue et fructueuse flânerie parmi ces vitrines gardiennes d'objets précieux, tandis que l'épais tapis rouge étouffe les pas et que le frou-frou des robes se mêle au murmure discret des

conversations. On souhaiterait seulement un peu plus de jour; celui qui tombe du velum est insuffisant, et les chefs-d'œuvre de l'art humain n'ont jamais trop de lumière pour exprimer toute leur richesse. N'en accusons que le ciel d'hiver et prenons patience jusqu'au printemps.

— J'ai rendu compte ici, l'an dernier, d'un livre de M. de la Sizeranne dont un chapitre entier était consacré à l'*esthétique des batailles*[1]. La librairie Hachette, qui avait édité ce livre, publie cette année, dans le format grand in-8°, un superbe volume: *La guerre racontée par l'image*, dont l'idée semble avoir été empruntée au précédent. Il en est l'illustration naturelle, et avec surabondance, puisqu'il renferme 300 gravures et 20 planches en taille-douce, où les trois arts plastiques sont représentés.

Il faut s'y résigner: la guerre et ses horreurs, ses barbaries d'un autre âge, les haines qu'elle exaspère, n'ont pas cessé d'avoir un public, à côté de l'*Image de la femme* ou des *Portraits de l'enfant* que nous donna précédemment la maison Hachette. Ma remarque, toutefois, est d'une portée générale. La *Guerre racontée par l'image* ne saurait être confondue avec les innombrables livres d'étrennes par lesquels on continue à flatter chez l'enfant nos goûts ancestraux et surannés de carnage et de tuerie, et cela, chose étrange, à une époque où la paix universelle commence à compter en tous pays de si nombreux et actifs partisans. La *Guerre racontée* contribuerait plutôt, comme *musée* de la guerre, à faire de ce fléau une chose à reléguer dans la lointaine perspective du passé.

— *Capitaines courageux*, une histoire du Banc de Terre-Neuve, par Sir Rudyard Kipling, roman traduit de l'anglais par L. Fabulet et L. Fountaine Walker (in-8°, Hachette; nombreuses gravures). Ce livre a paru pour le jour de l'an, mais trop tard pour figurer, dans ma dernière chronique, à sa place parmi les livres d'étrennes. Il est de premier ordre, et les aventures du jeune Harvey intéresseront tous les lecteurs, car elles sont racontées par un écrivain de génie dont l'imagination re-

[1] *Le miroir de la vie* (in-12, Hachette).

construit la réalité dans ses détails les plus fuyants, par un don très rare d'observation intuitive.

— Les représentants de la presse étrangère, comme on l'a vu plus haut, reprochent à la nôtre avec quelque raison de négliger l'histoire contemporaine des autres pays. La librairie Armand Colin comble cette lacune depuis quelques années par une série de publications auxquelles vient de s'ajouter un nouvel ouvrage: *Questions extérieures*, par Victor Bérard (in-12). Le lecteur y retrouve, complétés, d'attachants articles de la *Revue de Paris* et s'y familiarise agréablement et utilement avec les grandes questions politiques qui se partagent actuellement l'attention des peuples.

CHRONIQUE ALLEMANDE

La situation politique. — Victoire du gouvernement dans la bataille des tarifs. — La méthode de M. de Kardorff. — Déclarations des professeurs Mommsen, Laband et von Liszt. — Les discours d'Essen et de Breslau. — Leur répercussion dans les milieux ouvriers et au Reichstag. — Une lettre du prince impérial. — Les raccommodages du comte de Bulow.

Voici deux mois que, pour des raisons personnelles à votre collaborateur, la *Bibliothèque Universelle* n'a pas contenu de chronique allemande. Il ne m'est pas possible de reprendre tous les événements qui ont signalé cette période relativement longue. Mais la vie publique allemande y a été si agitée, si tumultueuse et parfois si passionnée, les résultats acquis ont une telle importance, qu'une récapitulation sommaire s'impose.

— La grande bataille des tarifs s'est terminée par une victoire complète du gouvernement. Victoire remportée sur les agrariens extrêmes qui, à la dernière heure, ont vu sombrer presque toutes leurs prétentions et se sont, en partie, ralliés de mauvaise grâce aux chiffres proposés par les gouvernements

confédérés. Victoire, — remportée après une lutte non moins âpre, — contre les partis de gauche, libéraux et démocrates-socialistes, qui défendaient le régime commercial, œuvre capitale des quatre années où le général Caprivi fut chancelier. Le gouvernement est lié, pour la négociation des futurs traités de commerce, par des tarifs minima relativement élevés, soit sur les produits agricoles, soit sur certains produits manufacturés qui avaient à redouter la concurrence étrangère. Les orateurs du gouvernement ont répété sur tous les tons qu'au delà de ces chiffres ils ne pouvaient plus songer à négocier, entre autres vis-à-vis de l'Autriche et de la Russie. Pourront-ils aboutir avec ces chiffres ? Ils le croient. Des hommes très compétents en doutent. C'est le secret de demain et je ne prétends pas en percer le mystère. Mais une chose est certaine : les futurs traités de commerce, s'ils sont conclus, élèveront de beaucoup les barrières qui séparent l'Allemagne des autres peuples ; la vie en sera immanquablement renchérie et nous verrons s'ouvrir une phase économique nouvelle, dont les partisans convaincus de la liberté d'échange ne peuvent attendre une amélioration.

— Et ce n'est pas le seul résultat fâcheux des violents débats qui se sont déroulés au Reichstag en novembre et décembre de l'année dernière. Ils ont eu sur notre situation politique une répercussion vraisemblablement durable.

Les diverses péripéties du débat sont dans toutes les mémoires. Après s'être démenés avec leur violence accoutumée, les agrariens se sont tout à coup assoupis. Et ce sont les partis de gauche qui ont pris le devant sur le champ de bataille parlementaire. Ils ne pouvaient compter sur un succès remporté par les arguments, même les meilleurs, car le parti-pris de la majorité était définitif, et, vis-à-vis de gens décidés à faire prévaloir leurs intérêts d'individus ou de classe, la dialectique la plus serrée, quand elle invoque l'intérêt public, reste un vain bruit. C'est pourquoi une fraction des libre-échangistes avaient formé le dessein de prolonger le débat de façon à lasser leurs

adversaires et à empêcher le Reichstag de délibérer, faute du quorum. Ils ont obstinément poursuivi cette tactique. A quoi les partis de droite ont répondu par la désormais célèbre proposition de Kardorff. Ils ont réuni en un seul article de loi les mille positions du tarif et obtenu que le Reichstag les votât en bloc. La minorité abusait de son droit de discussion. Quant à la majorité, elle est, pour aboutir, résolument sortie du droit et a déchiré le règlement du Reichstag. Cela n'a pas été sans des colères que les échos prolongent encore.

— En dehors du parlement, Mommsen a d'abord pris la parole. Il est à cette heure le plus illustre des Allemands. Certes, nul n'est moins suspect au point de vue national et impérialiste. Le germanisme n'a pas de champion plus ardent et la couronne impériale n'a pas de dévot plus fidèle. Il est l'un des auteurs intellectuels de l'unité allemande et c'est précisément pour cela que l'illustre vieillard est remué jusqu'aux entrailles par ce qui se passe. Dans un article de la *Nation*, que tous les journaux ont reproduit, il a dénoncé ce qui venait de se passer au Reichstag comme le premier acte d'une entreprise réactionnaire destinée à ruiner l'ordre constitutionnel. Il s'agit de tout subordonner, même le trône impérial, à une coalition d'intérêts égoïstes, conduite par les junker prussiens d'un côté, par les prêtres catholiques de l'autre. Tout est perdu si l'on n'oppose pas à cette coalition d'éléments rétrogrades la coalition des éléments progressistes de la nation. Il faut que tous fassent cause commune, sans excepter les démocrates-socialistes, qui représentent actuellement la presque universalité du prolétariat. « Bebel a de l'intelligence pour six junker qui seraient les lumières de leur parti, » écrivait Mommsen. Et rien n'est plus faux que de considérer les ouvriers comme formant un parti subversif, contre lequel il est légitime de se liguer.

Sans aller aussi loin, le plus célèbre interprète du droit public allemand, le professeur Laband, dont les conservateurs aimaient jusqu'ici à citer les oracles, a tenu un langage analogue. « La proposition Kardorff, a-t-il dit, violait le règlement du Reichstag. Son vote est une menace pour les minorités.

Toute majorité pourra désormais les réduire au silence, par un simple artifice de procédure, et empêcher que les dispositions d'une loi soient discutées l'une après l'autre. On aurait pu appliquer la même méthode au budget, ou au code civil, et les voter en bloc.... »

Enfin, un troisième professeur, M. von Liszt, de Berlin, voit la cause de tous les maux dans la division des libéraux, morcelés en petits groupes rivaux. Il ne fait pas, comme Mommsen, appel aux socialistes, il voudrait réunir tous les libéraux en un grand parti actif et homogène. Pourquoi les pouvoirs publics prendraient-ils souci de leur faire des concessions quand ils ne représentent aucune force? Des intérêts de classe ont soudé les conservateurs en un seul bloc; la passion confessionnelle cimente les éléments très divers qui forment le centre catholique. Pourquoi le sens de la liberté n'opérerait-il pas le même miracle chez ceux qui le possèdent?

Et sur ces trois articles, signés de noms retentissants, on discute à perte de vue.

— Pendant ce temps, l'empereur ne perd pas une occasion de s'affirmer et d'intervenir personnellement dans la lutte des partis. Les discours d'Essen et de Breslau, à propos de feu Krupp, ont eu le plus fâcheux lendemain. Il adjurait les ouvriers de renier leurs représentants socialistes, parce que le *Vorwärts* avait lancé en Allemagne des accusations scandaleuses contre le défunt roi des canons et occasionné ainsi sa mort.

« Des années durant, a dit l'empereur aux ouvriers de Breslau, vous et vos frères allemands, vous vous êtes laissé induire en erreur pas les agitateurs socialistes. Ils vous ont fait croire que le seul moyen d'améliorer votre sort était d'appartenir à leur parti. C'est un absurde mensonge et une grande erreur.

» Ils ont essayé de vous exciter contre vos patrons, contre les autres classes, contre le trône et l'autel, tandis qu'avec effronterie ils vous dépouillaient, vous terrorisaient, non pour votre bien, mais pour semer la haine entre les classes.

» Ils répandent de lâches calomnies, pour lesquelles rien

n'est sacré. Ils s'attaquent au plus sublime de ce que nous possédons ici-bas, à notre honneur d'hommes allemands.... »

Jamais, dans les temps modernes, souverain ne s'est déchaîné avec autant de violence contre une partie de ses sujets. Et, n'oubliez pas, le parti socialiste est le plus nombreux de tous les groupements politiques de l'empire. Il a obtenu plus de deux millions de suffrages aux dernières élections, c'est-à-dire qu'un électeur allemand sur trois lui donne sa voix.

Et l'occasion de cette éloquence emportée était bien mal choisie. Il s'est vérifié que ce n'était point le *Vorwärts* qui, le premier, avait traduit en allemand les accusations portées depuis plusieurs mois contre Krupp par des journaux napolitains, mais bien une feuille catholique d'Augsbourg. Et, après une première enquête, le parquet a renoncé à les poursuivre, sous des prétextes qui n'ont donné le change à personne sur les motifs de sa prudente et rapide retraite.

Comme pour aggraver la faute, soit à Breslau, soit à Essen, soit à Stettin, les ouvriers ont été contraints par leurs patrons à signer des adresses de soumission à l'empereur, où ils déclaraient rompre à jamais avec les meneurs socialistes. Ceux qui refusaient leur nom étaient renvoyés. Cela est allé si loin que les ouvriers des chantiers maritimes *Vulcan*, à Stettin, ont protesté. Plus de mille d'entre eux se sont réunis et ont osé télégraphier au souverain : « L'adresse envoyée en notre nom à V. M. est une tromperie. Nous n'avons signé que pour échapper aux représailles de l'administration du Vulcan, dont nous avons eu déjà l'occasion d'éprouver les procédés arbitraires. Nous considérons comme un devoir de loyauté de le faire savoir à V. M. »

De plus, une élection ayant eu lieu à Breslau même, immédiatement après le discours impérial, les voix socialistes ont sensiblement augmenté.

La harangue dont j'ai reproduit les principaux passages, ainsi que celle que Guillaume II avait auparavant adressée aux ouvriers d'Essen, avait été reproduite au *Moniteur de l'Empire* comme un acte public. Aussi le plus modéré des

chefs socialistes, M. de Vollmar, a-t-il cru pouvoir en parler au Reichstag. Le président, comte Ballestrem, qui avait évidemment reçu sa consigne de très haut, l'a immédiatement interrompu.

— M. Krupp, a-t-il dit, était un particulier et rien de plus. Les suspicions et accusations dont il a été l'objet au moment de sa mort étaient d'ordre exclusivement privé. Les manifestations de deuil et de sympathie, de qui qu'elles vinssent, revêtaient le même caractère. Je ne tolérerai pas qu'on en parle au Reichstag et vous invite à vous conduire en conséquence.

— Je n'ai pas l'intention de toucher un seul mot du cas personnel à M. Krupp, a répondu M. de Vollmar. Je veux seulement discuter ici deux discours qui ont été publiés en forme authentique par le *Moniteur de l'Empire*. J'ai l'intention de montrer quelles sont les conséquences politiques de ces discours....

— Je maintiens ma décision, a interrompu sèchement le comte Ballestrem. Les discours qui ont été prononcés en cette triste circonstance appartiennent au domaine privé, même s'ils ont paru au *Moniteur de l'Empire*.

— Je renoncerai, naturellement, puisque vous m'y contraignez, à user de ce que je considère comme un droit, a conclu M. de Vollmar. Mais je dois constater que le président a renoncé au principe que lui-même avait formulé en termes exprès, soit que les discours de l'empereur sont des actes publics, dont le chancelier est responsable, quand ils ont été publiés au *Moniteur de l'Empire*. Dans les discours que j'ai mentionnés, notre parti a été publiquement injurié.

— Je ne tolérerai pas qu'on critique plus longtemps mes ordres, a été la réponse du président.

Pourtant, ils sont critiqués et jugés par la presse entière, à l'exception de quelques feuilles d'extrême droite. Je ne pense pas qu'il soit possible de différer d'avis sur cet incident, que j'ai rapporté tout au long parce qu'il est très caractéristique de la situation constitutionnelle de l'empire. Le souverain descend dans la mêlée et attaque à fond celui-ci ou celui-là. Qui

dit inviolabilité, dit neutralité. Guillaume II sort complètement de la neutralité, mais entend rester inviolable.

— Et voici que l'empereur n'est plus seul dans ces manifestations impulsives, qui sont un cauchemar pour les ministres. Déjà son fils, le prince impérial, l'imite. Il était allé chasser à Œls, en Silésie, avant son voyage à la cour russe. Là une soi-disant délégation ouvrière est venue le haranguer. L'héritier du trône a répondu par une lettre publique dans laquelle il pastiche le style paternel : il félicite les gens d'Œls de ce qu'ils se rallient au mouvement « qui aujourd'hui se fait sentir dans tous les pays allemands.... Vous prouvez ainsi, ajoute-t-il, que jamais vous n'avez eu et que jamais vous n'aurez rien de commun avec ces misérables qui ont osé toucher à l'honneur d'un vrai Allemand.... » C'est de Krupp qu'il s'agit. On peut se demander s'il est bien indiqué de compromettre déjà un jeune prince, né le 6 mai 1882, qui portera un jour la couronne, dans les bagarres politiques quotidiennes. Ses propos n'ont d'importance que parce qu'il est placé sur les marches du trône, car il ne serait pas encore même électeur, s'il était un simple Allemand. Tous les partis devraient l'entourer de la même confiance et du même respect. En rendant cela impossible, c'est au principe monarchiste qu'on porte préjudice.

Dans un article mordant de la *Nation*, le député libéral Barth déplore qu'on ait supprimé l'antique institution des fous de cour, qui, en riant, faisaient entendre la vérité aux monarques et grâce auxquels des échos de l'opinion publique parvenaient jadis jusqu'à ceux-ci.

— Le chancelier est un habile courtisan et il est douteux qu'il exerce vis-à-vis de son maître le droit de critique dont il s'est targué dans un de ses derniers discours au Reichstag. Mais il est aussi un tacticien politique expérimenté; il ne se dissimule pas les côtés troublants de la situation et il s'est appliqué, au cours du débat du budget, qui se poursuit encore à l'heure où je vous écris, à apaiser les inquiétudes qui se manifestent de divers côtés. Ses déclarations ont frappé par leur

accent presque libéral. Mais elles sont en contradiction choquante avec les faits. Le comte de Bülow dissimule l'évidence sous sa spirituelle et aimable ironie. « On parle d'absolutisme. Le mot lui-même n'cst pas allemand. C'est une chose asiatique. Chez nous personne n'a jamais pensé à rien de semblable. Notre empereur a une puissante nature. Elle le pousse à manifester ses sentiments. C'est son droit, comme celui de ses sujets. C'est un grand avantage pour son peuple. Nos voisins nous l'envient, et nous ne voulons pas un souverain qui soit une ombre, mais un souverain en chair et en os.... »

Et sur tous les sujets sa méthode est la même. Il a paru préoccupé de calmer même les colères des socialistes. C'est sans doute pour cela qu'il a lu un rapport du prince Radolin, ambassadeur d'Allemagne à Paris, renfermant un chaud éloge de M. Millerand. « Son but, dit le diplomate, est de relever la condition des classes inférieures, ce qui ne plaît pas à la bourgeoisie.... — Comme chez nous, ont interrompu les socialistes. — C'est curieux, a riposté avec à-propos et adresse le chancelier, l'empereur dit exactement la même chose. Il l'a écrit de sa main en marge. Je peux vous le montrer. » Et voici Guillaume II convaincu par son premier ministre de penser parfois à l'unisson du parti qu'il traitait à Breslau dans les termes qu'on a pu lire. Quant à M. de Bülow, il est bien trop avisé pour se permettre jamais, vis-à-vis de n'importe quel groupe, des paroles blessantes. C'est le secret des succès parlementaires qu'il remporte. Par malheur, les faits sont plus forts que les phrases. Ils percent malgré lui la trame de ses habiles harangues. A l'entendre, tout marche à souhait, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur; la satisfaction du peuple est générale et aucun point noir n'est à l'horizon. Il n'y a que les Polonais qui ont décidément trop d'enfants, tandis que les Allemands n'en ont pas assez. Mais laissez passer quelques années, et les procédés doux et intelligents des autorités prussiennes les auront germanisés jusqu'aux moelles....

Cet optimisme souriant vaut au chancelier des salves d'ap-

plaudissements nourris. Mais, quand il s'est tu et qu'on réfléchit froidement à ce qu'il a dit et à ce qu'on voit, on se rend compte que le portrait qu'il peint de la situation est plus agréable que ressemblant.

CHRONIQUE ANGLAISE

Le grand *Durbar*. — M. Chamberlain en Afrique. — Exposition de l'Académie royale. Les découvertes en Crète. Minos buvait-il du thé? — L'école historique d'Oxford. — J.-R. Green.

Le *Durbar*, à Delhi, et le voyage de M. Chamberlain au sud de l'Afrique sont les deux événements saillants du jour. Le premier a fourni aux journalistes à deux sous la ligne l'occasion d'user tant d'encre à décrire les éléphants monstres et les splendeurs orientales que je ne me sens nullement pressé de marcher sur leurs traces. Mais, certainement, ce dut être un spectacle impressionnant que cette réunion, dans l'ancienne capitale des grands Mogols, des dignitaires de tous les nombreux états de l'Inde, pour rendre hommage, de si loin, à leur nouveau souverain d'Europe, représenté officieusement par son frère, le duc de Connaught, et officiellement par le gouverneur-général vice-roi de l'Inde, lord Curzon. On se rappelle que lorsque, il y a quelque vingt-cinq ans, notre feue reine prit le titre de *Kaisar-i-Hind*, cela souleva une violente opposition et les quolibets des radicaux, mais peu d'entre eux, j'imagine, sauf ceux qui éprouvent le besoin de défendre à tout prix leur politique d'alors, refuseraient aujourd'hui d'admettre que cet acte a été un succès, en ce qu'il a sanctionné un fait accompli et tendu à fortifier et à consolider la notion de la suprématie britannique aux Indes. Il va de soi que la foule des politiciens et autres Anglais de haut rang, riches et fashionables, qui étaient accourus pour voir la cérémonie, ne

l'ont pas regretté et ont pu se faire une brillante idée de notre empire d'Orient. Mais ce que l'on voudrait savoir, c'est ce que pensaient au-dedans d'eux-mêmes les princes hindous et les indigènes, qui ne diffèrent pas moins entre eux que de nous par leur degré de civilisation. Malheureusement, on n'en sait pas grand'chose. Cela a étonné et bien amusé les Anglais assistant à la revue des troupes natives, — qui leur semblaient des restes du moyen âge, avec leurs armures et leurs costumes pittoresques, quelques-unes même armées d'arcs et de flèches, — de les voir défiler au son des plus récentes créations des cafés chantants de Londres. D'où peut venir ce curieux indice de l'infiltration aux Indes des idées occidentales? Peut-être des jeunes Hindous qui viennent à Londres faire leurs études, surtout de droit et de médecine, en si grand nombre qu'un légiste de mes amis prétendait que la bibliothèque des avocats, à Lincoln's Inn, avec ses rayons poudreux, lui rappelait le Sahara: région desséchée, pleine de noirs habitants! Car, hélas! malgré l'injure lancée à lord Salisbury il y a quelques années, à propos d'une remarque de lui mal interprétée, le commun des Anglais persiste à traiter les Hindous de « noirs. » Il y a cependant assez de vrais Africains à Londres pour, sans compter les Hindous, justifier la plaisanterie de mon ami. Il arrive même qu'on y voie la face d'ébène d'un natif de Libéria ou de la Côte d'Or grimacer sous la perruque de crin blanc qui est l'insigne professionnel des avocats anglais; mais la plupart de ces jeunes gens, sitôt leurs études achevées, retournent chez eux pour pratiquer.

Quant au voyage de M. Chamberlain en Afrique, on le suit avec grand intérêt, en se disant que c'est un homme d'expérience, qui fera bien ce dont il s'est chargé, et que nos affaires sont en bonnes mains.

Une autre chose dont on parle beaucoup ici, c'est le passage des Dardanelles par des torpilleurs russes. Ils prenaient sans doute le chemin le plus court pour se rendre au Durbar! Sinon, pourquoi ont-ils franchi ce détroit défendu? C'est la question qu'on se pose en vain. Si les Russes ont le droit de passer, les

autres nations devraient l'avoir aussi. Mais qu'est-ce qu'en diraient nos amis ?

— L'Académie royale a fait cet hiver une innovation qu'on ne peut qu'approuver. Il y a, comme d'habitude, une belle exposition de vieux maîtres anglais et étrangers. Cette année, les Anglais prédominent; on peut admirer une collection spéciale des œuvres de Richard Wilson, décédé en 1782, qui peignait surtout des paysages italiens, dans le genre de Claude Lorrain, où il obtenait de beaux effets de ciel, mais d'une composition artificielle et un peu lourds dans les premiers plans. Deux salles sont remplies des toiles de quatre artistes, morts il n'y a pas longtemps : Brett et Henry Mowe étaient peintres de marines, Vicat Cole peignait des paysages anglais et Corbet de poétiques vues de Toscane. Une autre salle est consacrée tout entière aux peintures ensoleillées du Hollandais A. Cuyp ; enfin, je mentionnerai encore une collection d'œuvres variées de Véronèse, Guido Reni, Rubens, Rembrandt, Reynolds, Romney, Constable, etc., auxquelles il vaudrait la peine de s'arrêter un instant. Mais je vous ai parlé d'une innovation, et il faut bien que j'y arrive. C'est une salle pleine de photographies et de reproductions, — dont quelques-unes sont dues à un artiste suisse, M. E. Gilliéron, — des découvertes faites à Cnossos, en Crète, par M. Arthur Coans. On y voit le trône de Minos, les ouvrages de Dédale, le labyrinthe d'Ariane. Nous assistons là aux débuts de la théogonie grecque, qui étaient déjà passés à l'état de mythes au temps d'Homère. Dans ces trois dernières années, on a mis au jour les restes d'un vaste palais qui couvrent deux hectares et plus. Les fondations en datent de dix-huit cents ans avant Jésus-Christ, comme le démontrent des bas-reliefs égyptiens qu'on y a trouvés, et ce palais n'est que la copie revue et augmentée d'un autre plus ancien, qui, toujours d'après les bas-reliefs égyptiens, doit remonter à trois ou quatre mille ans avant notre ère. On suppose qu'il fut détruit vers 1500, et sauf une petite partie réoccupée temporairement, il n'a plus été habité.

En présence d'une si haute antiquité, on est surpris de ren-

contrer des preuves d'une civilisation très avancée. Le palais est bâti sur une grande échelle. La salle du conseil renferme le trône sur lequel siégeait le grand juge et législateur; des celliers, disposés en rond, sont pleins de grosses jarres; des escaliers de pierre conduisent aux étages supérieurs, dont il subsiste des restes, entre autres d'élégantes salles de bain, où l'eau montait par un ingénieux système de conduites; d'autres aménagements hygiéniques ne le cèdent en rien à nos installations actuelles les plus perfectionnées. Il y a aussi beaucoup d'œuvres d'art très variées : des fragments de peintures murales; des reliefs en plâtre, parmi lesquels on remarque des têtes de taureaux, qui pourraient bien être la représentation du véritable Minotaure; des sculptures en marbre, en particulier une tête de lionne; des débris de statuettes d'ivoire habilement travaillées; des camées, des intailles, des émaux, des pierres précieuses, de l'orfèvrerie; une table à jeu délicatement incrustée; des vases ornés d'élégants lys traités d'une manière assez naturaliste; enfin, deux coupes richement décorées, juste de la grandeur et de la forme de nos tasses à thé modernes, et un petit pot assorti. Voilà qui nous amène à une curieuse question : Minos buvait-il du thé? Plusieurs raisons tendraient à faire croire que oui. Mais je ne puis m'y arrêter aujourd'hui, car l'habitude de boire du thé est en relation si intime avec l'état moral et social d'un peuple que cela entraînerait toute une dissertation. Peut-être aurai-je l'occasion d'y revenir, et de vous montrer Minos à un *five o'clock*.

— Une des gloires de la littérature anglaise durant la seconde moitié du dix-neuvième siècle a été l'école de savants historiens du moyen âge appartenant à l'université d'Oxford. Examen consciencieux des sources originales, attention particulière vouée aux développements constitutionnels et sociaux, exactitude dans le récit, telles sont les principales qualités de cette école dont le Dr Stubbs (à la fin de sa vie évêque d'Oxford) est peut-être le plus éminent représentant, bien que d'autres soient plus lus et plus connus; parmi ces autres, citons E. A. Freeman, l'historien de la conquête normande, qui a aussi étu-

dié les institutions de la Suisse, et Bryce, dont *Le saint empire romain* est un des rares essais couronnés qui aient pris droit de cité dans notre littérature, avec, naturellement, des adjonctions et des améliorations. Je recommande toujours ce magistral ouvrage comme la meilleure clef à l'histoire constitutionnelle de l'Europe au moyen âge et comme un excellent stimulant à l'étude de l'histoire en général.

Dans l'énumération des gloires de l'école d'Oxford, il ne faut pas non plus oublier Creighton, dont les œuvres, bien que ne faisant pas autorité comme celles de tels de ses collègues, sont cependant très instructives et intéressantes ; comme Stubbs, en assumant, en qualité d'évêque, la direction d'un diocèse, il se priva des loisirs nécessaires pour continuer ses recherches historiques. Une chose digne de remarque, c'est que Creighton, que sa charge d'évêque de Londres a tué dans la force de l'âge, sera cité par la postérité surtout comme l'apologiste des papes de la Renaissance, en particulier Alexandre VI et Léon X, qui, certes, ne se fatiguèrent pas à remplir leurs devoirs ecclésiastiques. Mais il fut toujours un esprit conciliant, cherchant à aplanir les divergences de vues. De là, peut-être, son succès comme évêque et son charme comme homme.

— J'ai été entraîné à parler de l'école d'Oxford par la lecture d'un délicieux volume de lettres du plus brillant de ses représentants, John-Richard Green, lettres précédées d'une esquisse de sa vie par M. Leslie Stephen (Londres, Macmillan, 1901). Nous voyons s'y dérouler la paisible existence d'un savant pauvre, à l'intelligence vive, faible de santé, sans cercle de famille, mais cœur chaud, avide d'amitié et d'affections domestiques, et s'ouvrant sans réserve à ses amis, avec pas mal de paradoxes plaisants, pour ceux qui aiment ce genre d'esprit. Dans ses lettres à son intime, le professeur de géologie Boyd Dawkins, il saute des temps préhistoriques à son humble vie de vicaire d'une paroisse de l'East-End, profondément intéressé par les problèmes sociaux qui s'offrent à chaque pas dans la classe des ouvriers et des prolétaires, mais en observant, pour les noter ensuite, les côtés humoristiques, de ce regard critique

particulier à un homme que sa tâche journalière de pasteur rebuta peu à peu, et qui finit par l'abandonner, ébranlé dans sa foi et dans sa santé.

Avec Freeman, Green discutait des questions historiques. C'est à lui, passablement plus âgé, qu'il devait d'avoir pris conscience de sa valeur, et il lui témoignait sa gratitude et son admiration, mais cela ne l'empêchait pas de critiquer les œuvres de l'historien avec une franchise qui ne devait pas être toujours du goût de celui-ci, habitué à ne pas ménager les autres. Là nous trouvons d'intéressants détails sur la genèse de la *Petite histoire du peuple anglais*, qui du coup, en 1874, mit son auteur hors de pair. Un éminent écrivain le déclara même « le plus grand historien anglais après Gibbon. » Ayant été présenté à Tennyson, le poète le complimenta avec sa brusquerie ordinaire : « Voilà au moins quelqu'un de vivant! lui dit-il. Je suis heureux de faire votre connaissance. Vous avez autant de vie que d'éclat. » Le fait est que cet ouvrage, vigoureux et brillant, s'attachant plus aux progrès sociaux, intellectuels et matériels du peuple qu'aux événements politiques et à la conduite personnelle des rois, eut un succès comme on n'en avait plus vu depuis Macaulay. La vente fut énorme. Il n'en pas été fait moins de 27 réimpressions et nouvelles éditions en Angleterre, plusieurs en Amérique (pour lesquelles Green n'a pas touché un sou), et il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. On dit même qu'il s'en prépare une traduction en chinois. Il en existe, je crois, deux en français, une de M. Monod (1888) et une de Mme Hunt (Paris, 1885), avec un avant-propos de M. Yves Guyot. Mais celle-ci n'embrasse que la seconde partie de l'ouvrage, — depuis la révolution de 1688, — que l'on considère en général comme inférieure à la première. Green l'écrivit en effet avec moins de soin, talonné qu'il était par sa santé de plus en plus chancelante. Cela me remet en mémoire un amusant incident qui se passa lors d'un examen oral à Oxford peu après l'apparition de l'ouvrage. Green était au nombre des examinateurs. Un de ceux-ci demanda d'une voix tonnante au candidat : « — Où

avez-vous pris, monsieur, la déplorable opinion sur le bon roi Georges III que vous exprimez dans votre travail ? » Le malheureux jeune homme rougit, regarde tantôt l'un, tantôt l'autre des membres du jury, et reste coi. La question lui étant reposée, il saisit un bout de papier et le tend à l'examinateur après y avoir griffonné à la hâte : « C'est une citation du livre de M. Green. »

Plus tard, Green trouva moyen de récrire son ouvrage, avec plus de développements, et raya du titre le mot « petite, » qui m'avait toujours fait un effet bizarre sur un volume de 600 pages, d'impression très serrée, bien que je connaisse un étudiant qui, à la veille de ses examens, l'a lu en deux jours. Green publia encore des études séparées sur plusieurs périodes anciennes de l'histoire d'Angleterre et fut le premier à organiser une de ces séries d'ouvrages élémentaires qui sont presque trop nombreux à l'heure qu'il est. Tout cela en dépit de la phtisie, qui le minait, et ne tarda pas à l'emporter, le 7 mars 1883, à l'âge de 45 ans. S'il avait vécu aussi longtemps que Gibbon, et dans la situation de fortune nécessaire à un historien, — il ne connut l'aisanee que dans ses dernières années,— qui sait si l'œuvre immortelle achevée à Lausanne n'eût pas été éclipsée par la sienne ?

CHRONIQUE RUSSE

Le deuxième centenaire de la presse. — Dans le « ravelin Alexis. » — Nos nationalistes et les conséquences de la guerre du Transvaal. — Les bulletins de santé du comte Léon Tolstoï. — Procès de l'officier Sietzinski. — Un collaborateur de la *Novoïe Vremia* à Genève. — Les aliénés en Sibérie. — Saison artistique. — Une première de M. Maxime Gorki.

Le deuxième centenaire de notre presse, qui tombait le 2 janvier, n'a pas, avec raison, provoqué beaucoup d'enthousiasme parmi nos écrivains. On s'était d'abord proposé dans

notre *royaume* des lettres, — je n'ose pas dire république, — de célébrer ce grand événement par une fondation quelconque. Mais l'organe libéral de Moscou, les ***Rousskia Viedomosti***, a judicieusement fait observer que le deuxième centenaire de la presse russe est plutôt une fête bibliographique, car jusqu'à la seconde moitié du dix-neuvième siècle aucun journal russe ne pouvait légitimement s'intituler organe de l'opinion publique. Ce n'est qu'en 1865 que les journaux russes ont pour la première fois obtenu le droit de publier des articles politiques.

En effet, comme la plupart de nos institutions, la presse en Russie a été créée par un ukase de Pierre le Grand. Voici ce fameux document, qui a été promulgué les uns disent le 16 décembre 1702, les autres le 2 janvier 1703 :

« Le grand monarque ordonne qu'on publie les actes qui doivent être communiqués à l'armée. Et pour faire cette communication, ordonne qu'on publie un journal. »

Cet ukase a été le berceau de notre presse. Aussi dans les ***Viedomosti***, fondés par Pierre le Grand, on ne trouvait que des articles ainsi conçus :

« A Moscou, on a de nouveau fondu quatre cents canons de cuivre. »

« A Moscou, du 24 novembre au 24 décembre sont nés 386 enfants des deux sexes. »

« On écrit de Perse : le tsar des Indes a envoyé en cadeau à notre grand monarque un éléphant et beaucoup d'autres choses. »

Certes, de nos jours il y a un semblant de presse en Russie, cependant nos journaux doivent continuer à ne point s'écarter des ordres que de nouveaux ukases leur intiment sans cesse. Tout journaliste qui voudra exprimer sa pensée personnelle suivra sur les routes de la Sibérie les Novikov, les Karazine, les Tchernichevski. Si l'empereur Nicolas II avait vraiment à cœur de faire entrer la Russie dans la voie de la presse libre, il devrait par un nouvel ukase lever l'arsenal des peines qui, depuis deux siècles, pèsent en Russie sur toute manifestation de la pensée. Si au moins cette presse muselée avait assuré

l'ordre et la sécurité de l'empire ! Mais, au contraire, en aucun pays on n'a vu pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle autant d'assassinats politiques qu'en Russie. Quoi qu'il en soit, la muselière n'a pu empêcher Tolstoï de devenir le maître absolu de la pensée russe. Heureusement, l'opinion européenne le préserve des persécutions qui étaient le lot de ses devanciers et dont *Les antiquités russes*, une revue historique, nous donnent quelques exemples dans des mémoires intitulés *Le ravelin Alexis*.

— Le « ravelin Alexis » fait partie de la forteresse Pierre et Paul et a toujours servi à l'internement des condamnés politiques. L'auteur de ces mémoires, un ancien fonctionnaire de la forteresse, raconte la vie, dans ces casemates, de Tchernichevski, de Pissarev et d'un mystérieux numéro 17 dont le nom, comme celui du Masque de fer, est resté inconnu jusqu'à ce jour, même au directeur de la prison. Le numéro 17 était un bel homme, de haute taille, âgé d'une trentaine d'années. Personne n'a pu savoir pourquoi il avait été jeté dans le ravelin. « On ne l'interrogeait pas, on ne l'a jamais conduit devant un juge, et il est resté dans le souterrain, quand tous les autres condamnés ont été pour quelque raison envoyés ailleurs. »

L'auteur des mémoires était chargé de lire tous les manuscrits que les écrivains emprisonnés avaient été autorisés à écrire pendant leur incarcération. Il raconte qu'un jour Tchernichevski prit la résolution de se laisser mourir d'inanition. Les sentinelles et le directeur de la prison s'en aperçurent les premiers, en remarquant que l'écrivain était devenu pâle et maigrissait à vue d'œil. Il répondait cependant à tous ceux qui s'informaient de sa santé qu'il se portait bien. Il avait l'air de manger toute la nourriture qu'on lui donnait, mais le quatrième jour, après la première alerte, les sentinelles avertirent le directeur que la cellule n° 9 exhalait des odeurs de pourriture. On perquisitionna dans le cachot de Tchernichevski et l'on découvrit que tous les aliments solides qu'on lui portait étaient enfouis sous le sol, et que les liquides étaient jetés par la fenêtre. Il était évident qu'il avait résolu de se laisser périr.

Ni les instances du directeur, qui était un homme de cœur, ni les menaces de la troisième section ne réussirent à le dissuader de son projet. On continua pourtant à lui apporter chaque jour sa ration. Tchernichevski n'y touchait pas, mais buvait deux verres d'eau. Ainsi passèrent neuf jours; le dixième, on ne sait par quel motif, le prisonnier se ravisa et toucha aux aliments. Deux semaines plus tard il était entièrement remis et commença à écrire son célèbre roman : *Que faire ?* Voilà dans quelles conditions a été conçue et écrite une des œuvres qui ont le plus fortement impressionné la jeunesse russe de cette époque.

— Nos nationalistes continuent à discourir sur l'attitude de la Russie pendant la guerre du Transvaal. Un certain Paul Tolstoï, qui n'a rien de commun avec le grand Tolstoï, très mécontent de la neutralité que notre gouvernement a observée, déclare dans la *Novoïe Vremia* que l'attente de nos diplomates sera déçue : « Si pacifique que soit l'attitude de la Russie, l'Angleterre redoutera toujours sa puissance et par conséquent n'entretiendra que des sentiments hostiles à son égard. Bien que nous ayons gardé la neutralité, tandis que les Etats-Unis et l'Allemagne exploitaient à leur profit les revers de l'Angleterre, celle-ci conserve des relations beaucoup plus cordiales avec ces deux puissances qu'avec la Russie. »

M. Paul Tolstoï ne peut pas comprendre comment le gouvernement russe a laissé l'Allemagne s'emparer du chemin de fer de Bagdad, qui assure à cette puissance une situation prépondérante à Constantinople en amoindrissant la Russie politiquement, stratégiquement et économiquement, car cette ligne fera concurrence au Transsibérien. S'il a compté sur l'aide de l'Angleterre dans sa lutte contre l'Allemagne, il peut déjà voir combien ses prévisions sont peu fondées. L'Angleterre fera des concessions à toutes les puissances sauf à la Russie.

Admirez la logique de ce raisonnement ! La Russie n'a pas su empêcher l'Allemagne de s'emparer des chemins de fer de Bagdad, entreprise soutenue d'ailleurs par des capitaux fran-

çais, et la faute en est à l'Angleterre! Il ne vient pas à l'idée de nos nationalistes de se demander quelle aurait bien pu être la situation de la Russie, si elle n'avait pas observé une stricte neutralité. Il est probable qu'alors l'Allemagne ne se serait pas contentée des chemins de fer de Bagdad. Mais nos anglophobes ont besoin de manger de l'Anglais tous les jours, et il faut bien qu'ils l'accommodent à une nouvelle sauce.

— Si quelques princesses ne sont pas fâchées que la presse batte la grosse caisse autour d'elles, le comte Léon Tolstoï vient d'adresser à un journal de Moscou une lettre pour demander à la presse de s'occuper de lui le moins possible. Voici cette lettre caractéristique :

« Monsieur le rédacteur, vu mon âge et mes maladies, qui ont laissé des suites, il est hors de doute que ma santé ne peut pas se rétablir et qu'au contraire mes maux s'aggraveront. Je pense que les bulletins sur mon état de santé peuvent peut-être intéresser quelques personnes, mais en deux sens absolument opposés ; en tout cas, en ce qui me concerne, l'insertion de ces bulletins dans les journaux m'est parfaitement désagréable. Je prie donc les journaux de bien vouloir à l'avenir s'abstenir de toute indication de ce genre. »

Il va sans dire que je me conformerai au vœu du grand écrivain, mais je dois reconnaître que la plupart des journaux russes refusent de tenir compte de cette demande, prétextant que les innombrables admirateurs de Tolstoï ne peuvent pas être laissés dans l'ignorance de l'état de santé d'un homme qui leur est si cher.

— Il n'y a pas longtemps, je vous ai entretenus, à propos de la malheureuse affaire Grimm, de la décadence morale qui s'est manifestée dans notre armée. Le procès de l'officier Sietzinski, que vient de juger le conseil de guerre d'Odessa, révèle des mœurs déplorables. Sietzinski était besogneux ; un jour il fit venir chez lui le soldat Podolski, et le dialogue suivant, qu'on croirait emprunté à une comédie de Becque, s'engagea entre le chef et son subordonné :

— Ecoute, Podolski, je sais que tu as de l'argent. J'en ai

besoin.... J'ai mon mobilier au dépôt de la gare et je n'ai pas encore pu le retirer. Veux-tu me prêter cinquante roubles ? Je m'engage à te les rembourser en trois mois à raison de vingt roubles par mois.

— Votre noblesse, répondit le soldat, je ne peux pas prêter de l'argent, car je n'en possède pas: ma femme a quelque chose, mais elle ne pourrait pas vous prêter plus de trois à cinq roubles et sans intérêts.

— Trouve-moi de l'argent où tu voudras, il m'en faut, j'en ai besoin, répondit l'officier.

Podolski n'ayant pas réussi à trouver la somme requise, son chef le fit venir plusieurs fois pour lui réitérer sa demande. Enfin il le fit même appeler au jardin public, où Podolski jouait en sa qualité de musicien militaire, pour lui dire catégoriquement :

— Si dans trois jours tu ne m'apportes pas, chez moi, la somme que je te demande, gare à toi, je te poursuivrai impitoyablement pour la moindre peccadille.

Mais cette menace resta sans résultat. Aussi, quelques jours plus tard, les autorités militaires firent une perquisition chez Podolski, sous prétexte qu'il avait volé l'uniforme d'un de ses camarades. Heureusement pour le soldat, on ne trouva aucune trace de recel. Néanmoins Sietzinski, en le rencontrant, l'injuria et lui dit :

— Eh bien, quoi ? Je t'ai attrapé, il va t'en cuire maintenant. Tu as encore une année de service, et moi je te ferai envoyer pour deux ans dans un bataillon disciplinaire.

— Excusez-moi, votre noblesse, répondit le soldat, je ne suis pas un voleur, on n'a rien trouvé chez moi.

— Tu peux être sûr que je te réglerai ton compte, et ton capitaine, qui fait des affaires avec toi, ne te sauvera pas !...

— Mon capitaine, votre noblesse, n'emprunte de l'argent à personne, et surtout pas à moi, et vous, votre noblesse, vous m'avez deux fois menacé parce que je ne peux pas vous prêter de l'argent. Je porterai plainte.

— Imbécile que tu es, répondit l'officier, avant que tu aies

pu formuler ta plainte, j'enverrai un rapport sur ton compte.

En effet, trois jours plus tard, Sietzinski rédigea un rapport dans lequel il accusait le soldat d'insubordination et d'outrages à son supérieur. Mais le procureur, après une enquête scrupuleuse, mit le soldat hors de cause et fit passer l'officier devant un conseil de guerre sous l'inculpation d'avoir voulu extorquer de l'argent à un subordonné. Il va sans dire que l'officier nia ces faits. Il jura que, s'il avait commis un acte si déshonorant, il ne comparaîtrait pas à cette heure, mais depuis longtemps se serait rendu justice à lui-même. Aussi les juges le reconnurent-ils coupable de s'être adressé à un subordonné pour emprunter de l'argent, mais écartèrent la charge d'extorsion. Sietzinski ne fut condamné qu'à deux semaines d'arrêts. Le seul côté consolant de cette affaire, c'est qu'à présent le soldat russe peut tout de même obtenir justice. Il y a quelques années, « pour l'honneur de l'uniforme, » le pauvre soldat eût été impitoyablement sacrifié, et l'officier indélicat aurait pu continuer impunément ses extorsions.

— Un collaborateur de la *Novoïe Vremia* a fait il y a quelque temps un séjour sur les rives du Léman et il communique ses impressions à ses lecteurs. Quelques-unes seront, je crois, de nature à vous surprendre. D'abord, le nationaliste russe ne peut se consoler de ce que le général Rath, qui a fait sa carrière en Russie, ait donné à Genève son beau musée, au lieu d'en faire hommage à l'empire moscovite. Le second grief part d'une bonne âme; ce loyal sujet du tsar plaint les Genevois parce qu'ils manquent de liberté : ils ne peuvent pas avoir de bonnes allumettes, ils ont des agents de police en bourgeois, chose inconnue en Russie, tout le monde le sait, et, ce qui prouve bien leur état de sujétion, ils placent à l'entrée de toutes leurs rues et de leurs promenades des écriteaux portant : *Défense...* et *Interdit sous peine d'amende....*

Tout de même ce voyageur, qui daigne compatir au manque de liberté dont souffrent les pauvres Genevois, convient que nulle part en Russie on ne peut vivre aussi confortablement que dans la cité de Calvin :

« Tout en ce lieu est accommodé pour le confort des fortunes moyennes, tout le monde vit ici comme un être humain! On ne peut pas croupir à Genève, ainsi que le font nos pauvres, parce que le dernier ouvrier, la dernière cuisinière sans place y vit encore comme un être humain! » Voilà pourtant une légère compensation.

— Depuis quelques années, Tomsk, une des plus grandes villes de la Sibérie, possède une université. Un professeur de la faculté de médecine, le Dr Molotkov, s'est préoccupé du sort des aliénés en Sibérie. Il a découvert des actes de cruauté à côté desquels les récentes révélations sur les *manicomi* de Venise paraissent bien pâles.

Dans un village il trouva un fou, Alimassov, qui était enchaîné depuis dix-huit ans. Lorsque le docteur pénétra dans le cabanon où les parents du malheureux le tenaient lié, il fut un moment avant de pouvoir surmonter la suffocation qui résulta pour lui de l'air nauséabond de ce réduit. Alimassov, à ce moment, vociférait contre des gamins qui le taquinaient à travers la fenêtre. Le médecin s'approcha de lui et lui serra la main. Il vit aussitôt la chaîne courte partant du mur et attachée à une ceinture de fer passée directement sur la peau. D'une saleté repoussante, vêtu d'une chemise déchirée et placé dans l'impossibilité de faire un mouvement, Alimassov ne pouvait pas non plus s'étendre à cause des immondices qui l'entouraient. Il passait jour et nuit assis sur un tronc de bois coupé, qui figurait un siège, ou debout.

— Qui donc êtes-vous? demanda-t-il lorsque le médecin s'approcha de lui et commença à l'examiner.

Ayant appris que cet inconnu était un docteur venu de loin pour le secourir, le pauvre homme s'écria :

— Si tu es médecin, retire-moi ces chaînes et conduis-moi dans ma maison.

Il indiqua dans quelle direction il voulait aller.

— Là est ma famille, mes petits-enfants, ajouta-t-il d'une voix rauque.

Il se trouvait dans un moment de lucidité, et le médecin

fut tout heureux d'accéder à sa demande. Avec un marteau il détacha facilement l'anneau qui rivait le malheureux au mur. Il eut un moment la crainte que celui-ci, se sentant libre, ne s'enfuît et qu'on ne pût pas le rattraper. Mais Alimassov, s'écartant du mur, souleva la chaîne de ses mains et resta immobile. Le docteur le prit par le bras et le conduisit dehors, dans la cour inondée de soleil.

Ebloui par la grande lumière, qu'il n'avait pas revue depuis tant d'années, Alimassov se couvrit les yeux des deux mains et tomba par terre, criant :

— Oh ! que j'ai peur du soleil, il y a si longtemps que je ne l'ai vu !

Quelques instants après il se releva, et avec l'aide du médecin se dirigea vers sa maison. Lorsqu'il y entra, il se laissa choir convulsivement sur le sol et sanglota en tremblant de toute la masse puissante de son corps. Il parlait sans cesse, prononçant des paroles incohérentes, au milieu desquelles revenait pourtant toujours le refrain : « C'est ma maison, c'est ma maison ! »

Il était évident qu'Alimassov, malgré le déséquilibre de son cerveau, avait conscience de son retour à son foyer et de sa terrible maladie.

Le Dr Molotkov retira ainsi les chaînes à sept fous, et ses collègues en délivrèrent une vingtaine. Dans la plupart des cas, les malades étaient enchaînés comme Alimassov, mais quelquefois ils étaient rivés au sol par les pieds. On en trouva un lié par les jambes et les bras. Ces traitements barbares sont dus non seulement à l'ignorance des populations, mais au manque d'asiles et à la mauvaise réputation, méritée, du peu qui en existe.

Quand le docteur offrit à une vieille femme, jouissant d'une grande aisance, de délivrer son mari des chaînes et de l'envoyer dans un hospice, elle s'écria, terrifiée :

— Pourquoi veux-tu le rendre encore plus malheureux ? Ici il est avec nous, nous sommes ses parents, nous lui voulons du bien !

Ces révélations ont vivement ému chez nous l'opinion publique, mais il est peu probable que cet état de choses s'améliore de si tôt. Depuis plusieurs années le Dr Paul Jacobi, l'auteur du remarquable traité sur les *Principes de la psychiatrie administrative*, a soumis aux zemstvos un projet de réforme des hospices d'aliénés, mais le manque de liberté paralyse l'action de nos conseils généraux, malgré toute leur bonne volonté et leur désir d'accomplir de sérieuses réformes.

— Et pendant que de telles cruautés subsistent toujours, comme si c'était dans l'ordre des choses, à Saint-Pétersbourg et à Moscou, la saison théâtrale bat son plein. La musique prime tout. Nous avons eu les premières de deux opéras de Rimsky-Korsakov, *Servilia* (dont l'action se passe dans les premiers temps de l'ère chrétienne) et *Kotcheï l'immortel* (conte populaire). Je peux seulement constater aujourd'hui que cette dernière œuvre a obtenu un succès éclatant.

Le chef d'orchestre du Théâtre-Marie, M. Napravnik, un compositeur tchèque très distingué, nous a donné la première de sa *Francesca da Rimini*, œuvre joliette, mais sans grandeur, et qui ne fait pas oublier l'admirable poème symphonique de Tchaïkowsky sur le même sujet.

La Société philharmonique a fêté le centenaire de sa fondation par un grand concert, sous la direction de M. Nikisch, venu de Berlin pour cette solennité.

Très suivis ont été également les concerts populaires organisés par M. Auer, l'incomparable violoniste, avec le concours de M. d'Albert. Les deux dernières semaines le public s'est littéralement emballé pour le pianiste Hoffmann, une individualité musicale vraiment très remarquable, et pour Ian Koubelick, le nouveau Paganini. Comme aux beaux jours de Paderewski et de Rubinstein, l'enthousiasme de certains auditeurs et surtout de certaines auditrices est monté à un tel diapason, que la vie des artistes était en danger. Il a fallu littéralement arracher le jeune Koubelick des bras de ses trop nombreuses admiratrices, qui allaient l'étouffer.

— Heureusement, M. Gorki est déjà plus âgé et beaucoup plus corpulent que le frêle virtuose, mais lui aussi a dû se défendre contre l'emballement trop exubérant des Moscovites lors de la première représentation de sa nouvelle pièce *Au fond* (*Na dnie*). Je n'ai pas assisté à cette représentation, mais je connais la pièce et je dois dire que je suis loin de partager cet enthousiasme. Je n'incrimine pas le manque complet d'action, les drames d'Ibsen en sont souvent dépourvus, mais le grand créateur scandinave sait au moins nous présenter des aspects de l'âme humaine, que nul avant lui n'a fouillée si profondément. Vous chercherez en vain cette profondeur d'observation chez Gorki, car il n'est rien moins que philosophe. Malheureusement, ses admirateurs tiennent à le faire passer pour tel et proclament que depuis longtemps aucune œuvre russe n'a si violemment protesté contre l'humiliation de la dignité humaine. La seule excuse de l'engouement pour ce drame, qui dans le reste de l'Europe ennuierait profondément, est notre triste situation civique ; nulle part, en effet, la dignité humaine n'est humiliée comme dans notre malheureux pays. Aussi est-il bon de rechercher tout prétexte pour la relever, au moins sur la scène.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'entreprise yankee. — Encore le tramway. — Dernières inventions. — Le problème de la circulation à New-York. — Nécrologie : Thomas. B. Reed. — La musique. — Un Titien pour un dollar.

Si elle continue comme elle a commencé, l'année 1903 promet de voir s'accentuer dans de belles proportions l'envahissement du vieux monde par l'industrie américaine. Le bilan de ces quelques dernières semaines nous montre les entreprises les plus disparates effectuées par des ingénieurs yankees, simul-

tanément, dans les contrées les plus diverses. Au sud de l'Afrique, c'est une brasserie de 2 millions de francs montée de toutes pièces à Durban par un architecte de New-York; à Ceylan, des maisons de commerce de quinze étages élevées par des constructeurs de Chicago ; à Londres même, les plus grandes presses d'Europe vont être fournies au *Daily Chronicle* par une maison de Pittsburg, au prix de 2 500 000 francs; et ne voit-on pas le roi Edouard en personne payer son tribut à l'industrie du cousin Jonathan en commandant ses moteurs d'automobile à l'usine Westinghouse? L'Inde, de son côté, fait faire aux Etats-Unis ses ponts métalliques; enfin, s'il faut en croire des bruits qui courent, certains de nos nababs des voies ferrées escomptent déjà la disparition des omnibus moribonds de Paris et projettent de les remplacer par des lignes à trolley, ce qui n'empêche pas d'ailleurs ces messieurs de se préparer à établir des tramways électriques suburbains entre Jérusalem et Bethléem.

Aussi les feuilles jingoïstes répètent-elles sur tous les tons, — ce qui n'est peut-être pas très poli pour le reste du monde: — « l'ingénieur américain est le missionnaire d'une nouvelle croisade, une croisade de civilisation utilitaire et de progrès industriel. »

Toutefois, il y a une ombre au tableau. Lorsque l'on considère la situation des pays limitrophes, le Canada et le Mexique, par exemple; que l'on voit le Dominion se couvrir d'établissements et de railroads américains ; que l'on songe qu'au Mexique il n'y a pas moins de 30 millions de dollars placés par les capitalistes de New-York, Boston ou Baltimore dans les entreprises de la seule ville de Monterey, alors la croisade en question prend un aspect quelque peu menaçant et on peut se demander si nos bons amis de l'autre côté du Saint-Laurent et du Rio-Grande ne considèrent pas le nouveau missionnaire avec la même anxiété que témoignent aujourd'hui les Français à l'égard des missions britanniques d'Algérie et de Madagascar....

— Si l'on entre dans le détail de cette invasion des autres

continents par les Américains, le tramway se présente au premier plan. Il y a longtemps que cette invention anglaise est devenue une des caractéristiques de l'industrie des Etats-Unis : on se rappelle que dès 1867 le premier omnibus sur rails de France, circulant entre Paris et Versailles, s'abritait derrière le nom ronflant de « chemin de fer américain. » De nos jours, il est certain qu'aucune nation n'a développé davantage ce mode de locomotion, qui a plus fait que n'importe quel autre facteur pour enrichir et surtout urbaniser les campagnes. A différentes reprises j'ai eu à revenir sur cette question, car il ne se passe guère de mois sans que nous ayons à enregistrer quelque progrès. Aujourd'hui, on annonce qu'il a été possible à un voyageur de se rendre de Chicago à New-York, et de là à Boston, presque entièrement en trolley : il n'y a que cinq petites lacunes de peu d'importance, et elles vont du reste bientôt disparaître. C'est un voyage de 1234 kilomètres, qui ne manque pas d'originalité ; et il ne faudrait pas croire qu'il pèche par la lenteur : sur certains réseaux la vitesse atteint 80 kilomètres à l'heure. Comme les chemins de fer, les lignes de tramways se fondent et se syndiquent : c'est ainsi que les divers tronçons d'Erie, en Pensylvanie, à Martinsville (Indiana) sont devenus un seul *system* ininterrompu de 562 milles ou 749 kilomètres de longueur. Vous verrez qu'on finira par mettre de cette façon en communication l'Atlantique et le Pacifique, le Canada avec le Mexique. Ce sera parfait ; mais où pourront se réfugier les amateurs de spectacles bucoliques et de tranquillité ?

— Il est vrai que si certains progrès ont une action funeste au point de vue pittoresque, il en est une foule d'autres qui font compensation en facilitant de plus en plus le côté matériel de l'existence. Prenez, par exemple, le phonographe : son plus récent usage a été d'unir deux fiancés de Pensylvanie, dont l'un était en quarantaine dans un hôpital. Le procédé, dans ce cas, est simple : un clergyman, muni d'un appareil, se présente chez un des futurs conjoints et lui fait prononcer les paroles sacramentelles dans le « récepteur ; » il s'en va ensuite

trouver l'autre intéressé, et c'est là que la cérémonie a lieu, le phonographe faisant la partie de l'absent. Cet emploi de la découverte d'Edison ouvre des horizons très nouveaux. Pourquoi ne pas vider vos querelles, faire vos réclamations pénibles, rompre votre promesse de mariage, ou annoncer une nouvelle désagréable au moyen du fidèle et imperturbable rouleau? Un plaisant suggérait l'autre jour le duel au phonographe, avec des cartouches à blanc tirées sur l'appareil en nombre suffisant pour que l'honneur soit déclaré sauf.

Une invention très simple aussi, mais sérieuse celle-là, et toute récente, est le *Railway Chronometer* essayé en ce moment sur le Milwaukee and St-Paul Railroad. Ce curieux appareil, qu'il est impossible encore de juger à sa véritable valeur, est dû, non à un ingénieur, mais à un pasteur. L'instrument, relié aux parties principales de la locomotive, enregistre sur des bandes de papier tout ce qui se passe pendant chaque mille du voyage : coups de sifflets, sonneries, ouvertures de soupape, vitesses, distances parcourues, croisements de convois, arrêts, déperditions de vapeur, usage des freins, etc. Outre son fonctionnement automatique, le chronomètre a une sorte d'annexe sur laquelle le mécanicien peut enregistrer des incidents d'autre nature, sans avoir la peine d'écrire, en pressant simplement différents boutons. Quelques esprits maussades reprochent à cet appareil sa trop grande sincérité : il y a des gens qui ne sont jamais satisfaits!

Et puisque j'ai ainsi empiété sur le domaine scientifique, je puis tout aussi bien vous mentionner encore deux perfectionnements nouveaux. D'abord une machine automatique pour coller les timbres sur les enveloppes. L'inventeur, de Germantown en Pensylvanie, a surtout attiré l'attention par sa virulente attaque contre les outils en général qui, selon lui, sont tous nuisibles, plus ou moins, à la santé, et constituent des « reliques d'une époque de barbarie, indignes de figurer dans un siècle comme le nôtre. » Ce réformateur nous promet des instruments qui, loin d'amener des déformations d'épaules ou de poitrine, seront construits de façon à procurer à l'ouvrier

une gymnastique salutaire. C'est là sans doute un but très louable et susceptible de nous faire faire un pas vers un des postulats constituant le « temps d'harmonie » des socialistes et des communistes : le travail-récréation. Seulement, nous n'y sommes pas encore !

L'autre découverte, très prisée du public de Chicago, est d'une simplicité telle que, naturellement, chacun s'étonne « qu'on n'y ait pas songé plus tôt. » Il s'agit de la livraison au consommateur de l'eau de source ou de l'eau minérale sous forme de blocs de glace, et non plus en bouteilles. La glace, on le sait, joue dans l'économie domestique américaine un rôle considérable ; d'autre part, l'usage des *spring waters* s'est développé d'une façon extraordinaire dans ces dernières années, sous l'influence de la vulgarisation des travaux bactériologiques ; mais la question du rafraîchissement de ce genre de boissons a toujours donné lieu à des complications et à des mécomptes. C'est ainsi que, souvent, les domestiques ou les garçons de café introduisaient dans les récipients de la glace ordinaire, généralement très malpropre, et détruisaient de la sorte tout le bénéfice de l'épuration. Le nouveau procédé, grâce auquel l'eau de luxe pourra être conservée sous forme solide dans les réfrigérateurs, donnera des garanties aux maîtres en épargnant de la besogne aux serviteurs. Ce n'est pas tout ; les débitants trouveront le moyen de réaliser une économie, car il coûte juste deux fois moins d'expédier de la glace des lacs du Wisconsin, par exemple, à Chicago et Milwaukee que d'y envoyer l'eau en bonbonnes. C'est donc là, en définitive, un perfectionnement à trois faces.

— La fin de 1902 n'a pas été, Dieu merci, aussi féconde en cataclysmes que son début. Les chemins de fer n'ont plus fait parler d'eux, ce qui est un bon signe ; et le nombre de mineurs ou de terrassiers massacrés dans nos explosions chroniques a été remarquablement modeste. Toutefois, les derniers mois de l'an défunt ont à leur passif l'incendie du pont en construction sur l'East River à New-York ; et c'est là un véritable désastre, car on attendait avec une impatience fiévreuse son ouverture,

bien nécessaire pour soulager le pauvre Brooklyn Bridge. Celui-ci, en effet, soumis à des pressions et à des poids imprévus, s'use à vue d'œil.

Je parlais d'inventions tout à l'heure : la plus utile aujourd'hui serait un moyen de résoudre le formidable problème de la circulation à New-York. La très malheureuse configuration de la métropole rend cette question autrement compliquée que dans n'importe quelle autre grande ville. C'est dans l'île de Manhattan, une langue de terre d'une largeur moyenne d'un mille sur treize et demi milles de longueur, qu'est concentrée toute l'activité de la cité ; et, comme on sait, le quartier des affaires proprement dit, où s'organisent des entreprises qui bouleversent parfois l'économie du monde, est un tout petit district, situé à l'extrémité inférieure de l'île. Pour arriver au *Business Centre*, il faut, par conséquent, soit franchir l'eau, si l'on vient de Brooklyn ou de New-Jersey, soit, ce qui est le cas le plus commun, traverser Manhattan dans toute sa longueur, si l'on réside au haut de la ville. Les routes sont donc forcément restreintes et l'encombrement, à certaines heures de la journée, dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Il faut voir le spectacle présenté par les trains et les bateaux, en hiver, pour se faire une idée des incommodités, des souffrances et des dangers qui sont le lot, deux fois par jour, de la population commerciale et ouvrière de New-York. Les hideuses bousculades dont est témoin le pont de Brooklyn matin et soir défraient depuis longtemps la presse quotidienne : les jambes cassées, les enfants écrasés se chiffrent maintenant par centaines. C'est à ce point qu'un journaliste pouvait dire dernièrement sans trop d'exagération qu'une bataille rangée moderne serait une scène presque réconfortante auprès de ce qui se produit lorsque des centaines de mille voyageurs prennent d'assaut les trains de Brooklyn.

Cependant, ce n'est là qu'un coin du champ de bataille de la circulation new-yorkaise. On frémit en voyant s'entrecroiser de tous côtés, dans le port, par le brouillard, et souvent au milieu des glaces, ces bacs à vapeur grouillant de

chevaux, de voitures et de passagers. Dans la ville même, l'état de choses est tout aussi détestable. Le seul *Elevated Railway*, — chemin de fer citadin sur viaduc, — transporte neuf cent mille personnes par jour à cette époque de l'année; et les trains sont bondés de telle façon que des voyageurs pendent souvent en dehors des plates-formes, et s'accrochent aux parois des locomotives. On conçoit que dans ces conditions un trajet d'une demi-heure suffit à vous fatiguer les nerfs pour toute une journée! Quant aux femmes, leur situation est devenue si intolérable qu'une formidable protestation vient de s'élever contre nos procédés de locomotion à New-York. Au nom de l'hygiène publique et de la morale, plusieurs corps constitués et une foule de clergymen des divers cultes se sont mis à la tête d'une ligue contre les compagnies de « transport » qui lésinent sur le nombre des voitures et des convois. Au moment où j'écris ces lignes, les esprits sont tellement échauffés sur ce sujet que l'on a été jusqu'à craindre une émeute. A quoi aboutira ce mouvement? Il est difficile de le dire. On ne saurait raisonnablement espérer de soulagement que lors de l'ouverture de notre Métropolitain, dont les travaux sont loin de toucher à leur terme. Et encore! C'est un fait d'expérience que la circulation, c'est-à-dire le nombre des voyageurs, augmente en raison directe des facilités de transport; votre *Chronique politique* de décembre ne disait-elle pas que le trafic des rues, à Paris, loin de diminuer avec l'exploitation du « Métro, » semble avoir augmenté? Il en a été ainsi à New-York chaque fois qu'on a créé une nouvelle ligne de transport citadine.

— Le monde politique, aux Etats-Unis, a fait une perte sensible en la personne de M. Thomas B. Reed, ancien président de la chambre des représentants et membre du congrès pendant plus de vingt-cinq années. M. Reed, il est vrai, fut un des plus fermes soutiens de Mac Kinley dans sa campagne protectionniste; mais cela n'empêche pas de rendre justice à ses qualités. Peu d'hommes publics, en Amérique, ont eu plus d'admirateurs; aucun n'a été redouté davantage, car il

n'est pas resté moins fameux par ses épigrammes que pour son habileté comme *leader* parlementaire. Généralement ses coups de langue étaient dirigés contre quelque collègue du congrès; on lui doit toutefois des boutades à l'usage général. C'est lui qui donna la célèbre définition du *statesman:* « Un homme d'état est un politicien heureux qui a cessé d'exister. » Et celle de la sympathie : « Un sentiment qu'en Amérique on ne trouve plus que dans le dictionnaire. » Il aimait à parler de ses débuts dans la carrière politique; et il le faisait d'une façon très piquante : « Au temps de ma première session congressionnelle, disait-il, je me faisais souvent l'effet d'une mouche dans un bocal de mélasse: beaucoup de douceurs, mais pas de lumière! » Grâce principalement à la terreur qu'inspirait son esprit mordant, M. Reed avait pris sur la chambre un ascendant extraordinaire pour une assemblée aux traditions aussi démocratiques et indépendantes ; le règlement parlementaire qui est son œuvre, et qu'il faisait observer inflexiblement, lui avait valu le sobriquet de « tsar, » resté depuis des années attaché à son nom. Amis et ennemis s'unissent pour reconnaître que par son intégrité, ses connaissances et ses opinions éclairées, M. Reed était digne de servir de modèle aux politiciens de tous les partis. C'était un de ces hommes dont nous avons trop peu, au congrès, comme dans les législatures des différents états.

— Il y a un abîme entre la politique et l'art, surtout en Amérique. Je ne chercherai donc pas une transition pour vous donner les dernières nouvelles en musique et en peinture. Ces nouvelles sont maigres, d'ailleurs. Ceux des lecteurs de la *Bibliothèque Universelle* qui se souviennent de ce que cette même chronique disait, en décembre dernier, de Mascagni, ne seront pas surpris d'apprendre que la tournée du jeune maëstro a fini piteusement. L'affaire a été si peu brillante, en somme, que deux impresarios différents qui en sont, paraît-il, pour une vingtaine de mille dollars de perte, ont intenté au compositeur des procès basés sur son refus de jouer dans une certaine occasion et de restituer les avances faites par eux.

Finalement, pour échapper aux menées de ses créanciers, et s'exagérant quelque peu le danger, Mascagni s'est réfugié à New-York sous l'égide de la police. Ses tribulations nous ont attiré, cela se conçoit, de la part de la presse italienne, — je veux dire d'une certaine presse, — des commentaires assez vifs sur « notre phénoménale ignorance, » notre « inconcevable jalousie des talents étrangers, » etc. Il n'y a là rien qui puisse nous étonner : quand un artiste d'Europe fait ici une moisson formidable de dollars, nul ne songe à en savoir gré au public américain ; mais, lorsque ce dernier se refuse à avaler un « réchauffé » dont le vieux monde est lassé, il n'y a plus de bornes à notre incapacité artistique. Nous n'avons du reste qu'à bien nous tenir : ne voilà-t-il pas que M. Grau, le directeur de notre Opéra, a refusé purement et simplement d'engager la Patti pour une nouvelle tournée d'adieux, sous prétexte que la grande cantatrice a fait son temps ! En vain le baron de Cederström, le jeune mari de la diva, fait-il valoir que ce serait, cette fois, la clôture définitive et sans remise ; en vain laisse-t-il entendre que sa femme a encore assez de voix pour des dilettantes yankees. Rien n'y fait, M. Grau a le mauvais goût de rester sourd à cet appel... de fonds, et d'engager le noble Suédois à essayer de l'Europe. Mais le baron et la baronne de Cederström savent à quoi s'en tenir là-dessus !

L'Amérique n'est pas un pays où l'on ait eu jusqu'à présent la chance de faire des trouvailles artistiques dans les recoins d'un grenier ou l'arrière-boutique de quelque marchand de bric-à-brac. Cependant un habitant de Roxbury, en Massachusetts, vient d'acquérir pour un dollar, chez un ébéniste local, une toile déchirée, coupée et moisie qui, après inspection, s'est révélée un Titien. Depuis 1840, ce chef-d'œuvre, acheté à Boston à la vente aux enchères du mobilier d'une famille anglaise dont tous les membres étaient décédés, est resté enfoui dans une cave, à la merci des rats et de l'humidité. Des connaisseurs de Boston ont fini, non sans peine, par restaurer suffisamment le tableau pour faire ressortir le sujet, la

date et la signature. Ils n'ont pas été peu surpris de reconnaître cette *Marie-Madeleine* dont on avait perdu les traces en Angleterre, il y a quelque quatre-vingts ans, et dont tous les fervents admirateurs de l'école vénitienne déploraient la disparition.

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE

Joggeli. — Une nouvelle de J.-V. Widmann. — Le *Jodelbube.* — M. G. Baumberger en voyage. — Adolphe Staebli. — A propos de Lavater. — Publications nouvelles.

C'est une question de savoir s'il faut se plaindre ou se féliciter de l'avalanche de livres qu'amène périodiquement la saison des étrennes. Félicitons-nous en cette fois-ci, du moins dans la Suisse allemande, car, à côté de son contingent de productions ordinaires, la nouvelle année nous a apporté quelques bons livres d'écrivains que nous estimons, J.-C. Heer, J.-V. Widmann, Ernest Zahn et Georges Baumberger.

Sous le titre de *Joggeli*, histoire d'une jeunesse (Cotta, Stuttgart), M. J.-C. Heer nous raconte de captivants souvenirs d'enfance. Jamais l'auteur des *Eaux saintes*, du *Roi de la Bernina*, de *Félix Notvest* n'a été mieux inspiré que dans ces pages, dont la simplicité fait le charme. Aucune aventure extraordinaire: on assiste au développement tout intime d'un petit garçon très intelligent, bien qu'un peu singulier, auquel sa famille a donné le sobriquet de Joggeli. Joggeli n'est point un enfant comme les autres. Il est si peu adroit de ses doigts qu'il ne sait même pas faire un sifflet avec du bois de saule. Joggeli passe sa vie à muser et à bayer aux corneilles, au grand désespoir de sa mère, qui se demande avec angoisse si jamais ce garçon pourra devenir un être raisonnable et utile.

Des chansons et des histoires, Joggeli ne connaît pas autre chose. Les fleurs et les oiseaux, voilà son monde. Il a aussi la passion de l'eau. Tout près de son village coule une rivière, la Krug. C'est là qu'il passe ses journées. Les méandres boisés de l'eau n'ont plus de secrets pour lui. Cent fois il en a exploré les coins et les recoins. Joggeli est un flâneur et il s'en fait gloire. « On dit que la flânerie est le commencement de tous les vices, dit l'auteur. J'opinerais à croire que c'est le commencement de tous les arts. Du moins Joggeli le pensait. Il était persuadé que ses passe-temps favoris, la promenade et la flâneric, lui apprenaient une foule de choses qui valent la peine d'être connues. »

Joggeli n'avait pas tort. C'est parce qu'enfant il a musé par les champs et par les bois, s'intéressant extrêmement au jeu changeant des nuages dans le ciel ou à la marche d'un scarabée dans l'herbe, qu'il a pu nous décrire avec un charme si pénétrant les bois et les campagnes de son pays. Joggeli remarquait bien des choses que ne voyaient pas les gens très positifs du bourg industriel où il habitait. Il portait intérêt à Antoine le Bohémien, au fou qui lisait des vers à l'auberge, aux ouvriers souabes qui arrivaient au village « avec leurs bissacs et leurs grands parapluies de famille, » et il nous raconte l'histoire de ces gens avec infiniment de poésie. Et quels jolis portraits il fait de Friedli, sa petite amie, qui mourut de langueur à vingt ans, de sa mère, « qui pensait beaucoup et qui parlait peu, » et surtout de sa grand'mère, une délicieuse vieille, dont l'esprit fantaisiste et rêveur rappelle le sien. « Elle aimait, dit Joggeli, les oiseaux et les enfants, et les plus disgraciés étaient les plus près de son cœur. Près d'elle on percevait des sons et des paroles qu'on n'entendait nulle part ailleurs, et cela était d'autant plus surprenant qu'en dehors de sa Bible la grand'mère ne lisait pas grand chose. Son monde était la libre nature et elle en parlait toujours en termes sentis et mystérieux. Les soins du ménage, elle les abandonnait volontiers à sa fille, la vigilante Suzanne. Filer lui plaisait mieux. Ses mains étaient nouées par le travail de la vigne et des champs;

ses ongles étaient si durs qu'ils pouvaient couper les bourgeons. Les soucis de la vie avaient profondément ridé son visage, mais ses cheveux étaient restés noirs comme l'aile du corbeau. Dans ses yeux vifs éclataient l'esprit et la bonté. Elle ne se perdait jamais dans une activité trop empressée. Des besognes journalières, elle savait élever son regard jusqu'aux étoiles. Chaque soir, avant d'aller au lit, elle sortait, et, pendant un quart d'heure, elle se perdait dans une contemplation silencieuse du ciel. Personne ne savait comme grand'mère parler des mystères de la voûte étoilée. Sa tête était pleine aussi de jolis mots et de chansons. Et comme elle savait bien dire les histoires! Elle commençait: « Au temps où les » oiseaux parlaient.... » D'autres fois, elle racontait les tours de Till l'espiègle. Mais le plus souvent elle inventait elle-même les histoires. Sa chanson favorite était:

L'homme qui n'a jamais mangé
Son pain trempé de ses larmes....

Tout le livre est écrit sur ce ton familier, simple et ému. On y suit avec un intérêt croissant Joggeli au travers de sa vie. Joggeli n'est pas toujours heureux. Son esprit singulier lui joue bien des tours. Au gymnase, il se fait chasser parce qu'il est par trop fantaisiste, et c'est à grand peine qu'il devient petit instituteur de village. Au village, il n'est guère heureux non plus, les paysans ne l'aiment pas, parce qu'il n'est pas un régent comme les autres, qu'il ne dirige pas de chorale et qu'il élève des pigeons! Mais Joggeli se console de ses déboires en écrivant des vers et des histoires. Et il se trouve que ces histoires ont du succès et que Joggeli se révèle écrivain. Dès lors la vie a pour lui des sourires; il monte d'honneur en honneur; mais il n'en est pas ébloui. Les épreuves de la vie, en le mûrissant, lui ont enseigné la sagesse. « Si la vie a un sens, dit-il, quel est ce sens? Est-ce d'arriver à la considération, aux honneurs? Non, c'est de gagner la paix de l'âme et, comme disait ma vieille grand'mère la paysanne, la paix de Dieu. »

Tel est cet attrayant récit, dont J.-V. Widmann a dit avec

vérité: « On ne sait ce qu'on doit le plus y admirer, de ses jolis portraits ou de ses vivantes descriptions de la nature. »

— J.-V. Widmann, lui aussi, n'a pas voulu laisser passer Noël sans se rappeler au souvenir de ses lecteurs. Il a réédité, en l'ornant de jolies vignettes de Gorgé, sa charmante nouvelle, *La patricienne*[1], qui a obtenu, il y a quelques années, un si vif succès.

Ce qui nous plaît dans la nouvelle de M. Widmann, c'est moins le sujet que la manière dont il est traité. Le sujet n'est point neuf: c'est l'histoire souvent contée des amours d'un plébéien pour une patricienne. Mais M. Widmann l'a singulièrement rajeuni en concentrant tout l'intérêt sur la lutte qui se livre dans l'âme de la jeune fille entre son amour et ce qu'elle considère comme les devoirs de sa condition. Ce roman est donc avant tout une étude psychologique, et tous ceux qui connaissent l'auteur savent quel fin analyste il est des passions humaines. Ses portraits, — la patricienne, le Dr Almeneuer, le hobereau prussien gâté par la vie de caserne et qui finit en aigrefin, — sont excellents. Et puis, à chaque page on retrouve le délicat lettré, l'homme de grande culture et de vastes lectures, qui, par certains côtés de son esprit, rappelle Victor Cherbuliez. Comme Victor Cherbuliez aussi, M. Widmann a un style de raffiné intellectuel qui est une joie pour l'esprit. Il y a sans doute dans la littérature de la Suisse allemande actuelle des écrivains plus robustes et plus originaux que lui, mais il n'y en a point qui l'égalent pour la finesse, la limpidité et l'atticisme de la langue.

— M. Ernest Zahn, le vigoureux romancier uranais, s'est reposé cette année de ses œuvres de longue haleine en écrivant un joli intermède en vers, le *Jodelbube*. C'est l'histoire d'un petit berger de montagne, Toni, qui ne prend pas son parti de n'être point beau, — il est roux, contrefait et bossu, — et qui voudrait racheter sa disgrâce physique par le talent du jodleur. Son vœu est exaucé. Trois vieillards mystérieux l'initient à cet art et Toni devient le plus grand chan-

[1] *Die Patrizierin* (Bern, Francke).

teur du pays. Croyant posséder un trésor, il s'en va par le monde. Mais son talent ne remplit point sa bourse. Il revient alors au pays et prend du service chez un riche paysan. Ce paysan a une fille unique, Marthe, qui, ayant entendu Toni jodler, s'éprend de lui. Le pauvre berger est au comble du bonheur, il va pouvoir épouser la riche héritière. Mais subitement il perd sa voix, pour avoir révélé le secret de la retraite d'un ermite. La jeune fille, qui l'aimait pour ses chants, ne veut alors plus de lui et le malheureux Toni, désespéré, s'enfuit dans la montagne, où il se laisse mourir sous la neige.

Ce joli poème, écrit en vers iambiques, est suivi d'un autre petit poème, *Véronique*, histoire de village assez bizarre, et d'un drame en un acte en vers, *Le médecin*, qui nous transporte dans l'Italie de la Renaissance et met en scène la lutte poignante d'un grand savant dont l'art est impuissant à sauver sa fille unique, qu'il adore.

Dans ce volume, illustré de jolis dessins à la plume de Mlle Ellen Vetter, M. Zahn révèle une nouvelle face de son talent: le poète chez lui n'est pas inférieur au romancier.

— Voici une chose singulière. Chaque année, pour se délasser de son rude métier de journaliste, M. Georges Baumberger, l'incisif rédacteur de l'*Ostschweiz*, part en voyage. A pied, en chemin de fer, en bateau, on le rencontre partout, par monts et par vaux, dans la plaine ou sur les lacs. Quand il part, il ne songe nullement à faire un livre. Oh! non. Tout entier à la joie d'avoir secoué le licol, il s'ébroue comme un jeune poulain mis au vert. Il ne regarde point un paysage avec l'idée d'en tirer de la copie. Non, sa jouissance est sans mélange. Mais voici que rentré chez lui, le démon de la plume le reprend. Il écrit, mais il écrit comme il a vu, sans apprêt, avec une grâce et une pointe d'humour fantaisiste qui font de ses volumes, *Grüss Gott*, *Aus sonnigen Tagen*, *Juhu-Juhu*, quelque chose de tout à fait original.

L'été dernier, M. Baumberger est allé dans quelques provinces peu connues de l'Autriche, la Carinthie, l'Istrie et la Dalmatie, et, poussant une pointe jusqu'au Monténégro, il en

rapporte un livre très amusant, en même temps que très instructif, qu'il intitule *Mer bleue et montagnes noires*[1], un titre qui ne paraît point bizarre à ceux qui ont vu ces sombres côtes de l'Adriatique, si belles dans leurs lignes nues.

Ce qui fait le charme de l'ouvrage de M. Baumberger, c'est sa spontanéité. C'est aussi la belle humeur et l'entrain avec lesquels il est écrit. Rien de moins froid que la nature de M. Baumberger. A tout instant il a des bouffées de lyrisme très divertissantes. Tout l'intéresse et tout l'amuse. En train, il fait causer les gens. C'est tantôt un cordonnier styrien, retour d'Amérique, qui nous raconte quantité de choses curieuses sur le pays qu'il a quitté, tantôt des paysans croates ou slovènes. Emerveillé par ce qu'il vient d'apprendre, M. Baumberger s'écrie : « Quel monde qu'un wagon de troisième classe! C'est l'humanité en raccourci. Avec les expériences qu'on y cueille, on pourrait y apprendre à devenir homme. Dire que nous avons là, sous la main, la possibilité d'acquérir cet art et que notre inertie naturelle nous en empêche ! »

M. Baumberger n'est pas seulement un psychologue et un moraliste, c'est aussi un très bon peintre des choses physiques. Il dit quelque part, avec raison, que pour bien voir il n'est pas toujours nécessaire de voir longtemps, et que souvent, en restant dans une ville, distrait par l'abondance des détails, on finit par oublier les grandes lignes. Avec lui, on voit toujours les grandes lignes; il possède à un degré éminent l'art de synthétiser ses observations dans leurs traits essentiels. Et, comme avec cela, il est un de ces rares humains, comme disait Théophile Gautier, pour qui le monde visible existe, il sait, en deux coups de plume, faire un tableau, une église au crépuscule, avec quelques luminaires tremblants et quelques fidèles agenouillés sous la haute nef noire. J'ai noté aussi une description du marché aux poissons à Trieste qui, pour la truculence et la virtuosité, fait songer à la célèbre description des halles de Zola dans le *Ventre de Paris*. M. Baumberger aime du reste à parler des choses qu'il mange, d'où je conclus qu'il doit être

[1] Benziger, Einsiedeln, 1903.

un fin gourmet. Ses remarques sur les mérites comparés des différentes cuisines sont en effet celles d'un connaisseur.

J'aurais voulu pouvoir traduire une des pages de ce volume, pour donner une idée plus complète du talent de M. Baumberger, mais celles que j'ai notées, — ses réflexions sur les Croates, sur les Slovènes et sur les Monténégrins; ses descriptions de Trieste, de Zara et de Raguse, ou celles des côtes et des îles vues du bateau à vapeur, — sont trop longues pour la place dont je dispose. Voici du moins quelques lignes qui rendent bien, je crois, la sensation de solitude sauvage des montagnes du Monténégro:

« Vainement l'oreille cherche à percevoir le murmure d'une eau courante, le bruit d'une cascade ou le joyeux gazouillement d'un oiseau; même l'abeille bourdonnante manque au paysage, et c'est tout au plus si l'on aperçoit un papillon bigarré frôlant une fleur. C'est un monde où rien ne bouge, un monde sans voix et sans ombre; une solitude qui remue le cœur sans l'oppresser, et qui est même bienfaisante. Il y a, dans ce silence lumineux, une grandeur et une liberté qui élèvent et réconfortent l'âme. C'est la solitude d'un grand temple, d'un temple merveilleux, une solitude rendue encore plus auguste par l'aigle qui tout là-haut, dans le ciel bleu, plane en tournoyant. »

— C'est aussi à des publications de nouvelle année que nous devons le plaisir de parler ici d'Adolphe Staebli, le bon peintre argovien, qui mourut à Munich en 1901, à l'âge de cinquante-neuf ans. Son ami, le romancier Walter Siegfried, lui a consacré un joli volume, illustré de phototypies reproduisant ses principaux tableaux, (*Adolphe Staebli als Persönlichkeit*, Zurich, Orell-Füssli) et M. W.-H. Lehmann a fait dans l'*Annuaire de la Société des beaux-arts de Zurich* un portrait très vivant de ce rare artiste, qui ne connut la célébrité que lorsqu'il eut déjà un pied dans la tombe, justifiant ainsi la boutade des Goncourt: « Un tableau n'est jamais un chef-d'œuvre. Il le devient. Le génie est le talent d'un homme mort. »

M. Lehmann détruit pourtant la légende de la noire misère

de Staebli. Staebli certes connut de dures années, mais ce ne fut qu'au début de sa carrière, lorsqu'il arriva à Munich. Et là encore il trouva des amis généreux qui l'aidèrent. Plus tard, avant même de percer dans le grand public, il vendit ses tableaux et même les vendit fort bien. Mais, si Staebli fut toujours à court d'argent et s'il fut pour cela réduit à une vie d'expédients, c'est qu'il était un administrateur déplorable. L'argent filait entre ses mains comme la neige fond au soleil. « Il ne sut jamais compter, dit son biographe. La bonté de son cœur faisait qu'il partageait ce qu'il gagnait avec des compagnons moins fortunés que lui ou qui s'entendaient à l'exploiter. Bien souvent ses amis ont essayé de mettre de l'ordre dans ses finances, mais en vain. Dans les affaires d'argent, Staebli était et resta toute sa vie un grand enfant. »

Staebli, physiquement, avait l'aspect d'un arbre agreste, à la rude écorce et à la forte sève. Et, de fait, il fut le peintre né des arbres, non point des arbres élégants dans des parcs aristocratiques, mais des arbres de campagne, rugueux, noueux, ébranchés et courbés par les vents. « Le paysage allemand, disait-il, voilà mon domaine; c'est là que je dois rester. » M. Walter Siegfried nous raconte que l'Italie eut beau lui prodiguer ses sourires, jamais il ne se laissa séduire. Boecklin essaya bien de lui révéler les beautés de la campagne toscane, mais il n'eut aucun succès. « Restez, lui disait Boecklin, vous finirez par vous acclimater. » Mais Staebli refusa : il s'ennuyait à Florence. Un beau jour, n'y tenant plus, il fit ses paquets et partit. « Je ne fus heureux, dit-il, que lorsque j'eus passé le trou du Gothard. Alors, en revoyant les premières pentes vertes des monts et nos arbres baignés dans la douce lumière de juin, je me mis à hurler de bonheur. »

Staebli, qui n'aimait pas les théories, s'en tenait en fait de principes d'art à cette leçon que lui avaient inculquée les peintres de Barbizon, Rousseau, Corot, Troyon et Daubigny, qu'il connut à Paris en 1867 : « Arriver aux effets les plus puissants par les moyens les plus simples. »

Ce n'est point par le génie inventif que brillait Staebli. Traiter

des sujets n'était pas son affaire. Sous ses toiles, on mettrait difficilement des titres. Il se contentait de peindre des morceaux de nature, et il les peignait excellemment. Dans l'art contemporain, sans atteindre au premier rang, Staebli occupe une bonne place. « Avec Adolphe Lier, avec le Zuricois Otto Froehlicher, ces élèves incomplets de Jules Dupré et de Rousseau, dit M. Paul Seippel, Staebli tenta de ramener le paysage allemand à une étude plus serrée de la nature. Cette émancipation ne fut pas l'œuvre d'une seule génération. Staebli resta à mi-côte et y fit encore d'heureuses trouvailles. Sa peinture est consciencieuse, mâle et forte. Elle nous fait connaître un artiste honnête, d'esprit appliqué et de cœur stoïque. Elle représente assez bien la moyenne du génie de notre race. »

— Les Zuricois, qui ne laissent passer aucune occasion de rappeler le souvenir de leurs grands hommes, viennent de consacrer un beau volume à Lavater, à propos de son centième anniversaire[1]. L'ouvrage, à vrai dire, eût dû paraître au début de 1901, puisque Lavater est mort le 2 janvier 1801, mais une publication de ce genre, œuvre de plusieurs collaborateurs et richement illustrée de gravures documentaires, — portraits et autographes, — ne s'improvise pas : il faut du temps pour la mener à bien.

On sait combien l'activité de Lavater fut considérable. Tour à tour poète, dramaturge, moraliste, philosophe et théologien, il a écrit un nombre prodigieux d'ouvrages, poèmes, cantiques, drames religieux, sermons, traités de morale, dissertations théologiques, sans parler des volumineux tomes de sa *Physiognomonie*, qui fut une des œuvres les plus lues à la fin du dix-huitième siècle. Si l'on ajoute que Lavater fut en relations avec la plupart des hommes illustres de son temps, princes, rois, hommes politiques et grands écrivains, tels que Fichte, Goethe, Kant, Herder et Wieland, on comprendra l'intérêt qui s'attache à cet ouvrage qui, dans cinq monographies, étudie toutes les faces de son activité. (Lavater intime, par M. Georges

[1] Johann Caspar Lavater (1741-1801). *Denkschrift zur hundersten Wiederkehr seines Todestages.* Zürich, Verlag von Albert Müller, 1902.

Finsler; Lavater comme citoyen zuricois et citoyen suisse, par M. Meyer de Knonau; Lavater comme personnalité religieuse, par M. v. Schulthess-Rechberg; Lavater et Goethe, par M. Henri Funk; Lavater comme philosophe et physiognomoniste, par M. Henri Meyer.)

Ce qui fait aussi le charme de ce volume, c'est qu'il nous offre un tableau complet de la vie zuricoise à la fin du dix-huitième siècle. Zurich était alors une ville aimable et lettrée où l'on rencontrait l'élite intellectuelle de la Suisse: Bodmer, Breitinger, Gessner et Pestalozzi, qui écrivaient des idylles et des poèmes moraux ou ferraillaient avec une belle ardeur pour des problèmes d'esthétique et des questions de littérature. En replaçant Lavater dans son cadre, les auteurs de cet ouvrage ont apporté une importante contribution à l'histoire du dix-huitième siècle en Suisse.

— J'aurais voulu pouvoir aussi parler de M. Th. Curti historien, à propos de son *Histoire de la Suisse au dix-neuvième siècle*, et de la dernière œuvre posthume de Jacob Burckhardt, *Histoire de la civilisation de la Grèce antique*, qui vient de paraître, mais le manque de place m'oblige d'en renvoyer l'étude à ma prochaine chronique.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

La transmission de messages au-dessus de l'Atlantique par la télégraphie sans fil. — Température du manchon à incandescence. — La houille blanche. — Distribution des marchandises par les voies ferrées urbaines. — Traction par trolleys automoteurs sur route. — L'électrification des chemins de fer suisses. — Un chemin de fer électrique en Angleterre. — Les automobiles sur voies ferrées. — Publications nouvelles.

La question de la télégraphie sans fil a fait un pas important qu'il importe de signaler sans retard. Nous avons, il y a peu de temps encore, fait des réserves sérieuses au sujet de la distance

à laquelle peuvent se propager les ondes hertziennes, à propos de la transmission de signaux entre l'Irlande et Terre-Neuve. Ces réserves n'ont maintenant plus de raisons d'être. Des « marconigrammes » ont été positivement échangés entre les deux mondes, entre l'Europe et l'Amérique ; des dépêches officielles de félicitations ont été transmises du Cap Breton à Poldhu, et réciproquement, à travers, ou plutôt au-dessus de l'Atlantique. D'autre part, des messages ont pu être envoyés aussi au cuirassé italien *Carlo-Alberto*, à 1500 kilomètres au moins de distance, et par-dessus des espaces considérables de terres élevées. Voilà un succès incontestable, et devant lequel tout scepticisme véritablement scientifique doit s'incliner. Il sera intéressant de savoir à quel prix il s'obtient, toutefois ; et sur ce point la *Wireless Company* reste singulièrement muette. La puissance mise en jeu paraît être formidable, et c'est le coût de cette puissance qui rassure considérablement les compagnies de câbles. Mais ce côté de la question ne pourra être jugé que lorsque nous connaîtrons certains détails. Ce que l'on sait, pour le présent, c'est que les antennes du poste de Poldhu sont chargées à une tension telle, pendant la transmission, que l'on obtiendrait une étincelle de trente centimètres de longueur entre un des conducteurs du système et la terre. De là le nom de « manufacture de tonnerre » qui a été appliqué à la station dont il s'agit. Dans les expériences de Wimereux-Douvres, l'étincelle était de trois centimètres ; dans celles qu'a réalisées le lieutenant Tissot, et où les messages étaient transmis à une distance plus considérable, elle était de six centimètres. Nous voici à trente maintenant : que faudra-t-il pour communiquer, — comme s'y prépare M. Marconi, — du Cap Breton au Cap de Bonne-Espérance ?

Quoi qu'il en soit, les choses sont en bonne voie. Mais les difficultés ne sont pas encore toutes écartées. S'il reste acquis, par les expériences du *Carlo-Alberto*, que les marconigrammes peuvent passer non seulement par-dessus la mer, mais circuler sans peine par-dessus la terre, même montagneuse (de Poldhu au *Carlo-Alberto* naviguant entre Cagliari et la Spezzia, par-dessus

les Alpes et le plateau central), il est évident aussi qu'on ne peut pas compter encore de manière ferme sur la transmission à grande distance. Il y a du déchet, beaucoup de déchet; nombre de messages n'arrivent pas. Dans certains cas, on sait la cause de la non-transmission. On sait, par exemple, que la lumière solaire exerce une influence néfaste : la transmission se fait beaucoup mieux de nuit que de jour. On sait aussi que les orages, même lointains, exercent une perturbation notable. Mais des cas se présentent où la transmission cesse brusquement sans que l'on sache encore pourquoi. D'autres fois, elle manque de netteté, et il faut recommencer. C'est ce qui s'est passé pour certaine dépêche expédiée de Poldhu au *Carlo-Alberto :* il a fallu la transmettre *pendant cinquante-cinq heures sans interruption* avant que le *Carlo-Alberto* ait pu l'interpréter. Il y a beaucoup à faire encore pour perfectionner l'invention. Et quand on l'aura perfectionnée, quel sera le résultat ? Ceci, nous l'ignorons encore. Mais il est certain que des postes formidables comme ceux du Cap Breton et de Poldhu auront cet inconvénient immense de noyer tous les signaux des postes placés dans leur rayon d'action, et de rendre impossible l'usage de la télégraphie sans fil dans ce même rayon. Il sera impossible aux navires de communiquer entre eux et de faire connaître leurs besoins en cas de détresse. Et d'autre part, des postes du genre de ceux de Poldhu et du Cap Breton ne peuvent fonctionner qu'à la condition d'être seuls de leur espèce. On le voit, bien des problèmes sont soulevés par la télégraphie sans fil, et ces problèmes ne peuvent être résolus que par une entente internationale, laquelle sera difficile, les pays ne sacrifiant pas volontiers des intérêts financiers, et tenant à conserver leurs instruments de défense nationale. (Je signalerai spécialement aux personnes qu'intéresse la question les articles publiés par MM. Turpain et Reyval dans l'*Eclairage électrique* du 3 et du 10 janvier.)

— Trois expérimentateurs anglais, MM. White, Russell et Traver, ont fait connaître des faits intéressants sur les manchons

à incandescence. Ils ont constaté que les manchons sont à une température qui varie de 1500 à 1700 degrés centigrades, mais reste toujours un peu inférieure à celle de la flamme. De petites différences s'observent selon la composition du manchon : avec le manchon en thorium pur, la température est plus élevée que s'il a été ajouté du césium. Dans le premier cas, on aura 1560° (avec 1630° pcur la flamme) ; dans le second, on aura 1520°. A quoi tient cette température inférieure du manchon ? MM. Armstrong et Auer pensent pouvoir l'expliquer. Pour eux, il y a des formations et décompositions alternatives, en succession rapide, d'oxydes. Il y a une oxydation oscillatoire ou récurrente qui tantôt absorbe, tantôt dégage de la chaleur. Mais l'absorption l'emporte légèrement. Ces réactions se feraient plusieurs millions de fois par seconde, et c'est à elles que serait due l'incandescence.

— Où en est-on en ce qui concerne la houille blanche ? M. J. C. Haweshaw s'est posé la question récemment devant la société des ingénieurs civils anglais. La Norvège pourrait tirer de ses rivières 263 000 chevaux vapeur, en l'état actuel, et quatre fois plus avec des travaux de régularisation judicieux.

La France utilise déjà 500 000 chevaux ; l'Italie et la Suisse font aussi travailler leurs rivières ; aux Etat-Unis, 43 compagnies disposant de 132 300 chevaux transmettent l'énergie à une distance de 2500 kilomètres (distance totale : 50 kilomètres en moyenne par compagnie), sous un voltage de 10 à 50 000. La transmission la plus longue est celle de Colgate à San-Francisco (350 kilomètres, avec 25 % de perte). En Russie, les chutes d'eau utilisables ne sont pas en proportion avec l'étendue du territoire ; pourtant, il est question de prendre 100 000 chevaux à la Mista pour la ligne de chemin de fer de Saint-Pétersbourg-Moscou ; on pense utiliser 40 000 chevaux aux chutes de Narva. La Finlande peut donner 40 000 chevaux ; l'Amérique du sud et l'Afrique sont en état de fournir beaucoup aussi, mais on n'a fait encore que peu de chose. A remarquer que les réservoirs d'irrigation qu'on construit un peu partout,

en Amérique, aux Indes, en Egypte, etc., peuvent produire beaucoup de force aussi. Il reste donc énormément à faire pour utiliser judicieusement les ressources de la nature.

— On s'occupe à organiser à Paris, Marseille, Nice et Reims, un service de marchandises qui offre un sérieux intérêt. La nature de ce service a été exposée par la *Revue générale des sciences* du 30 décembre, d'après une étude faite par MM. Druart et Le Roy sur les organisations analogues, existant dans différentes villes allemandes, à Mulhouse, Forst, Meissen en particulier. Il s'agit d'un service régulier de marchandises sur les voies ferrées urbaines. Ce qui ressort des installations allemandes, c'est la supériorité de la voie étroite, plus souple, moins coûteuse. Et il y a évidemment une économie considérable dans les manipulations. Nous reviendrons sur ce sujet quand il aura été quelque peu débrouillé ; mais il convenait de signaler dès maintenant l'idée. La *Revue générale des sciences* nous tiendra au courant : elle s'intéresse à toutes ces questions, et sait leur faire faire du chemin.

— C'est encore à la *Revue générale des sciences* que nous demanderons des renseignements sur les avantages de la traction à trolley automoteur. Ces avantages sont tels qu'il paraît très indiqué d'employer ce système dans bien des cas où l'établissement et l'exploitation d'un chemin de fer d'intérêt local seraient trop onéreux. Naturellement, on se servirait d'omnibus, de voitures circulant sur la route, sans rails. Et pour ces voitures, le trolley a de grands avantages. Il précède la voiture au lieu d'être tiré par elle, et il maintient perpétuellement tendu le câble conducteur. L'omnibus, lui, n'est nullement gêné quand il s'agit pour lui de s'écarter quelque peu du tracé de la ligne pour éviter les voitures venant en sens inverse, ou dépasser celles qui vont dans le même sens. Le système est économique : on n'a pas à construire et entretenir une voie ferrée qui coûte bien 2 800 francs par kilomètre et par an (amortissement du capital d'établissement compris). Il est indiqué, par conséquent, pour les lignes à trafic modéré ou faible. La dépense est au plus la moitié de ce qu'elle serait pour un che-

min de fer d'intérêt local, surtout si, comme cela a lieu le plus souvent, les départs sont espacés. Souhaitons de voir se développer la traction à trolley automoteur. Car il ne manque pas de trajets sur lesquels des moyens de communication occasionnels et réguliers seraient désirables, bien que le trafic ne puisse pas être encore en état de justifier la création d'une ligne ferrée.

— Le projet d'électrification des chemins de fer suisses au moyen des chutes d'eau, présenté par M. L. Thormann, ingénieur à Zurich, paraît exciter un sérieux intérêt dans le monde des électriciens et des ingénieurs de chemins de fer. Cet intérêt est d'ailleurs pleinement justifié. Et c'est évidemment dans les pays qui, comme la Suisse, disposent d'une abondante provision de chutes d'eau capables de fournir l'électricité dans les conditions les plus avantageuses, que l'électrification des chemins de fer a le plus de chances de se réaliser d'abord. Les calculs ont montré que, même en produisant l'électricité au moyen du charbon, il y a économie à adopter la distribution de force électrique et la traction électrique ; à plus forte raison doit-il y avoir économie là où l'électricité est obtenue à bas prix.

— La question de l'électrification des chemins de fer est du reste à l'ordre du jour partout. Les Anglais vont avoir une ligne électrique de 55 kilomètres avant longtemps. (Notez que les Américains en ont une beaucoup plus longue déjà, celle de Colgate-San-Francisco citée plus haut, et dont il a été question avec détails ici-même, il y a quelques mois.) C'est la ligne Liverpool-Manchester qui sera prête en 1906 ; elle est construite sur le type du monorail Behr, qui dérive lui-même du monorail Lartigue. Les 55 kilomètres seront parcourus en 20 ou 25 minutes environ : la vitesse sera voisine de 180 kilomètres à l'heure. Une seule usine, placée à mi-route, alimentera tout le parcours ; le courant triphasé à 15 000 volts sera transformé en courant continu à 630 volts dans 5 sous-stations.

— Signalons dans le même ordre d'idées une tentative curieuse qui va être faite par le P.-L.-M. Au mois de juin, une

voiture automobile sur rails lui sera livrée par la maison Gardner-Serpollet: une voiture à générateur de 220 chevaux, chauffé par le pétrole, qui doit, d'après les calculs, arriver à donner plus de 100 kilomètres à l'heure. L'essai se fera de Paris à Dijon; la distance, qui est de 315 kilomètres, devra être franchie en 3 heures 10 minutes. A ce train, on irait de Paris à Lyon en 5 heures. Le pétrole, évidemment, coûte plus cher que la houille; mais on fait l'économie du chauffeur. L'expérience sera assurément intéressante à suivre.

— Publications nouvelles. Comme de coutume, voici l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, le volume pour 1903. Toujours excellent, toujours indispensable à l'ingénieur et à l'homme de science. L'édition pour 1903 renferme, en outre des matières habituelles, une étude magistrale de R. Radau sur les étoiles filantes et les comètes; une notice de M. Janssen sur la science et la poésie; les discours prononcés aux obsèques de Faye et Cornu. (Gauthier-Villars, éditeur.)

Encore chez Gauthier-Villars: *Abrégé des instructions météorologiques*, par A. Angot. Cette excellente brochure de 40 pages a pour but d'indiquer succinctement de quelle manière pratique doivent se faire les observations méréorologiques. C'est en quelque sorte la quintessence des *Instructions météorologiques* du même auteur. A beaucoup elles donneront envie d'en savoir davantage et de lire celles-ci; ce sera tout profit pour la météorologie. — *L'année technique*, par A. da Cunha (Gauthier-Villars); c'est l'histoire des travaux et découvertes de 1900-1902 en ce qui concerne l'industrie en général: tramways, traction électrique, chemins de fer; automobiles, bicyclettes; ponts, constructions en général; navigation, phares, armes de guerre, ballons, que sais-je encore? Ce volume, très documenté, fait suite à celui qui a déjà paru sous le même titre. Il a sa place marquée dans la bibliothèque de quiconque tient à pouvoir retrouver l'enchaînement et la séquence des découvertes industrielles qui se multiplient si rapidement. — *Causeries agricoles*, par M. Paul Vibert (Librairie agricole, rue Jacob, Paris). Causeries intéressantes et variées sur diverses questions

d'ordre agricole : régime des boissons, viticulture, engrais, élevage, cultures fruitières et autres, arboriculture, économie politique agricole, et politique agricole aussi, problèmes du jour, etc. Ceci est une œuvre de polémique et de vulgarisation aussi, plutôt qu'une œuvre didactique. Mais elle instruit, elle amuse parfois, elle intéresse toujours. — *Manuel de psychiatrie*, par J.-R. de Fursac (F. Alcan). Cet ouvrage manquait certainement. En deux mots, c'est d'abord l'exposé des catégories de symptômes que doit interroger le psychiatre, l'énumération des domaines où les troubles existent, dans les dérangements mentaux (4 chapitres) ; puis c'est l'indication de la manière dont on doit examiner les personnes atteintes de ces troubles ; enfin 17 chapitres sont consacrés aux syndromes, — aux groupements de symptômes, — qui caractérisent les délires, les psychoses, les intoxications, la démence, la paralysie générale, les différentes folies, l'épilepsie, l'hystérie, etc. Clair, précis, concis, le manuel de M. de Fursac devra rencontrer un accueil des plus favorables des médecins et psychologues.

Aux psychologues aussi s'adressent les deux volumes que voici, de la Bibliothèque de psychologie expérimentale, dirigée par M. G. Toulouse, et éditée par O. Doin : *La volonté*, par P. Paulhan, et *L'association des idées*, par E. Claparède. Dans le premier, l'auteur décrit et analyse le mécanisme de la volonté en la comparant à l'automatisme, à l'imitation, etc ; puis il étudie son évolution et ses formes, jusqu'à la « volonté sociale. » L'œuvre est très fouillée, et suggestive. Dans le second, M. Claparède essaie de mettre au point une question fort vaste et pleine d'intérêt, en étudiant la création, le mécanisme et l'évocation de l'association, et en exposant le rôle si grand de celle-ci dans la vie mentale. Excellentes bibliographie et table des matières. — *Le positivisme et le progrès de l'esprit*, de M. G. Milhaud (F. Alcan) constitue une étude serrée et brève de la philosophie d'Auguste Comte. Sa brièveté la recommande à ceux qu'effraient les gros livres. Et après avoir lu M. Milhaud, ils sauront certainement beaucoup de choses

sur le penseur français. — Chez F. Alcan encore : *Principales essences forestières*, formant le volume I du *Traité de sylviculture* de M. P. Mouillefert. Ce livre concerne surtout la sylviculture française ; mais il intéressera aussi les lecteurs des pays voisins. A remarquer notamment une étude spéciale des espèces étrangères qu'il y aurait lieu d'introduire sous nos climats. Trois autres volumes traiteront de l'exploitation des forêts, du reboisement, etc. Ce premier volume nous fait espérer beaucoup des suivants. M. Mouillefert, à propos de chaque espèce, énumère avec soin ses principaux ennemis et parasites, animaux et végétaux.

CHRONIQUE POLITIQUE

Température. — La guerre du Venezuela. — Situation de l'Allemagne. — En Macédoine. — Le Maroc. — La France reposée et calme. — — Ce que disent les sardines. — Débats rétrospectifs. — M. Chamberlain en Afrique. — De Suisse : Le nouveau tarif douanier. — Le Simplon et l'Italie.

Depuis Noël, moment où paraissait notre dernière livraison, le temps a été extrêmement remarquable, d'une douceur, parfois d'une beauté exceptionnelle. Nous n'y étions plus accoutumés et en avons joui d'autant plus vivement. Naturellement, il y a eu quelques interruptions, mais elles ont été de courte durée et pas trop pénibles. Ainsi, vers la fin de la première décade de janvier, le froid est devenu très vif, avec une *bise* (vent du nord-est) très violente, mais elle n'a duré que trois jours, en s'atténuant par degrés dès le premier. Et ce froid a ramené dans le ciel une sérénité qui s'est maintenue depuis lors. Précédemment, l'atmosphère était plutôt brumeuse, ce qui nous a valu une série non interrompue de couchers du soleil, — et même parfois de levers, — d'une rare magnificence, et tels qu'on n'en avait plus revu depuis les explosions

volcaniques du Krakatoa. Ces splendeurs ont été interrompues pendant quelques jours lorsque l'atmosphère est devenue claire et lumineuse. Le soleil est chaud, et depuis qu'il brille toute la journée, l'air est remarquablement doux et agréable, un vrai temps du Midi. Mais les nuits sont fraîches ou franchement froides; la glace s'est établie dans les étangs et petits lacs, et la saison du patinage a été et demeure très brillante. Tout se réunit pour rendre ce sport agréable, et il détrône tous les autres.

Chose curieuse, tandis que sous nos latitudes, en France et en Autriche comme en Suisse, l'hiver s'écoulait doucement, de grands froids sont tombés sur le Midi, où ils ont dû être très pénibles, car on n'y est guère préparé à les recevoir selon leurs mérites. Dans les montagnes, il y a eu de fortes chutes de neige, très bienvenues pour les approvisionnements d'eau de l'été prochain. A part cela, de chaudes clartés, plus encore qu'à la plaine et plus tôt. Les exercices de luges y ont fait fureur, non sans accidents, ainsi que ceux, beaucoup plus rares, de skis. On aurait désiré, sur les campagnes de la plaine, un peu de cette neige formant tapis pour la protection des plantes; cependant, il ne paraît pas que celles-ci aient souffert, et les travaux des champs ont commencé bien avant l'époque habituelle. Espérons que le même temps continuera, sans retours de froid tardifs. Les pronostiqueurs qui annonçaient un hiver rigoureux pourront s'en consoler en pensant au bien public.

A ce tableau, il y a eu pourtant quelques ombres : une tempête furieuse sur mer avec naufrages, et quelques épidémies, de grippe surtout, qui paraissent avoir été assez générales et ont atteint un grand nombre de personnes. Heureusement qu'elles n'ont pas témoigné d'un mauvais caractère. La mortalité des gens âgés est arrivée plus vite que de coutume et semble avoir été assez forte. Elle comprend des octogénaires, des nonagénaires, en moindre nombre, et même des centenaires.

— Le devant de la scène politique a été occupé par le Venezuela. En Europe, on a suivi les événements avec intérêt, mais sans passion. Aux Etats-Unis d'Amérique, peu à peu,

l'opinion publique semble s'enflammer, ce qui est d'ailleurs compréhensible, car ils sont directement touchés. Le Venezuela a certainement le grand tort de s'être mis au-dessus du droit international et de ne vouloir pas répondre aux réclamations fondées qui lui ont été adressées. Cependant, la France était arrivée à un règlement de ses griefs par voie diplomatique. Pourquoi les autres pays n'ont-ils pu faire de même ? Serait-ce parce qu'une partie des demandes n'est pas fondée en droit ? Le gouvernement vénézuélien a contracté des emprunts en Europe. Il a donné des concessions de chemins de fer à des compagnies étrangères. A moins qu'il n'ait violé ses engagements et saisi, par exemple, des propriétés qui ne lui appartenaient pas, il ne peut être recherché par d'autres états. Quand des pays aux finances avariées empruntent, sous une forme ou sous une autre, il est entendu que les prêteurs courent des risques et qu'ils font leurs conditions en conséquence. S'ils y perdent, c'est leur affaire, et il serait par trop commode qu'après avoir mis des conditions usuraires, ils obtinssent de leur gouvernement, s'ils sont étrangers, de les sauver des conséquences de leur imprudence par la force, le fer et le sang, pour parler comme Bismarck. Ceci est inadmissible, et il serait extrêmement désirable, dans l'intérêt de tous les états, que la question fût soumise au jugement de la cour internationale de la Haye et qu'il fût clairement établi que de telles transactions, si elles peuvent faire l'objet de recours diplomatiques, — et encore ! — ne doivent donner lieu à aucun redressement par la force des armes. Or, il est bien probable qu'une partie des griefs de l'Allemagne sont de cette nature, tandis que l'Angleterre a renoncé depuis longtemps à défendre les intérêts de ce genre de ses ressortissants. Si elle le faisait, elle aurait continuellement de mauvaises affaires sur les bras.

Mais, pour beaucoup d'autres choses, les états sont tenus de protéger les droits et les intérêts de leurs sujets, de ne pas permettre qu'ils soient molestés et traités d'une manière arbitraire, contrairement aux lois, et souvent aux conventions réglant les rapports entre états, ou simplement au droit interna-

tional reconnu. C'était précisément la situation de l'Angleterre au Transvaal avant la guerre; elle était dans son droit parce qu'il était de son devoir d'agir en faveur de ses sujets, et l'on peut admettre qu'il en est de même au Venezuela. C'est une des raisons pour lesquelles l'opinion publique anglaise s'est prononcée très énergiquement contre l'alliance avec l'Allemagne en cette occurrence. D'abord, on n'est point certain que les demandes de cette dernière ·soient toutes fondées, ensuite on suspecte des dessous avec lesquels on ne veut rien avoir affaire, enfin on déteste la manière forte des Allemands, les navires vénézuéliens coulés sans nécessité, le bombardement du fort San-Carlos, qui a fort bien su se défendre une première fois et dont le feu n'a été éteint que lorsqu'on a employé contre lui une artillerie à longue portée qui pouvait opérer sans aucun risque pour les assaillants.

Et ce dernier acte surtout a soulevé l'opinion aux Etats-Unis en provoquant une agitation dont les conséquences risquent d'être exceptionnellement graves. La position prise par le gouvernement de Washington est des plus intéressantes. Il a admis sans barguigner le droit de l'Allemagne et de l'Angleterre de poursuivre même par la force le redressement de leurs griefs, tout en s'efforçant d'amener une entente entre les adversaires; il y a réussi en une certaine mesure, et dans ces conditions a pu s'étonner que des hostilités actives aient été continuées. Quant au peuple, son irritation commence à devenir dangereuse, et le gouvernement l'a si bien senti qu'il a donné dans tous les ports l'ordre de préparer la marine de guerre, et il n'y a aucun doute qu'il ne s'en serve si l'opinion américaine le lui impose, car celle-ci est irrésistible à certains moments, et aucun président n'oserait la braver en face. Dans ce cas, on peut considérer comme certain que l'Angleterre se retirerait, car elle n'engagera pas une lutte de ce genre.

Les Etats-Unis et l'Allemagne se trouveraient donc en face l'un de l'autre, précisément ce que le président Castro espérait. Que fera l'empereur Guillaume? Il n'est pas impossible qu'il désire une bataille, et qu'il espère ainsi avec la victoire

se donner les coudées franches pour s'établir en Amérique, soit au Venezuela, soit au Brésil ou ailleurs. Ce serait une politique insensée. Même s'il était beaucoup mieux préparé et obtenait de premières victoires navales, on peut être assuré que les Etats-Unis n'abandonneraient pas la partie avant de l'avoir gagnée sur toute la ligne, quels que soient les sacrifices qui leur seraient imposés. Et, outre qu'ils sont sur les lieux, ils ont des ressources de tout genre si grandes qu'aucun doute ne pourrait exister sur leur victoire définitive.

Dans beaucoup de circonstances Guillaume II, après s'être trop avancé, a su reculer, échappant ainsi aux conséquences d'actes téméraires. Il suffit de rappeler son fameux télégramme à Paul Kruger et toute sa politique subséquente à l'égard du Transvaal ; et le recul lui sera probablement facilité soit par le refus de l'Angleterre de le suivre, soit encore par l'état actuel de la Turquie, où une explosion est à redouter plus que jamais. Si donc la vision d'une lutte avec les Etats-Unis, qui lui plairait par tant de côtés, a pu miroiter devant ses yeux, on doit croire qu'il saura s'arrêter avant qu'elle se soit convertie en réalité. Jusqu'ici le recours à la force ne lui a guère réussi. Au point de vue général, la lutte de deux grandes puissances présenterait un très grand intérêt et semblerait devoir être circonscrite aux adversaires dans une sorte de duel naval gigantesque, mais, si l'on peut en pressentir quelques-unes des conséquences, on ne sait jamais quelles pourraient en être les répercussions sur la politique mondiale, pour employer l'expression à la mode en Allemagne. Du reste, il semble que M. Roosevelt ait réussi à préparer une entente.

— Nous venons de parler de la Turquie. Dans ce moment, elle n'est pas à son aise. Sa mauvaise administration a soulevé la Macédoine, depuis longtemps travaillée par les états voisins, surtout par la Bulgarie, et les préparatifs d'insurrection on paru si graves que M. de Lamsdorf, qui dirige les affaires étrangères de Russie, est arrivé à Vienne pour en conférer avec son confrère autrichien, et est ensuite allé auprès des gouvernements des états balcaniques pour les tancer sérieusement et les

menacer de la colère moscovite s'ils continuent à souffler sur le feu. Tel a été tout au moins le but ostensible de son voyage. Mais, en ces affaires si obscures, on ne sait jamais le vrai fond des choses, ni si des événements aujourd'hui imprévus ne changeront pas complètement les résolutions prises par la Russie et l'Autriche.

— On voit que, pour commencer l'année, le ciel politique est assez loin d'être serein. Il ne l'est pas assurément du côté du Maroc. On avait pu croire un moment que le sultan, après des défaites graves, avait repris quelque force. Les dernières nouvelles, qui ne doivent être admises d'ailleurs que sous bénéfice d'inventaire, apprennent que le prétendant a réuni une armée nombreuse, et qu'il va offrir la bataille à son souverain. Quel en sera le résultat? Même les gouvernements qui ont des agents sur les lieux seraient bien embarrassés de le dire, ou de prévoir ce qui se passera ensuite. Le pays est livré à l'anarchie, et plusieurs de ses amis européens ne demanderaient pas mieux que de l'en tirer; seulement, ils sont trop, ce qui, chez les marmitons, est le meilleur moyen connu de gâter la sauce.

— Pendant ce temps, la France coule des jours plutôt heureux. La grande levée de boucliers contre le ministère Combes à propos des congrégations s'est évanouie, comme cela devait arriver à un mouvement absolument politique pour lequel la religion était un pur prétexte. Le nationalisme en a reçu un coup dont il aura peine à se relever, s'il s'en relève, car il a l'air de se dissiper en fumée. Le centre de la résistance populaire se trouvait en Bretagne. Or, il s'est trouvé que les bancs de sardines ayant manqué cette année, une population de pêcheurs très nombreuse qui en vit est tombée dans une affreuse misère. Dès qu'on l'a su, on s'est empressé de leur venir en aide, non les nationalistes, mais tout le monde, et personne ne mourra de faim. Or, d'où vient le malheur? Précisément de leur état politique et religieux. La plupart des pêcheurs ne connaissent pas le français; ils sont maintenus dans leur langue bretonne par les prêtres catholiques, qui pourvoyaient jusqu'à présent à leur instruction. Très peu développés intellectuelle-

ment, ils ont gardé leurs coutumes et leurs engins de pêche, alors que leurs concurrents, les Anglais en particulier, profitant des découvertes modernes, employaient pour la pêche de petits navires à vapeur et des engins perfectionnés. La crise qu'ils traversent les amènera probablement à changer leurs méthodes, et à apprendre le français, qui les sortira de leur isolement moral et les soustraira au joug de leurs curés. N'est-il pas curieux que la nécessité s'en manifeste au moment même où ces pauvres gens ont été poussés par de faux amis à s'insurger contre la république?

Il y aurait beaucoup d'autres choses intéressantes à relever en France. Bornons-nous, pour cette fois, à signaler un débat quelque peu académique qui s'est déroulé à la chambre des députés entre MM. Deschanel, Ribot et Jaurès, — nous ne parlons que des premiers ténors. — On reprochait à ce dernier ses idées et ses discours internationalistes, parce qu'il avait dit qu'il fallait oublier le passé et ne plus penser à l'Alsace-Lorraine. Il a expliqué sa pensée en disant que la démocratie socialiste transformerait les conditions de l'Europe et pourrait amener une solution pacifique de la question brûlante. Dans son discours, très habile d'ailleurs, il y avait du vrai et du faux. M. Ribot en a fait le départ aux applaudissements de la chambre et montré que la France avait plus besoin que jamais d'être toujours prête à se défendre contre les entreprises du dehors. Elle ne saurait oublier 1870 et le déchirement qui s'est accompli, et on a bien senti que la chambre presque unanime frémissait comme lui à ces lugubres souvenirs. La France n'a pas accepté la conquête; elle ne le peut. Comment pourrait-elle effacer la mémoire des menaces qui ont été pour elle une source incessante de malaise jusqu'au moment où elle a fait alliance avec la Russie, en dépit de tout ce qui aurait pu l'en éloigner? Cette question alsacienne domine encore toute la politique de l'Europe.

Nulle puissance ne le sent plus sérieusement que l'Allemagne elle-même, obligée à maintenir, à augmenter sans trêve les armements qui commencent à peser fortement sur ses

finances, depuis surtout qu'elle a voulu y ajouter des forces maritimes puissantes, qui lui ont aliéné à la fois l'Angleterre et la Russie, au moment où d'ailleurs elle arrivait à une crise industrielle et commerciale provoquée en partie par une trop grande ardeur. A ceci s'ajoutent maintenant les nouveaux tarifs fortement augmentés qui, s'ils n'empêchent pas de conclure de nouveaux traités de commerce, auront pour effet inévitable d'aggraver le coût de la vie, pour les ouvriers surtout. Quand on y réfléchit, on s'explique sans peine le malaise qui règne maintenant en Europe et qui n'a pas l'air de vouloir disparaître de si tôt.

— Dans l'Afrique du sud, la chanson est différente. On se souvient du temps très rapproché où M. Chamberlain était pour les Boers, comme pour leurs amis d'Europe, l'incarnation même du mal, l'homme néfaste par excellence, celui qui avait voulu et fait la guerre, — on peut encore lire ces insanités dans des journaux européens. — Maintenant qu'il est allé sur les lieux pour se rendre compte de la situation et travailler à l'améliorer aussi rapidement que possible, tout est changé, et les Boers, qui entrent en contact avec lui, mettent leur espérance dans son esprit clair, vigoureux, dans son habileté à surmonter les difficultés, et surtout dans sa volonté de réparer les désastres de la lutte et d'amener entre les éléments divers de la population une fusion qui en fasse un peuple bien uni. Le pays paraît se relever avec une rapidité merveilleuse, et la confiance qu'a su inspirer le ministre anglais n'en est pas l'élément le moins important. Il a fixé, d'accord avec les compagnies minières, la part que le Transvaal aura à contribuer aux frais de la guerre, 750 millions de francs, couverts par un emprunt à rapide amortissement. Un autre emprunt, un peu plus fort, est destiné à venir en aide aux Boers, par des prêts temporaires à des conditions très avantageuses, et à de grands travaux publics qui vivifieront le pays de toute manière. La plus grande difficulté, du Transvaal surtout, la main-d'œuvre pour les mines, qui est un peu la clef de toute leur prospérité, a été étudiée sérieusement, sans être encore tranchée. Les compagnies minières

voyaient le salut dans une large importation de travailleurs chinois. M. Chamberlain s'y est opposé, et il aura l'approbation de la grande majorité des Anglais partout. Pour lui, le travail indigène des Cafres est le seul auquel on puisse songer, et il pense qu'on peut l'établir sans leur imposer un demi-esclavage, en les traitant convenablement et en faisant leur éducation.

On ne doit pas croire, certainement, que la transformation très bien commencée s'accomplira comme par un coup de baguette magique. Il y aura encore beaucoup de difficultés à surmonter, les passions mauvaises ne s'apaiseront pas tout soudain sans qu'on en entende plus parler, mais un grand changement moral s'est déjà effectué, et quand on voit des hommes comme les généraux de Wet, Botha et Delarey appuyer franchement et cordialement l'homme qu'ils considéraient l'an dernier encore comme leur plus grand ennemi, on peut presque tout espérer de l'avenir. Ce sera la meilleure justification de la guerre que les Anglais ont faite. Nous l'avons affirmé plus d'une fois, et sommes heureux de voir nos pronostics réalisés aussi pleinement et promptement.

— Une très grande nouvelle apportée par le télégraphe : le traité entre les Etats-Unis et la Colombie relativement au canal du Panama vient d'être signé, ce qui assure l'achèvement de l'œuvre si compromise du percement. Les conditions sont favorables aux deux parties. Un délai de quatorze ans est accordé pour l'ouverture. Les Etats-Unis s'engagent à défendre l'indépendance de la Colombie et des états voisins.

En Suisse, la politique n'a pas chômé. La session de décembre des chambres fédérales avait été assez remplie et animée. Depuis qu'elle s'est terminée, l'opinion publique a été fortement préoccupée de deux points, qui ont presque absorbé l'attention. L'un est le tarif douanier, toujours plus battu en brèche dans les milieux citadins et industriels, et non moins vivement défendu par les associations agricoles. La demande de referendum a obtenu l'adhésion de plus de 110 000 élec-

teurs, chiffre considérable, l'un des plus forts dont on ait l'exemple. La votation populaire a été fixée au 15 mars, et d'ici là chaque parti défendra son point de vue dans la presse et par des assemblées publiques. En faveur du tarif, on peut dire qu'il est nécessaire pour conclure des traités de commerce, qui, on le prévoit déjà, seront beaucoup moins avantageux à tout le monde que ceux dont l'échéance est proche, car les droits seront surélevés partout; contre, on assure avec raison que les droits ont été majorés sur une quantité d'articles qui n'auront aucune influence dans la négociation des traités. Ils demeureront quoi qu'il arrive et seront une charge pour les contribuables, et un renchérissement de la vie pour tout le monde. La lutte sera vive, sans qu'on puisse prévoir qui l'emportera, mais il est très probable que les deux partis se tiendront de près. Le refus serait certain si l'on trouvait un moyen de négocier sans avoir pour base des tarifs exagérés, que l'on est décidé d'avance à diminuer fortement contre d'autres concessions.

— La seconde préoccupation a été relative au Simplon. Dans notre dernière livraison, nous avons exposé les difficultés que rencontre un accord entre la Suisse et l'Italie, et qui tiennent toutes au rachat des lignes du Jura-Simplon par la Confédération. En ce qui concerne la compagnie, tout était réglé parfaitement, et aucun accroc ne se serait probablement présenté. Si la propriété et l'exploitation du tunnel du Simplon passent entre les mains de l'état suisse, il n'est pas douteux que la situation de l'Italie en est changée, et on ne saurait trouver étrange que celle-ci s'en préoccupe et cherche à parer à un danger qui a été signalé dans les actes officiels émanant de la Suisse elle-même. Quand nous l'avons dit, on nous a répondu que tout s'arrangerait le plus facilement du monde, ce que contredisait déjà le fait que la Suisse envoyait à Rome trois délégués, auxquels devait se joindre notre ministre en Italie, et que le ministère italien devait être représenté dans la conférence par trois de ses membres.

Dès le début des délibérations on a pu constater qu'il ne serait pas aisé de trouver une solution acceptable pour les deux

parties. Les pourparlers ont été longs et pénibles, sans aboutir. La conférence a été suspendue et les délégués suisses sont rentrés au pays, soi-disant pour demander de nouvelles instructions. Les journaux ont publié à ce sujet des renseignements contradictoires, disant un jour que tout était rompu, le lendemain que l'on avait bon espoir d'arriver à une entente, qu'il ne restait à régler qu'un petit nombre de points, alors que de Berne on annonçait que les subventions des cantons allaient être réclamées, ce qui impliquait l'abandon de tout espoir d'une solution prochaine, la plupart des gouvernements cantonaux ayant accepté la proposition de la Confédération de prendre à sa charge le solde des dites subventions.

Puis on nous a entretenus de divers plans : les lignes du Jura-Simplon seraient rachetées quand même, sauf le tunnel, qui resterait aux mains de la compagnie, pour la construction et l'exploitation, comme si une organisation pareille était possible et acceptable par les intéressés, en premier lieu par les actionnaires du Jura-Simplon, qui n'ont pas encore été appelés à se prononcer sur le rachat, et ne le pourront que lorsque tous les accrocs auront disparu. Cela pourra durer, car toutes les idées exprimées prouvent le désarroi où l'on se trouve actuellement.

Un côté de la question est à relever. Les cantons subventionnants, qui n'avaient pas vu d'abord de très bon œil les propositions fédérales d'abandon des droits résultant de leur subvention, avaient fini par les accepter, trouvant sans peine d'autres emplois à leur argent. La perspective d'avoir à reprendre leurs paiements est évidemment désagréable, et pour plusieurs gênante. Peut-être, lorsqu'ils y réfléchiront, trouveront-ils qu'un avantage permanent vaut bien quelque dérangement passager. En tout cas, il semble qu'on ne peut leur demander de revenir aux arrangements passés que si tout le passé est maintenu, c'est-à-dire si le Jura-Simplon n'est pas racheté. Mais on doit supposer qu'ils sauront défendre leur position.

Lausanne, 27 janvier 1903.

BULLETIN LITTÉRAIRE
ET BIBLIOGRAPHIQUE

CORRESPONDANCE DE THÉODORE JOUFFROY, publiée, avec une étude sur Jouffroy, par *Adolphe Lair*. — 1 vol. in-16. Paris, Perrin.

Théodore Jouffroy (1796-1842) fut un des Français qui, dans la première moitié du siècle passé, se livraient avec le plus de sérieux réel à l'étude de la philosophie. Elève enthousiaste de Cousin, il s'étendit moins que le maître dans le champ de la science, mais il creusa plus profond et fut un émule de philosophes étrangers, de l'Ecossais Ch. Reid en particulier, dont il traduisit les œuvres. On peut le considérer comme un des rénovateurs des études en France. Des esprits distingués, sensibles à l'exemple que leur donnait cet homme si sincère et si digne de respect, se sont engagés après lui dans la recherche indépendante de la vérité.

C'est une partie de la correspondance de Jouffroy qu'a publiée M. Lair. La plupart de ces lettres datent des années où, au sortir de l'Ecole normale, Jouffroy commençait sa carrière professorale dans cette même école, en qualité de répétiteur. Elles sont adressées à quelques camarades de sa promotion, Damiron, Dubois, Perreau, amis qui venaient de quitter Paris et qui, comme Jouffroy, étaient au début de leur carrière.

Le charme en vient surtout de leur cachet de jeunesse. C'est une exubérance de sensations, de sentiments, d'idées, de retours charmants sur soi-même et sur le passé, d'aspirations, de rêves, de raisonnements parfois très osés, mais vifs et gracieux. Le jeune répétiteur laisse courir la plume au gré de sa riche et noble imagination. Il est naturel, sincère, sans fausse honte. On l'entend causer et rire. Il pense à haute voix.

Il a le cœur chaud, plein d'affection ardente pour sa famille, qui habite au loin dans le Jura, pour ses amis dispersés, pour quelques-uns de ses professeurs. Il aime la nature; il en sent les beautés et en jouit sans affectation. Les paysages du Jura, le lac de Neuchâtel, les environs d'Yverdon, lui sont aussi chers, ne l'émeuvent pas moins que le Léman ou d'autres régions célèbres du paysage suisse.

Ecrites avant sa maturité et à de jeunes amis, ces lettres ne donnent pas tout Jouffroy; elles témoignent surtout de la beauté et de la candeur de son âme. de la sincérité et du sérieux de sa pensée toute préoccupée du devoir et de l'ordre. Elles révèlent ainsi ce qu'il y avait en lui de véritablement original, la source de son indépendance d'esprit. De bonne heure il veut être affranchi des vues conventionnelles, des fausses autorités. Pour lui, les dogmes s'effondrent; mais on ne peut pas dire qu'il s'inspirât de l'impiété. Si hardie que soit sa pensée, il est sensible à tous les aspects religieux de la nature, aux franches manifestations de la vie intérieure et même à la puissance des hymnes d'église. Il va jusqu'à prononcer avec respect le nom de Dieu; il a l'air de s'attendre à Lui. A plusieurs reprises, et comme en dépit de lui-même, il demande à Damiron de prier pour lui. Ailleurs, il compte sur le secours de Dieu pour l'achèvement d'une tâche importante.

Cette correspondance, cependant, montre en Jouffroy un de ces penseurs qui, avec un sens moral très élevé, demeurent dans le vague au point de vue religieux. Ils déclarent que le dogme est une lettre morte, une conception périmée; mais ils ne se sont point avisés de chercher la voie qui conduit à l'intelligence et à l'appréciation du dogme, qui amène à y reconnaître l'expression humaine et incomplète de faits spirituels d'une éclatante vérité. Avant de prononcer un *non liquet*, à l'égard du dogme, il faudrait être dans la condition voulue, avoir renoué personnellement avec la divinité, s'être mesuré avec la « parole » et se mettre à la place qui nous revient devant Dieu, saint, juste et vrai. Qui s'y refuse, ne peut rien affirmer à l'égard des dogmes, ou ne prononce que des jugements sans autorité. E. J.

La métaphysique de Hermann Lotze, ou la philosophie des actions et des réactions réciproques, par *Henri Schœn*, professeur à la faculté des lettres de l'Université d'Aix-Marseille. — 1 vol. in-8°. Paris, Fischbacher, 1902.

Le philosophe allemand Lotze, mort en 1881, a eu sur le développement de la théologie et de la métaphysique allemandes, dans la seconde moitié du XIXe siècle, une influence considérable.

Dans les rapports des choses avec nous comme dans les actions et réactions des choses entre elles, dans la faculté d'exercer et de subir des influences, Lotze a placé et recherché l'essence de l'être. La « Wechselwirkung » devient le trait caractéristique de sa métaphysique, le point de départ de ses raisonnements.

M. Schœn, en étudiant les origines historiques de la philosophie de Lotze, la rattache à l'histoire générale de la pensée. Puis il entre dans le vif du sujet et analyse la méthode du penseur allemand, sa théorie de la connaissance, les notions de substance, de cause, de temps, l'idée de Dieu, et le retentissement des travaux de Lotze dans la philosophie religieuse. M. Schœn montre Lotze continuateur et correcteur du criticisme de Kant, cherchant à éviter le double écueil de l'idéalisme et du scepticisme, et proclamant la réalité du monde extérieur. Malgré les qualités de clarté et de rigoureuse méthode apportées à cette étude, le livre de M. Schœn reste plutôt une contribution scientifique à l'histoire de la philosophie qu'un livre destiné au grand public.

B. G.

La vingtième porte, par *Charles M. Sheldon*. Traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur, par Mlle *E. Dubois*. — 1 vol. in-12. Lausanne, H. Mignot.

Il n'est pas facile de se prononcer sur la valeur réelle d'un livre comme cette *Vingtième porte* au titre énigmatique. La traduction est bonne; la donnée du récit est simple: ce sont les quelques années où trois enfants d'une veuve paralysée sortent de la coquille en triomphant des difficultés de la situation. L'auteur raconte avec facilité; rien ne l'arrête; il est assez ingénieux pour trouver des épisodes opportuns, des réponses frappantes; il a de la verve, de l'à-propos dans les dialogues. Animé des meilleures intentions, il prêche les principes les plus

chrétiens, il montre en action la piété la plus évangélique, et pourtant nous ne saurions nous déclarer satisfait. Il y a dans toute cette histoire quelque chose d'artificiel qui se trahit au titre même, dont le sens n'apparaît d'une manière un peu confuse qu'au dernier chapitre. Cette couleur factice inspire au lecteur quelques préventions, lui ôte le sentiment de sécurité, l'empêche de se livrer et de subir, comme il le voudrait, le charme réel de maintes pages et de divers épisodes.

Au reste, on trouverait peut-être la clef du problème dans la préface même du livre. M. Sheldon dit qu'il a écrit pour sa congrégation, à laquelle il a lu cette histoire les dimanches soir d'hiver pour la stimuler et la sermonner, pour l'intéresser aux grandes entreprises modernes de moralisation. Il est probable qu'en composant ces pages hebdomadaires, il était plus préoccupé de ses auditeurs du dimanche que des héros de son récit, plus soucieux de morale que de vérité. Serait-ce être injuste que de voir là du Berquin transatlantique? E. J.

SCIENCE ET CONSCIENCE, par *Henri Kleffler*. — 3 vol. in-8°. Paris, Alcan.

Ouvrage de philosophie en trois volumes intitulés: *La méthode naturelle*, *L'esprit de la loi*, et *La morale universelle*. L'auteur, un ingénieur distingué, n'avait aucune prétention à la génialité d'un Descartes ou à l'originalité d'un Kant. Il a voulu montrer que la science et la religion pourront un jour être d'accord, quand elles auront justifié chacune leur propre but. « Toutes les deux conviendront que ce but doit être *le progrès de l'homme* et des idées dont sa loi naturelle l'oblige à s'occuper. » Kleffler essaie de délimiter dans son travail le champ et le rôle de la science et de la métaphysique, et ne conçoit pas comme absolu l'antagonisme actuel du bien et du mal. Il espère qu'en pénétrant de plus en plus la matière, on connaîtra plus l'esprit, et qu'en cherchant les lois du monde extérieur, la raison, l'intelligence humaine s'apercevra de plus en plus que ce sont les siennes propres.

Sous l'écorce rude de la langue peu souple et quelquefois obscure, il y a de profondes pensées, et un énorme effort de spéculation métaphysique. R. F.

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE paraît à Lausanne au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(Les abonnements partent du commencement de chaque trimestre.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE	**20** fr.	**11** fr.
UNION POSTALE	**25** fr.	**14** fr.

Une livraison 2 fr. 50.

Les paiements peuvent se faire en espèces, par mandats de poste, ou par chèques sur la Suisse, sur Paris, Londres ou autres grandes villes d'Europe.

On s'abonne:

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

LAUSANNE, Place de la Louve.
PARIS, chez Firmin-Didot & Cie, 56, rue Jacob.
LONDRES, chez Hachette & Co, 18, King William Street, Strand.

SUISSE

VEVEY, MONTREUX, TERRITET : Schlesinger.
GENEVE : Dürr; Burckhardt; Georg; Stapelmohr; Jeheber; Eggimann.
NEUCHATEL : Berthoud; Delachaux & Niestlé; James Attinger.
CHAUX-DE-FONDS : J. et E. Reussner; Baillod; Lüthi.
BERNE : Schmid & Francke; H. Körber; Semminger.
BALE : Georg; Reich; Jenke; Spittler.
ZURICH : Schulthess; Albert Müller; Ebell; Speidel; Faesi & Beer.
SAINT-GALL : Huber & Cie; Kirschner.
AARAU : Sauerlænder; Wirz.

ALLEMAGNE.— **LEIPZIG** : A. Twietmeyer; F.-A. Brockhaus. — **BERLIN** : Georg Winckelmann, 14-16, Oberwallstrasse, W. — **STUTTGART** : K. Wittwer, 32, Friedrichstrasse.

ITALIE.— **ROME** : Treves. — **TURIN** : Bocca Frères. — **FLORENCE** : Vieusseux. — **MILAN** : Hœpli; Dumolard. — **NAPLES** : Furchheim.

HOLLANDE.— **AMSTERDAM** : Feikema, Caarelsen & Cie; Nilsson & Lamm. — **ROTTERDAM** : Kramers & Fils. — **LA HAYE** : Nijhoff; van Stockum.

BELGIQUE.— **BRUXELLES** : Muquardt; Librairie évangélique; Kiessling. — **LIÈGE** : Bellens.

AUTRICHE.— **VIENNE** : Frick, 27, Graben.

RUSSIE.— **ST-PÉTERSBOURG** : Erickson. — **ODESSA** : Rousseau.

ETATS-UNIS.— **NEW-YORK** : Stechert, 9 East 16th str.

On peut aussi s'abonner dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE FÉVRIER

Pages

I. **Le libéralisme et les idées politiques du dix-huitième siècle,** par *Edouard Rod* . . . . 22[illegible]

II. **L'échelle.** Roman, par *J.-P. Porret.* (Seconde partie.) . . . . 2[illegible]

III. **Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre,** par *Auguste Glardon.* (Seconde partie.) . . . . 2[illegible]

IV. **Le popolino italien,** par *Henry Aubert* 314

V. **La vengeance de Jean Berthier.** Nouvelle, par *H. Pluviannes.* (Seconde et dernière partie.). . . . . 33[illegible]

VI. **La Perse et les Persans de nos jours,** par *Michel Delines.* (Seconde partie.). . . . . 34[illegible]

VII. **A la hâte.** Croquis russe, par le D[r] *Veressaieff.* . . . . 37[illegible]

VIII. **Chronique parisienne** . . . . 37[illegible]
L'été en hiver. — Les Humbert en deçà des Pyrénées. — L'opinion européenne et la presse française. — Une nouvelle école poétique. — Au musée Dutuit. — Livres.

IX. **Chronique allemande** . . . . 38[illegible]
La situation politique. — Victoire du gouvernement dans la bataille des tarifs. — La méthode de M. de Kardorff. — Déclarations des professeurs Mommsen, Laband et von Liszt. — Les discours d'Essen et de Breslau. — Leur répercussion dans les milieux ouvriers et au Reischtag. — Une lettre du prince impérial. — Les raccommodages du comte de Bulov.

X. **Chronique anglaise** . . . . 39[illegible]
Le grand *Durbar.* — M. Chamberlain en Afrique. — Exposition de l'Académie royale. Les découvertes en Crète. Minos buvait-il du thé? — L'école historique d'Oxford. — J.-R. Green.

XI. **Chronique russe** . . . . 39[illegible]
Le deuxième centenaire de la presse. — Dans le « ravelin Alexis. » — Nos nationalistes et les conséquences de la guerre du Transvaal. — Les bulletins de santé du comte Léon Tolstoï. — Procès de l'officier Sietzinski. — Un collaborateur de la *Novoïe Vremia* à Genève. — Les aliénés en Sibérie. — Saison artistique. — Une première de M. Maxime Gorki.

XII. **Chronique américaine** . . . . 4[illegible]
L'entreprise yankee. — Encore le tramway. — Dernières inventions. — Le problème de la circulation à New-York. — Nécrologie: Thomas B. Reed. — La musique. — Un Titien pour un dollar.

XIII. **Chronique suisse allemande** . . . . 41[illegible]
Joggeli. — Une nouvelle de J.-V. Widmann. — Le *Jodelbube.* — M. G. Baumberger en voyage. — Adolphe Staebli. — A propos de Lavater. — Publications nouvelles.

XIV. **Chronique scientifique** . . . . 42[illegible]
La transmission de messages au-dessus de l'Atlantique par la télégraphie sans fil. — Température du manchon à incandescence. — La houille blanche. — Distribution des marchandises par les voies ferrées urbaines. — Traction par trolleys automoteurs sur route. — L'électrification des chemins de fer suisses. — Un chemin de fer électrique en Angleterre. — Les automobiles sur voies ferrées. — Publications nouvelles.

XV. **Chronique politique** . . . . 43[illegible]
Température. — La guerre du Venezuela. — Situation de l'Allemagne. — En Macédoine. — Le Maroc. — La France reposée et calme. — Ce que disent les sardines. — Débats rétrospectifs. — M. Chamberlain en Afrique. — De Suisse : Le nouveau tarif douanier. — Le Simplon et l'Italie.

XVI. **Bulletin littéraire et bibliographique** . . . . 44[illegible]

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & C[ie]

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

CENT-HUITIÈME ANNÉE

TOME XXIX

N° 87. — Mars 1903.

LAUSANNE

BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

Place de la Louve.

PARIS

CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, rue Jacob.

LONDRES

HACHETTE & Cie, 18, King William Street, Strand.

ALLEMAGNE

LEIPZIG : A. TWIETMEYER. — F.-A. BROCKHAUS.

1903

OUVRAGES REÇUS

L'Europe et la révolution française, par Albert Sorel. 5e partie : *Bonaparte et le Directoire, 1795-1799*. 2e édition. — 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1903.

Institutions politiques de la Russie. Naissance et développement de ces institutions des commencements de l'histoire de Russie jusqu'à nos jours, par M. Kowalewsky. Traduit de l'anglais par Mme Derocquigny. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard & Brière, 1903.

Histoire critique des théories de l'intérêt du capital, par C. von Böhm-Bawerk. Traduit sur la 2me édition par J. Bernard. Tome II. — 1 vol. in-8°. Paris, Giard et Brière, 1903.

Les congrégations religieuses et la loi française du 1er juillet 1901, par Eugène-A. Naville. — In-12. Genève, Kündig, 1903.

Archives de psychologie, publiées par Th. Flournoy et Ed. Claparède. Tome Ier, avec 57 figures. — Tome II (1er fascicule), N° 5, décembre 1902. — 2 in-8°. Genève, Kündig, 1902.

Discours de combat, par F. Brunetière. Nouvelle série. 2e édition. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

Les samedis littéraires, par J. Ernest-Charles. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet, publiées par C. Latreille et M. Roustan. — 1 vol. in-12. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.

Oeuvres en prose de Percy Bysshe Shelley, traduites par A. Savine. 2e édition. — 1 vol. in-12. Paris, Stock, 1903.

L'évolution des idées chez quelques-uns de nos contemporains, par J. Lionnet. — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

La morale en maximes, par H. Laplaigne. — 1 vol. in-12. Paris, Giard et Brière, 1903.

L'art d'être heureux quoique marié, par E.-J. Hardy. Traduit librement de l'anglais par Mme Mignot-Delessert. — 1 vol. in-12. Lausanne, Mignot.

Les Arméniens et la réforme de la Turquie, par A. Vandal. — **Les souffrances du peuple arménien et le devoir de l'Europe**, par Ed. Bernstein. Publié par l'Union des étudiants arméniens de l'Europe. — 2 in-12. Genève, 1902.

Morale hypothétique et morale humaine théorique et pratique. — Conférence donnée pour la Ligue pour l'action morale à la Maison du peuple de Lausanne, par le Dr A. Forel. — In-12 Lausanne, Payot, 1903.

Les femmes et l'enseignement supérieur en Allemagne, par Roger Bornand. Extrait de la *Revue de Belgique*. — In-8°. Bruxelles, Weissenbruch, 1903.

La vie des animaux illustrée, sous la direction d'E. Perrier. **Les mammifères**, par A. Menegaux. I. *Singes, lémuriens*. — In-4° illustré. Paris, Baillière.

Le calvaire de l'abbé Lambert. Drame en 3 actes, par P. Gourmand. — In-18. Paris, Bibliothèque de l'association, 1903.

Rencontres, par Marianne Damad. — 1 vol. in-12. Paris, Plon.

La ferme d'Herbigny (Etiennette). Roman contemporain, par le comte A. de Saint-Aulaire. — — 1 vol. in-12. Paris, Perrin, 1903.

Le paradis de l'homme. Roman des temps prochains, par M. Andiol. — 1 vol. in-12. Paris Perrin, 1903.

Eve Duverroy, par M. Maillard. — 1 vol. in-12. Paris, Victor Havard, 1903.

L'un vers l'autre, par L. M. Compain. — 1 vol. in-12. Paris, Stock, 1903.

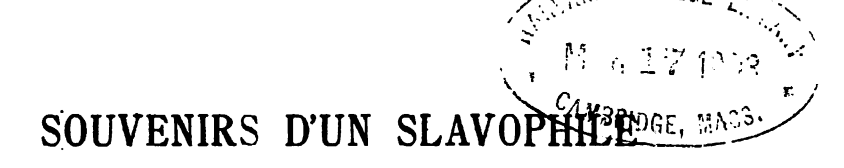
Revue historique vaudoise. Bulletin historique de la Suisse romande. Publiée sous la direction de P. Maillefer et E. Mottaz. 11e année, février 1903. — In-8°. Lausanne, imprimerie Vincent.

Le traducteur. Journal bi-mensuel destiné à l'étude des langues allemande et française. 11e année, N° 1. — In-8°. Chaux-de-Fonds, 1903.

Weltall und Menschheit. Naturwunder und Menschenwerke. Geschichte der Erforschung der Natur und Verwertung der Naturkräfte. Herausgegeben von Hans Kræmer, in Verbindung mit hervorragenden Fachmännern. Lieferungen 22-26. — In-4° illustrirt. Berlin, Bong & C°

De hollandsche Revue. Geredigeed door Fr. Netscher en uitgegeven door V. Loosjes. Acht Jaargang N° 1, Jan. 1903. — In-4°. Haarlem, Loosjes.





SOUVENIRS D'UN SLAVOPHILE

Mes débuts dans le monde slave.

1863-1867.

Le moi est haïssable, disait Pascal. Si l'on prenait ce mot trop au sérieux, on hésiterait certainement à écrire des souvenirs. Mais à l'austère Pascal on peut opposer le bon La Fontaine :

> Quiconque a beaucoup vu
> A, dit-on, beaucoup retenu.

Ce que j'ai vu et observé pendant bientôt quarante ans d'études et de voyages à travers les pays slaves vaut-il la peine d'être raconté ? Au lecteur d'en juger.

I

On m'a souvent demandé quelles circonstances m'avaient mis en rapport avec les Slaves, m'avaient amené à étudier leurs langues et leurs littératures, et à leur consacrer ma carrière scientifique. Elles n'étaient guère à la mode au moment où je les abordai pour la première fois ; elles le sont un peu plus aujourd'hui, pas autant toutefois qu'on se l'imagine à l'étranger. Je sais

mieux que personne à quoi m'en tenir; mes chers compatriotes ont l'enthousiasme facile; ils éprouvent toujours le besoin d'acclamer quelqu'un ou quelque chose. Il y a quarante ans, on criait: *Vive la Pologne!* On crie aujourd'hui: *Vive la Russie!* Ces deux cris résument tout ce que la majorité des Français a jamais su des pays slaves. Pour les masses qui se croient éclairées, les nationalités moins connues que la Pologne et la Russie font partie de quelque vague Hongrie, plus ou moins balkanique.

J'ai toujours eu un goût passionné pour l'étude des langues et des littératures étrangères. Dès l'âge de quinze ans, perdu dans un petit lycée de province, en dehors de l'anglais obligatoire j'apprenais l'allemand, l'italien, l'espagnol. Ma plus haute ambition était de devenir un jour professeur de littératures étrangères dans quelque faculté. Je me destinais à l'Ecole normale, j'avais toutes les chances d'y être reçu. Mais j'avais compté sans un obstacle imprévu. En dehors de l'examen technique, il fallait passer un examen de santé, prouver que le candidat était apte à supporter le dur labeur de l'enseignement, qu'il ne ferait point de tort à l'état, dont il avait reçu pendant trois ans à titre gracieux les leçons et l'hospitalité. A ma grande surprise, c'était, si j'ai bonne mémoire, en 1862, je me vis refusé par le jury médical chargé d'apprécier la valeur physique des candidats. Des praticiens renommés, Vigla, Guéneau de Mussy, un troisième dont j'ai oublié le nom, me déclarèrent impropre au service pour cause d'anémie. Peut-être même, — mes souvenirs sont un peu confus, — donnèrent-ils à entendre que j'étais menacé de phtisie. Dans ce temps-là, la tuberculose n'était pas encore inventée.

Parmi les camarades qui, plus heureux que moi, furent l'objet d'un diagnostic favorable, beaucoup ne sont plus de ce monde. J'ai persisté à vivre en dépit des horoscopes de la Faculté et, qui pis est, je suis rentré dans cette carrière de l'enseignement qu'elle prétendait m'interdire et vers laquelle m'entraînait une irrésistible vocation.

Exclu de l'Ecole normale, je me résignai sans enthousiasme à l'étude du droit, qui, je l'avoue à ma honte, n'eut pour moi aucun attrait. Deux années passées sur les bancs de l'Ecole ne firent que confirmer une invincible antipathie. L'art de combiner les textes des Institutes ou les articles du code Napoléon ne réussit point à m'intéresser. La gloire éventuelle du barreau, les profits de la basoche me laissèrent indifférents. Je ne retenais des leçons de mes professeurs que ce qu'il fallait pour passer correctement mes examens ; je fréquentais les cours de la Sorbonne ou du Collège de France ; j'allais m'enfermer dans les bibliothèques et me plonger dans mon étude favorite, celle des littératures comparées ; l'Italie du moyen âge et de la Renaissance m'intéressait tout particulièrement.

En 1863, au lendemain du jour où j'avais passé ma licence ès lettres, j'allai trouver le vénérable doyen de la faculté, feu Victor Leclerc, et lui proposai deux sujets de thèses de doctorat. L'une devait traiter des poèmes de Solon : *De Solonis carminibus*, l'autre de *Pétrarque considéré comme homme politique*. M. Leclerc admit sans objection l'étude sur les poésies de Solon : le travail sur Pétrarque le trouva réfractaire. Lui-même avait, — à ce qu'il m'affirmait, — dit dans l'histoire littéraire de la France tout ce qu'il y avait à dire sur l'auteur des son-

nets et des *canzoni*. Il se flattait, à ce que m'ont déclaré depuis des personnes qui s'y connaissent. Mais j'aurais eu mauvaise grâce d'insister et je n'insistai pas.

Je renonçai à Pétrarque comme j'avais renoncé à l'Ecole normale et je cherchai ailleurs. Cet échec me devait être des plus profitables, et à quarante ans de distance je bénis la mémoire de l'excellent M. Leclerc. Absorbé par mes recherches sur Pétrarque, je n'en serais peut-être plus sorti et je n'aurais pas songé à poursuivre d'autres sujets d'étude. D'échec en échec je devais arriver à découvrir ma vraie vocation et tomber « de chute en chute au trône académique. »

A ce moment se produisait dans l'Europe orientale une série d'événements politiques qui devaient exercer sur ma carrière une influence décisive. L'insurrection de la Pologne contre la Russie avait éclaté au mois de janvier 1863 ; elle avait rencontré de chaleureuses sympathies dans le monde officiel, dans la presse, dans la jeunesse des écoles. L'étudiant est volontiers du côté des opprimés et des révolutionnaires. Je m'associai à ce généreux mouvement, mais, plus curieux que beaucoup de mes compatriotes, je voulus savoir quel était l'objet de mon enthousiasme, connaître les causes de cette révolution qui faisait couler tant de sang sur les champs de bataille, tant de flots d'éloquence dans les chambres, tant de flots d'encre dans la presse, étudier les rapports historiques de la Pologne et de la Russie. Les articles des journaux et des revues, les brochures que chaque jour faisait éclore ne m'apprenaient pas grand'chose. Je sentais que tout cela manquait de base scientifique. Mais comment m'éclairer ?

Au mois de mai 1863, un de mes camarades, — il est aujourd'hui professeur de faculté, — m'apprit que le 21

un service devait être célébré à Montmorency pour les âmes des Polonais morts dans l'exil, que le sermon serait prononcé par l'abbé Perreyve, professeur à la faculté de théologie, — supprimée il y a quelques années, — et l'un des meilleurs prédicateurs de l'époque. L'abbé Perreyve était une sorte de Lacordaire au petit pied : ses sermons et ceux de l'abbé Gratry faisaient les délices de la jeunesse catholique libérale. Le 21 mai je me trouvais dans l'église de Montmorency en compagnie de deux camarades, que j'ai eu le bonheur de conserver jusqu'ici et qui tous deux ont fait depuis une belle carrière scientifique. Le sermon fut éloquent. L'orateur avait pris pour point de départ un mot biblique qui moins que jamais est aujourd'hui une réalité : *Justitia et pax osculatæ sunt.* Voir la paix et la justice s'embrasser, c'était en ce temps-là l'idéal de la vingtième année. Nous savons aujourd'hui par d'amères leçons que la force primera toujours le droit.

La messe finie, l'assistance entonna en chœur un hymne polonais : tous les fidèles n'en savaient pas le texte et beaucoup d'entre eux suivaient les paroles sur une feuille volante qu'ils avaient apportée dans leur missel. Ma voisine[1] me prit pour un compatriote et m'offrit de suivre avec elle les paroles mystérieuses. Naturellement je n'y entendais rien. Je la priai de vouloir bien me laisser le texte, qui me fascinait.

— Te voilà bien avancé, me dit un de mes camarades ; c'est de l'hébreu pour toi.

— Demain je saurai ce que cet hébreu veut dire.

Le lendemain j'étais à la bibliothèque de la Sorbonne

[1] Cette voisine, Mlle Boïdnowska, épousa peu de temps après un de ses compatriotes, M. Ruskowski, et devint la mère de Mlle Wanda de Boncza, dont la Comédie française déplore la perte récente.

en quête d'un dictionnaire polonais. Le conservateur auquel je m'adressai était précisément un Polonais bien connu par de nombreux travaux en français sur l'histoire de son pays, Léonard Chodzko. A cette époque, il y avait encore une clientèle pour les ouvrages qui exaltaient les gloires de l'ancienne Pologne, les exploits de ses guerriers contre les Turcs, les Tatares et les Moscovites, l'héroïsme des légionnaires qui avaient servi dans les armées de la République et de Napoléon.

Le nom de Léonard Chodzko était presque populaire, sa femme, collaboratrice de quelques-unes de ses œuvres, avait joué un rôle dans les salons parisiens.

Grâce à ce patriote historien la bibliothèque de la Sorbonne possédait un dictionnaire polonais, bien rarement consulté d'ailleurs. Après deux heures d'un labeur opiniâtre, j'avais à peu près déchiffré les strophes de l'hymne *Boze cos Polske*[1].... Il s'agissait maintenant de continuer ce que j'avais si heureusement commencé; je me procurai une grammaire, je me liai avec quelques jeunes gens de l'école polonaise des Batignolles, et je fis des progrès rapides. Au bout de quelques mois j'étais en état, non pas de lire couramment, mais de traduire sans trop de peine un morceau de prose, avec l'aide du dictionnaire, bien entendu. Mais j'étais bien résolu d'appliquer à mes études la maxime: *audiatur et altera pars*, et j'entrepris d'étudier le russe dans la mauvaise grammaire de Reiff, sans me douter qu'après l'avoir tant de fois maudite je serais appelé à en donner un jour une nouvelle édition.

Au début de l'année scolaire 1863-1864 je me mis à suivre le cours de langue et de littérature slave (telle était alors la dénomination officielle) professé au Collège de

[1] « Dieu qui pendant tant de siècles as protégé la Pologne, » etc.

France par M. Alexandre Chodzko. C'était le cousin de Léonard ; le public les confondait souvent, et cette confusion n'était pas faite pour leur plaire. Ils n'étaient pas bien ensemble ; Léonard racontait à qui voulait l'entendre que son cousin avait été nommé au Collège de France par erreur ; le ministre s'était, disait-il, trompé de prénom.

Les deux cousins représentaient sous des aspects différents le type classique du *szlachcic* ou gentilhomme polonais ; grand, bien pris, les cheveux taillés en brosse, l'œil vif, Léonard, derrière sa petite table de la Sorbonne, semblait parader encore sur le cheval blanc qu'il montait naguère, aide de camp improvisé de Lafayette aux jours de juillet 1830. Par parenthèse, je me suis souvent demandé ce qu'un Polonais pouvait avoir à faire dans cette révolution qui, en somme, ne regardait que nous. Il avait l'air d'un docteur Faust qui aurait jadis servi dans les hussards.

Il s'était constitué l'historiographe et l'archiviste des deux émigrations polonaises du dix-huitième siècle et de 1830 ; il avait réuni sur leur histoire une bibliothèque considérable et de nombreux documents inédits qui, si je ne me trompe, figurent aujourd'hui au musée polonais de Rapperschwyl. Après la mort de Léonard, sa veuve avait voulu les vendre pour une somme de quinze mille francs au gouvernement français. Une commission présidée par M. Alfred Maury et dont j'étais rapporteur se prononça, vu l'état de nos finances, contre l'acquisition.

Léonard Chodzko représentait le type du vieux Polonais, chrétien, conservateur, irréconciliable. Pour lui, le Russe c'était toujours le *Moskal* (Moscovite). Il n'avait point pris part aux révolutions de son pays ; il l'avait quitté avant 1830, en 1826, si j'ai bonne mémoire. Cependant il se faisait volontiers passer pour émigré, émigré

de la veille si l'on veut. Le patriotisme de son cousin, qui avait servi sous le *Moskal,* lui semblait un peu tiède.

Alexandre Chodzko, avec sa moustache et sa barbiche grisonnantes (il avait environ soixante ans lorsque je le connus), avait, lui aussi, des allures d'ancien officier, mais d'officier très assagi. L'œil gris bleu, un peu éteint, trahissait une certaine lassitude dont on surprenait parfois les symptômes dans son enseignement : ses leçons se bornaient en général à des explications de textes. Au milieu d'une phrase, il lui arrivait parfois d'être pris d'un accès d'anémie cérébrale et de s'arrêter net : « Je vous demande pardon, messieurs, je ne puis pas continuer. » Je m'offrais alors à expliquer le texte, que j'avais toujours préparé de mon mieux. Il me laissait faire et nous atteignions ainsi la fin de la leçon.

Il ne tarda pas à me remarquer. Il m'ouvrit sa maison hospitalière ; il lut avec moi des fragments des poètes polonais. « Je vieillis, me dit-il un jour : travaillez ; vous avez plus que personne le droit de rêver ma succession. » Cet horoscope devait se réaliser.

Alexandre Chodzko était né en Lithuanie, comme Mickiewicz ; un peu plus jeune que lui, il avait été de bonne heure honoré de l'amitié du poète et soumis à son influence. Il avait débuté par la poésie, et ses contemporains avaient fondé sur lui les plus belles espérances. Un jour Mickiewicz, dans une poésie qui nous a été conservée, avait salué en lui un rival et un successeur. Chodzko, dans une improvisation, avait comparé Mickiewicz à un aigle. Le maître lui répondit : « Je suis l'aigle, mais tu es le faucon ; tu as saisi les secrets du vol de l'aigle et il te porte envie. Quand il succombera, tu prendras son essor. Quand il périra, tu lui survivras. Tu t'as-

seoiras un jour sur son trône et tu te couvriras de sa gloire. »

Alexandre Chodzko ne réalisa pas ces espérances. D'un volume de vers publié par lui à Saint-Pétersbourg en 1827, la postérité n'a retenu qu'une jolie ballade intitulée : *Les framboises*. C'est une pièce classique d'un tour délicat, d'un joli sentiment, qui figure dans toutes les anthologies polonaises. Je l'ai traduite dans la notice que j'ai consacrée à l'auteur au lendemain de sa mort [1]. Une partie de la prédiction de Mickiewicz se trouva pourtant réalisée le jour où Chodzko s'assit sur le trône de l'aigle, autrement dit dans cette chaire dont le poète avait fait un trépied de sibylle apocalyptique.

La famille d'Alexandre Chodzko n'était point riche ; il fut envoyé à l'Académie orientale de Saint-Pétersbourg, qui devait lui ouvrir la carrière consulaire. Tout en cultivant la poésie, il apprit les langues musulmanes. Il fut expédié en Perse et résida successivement à Rechte et à Téhéran. Il joignit à ses fonctions des opérations commerciales qui lui valurent une assez jolie fortune.

Vers 1840 il quitta le service. Il aurait pu pousser plus loin sa carrière, mais il voulut aller vivre en Occident, retrouver ses compatriotes émigrés. De la Pologne il ne connaissait guère que la Lithuanie. Il ne se sentit pas le courage d'y retourner après le naufrage des espérances et des illusions qui avaient bercé sa jeunesse. La France surtout l'attirait. C'était chez elle que la plupart de ses compatriotes avaient trouvé une seconde patrie. Il visita l'Italie, l'Angleterre. Il sema le long des chemins une fortune dont plusieurs de ses compatriotes moins favorisés que lui l'aidèrent promptement à s'allé-

[1] Dans la *Revue encyclopédique*.

ger. Il publia en anglais et en français des travaux qui lui valurent l'estime des orientalistes. Dans ses voyages il rencontra en Suisse une Lithuanienne, femme de grand esprit et de grand cœur, M[lle] Hélène Jundzill. Elle lui donna trois fils qui sont aujourd'hui dispersés à tous les vents de l'horizon; l'un est en Angleterre, l'autre en Cochinchine, un troisième en Amérique. Mickiewicz a écrit le livre des *Pèlerins polonais*; il croyait que le pèlerinage finirait par aboutir à la terre sainte, c'est-à-dire à la patrie reconstituée. Les petits-fils des combattants de 1830 sont plus loin que jamais de l'idéal qu'avaient rêvé leurs pères. La plupart d'entre eux ignorent même cette langue pour le maintien de laquelle leurs aïeux versaient naguère un sang généreux; quelques-uns, pour ne point affliger nos oreilles, ont traduit leurs noms en français ou l'ont dépouillé d'une terminaison qui trahirait leur origine exotique.

A Paris, Alexandre Chodzko retrouva Mickiewicz: il le rencontra vers l'époque où ce puissant génie se débattait sous les étreintes du mysticisme et de l'hallucination[1]. Un illuminé dangereux, Towianski, avait pris possession du poète; un certain nombre d'émigrés se trouvaient sous la domination spirituelle de ce néfaste personnage. Chodzko faillit succomber; s'il échappa, ce fut grâce au bon sens et à l'énergie de sa femme. Elle se refusa à donner dans ces visions; chrétienne sincère et praticante, elle se défiait des faux prophètes; mère de famille exemplaire, elle défendait de son mieux son mari contre le flot toujours montant des exploiteurs qui s'en prenaient à sa bourse et qui vers la fin de sa vie pillèrent même sa bibliothèque.

[1] Voir sur Mickiewicz nos études dans *Russes et Slaves*, tomes II et III, et dans *Le monde slave*, tome II.

Orientaliste distingué, M. Chodzko avait eu au moment de la guerre de Crimée l'occasion de rendre quelques services à notre ministère des affaires étrangères. En 1857 la chaire de langue et de littérature slave du Collège de France devint vacante par suite de la *disparition* du chargé de cours, Cyprien Robert[1]. M. Chodzko fut appelé à le remplacer. Les littératures russe et polonaise lui étaient familières; les autres étaient restées étrangères à ses études. Il entreprit de se les assimiler et il y réussit; il avait le don des langues, mais il était tout à fait étranger aux méthodes de la philologie, de la grammaire comparée ou de la critique historique. Il ne put jamais s'y faire; il avait un profond mépris pour la philologie à la manière allemande. Il appelait cela *tuer des puces.*

Vers 1860, aucun Français n'aurait été capable de donner l'enseignement des langues et des littératures slaves. M. Chodzko y était certainement plus apte que ceux de nos rares compatriotes qui savaient plus ou moins la langue russe. Mais il était gêné par ses origines polonaises.

Le français, qu'il parlait avec beaucoup de pureté, restait néanmoins pour lui une langue étrangère, surtout quand il s'agissait de l'écrire. Ses leçons n'étaient guère suivies que par quelques compatriotes polonais. Il ne se rendait pas compte de l'état d'âme de l'auditeur français qui se présentait à son cours; il ne soupçonnait pas que l'enseignement est une adaptation perpétuelle de l'esprit du professeur à celui de l'élève. L'enseignement est un métier comme un autre; il faut s'y être préparé dès sa jeunesse. On ne s'improvise pas professeur à soixante ans.

[1] Voir mon essai sur la chaire du Collège de France, *Russes et Slaves*, Tome I.

M. Chodzko avait d'ailleurs certaines raisons de se méfier de lui-même. Il ne se sentait pas complètement indépendant. Il n'était que chargé de cours, par conséquent révocable *ad nutum*. Il avait subi l'influence de Towianski et il savait que cette influence néfaste avait coûté jadis à Mickiewicz la possession de sa chaire. Il craignait de se compromettre. Le mieux était de se défier de sa propre parole, de se borner à des traductions. De 1864 à 1872 je ne l'ai entendu qu'une fois faire un cours de littérature, c'était en 1863 ou 1864, au moment où le public libéral se passionnait pour la cause polonaise. Nous n'avions pas encore appris à réserver nos larmes pour nos propres malheurs. M. Chodzko, pour répondre à l'attente de ses compatriotes, traitait de la littérature polonaise au XIX[e] siècle. Beau sujet s'il en fut. Mais il avait eu soin, pour écarter le public, de mettre sa leçon à midi et demi dans la petite salle que nous appelons au Collège de France la salle des langues. De cette façon il était sûr de n'avoir pour auditeurs que quelques Polonais.

Cet auditoire peu nombreux ne laissait pourtant point au professeur une pleine liberté. Sans doute, il n'était plus dans cette période d'exaltation dont Towianski et Mickiewicz avaient été les initiateurs. Mais, au lendemain de l'insurrection de 1865, il vivait dans une sorte de fièvre dont le successeur de Mickiewicz pouvait difficilement éviter la contagion. Il faisait peser sur le professeur une contrainte morale, analogue au terrorisme que le fameux gouvernement national occulte (*rzond narodowy*) avait récemment fait peser sur Varsovie. Quiconque n'acceptait pas certaines formules, certaines théories à la mode dans l'émigration, se voyait qualifié de traître, de *Moskal*, de vendu. A l'exaltation mystique avait succédé

pour quelques rêveurs, d'ailleurs médiocrement éclairés, le dogmatisme scientifique. Ce n'était plus avec des larmes, des prières et des adjurations qu'on allait refaire la patrie, c'était avec la science. Un Polonais venu des bords du Dnieper avait élaboré toute une théorie, qui d'après lui et ses adhérents devait valoir à sa patrie une armée et renouveler la face de l'Europe. Quel était le grand ennemi de la Pologne ? La Russie. Pour refaire la Pologne, il n'y avait qu'à supprimer la Russie, tout au moins sur le papier. Dans des publications fort indigestes, j'oserai même dire illisibles, l'ethnographe en question démontrait que les Russes n'étaient pas des Slaves, pas même des Indo-Européens, mais de vulgaires Touraniens. Cette démonstration établie, l'Europe éliminait la Russie comme un corps étranger, et la Pologne redevenait ce qu'elle était ou croyait être naguère au temps des Sigismond et des Sobieski. La théorie était fort simple, comme on voit. Si par hasard elle ne semble pas très claire à ceux qui me font l'honneur de me lire, j'essaierai de l'expliquer par un exemple emprunté à l'Allemagne. Tout le monde sait que l'Allemagne du nord, — autrement dit la Prusse, — a complètement absorbé l'Allemagne du sud. Or qu'est-ce que les Allemands du nord? Des Slaves germanisés. Jusqu'au dixième siècle et même beaucoup plus tard, les pays situés sur la rive droite de l'Elbe appartenaient à des peuples de race slave. Le nom même des Prussiens n'est pas germanique. Ceci établi, supposons un Bavarois patriote qui veut émanciper Munich du joug de Berlin. Il invoque l'histoire et l'anthropologie pour démontrer que les Prussiens ne sont que des pseudo-Allemands. Après cette démonstration lumineuse ils n'ont plus rien à faire en Allemagne; ils rentrent dans le sein de la race slave, d'où ils n'auraient

jamais dû sortir, et la Bavière redevient le chef de chœur d'une Germanie affranchie et régénérée.

C'est par ces théories enfantines que l'ethnographe en question prétendait anéantir la Russie et refaire la Pologne. Il entassait pour la soutenir des livres écrits en médiocre polonais et en mauvais français. Incapable d'atteindre par lui-même notre public, sympathique en principe à la cause polonaise, mais rebelle aux questions d'ethnographie slavo-touranienne, il s'efforçait de recruter dans la presse des adhérents qui se fissent les apôtres de sa doctrine. Vu l'ignorance générale des journalistes en ce temps-là, il réussissait de temps en temps à mettre la main sur quelque publiciste qui dissertait gravement sur les Aryens et les Touraniens. Il fut au comble de la joie le jour où il parvint à jeter le grappin sur Henri Martin. Le laborieux historien, épris de toutes les causes généreuses, menait dans le *Siècle* une campagne en faveur de la Pologne, comme il en avait mené une en faveur de l'Italie. Il crut trouver dans l'ethnologie polonaise des armes de combat et il publia en 1866, sous ce titre *La Russie et l'Europe*[1], un gros volume qui avait pour épigraphe : *L'Europe aux Européens*, et qui n'a rien ajouté à sa gloire. Cet ouvrage sans valeur scientifique nous semblerait aujourd'hui singulièrement démodé.

Henri Martin n'était pas toujours infaillible, mais c'était bien l'âme la plus loyale qu'il y eût au monde. Nous nous rencontrions dans nos sympathies pour les Slaves opprimés, Polonais, Tchèques, Serbes ou Bulgares. Mais, — j'avais l'honneur de le connaître personnellement, — nous n'étions plus d'accord quand il s'agissait de la Russie. Parfait galant homme, respectueux de toutes les opinions, il accordait même à un jeune inconnu

[1] Librairie Furne.

le droit de n'être point de son avis. Après la guerre de 1870, il fut plus que personne affligé de nos revers et il comprit que ce ne serait pas le concours de la Pologne qui nous aiderait à rétablir nos affaires. Aussi, lorsque dans le courant de l'année 1872 je sollicitai une mission pour aller étudier sur place cette Russie sur laquelle on avait tant raisonné sans la connaître, il fut le premier à me recommander à son confrère Jules Simon. Je raconterai un jour comment cette mission excita l'inquiétude de M. Thiers, qui craignait que son ministre n'eût en ma personne envoyé chez les Russes « un agent polonais. »

Je n'ai pas encore nommé l'ethnographe en question. Je ne le nommerai point. Il a tellement aimé de son vivant le bruit et la réclame que ce sera de ma part, si l'on veut, une vengeance posthume. Son âme n'était pas précisément celle d'Henri Martin. Il avait essayé de m'attirer dans le chœur de ses adeptes. Je m'y étais carrément refusé. Tant qu'il a vécu, il ne m'a épargné ni les injures ni les calomnies. Il a fait tout ce qu'il a pu pour m'arrêter au seuil de ma carrière. Il n'y a pas réussi. Ses théories avaient enthousiasmé un certain nombre de ses compatriotes, qui, à défaut du miracle annoncé par Towianski et par Mickiewicz, se raccrochaient à des formules prétendues scientifiques qu'ils n'étaient pas toujours en état de comprendre. X., appelons-le de ce nom, menait un groupe de disciples pour qui ses théories étaient devenues un dogme national et qui flétrissaient de l'épithète de traître ou de renégat quiconque restait indifférent à sa doctrine et se permettait d'en signaler les lacunes ou les incohérences. Que tout cela est loin de nous !

II

Ceux qui n'ont pas vécu sous le second empire ou qui n'ont pas étudié de près l'histoire de cette époque ne peuvent se faire une idée de l'action que l'émigration polonaise exerçait alors sur l'opinion publique. Nous ignorions les langues étrangères; les Polonais sont généralement polyglottes. Ils offraient à la presse des services qu'on acceptait volontiers. Depuis la guerre de Crimée, la Russie, sans nous être ce qui s'appelle antipathique, était officiellement considérée comme le grand ennemi de l'Europe et de la France. La plupart des représentants de la classe dirigeante professaient les mêmes sentiments pour les Slaves autrichiens ou balkaniques. Leurs efforts pour s'affranchir de la domination des Allemands, des Hongrois ou des Turcs étaient considérés comme des manœuvres inspirées par la Russie et flétries du nom vague de *panslavisme*. Les Polonais régentaient l'opinion publique par l'intermédiaire de la *Revue des Deux-Mondes*, du *Journal des Débats*, du *Siècle* et de l'*Univers*. Le public français n'avait aucun moyen d'être sérieusement informé des événements qui s'accomplissaient dans l'Europe orientale. Pour l'émigration, il s'agissait avant tout d'ameuter l'opinion publique contre la Russie; les Polonais mettaient leur plume au service de quiconque était l'adversaire de la Russie: Turcs, Allemands, Hongrois, peu importait. En agissant ainsi, ils servaient peut-être leurs intérêts. Ils ne servaient pas les nôtres.

Au début de mes études, les émigrés m'avaient accueilli avec enthousiasme. J'étais une recrue aussi précieuse qu'inespérée: jamais leurs amis les plus chaleureux, pas même, quoi qu'on en ait dit, Montalembert, n'avaient eu

le courage d'apprendre leur langue [1]. Vers 1865 ou 1866 je fus reçu à l'unanimité membre de la Société d'histoire et de littérature polonaises, — aujourd'hui dissoute, — et qui était alors présidée par le prince Czartoryski. Cette société était inspirée par un patriotisme ardent, mais aveugle et intolérant. Dès que j'essayai de penser par moi-même, j'eus l'occasion d'en faire l'expérience.

Je n'entendais pas limiter mes études à la Pologne. La Bohême slave m'intéressait également. Je vis un jour entrer dans la petite salle du Collège de France un Tchèque qui a exercé quelque influence sur ma carrière. C'était un poète appelé Joseph Fricz. A côté de l'émigration polonaise il représentait, — à lui tout seul, — l'émigration tchèque. Etudiant, il avait joué un rôle prépondérant dans la révolution de Prague; il avait été condamné par les conseils de guerre, interné en Hongrie; il avait fini comme tant d'autres par échouer à Paris. Les révolutions manquées de Pologne, de Bohême, de Hongrie, d'Italie hantaient son imagination. Il aurait voulu être pour la Bohême tout ensemble un Kosciuszko, un Kossuth, un Mazzini, tout au moins un Herzen. Ses compatriotes, beaucoup moins idéalistes que les Polonais, ne se prêtaient que médiocrement à la réalisation de ses rêves. Il me rendit de sérieux services en m'aidant à apprendre la langue tchèque, en appelant mon attention sur l'histoire et les luttes politiques de son pays. Il m'inspira un ardent désir de le visiter. Pour une bourse d'étudiant la Bohême était plus accessible que la Pologne, où d'ailleurs la police russe m'aurait gêné dans

[1] On a souvent répété que Montalembert avait traduit le *Livre des pèlerins*, de Mickiewicz. C'est une erreur. Il a tout simplement retouché le français du traducteur polonais Jasinski.

mes explorations. Quant à la Russie, elle m'apparaissait dans un lointain presque inaccessible.

Au mois de juillet 1864 j'arrivai en Bohême. Prague, la ville aux cent tours, m'enchanta par ses aspects romantiques. Je devais y revenir bien souvent depuis et y faire de longs séjours. C'est avec Paris et Moscou la ville de l'Europe que je connais le mieux. En 1864, la nation tchèque n'avait pas encore accompli tous les progrès qu'elle a réalisés depuis lors. Elle offrait cependant à l'observateur un spectacle des plus intéressants; c'était une lutte sans trêve, un combat corps à corps du slavisme contre le germanisme. Cette lutte n'a pas encore aujourd'hui abouti à un triomphe définitif, mais chacune des passes d'armes a été signalée par un succès.

Je me liai avec quelques-uns des combattants les plus intrépides de cette lutte nationale: avec les frères de Joseph Fricz, Antoine et Vavsla, savants aussi distingués qu'ardents patriotes; avec Jules Gregc, le rédacteur de la *Gazette nationale* (Narodni Listy) qui avait expié, par Dieu sait combien de mois de prison, les exploits de sa vaillante plume; avec le professeur Tonner, depuis directeur de l'académie commerciale; avec le feuilletoniste Neruda; avec le romancier Sofie Podlipska, qui avait traduit en tchèque le *Consuelo* de George Sand et qui me remit un exemplaire de cette traduction pour mon illustre compatriote. Je m'acquittai de la commission et George Sand répondit par une lettre où elle disait à peu près ceci: « La Bohême a montré qu'un petit peuple peut être une grande nation. »

Tous mes amis de Prague appartenaient au parti jeune-tchèque, c'est-à-dire démocratique, radical si l'on veut. Les vieux Tchèques représentaient le parti opportuniste

et conservateur. Au fond, tous deux étaient d'accord sur le but à atteindre. Ils ne différaient que sur le choix des moyens et sur certaines questions sociales.

Tous détestaient la domination allemande et rêvaient de voir la France s'associer à leur lutte contre le germanisme. Tous étaient passionnés pour la cause de la Pologne ; en ce temps-là, la Galicie n'était pas encore réconciliée avec l'Autriche officielle, et les Tchèques voyaient en elle l'auxiliaire de leurs revendications. Le point de vue a changé depuis 1867.

Les Tchèques ne pouvaient s'empêcher d'établir un certain parallèle entre la destinée de leur pays et celle de la Pologne. Mais la Russie n'était pas pour eux comme pour les Polonais un objet d'horreur. Ils suivaient avec le plus vif intérêt son mouvement social et intellectuel. Les Slaves du Midi, qui se débattaient contre les Italiens, les Magyars ou les Turcs, étaient l'objet d'ardentes sympathies. L'enquête que j'entrepris pendant quelques semaines de séjour à Prague me révéla vraiment ce monde slave dont je n'avais à Paris que la notion indistincte et confuse. Il me sembla que j'avais le devoir de communiquer à mes compatriotes le résultat de mes observations. Je fis paraître peu de temps après mon retour à Paris une brochure sur l'*Etat autrichien*[1] qui a été le point de départ de mon histoire de l'Autriche-Hongrie, publiée pour la première fois en 1878. J'écrivis deux volumes sur la Bohême : l'un était purement littéraire[2] ; l'autre, intitulé *La Bohême historique, pittoresque et littéraire*, écrit à l'occasion de l'exposition de 1867, fut rédigé avec la

[1] Paris, librairie du Luxembourg, 1866.

[2] *Chants héroïques et chansons populaires des Slaves de Bohême.* Librairie internationale, 1866.

collaboration de Joseph Fricz et d'un certain nombre de publicistes. Il apprit beaucoup au lecteur français. Il excita un véritable enthousiasme en Bohême. Pour préparer ce volume, j'avais entrepris dans l'été de 1866 un second voyage en Bohême. C'est alors que j'eus l'occasion de faire la connaissance de M. Rieger, le chef du parti vieux-tchèque, qui m'accueillit avec la plus vive sympathie. M. Rieger est encore aujourd'hui le véritable chef spirituel de sa nation.

Pour assurer la publication de notre volume, nous avions demandé à la Bohême des souscripteurs à un prix relativement élevé pour un pays dont les conditions économiques étaient beaucoup moins prospères qu'elles ne le sont aujourd'hui (dix francs, soit environ cinq florins d'Autriche). Quand nous eûmes expédié en Bohême quatre cents exemplaires, le gouvernement s'avisa que l'ouvrage pouvait être dangereux. Il le fit poursuivre, condamner et interdire dans tout l'empire. Les raisons par lesquelles on justifiait ces mesures feraient actuellement sourire le plus loyal serviteur de l'empereur François-Joseph. Pour avoir écrit, par exemple, que l'empereur Ferdinand V, dit le Bienfaisant, était faible de corps et d'esprit, nous étions taxés de lèse-majesté. L'Autriche libérale d'aujourd'hui rougirait en lisant les considérants de ce document juridique sur lequel il serait cruel d'insister au début du vingtième siècle.

Joseph Fricz avait au cœur deux passions, l'amour de la patrie slave, la haine de l'Autriche. Il se considérait comme le Kossuth de la Bohême; pour combattre la dynastie des Habsbourg, il se fût au besoin allié avec l'enfer. Quand les Prussiens pénétrèrent en Bohême pendant l'été de 1866, il crut le moment venu de réaliser ses rêves

patriotiques. Il se glissa en Bohême à leur suite. Est-ce lui qui inspira la proclamation du roi Guillaume « au glorieux royaume de Bohême ? » Il ne me l'a jamais dit. Toujours est-il qu'il entra à Prague avec les Prussiens et qu'il y résida quelque temps. Bismarck était homme à faire flèche de tout bois. Fricz rédigea ou fit rédiger un pamphlet intitulé *Les pleurs de la couronne de Bohême*, qui fut répandu à des milliers d'exemplaires et qui n'avait certainement pas pour objet de rattacher les Tchèques à la maison d'Autriche. Beaucoup de libéraux, voire de révolutionnaires voyaient en ce temps-là dans la Prusse bismarckienne le champion de leur cause contre l'Autriche réactionnaire.

Fricz était de ce nombre. En revanche, nourri à l'école des Polonais et même des Hongrois, il restait l'ennemi de la Russie autocratique. Ses compatriotes, menacés par le dualisme autrichien, n'avaient aucune confiance en Bismarck et commençaient à se demander si, au cas d'une lutte suprême contre le germanisme, la Russie ne leur serait pas plus utile que la Pologne. Pendant l'été de l'année 1867, les deux chefs du parti vieux-tchèque, MM. Palacky[1] et Rieger, vinrent à Paris visiter l'exposition universelle et négocier avec les chefs de l'émigration polonaise, Ladislas Czartoryski et André Zamoyski. Il s'agissait de les décider à exercer leur influence sur la Galicie pour une action commune en faveur du fédéralisme. Ils promettaient en revanche leur médiation auprès des Russes pour améliorer le sort des Polonais dans l'empire du tsar. Ils eurent à l'hôtel Lambert un certain nombre d'entrevues fort courtoises qui, en somme, n'aboutirent pas. De Paris ils se rendirent à Moscou, où

[1] Voir sur Palacky mes *Etudes slaves* (Paris, Leroux, 2me volume).

les appelait une invitation de la Société des sciences naturelles, qui organisait une exposition d'ethnographie slave. Cette exposition donna lieu à des manifestations slavophiles qui exaspérèrent les Allemands et qui furent mal comprises en France. M. Rieger tint parole; il prononça en faveur des Polonais un discours fort éloquent et fort habile, dont l'émigration lui sut d'ailleurs fort peu de gré. Le pauvre Joseph Fricz était desespéré; il croyait représenter la véritable opinion politique de son pays; il traitait de puissance à puissance avec MM. Rieger et Palacky et leur présenta avant leur départ des observations dont ils ne tinrent aucun compte. Il se vengea de leur dédain par un pamphlet qui eut peu de retentissement. Ainsi qu'il arrive le plus souvent aux émigrés, il n'était plus en harmonie avec la majorité de ses concitoyens.

Parmi les hôtes slaves venus à Paris pour l'exposition de 1867 figuraient encore le Dr Prazak, avocat à Brnv (Brunn), député à la diète de Moravie, qui fut depuis ministre pour la Bohême dans le cabinet cisleithan; Mgr Strossmayer, évêque-baronet de Diakovo, alors inconnu en Occident, mais dont le concile de Rome allait bientôt révéler le nom au monde chrétien; le chanoine Raczki d'Agram, l'historien national des Croates, qui devait être le premier président de l'Académie sud-slave; le poète ragusain Medo Pucic.

Tous ces personnages se rencontraient dans un café des environs du Palais-Royal où siégeait alors le cercle tchèque-slave aujourd'hui disparu. On l'a remplacé par un *sokol*, ou société de gymnastique. Le sport envahit tout. Dans une salle de ce café je vis arriver un soir un homme de haute taille vêtu de cette longue lévite qui

est l'habit de ville du clergé en Autriche et en Hongrie. Un liséré violet au collet, une améthyste au doigt révélaient seuls la dignité épiscopale. L'œil du nouveau venu était vif, l'allure noble et affable, le sourire exquis[1]; M. Rieger, qui l'accompagnait, lui donnait le titre d'*Excellenz*, lequel correspond à notre monseigneur. C'était l'éminent évêque de Diakovo, le mécène des Slaves méridionaux. Il avait lutté de toutes ses forces contre l'arrangement inique que les Hongrois prétendaient imposer et réussirent en effet à imposer à sa patrie. L'empereur-roi était intervenu personnellement et avait invité le fougueux prélat à voyager. Il avait quitté son diocèse et venait visiter l'exposition universelle. J'eus l'honneur de lui être présenté et de le saluer dans sa langue maternelle, le serbo-croate, que mes nombreuses relations avec les étudiants serbes m'avaient rendue familière. Je l'interrogeai sur son savant ami le Dr Raczki, sur l'Académie sud-slave qui allait être prochainement inaugurée. L'évêque fut ravi de trouver un jeune Français si au courant des choses de son pays et me demanda si j'avais déjà voyagé chez les Slaves méridionaux. Sur ma réponse négative il m'invita à venir le visiter dans sa résidence de Diakovo et à prendre part à l'inauguration de l'Académie, qui devait avoir lieu prochainement. Il m'offrait à Agram et à Diakovo la plus complète hospitalité. J'acceptai

[1] Voir dans le *Monde slave* (tome Ier, 2e édition) les chapitres : *Un évêque slave, Mgr Strossmayer* et *Agram et les Croates.* J'avais un jour chez moi un de mes amis qui se pique d'être graphologue. Je fis passer sous ses yeux une lettre de Mgr Strossmayer, en langue croate, dont il ne pouvait comprendre un traître mot : « Dieu ! la grande âme, le noble caractère, que je voudrais connaître cet homme-là ! » Depuis que j'ai entendu porter ce diagnostic, je suis tenté de croire à la graphologie. L'ami en question est M. Philippe Godet.

avec transport cette offre si cordiale. Plus tard, en dédiant à l'éminent prélat mon livre sur les *Apôtres slaves*, je n'ai fait qu'acquitter une dette de reconnaissance. A ce moment l'évêque rêvait de fonder à Paris un organe périodique qui mettrait l'opinion publique au courant du mouvement politique et intellectuel des Slaves méridionaux. Il songeait à Ubicini et à moi pour la direction. Ce projet ne devait pas se réaliser.

Quelques jours plus tard l'évêque me présentait son *alter ego*, le chanoine Raczki, ardent patriote, profond érudit qui avait renouvelé l'histoire de son pays, qui devait être pendant de longues années l'âme de l'Académie sud-slave, le promoteur de toutes les grandes entreprises littéraires. Sous un aspect froid et correct, le chanoine cachait une âme tendre et généreuse ; une profonde sympathie s'établit entre nous. La mort seule, — il a quitté ce monde en 1896, — devait mettre fin à nos affectueuses relations.

Un autre ami et compatriote de Mgr Strossmayer était aussi arrivé à Paris. C'était le comte Medo Pucic (Orsato Pozza), — les familles ragusaines ont parfois un double nom slave et italien, — originaire de cette ville de Raguse qui a joué un rôle si glorieux dans les annales des Slaves méridionaux ; il était le type accompli du gentilhomme de lettres : poète délicat, historien amateur, il écrivait tour à tour en croato-serbe et en italien. Une modeste fortune lui assurait une situation indépendante. Il passait sa vie à voyager ; il avait longtemps vécu en Russie, mais Paris surtout l'attirait. Pendant de longues années je l'ai vu à chaque printemps revenir avec les hirondelles ; il se plaisait aux fins dîners dans les restaurants à la mode, aux longues flâneries sur les boulevards. Il connaissait à

merveille la littérature populaire des Serbes. Comme les *gouslars*, ces naïfs rapsodes, il avait le don de l'improvisation. De toutes les langues, le serbo-croato est peut-être celle où l'improvisation est le plus aisée. Le *deseterac*, vers épique de dix syllabes, qui chante les désastres de Kosovo et les exploits de Marko Kralievitch, se plie à tous les besoins de la pensée, à toutes les licences de la prosodie, à toutes les fantaisies de l'imagination. *Inter pocula*, Pucic m'envoyait la balle, je lui donnais la réplique: les *deseterci* succédaient aux *deseterci*, sous les yeux du garçon effaré devant ces deux étrangers qui oubliaient le boire et le manger. Patriote irréconciliable, Medo Pucic avait répudié la nationalité autrichienne; il avait été chambellan de la cour de Lucques et avait embrassé la nationalité italienne. Après la mort du prince Michel de Serbie, il fut appelé à Belgrade pour servir de gouverneur au jeune Milan; j'avais rencontré, dans un banquet donné en 1865 à l'occasion du cinquantième anniversaire de la délivrance de la Serbie, ce futur prince avec son précepteur, le professeur Huet : il m'avait fait l'effet d'un bon gros garçon assez insignifiant. Medo Pucic ne m'a jamais parlé de son auguste pupille. Il est mort vers 1883 avant d'avoir vu se produire dans le ménage du jeune roi et dans le jeune royaume les incidents douloureux qui eussent certainement affligé son cœur de galant homme et de patriote.

LOUIS LEGER.

(*La fin prochainement.*)

L'ÉCHELLE

ROMAN

TROISIÈME PARTIE[1]

V

Le nouveau venu, Pellaux, était un gros homme, sanglé dans une redingote, le visage rubicond, une courte moustache coupée au ras des lèvres, et des cheveux blonds roux qui bouclaient naturellement tout autour de son front large et bas. Son apparition avait quelque chose de saisissant. Jamais, chez aucune créature humaine, l'orgueil ne s'était épanoui avec une aussi magnifique outrecuidance. Ses gros yeux humides, sa face de boucher apoplectique, sa nuque écarlate, ses larges épaules, sa poitrine, son ventre, ses mollets, toute sa personne resplendissait d'orgueil, d'un orgueil invraisemblable, monstrueux et serein. On voyait que cet homme, élu du peuple, condensait les vanités individuelles d'au moins dix-huit mille électeurs.

Il s'avança. Sur son passage, les consommateurs se soulevaient, s'inclinaient en murmurant: « Monsieur le

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de janvier et février.

conseiller! » et serraient avec respect la main qu'il tendait à droite et à gauche avec le même sourire protecteur et bon enfant. Et tous les visages avaient l'expression si touchante du chien fidèle, toujours content, frétillant, remuant la queue, prêt à lécher la main qui le frappe ou le caresse. Gabriel, qui n'était pourtant pas un novice, fut écœuré d'une abjection si peu démocratique et en conçut un profond mépris pour ce tas de flagorneurs. Mais, comme Pellaux arrivait près de sa table et arrêtait ses gros yeux sur lui, il fit exactement comme les autres, se souleva, s'inclina, murmura: « Monsieur le conseiller! » comprima révérencieusement les doigts du grand homme, et ne se méprisa pas pour cela. « Au moins, pensait-il, moi je sais pourquoi je fais ça. »

Quand Pellaux eut passé en revue tous ses sectateurs, il parcourut la salle du regard, cherchant un siège. Ce fut encore un instant solennel. Gabriel, instinctivement, porta la main sur une chaise. Mais, le remerciant d'un sourire, le conseiller s'assit à côté de Sécheron, en face d'un individu qui ressemblait à un bouledogue et que Gabriel reconnut aussitôt pour « cet animal de Faublard. »

— Il vient d'être nommé colonel, dit son voisin.

— Il est assez bête pour ça, répliqua l'élégant Charpaux en se laissant choir sur la banquette à côté de Gabriel.

Celui-ci protesta au nom de l'armée. Faublard était incontestablement une buse, mais il ne fallait pas, à cause d'une exception, médire de notre corps d'officiers, qui comptait dans son sein des hommes de valeur comme l'avocat Binder et le rédacteur Bonnemain. Et Cabrol cita de mémoire l'appréciation élogieuse d'un général

vénézuélien au sujet de nos milices, telle que la publiait le dernier numéro de la *Revue militaire suisse.*

— J'oubliais que tu es officier, dit Charpaux en riant. Mais, au fait, es-tu lieutenant ou capitaine?

— Je serai capitaine dans deux ans, au 1er janvier, si tout va bien, répondit Cabrol. Je compte faire cent vingt jours de service l'année prochaine et l'école centrale l'automne d'après.

— Bien du plaisir!

Gabriel dédaigna de relever ce souhait ironique. Il savait que Charpaux n'était antimilitariste que par dépit, n'ayant pu être ni soldat, ni par conséquent officier, parce qu'il avait les pieds plats.

Pellaux commençait une partie de cartes avec Sécheron et Faublard. Derrière chaque joueur vinrent aussitôt se placer plusieurs spectateurs pour juger les coups. On les entendit bientôt s'exclamer à qui mieux mieux: « Bien joué! — Bravo! — Voilà qui est enlevé! — Epatant! » Juvain marquait les points sur une ardoise. Les partisans de Sécheron gémissaient: « Quelle déveine! — Ç'a été bien mené tout de même! » et Raflanche, agitant ses deux mains, vociférait: « Quel homme vous êtes, monsieur le conseiller, il n'y a pas moyen de lutter contre vous! »

« Ils sont répugnants, pensa Gabriel. Deux autour de Sécheron, trois autour de Pellaux!... il n'y a plus de place pour moi! »

Il espérait que ces messieurs finiraient par parler politique et, sa présence aidant, se souviendraient du quartier des Remparts et du chef à trouver. Mais la conversation se traînait dans les banalités.

Après six heures, la salle se vida peu à peu. Faublard se leva; Pellaux se leva. Comme par hasard, Gabriel se

trouva en même temps qu'eux à la porte de la rue. Le conseiller d'état lui fit quelques questions aimables et dit enfin, en lui serrant la main:

— J'espère qu'à l'avenir nous vous reverrons plus souvent. Il nous faut des jeunes, vous savez, des jeunes qui se remuent, qui n'aient pas froid aux yeux, qui aient un peu le diable au corps. Nous autres vieilles barbes, nous suivons l'ornière, nous sommes encroûtés, figés, que voulez-vous? Ah! monsieur Cabrol, si j'avais votre âge! Que diable! vous êtes les hommes nouveaux, l'avant-garde, les pionniers du progrès, le levain de la démocratie. La patrie vous regarde, jeunes gens, elle compte sur vous!

Et se calmant tout à coup:

— Allons, adieu, mon cher ami, à bientôt.

— Quel homme! murmura Gabriel en le regardant s'éloiguer.

Tous les passants le saluaient. A sa gauche, Faublard se rengorgeait, se prélassait comme un dindonneau à côté d'un paon. Gabriel aurait volontiers giflé ce parvenu, cet ignorant, ce butor. Mais, songeant aux paroles de Pellaux, il se dit, le cœur tout joyeux: « Ça va bien. »

Depuis ce jour-là, Gabriel fréquenta assidûment le cercle. On s'accoutuma à le voir. Il fit bonne connaissance avec tous les habitués.

Au reste, la société était accueillante. Pourvu qu'on sût jouer aux cartes, dire le mot qui fait rire et prêter la pièce de cent sous vers la fin du mois, on était sûr d'être le bienvenu auprès du grand nombre. Pour gagner la faveur de l'élite, il fallait, il est vrai, des qualités plus sérieuses: de la douceur dans la voix, de la modestie dans le maintien, beaucoup de souplesse dans les vertèbres, le don si rare de mettre en lumière à propos le mérite de son interlocuteur, en un mot l'art de plaire. C'était où

Gabriel excellait, d'autant plus que son scepticisme aimable se doublait d'un talent hors pair de psychologue. En deux minutes, par instinct, il connaissait son homme et se faufilait dans son estime sans effort, sans le vouloir, par le seul effet du principe darwinien de l'adaptation au milieu.

Ainsi, Sécheron n'aimait pas la contradiction, parce qu'il n'était pas ferré sur la réplique; le respect dû à son âge exigeait donc des ménagements, et il était de la bienséance la plus élémentaire d'être toujours de son avis.

Pellaux, au contraire, n'aimait rien tant que la controverse. C'était plaisir de discuter avec lui. On osait émettre les opinions les plus subversives ou les plus réactionnaires: il fallait voir avec quelle patience, quelle éloquence, quelle logique d'argumentation, quelle force persuasive il ramenait doucement l'égaré dans le sentier de l'orthodoxie radicale. On faisait bien deux ou trois objections, mais le moyen, avec un pareil joûteur, de ne pas s'avouer vaincu à la fin?

Binder s'écoutait parler: c'est un défaut, mais ne pouvait-on le laisser discuter tout seul? Cornutard était taciturne; mais on pouvait l'égayer. Un troisième s'en tenait aux principes bourgeois de 1848; un autre penchait vers le socialisme. Mon Dieu! toutes les opinions sont respectables, toute connaissance est relative, et on est étonné de voir que toutes nos conceptions reposent sur un fonds de vérité; mais seuls savent pratiquer la tolérance les hommes de bon sens et de tact, comme était précisément Gabriel Cabrol.

Cependant les semaines se succédaient et l'automne passa sans que Pellaux prononçât le mot attendu. Une ou deux fois, Gabriel glissa adroitement quelque allusion aux élections d'avril, mais le conseiller d'état paraissait

avoir oublié son idée d'un moment, et le jeune homme se garda de brusquer la fortune. Il finit par se résigner à voir venir les événements; en attendant, il se laissait vivre. A tout prendre, d'ailleurs, il était content. Le cercle lui plaisait. Maintenant la maison lui semblait fade et Annie un peu ennuyeuse, car depuis quelque temps elle lui reprochait timidement de la délaisser et prenait des airs lamentables. Les femmes ne comprennent pas qu'il y a dans la vie des nécessités auxquelles il faut savoir se soumettre.

Entre tous les membres du cercle, il y en avait un qui honorait Gabriel d'une véritable affection. C'était le bibliothécaire Raflanche, bavard et buveur infatigable, singulière espèce d'exalté, poussant le dévouement au parti radical jusqu'au fanatisme et l'admiration pour ses chefs jusqu'à la plus basse flatterie; absolument sincère cependant, honnête homme, le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service. Gabriel le croyait un peu fou et s'amusait des enthousiasmes autant que de la laideur physique phénoménale du bonhomme, qui, de son côté, se félicitait d'avoir rencontré un auditeur aussi complaisant. Le jeune homme trouvait en outre avantageux de cultiver cette amitié, car Raflanche était au courant, comme pas un, des faits et gestes du parti. Après réflexion, il se décida à lui confier la préface de ses ambitions, son désir de servir la noble cause du radicalisme dans son quartier, comment Pellaux, deux mois auparavant, avait proposé son nom et l'avait, sans doute, oublié depuis.

— C'est très simple, dit Raflanche, je vais lui en reparler tout de suite.

— Pas cela! s'écria Gabriel. Il sera toujours temps plus tard. Mais si, à l'occasion, vous pouviez glisser un mot....

— Suffit, dit Raflanche, je soufflerai la chose à Binder. C'est lui que cela regarde, comme président de l'Association démocratique radicale.

— Ne dites pas que cela vient de moi.

— Soyez tranquille.

Le surlendemain, le bibliothécaire dit à Cabrol d'un ton mystérieux:

— C'est fait. Je lui ai suggéré votre nom, comme si c'était une idée de moi. Il est d'accord.

Pendant une grande demi-heure, Gabriel prêta une oreille distraite au bavardage de son compagnon. Il se sentait les lèvres sèches et des picotements dans le ventre, mais il n'osait se retourner pour regarder Binder attablé derrière lui avec Pellaux et Sécheron. Tout à coup Raflanche chuchota:

— Ils nous font signe. Allons-y. Et ne faites semblant de rien.

— Parbleu ! dit Gabriel.

Quand ils furent assis, Pellaux fit apporter deux verres, les remplit, on trinqua. Puis Binder demanda:

— Monsieur Cabrol, serez-vous très occupé cet hiver ?

— Mais non, pas trop. Si je puis vous obliger....

— Justement, monsieur Cabrol, vous pourriez nous rendre service; à nous, c'est-à-dire au parti radical.

— C'est-à-dire à la patrie, fit Raflanche avec conviction.

— J'en serais enchanté, dit Gabriel. De quoi s'agit-il ?

— Voici. Vous habitez les Remparts. Vous savez ce que c'est que ce quartier-là : des villas et des maisons ouvrières. Ceux des villas sont conservateurs, les ouvriers sont socialistes.

— Vilain quartier ! dit Pellaux.

— Quartier infect ! fit Raflanche.

Binder reprit :

— Il faudrait voir si on n'en pourrait pas tout de même tirer quelque chose. Du côté des villas, naturellement, rien à faire. Mais pour les ouvriers, un homme d'initiative, c'est-à-dire suffisamment.... hem.... élastique, peut les retourner comme un gant, l'expérience nous l'a cent fois démontré. La tâche est ici assez dure : tout serait à organiser ; il n'y a plus de chef de quartier depuis les dernières élections, où nous n'avons pas réuni cinquante voix sur les sept ou huit cents électeurs du faubourg. Ç'a été une honte. Vous voyez que je ne vous cache pas les difficultés. Eh bien, voulez-vous vous attaquer à ce rempart ?

— Oh ! exquis ! s'écria Raflanche. « Ce rempart ! »... ce quartier des Remparts.... « ce rempart ! » Exquis ! Délicieux ! Ha, ha, ha !

Gabriel feignit de se recueillir, hocha la tête et dit :

— Messieurs, je suis confus de la confiance que vous voulez me témoigner. J'espère que je saurai la mériter. Mais je dois vous avouer que je suis novice, et je crains....

— Hé ! farceur, dit Pellaux en le poussant du coude.

— Monsieur Cabrol, dit Sécheron avec son air solennel, la parole que vous venez de prononcer vous honore en ce qu'elle révèle à la fois la loyauté de votre cœur et la précoce élévation de votre esprit : la loyauté, car c'est être loyal que de reconnaître les imperfections inhérentes à notre pauvre nature humaine ; l'élévation morale, car, comme celui qui s'élève sera abaissé, de même celui qui s'abaisse sera élevé, et la source de toute grandeur est dans l'humilité.

— Ne vous inquiétez pas, dit Binder, on vous mettra au courant. Acceptez-vous, oui ou non ?

— J'accepte, dit Gabriel, j'accepte, messieurs. Tout ce que je désire, c'est que vous vouliez bien m'assister de vos conseils.

— Ouais ! fit Pellaux qui se curait les dents avec une allumette, cela s'apprend tout seul.

— Pourvu, dit Sécheron, que l'on sache à quel but on veut marcher, on trouve toujours des armes en suffisance, et il ne faut point y regarder de trop près, dès qu'elles peuvent être utiles.

— Cependant, reprit Binder en s'adressant à Gabriel, vous ne ferez pas mal de profiter de l'expérience de notre ami Raflanche.

— Oui, écoutez monsieur Raflanche, dit Sécheron. Une longue participation à la chose publique a fait de lui un vétéran de nos luttes politiques, capable d'instruire les jeunes générations, en leur inculquant les principes sacrés dont le fil a guidé nos pères dans la voie pacifique du progrès de la démocratie.

— Raflanche est un homme, dit Pellaux. A sa santé !

Le bibliothécaire fut si touché de ces éloges qu'il ne trouva rien à dire ; pour cacher son attendrissement, il avala coup sur coup plusieurs verres de vin, et il tremblait si fort que le liquide, s'échappant des deux coins de sa bouche, ruisselait dans sa barbe, souillait sa cravate, sa chemise et les revers graisseux de son habit noir.

Gabriel l'accompagna jusqu'à sa porte, et ils restèrent longtemps à causer sous une pluie fine que chassait le vent. Le bonhomme dégoisait tirade sur tirade. Gabriel vit bien qu'il faudrait de la patience pour en obtenir des renseignements précis, et il le quitta en disant : « A demain. »

En rentrant, il annonça joyeusement à sa mère ce qu'il considérait comme une distinction flatteuse. Elle exprima la crainte qu'il n'entreprît trop de choses à la fois. M. Cabrol hocha la tête, en homme qui comprend, haussa les épaules et sourit sans rien dire. Son indolence naturelle, épaissie par l'âge, le bien-être et le métier de fonctionnaire, le rendait indulgent à l'égard des gens et des choses, et il observait l'activité de son fils Gabriel avec une sorte de gaieté attendrie, comme il aurait regardé une mouche se débattant sous une cloche à fromage.

— Ah ! dit Annie le lendemain, enfin, maintenant que tu es nommé, tu n'auras plus besoin d'aller tous les jours à ce vilain cercle !

Il lui expliqua doucement qu'au contraire il devrait s'y rendre plus souvent que jamais, pour nouer des relations, apprendre ce qu'il avait à faire et s'en acquitter en conscience. Et puis il n'allait pas s'arrêter au moment où la fortune commençait à lui sourire. Il avait à présent toutes les chances de passer conseiller communal, à condition naturellement qu'il en sût profiter ; l'occasion n'a, comme on sait, que trois cheveux qu'il faut saisir au bon moment.

Il parlait avec volubilité, pour répondre au muet reproche qu'il lisait dans les yeux de la jeune fille. Le cercle, disait-il, ne l'amusait pas, non, au contraire. Combien il aurait mieux aimé s'en aller, comme autrefois, avec sa petite Annie, sa jolie, sa mignonne, sa bien-aimée petite Annie, sa petite fiancée chérie, se promener dans les bois, ou rester au coin du feu, ou bien dans l'embrasure de la fenêtre, là, près de sa table à ouvrage, derrière les rideaux, au lieu d'écouter l'insipide bavardage de ces phraseurs d'hommes politiques ! Mais il fal-

lait, hélas ! passer par eux pour arriver. Il était très bien vu au cercle ; ne faut-il pas battre le fer pendant qu'il est chaud ? D'ailleurs, c'est toujours le premier pas qui coûte, et une fois conseiller, au printemps prochain, dans cinq mois, pas davantage, il serait dans l'engrenage et pourrait enfin disposer de son temps. Et alors ils seraient heureux tous deux.

Elle l'avait écouté jusqu'au bout avec beaucoup d'attention. Quand il se tut, elle regarda longtemps à terre, d'un air absorbé et mélancolique, en froissant entre ses doigts l'étoffe de sa robe. Il dit :

— Voilà de jolis petits ciseaux. Mais quelle drôle de forme ! A quoi cela peut-il servir ?

Elle répondit :

— C'est pour couper des boutonnières.

Puis, se décidant tout à coup, elle dit doucement :

— Au fond, est-ce que tu y tiens beaucoup ?

— A quoi ?

— A ces « machins » politiques ? à être député et conseiller communal et tout ce qui s'ensuit ?

Il la regardait avec stupéfaction. Elle reprit :

— Au fond, nous n'avons pas besoin de cela pour nous aimer.

— C'est évident, fit-il d'une voix changée.

Ils se turent. Annie sentait son cœur battre avec violence. Dehors, une voiture roula sur le pavé. Un moineau vint se percher sur la barre d'appui de la fenêtre, pencha la tête à droite, à gauche, guigna dans l'intérieur et disparut, comme s'il tombait.

Annie reprit très vite, sans regarder Gabriel :

— Nous, qu'est-ce que cela nous fait si les autres veulent faire de la politique ? Est-ce que nous n'étions pas plus heureux avant ? Ce sont ces gens-là qui te font du

mal, je le sais bien. Maman trouve aussi que tu as l'air fatigué; elle dit que tu travailles trop, que tu pourrais tomber malade. Et puis... et puis, tu n'es plus le même.

La voix lui manqua; ses paupières battirent et elle essuya vivement deux grosses larmes dans les coins de ses yeux. Gabriel dit lentement, avec un sourire contraint:

— Mais, chérie, il n'y a pas si longtemps, c'est toi qui m'y poussais.

— Oui, voilà justement, c'est que je croyais.... je ne savais pas que c'était comme cela.

Il voulut railler:

— Tiens, tiens, tu as donc cru qu'on viendrait me chercher, comme un nouveau Cincinnatus, à la charrue: « Monsieur Cabrol, voudriez-vous bien nous faire l'honneur d'être président de la Confédération ? » Sapristi ! c'est ça qui serait commode.

Elle cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer en baissant la tête. Les soupirs convulsifs qui soulevaient sa poitrine faisaient trembler son lourd chignon doré, et de grosses larmes tombaient une à une sur ses genoux. Gabriel, très ennuyé, regardait vers la porte, dans la crainte de voir entrer quelqu'un; mais il ressentait en même temps une certaine satisfaction d'amour-propre devant cette jolie fille qui se désolait à cause de lui. Il répéta plusieurs fois:

— Voyons, Annie, ma chère, tu n'es vraiment pas raisonnable.

Puis, comme elle ne se calmait point:

— Eh bien, c'est entendu, dit-il brusquement. Je n'y mettrai plus les pieds. Je vais leur envoyer ma démission aujourd'hui. Donne-moi une plume, je veux l'écrire tout de suite. Je ne me présenterai pas aux élections.

C'est entendu. Maintenant tu es contente, c'est ce que tu voulais, n'est-ce pas ? eh bien, c'est en règle, n'en parlons plus !

Alors elle se leva, lui prit la main, et cachant sa tête sur son épaule, elle sanglota :

— Gabi, pardon, pardon, ô Gabi !

Il fut sur le point de la repousser :

— Je n'ai rien à te pardonner.

— Pardon, pardon, répétait-elle.

Par un immense effort, elle parvint à dompter sa douleur et, s'essuyant les yeux, elle balbutia :

— Je ne t'empêche pas d'y aller.

— C'est bon, dit Gabriel, je n'irai pas, je n'y mettrai plus les pieds, certainement.

— Si, si, supplia-t-elle, pardonne-moi, vas-y.

— Non, certainement non, je ne veux pas y aller.

Et il ajouta :

— Puisque cela te fait chagrin.

— Cela ne me fait pas chagrin, cria-t-elle dans sa détresse. Je t'assure, je veux que tu y ailles, je t'en prie, pour l'amour de moi, vas-y !

Gabriel regardait la pointe de ses souliers d'un air maussade. Elle, debout en face de lui, les yeux gonflés, murmura :

— Je désire que tu y ailles, Gabi, je t'assure. Ce que je disais, c'était seulement parce que... parce que je ne te voyais plus si souvent. Je n'ai pas pensé, tu comprends... je sais bien que tu es obligé absolument d'y aller. Pourvu que tu m'aimes.... Dis, mon Gabi, tu m'aimes encore ?

Gabriel l'embrassa gentiment et la fit asseoir. Mais il déclara que sa résolution était prise irrévocablement : il ne ferait pas de politique. Il fallut qu'Annie l'implorât presque à genoux avant qu'il consentît à retourner au

cercle et à rester chef de quartier; encore spécifia-t-il que, s'il s'y résignait, c'était pour l'amour d'elle, uniquement.

En se quittant, il leur semblait qu'ils ne s'étaient jamais mieux aimés.

Et ce même soir, à minuit, Gabriel jouait aux cartes avec Binder et Raflanche.

Ces veillées se passaient tantôt au cercle, tantôt au café du Centre, où le nouveau chef de quartier avait maintenant droit de cité à la table des hauts personnages et prenait part aux discussions. Mais, aux approches de l'hiver, Gabriel connut de petits cabarets malpropres où jamais jusqu'alors il n'aurait eu l'idée de s'aventurer, car ses goûts étaient délicats et il avait le culte des cols empesés, des fines chaussures et des manchettes blanches.

On s'y rendait principalement le samedi avec Sécheron, avec Pellaux, Raflanche ou quelque autre, vers dix heures. La fantaisie de ces messieurs affublait ces tavernes de noms ironiques: les Mille-Colonnes, l'Eldorado, l'Alcazar, le Palais d'hiver; et Pellaux disait en plaisantant: « Allons voir l'élément actif du parti, nos électeurs, les maîtres du suffrage universel ! »

De loin, dans l'obscurité des ruelles, la clarté des vitres, adoucie par des rideaux jaunes ou rouges, faisait une grande tache lumineuse; des ombres s'agitaient; on entendait un bruit confus, comme de l'eau qu'on brasse, et parfois, arrêté sur le trottoir, un pauvre en haillons fouillait machinalement dans sa poche en regardant d'un œil d'envie la devanture illuminée.

La porte s'ouvrait. Un tumulte éclatait, un torrent de fumée se déversait dans la rue; une odeur fétide, tiède, écœurante, prenait à la gorge. Puis l'on distinguait une chambre basse, des lampes à pétrole suspendues, un poêle

de fonte, le comptoir chargé de verres qui miroitaient, et des gens assis qui, sans retourner la tête, criaient: « Fermez la porte, n. de d.! »

Leur entrée faisait sensation. On serrait la main de tous ces gens et l'on s'attablait parmi eux. C'étaient des commerçants du quartier, des employés de chemin de fer en uniforme, quelques petits maîtres d'état, bouchers, cordonniers, charpentiers, peu d'ouvriers. Tous semblaient plus ou moins pris de boisson, et leur éloquence augmentait à proportion de leur ivresse. Les coudes sur la table, on causait, on criait, on discutait des travaux publics à exécuter, des réformes à apporter au système d'impôts; on appelait les pasteurs des fainéants payés par l'état pour entretenir les superstitions populaires; puis, passant à la politique étrangère, on tonnait contre le despotisme du tsar, contre les nationalistes de France et d'Angleterre, contre la concurrence américaine; on exaltait les peuples opprimés; puis on conspuait la représentation proportionnelle, qui pousse à l'émiettement des partis, à l'émasculation du suffrage universel. On échangeait des arguments stupides. Quiconque criait fort avait raison. On beuglait, on s'injuriait, on frappait du poing, les verres sautaient, le vin giclait sur la table, et la fumée formait un nuage impénétrable au-dessus des têtes, ou s'étirait en longs serpents de brume blanchâtre sous les lampes dont la flamme baissait et pâlissait faute d'air. Le cabaretier, un solide gaillard, prenait part à la conversation avec l'autorité d'un homme qui s'y connaît, et la patronne, décharnée comme une poitrinaire ou bouffie de graisse malsaine, les yeux pleins de sommeil, passait et repassait d'un pas traînard, enlevant les litres vides, les rapportant pleins.

Bientôt, les cris et la boisson leur creusant l'estomac,

ils se mettaient à manger du fromage, de la choucroute au lard, du saucisson, dont ils jetaient les pelures à un chien qui philosophait dans un coin, la tête allongée sur ses pattes; et ils continuaient à brailler, la bouche pleine. Quelquefois Gabriel pensait aux femmes de ces gens, seules à la maison avec les mioches. Peut-être qu'ils s'étaient couchés sans souper et que, les yeux ouverts dans les ténèbres, ils guettaient avec effroi le retour du père, tandis que lui, l'homme, le maître, se bourrait de plats épicés, avalait des litres de vin blanc et donnait son avis sur les réformes sociales.

Gabriel se trouvait mal à l'aise, et, n'osant se risquer dans une dispute avec ces rustres, prononçait seulement de temps en temps un mot pour se donner une contenance et montrer qu'il était là. Souvent, écœuré physiquement et moralement, il bâillait à se démantibuler la mâchoire et pensait: « Je serais bien mieux dans mon lit. » L'engourdissement de la fatigue et du vin lui prenait les jambes, gagnait son cerveau; ses yeux se troublaient et les voix des buveurs se confondaient, semblaient se perdre dans le lointain.

Alors, dans la fumée qui montait lentement en roulant ses spirales grises, contre le mur souillé, au-dessus des hideuses chromos accrochées au lambris, il voyait apparaître l'adorable visage d'Annie. Il tressaillait: Elle, ici! Mais non, c'était son frère, le pasteur, avec sa barbe blonde; il ne souriait pas, il remuait la tête de bas en haut, d'un air étonné, affligé et pensif qui signifiait: « Qu'est-ce que tu fais ici, toi? » Il y avait longtemps qu'il dormait, sans doute. Toutes les lumières du village étaient éteintes; le vent balançait les branches, courbait les herbes des vergers, faisait tourbillonner les feuilles mortes dans la forêt et les brins de paille dans les cours; des souffles puis-

sants, un bruit de chaînes secouées sortaient des étables closes; et Michel, les membres las, les poumons gonflés du bon air de la campagne, dormait dans l'obscurité d'une vaste pièce fraîche, bercé par les gémissements des rafales dans la cheminée.

Un coup de pied dans les jambes tirait Gabriel de sa rêverie. Les buveurs autour de lui riaient aux éclats: quelqu'un venait de dire un bon mot. Gabriel riait aussi, vidait son verre et roulait une cigarette. Puis il prêtait l'oreille et bientôt se prenait à observer la manière dont l'autre discutait. Et suivant que l'autre était Pellaux, Sécheron, Raflanche ou Binder, il découvrait que chacun avait sa façon à lui de s'adresser au peuple.

Raflanche était le moins habile: il ne savait pas se faire respecter. On le traitait en camarade; quelques-uns le tutoyaient, l'appelaient « vieille rosse; » un jour, un boucher lui versa, par plaisanterie, un verre de vin rouge dans le cou et il ne protesta pas, par habitude sans doute. Cependant, à force de crier, il finissait par se faire écouter. Gabriel, en plaignant le pauvre homme, songeait que, s'il est indispensable d'être familier avec les gens de peu, il faut aussi à tout prix les tenir à distance.

Pellaux était maître dans cet art. Sa position sociale, sa prestance y étaient pour quelque chose; mais il donnait carrément sa manière de voir et savait ensuite la justifier et l'imposer par des arguments frappants où la métaphore jouait le principal rôle.

Sécheron, au contraire, laissait parler, déclamait des formules vagues et sonores, encourageait les avis, et finalement se prononçait de telle sorte que tout le monde était content.

Cette manière de faire était plus conforme au tempérament de Gabriel, d'abord parce que les opinions lui

étaient sensiblement indifférentes, et puis parce que c'était plus facile. Aussi, tout en admirant Pellaux, il tâchait d'imiter Sécheron.

Le temps pressait; il fallait remuer son quartier.

V

Le faubourg des Remparts se composait d'une rue montante, droite, large et mal pavée, sur laquelle s'ouvraient à intervalles égaux, du côté du nord, d'autres rues qui, à peu de distance, se perdaient dans la campagne. Au sud, la muraille des maisons était presque ininterrompue, de sorte que cette partie de la ville ressemblait à une échelle veuve d'un de ses montants. Lorsqu'on suivait la rue, on avait à gauche une longue perspective de façades hautes, sombres, uniformes, avec des boutiques aux rez-de-chaussée, tandis qu'à droite des habitations ouvrières, qui ressemblaient à des jouets de Nuremberg avec leurs toits pointus et leurs murs trop blancs ou trop jaunes, s'alignaient comme des pions derrière des jardinets où l'on voyait des poules courir dans des carrés de laitues ou de carottes et, toute l'année, du linge de pauvres étendu. Un gros cube de plâtre, neuf, orné d'une horloge électrique et de l'inscription « Ecole primaire, » une chapelle d'anabaptistes et une halle de gymnastique complétaient la physionomie du faubourg.

Mais si, quittant la grande artère, on s'engageait dans un des rares chemins qui s'en détachaient du côté du midi, les maisons pauvres et les chétives boutiques cessaient brusquement. Tout ce versant de la colline, qui regardait le lac et l'espace, était gracieux, paisible, verdoyant. Des villas entourées de jardins ombreux, avec des grilles, bordaient des routes bien entretenues; des

belvédères dépassaient les dômes des feuillages ; au haut des pelouses, sous des arceaux de verdure, entre un tamaris et un magnolia, on distinguait un jardin d'hiver, une véranda avec des reflets adoucis de riches étoffes et de plantes étranges ; et parfois un grand chien, animal magnifique, bien peigné, bien lavé, bien frisé, debout sur le mur de clôture, remuait la queue pour saluer les passants bien mis et montrait ses crocs aux hommes en blouse.

La Rosière, où habitaient les Cabrol, était située à l'extrémité de ce quartier riche, aux confins de la ville et de la campagne.

Quand Gabriel et Michel étaient petits, on leur défendait de passer par le faubourg en revenant de l'école, et ils n'en avaient du reste pas envie, car il y avait par là des bandes de mauvais sujets qui criaient de vilains propos et assaillaient à coups de pierres, à vingt contre un, les petits garçons bien habillés. De sorte que les jeunes Cabrol, comme tous leurs voisins, faisaient chaque jour un léger détour, par un joli chemin au flanc de la colline; et ils en avaient si bien pris l'habitude que, même arrivés à l'âge d'hommes, ils évitaient généralement le faubourg et étaient aussi inconnus dans la grande rue populeuse que s'ils eussent habité un quartier éloigné.

Gabriel, lorsqu'il passait par là, se sentait encore une vague frayeur de l'ouvrier, car les impressions d'enfance persistent souvent contre la raison. L'endroit lui semblait toujours avoir un air hostile, spécialement à son égard. Tout autre quartier lui eût souri davantage. Il ne connaissait personne, sauf quelques jeunes gars, ceux justement dont il avait jadis subi les avanies, et il doutait qu'ils lui en eussent gardé de la reconnaissance. Comment approcher ces gens-là?

Depuis plusieurs semaines, il combinait des plans, qu'il rejetait à regret à mesure qu'il les reconnaissait impraticables. Sa mise distinguée le faisait regarder de travers dans les huit ou dix cafés du faubourg. Dans la honte de son impuissance, il s'imaginait qu'on riait sur son passage. Lorsqu'il roidissait sa volonté, le nombre des habitants lui paraissait soudainement décuplé: dans cette foule, qui prenait garde à lui? par lequel commencer? Un de gagné, combien de centaines en resterait-il encore? Pendant quelques jours, il tomba dans un profond découragement et fut sur le point d'abandonner la partie avant de l'entreprendre.

Il s'aboucha cependant avec deux hommes que Binder lui dit avoir fait partie du comité des élections dernières. C'étaient un jardinier et un instituteur. Mais tous deux se déclarèrent rassasiés des campagnes électorales: l'instituteur redoutait des scènes conjugales, et le jardinier, ayant signé la tempérance, ne s'intéressait plus à la politique. Tout ce qu'ils purent faire fut d'indiquer à Cabrol un certain nombre de gens, commerçants pour la plupart, qui, dans le temps, passaient pour radicaux, sans garantie toutefois.

Sur ces entrefaites, Mme Cabrol consentit, sur les instances de son fils, à se fournir en partie chez les épiciers et bouchers des environs. Gabriel se chargea de faire lui-même les premières commandes. Par la même occasion, il achetait des cigares. Il découvrit même, à trois pas de chez lui, un modeste coiffeur, auquel il n'hésita pas à confier son rasoir, son flacon de vinaigre et sa pommade hongroise, jusqu'alors déposés chez le praticien le plus huppé de la ville. Il gagna à ce changement un franc cinquante sur l'abonnement mensuel, sans parler des avantages moraux, qui étaient considérables. En effet,

comme le coiffeur travaillait sans aide et jouissait d'une nombreuse clientèle, Gabriel fit chez lui, en attendant son tour, la connaissance de plusieurs braves gens pas fiers et aimant à causer.

L'instituteur le mit en rapport avec les citoyens radicaux qu'il connaissait, en tout une trentaine: quantité médiocre et de qualité pire, car, si tous faisaient montre de bons sentiments, aucun n'était capable d'une initiative quelconque, non plus que désireux d'assumer la moindre responsabilité. Gabriel comprit qu'il ne devait compter que sur lui-même.

Cependant, à la fin du mois de novembre, il sentait tout son courage revenu. On commençait à le connaître maintenant. On le saluait. Quand il allait chez l'épicier, il s'asseyait sur le bord du comptoir et s'informait de la santé de madame et de la dentition de bébé. Un client entrait. Gabriel amorçait habilement la conversation. De nouveaux arrivants, hommes et femmes, s'en mêlaient; et bientôt s'échangeaient de grasses plaisanteries, des aperçus profonds sur le prix du pétrole, des cancans, et des plaintes sur l'indifférence coupable des autorités à l'endroit du faubourg. Sur ce point, tous étaient unanimes: la commune se fendait en quatre pour les quartiers riches, les grandes rues de l'intérieur, et se moquait des Remparts. Un ouvrier étalait ses griefs contre l'état, la société en général et son patron en particulier; Gabriel parlait des justes revendications des travailleurs.

La conversation se poursuivait au café. Gabriel affectait l'attention la plus sympathique aux explications et aux arguments de son compagnon de hasard, dont il admettait les idées en bloc, non sans réfuter quelques points de détail, que l'autre, à son tour, concédait volontiers. On les regardait. Les buveurs isolés prêtaient l'oreille.

Quelquefois un ouvrier, pensant l'embarrasser, demandait à brûle-pourpoint:

— Etes-vous socialiste, vous?

Gabriel répondait:

— En principe, absolument... absolument. Mais, entendons-nous bien... progressivement. Ce n'est pas à coups de révolutions qu'on supprimera le capital. Voyez plutôt la révolution française, à quoi a-t-elle abouti? A Napoléon, n'est-ce pas? Eh bien, alors? Les idées justes finissent toujours par triompher, mais en les violentant, on les compromet au lieu de les servir. Vous avez de prétendus socialistes qui vont trop loin; quand on veut tout bouleverser, on n'arrive à rien. Moi, je suis pour le progrès avant tout; c'est pour cela que je dis que les vrais socialistes sont ceux qui ne se paient pas de mots, mais qui cherchent l'amélioration de la société et le bien du peuple par des actes.

— Ça, c'est vrai, disait un client, des actes!

Un autre, poussant son voisin du coude, chuchotait:

— Qui est celui-là?

— Cabrol, l'avocat, le fils du vieux Cabrol, vous savez bien, qui travaille au château.

Gabriel continuait:

— C'est justement pour cela que je suis socialiste de principes, mais en pratique je marche avec les radicaux. Parce que, voyez-vous, les vieux cadres se brisent. Aujourd'hui, le parti radical n'est plus qu'une étiquette; mais cette étiquette vaut cher, souvenez-vous de cela. Pour faire aboutir les réformes sociales, le parti radical n'est-il pas le mieux placé, lui qui est au pouvoir? tandis que, jusqu'à ce que les socialistes entrent au conseil fédéral, il coulera de l'eau sous le pont du Kirchenfeld. Aussi, je dis que le plus sûr moyen de réaliser des ré-

formes, c'est d'avoir dans le parti radical une solide aile gauche qui entraîne à sa remorque tout le parti du côté du socialisme.

Ces raisonnements ne convainquaient personne, mais inspiraient de la considération pour Gabriel. Il acheva de conquérir l'estime de ses nouvelles connaissances en faisant valoir son talent d'avocat. Beaucoup d'entre eux étaient en procès, avec un propriétaire, un patron, un voisin, une compagnie d'assurances; un grand nombre rêvaient de plaintes à porter; le reste s'intéressait aux chicanes des autres; de sorte qu'ils demandaient fréquemment des conseils à Gabriel, qui les donnait libéralement, avec un air d'importance bénévole et des allures de mystère.

Un moment il lui vint à l'idée d'embrasser le socialisme tout de bon; mais il réfléchit que, si c'était peut-être le parti de l'avenir, c'était encore trop peu le parti du présent pour le mener loin. Puis il abhorrait tout ce qu'il connaissait du socialisme, c'est-à-dire les socialistes, ce bas peuple mal vêtu, ignorant, grossier et querelleur; l'électeur radical était plus civilisé, en somme.

A la première occasion, il raconta ses faits et gestes à Binder. Le président de l'Association démocratique radicale le complimenta, et:

— Faites-vous voir, faites-vous connaître, c'est l'essentiel pour le moment. Avez-vous la lumière électrique dans votre faubourg?

— Non, dit Gabriel étonné.

— Vous n'avez pas le tramway non plus, le pavé est abominable, les trottoirs devraient être asphaltés, il y a certainement un coin qu'on pourrait aménager en promenade publique?

— Certainement.

— Parlez-leur donc des intérêts de leur quartier! C'est ce qui les touche; c'est par là qu'on les tient le mieux.

— Je m'en suis aperçu, dit Gabriel. Cela et les impôts....

— Parfaitement, les impôts aussi. Surtout n'ayez pas peur de leur promettre le beurre, l'argent du beurre, la marmite pour le faire fondre et le bois à mettre sous la marmite. Cela ne tire pas à conséquence.

— Oh! je sais, dit Gabriel.

— Sans doute. Mais les jeunes se gênent quelquefois et ne savent pas tirer parti de l'immensité de nos programmes. Enfin, je vous le disais en passant. Et puis, quand vous ne saurez plus quoi leur dire, parlez-leur des grands principes de 48.

— Lesquels, spécialement? demanda Gabriel, qui ne voulait pas avouer son ignorance.

— N'importe lesquels, répondit Binder, les vôtres si vous voulez. Est-ce que tous les principes ne sont pas de 48?

Gabriel reprit:

— J'avais pensé aussi qu'au lieu d'un comité électoral avoué, dont l'action trop officielle sera nécessairement limitée, on pourrait peut-être fonder, entre citoyens radicaux, une espèce de société de développement et d'embellissement du quartier, comme il en existe ailleurs. Il ne serait pas nécessaire qu'elle fît beaucoup de besogne, pourvu qu'elle fasse du bruit: quelques petites pétitions, deux ou trois articles de journaux suffiraient; et la moindre concession obtenue nous vaudrait une sérieuse popularité.

— Excellente idée! dit Binder, déjà mise en pratique et toujours couronnée de succès. Vous pouvez d'ailleurs

compter sur la bonne volonté de la municipalité, — cela va sans dire, puisqu'il s'agit de nous obliger, — et Bonnemain insérera tous les communiqués que vous lui donnerez.

— Il ne reste malheureusement que trois mois, murmura Gabriel. Si d'ici là nous pouvions obtenir la lumière électrique, un bureau de poste et quelques vagues promesses, ce serait déjà bien joli.

Binder répéta plusieurs fois: « Excellent, excellent! » Et il regardait Gabriel en dessous, d'un air qui signifiait clairement: « Toi, jeune homme, tu iras loin. » Du moins, c'est ainsi que Gabriel l'interpréta.

Le surlendemain, qui était le 4 décembre, un samedi, une douzaine de citoyens radicaux, convoqués par Gabriel Cabrol, se réunirent dans la salle particulière d'un café du faubourg. L'avocat, avant d'exposer son projet, avertit tout d'abord que ce serait gratuit, puis, après avoir expliqué la chose, il affirma de nouveau qu'il n'y aurait rien à payer.

Du moment qu'il y avait de l'honneur à récolter sans frais, tous se rallièrent, et la société fut constituée séance tenante. Elle portait le nom « d'Amis des Remparts » et s'assignait pour objet le développement intellectuel, artistique et littéraire, l'embellissement, l'assainissement, le bien-être et la récréation du faubourg des Remparts. Tous les hommes de vingt ans révolus et de bonnes vie et mœurs y étaient admis moyennant la recommandation d'un des douze membres du comité.

Ce point réglé, Gabriel soumit à l'assemblée une seconde proposition. Pour lancer la nouvelle société et gagner d'un seul coup la faveur populaire, le meilleur moyen était, croyait-il, une bonne œuvre bien philan-

thropique, telle qu'un arbre de Noël pour les enfants du quartier.

— Mais, s'écrièrent en chœur les auditeurs alarmés, il faudrait de l'argent.

— Messieurs, dit Cabrol, il faudrait en effet de l'argent et nous n'en avons pas; mais nous en trouverons. Il n'y a qu'à faire une collecte chez les riches d'ici à côté. Je m'en charge, si vous voulez, et je serais bien étonné si d'ici huit jours nous n'avions de quoi acheter autant de joujoux et d'oranges qu'il en faudra.

Il écrivit le même soir à la société de gymnastique, lui demandant l'usage gratuit de la vaste halle qui s'élevait au milieu du faubourg. Tout le dimanche, la famille Cabrol, complétée par Annie et Mme Grandière, discuta le projet et régla les détails de la fête. Ils ne doutaient point du succès. Mme Cabrol souscrivit vingt francs, Gabriel et Annie chacun autant; le père donna son approbation. En outre, on comptait sur Michel.

Il arriva le lendemain matin, comme d'ordinaire, et, dès les premiers mots, promit cinquante francs. Gabriel n'attendait pas moins du noble cœur de son frère.

Saint Michel manifesta véritablement de l'enthousiasme. La fête devant avoir lieu la veille de Noël, il pourrait y assister et retournerait à Mionnay pendant la nuit. Il félicita Gabriel de sa généreuse entreprise, qu'il croyait dictée par une réelle pitié pour les humbles, et dans sa joie, il dit:

— Il faut te réconcilier avec Ernest.

— Je veux bien, dit Gabriel.

Les deux frères se serrèrent la main assez mollement. Mais toute la famille se réjouit beaucoup de cet événement; et, le bonheur les rendant sentimentaux, ils ima-

ginaient cent moyens pour rendre leur fête plus belle, gagner le cœur des pauvres gens et abolir pour jamais la misère dans le monde.

Ils se retrouvèrent le soir dans les mêmes dispositions. Leur stupéfaction fut grande lorsque Michel, qui, comme d'habitude, avait passé l'après-midi chez l'oncle Napoléon, posa sur la table un billet de cent francs, que le vieillard lui avait remis, sans rechigner, assura-t-il.

— Tu l'as donc ensorcelé ? dit Gabriel. Ou bien est-il devenu tout à fait idiot ?

— Pourquoi, dit Michel de son ton tranquille, est-ce idiot de donner aux pauvres ?

— Cela fait déjà deux cent dix francs, dit Gabriel sans répondre à son frère. Si cela continue, on se paiera une musique.

La libéralité du vieux Cabrol le réjouissait d'ailleurs plus encore qu'elle ne le surprenait, car l'oncle ne venait plus à la Rosière que de loin en loin, et ce détachement, qu'on attribuait à la maladie et à la taciturnité de la vieillesse, pouvait tenir à d'autres causes plus inquiétantes. Mais puisque cet avare, ce solitaire, ce grognon donnait ainsi cent francs sans même se faire prier, c'est qu'il aimait immensément Michel; et s'il aimait Michel, il était clair qu'il léguerait sa fortune à la famille, car Michel était trop désintéressé pour accepter plus que sa part. « Cependant, pensa Gabriel, je ferais bien de lui rendre visite de temps en temps. C'est une corvée nécessaire. Si son vieux cœur racorni éprouve le besoin de s'épancher, il ne faut pas que ce soit ailleurs que dans le sein de ses neveux. A partir du nouvel an j'irai le voir, comme Michel, une fois par semaine. Et je prendrai Annie avec moi. Voilà une idée qui n'est pas bête. »

En attendant, il prépara pour l'arbre de Noël des listes

de souscription qui furent affichées chez les principaux commerçants du quartier. En tête de chacune, on lisait : Mme Cabrol, 5 francs ; ou: Gabriel Cabrol, avocat, 5 francs; ou: Michel Cabrol, pasteur, 5 francs. Ce fractionnement des apports de la famille parut à Gabriel extrêmement avantageux à toutes sortes de points de vue. C'était encore une idée pas bête, et il s'avouait à lui-même qu'il en avait beaucoup comme celle-là.

Ces listes rencontrèrent précisément le succès qu'en attendait leur auteur, c'est-à-dire qu'à elles toutes elles ne produisirent pas vingt francs, mais on en parla, d'autant plus qu'au bas de la feuille se lisaient ces mots qui n'avaient l'air de rien : « Les dons en nature peuvent être remis à l'un des membres soussignés du comité de la société des Amis des Remparts : G. Cabrol, avocat, président, etc. » Du jour au lendemain, Gabriel fut l'homme le plus connu du quartier.

En même temps, il se mit en campagne pour réunir les fonds nécessaires. La tâche était aisée : la plupart des riches propriétaires des environs connaissaient les Cabrol ; plusieurs avaient soit un fils que Gabriel avait eu pour camarade au collège ou à l'université, soit une fille qui avait suivi l'école supérieure des jeunes demoiselles avec Annie Grandière ; d'ailleurs, le but hautement humanitaire de la visite dispensait d'introduction. Partout bien reçus, Gabriel et Annie, à la fin de la semaine, avaient recueilli plus de cinq cents francs, et Annie, battant des mains, s'écriait :

— Ce sera magnifique !

Et ce fut magnifique, en effet.

Le soir du 24 décembre, devant une foule d'enfants piétinant dans la boue, se bousculant, grelottant et riant, à six heures précises, la haute porte de la halle de gym-

nastique glissa dans ses rainures, et l'édifice apparut tout d'un coup, splendidement illuminé, décoré de verdure. Des faisceaux de gui, de houx et de branches de sapin surgissaient de l'entablement des fenêtres comme de vrais buissons ; des guirlandes de mousse accrochées aux solives pendaient en lourds festons et semblaient arrêter la lumière, car, au delà, la fuite du toit et l'enchevêtrement des poutres s'enfonçaient dans l'ombre. Au fond de la halle, le sapin se dressait, énorme et mystérieux, attendant qu'on l'allumât, tout noir avec des reflets étranges, des éclairs jaillissant de verroteries invisibles.

Les enfants, joyeux et craintifs, avançaient lentement, poussés par la cohue de ceux qui s'écrasaient à la porte. Une voix forte criait : « Par ici les garçons ! De ce côté les filles ! » Ils se rangeaient. « Laissez un passage au milieu ! Les plus petits en avant ! les grands derrière ! » Ils obéissaient en chuchotant. Leur multitude papillotait, comme une pièce d'eau sous le soleil ; les petites langues et les petits pieds s'agitant tous à la fois produisaient un gros tapage ; des mamans se groupaient des deux côtés de l'entrée, et quelques messieurs passaient et repassaient dans l'espace laissé libre entre les garçons et les filles, veillant à l'ordre.

La halle pleine, la porte se referma. Michel Cabrol, montant sur l'estrade à côté du sapin, leva la main. Un grand silence se fit. Michel dit une courte prière.

Un gros homme prit sa place, ouvrit la bouche et toussa avec énergie. L'auditoire eut un mouvement de surprise en reconnaissant le charcutier Boulemort. Il prononça une belle harangue, qui fit beaucoup rire les enfants parce que l'honnête marchand de saucisses ne pouvait dire trois mots de suite sans râler comme un soufflet de forge. Il conclut : « Soyez sages à l'école, hou...

et tâchez de faire plaisir, hou... à vos mamans, hou.... Et maintenant, j'espère, hou... que nous allons bien nous amuser. »

A peine avait-il fini que le gaz se mit à baisser, à baisser.... Peu à peu l'obscurité envahit la vaste nef. Le babil des enfants se changea en murmure, puis s'éteignit tout à fait ; et l'on n'entendit plus qu'un frémissement si vague qu'on eût dit la caresse du vent glissant sur un champ d'avoine. Alors toutes les oreilles tendues perçurent distinctement un frottement bref et l'on vit en même temps près de l'arbre quelqu'un qui tenait une allumette enflammée. Et tout à coup le feu prit à une bougie, sauta à une seconde, à une troisième, à une autre, à une autre encore, monta, redescendit, escalada d'un seul jet toute la longueur du sapin, alluma la bougie de la pointe, dégringola, et continua pendant quelques minutes à tracer d'extravagants zigzags de flamme, en semant partout des étoiles. Bientôt tout l'arbre étincela. Le gaz se ralluma dans la salle. L'instituteur entonna une hymne de Noël ; tous les enfants chantèrent, et leurs voix perçantes, qui couraient les unes après les autres sans parvenir à se rattraper, étaient ce qu'on peut imaginer de plus charmant.

Puis le gros Boulemort remonta sur l'estrade et annonça qu'on allait procéder à la pêche miraculeuse. Quand le brouhaha soulevé par ce titre alléchant fut calmé, l'orateur indiqua les dispositions à prendre. Il y avait deux établissements de pêche, l'un pour les filles, l'autre pour les garçons. Chaque enfant s'approcherait à son tour, — en commençant par les plus jeunes, — de certain paravent, saisirait un long bâton au bout duquel était attachée une ficelle et, soulevant cette ligne d'un nouveau genre, retirerait, hou... un beau poisson de Noël.

Comme personne ne s'avançait, Annie Grandière, prenant par la main une fillette de quatre ou cinq ans, l'amena devant le paravent. L'enfant était si fort intimidée qu'elle restait immobile, la tête baissée et les mains cachées derrière son dos. Il fallut qu'Annie soulevât elle-même la ligne : et ce fut une explosion de joie lorsqu'on vit, au bout de la ficelle, un panier franchir le paravent et redescendre en se brimbalant. Pour le coup, la fillette, transportée, tendit les bras ; puis elle s'empara d'une poupée vêtue de rouge, de deux oranges et d'une jolie boîte nouée de faveurs bleues ; après quoi elle voulait encore prendre le panier, ce qui fit beaucoup rire ses camarades, et, toute rougissante, elle gagna le fond de la salle, accompagnée par un murmure d'admiration et d'envie.

La distribution continua, marquée par quelques incidents comiques. Puis il y eut encore un chant d'ensemble entonné par l'instituteur. Enfin le gros Boulemort, en paroles entrecoupées, souhaita à leurs enfants et à leurs familles un joyeux Noël et exprima l'espoir que chacun garderait de cette fête le meilleur souvenir. Un gamin lança courageusement un « Merci ! » retentissant. Tous répétèrent : « Merci ! merci ! » et quelques garnements crièrent tout seuls, après les autres, pensant faire une bonne farce.

La porte se rouvrit; la foule s'écoula lentement.

Annie se tenait près de Gabriel, radieuse de la joie des enfants. « Sont-ils contents ! » répétait-elle; et, se tournant vers son fiancé :

— Pourquoi n'as-tu rien dit, toi qui es le président ?

— Oh ! fit-il, je n'aime pas à me mettre en avant.

Tandis qu'Annie s'émerveillait de cette réserve, qu'elle trouvait même excessive, Gabriel se disait à part lui :

« Cela valait certainement mieux ainsi. La prière de Michel était nécessaire, mais compromettante. Si j'avais parlé après lui, on aurait pu me prendre pour un mômier. »

Quand ils furent dehors, Annie, qui marchait entre les deux frères, s'étonna de leur silence et dit en riant:

— Savez-vous que vous n'êtes pas gais? A quoi pensez-vous, Michel?

— Je pensais, dit Michel, que les pauvres savent bien mieux recevoir que les riches ne savent donner.

— Quelle drôle d'idée! s'écria Annie en secouant sa tête blonde. Vous êtes toujours le même philosophe, mon pauvre Michel. Et toi, Gabi, à quoi penses-tu?

— A mon emménagement.

— Quel emménagement?

— Eh bien, le mien donc! Tu ne réfléchis pas que j'entre en possession de mes locaux après-demain à midi, et qu'il faut qu'au 1er janvier mon étude soit montée. Veux-tu m'aider à choisir mes meubles?

— Oh oui! s'écria Annie, ce sera si amusant! Et tu sais, laisse-moi faire, parce que je m'y connais.

Gabriel avait obtenu de son père, pour ses frais d'établissement, dix mille francs à valoir sur son héritage et dont il devait payer l'intérêt. Cette somme lui avait paru suffisante pour meubler convenablement les trois pièces de son étude: une chambre pour le clerc, avec un double pupitre pour faire croire qu'il y en avait deux; un salon d'attente, rouge, et le cabinet de travail, vert. Le tout devait être d'une élégance sobre et sévère, comme il convient à un sanctuaire de la jurisprudence. Cependant Annie voulut absolument y mettre des tableaux, et le jeune homme se décida pour de grandes photographies en couleurs représentant les glaciers les plus sublimes,

les cimes les plus neigeuses et les lacs les plus bleus de la libre Helvétie. Les rideaux du salon furent choisis de peluche grenat avec des crépines mordorées ; le fauteuil du client fut de cuir vert foncé. Quant au siège de Gabriel, Annie avait son idée et prétendait le faire venir d'Angleterre, parce qu'on ne pouvait le trouver que là, mais, au dernier moment, elle découvrit chez un marchand de la ville un modèle breveté dont elle se contenta.

Enfin, sur les rayons de deux bibliothèques vitrées s'alignèrent des ouvrages de droit, gros ou minces, ornés de titres en latin ou en un français qui, pour Annie, était encore du latin. Gabriel avait acheté ces livres chez un bouquiniste, à tant par kilo, sauf une collection complète de la *Feuille fédérale* et une autre, complète également, des *Arrêts du Tribunal fédéral*, qu'il avait payées au mètre.

En rangeant ces volumes, Annie remarqua que les feuilles n'en étaient pas coupées.

— Tiens, dit-elle, ils sont neufs.

— Non, dit Gabriel. Ils appartenaient au juge Pignoux qui est mort l'automne dernier. Tu vois qu'il a mis son nom sur toutes les premières pages. Et il avait lui-même racheté les plus anciens volumes d'un autre. Tiens, regarde.

— Mais, dit Annie, ils ne sont pas coupés.

— Evidemment, ils ne sont pas coupés. Qui est-ce qui les aurait coupés?

— On ne les a donc pas lus?

— Ma chérie, dit Gabriel, je n'ai connu qu'un seul homme au monde qui ait lu tout cela.

— Qui était-ce?

— Un garçon très intelligent qui s'appelait Rossignol, natif de Payerne sur la Broye.

— Qu'est-il devenu, celui-là?

— Voilà, justement, dit Gabriel. Il a étudié jusque vers sa soixantième année et, au moment où il commençait à y comprendre quelque chose, il est mort d'un ramollissement du cerveau.

— Tu es bête, dit Annie.

Et elle l'embrassa tendrement.

Quand tous les volumes furent rangés derrière les parois de verre, les fiancés admirèrent leur œuvre. La chambre avait un aspect calme, presque solennel. L'âme des livres, éparse dans l'atmosphère, sollicitait la méditation. Annie regarda Gabriel avec respect, et lui-même se sentit subitement grandi dans sa propre estime.

Ils s'étaient assis côte à côte sur le bord du bureau et jouaient avec leurs doigts, sans parler, un peu gênés par la solitude et par l'austérité du lieu. Cependant Gabriel se pencha et baisa doucement sa fiancée sur la tempe. Elle tressaillit.

— Tu sais, fit-elle, je viendrai te voir ici quelquefois. Je te regarderai travailler. Je resterai bien tranquille dans un coin, pour ne pas te distraire. Et quand nous serons.... plus tard, tu achèteras un autre fauteuil pour moi, exprès pour moi.

— Celui-ci ne te plaît pas? demanda Gabriel en désignant le siège du client.

— Non, dit Annie, il me fait peur. Si je m'y asseyais, il me semblerait toujours que quelqu'un va m'attraper la tête par derrière et m'arracher une dent.

— L'image est assez juste, dit Gabriel en souriant. Mais nous y mettons des formes.

Il se penchait de nouveau pour la baiser. Mais elle lui échappa vivement et, courant s'asseoir dans le fauteuil, elle indiqua du doigt le siège à vis, devant le bureau.

— Mets-toi là, ordonna-t-elle.

Il obéit. Elle se mit à rire.

— Magnifique! dit-elle. Maintenant soyons sérieux. Montre-moi comment tu fais quand tu parles à un client.

Gabriel, se prêtant à la comédie, prit un air solennel, opéra un quart de tour, allongea le bras gauche sur le bureau, appuya son coude droit sur le dossier bas et arrondi du siège et prononça d'une voix grave:

— Eh bien, mademoiselle, voulez-vous prendre la peine de m'exposer votre affaire?

Annie, un peu interloquée d'abord, allait partir d'un éclat de rire, quand une nouvelle idée la retint et, d'un ton moitié sérieux moitié plaisant, elle dit:

— Voici, monsieur l'avocat, je vais vous dire. J'avais un fiancé très beau, très gentil, très intelligent, que j'aimais beaucoup, que j'aimais à la folie, que j'aimais infiniment trop.

Elle l'observait en dessous, mais lui, sans sourciller:

— Veuillez continuer, mademoiselle.

— Eh bien, reprit-elle, mon fiancé, lui, ne m'aimait pas du tout. Au commencement, il me disait tous les jours qu'il n'était heureux que près de moi, que sans moi les jours lui paraissaient vides, les heures interminables, qu'il ne vivait que pour moi et par moi, et d'autres choses aussi belles; et moi, nigaude que j'étais, je croyais tout cela, parce que c'était lui qui le disait. Mais vraiment il m'aimait un peu à cette époque; du moins, il me le semblait.

— Si vous voulez avoir l'obligeance de poursuivre, dit l'avocat.

— Par malheur, reprit Annie, il s'est mis un jour dans la tête de faire de la politique. Vous ne savez peut-être pas, monsieur, ce que c'est que la politique? Oh! une

chose stupide qui se vend dans les cafés pour ruiner la santé et dessécher le cœur. Depuis que mon fiancé fait de la politique, il ne m'aime plus du tout; il ne me dit plus de gentillesses; dès que nous sommes cinq minutes ensemble, il a hâte de me quitter et de s'en retourner au café retrouver de vilaines gens, qui lui font du mal sans qu'il s'en doute. Alors....

— Alors?

— Alors, monsieur l'avocat, conclut Annie en essayant de sourire, je voudrais savoir s'il est permis à un fiancé de faire de la politique et si je n'ai pas le droit de reprendre le mien à ceux qui me l'ont enlevé?

— Mademoiselle, dit Gabriel, dans ces sortes d'affaires, le mieux, croyez-moi, est d'arriver à un arrangement à l'amiable, un *modus vivendi* également honorable et satisfaisant pour les deux parties en litige.

— Oh! dit Annie, du latin à présent!

— Par exemple, continua Gabriel, si vous vous armiez, mademoiselle, de patience, vous vous diriez que la politique est du domaine de l'esprit, l'amour de celui du cœur; et prenant le cœur, qui est la meilleure part, vous laisseriez la politique faire ce qu'elle voudra du reste.

— Tu es méchant! s'écria Annie en se levant brusquement.

Elle alla droit à la fenêtre et resta immobile à regarder dans la rue, son front collé contre la vitre. Derrière son dos, Gabriel ricanait. Il siffla même un air entre ses dents. Au bout d'un moment, comme elle ne se retournait pas, il s'approcha doucement et voulut l'embrasser; mais elle le repoussa:

— Non, tu es méchant. D'ailleurs, il est quatre heures, il me faut rentrer.

Ils sortirent et cheminèrent d'abord en silence. Annie

fixait les yeux à terre. Gabriel flottait entre le désir de demander pardon et celui d'envenimer la querelle. Comme cependant Annie portait une jaquette bordée de fourrure qui lui seyait très bien, et que d'autre part il faisait ce jour-là un joli temps gris d'hiver, il se sentit le cœur porté à la clémence et dit d'un ton plein de rondeur:

— Je me réjouis de voir arriver le printemps, et que cette vie-là finisse. Ah! tu as raison, quel triste métier que la politique! Tu ne saurais croire à quel point j'en suis rassasié.

Annie ne répondit que par un léger haussement d'épaules et un sourire résigné; elle savait sans doute à quoi s'en tenir.

— Si je n'étais pas engagé, poursuivit-il avec chaleur, comme je te les enverrais joliment promener?

— Qui t'en empêche?

Il leva les bras au ciel:

— Mais, ma chérie, tout au monde. Y penses-tu? On ne peut pas faire comme on veut. Quand on a accepté un poste, on a des obligations morales auxquelles un homme ne peut se soustraire sans passer pour un sauteur.

— Oh! dit-elle, vraiment, tu as des obligations morales? Excuse-moi, je ne savais pas.

— Voyons, Ninie, fit Gabriel toujours conciliant, ne sois pas méchante. A quoi bon? Cela n'en vaut vraiment pas la peine. Dans trois mois, je serai conseiller communal, et ensuite cela marchera comme sur des roulettes.

— Quoi? qu'est-ce qui marchera?

— Eh! tout le reste, la députation, le grand conseil et tout ce qui s'ensuit.

— C'est tout? répliqua Annie.

Il la considéra avec étonnement. Elle gardait les yeux obstinément fixés à terre, droit devant elle, mais une singulière crispation des sourcils, un frémissement du coin des lèvres et des narines, la pâleur répandue sur ses joues, lui donnaient une expression souffrante, ironique et presque dure que Gabriel ne lui connaissait pas. Et brusquement la sensation d'un soufflet lui brûla la face, il comprit: elle pensait à leur mariage. Encore! ah mijaurée!

Il se jugeait mortellement offensé, sans savoir au juste par quoi, car la colère l'empêchait d'y penser. Mais quelqu'un le salua, et comme la rue était pleine de gens, il se contraignit à prendre un air gai et se mit à parler froidement de diverses choses indifférentes. Annie répondait sur le même ton, d'une voix un peu étranglée.

Ils se quittèrent bientôt en se touchant la main. Au moment précis où leurs doigts se séparèrent, ils eurent l'impression très nette qu'une chose irréparable venait de s'accomplir, sans qu'ils l'eussent voulue, presque malgré eux; et le pire, c'est qu'ils n'étaient pas même maîtres de défaire ce qu'ils avaient fait. Il aurait suffi d'un mot peut-être? Ils le cherchèrent une seconde, inutilement; ils comprirent qu'ils ne le trouveraient pas. Et, courbant la tête sous l'inévitable, ils dirent simplement: « Au revoir, » et tirèrent chacun de son côté.

« Ma foi, tant pis! » pensa Gabriel.

J. P. PORRET.

(*La suite prochainement.*)

LE POPOLINO ITALIEN

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE[1]

Les signori sont rogues avec les gens du peuple, ils les tiennent à distance, les humilient pour les empêcher de devenir importuns. De là chez les classes supérieures l'habitude de tutoyer les prolétaires. Toute personne instruite ou riche manque délibérément de respect aux pauvres et aux ignorants.

Dans les bureaux des commerçants méridionaux, on traite d'abord de signori les inconnus bien mis qui entrent ; mais, à peine sait-on qu'ils sont des domestiques ou des subalternes envoyés par d'autres maisons, qu'on se met brusquement à leur dire *tu*.

La femme d'un jeune Suisse, comptable à deux cents francs par mois chez Rolandi & Cie, les grands bijoutiers de la Piazza Municipio, à Naples, venait de subir une petite opération chirurgicale. Le médecin, un prince de la science, trompé par l'air de distinction de sa cliente, par l'élégante propreté de son intérieur, la prit pour une riche étrangère et lui envoya une note de cinq cents francs. La pauvre petite femme en eut une commotion.

[1] Pour la première partie, voir la livraison de février.

Elle mit le papier dans un tiroir et y pensa avec douleur pendant plusieurs semaines. Il fallut bien, pourtant, qu'elle le montrât à son mari. Celui-ci lui conseilla d'aller bravement trouver le médecin pour le prier de réduire quelque peu ses prétentions. Elle y alla. On l'introduisit dans un petit salon, où, la tête vide, le cœur agité, elle attendit deux minutes.

— Comment vous portez-vous, madame ? dit en entrant le praticien, le sourire aimable, l'attitude respectueuse.

— Très bien, monsieur le docteur, depuis que vous avez bien voulu exercer sur moi votre art habile et dévoué. Vous m'avez rendu la vie et la joie de vivre.

— J'en suis bien aise, chère madame, répondit le médecin, mais il me semble que vous n'êtes pas encore bien forte....

— Je suis complètement remise, docteur, et ce n'est pas pour vous demander une consultation que je viens chez vous aujourd'hui.

— Ah !

— Il s'agit de ceci, dit-elle en déployant la fameuse note.

Et les lèvres blanches, le regard gêné, avec la hardiesse un peu brutale des timides, en phrases qui se bousculaient sur ses lèvres, elle dit au médecin la modestie de sa condition, sa surprise de devoir donner tant d'argent....

— Ah ! tu ne peux pas payer ? interrompit l'homme de l'art avec une bonhomie froide. Eh bien, n'en parlons plus. Donne-moi ce papier.

Avant que la jeune femme eût eu le temps de se reconnaître, il l'avait déchiré, et, s'étant levé, il congé-

diait sa cliente comme une petite fille, en lui pinçant la joue.

On dit qu'à Venise des pauvres de Canareggio meurent sans avoir vu Saint-Marc, qu'à Naples des mendiants du Pendino ou du Mercato ne connaissent que de nom la Villa Nazionale. Cette assertion ne tient pas debout, puisque la moindre fête jette tout le popolino dans la partie riche de la ville, que les lieux de luxe et de plaisir sont toujours encombrés de miséreux, que le bas peuple est curieux de sa nature. Par contre, il y a des signori florentins qui n'ont jamais mis les pieds à San-Frediano, ou des Napolitains qui ne soupçonnent pas l'existence des *fondaci*. C'est qu'on ne va guère dans ces quartiers pour son plaisir. Ainsi que nous le disions plus haut, on y entend trop d'engosillades, on y voit trop d'enfants courbés sous les dégelées, on y découvre un trop grand mépris des plus élémentaires décences, une trop grande profanation des choses respectables. Il n'est pas rare qu'un père traite son petit garçon de fils de chien et qu'une femme éructe à la face de sa propre fille des jurons de mauvais lieu. Et pourquoi cela? Parce que l'enfant a déshonoré son nom? qu'il a commis de l'irréparable? Non, parce qu'il a mangé la dernière figue qui traînait sur la table, qu'il n'a pas su profiter de l'étranger qui passait, qu'il n'a pas eu de chance au lotto.

Le lotto (la loterie) joue un grand rôle dans la vie des popolani : il est pour eux la dragée d'espérance, la promesse jamais, ou presque jamais réalisée qui leur aide à supporter les embardées du sort. Ils comptent toujours sur le prochain tirage pour manger à leur faim, se nipper décemment, payer leurs dettes de la petite semaine. Cette institution, d'une basse et grossière im-

moralité, est un monopole d'état. Elle rapporte au fisc de quarante à cinquante millions de lires chaque année. C'est avant tout un impôt indirect et facultatif prélevé sur les pauvres, sur ceux qui n'ont pas trop de leur argent pour mourir de faim ; c'est une honteuse spéculation sur les ignorants et les superstitieux, ce que le journal *l'Avanti* appelle, en son bulletin hebdomadaire, la *tassa sugl'imbecilli*.

Il n'y a que huit centres d'extraction : Bari, Florence, Milan, Naples, Palerme, Rome, Turin, Venise, mais les bureaux sont partout, dans les sous-préfectures et même dans les villages, afin que les provinciaux ignares, les paysans stupides n'échappent pas à l'abominable contagion. Les bureaux délivrent tous les jours, sauf le dimanche, des chèques sur le destin, chèques sans cesse protestés. Du lundi au jeudi soir, on ne voit guère devant les comptoirs que des « gens bien, » des amateurs qui veulent s'amuser. Le vendredi et le samedi appartiennent aux joueurs par habitude, aux petits amoureux qui demandent au lotto une dot pour se mettre en ménage, aux pauvres drilles dont le jeu est la dernière ressource, aux servantes qui tâtent la fortune avec l'anse du panier, à l'innombrable armée des chimériques qui attendent plus du hasard que du travail, si rare et si mal payé !

Le tirage se fait le samedi, à trois heures en hiver, à cinq heures en été, en présence du public. On s'écrase à la porte des bureaux. Les quatre-vingt-dix numéros tournent dans une sorte de petit baril en fer-blanc suspendu au-dessus d'une table et mis en mouvement au moyen d'une manivelle. Quand le mouvement s'interrompt, le baril s'ouvre, et un enfant de six à huit ans, le bras droit complètement nu, les yeux bandés, y plonge la main pour en retirer un billet ; et ce sont

pendant et après la proclamation des cinq numéros de l'extraction, des exclamations joyeuses, des danses de la part des gagnants, des jurons, des blasphèmes vociférés, des insultes à l'adresse du gouvernement corrupteur de la part des perdants. Ce qui n'empêchera personne de recommencer la semaine suivante.

Le lotto remplit l'existence des popolani méridionaux. Ils en parlent en famille, en rue, à l'atelier. A peine le patron a-t-il tourné les talons que les langues marchent :

— J'ai de bons numéros, dit quelqu'un.

— Lesquels ?

— C'est mon secret....

— Dis-les-moi donc! Voyez-vous ce cachottier égoïste !

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange ?

— Je les prends pour toi.

Ou bien :

— Je sais un cabaliste infaillible.

— Où ça ?

— Nous irons le trouver ensemble si tu *casques* pour un terne.

Les cabalistes sont des malins qui font semblant de posséder des méthodes sûres pour trouver les numéros gagnants et qui vendent très cher aux gogos leur prétendue science. A peine le tirage a-t-il eu lieu que les joueurs, furieux de ne pas avoir vu sortir leurs numéros, ne font qu'un saut chez le cabaliste pour lui mettre le nez dans ses « mensonges ; » mais lui, qui, neuf fois sur dix, s'attend à cette visite, reste introuvable jusqu'au mercredi ou jeudi suivant, c'est-à-dire jusqu'au moment où, la colère des dupes étant tombée, il n'a plus à craindre de leur part des voies de fait. Il s'excuse sur

des malentendus, sur des défauts de mémoire ; il persuade à ses clients que les torts sont de leur côté, et son habileté est telle que je ne sais pas de cas où on l'ait quitté sans lui demander de nouveaux « tuyaux » pour le samedi d'après. On ira même jusqu'à le consulter par télégramme.

Il y a une autre espèce de cabalistes, ceux qui se font régaler par la clientèle dans les guinguettes de banlieue, sans préjudice, d'ailleurs, de l'argent comptant qu'on veut bien leur donner. Ils ne parlent pas les numéros: ils laissent leurs amphitryons les deviner à leurs mines, à leurs gestes, à la manière dont ils disposent sur la nappe leur fourchette et leur couteau, à celle dont ils mettent les doigts autour de leur verre en buvant. Rien de comique comme ces braves gens, qui, pour ne pas perdre de l'œil leur augure, se tiennent raides devant la table, cherchent en tâtonnant les morceaux au fond de leur assiette. Le repas terminé, il se trouve toujours quelqu'un pour affirmer d'un air capable qu'il tient les cinq numéros désignés mystérieusement par le cabaliste. Les autres ne veulent pas passer pour des bêtes et font semblant d'avoir compris la même chose. Si, le samedi suivant, leurs billets ne leur ont rien rapporté, il vont chanter pouilles au faux voyant. Mais celui-ci le prend de haut avec ses détracteurs, il crie plus fort qu'eux, accuse leur inintelligence, commente ses gestes et ses propos de table, explique, clair comme le jour, qu'il a bel et bien voulu dire les numéros qui sont sortis. Les superstitieux ne demandent qu'à venir à résipiscence et promettent de nouveaux festins. Il n'est pas jusqu'aux « innocents » qui ne soient assiégés par les fanatiques du lotto, et même on les paie plus cher que les autres cabalistes, parce qu'on leur croie des lumières particu-

lières. On cite le cas d'un idiot napolitain qui, ces dernières années, a rapporté de belles sommes à sa famille rien qu'à prédire les numéros gagnants.

Il y a des joueurs maniaques dont tout l'argent part en billets de loterie. Ils opèrent sans confidents, jaloux de leurs calculs de probabilité, dont l'espoir de gagner et leur fatuité font des règles sûres. Toutes les pertes du monde ne parviennent pas à lasser leur confiance, le moindre lot qui leur échoit la fortifie indéfiniment.

Sous Ferdinand II, un ouvrier napolitain avait gagné une somme considérable. Le buraliste, embarrassé pour payer, demanda conseil en haut lieu. Le roi, ayant appris que l'ouvrier était un joueur opiniâtre, répondit: « Payez-le sans retard; avant peu nous serons rentrés en possession de la somme. »

Les joueurs qui plaignent l'argent aux cabalistes extorquent des numéros aux moines mendiants. Ils les retiennent par leurs vieilles cuculles verdâtres au moment où ils passent devant les portes. Les moines se dérobent, alléguant leur ignorance; mais on leur barre le chemin, on les injurie, et ils n'échappent aux mauvais traitements qu'en jetant, au hasard, trois ou quatre numéros, que la populace recueille avidement. Si le tirage a été négatif, malheur aux pauvres frères qui se montrent avant le mercredi ou le jeudi!

Tout homme du peuple, pour ignorant qu'il soit, connaît la signification symbolique des nombres et l'objet que représente chacun des 90 numéros de la loterie. Il y a dans ce jeu, comme dans la cabale juive ou dans celle de Zoroastre, des nombres sacrés: 1, 3, 33, 7, 9, et des nombres maudits: 6, 66, 13, 26. *Un* signifie l'homme; *sept*, l'honneur, la gaieté; *neuf*, le père, l'arme à feu, la réussite par la force; *trois*, le chat, la réussite par la ruse.

Six et *soixante-six* veulent dire le crime, le vice, le sacrilège, la mouche charbonneuse, la peste, la prison; *treize*, la mort, les cris de détresse. Le goût naturel de la plèbe pour le mystère et la violence lui fera choisir, comme porte-bonheur, plutôt les numéros sinistres. Ainsi, supposez qu'un jeudi soir une femme ait été assassinée à Santa-Lucia de Naples: le vendredi matin, les bureaux regorgeront de gens qui demanderont un terne composé, par exemple, de 62 (l'assassinat), 78 (6 fois 13, horreur! la femme oublieuse de ses devoirs), 90 (la peur). Les joueurs trouvent dans les événements saillants de leur vie privée, dans les faits divers de la rue, dans les rêves de leurs nuits, des inspirations pour le lotto.

Le jour où le gouvernement italien, poursuivant son œuvre de moralisation des masses, supprimera les jeux de hasard, la plèbe sera toute désorientée et protestera: pendant quelques mois, elle ne saura que faire de son argent, et, de dépit, pourrait bien se mettre à l'employer honnêtement.

La *camorra* et la *maffia* sont, avec le lotto, les deux plus grandes plaies de l'Italie contemporaine. La camorra sévit dans le pays tout entier (sauf peut-être dans la plaine du Pô), mais elle n'est organisée en société qu'à Naples. La maffia est spéciale à la Sicile. Il est juste de dire qu'elles n'ont plus aujourd'hui le même caractère qu'il y a cinquante ans, et le tableau qu'en a fait Marc-Monnier vers le milieu du siècle dernier ne serait plus complètement vrai. De nos jours les camorristes napolitains ne sont pas faciles à reconnaître en rue; d'abord, beaucoup travaillent: ils sont entrepreneurs de petites voitures, bateliers, courtiers d'affaires; ils ne vont plus par la ville en costumes voyants et avec ce gros luxe de bijoux qui était légendaire; ils ne prélèvent plus les

quatre sous par franc sur le gain du cocher, du portefaix, du guide. Actuellement, ils n'exercent guère leur tyrannique système d'intimidation que dans les prisons et les tripots populaires. La maffia sicilienne perd de plus en plus son influence politique, depuis que le gouvernement la traque avec tant d'âpreté. Enfin, ni le camorriste ni le maffioso ne jouissent plus de l'estime générale: ils apparaissent, même à quelques popolani, comme de monstrueuses exceptions. Ne craignons pas de dire que ce beau résultat est dû en grande partie aux socialistes, qui font beaucoup pour répandre des idées saines dans le bas peuple.

La camorra[1] est avant tout une association de maîtres-chanteurs, d'effrontés extorqueurs d'argent, de dévaliseurs de passants attardés. Elle a existé de tout temps, croit-on, mais elle ne se manifesta publiquement que vers 1820, c'est-à-dire à l'époque où commença l'excès de misère dont souffre encore l'Italie méridionale. C'est qu'en effet elle naquit de la nécessité. Plutôt que de mourir de faim, des jeunes gens vigoureux et intelligents aimèrent mieux demander leur nourriture au crime et s'exposer tous les jours à finir tragiquement, puisqu'aussi bien ils n'avaient plus à perdre que la vie. Ils s'associèrent pour la lutte contre les journées sans pain, les nuits sans abri. Et une fois constituée, leur société entra dans les mœurs napolitaines, se créa une tradition, comprit l'honneur à sa manière; et pour bien montrer qu'elle était une protestation contre le mauvais état des choses gouvernementales, contre l'égoïsme hautain des classes supérieures, elle

[1] L'origine de ce mot est inconnue. On l'a fait dériver successivement de *kamur*, jeu de hasard, défendu par le Coran; de *gamurra*, la petite veste du vagabond espagnol; de *capo morra*, le chef du jeu de la *morra*, ou jeu des doigts.

s'appela la *bella società rifurmata.* Aigris par les dénis de justice, par l'insuffisance de la police bourbonienne, les camorristes entreprirent de se faire justice eux-mêmes et à ceux qui leur demandaient protection. Le peuple eut plus confiance en eux que dans les carabiniers du roi; il s'habitua à croire que le droit était toujours du côté du camorriste; aussi, actuellement encore (les habitudes sont si longues à déraciner!), quand un sergent de ville poursuit un malfaiteur dans les rues de Naples, les popolani s'écartent pour lui laisser du large. La police de la *bella società* faisait d'ailleurs mieux les choses que l'autre: elle rendait les objets volés. Pas d'affaires classées, pas d'aveu d'impuissance: une stupéfiante rapidité d'action.

Il y a quelques années, un horloger du Locle, ayant entendu dire qu'il n'y avait pas de rhabilleurs à Naples, alla s'établir dans cette ville, où, en effet, il n'eut pas de peine à se faire une clientèle. Une dame anglaise lui confia, certain jour, une montre en or, chef-d'œuvre d'élégance et de précision. L'artisan, ignorant des usages et des dangers napolitains, la fit admirer à tout le voisinage; après quoi, remonté chez lui, il la démonta sous les yeux écarquillés de ses colocataires. La réparation terminée, il l'enferma dans un tiroir de son établi, et alla dîner. Quelle ne fut pas sa surprise et sa douleur de ne pas la retrouver à son retour! Il courut chez les gens de la maison, s'imaginant que quelqu'un la lui avait prise pour continuer à l'examiner. Personne ne voulant l'avoir vue, il s'alarma, cria sa colère. Le concierge le prit par le bras, le poussa dans sa loge et lui dit:

— Taisez-vous, malheureux! Vous tenez donc bien à ce qu'on vous assassine! Car, vous savez, un bon coup

de couteau aurait vite fait d'arrêter vos accusations. Il faut être étranger comme vous pour avoir cette dose d'imprudence. Il y a un moyen plus calme et plus sûr de rentrer en possession de votre montre.

— Lequel ? supplia l'horloger.

— Le camorriste. Attendez-moi ici, je vais le chercher.

Et avant que le pauvre homme eût compris ce que le concierge voulait dire, celui-ci s'était élancé dehors. Il reparut cinq minutes après en compagnie d'un homme de vingt-cinq à trente ans, petit, à la fois élégant et malpropre, le regard torve, la casquette sur les yeux, la cigarette aux lèvres, le visage imberbe et blafard.

En deux mots le concierge le mit au courant de ce qui se passait.

— Sors avec moi, dit le camorriste à l'horloger, et tu me pousseras du coude quand tu verras quelqu'un qui a regardé la montre avec toi.

Ils descendirent à la rue, au milieu d'un grouillis de peuple : cordonniers tapant la semelle, tailleurs tirant l'aiguille, revendeurs de figues violettes, de rubicondes tomates, qui chantaient une mélopée pour offrir leur marchandise au public, jeunes gens qui jouaient aux cartes avec des gaietés bruyantes. L'horloger, tout à coup, pinça le bras à son compagnon. Ils venaient de croiser un jeune faraud dont personne dans le quartier ne connaissait les moyens d'existence et qu'on s'étonnait de voir toujours si flambard. Le camorriste courut après lui, lui fit sous le nez deux ou trois signes de sourd-muet, et prononça quelques mots à voix basse.

— *Ecco!* répondit simplement le jeune homme, en sortant de la poche intérieure de son veston un petit objet qu'il remit à l'autre.

Puis il s'éloigna de l'air de quelqu'un qui vient de donner un sou à un pauvre.

Le camorriste revenant à l'horloger, lui dit:

— Tiens, voici ta montre. Rentre chez toi et ne sors pas de nuit pendant une semaine au moins.

Comment devient-on camorriste ? En d'autres termes, comment s'y prend-on pour être de ces beaux gars dont on parle avec respect dans les *fondaci*, de ces impavides chevaliers du surin qu'une ville entière redoute et ménage, de ces mystérieux courtiers de jeu à qui personne ne refuse le pourcentage ? Comment entre-t-on dans cette société plus secrète que le carbonarisme d'autrefois, plus rigoureuse que les ordres monastiques ?

Au déclin d'une belle journée d'avril, un petit jeune homme assiste, debout sur le quai de l'Immacolatella de Naples, à l'arrivée du bateau de Capri. C'est Guido Esposito. Il a quinze ans, le regard brillant et dur, les narines frémissantes, un air d'insolence et de gouaillerie. Il laisse défiler tout le monde ; puis il emboîte le pas derrière une jeune fille très en toilette et une vieille dame, les dernières débarquées. Elles longent Santa-Lucia, puis la Via Partenope, où elles s'arrêtent pour regarder les lointains mélancoliques, le bleu pensif de la mer et du ciel. Soudain la jeune fille pousse un cri. On vient de couper les cordons de son réticule, où, à l'Immacolatella, elle a mis son porte-monnaie et sa minuscule lorgnette de nacre et d'or. Le jeune homme qui a fait le coup s'enfuit à toutes jambes dans une ruelle latérale déjà obscure. Les deux dames ont beau crier : « Au voleur ! » personne ne fait un pas après lui. Même quelques passants sourient comme d'une bonne farce ; et Guido a le temps de regagner son repaire du Pendino avant qu'aucun sergent de ville ait paru.

Le lendemain, il montre aux camarades un complet neuf, des chaussures de la meilleure marque, un chapeau fendu qui lui sied à merveille. Le bruit se répand qu'Esposito réussit des coups *stupendi*. On raconte qu'une fois, en plein jour, Piazza Dante, il a bousculé une jeune femme qui passait et lui a arraché le lobe des deux oreilles auxquelles pendaient pour quinze cents lires de diamants. Une autre fois, au Rettifilo, il aurait donné de la tête dans la poitrine d'un monsieur et lui aurait pris la plus belle montre qui soit, même qu'alors il aurait couru quelque danger : le monsieur l'aurait saisi par le mouchoir rouge qu'il avait au cou ; mais lui, se rejetant brusquement en arrière, se serait dégagé en laissant le mouchoir entre les mains du pante.

Guido devient l'ami de tous les camorristes de son quartier. Aussi, quand l'envie lui vient de se faire admettre dans la *bella società rifurmata*, il trouve dix parrains pour un. Il y a longtemps que la camorra a les yeux sur lui et désire s'attacher ce jeune homme si fier et si astucieux, qui est toujours armé, joue du couteau comme personne, pratique avec tant d'assurance légère le vol à la bousculade. Sa candidature est acceptée d'enthousiasme. On sait que ses parents, aigris par la misère, ivrognes par désespoir, incapables de le nourrir, le battaient comme plâtre. Un jour, las de l'enfer qu'était la maison paternelle, il s'enfuit....

Et le pauvre innocent, du coup, est un vaurien.

Il habite la rue, vit de *sgarro* (vol), « a un pied à la chaîne et l'autre dans la tombe, » c'est-à-dire qu'il ne craint ni la prison ni la mort. Ses parrains, qui l'ont observé pendant plusieurs mois, le savent libre de tout lien de famille, capable de toutes les violences, résolu à

mépriser et à tromper quiconque n'est pas de la *bella società*, à fuir le contact des gens de police et des personnes officielles; ce sont là les qualités du parfait camorriste. La cérémonie de réception a lieu à la Porta Capuana. Les *giovanotti onorati*[1] se tiennent en cercle, debout, immobiles, les bras croisés sur la poitrine. Ils sont rangés de droite à gauche, par ordre d'ancienneté, le chef étant le plus ancien, et son voisin de gauche le dernier initié. Il est défendu d'être armé, de fumer, de cracher dans le rond. Deux *picciotti* (deuxième degré hiérarchique de la société) sont présents et veillent à ce que tout se passe conformément aux statuts.

Le chef, ouvrant la séance :

— Mes frères, la société s'est réunie aujourd'hui pour « baptiser » un jeune homme qui veut être des nôtres.

Le premier membre de droite :

— Qui est-il ?

Le chef. — Guido Esposito. Le prenez-vous pour un « bon jeune homme ? »

La réponse ne saurait être qu'affirmative, puisque les antécédents du candidat sont connus par l'enquête que les parrains ont ouverte sur lui.

Le chef (à son voisin de gauche). — Détachez-vous du cercle et allez le chercher.

Quand le néophyte paraît :

— La société est réunie à votre intention. Que désirez-vous ?

Le néophyte. — Ce matin je me suis levé l'âme légère,

[1] La *camorra* comprend trois degrés hiérarchiques : les *giovani onorati*, ou apprentis, les *picciotti*, ou compagnons, les *camorristes* ou *propriétaires*.

Les renseignements qui suivent ont été empruntés en partie au livre de Giuseppe Alongi, *La camorra, studio di sociologia criminale ;* Fratelli Bocca, Turin.

le cœur à l'aise, et je viens vous demander si vous consentez à m'admettre au milieu de vous.

Le chef. — Savez-vous ce que c'est que d'être *giovanotto onorato?* Vous passerez par le fer et le feu; vous devrez obéissance aux ordres des *picciotti;* la peine sera pour vous et le profit pour eux.

Le néophyte. — Si je n'étais résolu à tout, je n'aurais pas dérangé la société.

Le chef. — C'est bien. Nous vous déclarons digne d'occuper un poste parmi nous. Désirez-vous autre chose?

Le néophyte. — Je ne remercierai jamais assez la société de l'honneur qu'elle me fait et je ne demande qu'un baiser de gauche à droite.

Il baise tout le monde sur la bouche, en commençant par le plus jeune. Le baiser tient lieu de serment de fidélité. Il clôt les lèvres sur les secrets de la secte, et Guido apprend en le donnant que toute trahison de sa part serait punie de mort.

La cérémonie du baise-bouche terminée, le chef dit au néophyte :

— Que désirez-vous encore ?

— Je désire que les camarades soient grâciés qui sont suspendus ou qui sont en pénitence, et qu'on me mette au courant des devoirs de mon nouvel état.

— Les grâces seront accordées comme il est d'usage. Quant à vos devoirs, les voici : 1° ne pas chanter et ne pas faire de bruit dans les rues; 2° honorer les picciotti et respecter toute disposition qu'il leur plaira de prendre; 3° obéir aux picciotti et aux camorristes en tout et partout, être humble, patient, de sang-froid, supporter sans révolte les petits inconvénients de la situation.

Après cela, le nouveau *giovane onorato* est présenté

au *picciotto* et au camorriste entre les mains desquels il doit être *sicut cadaver*, dont il deviendra le serviteur lige : il oubliera pour eux famille, patrie, honneur ; s'il y a conflit entre son propre père et eux, il devra prendre parti contre son père ; il dévalisera, bâtonnera, poignardera ceux qu'ils lui ordonneront de dévaliser, bâtonner, poignarder ; il endossera devant la justice la responsabilité de ses actes et celle des actes de ses supérieurs. Il se tuera si tel est le bon plaisir de la société.

Celle-ci interdisant à ses adeptes de venger eux-mêmes leurs offenses, ce sont les *giovani onorati* qui se chargent des promptes exécutions, des atroces représailles. Ils font les lucratifs cambriolages, les lâches extorsions ; mais ils versent les sommes intégrales entre les mains de leurs chefs. Celui qui est convaincu de détournement est souffleté en séance plénière de la société, *estafiladé* ou suspendu pour un temps plus ou moins long.

Le grade de picciotto s'obtient en récompense d'une action d'éclat, d'une condamnation subie pour le compte d'un supérieur, d'une ruse qui a égaré la justice. La cérémonie de promotion est semblable à celle que nous avons décrite plus haut, y compris le baise-bouche. Le chef indique au nouvel affilié la cachette des armes, le nombre des camorristes, celui des picciotti et des giovanotti, l'état des finances, les moyens de se faire reconnaître en prison ou au bagne. Puis il ajoute :

— Etes-vous content ? Vous voilà camorriste !

Le candidat. — Camorriste par le baiser, mais non par le sang.

Le chef. — Qu'à cela ne tienne.

Et s'étant fait au bras une légère égratignure avec son couteau, il donne à sucer son sang au candidat. Tous les camarades en font autant.

Le chef. — Et maintenant que désirez-vous ?

Le candidat. — Faire mes preuves.

Le chef se fait apporter trois poignards. L'apprenti choisit un adversaire qui ne doit pas être un ennemi et avec qui on sait qu'il n'a jamais eu de discussion violente. Ils se battent, le torse nu, en présence de l'assemblée. Il leur est interdit de se toucher ailleurs qu'aux bras. Un camorriste, armé d'un troisième poignard, surveille le duel, et a le droit de tuer celui des combattants qui blesserait l'autre à la poitrine ou qui ne cesserait pas la lutte dès que le sang a jailli. Le vainqueur suce la blessure qu'il a faite et embrasse le vaincu. Si le candidat ne sortait pas honorablement du premier combat, il recommencerait à se battre, jusqu'à ce que la victoire lui restât.

Guido Esposito n'eut pas besoin de s'y prendre à deux fois. Il déploya dans cette épreuve une sûreté de main qui fit l'admiration des camarades. D'ailleurs il était affectueux envers eux, dévoué à la société, heureux en affaires, habile à déjouer les ruses policières, à prendre devant les juges des airs d'innocence et de modestie qui profitaient à ses co-accusés. Les supérieurs l'estimaient pour son imperturbable duplicité, son insolence féroce avec le bourgeois. Il arriva très vite au grade de camorriste propriétaire. Il jouit dès lors des prérogatives attachées à sa nouvelle dignité et cessa de courir les aventures. Des apprentis et des compagnons se firent casser la tête pour lui. Il se contenta, très statutairement, d'être le conseiller de leurs jeunes ardeurs,

le guide de leurs inexpériences. Il excella à se faire payer exactement et sans contestation la taxe sur le jeu. Il s'approchait doucement, s'asseyait dans un coin, l'air distrait ; dès qu'une partie était finie, il se levait, tendait la main, en disant : « La camorra ! » Et le gagnant lui remettait un sou. Il advint même souvent que les joueurs le prirent pour arbitre de leurs différends, et ses sentences avaient force de loi.

Il eut toutes les prospérités : la plus belle fille du Pendino l'aima, et il en fit sa femme légitime. Même qu'à cette occasion son confesseur, un excellent vicaire de Sainte-Marie du Carmel, n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il avait mal fait d'ôter la vie à trois ou quatre personnes, de défigurer tant de jeunes visages, de dévaliser tant de passants. Guido conserva jusqu'à la fin une sérénité d'âme que n'ont pas toujours les plus honnêtes gens, ceux qui ont élevé, à la sueur de leur front, une nombreuse famille. Sa carrière fut courte et brillante. Il mourut à vingt-cinq ans, phtisique, et muni des sacrements de l'église.

La *maffia* sicilienne diffère de la camorra en ce qu'elle n'a pas, comme elle, une hiérarchie et un chef uniques, qu'elle n'est pas née de la misère, puisqu'elle a plus d'adeptes chez les riches que chez les pauvres et les illettrés, qu'elle est un moyen de résistance politique et judiciaire, un état des esprits, une manière d'être de tout un peuple, plutôt qu'une association de coupe-bourse et de tire-laine. Elle se rapproche de la camorra par sa haine de la magistrature, son mépris des institutions régulières et des morales courantes, les peines sévères qu'elle édicte contre ses membres qui ont recours à la juridiction légale. C'est un reste de la barbarie féodale,

une conséquence des mauvais gouvernements qui se sont succédé en Sicile depuis six siècles, des pressurations, des vexations dont cette malheureuse île a été victime de la part de ses conquérants.

Les petits barons indigènes, que le prince, à la fois tyrannique et faible, ne protégeait pas suffisamment contre les entreprises du dehors, s'arrogèrent le droit de justice sur leurs ennemis, et ne permirent pas à la force publique d'intervenir dans leurs affaires; ils créèrent autour d'eux une *maffia*[1], c'est-à-dire une armée de clients et de stipendiés chargés de les défendre. Leurs châteaux furent autant de petits états dans l'état. Ils augmentèrent leur prestige auprès de leurs sicaires du discrédit qu'ils jetèrent sur le gouvernement. Ses agents furent considérés comme des spoliateurs et des insulteurs de pauvres gens; ses tribunaux, comme de sinistres comédies. Les popolani ignorants crurent de bonne foi que la loi était l'oppression, la maréchaussée l'ennemi. Personne ne voulant être de la police, celle-ci fut obligée de se recruter parmi les voleurs de grands chemins, les vagabonds sanguinaires. Il fut entendu dès lors que c'était faire œuvre d'honnête homme que de lui résister. On refusa de témoigner devant la justice; on entrava son action par toutes sortes de manœuvres: en la mettant sur de fausses pistes, en cachant les malfaiteurs, en favorisant les évasions. Les magistrats recevaient des menaces de mort, les gens suspects d'hostilité envers les coupables étaient assassinés un jour ou l'autre. Quand la maffia avait décidé qu'un procès, une vente aux enchères, une réforme administrative ne se feraient pas, ou ne se feraient que dans certaines conditions, il était insensé de vouloir y changer quoi que ce fût.

[1] L'origine de ce mot est inconnue.

Elle n'avait affaire aux riches particuliers qui n'étaient pas des affiliés que pour leur demander de grasses sinécures en faveur de ses protégés. Supposez un gentilhomme campagnard qui possède des bois, des vignes, des orangers. Un voisin lui dit un jour :

— Don Giacomo, l'intendant de vos domaines se fait vieux ; et puis il est si bête qu'il se laisse gruger par tout le monde.

— Du tout, objecte le seigneur ; vous le jugez mal : il a l'œil à tout, au contraire. J'ai une confiance illimitée en lui.

— Je souhaite que vous n'ayez jamais à la regretter, et je suis peut-être bien indiscret de vous dire comme cela ce que je pense, car enfin vous êtes maître chez vous.

Le lendemain, l'intendant vient dire à son seigneur que la jeune sapinière du milieu du parc a été détruite dans la nuit, et qu'il a trouvé sur un châssis de serre un petit tas de cailloux en forme de croix, ce qui, dans le terrible symbolisme de la maffia, est une menace de mort. Le gentilhomme est trop au courant des mœurs de son pays pour ne pas l'avoir compris, et comme il ne tient pas à tomber un soir, frappé par derrière, il s'empresse de faire savoir à son voisin qu'en effet il trouve son intendant bien vieux, bien cassé, et il lui demande s'il n'aurait personne à lui recommander pour le remplacer.

Il n'y a de sécurité, de moyens d'existence que pour les adeptes de la maffia : pour eux les meilleures places, les transactions faciles, les vengeances impunies. Aussi se garde-t-on bien de vivre isolé, surtout quand on est propriétaire terrien : on entre de gré ou de force dans la société, et cela pour échapper aux braconnages, aux mutilations d'arbres, aux vols de gros bétail, aux incendies.

Vous vous faites malfaiteur par instinct de conservation. Si vous êtes, de par votre naissance et votre argent, un gros personnage, vous devenez nécessairement un de ces chefs lâchement irresponsables à la dévotion de qui toute une clientèle de *bravi* exécute des coups de force, de beaux gestes que personne ne voit. Vous jurez sur de saintes images fidélité à l'association, et vous tirez un coup de pistolet sur le crucifix, pour montrer qu'après avoir fait feu contre le Seigneur vous n'hésiterez pas à loger une balle dans le dos de n'importe qui. Chaque village a sa maffia bien constituée et rivale de celle du village voisin. On cherche à se nuire, à se supplanter mutuellement. Des rixes sanglantes ont lieu ; des *vendette* héréditaires se poursuivent à l'infini.

On a cru qu'après les sévérités des gouvernements de Victor-Emmanuel II et d'Humbert Ier, la maffia n'existait plus. Il est de fait qu'on entend moins parler d'elle ; elle « travaille » moins au grand jour ; mais elle n'est pas morte, à preuve la récente affaire Palizzolo, dans laquelle elle s'est si hautement affirmée. Il y a pourtant tout lieu de croire que c'est une « ardeur qui s'éteint. » Le dernier mot sera à la civilisation.

HENRY AUBERT.

LE NATURALISTE J.-H. FABRE

ET SON ŒUVRE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE [1]

Bien des choses du plus haut intérêt seraient encore à étudier dans l'œuvre du savant entomologiste de Sérignan, en particulier ses remarquables observations sur le *scarabée sacré* et ses congénères, *copris* et *géotrupes*. Pour nous borner, contentons-nous de signaler ses études si curieuses, si pleines de faits nouveaux, sur quelques-uns des parasites, ennemis nés des insectes dont nous avons eu l'occasion de parler. Aussi bien, je ne voudrais pas terminer cette rapide revue sans avoir dit quelques mots de sa grande découverte, le dimorphisme larvaire de certains parasites, l'*anthrax* et le *leucospis*, entre autres.

I

Vous n'avez pas oublié le bembex, cette espèce de bourdon qui nourrit sa larve avec des mouches, apportées au fur et à mesure dans le terrier. Fabre avait remarqué qu'avant de s'abattre sur l'emplacement de sa

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de janvier et février.

demeure, le bembex semble hésiter, plane quelques instants avec des bourdonnements plaintifs, descend, remonte, s'enfuit et revient, à plusieurs reprises, avant de se décider à mettre pied à terre. D'où provient cette anxiété?

C'est qu'un ennemi est là, tout près, un petit diptère, à tournure inoffensive, moucheron de rien, dont le bembex ne ferait qu'une bouchée et dont il a une peur effroyable. Ce diptère est un *tachinaire* du genre miltogramme; son objectif dans la vie est de fournir à sa progéniture, larves microscopiques, la nourriture et le logement. Et comme il ne sait pas s'emparer lui-même des mouches dont ses larves se nourrissent, ni creuser un terrier, il s'est avisé que, s'il pouvait introduire ses œufs dans le terrier du bembex, ses petits y trouveraient le vivre et le couvert. Seulement, il n'ose, lui, chétif, s'y introduire, au risque d'être surpris par la mère. Voyons sa tactique.

Et ici, je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de l'ingéniosité du moucheron ou de la perspicacité, jamais en défaut, de l'observateur.

Quelques tachinaires, d'ordinaire trois ou quatre, se tiennent aux aguets, campés sur le sable à quelque distance de l'entrée du terrier. Le bembex arrive, chargé de sa proie, le cadavre d'une mouche ; après quelques hésitations, il descend lentement. Aussitôt les tachinaires prennent l'essor et se portent à l'arrière de l'hyménoptère, alignés à la file, et suivent avec une prestesse sans égale tous ses mouvements, avançant, reculant avec lui. Ennuyé, il repart, s'envole au loin ; les tachinaires reprennent tranquillement position sur le sable. Il faudra bien que le bembex revienne.

Il revient, en effet,- se lance vers son terrier, et s'y

précipite, son gibier sous le ventre, après avoir rapidement déblayé l'entrée. Au moment où il va disparaître, un des tachinaires, le mieux favorisé par sa position, s'abat sur la pièce de gibier qui dépasse un peu l'abdomen du bembex, et y pond un œuf, voire deux ou trois, s'il en a le temps.

Et chaque fois que l'hyménoptère chasseur reviendra, il sera exposé à voir son gibier devenir le véhicule des œufs du parasite. Seulement, il ne le verra pas; il est bien probable, en effet, que s'il s'apercevait de la présence dans son nid d'œufs étrangers, il s'empresserait de les faire disparaître. Ce qu'il ne fait pas.

Cependant, les œufs du tachinaire, dont il y a souvent plus d'une douzaine subrepticement introduits de la sorte dans le terrier, donnent naissance à des vers qui, tout infimes qu'ils sont, jouissent d'un appétit féroce. Ils s'attablent fraternellement, en compagnie de la larve du bembex, autour du monceau de vivres, que l'hyménoptère s'exténue à maintenir en quantité suffisante. Et bien lui en prend; car, si les vivres venaient à leur manquer, — et cela arrive quelquefois, — les intrus ne feraient pas difficulté de dévorer son nourrisson. Celui-ci pâtira en tout cas de la présence des étrangers; mal repu, réduit à la moitié ou au tiers de sa taille normale, bien souvent les forces lui manqueront pour se filer un cocon, et il périra dans un coin.

Une question se pose d'elle-même. Comment se fait-il que le bembex, chasseur de mouches, se laisse harceler et duper par un simple moucheron, quand il lui serait si facile de s'en défaire?

Cette question, l'observateur se l'était posée avant nous; et voici ce qu'il y répond:

« Ainsi le veulent les lois harmoniques de la conservation des êtres ; et les bembex se laisseront toujours harceler, sans que jamais le fameux combat pour l'existence leur apprenne le moyen radical de l'extermination. J'en ai vu qui, serrés de trop près par les moucherons, laissaient tomber leur proie et précipitamment s'enfuyaient, affolés, mais sans aucune démonstration hostile, quoique la chute du fardeau leur laissât pleine liberté de mouvement. La proie lâchée, si ardemment convoitée tout à l'heure par les tachinaires, gisait à terre, à la discrétion de tous ; et nul n'en faisait cas. Ce gibier en plein air était sans valeur pour les moucherons, dont les larves réclament l'abri d'un terrier. »

Pas bêtes, ces moucherons, qu'en dites-vous, de dédaigner la proie, du moment qu'elle ne peut plus leur servir de véhicule pour introduire leurs œufs dans le nid!

II

Dans la troisième série de ses *Souvenirs*, J.-H. Fabre a un chapitre intitulé *Des tribulations de la maçonne*. Il y raconte les dangers auxquels est exposé le nid du chalicodome des murailles, de la part d'une douzaine de parasites, dont chacun a sa tactique spéciale pour s'emparer qui du miel, qui de la larve, qui même de l'habitation de la pauvre maçonne.

Faisons connaissance d'au moins un ou deux de ces malfaiteurs.

Le *dioxys*, d'abord, dont la larve devra se nourrir de miel. Au temps des travaux, il vient explorer les cellules; sitôt qu'il a vu l'abeille qui en garnissait une de miel prendre sa volée, il s'empresse d'y plonger la tête et de déguster le nectar. L'a-t-il trouvé à sa convenance, il se retourne; et pendant un instant très court, mais suffi-

sant, on le voit stationner dans la loge, l'abdomen au fond, la tête à l'orifice.

Il a pondu un œuf. Seulement, il a eu soin de l'enfouir dans la poussière pollinique qui recouvre le miel. L'abeille, à son retour, ne voyant rien d'anormal dans sa cellule, ne soupçonne rien.

Remarquons que le dioxys a bien choisi son moment. S'il attendait que l'abeille eût déposé son œuf, ce serait trop tard. Celle-ci, nous l'avons dit, ne pond jamais sans avoir entre les mandibules une pelote de mortier, toute prête, pour boucher l'ouverture sitôt l'opération terminée.

Voici donc une cellule bien close, renfermant à la fois l'œuf du chalicodome et l'œuf du dioxys. Celui-ci éclôt le premier ; le ver minuscule qui en sort trouve sa nourriture toute prête ; mais il sait qu'il y a un autre convive ; et il paraît que cela le gêne, bien qu'il n'ait besoin que de la moitié à peine du miel renfermé dans le pot. Aussi a-t-il pour premier soin d'aller détruire l'œuf, espoir de l'abeille. Après quoi, en toute sécurité, il se met à table. Ce forfait inspire à l'observateur de pessimistes réflexions :

« Il y a là un gaspillage flagrant qui apporte des circonstances aggravantes à la destruction de l'œuf de la maçonne. Faute de vivres, on se mangeait un peu sur le radeau de la *Méduse ;* la faim excuse bien des choses ; mais ici l'abondance excède les besoins. S'il en a trop pour lui, quel motif pousse donc le dioxys à détruire en son germe un rival ? Que ne laisse-t-il la larve, sa commensale, profiter des restes et se tirer d'affaire comme elle le pourra ? Mais non : la descendance de la maçonne sera stupidement sacrifiée sur des vivres qui moisiront inutiles ! Je tournerais aux sombres élucubrations d'un Schopenhauer, si je me laissais glisser sur les pentes du parasitisme. »

Un autre parasite du chalicodome, le *stelis*, procède autrement. Il attend, — pourquoi? qui le dira? — que l'abeille ait recouvert ses cellules d'un dôme de ciment et terminé sa tâche. On le voit alors explorer gravement le dehors du logis. Tout est clos; la couche de ciment a au moins un centimètre d'épaisseur; et sous ce couvercle, chaque cellule a elle-même son tampon de mortier.

Il s'agit d'atteindre le miel, pour y déposer ses œufs. Le parasite n'hésite pas longtemps; atome par atome, il creuse dans le dôme un puits tout juste suffisant pour son passage, ronge ensuite l'opercule de la cellule convoitée, se glisse jusqu'au miel et dépose à la surface, à côté de l'œuf du chalicodome, un nombre variable de ses propres œufs. Il n'a pas besoin de se presser; l'abeille ne reviendra pas. Quand il a fini de pondre, il remonte et, de démolisseur, se fait constructeur. Il ramasse un peu de terre, l'imbibe de salive pour en faire du mortier et comble le puits d'entrée avec le soin et l'art d'un véritable maçon.

Ses larves éclosent à peu près en même temps que la larve du chalicodome, et pendant quelque temps, partagent fraternellement la pitance avec elle. Mais le miel, absorbé par tant de bouches, diminue rapidement. Quand les jeunes stelis, plus prompts à se développer, ont épuisé les vivres et se sont mis à filer leur cocon, l'infortunée larve de l'abeille n'a guère acquis que le quart de sa croissance. Elle se ratatine et meurt. Si, plus tard, on ouvre la cellule, on ne trouvera plus, à côté des petits, mais robustes, cocons des stelis, qu'un cadavre desséché.

A propos de cet infâme stelis, je me reprocherais de ne pas signaler en passant la pierre, — disons le quartier de roc, — jeté par l'entomologiste de Sérignan dans le jardin de Darwin.

On connaît la théorie moderne du parasitisme. Un insecte, autrefois, pressé par les circonstances et trouvant pour ses œufs un logis prêt avec des provisions de bouche, y déposa ses œufs. Ainsi dispensé des fatigues du travail personnel, il trouva commode de récidiver, et finalement transmit à ses descendants ses habitudes de paresse. En même temps, la structure de l'insecte, devenu parasite, se modifiait. Certains organes s'atrophiaient, ou se transformaient, pour s'adapter aux circonstances nouvelles.

L'examen des faits répond-il à la théorie ? Fabre soutient que non et que les mœurs parasitaires chez l'insecte ne dérivent jamais de l'amour de ses aises. Le parasite, au contraire, a l'existence plus rude que le travailleur ; souvent, il travaille plus que lui. Il n'y a qu'à étudier l'histoire du stelis pour se convaincre que l'usurpation du bien d'autrui ne va pas sans de sérieuses difficultés. Que faisait cet insecte avant de s'adonner au parasitisme ? Le transformisme prétend qu'il appartenait à la famille des anthidies, qui façonnent en bourse la ouate cueillie sur des plantes laineuses, pour y déposer leur miel.

Ainsi, pour éviter un trop dur labeur, le stelis, d'ourdisseur d'ouate, se serait fait rongeur de ciment ? Au lieu de se complaire à humer le nectar des fleurs, il irait s'amuser à mâcher du mortier ! S'il a cru progresser, avouez qu'il s'est étrangement mépris. Non, non ; le stelis ne fut jamais tisseur de bourses de soie ; ce qu'il est aujourd'hui, un patient et laborieux ouvrier du ciment, il l'a toujours été. Telle est, du moins, la conclusion de Fabre, et nous ne voyons pas ce qu'on y pourrait objecter.

Connaissez-vous l'*anthophore ?* C'est aussi une abeille maçonne, mais dont l'industrie n'est pas celle du chali-

codome. Elle creuse une galerie d'environ vingt à trente centimètres de profondeur dans un talus exposé au soleil, et construit au fond, avec du mortier, un amas de cellules. Quand elle a rempli de miel chaque cellule, déposé un œuf à la surface, fermé sa galerie, son œuvre est terminée, elle s'envole satisfaite.

Hélas! elle ne se doute pas, la pauvre, que cinq fois sur dix elle a enfermé un ennemi dans la place. Un ennemi, le *sitaris*, plus ingénieux encore que ne l'était le stelis ou le dioxys, s'attaquant au nid du chalicodome.

Je vais donc raconter l'histoire du sitaris; la tâche sera facile, grâce aux observations de Fabre. Mais ce que ses découvertes au sujet de ce coléoptère lui ont coûté, à lui, d'allées et de venues, de stations prolongées en plein soleil de la canicule, de fouilles dix fois recommencées, d'hypothèses savamment élaborées, puis abandonnées, d'expériences infructueuses, avant que la lumière se fît dans son esprit, pour en avoir une idée il convient de lire les émouvants chapitres où, sur le ton facile et enjoué de la causerie, il raconte ses peines, ses déceptions et son triomphe final. Et j'ai presque honte de n'avoir plus, moi, qu'à recueillir, en vrai parasite, le fruit de son labeur.

Donc, le sitaris vit aux dépens de l'anthophore. Et voici comment il s'y prend pour faire pénétrer sa progéniture dans le garde-manger de l'abeille. Il se contente de pondre ses œufs à l'entrée de la galerie. Pendant un jour entier, parfois davantage, la femelle du sitaris, dont l'abdomen est énorme, pond sans s'arrêter, immobile tant que l'opération n'est pas terminée. Puis elle part, pour ne plus revenir. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez!

Fabre évalue à deux mille le nombre des œufs pondus par une seule femelle. Et cette abondance n'a rien

d'étonnant, étant données la prévoyance de la nature et les chances de destruction pour ces œufs d'abord, ensuite pour les larves qui en sortiront. Ces larves, écloses en automne, passent tout l'hiver dans une torpeur qui leur permet de ne pas sentir les atteintes de la faim. Le printemps venu, elles se réveillent et attendent. Bientôt les jeunes anthophores, dépouillant leur enveloppe nymphale, sortent de leurs cellules et viennent à l'entrée de la galerie humer le soleil et se lisser les antennes et les pattes.

Voilà l'heure propice. Les petites larves de sitaris s'accrochent aux poils dont le thorax de l'abeille est couvert, s'enfoncent vivement dans cette toison touffue et s'y tiennent blotties, sans plus faire de mouvement. L'abeille s'envole toute sémillante, pour aller butiner sur les fleurs, sans se douter qu'elle emporte avec elle, comme une hirondelle ses puces, un nombre variable de petites sitaris, longues d'un millimètre au plus. N'allez pourtant pas faire à ces bestioles l'injure de les prendre pour des puces ! Elles n'ont pas soif du sang de l'anthophore. Et gardez-vous de les comparer à des teignes ; elles respectent la toison qui les protège. Les expériences de Fabre ont mis ce point à l'abri de toute équivoque.

Que veulent-elles, alors ? Ah ! voilà ; Fabre vous le dira tout à l'heure, et vous jugerez vous-même de sa perspicacité. En attendant, deux mots sur la conformation de ces petites sitaris, pour vous ôter toute inquiétude au sujet des accidents de la route, en particulier des nombreuses chances de chute auxquelles elles seront exposées, pendant que l'abeille ira, viendra, butinera, s'accouplera, creusera sa galerie, etc., en un mot vivra sa vie normale de récolteuse de miel et de maçonne. Elles ont au sommet de la tête deux pinces en forme de croissant qui

leur servent à empoigner fortement par sa base un des poils de l'abeille. Leur abdomen se termine par un bouton anal, d'où elles peuvent à volonté faire sourdre une gouttelette de glu, d'une glu qui leur permettrait, s'il le fallait, de se tenir à un plafond de verre poli. Fabre a essayé. Et l'on comprend qu'au moindre danger, l'anus fournit ce qu'il faut pour arrêter l'animalcule dans une chute imminente. En outre, les hanches et les pattes sont munies de cirrhes élastiques, qui s'insinuent entre les poils de l'anthophore et servent à maintenir la bestiole pour ainsi dire à l'ancre. Nous pouvons être tranquilles; elle ne tombera pas, même quand il prendra fantaisie à l'abeille de se brosser avec les pattes pour se débarrasser de la poussière attachée à son duvet.

La larve de sitaris a pour dessein, on l'a compris, de se faire voiturer jusque dans la cellule pleine de miel, de ce beau miel brun qui est sa nourriture normale. Mais ici encore, quel mystère au premier abord! La bestiole ne peut toucher de ses pattes le liquide visqueux sans s'engluer; placez-la délicatement à la surface d'un pot de miel, elle y périra étouffée, comme le duc de Clarence dans sa cuve de malvoisie. Fabre a fait et répété l'expérience, toujours avec le même résultat.

N'avoir pour nourriture possible que du miel, et ne pas oser toucher à ce sirop perfide du bout du doigt sous peine de mort, quel problème! Ce problème, la nature l'a résolu.

Au moment où l'anthophore se retourne pour introduire son abdomen dans la cellule pleine de miel et y pondre son œuf, les petites sitaris, qui attendaient avec impatience cette manœuvre, n'ayant rien mangé depuis leur naissance, c'est-à-dire depuis sept ou huit mois, abandonnent précipitamment le thorax de l'abeille pour se

rendre à l'extrémité de l'abdomen. Une course au clocher, à qui arrivera la première; car il n'y aura place que pour une seule.

L'abeille pond son œuf; à ce moment précis, la plus avancée des sitaris saute sur cet œuf, qui va lui servir de radeau et lui permettre de flotter à la surface du liquide sans s'y empêtrer. Elle n'a qu'un millimètre de longueur; son radeau en a cinq ou six, c'est tout ce qu'il faut!

L'œuf pondu, cependant, l'abeille mastique avec soin l'entrée de la cellule et passe à une autre, puis à une autre, jusqu'à ce que toutes les bestioles qu'elle avait sur le corps soient casées.

Revenons à la petite sitaris sur son radeau. Aussi bien, sa situation m'inquiète. Son radeau est convexe, rond, poli, lisse; qu'elle se penche à droite, à gauche, elle risque de le voir se retourner, ou bien elle pourrait glisser. Sans compter que ce canot ponté est vivant, qu'il ne tardera pas à s'ouvrir pour livrer passage à un ver de large taille, qui, lui, ne craint pas l'immersion et dont, au reste, l'appétit exige tout ce qu'il y a de miel dans le pot. Que de complications!

Attendez! C'est plus simple que vous ne croyez, et vous avez oublié l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. De ses fortes mandibules, la larve de sitaris défonce le pont de son embarcation, s'abreuve à longs traits du contenu. Le radeau, maintenant, est un vrai radeau, plat, même un peu concave, relevé sur les bords. Le nautonier n'aura que la peine de pencher la tête en dehors pour boire le liquide sucré à bouche que veux-tu.

C'est atroce, j'en conviens; mais avouez que le procédé est admirable et que l'invention ne laisse rien à désirer.

III

Tout aussi atroce et, si possible, plus admirable encore, le procédé employé par l'anthrax pour établir sa famille. C'est ici qu'apparaît pour la première fois cette extraordinaire loi de nature, appelée par celui qui la découvrit, par Fabre, la loi du dimorphisme larvaire. Merveilleuse découverte, et qui ne vint couronner les labeurs du naturaliste qu'après des années de recherches infructueuses.

L'anthrax est une mouche de grande taille, noire avec des ailes mi-noires, mi-blanches, que l'on voit voltiger en juillet dans les lieux où le chalicodome a bâti sur des galets son groupe de cellules recouvert d'un dôme de maçonnerie. Si le parasite en voulait au miel, comme le sitaris, il arriverait trop tard; il y a longtemps que la larve du chalicodome a achevé son repas; elle vient de se filer un cocon de soie, où, repue et dodue, toute rebondie de graisse, elle dort son sommeil léthargique en attendant sa métamorphose. C'est à elle que l'anthrax en a, d'elle qu'il veut faire pâture succulente pour son enfant.

Oh! pour lui, la tâche est aisée; il lui suffit de déposer son œuf sur le dôme de ciment. Il en sortira tout à l'heure un faible ver, qui devra se tirer d'affaire tout seul, comme il pourra.

La larve, abandonnée ainsi à ses propres inspirations, disons plutôt aux impulsions de son instinct, est un vermisseau d'un millimètre de longueur, aussi délié qu'un cheveu, absolument diaphane; et c'est bien pourquoi Fabre fut longtemps avant de le découvrir. A lui de se frayer l'accès jusqu'à la larve de chalicodome, endormie

dans son épais cocon, au fond d'une cellule bien close, sous un dôme de ciment. Comment va-t-il s'y prendre?

Il commence par arpenter le dôme, cheminant avec prestesse, en se bouclant et se débouclant tour à tour comme le font les chenilles arpenteuses. Il est à la recherche d'une fissure; il sonde les pores, il se glisse, essaie ici, essaie là, revient en arrière, recommence ailleurs, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à se faufiler, à travers l'épaisseur de la toiture, dans la cellule où repose le cocon. Encore un effort! Il s'insinue à travers la trame soyeuse; le voilà auprès de la larve.

Il peut maintenant déposer le bâton de voyage; c'est-à-dire que n'ayant plus besoin, pour le moment, d'organes de locomotion, il abandonne les quatre paires de cils, trois à l'avant, une à l'arrière, qui lui servaient de pattes. Il n'a pour ce faire qu'à se débarrasser de sa peau. Ainsi disparaît la larve primaire de l'anthrax, et apparaît du même coup la larve secondaire, celle qui aura pour tâche d'absorber la larve de l'abeille.

La larve de l'anthrax, sous sa seconde forme, est dénuée de tout moyen de locomotion; c'est un vermisseau nu, lisse, apode, aveugle, d'un blanc crémeux. Sa tête, petite, n'a pas d'armure buccale, ni palpes, ni mandibules. La bouche ronde, microscopique, n'est qu'un simple trou. Pour se nourrir, l'informe et débile créature, à peine visible à la loupe, applique sa bouche contre le flanc de l'énorme larve qui va lui servir de nourrice et.... aspire. Cette bouche est une ventouse. Et, comme le dit pittoresquement celui-là qui, seul jusqu'à ce jour, a vu ces choses, « son attaque est un simple baiser, mais quel baiser perfide! »

Pour la facilité de l'observation, Fabre avait déménagé

de la cellule natale dans un tube de verre la larve de l'anthrax à ses débuts, et la larve de chalicodome. Il put ainsi suivre du commencement à la fin l'effroyable repas.

« En un point arbitraire de la nourrice, toute rebondie, grasse à lard, le vermisseau est fixé par sa ventouse, prêt à interrompre soudain son baiser, si quelque chose l'inquiète, prêt à le reprendre non moins aisément quand la tranquillité sera revenue. L'agneau n'a pas plus de liberté avec la tétine de sa mère. Au bout de trois à quatre jours d'accolement du nourrisson à sa nourrice, celle-ci, d'abord replète et douée de ce luisant d'épiderme qui est le signe de la santé, commence à prendre un aspect flétri. Le flanc s'affaisse, la fraîcheur se ternit, la peau se couvre de légers plis et dénote une diminution sensible dans cette espèce de mamelle qui, pour lait, donne de la graisse et du sang. Une semaine est à peine écoulée, que l'épuisement progresse avec une rapidité frappante. La nourrice est flasque, ridée, comme écrasée sous son poids, ainsi qu'un objet trop mou. Si je la dérange de sa position, elle croule sur elle-même, elle s'aplatit, s'étale sur le nouveau plan d'appui, à la façon d'une outre demi-pleine. Mais le baiser de l'anthrax continue à la vider ; elle n'est bientôt plus qu'une sorte de lardon ratatiné, d'heure en heure amoindri, d'où la ventouse extrait les derniers suintements huileux. Enfin, du douzième au quinzième jour, il ne reste de la larve du chalicodome qu'un granule blanc, gros à peine comme une tête d'épingle. »

Pour voir si vraiment l'anthrax avait pu absorber le contenu de la larve sans lui faire de blessure, l'expérimentateur ramollit dans l'eau cette dépouille, et avec un tube de verre très effilé l'insuffla. La peau se gonfla et reprit sa forme de larve, sans qu'il y eût nulle part d'issue pour l'air comprimé. Sous l'eau, la moindre perforation se

révèle par la fuite de globules d'air; quel est le bicycliste qui ne connaisse la manœuvre, quand il a lieu de craindre que son pneu n'ait été perforé? Ainsi, sous la ventouse de l'anthrax, la substance de la larve s'est transvasée par une sorte d'endosmose dans le corps de l'effronté nourrisson.

Et la larve de l'abeille, alors, comment se fait-il qu'elle ait supporté, sans protester, d'être traitée de la sorte?

C'est que l'insecte carnassier avait d'instinct choisi cette période unique où la larve, en train de se transformer, dort d'un sommeil léthargique, pendant lequel elle est absolument insensible. Elle s'était endormie; elle ne se réveillera pas, voilà tout. Sa destinée n'est pas aussi tragique que celle de l'araignée ou du grillon, immobilisé en pleine vie et dévoré vivant.

Non que la larve de chalicodome dans son cocon soit morte. Loin de là! Bien qu'insensible à la perfide succion, elle vit; et même il semble qu'elle ne meure qu'au dernier moment, par épuisement, comme une lampe dont l'huile se consume et qui donne sa lumière jusqu'à la dernière minute. Il suffit en effet de la piquer avec une épingle, pour qu'aussitôt elle commence à noircir; elle n'est bientôt plus qu'une masse putride.

Mais revenons-en à la larve d'anthrax; sa situation me paraît pire encore que lorsque, sous sa première forme, elle se démenait sur le dôme du nid. Enfermée dans un solide cocon, le cocon de sa défunte nourrice, au sein d'une cellule close, comment va-t-elle s'y prendre pour sortir?

Impossible de s'en aller par où elle était venue, à travers d'imperceptibles fissures, et cela pour deux raisons,

dont une seule suffirait: elle est trop grosse, espèce de cylindre butireux de deux centimètres de longueur sur quatre ou cinq millimètres de largeur. Et puis, et puis, elle n'a plus de pattes!

Heureusement pour elle, sans qu'elle ait à s'en mêler, la nature y a pourvu. Voici qu'elle s'endort dans la moelleuse chambre du cocon; quand elle se réveillera, elle aura passé à l'état de nymphe. Et je parie bien que vous ne la reconnaîtriez pas, non plus que vous ne reconnaîtriez l'insecte parfait, l'anthrax aux ailes de gaze, dans l'étrange outil que nous avons sous les yeux.

Je dis outil, c'est le mot propre; outil de perforation. Représentez-vous une bête qui n'est qu'un assortiment de socs de charrue, de crocs et de pics. Le corps est couvert d'un épiderme corné qui ressemble à une cuirasse. La tête, ronde, énorme, présente à sa partie antérieure un diadème à six pointes, dures, aiguës; sous le menton, de nouveau deux pointes. Le dos est armé à chaque segment d'une ceinture de petits arceaux cornés, dont le sommet porte une épine noire, très dure. En tout, pas moins de deux cents pointes pour les quatre segments. Enfin, à l'extrémité de l'abdomen, un faisceau de huit pointes brunes, dont les deux postérieures, plus longues, se détachent du reste en un double soc.

« Telle est, écrit Fabre, l'étrange machine à forer qui doit préparer une issue au débile anthrax à travers le ciment du chalicodome. Ces détails de structure peuvent se résumer ainsi: en avant, sur le front, un diadème de pointes, outil de percussion et de fouille; en arrière, un soc multiple qui s'implante en un point d'arrêt et permet à la nymphe de se débander brusquement pour un choc contre la barrière à démolir; sur le dos, quatre ceintures d'ascension, ou quatre râpes, qui main-

tiennent l'animal en place en mordant, de leurs centaines de crocs, sur la paroi du canal ; sur tout le corps, de longs cils raides, dirigés en arrière, pour prévenir la chute et empêcher le recul. »

Quel outil de perforation! Donnez par la pensée à ces nymphes d'anthrax la taille d'un taureau ou d'un cheval, et je n'en demande que quelques douzaines, se relayant, pour mener à bien le percement du tunnel du Simplon. Sur les perforatrices de Colladon, l'économie serait notable.

Vous aimeriez voir l'étrange bête à l'œuvre? Dans l'intérieur du nid de chalicodome, cela ne serait pas possible. Mais l'observateur qui nous a renseignés jusqu'ici éprouvait, lui aussi, ce désir. Et voici comment il s'y prit pour voir travailler la nymphe de l'anthrax.

Il l'enferma dans un tube de verre, entre deux épais tampons de moelle de sorgho; ce qui représentait assez bien la réalité, excepté cette circonstance défavorable que les parois latérales du tube, lisses, ne fournissaient pas aux râpes un point d'appui. Néanmoins, il ne fallut qu'une journée à la nymphe pour percer la cloison supérieure, qui avait deux centimètres d'épaisseur. On la voyait s'appuyer de son double soc anal sur la cloison inférieure, se courber en arc, puis se détendre brusquement et heurter de son diadème de pointes frontales le tampon supérieur. Le sorgho s'émiettait lentement. Par moments, la bête enfonçait ses pointes dans le tampon et imprimait à son corps un mouvement de va et vient, oscillant sur le pivot de son armure anale. La tarière, après le pic.

Le trou dans le sorgho n'était pas régulier; celui que la nymphe d'anthrax pratique dans l'épaisseur du ciment des chalicodomes l'est, au contraire, toujours.

L'opération terminée, la travailleuse sort sa tête et ses épaules, et demeure à moitié engagée dans le canal, maintenue en place par ses pointes dorsales. Cet appui lui est nécessaire pour émerger de sa gaîne cornée, déployer ses ailes et tirer ses pattes de leurs fourreaux. Soudain, la peau du crâne se fend transversalement; une fente longitudinale se déclare au long du corps; l'anthrax apparaît à la lumière et prend son essor.

IV

J'ai gardé pour la dernière l'histoire d'un autre parasite de l'abeille maçonne, le *leucospis*, parce qu'elle me paraît la plus extraordinaire de toutes. Peut-être vos préférences iront-elles à celle de l'anthrax; vous en jugerez. Dans ce domaine, mieux que dans beaucoup d'autres, il y a pour tous les goûts.

D'ailleurs, comme précédemment, je me contenterai d'exposer ici, brièvement, le résultat des laborieuses études de J.-H. Fabre; à regret, je l'avoue. Le récit de ses recherches, poursuivies pendant plusieurs années, pour arriver à connaître et à comprendre les étranges manigances du leucospis, est des plus captivants. Je vous engage vivement à ne pas négliger une lecture certes plus intéressante, même pour le commun des mortels, dont je suis, que celle de n'importe quel récit fictif.

Le leucospis est un superbe hyménoptère, zébré de noir et de jaune, analogue à la guêpe, mais plus trapu et de la grosseur d'une mouche à viande. L'abdomen, arrondi au bout, est creusé, ainsi que le dos, d'une rainure en gorge de poulie où repose une longue rapière aussi déliée qu'un crin de cheval, instrument inoculateur de premier ordre.

Avant de le voir fonctionner, une description minutieuse est de rigueur. C'est en somme une sonde, au moyen de laquelle l'insecte se propose d'introduire son œuf dans le cocon du chalicodome. Au repos, elle demeure appliquée dans sa rainure, faisant le tour presque complet de l'abdomen. La base est entre les pattes, vers le milieu du ventre, de telle sorte que, lorsqu'elle est dégaînée, et qu'elle fonctionne, l'insecte représente assez exactement un foret, dont son corps serait le manche, ou, si vous préférez, un T majuscule.

L'outil du leucospis se compose de trois pièces: une centrale ou filament inoculateur, sorte de tube gros comme un cheveu, terminé par une pointe en biseau d'une finesse extrême. Et ce biseau est fait d'une série de cônes tronqués, emboîtés l'un dans l'autre et dont la base déborde; ce qui lui donne l'apparence d'une lime. Cette pièce centrale est l'oviscapte proprement dit, le long duquel l'œuf descendra jusqu'à destination. Elle est enfermée dans les deux autres pièces, qui constituent un fourreau.

Le leucospis ainsi armé choisit, comme l'anthrax, pour ses opérations le moment où la larve du chalicodome, ayant achevé sa pâtée, vient de s'enfermer dans un cocon. A lui non plus, le miel ne dit rien; ce qu'il faut à sa progéniture, c'est la substance fluide, éminemment nutritive, en laquelle se sont dissous les organes de la larve préparant sa métamorphose. L'inoculation a lieu dans les premiers jours de juillet, de préférence l'après-midi, au fort de la chaleur. L'insecte explore lentement, posément, les nids de l'abeille maçonne. Du bout des antennes, il interroge la surface du dôme. Par moments, il s'arrête, paraît méditer: Est-ce ici, est-ce là?

C'est qu'en effet il ne doit pas être aisé de déterminer avec précision l'emplacement des cellules sous la toiture qui les recouvre. Elles sont très irrégulièrement distribuées, avec ici et là des intervalles pleins, de largeur variable, les parties pleines équivalant presque en volume aux parties vides. Rien au dehors n'indique leur disposition. Le leucospis, pourtant, ne s'y trompe jamais; il dirige toujours son appareil droit sur une loge. Comment ses antennes peuvent-elles l'avertir? Fabre se demande si elles n'agiraient pas à la façon d'un microphone très délicat; mais personne ne saurait l'affirmer.

Et maintenant, à l'œuvre, stupéfiant ouvrier!

Le voici fixé par ses observations; il dégaîne sa longue rapière. Immobile, hautement guindé sur ses jambes, il en appuie l'extrémité sur le ciment, et se met au travail de perforation. Pas question ici de chercher une fissure. La petite loge est là-dessous; le moindre écart de l'instrument aboutirait à un échec. Il faut, de toute nécessité, forer la pierre. Hardi!

L'insecte travaille longtemps, toujours immobile, ne donnant pour signe de son activité que de très légères oscillations. Et la durée de son travail est très variable. Les plus habiles ou les plus favorisés par la chance auront fini en un quart d'heure; à d'autres, il faudra jusqu'à trois heures de labeur pour insinuer dans l'épaisseur du ciment un outil qu'on prendrait pour un crin de cheval.

« Malgré la résistance du milieu traversé, écrit Fabre, l'insecte persévère, certain de réussir; et il réussit, en effet, sans que je puisse encore m'expliquer son succès. La matière où doit plonger la sonde n'a pas la structure poreuse; elle est homogène et compacte comme notre ciment durci. En vain mon attention se porte sur le point précis où fonctionne l'outil; je

ne vois pas de fissure, de pertuis qui puisse faciliter l'accès. Un trépan, un foret de mineur pulvérisent la roche pour avancer d'autant. Cette méthode de percussion n'est pas ici de mise; l'extrême délicatesse de la sonde s'y oppose. Il faut à la frêle tige, ce me semble, une voie toute faite, une faille où elle puisse glisser; mais cette faille, je n'ai jamais pu la découvrir. Est-il permis d'invoquer un liquide dissolvant qui ramollirait le mortier sous la pointe de l'oviscapte? Non, car je ne vois aucune trace d'humidité autour du point où le fil est engagé. Je reviens à la fissure, au défaut de continuité, bien que mon examen soit impuissant à le découvrir sur le nid du chalicodome. »

On se prend à rêver devant des faits de ce genre. Une pareille puissance de perforation, avec ou sans fissure, dans un instrument aussi délié et aussi fragile! Que les arts industriels de l'homme sont encore grossiers à côté, et combien éloignés encore de cet idéal de force dans la ténuité des instruments! Et puis, on se surprend à rendre grâces à la nature de ce qu'elle n'a pas taillé les moustiques sur le patron du leucospis!

Une particularité notée par Fabre, c'est que la même cellule peut recevoir, à quelques heures ou jours d'intervalle, plusieurs visites de leucospis. Et cela se comprend, le premier sondeur n'ayant laissé aucune trace visible de son travail. Ces sondages réitérés sont même assez fréquents. Et naturellement, l'observateur en concluait que le même cocon de chalicodome pouvait renfermer plusieurs œufs de leucospis. En effet, en ouvrant des cocons, il lui arriva souvent d'y trouver plusieurs de ces œufs. Provenaient-ils d'un seul individu revenant, par mégarde, au même point, ou de plusieurs? Il ne put s'en rendre compte, vu l'impossibilité de marquer d'un signe particulier un leucospis en fonctions.

L'œuf, pondu dans le cocon même du chalicodome, au moyen de la singulière machine que nous avons décrite, est un corps blanc, opaque, en forme d'ovale, très allongé. Une des extrémités se prolonge en un filament, aussi long que l'œuf lui-même et fortement recourbé.

Pourquoi ce filament? L'insecte ne dépose pas son œuf, comme le font les hyménoptères prédateurs, sur la proie elle-même; il le suspend à la voûte du cocon. Quand on ouvre avec précaution un cocon infecté, on voit l'œuf étranger osciller au plafond de soie, suspendu par son pédicule recourbé en croc.

Revenons à cette observation, faite par Fabre, qu'on trouve fréquemment plusieurs œufs de cette sorte dans le cocon du chalicodome; et mettons-la en présence de cette autre observation, souvent répétée, qu'on ne trouve jamais qu'une seule larve de leucospis attablée sur celle de l'abeille. Il y avait là un mystère à éclaircir. D'une part, fréquemment plusieurs œufs; d'autre part, toujours un seul convive.

Pour résoudre l'énigme, il convenait d'examiner d'abord la structure de la larve qui sort de l'œuf. C'est une larve primaire, sans rapport aucun avec celle qu'on découvre plus tard en train de manger sa proie; elle est nettement segmentée, transparente, d'un millimètre à un millimètre et demi de longueur. La tête, volumineuse, se détache du premier segment par une sorte de col étranglé. Deux faibles mandibules aux côtés de la bouche. Aucune trace d'organe de vision. Tous les anneaux ont à la face ventrale une paire de cirrhes assez longs. A la face dorsale, trois cirrhes sur chaque anneau. En outre, tout le corps est couvert de cils courts, hyalins, droits et fermes. La bête marche à la façon des chenilles arpenteuses.

« Appuyée sur la terminaison du segment anal, la bestiole abaisse la tête et en fixe le bord en un point; puis elle rapproche l'extrémité postérieure en se bouclant. Un pas est fait. Est-elle inquiétée, elle se dresse, engluée à l'arrière par quelque viscosité anale et s'agite dans le vide en brusques oscillations. Pour la troisième fois, chez les sitaris d'abord, puis chez les anthrax, et maintenant chez les leucospis, je vois servir à la locomotion un organe qu'on ne soupçonnerait guère apte à pareil service. Les trois jeunes vers, si étranges de mœurs, se font un pied de l'extrémité de l'intestin, épanouie en ventouse visqueuse. Ce sont des culs-de-jatte, cheminant sur leur derrière. »

On demandera à quoi peuvent servir des organes de locomotion à une bête destinée à demeurer close dans un cocon, occupée à absorber sa nourriture. A quoi? A se promener de long en large dans le cocon, à en explorer les moindres recoins.

Et pourquoi faire, s'il vous plaît? Vous l'avez deviné; cette larve primaire qui ne doit, sous cette forme ambulatoire, subsister que quatre ou cinq jours, est un chasseur. Elle emploie son temps à rechercher s'il n'y aurait pas, par hasard, dans le logis, d'autres convives possibles, en l'espèce des œufs de leucospis survenus par méprise après la première ponte dont elle est le fruit. Autrement dit, la larve primaire du leucospis a pour fonction, et pour unique fonction, d'exterminer les concurrents.

En cela, disons-le tout de suite, elle se montre très avisée. Pour repas, il lui faut une larve de chalicodome, une larve tout entière; et la preuve que ce n'est pas trop, c'est que, lorsque le repas est terminé, de la larve il ne reste que la peau. Abolir la concurrence est pour la bestiole une impérieuse nécessité. Elle s'y emploie activement. Après quoi, n'ayant plus besoin de son casque de

corne et de son armure de piquants, elle s'en défait et devient un animal à peau lisse, vermisseau nu, sans pieds, composé d'une série de segments en forme de bourrelets, avec sous la tête une toute petite bouche, ornée de deux mandibules courtes, effilées, qu'on ne peut discerner qu'au microscope. Et telle est la larve secondaire du leucospis, qui a pour tâche spéciale de vider l'outre vivante gisant à ses côtés.

Elle ne mange pas, elle suce. Les petits crocs qu'elle a aux côtés de la bouche lui servent à s'accrocher à la victime en s'implantant dans l'épiderme de son flanc, sans la blesser, toutefois. Fabre s'en est assuré en insufflant la dépouille dans un vase plein d'eau.

Quand la larve du leucospis a digéré son copieux repas, elle se transforme en nymphe. L'insecte parfait sort du cocon et du nid, en faisant avec ses mandibules une trouée dans le ciment, comme le ferait l'abeille elle-même dont il a pris la place. Et il s'envole pour aller butiner sur les fleurs, faire l'amour, et chercher à son tour des nids d'abeilles maçonnes où caser convenablement sa famille.

V

Un point reste obscur, dans cette histoire, qu'on aurait voulu que le perspicace observateur élucidât. Pourquoi la nature, qui a toujours quelque bonne raison, même pour ses plus grandes excentricités, a-t-elle pourvu l'œuf du leucospis d'un appendice filiforme et l'a-t-elle suspendu à la voûte du cocon, au lieu de le simplement déposer sur le ventre de sa victime, comme le font la plupart des insectes prédateurs?

Comment le ver, à son éclosion, s'y prend-il pour quit-

ter son hamac? Se laisse-t-il choir sur la larve qui lui servira de nourrice? Fabre, qui sait presque tout, aurait bien dû nous en informer.

Est-ce lui demander quelque chose de trop difficile? Je sais bien qu'il doit être malaisé de savoir tout ce qui se passe dans l'obscurité d'un cocon enfermé sous terre. Mais l'entomologiste de Sérignan a fait ses preuves. Et tenez! Il y a, dans l'histoire d'un hyménoptère, l'*eumène*, une particularité analogue à celle qui nous occupe; or, il est venu à bout de l'élucider. C'est même un épisode de ses études si intéressant que je ne saurais mieux faire que de le reproduire en substance, pour terminer cette rapide et trop partielle revue de ses découvertes.

L'eumène, elle aussi, a un costume de guêpe, mi-parti jaune et noir, une taille élancée, et l'abdomen relié au thorax par un long col; elle se distingue par son talent d'architecte et son instinct de prédateur, habile dans l'art de construire un nid et dans celui de paralyser la proie qu'elle donnera en pâture à ses larves. Sa demeure est une calotte hémisphérique, haute de deux centimètres, en ciment incrusté à l'extérieur de petits cailloux. Cette sorte de hutte d'Esquimau est posée à plat sur un galet ou accolé à une muraille non crépie. Au sommet, un goulot gracieusement évasé. La méthode de construction est la même que celle du chalicodome, avec cette différence que la demeure de l'eumène, plus solidement établie, n'a pas besoin d'une toiture. Les cellules, groupées en un mas compact, sont toutes visibles. Quand une cellule a été approvisionnée et l'œuf pondu, l'embouchure se ferme avec un tampon de ciment, dans lequel l'insecte a eu soin d'enchâsser un petit caillou.

L'analogie avec les constructions de l'abeille maçonne

porterait à penser que l'eumène approvisionne ses cellules avec du miel. Eh bien, non. Elle les remplit de petites chenilles. Cette diversité dans les aptitudes d'insectes appartenant à des groupes voisins, parfois à la même famille, est toujours pour moi un sujet d'étonnement. La nature, qui a horreur du vide, paraît avoir également horreur de la monotonie.

Ces chenilles sont presque toujours des larves de petits papillons. Chaque cellule en renferme de douze à vingt, suivant leur grosseur. L'hyménoptère les a paralysées d'un coup d'aiguillon ; mais, — et voici une différence notable avec ce qui se passe chez l'ammophile, la scolie ou le sphex, — la paralysie n'est que partielle, tout juste suffisante pour empêcher la chenille de marcher. Les mandibules saisissent ce qu'on leur présente, la croupe se boucle et se déboucle, donne même de brusques coups de fouet quand on la chatouille avec une pointe d'aiguille.

En découvrant ce grouillement qu'un rien provoque au fond de la cellule, on se demande comment s'y prend la larve de l'eumène pour venir à bout de son gibier, sans y laisser la vie. En quel point est déposé l'œuf parmi cet amas grouillant, où tant de mandibules s'ouvrent et se ferment, où remuent tant de pattes? Nous avons vu que, lorsque la proie est unique et dûment immobilisée, — l'éphippigère, par exemple, dans le nid du sphex, — l'hyménoptère n'en a pas moins le soin de placer son œuf sur un point où il sera à l'abri de tout tressaillement de la bête. L'eumène ne saurait être moins prévoyante.

Vivement intrigué par ce problème, Fabre se mit en devoir de le résoudre. Il suffisait de surprendre des larves

d'eumène au moment où elles viennent de naître et de les enfermer séparément dans des boîtes avec leur amas de chenilles. Le succès paraissait certain; n'était-ce pas ainsi que l'entomologiste avait élevé à domicile des larves de sphex, d'ammophile, ou de bembex?

Cependant, toutes ses tentatives échouaient; les larves se laissaient mourir sans avoir touché aux vivres. Fabre mettait l'échec sur le compte de sa maladresse. La démolition d'un nid d'eumène entraîne facilement des accidents variés; les larves avaient pu être blessées par quelque éclat de mortier; ou bien, l'insolation avait été trop vive, le changement de température trop brusque. Alors il recommençait, avec mille précautions. Toujours même insuccès.

Il finit par se demander si vraiment l'eumène dépose son œuf sur l'amas de gibier: cet œuf menu, hyalin, d'une délicatesse extrême, que le moindre attouchement flétrit et d'où sort une larve si débile à ses débuts. Peut-être l'insecte use-t-il de stratagème pour sauvegarder sa progéniture?

Lorsque cette pensée lui fut venue, Fabre comprit qu'il avait eu tort de démolir la coupole de ciment en l'attaquant par le haut. Il emporta chez lui sur leurs galets des nids d'eumène, et dans la tranquillité de son cabinet, lentement, à petits coups de grattoir, ouvrit une fenêtre sur le côté de la cellule.

Il ouvrit une fenêtre et regarda. Oh! moment d'émotion, oh! l'allégresse d'une belle découverte! Et qu'on aurait voulu, n'est-ce pas, être à sa place! Laissons-lui la parole:

« Que se passe-t-il là dedans?... Je fais ici une halte pour permettre au lecteur de se recueillir et d'imaginer lui-même un

moyen de sauve-garde qui protège l'œuf et plus tard le vermisseau dans les conditions périlleuses que je viens d'exposer. Cherchez, combinez, méditez, vous qui avez l'esprit inventif. Y êtes-vous? Peut-être pas. Autant vous le dire.

» L'œuf n'est pas déposé sur les vivres; il est suspendu au sommet du dôme par un filament qui rivalise de finesse avec celui d'une toile d'araignée. Au moindre souffle, le délicat cylyndre tremblotte, oscille; il me rappelle le fameux pendule appendu à la coupole du Panthéon pour démontrer la rotation de la terre, les vivres sont amoncelés au-dessous.

» Second acte de ce spectacle merveilleux. Pour y assister, ouvrons une fenêtre à des cellules jusqu'à ce que la bonne fortune veuille bien nous sourire. La larve est éclose et déjà grandelette. Comme l'œuf, elle est suspendue suivant la verticale, par l'arrière, au plafond du logis; mais le fil de suspension a notablement gagné en longueur et se compose du filament primitif auquel fait suite une sorte de ruban. Le ver est attablé: la tête en bas, il fouille le ventre flasque de l'une des chenilles. Avec un fétu de paille, je touche un peu le gibier encore intact. Les chenilles s'agitent. Aussitôt le ver se retire de la mêlée. Et comment? Merveilles s'ajoutant à d'autres merveilles: ce que je prenais pour un cordon plat, pour un ruban, à l'extrémité inférieure de la suspensoire, est une gaine, un fourreau, une sorte de couloir d'ascension dans lequel le ver rampe à reculons et remonte. La dépouille de l'œuf, conservée cylindrique et prolongée peut-être par un travail spécial du nouveau-né, forme ce canal de refuge. Au moindre signal de péril dans le tas de chenilles, la larve fait retraite dans sa gaine et remonte au plafond, où la cohue grouillante ne peut l'atteindre. Le calme revenu, elle se laisse couler dans son étui et se remet à table, la tête en bas, sur les mets, l'arrière en haut et prête pour le recul.

» Troisième et dernier acte. Les forces sont venues; la larve est de vigueur à ne pas s'effrayer des mouvements de croupe des chenilles. D'ailleurs celles-ci, macérées par le jeûne, exté-

nuées par une torpeur prolongée, sont de plus en plus inhabiles à la défense. Aux périls du tendre nouveau-né succède la sécurité du robuste adolescent ; et le ver, dédaigneux désormais de sa gaine ascensionnelle, se laisse choir sur le gibier restant. Ainsi s'achève le festin, suivant la coutume ordinaire. »

Fabre comprit alors d'où provenait l'insuccès de ses premières tentatives d'élevage. Ignorant l'existence du fil suspenseur, en ouvrant par le haut les dômes de l'eumène, il avait fait choir la larve au milieu du tas grouillant des chenilles.

Et maintenant, je demanderai au savant observateur : pourquoi trouve-t-on l'œuf du leucospis suspendu par un croc au plafond du cocon de l'abeille maçonne ? Serait-ce pour le garantir contre les mouvements de croupe de l'opulente larve qui repose au-dessous de lui ? Et le ver, à son éclosion, se laisse-t-il choir immédiatement, ou reste-t-il peut-être quelque temps suspendu à la dépouille de l'œuf ? La nature ne fait rien sans raison. Il me semble que Fabre doit à notre légitime curiosité satisfaction sur ce point.

VI

De la lecture des ouvrages de J.-H. Fabre, comme au reste de toute étude d'histoire naturelle, se dégagent pour moi deux impressions bien différentes, l'une d'admiration sans mélange, l'autre qui est faite de révolte et de dégoût.

Rien de plus merveilleux que les industries et les arts des insectes. Les exemples que j'en ai fournis, d'après l'auteur des *Souvenirs entomologiques*, ne peuvent donner qu'une faible idée de ce qu'on trouve sous ce rapport

dans la nature et même seulement dans ces huit volumes de Fabre. Si, par exemple, je vous décrivais la coque où s'enferme la larve du *pentatome orné*, vulgaire punaise des jardins, et l'extraordinaire industrie qu'elle déploie pour en sortir, ou encore la méthode employée par la mante religieuse pour assurer à ses descendants le confort d'une demeure d'hiver, ou si, reprenant après Fabre l'histoire des bousiers du Midi, je vous faisais assister aux travaux de la larve dans l'intérieur de sa loge de fiente, vous iriez, je m'en assure, d'émerveillement en émerveillement. Impossible, pour quiconque refuse de regarder le hasard comme l'auteur de ce monde enchanté, de ne pas y voir comme à l'œil l'activité d'une intelligence d'infinie puissance, d'un génie aux infinies ressources. Le sceau de la perfection, de l'idéale perfection, est imprimé sur toute l'activité de l'insecte ; pas un détail, si minime soit-il, qui n'en soit marqué. A travers toute l'infinie variété des aptitudes se révèle une harmonie aussi parfaite que celle des lois qui régissent les révolutions sidérales dans l'espace sans bornes. Et comme le dit saint Paul, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages.

D'autre part, il suffit, me semble-t-il, d'avoir un cœur d'homme dans la poitrine pour éprouver un mortel dégoût et comme une révolte d'indignation en découvrant que, dans ce monde si parfait et si beau de l'entomologie, se commettent communément des atrocités auprès desquelles les raffinements de supplice inventés par l'Inquisition ne sont que grossiers jeux d'enfants. Et c'est en vain qu'on se dit, qu'on se répète, qu'il ne faut pas juger

de la sensibilité des bêtes par celle de l'être humain, que les animaux sont dépourvus de cette faculté d'imagination qui centuple pour nous les angoisses de la souffrance physique, que toute victime se trouve anesthésiée par le fait seul du choc de la frayeur, au moment de sa capture: l'impression subsiste.

Alors on se demande si vraiment un Dieu d'amour, tel que le comprennent les chrétiens, peut s'être diverti à créer des scènes de carnage devant lesquelles pâlissent les jeux du cirque romain, ou s'il faudrait, comme le font certains philosophes d'Orient, attribuer à une intelligence malfaisante, à un Arihmân, antagoniste d'Ormuz, la création des êtres carnassiers, depuis le moustique jusqu'au tigre?

Je crois de toute mon âme en un Dieu qui est amour, et qui n'est qu'amour et sagesse dans toutes ses œuvres, et je ne saurais attribuer à un Satan quelconque des faits et des méfaits qui rentrent dans l'ordre de la nature; mais il y a là, je l'avoue, un mystère qui confond ma petite intelligence; et je m'incline sans comprendre, dans l'attente ferme du jour où la pleine lumière se fera sur l'univers, et qui sera le jour de la gloire du Créateur.

AUG. GLARDON.

LA PERSE ET LES PERSANS
DE NOS JOURS

TROISIÈME PARTIE [1]

Pisma is Persiï (*Lettres de Perse*), *1898-1899*, par M. Lomnitzky. — *Tri nedieli V. Koutchane* (*Trois semaines à Koutchan*), par M. Akhoun.

VIII

Le séjour du D[r] Akhoun à Koutchan coïncida avec les fêtes du *Moharrem*, qui commencèrent le premier juillet. Ces solennités ont été instituées en l'honneur de l'iman Housseïn, petit-fils du prophète, qui succomba dans sa lutte avec le calife Moavi. Chaque année, pendant les dix jours du Moharrem, la population est conviée à la représentation d'un mystère évoquant les différentes phases de la guerre entre Housseïn et Moavi et la mort du premier, qui périt avec toute sa famille.

Le théâtre fut monté au milieu de la cour du khan, et les acteurs choisis parmi les habitants de la ville. Malgré de réels efforts pour conserver le caractère de l'époque qu'on voulait ressusciter, Yézide, le fils du calife Moavi, montrait quelque incohérence dans son costume;

[1] Pour les deux premières parties, voir les livraisons de janvier et février.

ainsi, il portait le casque et la cuirasse des guerriers, et de hautes bottes de cuir à la paysanne. Fatma, la fille du prophète, laissait souvent apercevoir à travers sa tchadour une épaisse barbe noire. Les acteurs lisent leur rôle avec la mélopée orientale, tenant à la main la brochure que le régisseur leur tend à chaque réplique, et plusieurs l'interprétèrent fort bien.

Le mystère est joué en parsi, mélangé d'arabe, mais les passages les plus tragiques sont débités en tartar ou même en kourde, dans la langue de la population locale, afin que le petit peuple, qui vient en masse à ces spectacles, puisse mieux comprendre. La mise en scène est très soignée. Tous les matins, avant la représentation, des sonneurs montent au haut de la tour du khan, et, par une sonnerie qui imite le signal d'alarme des temps jadis, annoncent que la guerre va commencer entre l'iman Housseïn et le calife Moavi. Pendant la représentation, le spectateur voit défiler devant lui de vraies caravanes avec chameaux, mules et chevaux; tout à coup apparaît une voiture moderne à ressorts, contenant l'iman et d'autres acteurs, qui se confondent en salamalecs en passant devant la fenêtre d'où le khan suit le spectacle.

Mais l'impression est très vive sur le public qui encombre les toits et les enclos, et surtout sur la partie féminine de l'auditoire, à laquelle on abandonne la moitié de la cour. Par moments tous les assistants pleurent, gémissent, sanglotent. Souvent le khan lui-même et sa suite, après avoir tourné en ridicule les acteurs, qu'ils comparent aux pions du jeu d'échecs, sont tout à coup saisis par la beauté du drame, et, touchés jusqu'aux larmes, s'abandonnent à leur émotion comme les plus simples d'entre les spectateurs.

La scène qui remue surtout le public est celle où Fatma implore son fils de ne pas se rendre à Kouffa, où on l'invite dans l'intention de l'élever à la dignité de calife. Mais Housseïn, à qui les anges ont porté l'ordre divin de se rendre à cette invitation, lui promettant, en récompense du martyre qu'il endurera sur la terre, les félicités du paradis, ne se laisse pas détourner par les plaintes et les instances de sa mère. Les artistes donnent un acte par jour, et le dernier de la fête ils passent en revue la pièce entière, considérablement abrégée.

Les représentations commencent à quatre heures du matin et finissent à six heures du soir. Immédiatement après, le mullah prononce une prière, les femmes se retirent, et les hommes, souvent au nombre d'un millier, forment une procession. Chaque manifestant porte dans ses mains deux ronds de bois très durs, et sur un signal, donné par le chef du cortège, tous commencent à tourner et à sauter sur un pied en choquant leurs ronds de bois, une fois à la hauteur du nez, une autre au-dessus de la tête. Tous ces mouvements s'accomplissent sur un rythme égulier, avec beaucoup d'ensemble et forment un spectacle intéressant.

Le D[r] Akhoun fut surpris de voir qu'une partie du cortège entamait ses sauts au cri « d'Ali! » et les autres à celui de « Housseïn! » ou « Hédar! »

— Que signifient ces différents cris? demanda-t-il à un des pages du khan.

— C'est très simple, répondit celui-ci; cependant une explication est nécessaire. La ville de Koutchan est partagée en deux camps hostiles, les *nématines* et les *hédars*, lesquels fréquemment trouvent pendant le Moharrem des prétextes pour se livrer à des rixes sanglantes. Ils ne veulent rien avoir de commun et c'est pour se dis-

tinguer que les *nématines* dansent en criant « Ali » et leurs adversaires « Housseïn » ou « Hédar. »

Pour prévenir tout conflit entre eux, le khan, dès que la procession est terminée, offre le cherbett d'abord aux *nématines*, puis les licencie aussitôt, pour qu'ils puissent regagner en paix leurs quartiers, pendant qu'il régale les *hédars*. Quelquefois même, pour retenir ceux-ci, il organise une nouvelle procession dans la cour.

Mais M. Akhoun a pu remarquer que toutes ces précautions n'empêchaient pas les ennemis d'en venir aux mains, et au cours du Moharrem il fut plusieurs fois appelé à soigner des blessés dans les deux camps.

Durant les fêtes, tous les soirs, les mullahs lisent dans les mosquées et chez des particuliers des pages relatant les souffrances de l'iman et de sa famille. Ces conférences terminées, le mullah offre à tous les assistants un plat de *plov*. La veille du dernier jour de fête, sur la terrasse du palais, regardant la cour, les mullahs disent de longues prières pendant lesquelles le khan et ses courtisans se frappent la poitrine à grands coups, tandis que dans la foule des gens se flagellent le corps nu avec des chaînes.

Après les prières, en présence de M. Akhoun, le khan distribua du *plov* à deux cents mendiants. Le médecin fut frappé du manque de vraie dévotion dans l'accomplissement des cérémonies religieuses. Beaucoup de gens avaient envoyé des verges aux mosquées et de l'argent pour les pauvres, mais le vrai sentiment religieux n'existait pas chez eux ; peut-être subsiste-t-il dans le peuple.

Vers la fin du Moharrem, le Dr Akhoun vit pénétrer dans la cour du khan une procession de gens tous vêtus de longues chemises blanches. Leurs têtes rasées, leurs visages et leurs chemises étaient en sang, tous tenaient à la main des stylets et des sabres avec lesquels ils se

donnaient des coups à la tête en criant: « *Chakh-Housseïn!... Vakh-Housseïn!* » (Hélas, Housseïn!)

En tête de cette étrange procession plusieurs hommes conduisaient le cheval de l'iman, et son chameau, sur lequel était étendu un homme qui représentait le martyr.

Cette manifestation sanglante produisit sur le spectateur étranger une impression pénible; mais, quand il apprit comment les fanatiques s'entament la peau, il ne put s'empêcher de rire. Les gens qui se meurtrissent sérieusement sont rares; pour la plupart, ces dévots se font à loisir, chez eux, de légères entailles avec la pointe d'une lame bien affilée, en répandant soigneusement le sang sur le visage et la chemise. Pendant la procession ils font seulement semblant de se porter des coups avec le revers du couteau.

Aussi le docteur n'a-t-il constaté chez ces manifestants que de rares ecchymoses; le plus grand nombre avaient la peau indemne; évidemment, ils feignaient de se mutiler pour l'édification de la galerie. En outre, tous ceux qui jouaient cette comédie étaient des musulmans sujets du tsar; les vrais Persans ne veulent pas se blesser, même pour rire.

Pour le khan, il a l'air d'approuver cette mise en scène. Autrefois, a-t-il expliqué au docteur russe, les musulmans, en signe de deuil, se donnaient des coups de cailloux à la poitrine et à la tête. Maintenant le peuple est devenu plus intelligent, et, au lieu de se blesser, il il se contente de heurter des ronds de bois. Ainsi la mémoire du saint est honorée, et les fidèles ne s'en portent pas plus mal.

Après la dernière représentation du mystère, le peuple organise le jeu d'Yézide. Celui-ci fut le principal auteur de la perte de Housseïn et de sa famille. Pour se venger

de lui, on charge un homme de bonne volonté de jouer son rôle. On le revêt d'un costume qui est censé rappeler celui d'Yézide; et pendant tout le temps qu'il incarne ce personnage, on l'asperge de crachats et on le roue de coups.

Après le Moharrem commence le deuil de l'iman massacré, qu'on observe pendant trente jours. Il ne parut pas à M. Akhoun que ces journées consacrées à la mémoire du défunt fussent marquées dans la maison du khan par quoi que ce soit de particulier. Peut-être voyait-on les derviches en plus grand nombre, un peu partout. Ils étaient venus en masse pour les fêtes, et il y avait parmi eux pas mal d'ascètes qui allaient nu-pieds, les vêtements en lambeaux, une peau de mouton jetée sur les épaules et un bâton à la main, proclamant avec fougue la loi du prophète.

Les représentants du gouvernement séculier les tiennent en suspicion; on les laissait pénétrer dans la cour de la maison du khan, mais, dès qu'ils commençaient à s'agiter et à parler avec trop d'abondance, on les mettait dehors sans façons. Il faut dire que parmi ces saints hommes se trouvent souvent des vagabonds qui, à l'exemple de beaucoup de moines grecs, errent de pays en pays et profitent du respect que leur robe inspire pour rançonner la population. On rencontre parmi les derviches des conteurs émérites, qu'on ne se lasse pas d'écouter et de regarder, lors même qu'on n'entend pas leur langue; leurs paroles coulent comme un fleuve impétueux, chaque mot semble ciselé, et le jeu de la physionomie et les gestes sont si expressifs qu'on les comprend quand même. Aussi leur passe-t-on des remarques que tout autre paierait très cher; ils paraissent tenir auprès du khan le rôle du fou dans les cours européennes d'autrefois.

Ainsi, M. Akhoun assista à la petite scène que voici : Un courtisan se mit à raconter avec feu à son maître un fait qui lui était personnel ; aussitôt un derviche s'approcha de lui et dit :

— Mens tant que tu peux et avec le plus de fantaisie possible ; plus ton mensonge sera fleuri, mieux tu seras récompensé par le khan, car tu sais que nous sommes dans un pays où l'on ne prise rien tant que le contraire de la vérité.

Cette audacieuse boutade fut accueillie par un éclat de rire et ne scandalisa personne. Mais en général le clergé, les mullahs et les séids sont dans une grande dépendance du khan, qui les traite de très haut.

Le chef du clergé persan est le *mouchtéid* qui habite Kerbel, ville turque confinant à la frontière de la Perse. Les Persans y vont souvent en pèlerinage et y apportent de riches présents et de l'argent. Le prédécesseur du mouchtéid actuel a laissé une réputation de sainteté; il a certainement reçu en offrandes de la Perse des dixaines de millions de krans, mais il a vécu et il est mort dans la pauvreté, dépensant en aumônes tout ce qu'il recevait. Il dormait toujours sur une natte, bien qu'il eût reçu des milliers de tapis persans, qu'il distribuait aux pauvres. Il était d'une frugalité extrême. Un jour que sa vieille femme voulait lui servir une tasse de thé de plus qu'à l'ordinaire, il l'arrêta d'un air sévère :

— Non, ne fais pas cela ; nous ne devons nous permettre aucun superflu, autrement nous enlevons aux pauvres ce qui leur est dû.

Mais les mouchtéids comme celui-ci sont rares en Perse.... et ailleurs ; à en croire M. Lomnitzky, la principale préoccupation du clergé est d'imposer son autorité, d'étendre son influence et de la mettre à profit pour

s'enrichir. Les mouchtéids s'opposent à toutes les améliorations, et, sous le règne de Nazr-Eddin, chaque fois que le shah tentait quelque réforme, ils le menaçaient de quitter Téhéran. Ils ont eu recours au même stratagème dernièrement, avec le shah actuel; mais celui-ci leur fit répondre qu'ils étaient libres de partir, ce qui les calma.

Depuis quelque temps les mouchtéids ont trouvé un nouveau moyen de s'enrichir: ils se tiennent toujours au courant des grands héritages fonciers et font tous leurs efforts pour obtenir d'un des héritiers une part dans la succession. Or il arrive infailliblement que, dès qu'un mouchtéid a une part de biens, tous ses cohéritiers sont ruinés à bref délai. Ils savent à merveille aussi se faire payer par les Européens une dîme sur toutes leurs entreprises, car il leur suffit de déclarer que le produit étranger qu'on cherche à écouler est *pedjïs* (impur) pour que tout Persan refuse de l'acheter. Depuis des temps immémoriaux les sujets du shah mangent un pain détestable, noir, mêlé de sable et de toutes sortes d'ingrédients; mais jusqu'ici aucun Européen n'a trouvé prudent de construire un moulin, de crainte que sa farine, même la plus blanche et la plus appétissante du monde, ne fût déclarée *pedjïs*. La raffinerie de sucre belge des environs de Téhéran paie chaque année une forte rançon au clergé persan, afin que son sucre ne soit pas frappé d'anathème.

En 1897, il se produisit à Tauris une disette due en partie aux effets d'une mauvaise récolte, mais principalement à un syndicat d'accapareurs qui avait fait monter sensiblement le prix du blé. Or le mouchtéid de Tauris était à la tête de ce syndicat de famine. La population se souleva, assiégea la maison de l'ecclésiastique, mal-

traita ses serviteurs, et lui aurait selon toutes probabilités fait un mauvais parti, s'il n'avait réussi à se sauver à temps. Beaucoup de Persans, outrés de la conduite de ce dignitaire, vinrent à la légation russe pour demander au tsar de les prendre sous sa protection et de les accepter comme sujets.

Il est clair que ces braves Persans ignoraient les disettes qui déciment annuellement la campagne russe.

M. Lomnitzky, à qui nous devons ces détails, a pu cependant constater que, lorsque le mouchtéid en fuite arriva à Téhéran, il fut accueilli par la population avec les marques de la plus grande déférence. Le voyageur russe se trouvait devant les portes de la capitale à ce moment.

— Quelle est la raison de cette affluence de voitures et de cavaliers? demanda-t-il à un Persan de ses amis.

— C'est pour fêter l'entrée du mouchtéid de Tauris, qui a été assiégé dans sa maison et qui se réfugie ici.

— Comment! on rend des honneurs à cet homme qui vient d'affamer tout un pays?

— Que voulez-vous? nous le savons.... mais il est puissant.... Voyez comme tout le monde lui baise la main, et cependant nul n'ignore combien lourdement cette main pèse sur le peuple.

Les séids forment une classe intermédiaire entre les laïques et le clergé, tenant à la fois des deux. Ils descendent directement de la famille du prophète, qui a dit en mourant, à en croire la légende: « Vénérez le Coran et mes descendants. » Aussi, à peine eut-il disparu, que l'usage s'établit d'accorder à sa postérité un cinquième des revenus que les terres donnent aux autres castes. Evidemment, cette clause n'a été rigoureusement observée que les premiers temps, lorsque les séids étaient peu

nombreux. Actuellement, ils n'oseraient pas élever de pareilles prétentions. Cependant, ils ne craignent pas de solliciter des riches Persans des aumônes plus considérables que celles dont se contentent les quémandeurs ordinaires. Ils conservent encore quelque prestige dans les provinces éloignées, mais à Téhéran ils sont pour la plupart marchands de bric-à-brac, artisans, et souvent de simples mendiants. On rencontre parfois parmi eux des gens instruits; ainsi, un certain Abdoul-Séid a donné des leçons de persan à M. Lomnitzky, et celui-ci a conservé un excellent souvenir des heures passées avec son professeur.

Autrefois il y avait dans les villes, et même dans les villages persans, un fonctionnaire chargé spécialement d'enregistrer la naissance et la mort des séids. Mais depuis quatre-vingts ans ces registres sont abandonnés, et la caste des séids a été envahie par des gens qui ont falsifié leur généalogie. En Turquie, on peut acheter ce droit à prix d'argent. Mais telle est la force de la superstition et la ténacité des usages en Perse, que, malgré cette évidente décadence, les dévots tiennent encore les séids en haute estime. Si, dans une famille persane très pieuse, une fillette tombe malade, ses parents prononcent le vœu, au cas où elle guérira, de la marier plus tard à un séid. De même, de riches dévots persans se souviennent du commandement du prophète à l'égard de sa descendance, mais, comme ils ne se soucient pas de perdre un cinquième de leurs revenus, ils ont, à ce que raconte M. Lomnitzky, recours au stratagème suivant: ils parcourent les rues en quête d'un séid, qu'ils choisissent parmi les plus misérables et les plus dépenaillés.

— Tu es un séid? demandent-ils en l'abordant.

— Certainement, répond le descendant de Mahomet, voici mes papiers qui l'attestent.

Et il sort de sa poche un parchemin crasseux, établissant avec le prophète une parenté qui se perd dans la nuit des siècles.

— C'est bon, c'est bon, déclare le pieux Persan. Dis-moi, veux-tu gagner dix krans? Je t'en ferai cadeau de grand cœur, seulement tu me délivreras un reçu certifiant que tu es entré en possession d'un cinquième de mon revenu.

Le pauvre diable fournirait volontiers dix reçus pour cette somme, et il s'empresse de donner son acquiescement, en proie à une seule crainte, celle d'être devancé par un autre séid besogneux.

IX

En sa qualité de médecin, M. Akhoun voulut faire plus ample connaissance avec ses confrères persans. La haute école de Koutchan est le *médressé*; on y enseigne, outre le Coran, les sciences, qui sont restées au niveau de la philosophie arabe; on y apprend encore que la terre est immobile et que le soleil tourne autour d'elle. On y professe la médecine telle qu'elle était au moyen âge, encore aggravée par la superstition asiatique. M. Akhoun entra pourtant en relations avec quelques représentants de la médecine européenne, qui lui ont assuré que tout Persan qui veut se consacrer à la médecine doit préalablement étudier sous la direction d'un docteur d'Europe. Ils ne connaissent que la médecine française, la Perse ayant eu autrefois principalement des médecins originaires de France.

Comme leurs collègues européens, ces médecins persans traitent leurs malades à l'antipyrine, la phénacétine et beaucoup d'autres produits en *ine* à la mode. De même

aussi, ils ont perdu confiance dans l'efficacité du salol, surtout pour le traitement du choléra. Un de ces médecins montra gracieusement à son confrère russe sa pharmacie privée; elle contenait tout ce qu'on trouve habituellement dans les boîtes de pharmacie portatives d'Europe, moins les objets nécessaires pour les pansements, qui faisaient tout à fait défaut. Mais, à côté de cette pharmacie, le Persan avait un gros paquet formé de petits sacs contenant différentes herbes, fleurs et fruits médicinaux.

— A quoi bon traîner avec vous, quand vous faites vos visites, ce tas d'herbes sèches, puisque vous avez dans votre boîte de pharmacie tout ce qu'il faut en n'importe quelle occurrence?

Le médecin hocha la tête et dit avec un sourire:

— Aucun de mes malades ne prendrait une poudre de quinine, si je ne lui donnais en même temps une pincée de quelque herbe magique, laquelle peut seule, à son idée, le guérir de son mal.

En somme, la médecine en Perse est plutôt entre les mains des *tabibs*, rebouteux et charlatans, qui ont hérité de la science de leurs ancêtres et l'ont peut-être un peu complétée au *médressé*. Bien que ces empiriques soient très arriérés en ce qui concerne les principes de la science médicale, ils n'ignorent pas absolument les nouveautés thérapeutiques. Le docteur russe a vu des tabibs qui ordonnaient à leurs malades, très à propos, de l'iodure de potassium, et ils connaissent parfaitement les préparations d'arsenic, de mercure, ainsi que l'antipyrine et la quinine.

Un tabib de Koutchan pria un marchand arménien de lui apporter d'Askhabad « un tube de verre qui indique si l'homme est bien portant ou malade. » Et quand l'Arménien lui remit le tube, c'est-à-dire le thermomètre, il

s'empressa de lui indiquer « la ligne où commence la maladie. » A partir de ce jour, le tabib employa consciencieusement son thermomètre pour frapper l'esprit du malade, et sans se rendre lui-même un compte exact de sa signification. L'examen du client, pour le tabib, consiste uniquement à tâter le pouls, dont il ne comprend pas non plus la fonction. Il attache surtout une grande importance à la diète, et souvent les plats défendus sont si nombreux, que la mort survient par suite d'épuisement, bien plus que par l'effet de la maladie. Les aliments sont divisés en deux catégories: échauffants ou rafraîchissants, et selon le cas, le tabib interdit l'une ou l'autre. Aussi les Persans furent-ils très étonnés de voir que le médecin russe permettait à un malade dont le doigt était mortifié de manger tout ce qu'il voulait.

— Comment ! vous laissez manger du mouton à un malade qui a mal aux yeux ! se récriait un tabib. Mais c'est échauffant et pernicieux !

Et pour contrebalancer cet effet fâcheux, il se mit à saigner abondamment le malade, remède qui est très à la mode en Perse.

Les pères de la médecine des tabibs se nomment Aristout et Loukman. Il n'est pas difficile de deviner qu'Aristout est une altération d'Aristote, quant à Loukman, les uns croient que c'est une corruption du nom de Platon, les autres de Salomon.

La situation matérielle des tabibs n'est pas brillante; cependant, ceux qui passent pour très habiles sont entourés de vénération et portent le tchalma. Les médecins européens gagnent facilement la confiance des Persans, et partout où M. Akhoun passait, dès qu'on savait qu'il était médecin, on sollicitait de toutes parts ses soins.

La science technique n'est pas supérieure à la science

médicale. Le pays du Lion et du Soleil possède pourtant déjà des télégraphistes, mais le télégraphe, à en juger par l'aspect des poteaux et la façon dont les fils sont reliés entre eux, ne doit pas fonctionner trop bien. Les poteaux sont des manches à balai recourbés que la moindre tempête renverserait; le fil, mal tendu, est attaché directement au sommet, qui est fendu; rien qu'à voir cet appareil vraiment asiatique, on comprend pourquoi les dépêches n'arrivent pas.

En Perse, il n'y a pas encore de lignes de chemins de fer, et cela, remarque, cette fois assez justement, M. Lomnitzky, à cause de la rivalité de la Russie et de l'Angleterre. Pourtant, le gouvernement britannique s'efforce depuis longtemps de relier par une voie ferrée le golfe Persique avec le centre de l'empire. Il y a plus de vingt-cinq ans, lorsque le shah Nazr-Eddin revint de son voyage en Europe, les Anglais obtinrent la concession, à des conditions très avantageuses, d'une ligne de chemin de fer allant du golfe Persique à Téhéran, avec embranchement sur Tauris. Une des clauses de cette concession accordait aux Anglais le droit d'occuper pendant quatre-vingt-dix ans, des deux côtés de la ligne, un *farsac* de terre, et de considérer comme étant sous le protectorat britannique tous ceux qui occuperaient cette zone. Le *farsac* comprend à peu près 8 kilomètres; ainsi l'Angleterre devait entrer en possession de 15 kilomètres sur toute la longueur de la voie. Naturellement, les cheveux de M. Lomnitzky se dressent d'horreur en songeant aux conséquences qu'aurait pu entraîner cet arrangement.

Il était hors de doute que cette zone se fût tout de suite peuplée d'une multitude de Persans laborieux qui auraient été tout heureux de se sentir hors de portée des

griffes des fonctionnaires. Quel malheur pour l'humanité ! Eh bien, le gouvernement russe préfère la barbarie persane à la civilisation anglaise, et M. Lomnitzky exulte en racontant que, dès qu'il a été question de cette concession, de bonnes gens se sont entremis pour éclairer Nazr-Eddin en lui faisant comprendre que son empire se dépeuplerait, et qu'il risquait de rester un souverain sans sujets. On lui persuada que peu à peu toute la Perse passerait sous le protectorat de l'Angleterre, et on lui conseilla d'exploiter surtout la clause de la concession qui exigeait des Anglais que les travaux fussent commencés dans un délai déterminé.

Nazr-Eddin écouta ces bons conseils, et quand les Anglais voulurent se mettre à l'œuvre, ils ne purent recruter un seul ouvrier parmi les Persans. Quant aux machines qu'ils avaient commandées en Angleterre, elles s'égarèrent avec les caravanes ou dans les ports de la mer Caspienne et ne parvinrent jamais à destination. Ils se contentèrent alors d'obtenir en compensation le droit de navigation sur le Karoun et son affluent le Chat-El-Arab.

Je ne sais si cette histoire est authentique dans tous ses détails ; en tout cas elle est instructive, parce qu'elle met en relief le tort que cause à la civilisation la rivalité des puissances. Encore sous le coup du danger que son influence venait de courir en Perse, la Russie extorqua du shah la promesse de ne plus accorder à un état quelconque, pas même à elle, aucune concession pour la construction d'un chemin de fer. Et le voyageur russe constate avec une vive satisfaction, que le shah a tenu strictement parole. Il assure d'ailleurs que les Persans ne demandaient pas mieux, parce que cela ne les entraînait à aucune dépense, et parce que, pour la plupart, ils

sont persuadés que l'Europe tient à ses chemins de fer pour l'unique raison qu'elle ne possède pas des chevaux de caravane comme la Perse.

Néanmoins, des personnages entreprenants de toutes nationalités ne cessent d'intriguer à Téhéran dans l'espoir d'obtenir un jour une concession. M. Lomnitzky a connu lui-même le représentant d'un groupe de financiers allemands qui, sous les dehors inoffensifs d'un exporteur de moutons, avait presque mené à bonne fin ses pourparlers pour la construction d'un chemin de fer de Bagdad à Ispahan. Et en fin de compte il arrive à la conclusion qu'il eût peut-être mieux valu, au lieu d'imiter les chiens qui défendent l'approche d'un os dont ils ne veulent pas, se partager à l'amiable l'influence en Perse, et laisser les Anglais construire en paix leur chemin de fer, à condition que les Russes en eussent un de Bakou à Tauris. Actuellement, les marchandises anglaises, malgré les difficultés qu'offre le transport, battent sur le marché persan les produits russes. Et si les Anglais aboutissent, ce qui arrivera tôt ou tard, à construire une ligne de chemin de fer de Trébizonde à Tauris, et une autre de Binder-Bouchir à Téhéran, poussant peut-être jusqu'à Ispahan, les produits assez défectueux de Moscou ne pourront soutenir la concurrence des marchandises anglaises et même des produits du Japon [1].

Devant ces rivalités qui peuvent amener des guerres néfastes, et à tout le moins retardent la marche de la civilisation, on comprend le mal que peut faire une diplomatie inintelligente en compromettant les intérêts qu'elle croit défendre.

[1] Les personnes qui s'intéressent à cette question trouveront des détails instructifs dans *An Economist's Notes on Persia*, by Joseph Rabino, publiées dans le *Journal of the Royal Statistical Society*, et en brochure en 1901.

X

Autrefois les khans étaient maîtres absolus dans leurs provinces, la vie et la propriété de tous étaient entre leurs mains. Le gouvernement du shah exerçait peu d'influence sur ces provinces lointaines. Les khans n'avaient d'autre obligation à l'égard de leur suzerain que de lui payer quelques milliers de *toumans*, de lui fournir annuellement une certaine quantité de blé, et en cas de guerre de lui envoyer un millier de cavaliers. Il y eut même des moments où les shahs se virent dans la nécessité de se concilier par des présents le bon vouloir de khans ombrageux. Mais, depuis que la Russie a presque enclavé la Perse dans ses possessions, en soumettant les différentes peuplades qui l'entourent, le shah n'a plus besoin des khans pour se défendre contre les incursions des nomades, et les khans de leur côté comprennent très bien que la Russie ne souffrira pas qu'ils se rebellent contre l'autorité du shah.

Cette nouvelle situation, qui enlève à la Perse le soin de repousser les attaques des peuplades voisines, et l'exiguïté du budget expliquent pourquoi son armée a un effectif si minime. Le shah se rend fort bien compte qu'une guerre avec l'Angleterre ou la Russie serait insensée. Les Turcomans, qui étaient naguère les plus redoutables ennemis de la Perse, ont été vaincus par la Russie et pacifiés. Quant aux autres hordes qui dévastaient le sud et le sud-est du pays, elles font maintenant partie intégrante de l'empire. Aussi le gouvernement du shah a-t-il raison de ne point grever son budget de dépenses militaires inutiles.

Il y a quinze ans, le frère du shah actuel, Zulli-Sultan,

étant gouverneur de presque toute la Perse méridionale, organisa une armée assez solide, dont la cavalerie comptait à elle seule plus de trente mille hommes. Mais Zulli-Sultan fut soupçonné de nourrir le désir criminel de s'emparer du gouvernement, on lui retira la plus grande partie de ses provinces du sud, et son armée fut licenciée. M. Lomnitzky, cela va sans dire, ne manque pas d'insinuer que les Anglais soutenaient Zulli-Sultan par-dessous main, parce qu'ils voyaient en lui un allié contre la Russie, mais, maintenant que l'opinion anglaise, selon le voyageur russe, est pour un partage à l'amiable de la Perse entre les deux puissances, Zulli-Sultan devra se convaincre que l'aide de l'Angleterre était intéressée.

La garnison de Téhéran, d'ailleurs peu nombreuse, est absorbée par le service des sentinelles. Devant les portes de tout fonctionnaire un peu marquant, on voit toujours plusieurs *sarbases;* les uns font le guet pendant que les autres dorment à poings fermés sur la terre dure, à moins qu'ils ne vaquent à quelque besogne domestique dans la maison du bureaucrate. Au reste, en Perse, nul ne s'étonne de voir le sarbase vendre des melons ou remplir l'office de changeur. Il porte le même uniforme pour l'ordinaire et la parade; sa tenue se compose d'une veste bleu foncé, le plus souvent déchirée, d'un pantalon court, de pantoufles sur ses pieds nus, et d'un fez gris portant sur le devant l'écusson national. Ses mouvements lents, l'expression pleine de bonhomie de son visage basané, et son extrême serviabilité dans l'espoir d'un petit *bechkech*, sont loin d'inspirer la terreur pour ce fils de Mars.

La brigade des cosaques du shah, commandée par le général russe Kossagorski, est le seul contingent discipliné et organisé à l'européenne. Outre le général, il compte quelques autres officiers et sous-officiers russes;

le reste est composé de Persans, à l'exception de deux ou trois Arméniens. Le shah est plein d'attentions pour sa brigade de cosaques, et M. Lomnitzky l'a vu une fois, à une revue, goûter à la nourriture de ces serviteurs privilégiés, sollicitude tout à fait inusitée. En voyage, le shah emmène toujours avec lui son cuisinier en chef. Les plats sont cachetés par celui-ci, décachetés en présence du souverain, qui les goûte, et ensuite ils sont recachetés. Nazr-Eddin poussait si loin les soupçons, qu'il ne touchait qu'aux mets préparés par sa propre mère. Grande fut donc la stupeur des Persans, quand ils virent le shah actuel manger de la nourriture préparée pour les cosaques de la garde, et boire du thé sous la tente de leur général.

Naturellement, M. Lomnitzky nous raconte qu'à cette revue tous les ambassadeurs et attachés des différentes puissances vinrent présenter leurs respects au shah, à l'exception de celui d'Angleterre. Ce haut fonctionnaire s'était fait excuser pour cause de santé, bien que le narrateur russe assure que cette maladie devait être classée sous le nom de *febris russica,* dont sont atteints tous les Anglais et surtout l'ambassade de Téhéran! Le général russe qui commande la brigade des cosaques est, paraît-il, la bête noire de l'ambassadeur anglais. Celui-ci avait, à ce qu'on dit, proposé au shah son colonel et ses officiers, en se chargeant de tous les frais, mais le shah donna la préférence aux Russes. Lorsque le bruit courut, il y a quelque temps, que les officiers russes seraient remplacés par des Anglais, la brigade déclara comme un seul homme qu'elle tournerait ses canons contre les demeures de ceux qui avaient fait cette proposition monstrueuse!

M. Lomnitzky nous donne là un joli échantillon des méfaits dont les diplomates seraient capables. Les résul-

tats de toutes ces intrigues ne peuvent être que désastreux tant pour les Russes que pour les Anglais.

La brigade des cosaques compte parmi ses soldats un certain nombre de Yésides, adorateurs de Satan. Ce sont, en dépit de leur patron, de bons soldats, qui fournissent de braves et honnêtes brosseurs. Très basanés, bien musclés, le visage d'un ovale allongé, les yeux noirs, brillants, les cheveux épais et frisés, ils rappellent certaines races montagnardes des Indes. Le principe de leur religion est la foi dans la régénération de Satan, qui redeviendra un ange de lumière. Ils croient à la miséricorde sans bornes de Dieu et au pardon de toutes les fautes. Ils n'aiment pas qu'on prononce en leur présence le nom de Satan, et surtout qu'on l'emploie comme juron.

Les cosaques sont sous la dépendance immédiate du shah, et même le ministre de la guerre n'a pas le droit de s'immiscer ni dans le commandement, ni dans l'administration de ce corps privilégié. Cette clause assure aux cosaques le paiement régulier de leur solde et une nourriture saine et abondante; ils se soumettent volontiers à une discipline rigoureuse et sont très dévoués au gouvernement du shah; ils l'ont prouvé pendant l'interrègne qui s'est écoulé entre la mort de Nazr-Eddin et l'avènement de son successeur.

Ils ont leur fanfare, formée de Persans, et qui exécute presque tout le répertoire de la musique moderne. Les instructeurs russes auraient voulu introduire un chœur dans la brigade; mais cette tentative n'a pas réussi. Le chant, chez les Persans, a surtout un caractère religieux; leurs principaux airs sont empruntés au mystère qui célèbre les souffrances du prophète Ali et de ses enfants Hassan et Housseïn. Plusieurs de ces airs sont beaux, et l'on trouve dans le peuple de bons ténors.

L'organisation administrative de la Perse n'est pas moins curieuse et arriérée que celle de son armée. Les Persans sont encore de nos jours un peuple à demi nomade. Les frontières de l'empire touchent d'un côté à la Turquie, voisine qui n'entraîne pas à la civilisation, et de l'autre au Caucase, encore sauvage aussi. Enfin le pouvoir central en Perse, malgré son despotisme, est soumis lui-même au clergé musulman, hostile à tout progrès. Le shah, ainsi que nous le savons déjà, nomme des ministres entre les mains desquels sont concentrées les recettes du fisc, dont une partie rentre dans la caisse impériale; l'autre reste au ministère et constitue en quelque sorte le traitement des ministres.

Tous ces ministères se trouvent dans un état embryonnaire. Ils n'ont pas d'archives, et les ministres en se retirant ne laissent derrière eux aucune trace de leur activité, aucune information, pas une note qui puisse renseigner leurs successeurs. La chancellerie de chaque ministère se compose du secrétaire du ministre et de deux ou trois clercs. Tous les papiers sont gardés dans la sacoche du secrétaire. Cette étrange manière de conserver des documents de la plus haute importance s'explique par le fait que les ministres habitent la campagne, à quinze ou vingt kilomètres de Téhéran, et que la plupart du temps ils ont leurs audiences sous la tente. Souvent le ministre doit suivre la cour qui, en été, se transporte volontiers d'un palais à l'autre.

Au déclin du soleil, quand l'ombre des arbres s'allonge et s'épaissit, que la chaleur devient moins intolérable, le ministre tient audience en plein air, et c'est un spectacle original, souvent même poétique. Au milieu d'une vaste avenue, bordée de peupliers, d'aulnes, et de platanes, une grande table ronde est dressée; tout autour, et dans le

jardin, sur des bancs, s'assemblent, en groupes pittoresques, des fonctionnaires, des négociants notoires et la foule des solliciteurs qui souhaitent d'entretenir en particulier le ministre. La plupart des assistants portent de légers manteaux noirs et des bonnets d'astrakan très pointus. Les marchands préfèrent les manteaux gris avec des tchalmas blancs brodés d'or. Des deux côtés de l'avenue sont disposés des parterres de fleurs; au milieu se trouvent de grands bassins d'eau limpide et murmurante qui versent dans toutes les directions des ruisseaux cristallins. De loin cette assemblée, éclairée par les rayons dorés du soleil couchant qui filtre à travers le feuillage, rappelle les réunions des anciens philosophes ou des prêtres antiques.

Les petits fonctionnaires persans font penser M. Lomnitzky aux juges et aux policiers de la Russie avant les grandes réformes d'Alexandre II. Un étranger de ses amis qui habitait Barferouch voulut se faire construire une maison; à grands coups de *bechkechs* il obtint l'autorisation; les travaux commencèrent, la maison était presque terminée, lorsque le préfet de la ville éleva des prétentions.

— Je vois, s'écria-t-il un jour en s'adressant au nouveau propriétaire, que vous avez l'intention de percer sur la rue douze fenêtres; vous n'en avez pas le droit!

— Je vous demande pardon, répondit l'étranger; le plan de ma maison a été approuvé par vos clercs, et toutes les fenêtres y sont tournées vers la rue.

— Non, ce n'est pas possible; nos coutumes n'admettent pas douze fenêtres sur la rue; je vous en fermerai deux.... ces deux-là!

Et le préfet choisit naturellement les principales ouvertures.

— Je porterai plainte à Téhéran.

— Plaignez-vous, si cela vous fait plaisir, répliqua le préfet; moi je dirai que nos femmes passent devant vos fenêtres pour aller au bain, et on vous les supprimera toutes.

L'ami de M. Lomnitzky savait que cette menace serait exécutée et que les mouchtéids soutiendraient le préfet; on ferait traîner l'affaire en longueur, on arrêterait les travaux de construction et ce serait pour lui la ruine.

Le soir de ce même jour il invita le préfet à venir prendre une tasse de thé chez lui, glissa adroitement dans sa main un joli pot-de-vin et lui fit boire toute une bouteille de cognac, sans oublier de l'assurer que c'était le meilleur préservatif contre la fièvre.

Deux semaines se passèrent sans incidents. Les ouvriers commençaient à placer les cadres des portes, lorsque tout à coup le préfet reparut:

— Je ne peux pas vous autoriser à placer tant de portes sur la rue.

L'infortuné propriétaire comprit de quoi il s'agissait; il invita de nouveau le préfet, renouvela ses largesses et obtint ainsi encore un répit.

Il paraît qu'il dut renouveler dix fois son invitation pour obtenir la permission d'achever sa maison.

— C'est l'unique moyen de museler ce fonctionnaire, expliqua-t-il à M. Lomnitzky; il a le droit d'interdire aux ouvriers persans de travailler pour moi, et ils n'oseront pas lui désobéir.... Si je ne l'amadoue pas, il excitera contre moi la population locale, signera un pacte avec les mullahs, et je serai obligé de déguerpir. Grâce au bechkech et à la boisson antifébrile, je le tiens, et c'est lui qui, si c'est nécessaire, me protégera contre d'autres exacteurs.

Chez le khan de Koutchan, l'administration est encore plus primitive. Le seul représentant du pouvoir central est, en cette ville, le *kiargousar*, un fonctionnaire ayant reçu quelque instruction. Celui dont M. Akhoun fit la connaissance avait été à Constantinople et pouvait s'exprimer en français. Mais tous les autres employés sont nommés par le khan, qui peut les faire monter aux places les plus élevées ou les maltraiter comme ses domestiques. Lors du séjour de M. Akhoun à Koutchan, un des fonctionnaires les plus influents encourut la colère de son maître. Aussi ni ses mérites, ni les services rendus, ni sa haute situation dans l'administration ne le sauvèrent du tchoubouk-féléké. Puis il fut destitué. L'exécution fut publique, ce qui n'empêcha pas le khan de rendre peu de temps après toute sa faveur à son subordonné, de le réintégrer dans ses fonctions et de lui permettre de redevenir un des personnages les plus importants de sa cour.

Le khan fait plutôt l'effet d'un grand propriétaire terrien que d'un gouverneur. Les habitants de Koutchan n'ont aucune idée de ce que peut être une chancellerie ou une trésorerie. Les affaires sont toutes réglées par le secrétaire du khan, qui, comme tous les Persans, écrit accroupi par terre et tenant le papier sur sa main gauche. Il va sans dire qu'il faut une longue habitude de cet exercice pour pouvoir écrire ainsi durant des heures.

Le pouvoir exécutif est partagé entre le khan et deux *sartines*, considérés comme fonctionnaires de l'état, et qui portent l'écusson du shah sur leur bonnet. En réalité ils ne sont, ainsi que tous leurs collègues, que des domestiques du khan. Leur traitement est prélevé, il est vrai, sur la caisse du shah, mais il est très minime; néanmoins, s'ils ont la chance d'obtenir les faveurs de leur

supérieur, ils s'enrichissent rapidement. Le Dr Akhoun ne fut pas peu étonné de voir que les *noukers* qui se tenaient pendant le repas derrière le khan pour l'éventer et chasser les mouches, ou qui lui apportaient de l'eau pour se laver les mains, furent ensuite appelés en consultation pour décider quelle peine il fallait infliger à un condamné, ou donner leur avis sur des affaires d'état. Evidemment, les sartines commencent aussi leur carrière en remplissant les humbles fonctions de nouker.

Mais, si les domestiques du khan s'enrichissent, le reste de la population végète dans une extrême misère; le spectacle de ce dénûment est d'autant plus pénible que les malades et les infirmes abondent et, faute d'asiles ou d'hôpitaux, restent sans secours. La philanthropie des Persans riches se borne à de rares distributions d'aumônes. Pourtant le sol est fertile, l'eau abondante et le climat plutôt bon. Les impôts sont répartis non d'après des règles positives, mais selon le caprice des khans. L'agriculteur, qui ne peut pas dissimuler ses revenus, est le plus rigoureusement taxé. Vu la quantité de bras disponibles et le bon marché de la main-d'œuvre, la plupart des Persans aisés s'entourent d'un grand nombre de domestiques, qui les accompagnent à pied et à cheval partout où ils vont, et chassent les nuées de mendiants qui s'abattent sur leurs maîtres. M. Akhoun raconte que, lorsque le khan sortait en voiture, une centaine de domestiques suffisait à peine pour contenir la multitude de solliciteurs qui l'assaillaient de toutes parts.

La santé de la population persane n'est pas florissante; le Dr Akhoun a rarement rencontré des jeunes gens bien portants. La variole sévit fréquemment, malgré la vaccination, que pratiquent les tabibs; il est vrai que le médecin russe n'a pas pu découvrir comment ils se pro-

curent leur vaccin. Sans doute, il n'y a pas en Perse de statistique sanitaire; le docteur a cependant pu constater dans quelques villages que la mortalité atteint le 20 % de toute la population, ce qui n'a rien d'étonnant, vu les conditions antihygiéniques dans lesquelles vit celle-ci.

Beaucoup de champs sont couverts de pavots, et la plupart des habitants de Koutchan, hommes et femmes, ont la passion de l'opium. Le Dr Akhoun a pu constater que dans toute la contrée on offrait des pipes de *tériac* (opium) en même temps que le kalian. Cette passion fait aussi beaucoup de victimes parmi les membres du clergé, qui en général ne voient pas non plus de trop mauvais œil l'eau-de-vie et le cognac, et qui assurent que le Coran proscrit bien moins l'alcool que le vin. Heureusement, à en croire le voyageur, il y a aussi des Persans qui empruntent à l'Europe autre chose que le goût des spiritueux. Il a eu l'occasion de rencontrer des jeunes gens sérieusement épris de la science et qui ne demandaient qu'à aller faire des études dans les universités russes. Dans ses conversations avec le docteur, le khan aimait à parler souvent de l'antique civilisation arabe, et se demandait avec chagrin pourquoi le monde musulman, qui était autrefois bien en avant de la chrétienté, est retombé de nos jours si fort en arrière. Il s'intéressait vivement à l'histoire de Pierre le Grand et dit à plusieurs reprises :

— Il nous faudrait un tsar comme celui-là.... Nous aussi, nous avons besoin qu'on nous pousse vigoureusement en avant. Si la Russie n'avait pas été lancée dans la civilisation par Pierre le Grand, elle serait comme nous aujourd'hui.... Notre shah est allé déjà trois fois en Europe, mais nous ne voyons pas qu'il soit sorti quelque chose pour nous de ses voyages.

Le khan avait une idée assez nette de la Russie, bien qu'il n'eût quitté la Perse qu'une fois, pour rendre visite au général Skobelev.

— Quand j'étais enfant, répétait-il, on racontait chez nous que là-bas, tout là-bas, dans un pays très froid, vit un peuple qui s'appelle Ourouss.... Ses habitants marchent très lentement, ils ne peuvent pas faire plus de cent pas par jour.... Aussi, grand fut notre étonnement, lorsqu'un jour, comme un coup de foudre, fondit sur nous la nouvelle que les Russes avaient pris Khiva, que nous croyions invincible.

Il parlait volontiers du général Skobelev et du dîner que celui-ci lui offrit ; et un jour venant à comparer la situation des khans de provinces limitrophes de la Russie d'il y a quelque vingt ans, il dit :

— Qui aurait pu me promettre il y a quatorze ou quinze ans que d'Askhabad me viendraient des amis ? Autrefois j'y allais, mais il fallait pour cela m'entourer d'un bataillon de braves et prendre des mesures comme si je partais en guerre. A chaque instant il y avait à redouter des incursions de nomades.... Maintenant tout est changé, je suis tombé malade, j'avais besoin de prompts secours, et, c'est étrange à dire, ces secours je suis venu les trouver à Askhabad, ce même Askhabad d'où je ne pouvais attendre naguère que l'attaque de mes ennemis.

En sa qualité de médecin, le Dr Akhoun a pénétré dans les harems et il a pu se convaincre que les femmes persanes ne nourrissent aucune inimitié contre les étrangers. Ces dames non seulement parlaient avec lui de leurs maux, mais s'intéressaient fort à ce qui se passait hors de la Perse et l'interrogeaient sur sa propre famille. Elles tenaient beaucoup à apprendre comment on vivait à Askhabad. Elles savent parfaitement que leurs sœurs eu-

ropéennes vivent dans de tout autres conditions qu'elles, et parfois voudraient bien les imiter. Il serait pourtant erroné de supposer que les femmes musulmanes sont uniquement des esclaves.... Elles ont le droit de disposer de leurs biens comme elles l'entendent. Dans tout ce qui concerne le ménage, elles sont maîtresses absolues et parfois même elles font sentir leur influence dans les affaires de l'état.

A en croire le Dr Akhoun, le fanatisme musulman, au contact de la civilisation européenne, a sensiblement diminué. Le giaour a cessé d'être un impie; le khan a plusieurs fois invité le médecin russe à profiter de sa baignoire, et lorsque celui-ci est parti, il l'a embrassé en présence de tous ses courtisans. Il y a vingt ans, une telle marque de cordialité entre un Persan et un pedjis n'aurait pas pu se produire.

XI

Le gouvernement persan ne suit aucun système quelconque dans l'administration de ses finances. Il n'a pas d'établissement de crédit national, et la Banque impériale de Perse est un établissement anglais, fondé en 1889, par concession. Vous le devinez, M. Lomnitzky fait grise mine à cette banque anglaise et l'accuse d'entretenir les plus noirs desseins. Ce qui l'afflige le plus, c'est que le gouvernement du shah n'a aucun contrôle sur elle, car, suivant l'article 4 de la concession, « le haut dignitaire que le shah nommera pour surveiller les opérations de la banque aura le droit d'assister aux réunions des actionnaires et aux séances de la direction, *chaque fois qu'on l'invitera.* » Et le voyageur russe se tient les côtes en pensant que la banque anglaise peut

se dispenser d'inviter cet étrange contrôleur, mais sans ajouter que le gouvernement russe n'eût pas demandé mieux que d'en faire autant, s'il eût obtenu les mêmes privilèges.

La perfide Albion, du reste, a un atout encore plus favorable dans son jeu, et voyez son astuce, M. Lomnitzky reconnaît lui-même qu'elle n'a pas su en profiter! En effet, l'article 11 de la concession octroyait à la banque le monopole de l'exploitation de toutes les richesses minières du pays pour soixante ans, avec la seule restriction que les mines dont elle n'aura pas mis en train l'exploitation pendant dix ans depuis sa fondation cesseront de lui appartenir. Le voyageur russe s'étonne de ce que la cupidité anglaise ait laissé échapper une si belle proie. D'ailleurs, tout le chapitre que M. Lomnitzky consacre à cette banque est instructif, parce qu'il révèle la sourde irritatlon qui règne dans une certaine couche sociale russe contre la politique anglaise en Perse.

Autre grief contre la banque : ses billets, bien qu'ils portent le portrait du shah et son écusson, ne sont en réalité que des banknotes anglaises, des livres sterling réduites en krans. M. Lomnitzky eût préféré que la banque ne mît en circulation que des pièces d'or. Il paraît pourtant qu'un jour ces banknotes auraient pu amener la ruine de l'établissement et que celui-ci doit son salut à l'intervention magnanime de la banque russe ! L'histoire de ce sauvetage est assez curieuse pour mériter d'être connue :

Un jour, un changeur de Tauris fit circuler le bruit que la Banque impériale émettait des papiers sans valeur. Aussitôt la plupart des Persans refusèrent d'accepter les banknotes, et tous ceux qui en avaient accouraient pour

demander qu'on les leur échangeât contre de l'argent. La banque se trouva embarrassée, le directeur et ses employés allèrent partout pour chercher à se procurer du numéraire. La Banque d'escompte russe avait en portefeuille des banknotes de la Banque impériale pour plus de 700 000 roubles. Elle n'aurait eu qu'à les présenter aux guichets de sa concurrente pour amener un désastre. M. Lomnitzky ne doute pas un instant que, si la banque russe s'était trouvée dans la même situation que la banque anglaise, celle-ci l'aurait étranglée sans merci. Mais, « grâce à la magnanimité innée des Slaves, » la banque russe non seulement a gardé dans son portefeuille tous les billets de la Banque impériale de Perse, mais lui a prêté de l'or pour plusieurs centaines de mille roubles. Grâce à ce renfort, la banque anglaise a pu maintenir son équilibre, et M. Lomnitzky affirme que lui-même, une année plus tard, fut témoin de la noire ingratitude par laquelle elle a reconnu le signalé service qui lui avait été rendu.

La direction de la banque russe, ayant besoin de faire venir de Saint-Pétersbourg à Téhéran, par Londres, quelques centaines de mille roubles, demanda à la banque anglaise, à qui du reste cet argent était dû en paiement, de se charger de l'opération. Elle refusa catégoriquement. Or, M. Lomnitzky est persuadé que ce refus cachait une mesquine vengeance d'ordre politique. Il paraît que le gouvernement persan avait contracté une dette envers la banque anglaise, et comme celle-ci réclamait des intérêts élevés, et que d'autre part elle avait pris pour garantie les revenus de la douane du port de Bender-Bouchir, craignant qu'elle n'en devînt souveraine maîtresse, le ministre des finances fit un nouvel emprunt, cette fois

à la banque russe et à des conditions beaucoup plus avantageuses. C'est pour se venger que la banque anglaise refusa le service qu'on lui demandait.

Ces rivalités ne sont-elles pas pitoyables? Deux grandes puissances comme la Russie et l'Angleterre ne peuvent-elles pas s'employer plus utilement en Asie qu'à ce vain jeu de coups d'épingle? Le temps n'est pas éloigné où ces mesquineries auraient pu amener la guerre. Heureusement, aujourd'hui, la diplomatie ne peut plus à elle seule déchaîner ce fléau par ses intrigues.

Quoi qu'il en soit, la banque anglaise a fondé dans les principales villes de la Perse des succursales qui ont, comme le siège central, le droit d'émettre des billets, et qui exercent ainsi une grande influence sur le commerce intérieur et extérieur du pays. Quant à la banque russe, elle a pris l'initiative de la fondation d'une sorte de mont-de-piété, qui non seulement lui rapporte, mais la fait bien voir de la population. En Perse, comme dans tout l'Orient, l'usure sévit sous ses formes les plus cruelles, ne rencontrant nul obstacle, pas plus dans les lois que dans l'opinion publique. Les sarbases qui font le métier de changeurs, et prêtent de petites sommes sur nantissement, exigent jusqu'à 120 % d'intérêt. Depuis que la banque russe a ouvert son mont-de-piété, les usuriers ont vu baisser beaucoup le chiffre de leurs affaires. M. Lomnitzky engage vivement ses compatriotes à fonder dans toute la Perse un grand nombre d'établissements semblables, qui gagnent de plus en plus la confiance et les sympathies du public. Le commerce persan ignore les billets à terme, les protêts y sont de même inconnus, et les recouvrements forcés, ainsi que cela se pratique en Europe, ne sont pas en usage non plus.

Lorsque quelqu'un désire obtenir le paiement d'un débiteur réfractaire, il loue le *ferrache* (le bourreau), qui vient se poster des journées entières devant la maison du mauvais payeur et le couvre d'injures en lui réclamant à tue-tête le montant de sa dette. Il paraît que ce moyen est très efficace, les importunités du ferrache deviennent tellement insupportables que le débiteur préfère s'exécuter.

Quelquefois c'est le créancier lui-même qui se met en faction ; il trépigne, il s'arrache les cheveux, il hurle, il se laboure le visage avec les ongles, met en lambeaux ses vêtements et ameute une telle foule devant la demeure de son client, que celui-ci finit par payer.

Il paraît que les Persans importent ces mœurs dans les provinces russes limitrophes, où M. Lomnitzky assista un jour à une scène terrible. Un ouvrier persan, se croyant lésé par son patron, vint à plusieurs fois à la fabrique, où, suivant l'usage de son pays, il se mettait à se frapper et à s'égratigner le visage. Mais la police s'emparait chaque fois de lui et l'emmenait de force. N'ayant rien obtenu par ce procédé, le Persan s'enveloppa un jour des pieds à la tête dans un sac imbibé de pétrole, courut dans le hall de la fabrique et mit le feu à son étrange costume.

— Que celui qui ne m'a pas payé ce qu'il me doit brûle dans l'autre monde comme moi je brûle ici! cria-t-il en se roulant sur le sol comme une énorme boule de feu.

Les témoins de cet affreux spectacle s'élancèrent au secours du malheureux, mais il était atteint de brûlures si profondes qu'il expira au bout de quelques heures dans d'atroces souffrances.

Les Persans de la classe aisée ne pratiquent pas l'usure, parce que tout leur effort tend à donner au fisc le change sur le chiffre de leur fortune. Souvent on voit des gens riches venir engager leurs objets précieux à la banque russe pour payer leurs contributions, voulant donner ainsi au gouvernement une preuve irrécusable de leur gêne. M. Lomnitzky connaissait un Persan possédant au moins dix millions qui, chaque fois qu'il devait payer les redevances au gouvernement, allait dans toutes les banques se faire escompter des billets, bien qu'il n'en eût aucun besoin. Mais souvent les ministres du shah ne se laissent pas prendre à ces supercheries; sous un prétexte quelconque ils s'emparent du faux pauvre, le jettent en prison, le soumettent à la torture et lui font rendre gorge.

Il faut donc en rabattre beaucoup sur les descriptions qu'on nous fait du faste oriental. Les Persans riches, par crainte des exactions, se gardent bien d'afficher un luxe correspondant à leurs ressources. En Europe, nous voyons tout le contraire; pour avoir du crédit, on se donne l'apparence de la fortune et l'on vit somptueusement, à la façon des Humbert à Paris.

MICHEL DELINES.

(*La fin prochainement.*)

SIMPLON ET GOTHARD

I

Les difficultés entre la Suisse et l'Italie, nées du rachat par la confédération des lignes du Jura-Simplon, ne sont point aplanies. Au début, dans le monde officiel, on les tenait pour légères et de pure forme. Mais une conférence à Rome a pourtant été jugée nécessaire, et le fait que trois directeurs de chemins de fer ont été délégués avec le ministre de Suisse en Italie, et que le gouvernement italien devait être représenté par trois de ses membres, a montré d'une manière suffisante que le désaccord était sérieux.

En quoi a-t-il consisté ? Le public l'ignore encore dans les deux pays, et les communications plus ou moins officieuses parvenues à la presse ont servi surtout à égarer l'opinion, tant elles ont été contradictoires. Ce que l'on sait pourtant, c'est que les discussions ont été longues et laborieuses, et qu'elles ont abouti à un résultat défavorable pour la Suisse, qui se trouve placée dans l'alternative ou bien d'accepter des conditions onéreuses, ou de laisser tomber l'affaire, quitte à y revenir plus tard.

Dans le premier cas, le conseil fédéral ne pourrait sans doute prendre sur lui de terminer le conflit; il devrait réserver la ratification des chambres fédérales, ce qui nous vaudrait probablement de beaux débats et la connaissance exacte de tout ce qui s'est passé. Dans le second, on ne voit d'autre issue que le renvoi du rachat du Jura-Simplon à de meilleurs jours, car les solutions présentées, telles que l'exclusion du tunnel, qui demeurerait à la compagnie, pour la construction et l'exploitation, alors que toutes ses autres lignes lui auraient été enlevées, ne peut tenir debout un seul instant, l'Italie ayant accordé les concessions à une société à la tête de tout un réseau et non à une entreprise ne possédant que le tunnel et et qui serait sans surface.

Le point capital, qui domine tout, c'est que l'Italie, qui avait donné assez largement des concessions à une compagnie privée, trouve que sa situation est entièrement changée dès que la confédération suisse devient maîtresse du tunnel et du réseau qui y aboutit, et demande des garanties jugées par elle inutiles dans l'arrangement primitif. Qu'on supprime le rachat, tout redevient clair et limpide, tout a été prévu pour une exploitation satisfaisant les deux parties. Qu'on y persiste, et l'on s'embarquera très probablement dans des difficultés sans fin, dont les discussions de la conférence de Rome montreront assurément la gravité lorsqu'elles seront connues.

On a dit que l'Italie était revenue sur les arrangements acceptés par elle et qui la liaient. Mais il faut bien qu'elle ait eu quelque droit et que les engagements pris aient laissé à désirer, pour que le conseil fédéral ait jugé nécessaire de reprendre la discussion. En tout cas, l'Italie a rendu un très grand service à la Suisse en la prévenant

de ce qu'elle aura à attendre lorsqu'il s'agira pour elle de racheter le Gothard, car, sur ce point, le gouvernement italien est absolument maître de la situation. Sa subvention de 50 millions et les conditions auxquelles il l'a donnée, comme les autres états, du reste, lui permettent d'exiger le maintien d'une compagnie privée, qui lui offre une double garantie, celle de la compagnie et celle de la confédération suisse chargée de la surveillance, plus une part d'influence dans l'administration de la ligne.

Les auteurs du rachat se sont fait à cet égard de grandes illusions. Dans le fameux message du 25 mars 1897, on lisait:

« Au point de vue de la politique des chemins de fer, il est évident que la ligne du Gothard, qui compte 244 km., forme un élément nécessaire du réseau des chemins de fer suisses unifiés. Nous avons déjà fait remarquer l'influence heureuse de l'ouverture de cette ligne sur toutes les autres lignes de la Suisse. On s'est demandé toutefois si sa situation vis-à-vis des états qui l'ont subventionnée ne s'opposait pas à sa nationalisation. Un examen minutieux de la question a montré que ces scrupules n'étaient pas fondés. »

Or, à propos du Simplon, nous détachons du même message les lignes que voici :

« Il va de soi que les subventions promises au Jura-Simplon par les cantons et d'autres intéressés devront être versées à la confédération. Comme ce tunnel forme un objet de construction du chemin de fer du Jura-Simplon, *il n'y a pas à douter, au point de vue juridique, qu'il ne soit cédé à la confédération sans aucune difficulté.* »

Le rapprochement de ces deux passages permettra mieux qu'aucune autre chose de se rendre compte de la situation réelle.

II

L'illusion que nous venons de constater au sujet du Simplon et du Gothard a d'ailleurs dominé tout le débat. Le message entier en est une manifestation, et il est singulièrement intéressant de le relire après le délai de six années pendant lequel on a cherché à en réaliser les idées et les principes. Que voulait-on alors ? Racheter toutes les bonnes lignes dans des conditions et à des prix qui en fissent une affaire excellente pour l'acheteur. Les vendeurs comptaient pour peu. Toutes les lignes furent comptées à des prix inférieurs ; on laissait aux compagnies le soin de liquider leurs emprunts, du moins ceux dont le taux dépassait 3 $^1/_2$ % ; de plus, les lignes ne devaient être reprises que « dans un état satisfaisant » c'est-à-dire comme neuves, des retenues devant être faites pour tout ce qui n'y serait pas conforme. Des travaux supplémentaires de parachèvement, des doublements de lignes, des améliorations de gares et de matériel seraient à la charge des compagnies. Par tous ces moyens, on se flattait, non seulement d'obtenir le réseau à très bas prix, mais dans des conditions telles que les frais d'entretien fussent réduits au minimum pendant les premières années, où les dépenses pour constructions nouvelles seraient également à peu près nulles.

Quand on en vint au fait et au prendre, les choses changèrent de face. Les compagnies se défendirent; elles perdirent plusieurs procès devant le tribunal fédéral; mais les autorités fédérales trouvèrent bientôt qu'elles étaient engagées dans une voie inextricable, qu'il valait mieux composer, et racheter les compagnies en bloc,

actif et passif, à des prix acceptables, et qui ont été acceptés successivement par le Central, le Nord-Est et l'Union suisse.

La confédération y a gagné de simplifier une opération épineuse, de mettre fin à une série de procès et de débats coûteux dans tous les sens, d'améliorer son crédit financier en traitant les compagnies avec plus d'équité, et on ne peut que l'en louer. Mais elle a dû y sacrifier une somme considérable, plus de cinquante millions, au dire de la commission du conseil national pour l'examen de la gestion en 1901, à quoi il faudrait ajouter encore un bon nombre d'autres millions pour les travaux complémentaires dont les compagnies devaient être chargées, et qui devront être faits et payés par l'administration fédérale. Le budget de ces travaux pour 1903 seulement se monte à 23 268 830 francs. On a été trop heureux de reprendre tels quels les emprunts des compagnies.

Ainsi tous les termes de l'opération ont été changés. Au lieu de bénéfices, on a eu des déficits. L'amortissement, dont on faisait si grand état, ne s'effectuera pas complètement. Et comme on ne peut présenter des résultats trop mauvais, on a été contraint de faire des économies qui ont mécontenté le public, privé de facilités auxquelles il était habitué, et qui tendront à arrêter le développement des recettes.

Des difficultés inattendues se sont aussi révélées. La direction du réseau fédéral tend à s'émanciper ; elle voudrait avoir les coudées franches, comme dans les compagnies privées, et, en un sens, elle a parfaitement raison ; elle ne peut administrer convenablement si elle est enserrée par des règlements et un contrôle qui la paralysent. D'un autre côté, ni le conseil fédéral, ni les

chambres, responsables de la gestion d'un énorme capital, ne peuvent en abandonner le contrôle très serré. Il y a ici un dualisme, que nous avons signalé dans le temps, et qui peut devenir fatal au succès des chemins fédéraux.

Puis il y a la question du personnel des employés. On leur avait promis, comme au public d'ailleurs, qu'en aucun cas ils ne seraient traités moins bien que sous le régime précédent. Or, sans que les traitements aient été augmentés, on leur a enlevé divers privilèges dont ils jouissaient au service des compagnies. Ainsi, un certain nombre de billets gratuits, pour eux et leur famille, dans les jours de vacance auxquels ils ont droit. Ils pouvaient encore obtenir, à prix coûtant, plusieurs denrées, telles que du combustible, ce qui leur était une ressource précieuse. L'administration fédérale a dû supprimer ces derniers avantages, parce qu'il aurait fallu en faire jouir tous les autres employés de l'état, chose impossible.

Les cheminaux sont donc mécontents, ce qui n'est pas favorable à une bonne exploitation. Lorsqu'ils ont présenté leurs réclamations au directeur-général, ils ont été mal accueillis, et ils s'en sont plaints avec amertume, disant que ce directeur était un fonctionnaire comme eux. Dans ce moment, ils cherchent à se constituer en un corps discipliné, qui s'unirait aux ouvriers, c'est-à-dire aux socialistes, pour devenir une puissance électorale, et peupler les chambres de députés qui leur seraient dévoués. A peine est-il besoin d'ajouter qu'une telle ligue transformerait nos institutions démocratiques et laisserait entrevoir dans l'avenir des luttes furieuses dont on ne peut d'avance prévoir l'issue.

Les administrateurs du réseau fédéral sentent bien le danger de la position. Tous leurs rapports en témoignent.

Mais ils essaient de se consoler et de prendre courage par la pensée que les recettes augmentent graduellement, ce qui a été le cas, en effet, dans les deux dernières années. Seulement, on peut se demander si les dépenses, notamment pour augmentations de salaires, n'absorberont pas et au delà les bénéfices, laissant le déficit avec aggravation ?

Ce n'est pas le seul point douteux. Le développement des chemins de fer a pour conditions la paix et la prospérité générales, l'activité industrielle et commerciale, le bien-être des peuples et leur contentement. Même dans ces conditions, il y a des fluctuations inévitables, dépendant de bonnes ou mauvaises récoltes, de troubles ou craintes politiques, d'autres causes encore. L'expérience a montré qu'à de longues périodes prospères, comme celle où nous vivons maintenant, succèdent toujours des temps plus troublés, des états de crise plus ou moins violente, où tout est modifié. Ne sommes-nous pas à la veille d'un de ces changements contre lesquels les peuples sont impuissants ? Les sources de troubles existent. Presque tous les gouvernements les connaissent et font de grands efforts pour les empêcher de déborder. Réussiront-ils, une fois encore, par exemple, à contenir dans de sages limites le mouvement d'émancipation qui se manifeste maintenant en Turquie et qui pourrait facilement déchaîner des ambitions intransigeantes faites pour embraser l'Europe ?

A supposer que ce danger, et d'autres, moins apparents aujourd'hui, soient conjurés, il reste une situation économique générale des plus inquiétantes. Les dépenses énormes en préparatifs de guerre demeurent en s'aggravant sans cesse. Que pourrait-on ajouter à des

impôts déjà écrasants? On n'oserait augmenter la charge directement. Mais elle va l'être en dessous, par voie détournée, par la transformation des traités de commerce prochainement échus. Un vent de protectionnisme surexcité a passé sur l'Europe, sans cesser de souffler en Amérique. Tous les états se sont mis à augmenter fortement leurs tarifs, afin d'avoir des armes pour traiter les uns contre les autres, et la conséquence inévitable en sera de nouvelles charges pour les populations, une diminution de bien-être pour tous, à quoi il faudra ajouter sans doute la paralysie plus ou moins marquée de beaucoup d'industries, l'abaissement des salaires au moment où il faudrait les augmenter, le chômage ou la misère d'un grand nombre de travailleurs. Ceux-ci se résigneront-ils à mourir de faim sans phrases? N'y aura-t-il ni grèves, ni troubles d'aucune sorte? Quoi qu'il arrive, on peut tenir pour certain que nous allons au-devant d'une période fâcheuse, et que les chemins de fer, partout, en seront profondément atteints, car ils ne sont prospères que de la prospérité générale, dont ils marquent la présence ou l'absence avec une précision presque parfaite.

III

De tout ceci, que faut-il conclure? Que les chemins de fer fédéraux, comme tous les autres, vont certainement au-devant de temps pénibles et de finances qui les mettront à une dure épreuve. La reprise des lignes du Jura-Simplon leur sera-t-elle une force? On peut en douter grandement. Elle le serait très probablement si le tunnel était achevé et les premières difficultés d'organisation surmontées. Mais cet état n'arrivera pas de plu-

sieurs années. Il faudra du temps pour que le tunnel soit viable. Du temps encore pour organiser un service tout à fait rapide. La correction de Frasne-Vallorbes, qui comporte le creusement d'un assez long tunnel et est nécessaire pour de grands rapides, n'est pas même commencée, ni encore autorisée par le gouvernement français. Le Jura-Simplon s'y était cependant pris à temps, et s'il avait été libre, il y a tout lieu de croire que les travaux, commencés, seraient achevés pour le moment de l'ouverture du Simplon. Ne sachant pas prendre une décision un peu prompte, le gouvernement fédéral a laissé à un comité genevois le temps de préconiser une autre solution, le passage de la Faucille, qui est devenu peu à peu un obstacle sérieux, en tout cas un empêchement à une prompte décision. Et, s'il devait l'emporter, l'amélioration du passage du Jura serait forcément retardée de plusieurs années, car les préliminaires sont beaucoup moins avancés et entraîneraient une lutte peut-être aussi violente qu'acharnée, et la construction de la ligne serait longue, puisqu'elle comporte non moins de 41 kilomètres de tunnels, dont le principal de 15 kilomètres.

Ainsi l'absorption du Jura-Simplon peut devenir une faiblesse au lieu d'une force, et aggraver fortement la situation du réseau fédéral, pour peu que l'état économique de la Suisse et de l'Europe se détériore par suite d'événements politiques ou simplement de l'introduction d'un protectionnisme renforcé dans les traités de commerce.

Dans ces conditions, les difficultés du côté de la France, celles qui ont surgi du côté de l'Italie sans être résolues convenablement de part ni d'autre, ne sont-elles pas de nature à faire réfléchir?

IV

Elles le sont d'autant plus qu'elles paraissent indiquer et rendent possible une solution tout ensemble favorable et inattendue. Et combien souvent on a trouvé ainsi de bonnes issues à des embarras inextricables à première et même à seconde vue! La votation populaire du 20 février 1898 oblige les autorités fédérales à racheter successivement les cinq réseaux principaux de la Suisse. Pour trois d'entre eux l'opération a pu s'accomplir sans trop de tiraillements. Les deux autres, qui sont plus particulièrement des lignes internationales, ont fait surgir des difficultés peut-être insurmontables, dans un cas au moins. Sans cela, le rachat se poursuivrait fatalement, parce que le peuple a exprimé, à un moment donné, une volonté qui a peut-être changé, après quelques années de réflexion et d'expérience. Et pourtant une votation populaire ne peut être assimilée à la fameuse loi des Mèdes et des Perses, qui était irrévocable. Il est évident qu'un peuple intelligent ne peut se lier lui-même de cette manière, que l'on doit pouvoir en appeler de César mal informé à César mieux informé, et que cela s'est fait nombre de fois déjà dans notre politique suisse.

Ici, le temps de consulter le peuple manque, car une décision prompte s'impose, et l'expérience des chemins d'état n'a pas été suffisante pour qu'une nouvelle votation fût justifiée. Le cas serait donc excessivement embarrassant si l'Italie ne nous avait offert une issue à la fois naturelle et répondant à toutes les exigences.

Les difficultés peuvent être écartées en différant le rachat du Jura-Simplon, ce qui est possible pour un

peu de temps. La compagnie subsiste encore, et toute son administration. Ses lignes n'ont pas été morcelées, tronçonnées, pour être réparties entre plusieurs arrondissements. Bien plus, par une coïncidence étrange, ses actionnaires n'ont pas même été appelés à se prononcer sur la vente à l'amiable de leur propriété, et comme les actions en mains du gouvernement fédéral ne pourront participer à la décision, il est possible, il est même prévu que la réponse sera négative, ce qui entraînerait une liquidation juridique de la compagnie, avec ses embarras et ses inconvénients de toute nature au nombre desquels il faut certainement compter le mauvais renom qui en résulterait pour le pouvoir fédéral.

Si celui-ci, au contraire, proposait à la compagnie de prolonger provisoirement son existence, de six ans par exemple, jusqu'à l'échéance du rachat du Gothard, pense-t-on que les actionnaires refuseraient, pour peu qu'on leur fît quelques concessions et qu'on les traitât plus équitablement qu'on n'a été disposé à le faire jusqu'ici ? Nous ne le croyons pas; ils seraient probablement contents de l'amélioration de leur situation, et de prendre part à une expérience décisive pour l'avenir et le succès de nos chemins de fer.

Que l'on veuille bien remarquer que cette décision ferait tomber la plupart des obstacles qui ont été élevés sur la route du Simplon. Pour l'Italie, les difficultés s'évanouissent, il n'en reste trace, le traité passé avec le Jura-Simplon ne laissant rien à désirer. Du côté de France, la compagnie sera beaucoup mieux placée que l'état pour aboutir rapidement, car elle peut faire des démarches interdites à un gouvernement. Et l'on rentrerait dans la vérité au sujet de la prétendue subvention de

la confédération, qui n'est pas du tout une subvention, mais un accord entre deux compagnies pour répartir entre elles les frais d'une amélioration considérable dont l'une et l'autre auront le bénéfice, la part du Jura-Simplon consistant à construire à Vallorbes, point de jonction des deux réseaux, une grande gare internationale, nécessaire en tout cas, et à faire sur ses lignes un certain nombre de corrections et d'améliorations qui facilitent le trafic en le rendant plus sûr et plus rapide. Il n'y a pas là l'ombre d'une subvention.

Lorsque la compagnie serait libre de ses mouvements, ne parviendrait-elle pas à hâter l'ouverture du tunnel ? Nous croyons à la vertu de l'intérêt privé, qui concorde ici parfaitement avec l'intérêt public. Et il y a autre chose: la compagnie préparera l'exploitation immédiate du tunnel comme jamais la direction des chemins rachetés ne le pourra. Elle a et peut avoir avec les compagnies de France et d'Italie des rapports tout autres que n'en auraient les fonctionnaires de chemins d'état, rapports plus faciles, plus libres, moins entravés par les règlements, par la nécessité d'en référer à une succession d'instances, appelées chacune à délibérer, alors que de promptes décisions s'imposeraient. Une mise en train pareille nécessite d'ailleurs des sacrifices considérables pour réussir; il faut savoir dépenser, et largement. L'administration fédérale ne le fera point. Il suffit de lire ses rapports pour voir quelle peur elle a du déficit et de l'effet qu'il produirait sur le populaire après les belles perspectives qui lui ont été présentées pour le gagner au rachat. La compagnie le pourra, dès qu'elle aura six ans devant elle pour se récupérer, parce qu'elle n'a pas à se préoccuper de l'opinion publique, très indifférente au sujet de ses

dépenses, ou disposée à y applaudir du moment où tous en profiteront sans aucun risque d'avoir à les payer par des trous dans le trésor de l'état.

Il y aurait sans doute quelques difficultés à surmonter, notamment au sujet des cantons qui ont donné des subventions et qui ont accepté les propositions du conseil fédéral. Mais il est possible de revenir simplement aux premiers accords, ou de trouver quelque combinaison qui les remplacerait avantageusement. En revanche, on écarte du coup tous déboires à propos des subventions italiennes, qui n'ont pas encore été réglées et pourront donner du fil à retordre, comme on le prévoit déjà.

V

Les avantages présentés par cette combinaison sont nombreux et d'une grande importance. Tout d'abord, elle laisse la situation intacte. Elle n'équivaut pas à un recul dans le rachat. Le gouvernement, en présence d'obstacles imprévus et en partie insurmontables, plutôt que d'accepter des conditions onéreuses qui amoindriraient l'entreprise dès le début et en rendraient l'exploitation désagréable ou pis que cela, se donnera le temps d'examiner, d'ouvrir de nouvelles négociations, dans lesquelles il est indispensable qu'il fasse rentrer le Gothard, affaire bien plus ardue encore et bien plus compliquée, pour le règlement de laquelle six années ne seront certainement pas de trop. Entre le Gothard et le Simplon, la connexion est évidente. Le sort de l'un doit être celui de l'autre, et il est extrêmement heureux pour la Suisse que les réclamations de l'Italie l'aient mis en pleine évidence, et donnent, si on le veut bien, le temps d'y parer, ou

d'arriver autrement à une solution vraiment satisfaisante pour tous.

Ce qui sera peut-être plus précieux encore, c'est d'introduire dans le rachat le principe de la responsabilité limitée, qui a été si utile pour la formation des compagnies anonymes, et a permis à celles-ci de mener à bien l'œuvre immense qu'elles ont accomplie pour les chemins de fer et en d'autres domaines. Le rachat s'est effectué, dans de bonnes conditions, pour trois compagnies, le Central, le Nord-Est et l'Union suisse, qui forment ensemble un réseau compact et bien délimité. Il a pour avantage de servir les populations les plus favorables aux chemins d'état, et de comprendre les lignes dont le succès a été le plus marqué jusqu'ici. La présence, à ses côtés, de deux entreprises entre les mains de compagnies lui serait d'un grand prix. Les trois réseaux se contrôleraient en quelque sorte les uns les autres, et leur rivalité même, contenue on peut le croire dans de justes limites, n'aurait assurément que de bons résultats pour eux-mêmes et pour le public.

Eh bien, une période de six années sera suffisante pour que l'on puisse se rendre compte d'une manière claire de la valeur des deux systèmes. Si les chemins d'état se montrent vraiment progressifs, qu'ils apportent de grandes améliorations, tout en donnant des bénéfices assez larges pour payer l'intérêt du capital de rachat et son amortissement, s'ils savent résister aux demandes diverses qui les assailleront de tous les côtés, sans écourter les services ou paralyser le développement naturel du réseau; en résumé, s'ils donnent au pays les mêmes bénéfices que le régime de la liberté, qui nous a valu un si magnifique développement de nos voies ferrées, sans

qu'il en résulte rien de fâcheux pour la vie publique de la Suisse et pour sa politique générale, la cause du rachat sera gagnée.

Sinon, il y aura lieu d'aviser. Pendant six années, on aura le temps de se rendre compte du meilleur régime et des réformes qui devraient y être encore apportées pour le perfectionner. Surtout, cela se fera dans les meilleures conditions possibles, en donnant à la direction du réseau fédéral une sécurité et un courage qu'elle n'aurait pas si elle était chargée de toute la responsabilité financière de l'entreprise, et si, dans les dépenses, elle ne pouvait s'appuyer de l'exemple du Jura-Simplon qui, certainement, saura faire les sacrifices et courir les risques qu'entraînera l'ouverture du tunnel du Simplon, tandis qu'il est très douteux que cela se fasse s'il passe entre les mains de l'état.

VI

Ce qui est frappant, c'est que, dans le rachat, tout semble avoir abouti à la solution qui vient d'être présentée et à la rendre à la fois nécessaire et possible. Les difficultés qui ont surgi pour le raccordement du Simplon du côté de la France, comme celles qui ont tout arrêté du côté de l'Italie. Et ces dernières ont le bon côté d'ouvrir au moins une issue provisoire, qui est précisément celle qu'on devrait désirer, car elle laisse la Suisse libre de faire pendant six ans l'expérience même dont elle a besoin pour ne pas s'engager, peut-être, dans des embarras inextricables qui mettraient son avenir en question. Elles ne condamnent ni n'écartent le rachat, mais elles lui permettent de montrer ce qu'il vaut, tout en limitant les pertes qu'il peut entraîner.

La question du passage des Alpes, du Simplon et du Gothard reste également intacte. Après six ans, on saura exactement comment il convient de la résoudre.

Il semble donc que les événements parlent distinctement. Leur voix sera-t-elle entendue? Les autorités fédérales se résoudront-elles à accepter franchement et immédiatement l'inévitable, ou voudront-elles persister, contre vents et marées, au risque de s'engager dans une de ces impasses dont on ne sait plus comment sortir? La compagnie du Jura-Simplon subsiste, avec son administration. Une fois disloquée, comment la rétablir? Laissera-t-on passer le moment favorable, celui où tout peut se réparer?

Nous connaissons tous un monarque puissant que son âme ardente a souvent entraîné dans des voies dangereuses. Il s'en est toujours tiré sans très grand dommage. Pourquoi? Parce qu'il a su reculer à temps. Une démocratie éclairée comme celle de la Suisse sera-t-elle moins sage?

Deux routes nous sont ouvertes, parfaitement ouvertes, l'une qui est large et facile, l'autre qui a montré déjà ses escarpements. Laquelle sera choisie par le gouvernement fédéral?

ED. TALLICHET.

CHRONIQUE PARISIENNE

Doléances d'un Parisien. — A travers les concerts. — Aimez-vous le *cake-walk?*... — L'œuvre des trente ans de théâtre et le théâtre populaire. — Une académie nouvelle. — Livres.

Il ne s'est point encore trouvé un Edison pour inventer un appareil destiné à graduer l'intensité de la vie parisienne aux différentes époques de l'année. Mais, quand ce ne serait point pratiquement impossible, ce ne serait nullement indispensable, car il suffit d'être enveloppé dans ce tourbillon pour avoir une notion très satisfaisante de son degré d'impétuosité. Il fait rage en ce moment; tout nous arrive à la fois, et si l'on se rend à un concert, à un spectacle, à une conférence, on en rapporte, avec le plaisir qu'on y a éprouvé, le regret d'avoir manqué une dixaine d'attractions tout aussi intéressantes, mais qui ont eu le tort de se présenter à la même heure. Je ne prétends point que le plaisir soit gâté par ces réflexions, mais on éprouve quand même quelque déception à se dire que Mme Jeanne Raunay a chanté du Schumann pendant toute une soirée, que M. Jaurès a tenu un auditoire sous le charme de son éloquence, et qu'on ne les a pas entendus parce qu'on était autre part. Ceux qui n'ont pas vécu à Paris en hiver ne soupçonnent pas ce qu'y devient une pauvre petite semaine de six jours. Il y a trop à prendre pour qu'il n'y ait pas beaucoup à laisser. Les provinciaux nous envient, et pourtant le minimum de plaisirs qui nous est imposé, faute de temps, nous donne par moments l'impression de vivre au fond d'une lointaine province. Comment faire, en dehors de son travail quotidien, pour saisir au vol toutes les nouveautés, pour trouver le loisir, par exemple, en sortant des salles

de la collection Thomy-Thiéry, récemment installée au Louvre, d'aller visiter les autres expositions de peinture, au cercle Volney, à l'Epatant, aux Femmes peintres et sculpteurs, chez Georges Petit, chez Durand-Ruel, et d'aller admirer chez Bing les bibelots japonais de la vente Hayashi, dont la troisième et dernière vacation n'a pas attiré moins de monde que les deux premières ? Comment s'y prendre pour ne pas laisser échapper des auditions de choix que nous offrent, le dimanche ou en semaine, les concerts du Châtelet, du Nouveau-Théâtre, de la Société philharmonique ? Et je ne parle point de ceux qui se donnent à la salle Humbert de Romans et au théâtre Marigny, ni des innombrables récitals !

— Il est des cas pourtant où l'embarras du choix n'existe plus. Le quatuor Joachim est venu se faire entendre à Paris, où il n'était point retourné depuis près de vingt ans. C'est dire que nombre de Parisiens ne le connaissaient point, sinon par l'écho de sa renommée universelle. Le célèbre violoniste a soixante-seize ans. Je ne m'étonne point que ce quatuor passe pour le premier du monde. Impossible de rencontrer plus d'élévation, plus de fidélité respectueuse dans l'exécution des chefs-d'œuvre musicaux, un sentiment plus parfait des nuances. Il règne entre ces quatre artistes comme une entente supérieure qui donne l'illusion d'ouïr un seul instrument ; ils sont bien quatre, pourtant : un premier et un second violons, un alto et un violoncelle, mais il faut le voir pour le croire.

Au concert Lamoureux, M. Chevillard a cédé un dimanche son pupitre à M. Weingartner, le chef d'orchestre allemand. C'est un des plus fidèles parmi les kapellmeisters qui font annuellement le voyage de Paris, depuis qu'il est devenu de mode de leur confier la direction de nos orchestres. Ces changements sont fort appréciés du public. M. Weingartner a dirigé la *Symphonie pastorale* avec une autorité remarquable ; je n'ai jamais entendu une exécution aussi précise, aussi nuancée, aussi saisissante, du morceau descriptif de l'orage. Après tant d'auditions fades, cette symphonie paraissait toute nouvelle. Il a dirigé ensuite une page symphonique de Liszt,

Mazeppa, d'une manière étourdissante; je ne fais point de cette épithète un emploi banal, elle reste au-dessous de mon impression.

Les sifflets provoqués à Lamoureux par les concertos pour piano ont cessé de se faire entendre, par la raison qu'on n'y a plus donné de concertos. Ces derniers, il faut l'avouer, ne sont point populaires. La faute en est à l'esthétique wagnérienne, qui nous est entrée dans le sang et nous a conduits à mépriser la virtuosité et ses délicatesses. Le distingué critique musical du *Temps*, M. Pierre Lalo, invoque contre les siffleurs l'exemple des grands musiciens, qui surent parfois quitter les hauteurs de la symphonie et travailler pour les virtuoses. Mais les siffleurs lui répondront sans doute que les grands musiciens étaient, après tout, des hommes, et, comme tels, sujets à l'erreur.

— Si les concertos sont en baisse, le *cake-walk* fait prime sur le marché parisien. Ne point parler du cake-walk, ce serait vous autoriser à taxer d'imposture un chroniqueur qui a la prétention d'avoir passé l'hiver à Paris. Nous sommes entourés de « périls » de toutes les couleurs : le péril *clérical*, le péril *protestant*, le péril *juif*, le péril de l'*alcool*, le péril *jaune*, le péril « primaire, » — j'en passe sans doute. Mais la rapidité foudroyante avec laquelle cette danse nègre, si contraire à notre tempérament, à notre goût national, s'est emparée de nos scènes et de nos salons, ferait croire que le péril noir a traversé l'Atlantique et étend sa menace sur l'ancien monde.

Le cake-walk a fait son apparition à l'automne. Il a établi son quartier-général au Nouveau-Cirque de la rue Saint-Honoré, pour de là conquérir tout Paris. Point de music-hall qui ne se croie obligé de l'offrir à ses spectateurs. Point de soirée dansante où la maîtresse de maison n'en prépare la surprise à ses invités: il n'y aurait surprise, en réalité, que si la soirée se passait sans cake-walk. Danse est habituellement synonyme de grâce; cette danse-ci est bien la plus disgracieuse qu'on puisse rêver. Penchez-vous en arrière le plus possible; en même temps, levez les jambes alternativement

aussi haut que vous pouvez, tandis que vos bras, levés aussi, laissent pendre les mains inertes: voilà le fameux cake-walk. Son originalité réside dans un problème d'équilibre, dans le contraste offert par une attitude nonchalante jointe à un effort prodigieux. Dans *Florodora*, l'opérette américaine montée par les Bouffes-Parisiens, elle est exécutée par quatre nègres et une grande femme de race blanche. Celle-ci ne parvenait qu'à se rendre hideuse; échevelée et grimaçante, elle se trémoussait comme une ménade septentrionale, une femme ivre ou épileptique des faubourgs de Londres ou de Chicago. Le cake-walk des nègres, par contre, devient presque esthétique par la conviction qu'ils y apportent, par l'adaptation parfaite du geste à l'animal: leur âme obscure y prend visiblement conscience d'elle-même. Il faudrait laisser aux nègres le cake-walk, et l'on s'explique à peine que cette mimique, la plus monotone du monde et la plus laide, ait joui d'une vogue aussi prolongée auprès d'un public d'ordinaire plus friand de variété et de jolies choses. A moins que ce retour à la brute ne réponde à un besoin de détente hygiénique, pour nos civilisations compliquées et surmenées....

— Ce ne sont point les raisons de nous rassurer qui nous manquent. Il est de plus en plus question de créer à Paris un *théâtre populaire*, et l'on s'occupe du choix ou de la construction d'une vaste salle qui serait à la fois l'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie française et l'Odéon, et où le prix modique des places permettrait aux petits bourgeois, aux ouvriers, de se familiariser avec les chefs-d'œuvre dramatiques et lyriques. On a fait remarquer avec raison que nos musées sont ouverts au peuple et que nos théâtres lui sont fermés, puisque l'entrée des musées est gratuite et que les théâtres sont payants et coûtent même fort cher. Rembrandt tant que vous voudrez, et Rubens, et Corot; quant à Racine, Molière, Shakespeare, le rideau ne se lèvera pas. Le fait que l'homme du peuple peut lire ces auteurs ne supprime point la contradiction; elle existe et doit cesser. Il est temps aussi d'attirer vers des spectacles plus relevés la foule qui se rue au café-concert.

Une expérience récente a démontré avec éclat combien un théâtre populaire serait loin de laisser la foule indifférente. M. Adrien Bernheim, inspecteur des théâtres subventionnés, fonda l'an dernier l'œuvre des *trente ans de théâtre*, destinée à venir en aide aux comédiens, machinistes, décorateurs, auteurs, musiciens, ouvreuses, et jusqu'aux critiques dramatiques qui, après trente années de carrière, se trouveraient à bout de ressources pour avoir manqué de prévoyance. Une clientèle aussi étendue exige des fonds considérables. Pour les réunir, M. Bernheim a eu recours à un procédé ingénieux. Puisqu'il s'agissait de théâtre, il a chargé le théâtre de faire la quête. Des représentations populaires ont été organisées en différents quartiers de Paris, dans les salles de banlieue. Les programmes se composaient de pièces empruntées au répertoire classique et les acteurs étaient ceux de notre première scène dramatique, la Comédie-Française; le prix des places variait entre 0 fr. 50, 1 fr. et 2 fr. L'occasion était unique pour les populations de nos faubourgs. Elles l'ont si bien compris qu'elles sont venues en foule. La seconde série des spectacles, celle de l'automne dernier, a été la plus brillante; *Andromaque* de Racine a fait 3063 francs de recettes au théâtre Bataclan, *Tartufe* 2965 au même théâtre. Les deux séries (onze représentations) ont produit la jolie somme de 19232 francs.

J'ai fait comme la plupart des Parisiens; j'ai attendu, pour y assister, que l'une d'elles eût lieu dans mon voisinage. Mais je ne suis point tombé sur la plus intéressante. Le public de la salle Humbert de Romans, où l'on donna les *Jeux de l'amour et du hasard*, de Marivaux, n'était rien moins que populaire. Nous étions dans le quartier de l'Etoile, et il était évident que les gens qui remplissaient cette salle toute neuve et « modern style, » aussi criblée de lumières qu'une gare du Métropolitain, n'avaient guère travaillé pendant la journée, à moins qu'on n'appelle travail deux ou trois heures de bureau occupées à lire un roman, des visites chez la couturière, des parties de tennis ou des leçons d'aquarelle. La plupart des spectateurs étaient visiblement des bourgeois aisés, curieux de voir jouer

les acteurs du Théâtre-Français sur une scène improvisée, dans un décor formé par un simple paravent. Ajoutez que les places, ce jour-là, coûtaient jusqu'à trois francs. Nous voilà loin, direz-vous, du théâtre populaire.

Mais l'exception confirme la règle. Ceux qui ont eu l'heur d'assister aux autres fêtes littéraires ont constaté le grand succès obtenu par les œuvres classiques auprès d'un public tout nouveau, tout neuf pour ainsi dire, point blasé comme les habitués de la maison de Molière. L'œuvre des trente ans de théâtre a donc atteint un double but; les premiers fonds qu'elle a réunis attestent que la cause du théâtre populaire est une cause excellente. Est-elle gagnée pour cela, et le peuple, qui va si volontiers applaudir la comédie et la tragédie, lorsqu'on les lui joue dans des salles d'occasion et de quartier, montrera-t-il le même empressement lorsque le théâtre populaire sera centralisé dans une salle unique? Il serait dommage pourtant que celui-ci dût rester à l'état de rêve.

— Ils se changent parfois en réalités. Le défaut de place m'a fait interrompre ma dernière chronique au moment où j'allais vous entretenir d'un événement récent qui marque le terme d'une longue suite d'efforts. L'Académie française n'est plus seule de son espèce : nous en comptons, depuis le mois de janvier, une de plus, celle dite « des Goncourt. » Les deux frères romanciers, Jules et Edmond de Goncourt, s'étaient en effet promis de consacrer leur fortune, après leur mort, à la fondation d'une société littéraire qui porterait leur nom et s'intitulerait *académie*. Dans le testament d'Edmond, qui survécut à Jules, il était stipulé que cette académie comprendrait dix membres, et que la somme produite par la vente de l'hôtel et des collections serait employée, partie à servir une rente de 6000 francs à chaque sociétaire, partie à décerner chaque année un prix de 5000 francs au « meilleur ouvrage écrit en prose. » Quant aux séances, elles se borneraient à un dîner mensuel et tout intime. Le testateur fit bien, remarquons-le, de désigner en outre sept des futurs académiciens, choisis

parmi les romanciers dont le talent lui agréait : il était bon de ne point jeter en plein océan le navire désert.

Ainsi lancé, ponté, mais encore privé de mâts et de gouvernail, pourvu d'un équipage incomplet, il se balançait au gré des flots en attendant qu'un remorqueur de bon vouloir le ramenât au port. Mais il fut assailli de mille tempêtes. Les héritiers des Goncourt attaquèrent le legs, qui ne fut reconnu valable qu'au bout de trois ans et après une série de procès. L'académie des dix se trouva ensuite aux prises avec le conseil d'état, banc de sable dangereux qui la tint longtemps échouée, puis avec un cétacé de belle taille : la loi sur les associations. Dans une accalmie, elle put se compléter par l'élection de trois nouveaux membres. Un décret, enfin, l'a ramenée à quai, en la reconnaissant d'utilité publique, et elle est repartie un beau matin toutes voiles dehors.

Suivons-la de nos vœux, la belle nef, et que la mer soit clémente à ses passagers ! Mais son départ laisse en proie à mille réflexions ceux que retient la terre. La pensée qui présida à cette fondation est une pensée noble, certes, et féconde ; il n'est que trop vrai que le talent risque de s'étioler si l'écrivain est pauvre, et l'on se plaît à songer que l'un d'eux, quelque jour, sera mis à l'abri du besoin et pourra produire de belles œuvres. Ce système a pourtant un inconvénient ; l'académie Goncourt aura ses candidats, qui écriront pour décrocher, comme on dit, la timbale, ainsi qu'on fait son tableau pour le Salon et que l'on étudie en vue du baccalauréat. On peut craindre aussi les intrigues, la partialité en faveur des amis. Que l'académie se garde de tourner à la boutique ! Ce jour-là, il ne lui resterait plus qu'à se laisser échouer sur un rivage et à se transformer en baraque, comme ces bateaux hors de service où les pêcheurs d'Etretat mettent leurs voiles et leurs filets.

Quels sont maintenant les écrivains qui la composent ? Edmond de Goncourt avait dressé plusieurs listes, souvent renouvelées, comme d'autres font plusieurs testaments. La

dernière comprenait MM. J.-K. Huysmans, Léon Hennique, Gustave Geffroy, Octave Mirbeau, Paul Margueritte, J. et H. Rosny. Ces sept s'adjoignirent par élection MM. Lucien Descaves, Elémir Bourges et Léon Daudet. Les dix pensions de 6000 francs ne seront point dès maintenant servies aux titulaires, car le produit de la vente du « grenier » et des collections des Goncourt n'a pas été celui qu'on espérait ; on attendra que le capital se soit un peu arrondi, et l'on n'en distraira pour le moment que la somme nécessaire à l'attribution du prix annuel.

— Les livres russes continuent à affluer. Nous ne connaissions jusqu'à présent M. D. Merejkowsky que par son roman historique sur la Renaissance italienne. On nous offre aujourd'hui la traduction d'un volume de critique du même auteur, qui choisit pour objet de son étude les deux plus grandes figures littéraires du roman russe : *Tolstoï et Dostoïewsky* (in-12, Perrin ; trad. Prozor et Persky). Je ne puis mieux faire, pour être complet dans les limites de l'espace qui m'est imposé, que de transcrire la table même des matières. Livre Ier : *Tolstoï ; la jeunesse, la vie heureuse, la pensée de la mort, la conversion, les amitiés. Dostoïewsky : la vie, l'homme de lettres. Le christianisme de Tolstoï et de Dostoïewsky.* Livre II : *Tolstoï peintre de l'être animal. L'histoire et la nature dans l'œuvre de Tolstoï. La psychologie de Tolstoï. La bête-dieu dans l'œuvre de Tolstoï. Les personnages de Dostoïewsky. L'âme dans l'œuvre de Dostoïewsky.*

L'auteur étreint l'un après l'autre chacun de ces sujets, s'y attache et les dissèque avec une précision et une puissance d'analyse remarquables. Il nous apprend beaucoup de nouveau et donne à ce que nous savions déjà une signification nouvelle. C'est une entreprise hardie que l'étude psychologique d'écrivains qui furent eux-mêmes de si merveilleux psychologues.

— *Les samedis littéraires*, par J.-Ernest-Charles (in-12, Perrin). J'ai signalé ici le précédent volume de critique de

l'auteur[1]. Lorsqu'il parut, la presse n'eut qu'un cri : « Enfin, voici un livre dont l'auteur dit ce qu'il pense ! » De tous les éloges qu'on puisse faire, il n'en est point qui vaille celui-là pour un écrivain. Le nouveau livre de M. J. Ernest-Charles le mérite autant que le premier. Peut-être y trouve-t-on moins de mouvement, de spontanéité, d'imprévu, mais il est plus mûr et plus fort. Ce recueil d'articles de la *Revue Bleue* nous fait assister au mouvement littéraire. Il est plein d'aperçus nouveaux et d'idées originales qui passent et qu'on voudrait retenir, mais qui sont aussitôt remplacées par d'autres. La préface est à lire.

— Chez Plon, un nouveau roman de Champol : *La rivale* (in-12). Ces romans de Champol se ressemblent tous comme des frères, mais ils ont je ne sais quoi qui fait qu'on les lit toujours jusqu'au bout.

CHRONIQUE ITALIENNE

Le *David* de Michel-Ange. — L'université italienne de Trieste. — Leopoldo Fregoli. — Le *Bollettino dell'emigrazione* et la *Miscellanea d'arte*.

Faire, défaire, refaire. On a dit que ces trois mots pourraient servir de devise à l'humanité. C'est, en effet, si l'on en croit les sages, la dure loi du progrès. Tous nos gestes exigent un correctif, et jamais nous ne secouerons cet instinctif besoin de recommencer qui nous empêche de savoir si vraiment notre marche en avant est autre chose qu'une illusion de notre esprit amusé, inquiet et rebelle. Aussi, pour un observateur impartial et courageux, l'histoire n'est, à vrai dire, qu'une interminable et magnifique odyssée d'hésitations, de troubles et de doutes. Les mêmes problèmes reparaissent tout le long de la vie, et la

[1] *La littérature française d'aujourd'hui* (in-12).

meilleure des solutions nous semble détestable au lendemain du jour où nous l'avons admirée. Un de ces problèmes jamais résolus est celui de savoir si l'art créé pour la rue doit y rester, ou si, pour sauver un chef-d'œuvre d'une mort lente, il convient de l'arracher au lieu pour lequel il a été conçu et de le cloîtrer dans un musée dont les vitrines, en dépit des paradoxes des archéologues, ne sont que des cercueils. Le Cercle artistique de Florence a proposé de faire exécuter une copie en marbre blanc du *David* de Michel-Ange, dont l'original a été, en 1873, transporté à l'Académie des beaux-arts, où il occupe une rotonde aménagée pour lui. Cette copie fidèle devrait être placée devant l'hôtel de ville, à gauche de la porte d'entrée, à côté du groupe d'*Hercule et Cacus* de Bandinelli qui, durant des siècles, lui servit de pendant et qui, désormais, profile seul sa gigantesque silhouette sur les murs austères du Palazzo Vecchio. Le cercle artistique se propose de remettre, au moins, l'image du *David* à la place que Michel-Ange lui-même avait choisie pour son œuvre. Le conseil municipal de Florence a consulté les archéologues, les architectes et les amis des monuments, pour savoir s'il serait utile d'accorder au Circolo artistico l'autorisation demandée. La discussion suscitée par cette proposition s'est étendue à l'Italie entière ; tout le monde s'en est mêlé, et les journaux d'art ont prié plusieurs hommes compétents de donner au public les raisons qui les ont déterminés à répondre, favorablement ou négativement, à la question qui leur a été posée. Il faut qu'ici je vous rappelle en quelques mots la genèse et l'histoire de ce célèbre *David*, que les contemporains de Michel-Ange appréciaient par-dessus tout, car ils tenaient compte des difficultés vaincues par le maître, obstacles dont les artistes seuls ont gardé mémoire.

En 1464, le sculpteur Agostino d'Antonio di Duccio, dont la hardiesse supérait le savoir, essaya de tailler un énorme bloc de marbre que le conseil de fabrique du dôme de Florence lui avait procuré. En 1466, Agostino renonça à son entreprise, et le bloc qu'il avait gâché fut conservé dans les

magasins de la fabrique. Longtemps après, en 1501, on proposa à Michel-Ange de tirer parti de ce marbre, et l'artiste accepta. Il construisit, dans les magasins mêmes de l'*opera del Duomo*, un baraquement en planches et se mit au travail. Deux ans plus tard le *David* était achevé, et cette statue gigantesque excitait l'enthousiasme de tous les artistes illustres qui séjournaient alors à Florence. Par endroits le marbre manqua à Buonarroti, et c'est ainsi que dans le dos de la statue on distingue encore les traces du ciseau d'Agostino. En 1504, lorsqu'il s'agit de choisir le lieu où devait s'élever ce *David*, dont les proportions colossales exigeaient l'air libre, les hommes de goût furent appelés pour donner leur avis, et plusieurs désignèrent la *Loggia dei Lanzi*. Cependant Giuliano di San Gallo, Leonardo da Vinci, Botticelli et les autres grands artistes de l'époque ajoutèrent, après avoir émis leur opinion, que d'ailleurs Michel-Ange saurait indiquer lui-même l'emplacement convenable, car en cette affaire il devait avoir le dernier mot. Michel-Ange demanda que sa statue fût placée devant le Palais-Vieux, parce que ce fond sombre mettrait en valeur le modelé de son œuvre, et qu'en même temps la proximité du mur masquerait aux yeux les imperfections du dos de son colosse. La translation de cette statue fut laborieuse. Il fallut tout d'abord transporter dans la *Loggia dei Lanzi* la *Judith* de Donatello, qui occupait la place destinée au *David*. Nous possédons un document contemporain sur la promenade du géant à travers les rues de Florence. Ce document est instructif. Il nous renseigne à la fois sur la badauderie et sur le vandalisme des Italiens de la Renaissance, et bouleverse un peu les idées admises. La curiosité, comme la brutalité, est éternelle, et les gamins du seizième siècle n'étaient ni pires ni meilleurs que les gavroches d'aujourd'hui.

Le 14 mai 1504, dit l'auteur du document mentionné ci-dessus, on a fait sortir de la fabrique le géant de marbre, en démolissant le mur qui s'élevait au-dessus de la porte. C'était vers le soir, et la nuit suivante on jeta des pierres au

David pour le détériorer, si bien qu'il fallut faire bonne garde autour de la statue. Elle avançait très lentement, liée droite et suspendue, de façon à balancer librement sans heurter le sol. Il ne fallut pas moins de quatre jours pour la transporter sur la place. Le 18, à midi, le géant arriva à l'endroit voulu ; plus de quarante hommes avaient dû prêter main forte au Pollaiuolo et à Michel-Ange, qui dirigeaient le transport. Le 8 juin seulement le *David* fut hissé sur son socle.

Pietro di Marco Parenti, dans ses *Histoires florentines*, raconte, lui aussi, que la statue dut être gardée la nuit, ce qui n'empêcha pas les méchants et les envieux de surprendre un soir les gardiens et de lapider le marbre dans l'intention de l'abîmer.

L'œuvre de Michel-Ange resta devant le Palais-Vieux pendant plus de trois siècles. En 1852, on remarqua que le marbre avait été entamé par la pluie et les intempéries et que le poids de cette masse avait déterminé des fentes dans les jambes et dans le petit tronc d'arbre sur lesquels porte tout l'effort. Nouvellement examinée par une commission d'artistes et de savants, en 1866, la statue fut trouvée dans de mauvaises conditions de stabilité. Les maux constatés en 1852 s'étaient aggravés, on décida alors d'interner le *David* dans un musée, ce qui fut fait en 1873.

Pour consoler les Floréntins, qui regrettaient leur géant, on en fit exécuter un moulage, grâce auquel on put couler en bronze la statue, qui orne maintenant une de nos plus belles promenades publiques. Ce bronze défigure l'œuvre de Michel-Ange en la rapetissant et lui prend beaucoup de sa beauté, dont le caractère essentiel est la force et la grandeur. Le *David* en bronze ne compte pas, et voilà pourquoi le Cercle artistique voudrait faire exécuter en marbre une autre copie de cette figure de Michel-Ange.

La portée de la discussion née de ce projet est considérable. Pour nos cités médiévales, c'est presque une question vitale. Il convient de conserver le plus possible à nos villes leur

expression propre, leur beauté individuelle. Si nous enlevons, l'une après l'autre, les statues originales qui ornent nos rues, pour les remplacer par des faux, si fidèles qu'ils soient, nous touchons à l'âme du passé. Ceux qui veulent tout entasser dans nos musées n'ont remporté que trop de victoires dernièrement pour que les honnêtes gens qui s'efforcent de conserver à la rue ses joyaux ne protestent pas énergiquement contre de nouveaux attentats. Aussi, presque tous les esthètes ont repoussé la proposition du Circolo artistico. Les savants, au contraire, comme ceux qui n'ont songé qu'à l'effet décoratif, sont favorables à cette idée. Il nous semble que la raison historique exigerait autre chose. On devrait avoir le courage de reconnaître que le *David* de Michel-Ange ne peut être vraiment beau que là où l'artiste lui-même a voulu le mettre. C'est une statue de plein air qui veut au-dessus d'elle le ciel ouvert, et qui étouffe dans la rotonde mesquine où elle est enfermée aujourd'hui. Cette œuvre gigantesque n'est pas d'une beauté précieuse, elle n'est pas un des grands chefs-d'œuvre du noble sculpteur. Aussi, nous sommes quelques-uns à croire qu'il n'y a qu'une réponse à faire au conseil municipal: l'original ou rien. Il est évident qu'il faudrait soutenir la statue, l'armer, l'appuyer, prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter la perte totale de ce marbre. D'ailleurs, il est certain que nos architectes sauraient trouver le moyen de rendre l'air et la vie à la vieille statue qui durant des siècles a écouté Florence s'agiter à ses pieds. On verrait des supports de cuivre, des griffes ou des barres d'appui. Qu'importe, puisque ces mesures seraient dictées par la prudence! Mais au moins nous aurions sous les yeux l'œuvre de Michel-Ange.

Ce qui est réellement inadmissible, pour ceux qui croient à l'âme des pierres, c'est que l'admirable place de la Seigneurie, si riche en choses belles, soit dominée par un géant né d'hier, et la présence de cette copie serait à nos yeux comme une offense à la mémoire des vieux maîtres dont le génie a embelli la ville.

— Les Italiens d'Autriche s'efforcent depuis longtemps d'obtenir du gouvernement impérial une université italienne que l'on voudrait voir fonder à Trieste. Le nombre des Autrichiens de langue italienne est assez considérable pour qu'aux termes de la constitution de l'empire cette satisfaction puisse leur être accordée. Mais le gouvernement impérial recule devant les considérations des pangermanistes, qui exagèrent à plaisir les dangers de l'irrédentisme. Il est évident que la population du Trentin, de Trieste, et d'une partie de la Dalmatie, a des sentiments fraternels pour l'Italie. Que d'autre part cette sympathie éveille en nous une vive sollicitude pour ces hommes qui défendent l'italien contre l'invasion de la langue allemande, rien n'est plus naturel. Mais cet amour réciproque, sans être tout à fait platonique, n'entraîne cependant pas d'action politique directe, et les sympathies italiennes pour les provinces latines de l'Autriche ne se manifestent pratiquement qne par la création de quelques écoles et par des subventions accordées à quelques journaux. Ces encouragements donnés à l'élément italien sont, pour la plupart, l'œuvre de la *Dante Alighieri*, une société privée à laquelle s'intéressent des Italiens de toutes les opinions et de toutes les classes. L'année passée, les rixes sanglantes qui éclatèrent à Innsbruck, entre étudiants italiens et étudiants allemands, soulevèrent de nouveau la question de la création d'une université italienne à Trieste. Tout récemment, la *Nuova Antologia* a interrogé à ce sujet le plus illustre linguiste contemporain, le sénateur Graziadio Ascoli. Le professeur Ascoli est né à Goritz, le 16 juillet 1829, il a suivi de près les luttes des Italiens d'Autriche; adopté par l'Italie, il lui a voué toute son activité scientifique. Nous lui devons une série d'admirables études linguistiques et la création de l'*Archivio glottologico italiano*, où sous sa haute direction les savants italiens s'occupent de l'histoire et de la vie de nos dialectes nationaux. La lettre ouverte que M. Ascoli a adressée au directeur de notre plus grande revue, et qui a paru le 1er février, a été

lue avec beaucoup d'attention, tant à cause du sujet qu'elle traite que pour la compétence de l'homme qui l'a écrite. Les patriotes, les rêveurs, les idéalistes, et aussi les nationalistes, ont été déçus par la lecture de ces pages impartiales, si dépourvues d'étiquette patriotique, si froidement objectives, et naturellement la majorité de nos journaux et toutes les feuilles italiennes de Trieste ont respectueusement fait comprendre à M. Ascoli qu'il n'y entendait rien. Les idées que le professeur de l'académie de Milan expose avec calme, et même, quoi qu'on en dise, avec beaucoup de finesse psychologique, sont simples. Il reconnaît toute la valeur qu'aurait pour la propagation de notre langue la création d'une université italienne à Trieste. Et il part d'un principe fondamental, que tous les philologues admettent aujourd'hui, à savoir que c'est la langue qui fait la nationalité. M. Ascoli déplore que l'irrédentisme d'autrefois et les traditions qu'il a créées, et qui lui survivent, autorisent l'Autriche à rester sourde aux prières de ses sujets italiens. Peut-être l'université de Trieste serait-elle déjà fondée si les Italiens d'Italie et les Italiens d'Autriche avaient d'un commun accord aboli le mystère dont ils entourent leurs mutuelles sympathies et si la propagande italienne dans les provinces autrichiennes ne s'accompagnait pas d'allures conspiratrices et ténébreuses. M. Ascoli estime que ces gestes sentimentaux ont fait leur temps et qu'il faut renoncer aux rêveries des Imbrianistes pour s'occuper uniquement de la langue italienne. La création d'une université italienne à Trieste ouvrirait à notre culture un champ d'action bien plus vaste et bien plus fécond que celui que labourent péniblement les délégués des sociétés patriotiques dont les menées ne peuvent que déplaire à l'Autriche.

— Leopoldo Fregoli, qui depuis quatre ans n'était pas revenu dans son pays, fait maintenant une tournée dans nos grandes villes. Partout on le reçoit avec enthousiasme, parce qu'il est ce que nous appelons un *simpaticone*. Cet homme a inventé un genre de spectacle nouveau: il joue des pièces où

figurent huit, dix et douze personnages, dont il interprète tous les rôles. Son art fut baptisé par lui du nom de *transformisme*. Fregoli a fait école, les *transformistes* ont surgi un peu partout, mais tous l'imitent et lui seul conserve une originalité singulière. Leopoldo représente des hommes, des femmes, des enfants ; il chante, il danse, il déclame, récite et raconte, et toujours il sait exciter le rire des spectateurs. Il n'est jamais bas, ni grossier, il n'est pas davantage sublime, mais son observation précise et son geste mesuré font de lui un délicieux ironiste. Le canevas de ses pièces est forcément enfantin, mais ses domestiques sont *le domestique*, ses généraux sont *le général*, et ses amoureuses sont *l'amoureuse*. Fregoli crée des types ; il ne prononcerait pas un mot qu'on le comprendrait sans peine, car il possède l'art italien par excellence : la mimique, qui de tout temps a valu à nos comédiens une place à part dans l'histoire du théâtre. Quelques critiques se sont demandé, en assistant aux premières représentations de Fregoli, si ce bouffon de génie méritait d'être appelé un artiste. Je crois que personne n'hésite plus maintenant à reconnaître qu'il est vraiment grand dans son petit genre, parce qu'il a trouvé quelque chose de tout à fait nouveau et qu'il a su s'attirer la sympathie des publics les plus divers. Ce n'est pas un maigre mérite que d'amuser tout le monde, en chassant le rire grivois, auquel tant d'acteurs sacrifient, pour faire place à l'éclat de rire simple et spontané.

— J'aurais voulu vous parler encore de deux nouvelles publications périodiques qui sont appelées à rendre de grands services aux Italiens ; ce sera pour la prochaine fois, car je dois aujourd'hui me contenter de vous en donner les titres : le *Bollettino dell'emigrazione*, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, mérite de retenir notre attention, et la *Miscellanea d'arte*, dirigée par I.-B. Supino et éditée par la maison Alinari de Florence, comblera certainement une lacune, si elle tient les promesses que renferment ses deux premiers numéros.

CHRONIQUE ALLEMANDE

Jésuites et tarifs. — Un imprudent évêque. — Les agrariens insatiables. — Rodolphe Delbrück. — Le ministre Nokk. — *Weltall und Menschheit.* — Sybel rectifié. — Mes adieux.

La grande bataille des tarifs est loin d'être terminée. Elle reprendra, doublement ardente, quand viendront les traités de commerce. Et, en attendant, elle traîne en incidents assez significatifs.

D'abord, l'abandon des dispositions légales, qui, depuis 1873, proscrivaient les jésuites. A plusieurs reprises une majorité s'était formée au Reichstag pour réclamer l'abrogation de ces articles de loi. Le Bundesrath n'en avait tenu aucun compte. Maintenant, le comte de Bülow a annoncé qu'il cède, partiellement tout au moins : les jésuites seront désormais tolérés individuellement dans l'empire ; ils ne seront prohibés que collectivement, en tant que congrégation. Comme ils pourront agir dans l'école et dans l'église, c'est, en pratique, exactement la même chose que si les articles de loi qui les frappent avaient été abrogés. Entre nous, je crois bien qu'ils font déjà en Allemagne tout ce qu'ils veulent et qu'ils n'auront pas besoin de rentrer pour être là. Mais le succès moral qu'ils remportent, accentué par la longue résistance des gouvernements confédérés aux vœux du Reichstag, n'est point à dédaigner.

Or, ils le doivent avant tout à l'attitude du centre dans le débat sur les tarifs. Habilement, les catholiques ont d'abord fait cause commune avec les agrariens extrêmes et infligé au chancelier une série d'échecs. M. de Bülow a négocié avec eux. Ils lui ont promis leur concours moyennant la tolérance à accorder aux jésuites. Et quand cette concession leur a été garantie, ils ont trouvé que les droits sur le blé et le bétail proposés par le Bundesrath étaient très suffisants, puis ils ont

mis en œuvre et fait aboutir la fameuse proposition de M. de Kardorff.

C'est un des traits les plus caractéristiques de la situation intérieure actuelle de l'Allemagne, ce rôle de plus en plus dominant que le parti catholique joue au Reichstag. Les autres groupes représentent moins des principes que des intérêts matériels de classe : les conservateurs sont les mandataires de la propriété agricole ; les nationaux-libéraux, de la grande industrie ; les libéraux, du négoce et des classes lettrées des villes ; les socialistes, du prolétariat ouvrier. Aucun d'eux n'a la majorité. Il appartient de les départager à un groupe que la passion confessionnelle et les intérêts de l'église romaine maintiennent seuls compact. Ainsi, dans la patrie de Luther, les événements ont marché de telle sorte que le gouvernement ne peut rien obtenir de la représentation nationale sans l'approbation du parti clérical ! Et cet assentiment, les catholiques ne le donnent jamais gratuit et savent se le faire payer.

— Jusqu'ici ils ont été très adroits. Cesseraient-ils de l'être ? Se feraient-ils de leur force et de la complaisance des pouvoirs publics une idée exagérée ? On peut se le demander à l'ouïe de ce qui vient de se passer à Trèves. L'évêque de cette ville, Mgr Korum, a fait lire le dimanche 15 février dans toutes les églises un mandement extraordinaire : il y menace des peines d'ordre spirituel à sa disposition les parents qui continueraient à envoyer leurs enfants dans les écoles de l'état, au préjudice des écoles catholiques. L'enseignement neutre en matière confessionnelle est dénoncé comme impie. C'est un péché de ne pas confier aux bons frères l'éducation de ses enfants !

Cette manifestation épiscopale a fait grand tapage. On en discutera au Landtag de Prusse. Les nationaux-libéraux, qui sont dans le pays rhénan les grands adversaires du centre, protestent comme il convient. Et le gouvernement va être fort embarrassé. Il existe dans le code pénal un article qui réprime les abus de la chaire et pourrait trouver son application. Mais les catholiques ne le pardonneraient pas et, plus que jamais,

soit à la diète prussienne, soit au parlement d'empire, on ne saurait se passer d'eux.

— Cela d'autant moins que les agrariens ne sont pas réconciliés. On s'en est bien aperçu par la grande réunion du Bauernbund, tenue l'autre jour au cirque Busch, à Berlin. Huit mille personnes y assistaient, et le débat a surtout roulé sur l'attitude des députés conservateurs dans le vote relatif à la proposition de Kardorff. Vous vous rappelez que les deux tiers d'entre eux ont fini par accepter, — avec quelques amendements sans grande portée, — les chiffres du gouvernement, tandis qu'une poignée d'extrêmes disaient non, comme les libre-échangistes. Toutes les sympathies de la réunion ont été pour ceux-là, notamment pour le Dr Hahn, le baron de Wangenheim et M. de Reventlow. M. de Kröcher, président de la chambre des représentants, l'un des hommes les plus diserts et les plus adroits du parti junker, avait quitté son poste à la diète pour venir endoctriner et si possible amadouer l'ire des agriculteurs. Il en a été pour ses frais d'éloquence et n'a trouvé aucun écho. La ligue estime qu'elle a été trahie. Il ne valait pas la peine de consentir des concessions aussi énormes pour aboutir à ce résultat. M. de Bülow doit en être aujourd'hui très convaincu. Il va retrouver les agrariens intraitables quand il présentera au Reichstag ses traités de commerce.

— Rodolphe Delbrück vient de mourir, après avoir suivi de sa retraite les luttes nouvelles qui se sont terminées par la défaite des principes de liberté commerciale auxquels il avait sacrifié jadis sa haute position officielle. Il avait quatre-vingt-cinq ans. C'était le dernier des collaborateurs importants de Bismarck à la grande époque.

Son père avait été de 1800 à 1809 le précepteur des deux jeunes princes royaux, le futur Frédéric-Guillaume IV et le futur Guillaume II. Il le perdit très jeune, mais n'en fit pas moins une rapide carrière administrative. C'était le type du fonctionnaire prussien laborieux, appliqué et persévérant, et son activité incessante fut, dès ses débuts, de créer le Zollve-

rein allemand et d'abaisser les barrières de douanes soit dans l'intérieur de l'Allemagne soit entre l'Allemagne et l'étranger. C'est lui qui, en 1851 déjà, négociait avec succès la création d'une union douanière entre la Prusse, le Hanovre, l'Oldenbourg et la principauté de Schauenbourg-Lippe. Et c'est lui qui, en 1862, peu après l'avènement de Bismarck, conclut avec l'empire français le traité par lequel celui-ci accordait au Zollverein allemand le traitement fait à la Grande-Bretagne et à la Belgique. Il négocia peu après des traités directs avec ces deux derniers états, et, en 1865, avec le jeune royaume d'Italie.

L'année 1867 apporta à Delbrück le poste de président de la chancellerie fédérale récemment créée. Comme tel il était, dans toutes les questions de politique intérieure, le représentant de Bismarck, qui l'appelait lui-même « sa main droite. » En 1870, quand le chancelier de fer suivit les armées allemandes, il fut la plus haute personnalité gouvernementale restée au poste. Il s'en fut à Stuttgart et à Munich négocier l'entrée du Wurtemberg et de la Bavière dans l'empire restauré, et, quand celui-ci eut été proclamé solennellement à Versailles, ce fut lui qui vint lire au Reichstag le mémorable traité par lequel les princes confédérés mettaient la couronne impériale sur la tête du roi de Prusse. Simple, sec, il sortit de sa poche cet acte mémorable et le lut du même ton qu'il aurait fait d'un rapport quelconque. Il y avait un contraste frappant entre la solennité de cet acte historique et le sans-gêne avec lequel le ministre l'accomplissait. On en fut frappé, et Frédéric III l'a noté avec déplaisir dans son journal. Ce n'est pas que Delbrück méconnût la portée d'un événement qu'il avait contribué à préparer depuis des années. Mais il était ainsi fait : incapable de tout pathos, de toute emphase et de toute pose ; il ne pouvait pas se refondre.

Le président de la chancellerie fédérale devint président de la chancellerie impériale. Camphausen et Falk étaient, avec lui, les principaux collaborateurs du chancelier. A cette époque lointaine, le gouvernement préparait le Kulturkampf, préconi-

sait les impôts directs et le libre échange. Delbrück dirigeait la politique économique, et Bismarck, plein de confiance en lui, absorbé d'ailleurs par d'autres soucis, laissait faire. Puis, les grandes tâches faisant défaut, le chancelier de fer y voua son attention et devint peu à peu favorable aux taxes de consommation, aux monopoles d'état et au protectionnisme. Delbrück avait remarqué avec chagrin que son chef avait moins souvent recours à lui. Un jour pourtant, — c'était en 1876, — le chancelier le fit appeler. Il était de très bonne humeur. Delbrück, devenu très réservé par l'expérience des temps derniers, s'enhardit, après avoir répondu aux questions qui lui étaient posées, jusqu'à dire que le projet alors discuté sur les chemins de fer d'empire soulevait dans son esprit de grosses objections. Le prince le regarda avec un sourire narquois. « Oh ! oh ! dit-il, je me figure sans peine. Mais vous pouvez vous tranquilliser complètement, car cette affaire ne vous regarde pas du tout. » Delbrück rentra à la maison, dîna de grand appétit avec sa femme et lui dit : « Ma chère enfant, nous allons sortir pour chercher une maison. — Pourquoi ? dit Mme Delbrück étonnée, nous avons notre appartement ici, à la chancellerie. — C'est justement celui-là que je veux quitter. » Le lendemain, une habitation particulière était louée et le président de la chancellerie portait à l'empereur une démission basée sur des motifs de santé. Tout cela, il l'avait fait avec sa promptitude et sa ponctualité accoutumées. Personne ne s'attendait à sa retraite, qui fut un vrai coup de théâtre. Il eut pour successeur M. Hofmann, représentant du grand-duché de Hesse à la cour de Prusse, que devait remplacer plus tard M. de Bœtticher.

En 1878, Delbrück fut, avec l'appui des libéraux, élu député de Iéna au Reichstag. Il n'appartint à aucun groupe, mais prit à plusieurs reprises la parole pour combattre la politique douanière et fiscale du gouvernement. Ce n'était pas un spectacle banal que de voir Bismarck aux prises avec son ex-« main droite. » Il lui voulait du reste mal de mort de cette opposition, bien qu'il lui répondît le plus souvent avec politesse, ce qu'un bien petit nombre de ses contradicteurs ont

obtenu de lui. Au bout d'une législature, Delbrück, convaincu de la vanité de ses efforts, renonçait au mandat de député.

Depuis lors, il vivait dans la retraite. On n'a pas dit que la disgrâce de Bismarck lui ait été particulièrement douloureuse. Il s'occupait encore de diverses sociétés d'utilité publique et paraissait assez souvent soit aux fêtes de la cour, soit aux soirées parlementaires. On n'avait pas oublié qu'il vivait encore et, en 1896, lors du vingt-cinquième anniversaire de l'empire, Guillaume II l'anoblit et lui envoya l'Aigle noire. L'année suivante, comme il accomplissait ses quatre-vingts ans, on couvrit le vieil homme d'état d'adresses et de télégrammes. On tenait à lui comme à une relique: il était le dernier de la grande époque. Il avait du reste conservé ses facultés intactes, suivait avec intérêt les affaires publiques, trouvait qu'à bien des égards on faisait fausse route et le disait parfois dans l'intimité....

— Le mois de février a vu également disparaître M. Nokk, qui, devenu en 1881 ministre de l'instruction publique, de la justice et des cultes du grand-duché de Bade, avait, en 1893, remplacé M. Turban comme président du conseil et ne prit sa retraite qu'en juin 1901. Ce fut un des rares hommes d'état nettement libéraux de l'Allemagne contemporaine. Les universités de Fribourg en Brisgau et d'Heidelberg, comme le Technikum de Karlsruhe doivent à sa sollicitude leur développement des dernières années et l'esprit de libre recherche scientifique qui s'y est conservé mieux peut-être qu'ailleurs. M. Nokk était un orateur assez lourd; mais, quand il s'agissait de l'instruction supérieure, son œil brillait, sa parole courait rapide et colorée, les députés badois ne le reconnaissaient plus. Il tenait tête aux cléricaux et combattit tant qu'il le put leurs efforts, aujourd'hui couronnés de succès, pour la restauration des couvents. Quand il se retira, le grand-duc lui écrivit: « Les heures où vous m'avez exposé vos vues et présenté des rapports appartiennent aux plus beaux souvenirs de mon activité publique.... » C'était en effet un homme aimable, un humaniste spirituel et un administrateur versé dans toutes les

sciences morales et politiques. Le grand-duché de Bade lui doit de n'avoir pas perdu tout droit à la réputation d'état modèle qu'il eut longtemps en Allemagne.

— *Weltall und Menschheit*, la superbe publication illustrée que je vous ai signalée déjà, paraît un des gros succès de librairie du temps. Il y a pour les trente premiers fascicules déjà parus plus de cinquante mille souscripteurs. Par sa haute valeur scientifique, cette histoire de l'humanité domptant et captant peu à peu les forces naturelles méritait d'être distinguée entre tant d'autres.

— J'aurais voulu vous parler avec quelques détails d'un ouvrage historique important: *L'empereur Guillaume et le fondateur de l'empire*, par le Dr Ottokar Lorenz, professeur à l'université de Iéna.

Il vise à compléter Sybel et à le rectifier sur certains points. Ce n'est point là une tâche inutile. Sybel s'en est trop laissé imposer par Bismarck et n'a pas toujours fait preuve de sens critique vis-à-vis des récits du grand homme. De plus, comme Guillaume II lui a interdit l'entrée des archives, il existe des sources importantes auxquelles il n'a pu puiser. Et, sur les origines de la guerre de 1870, il n'a pas connu le témoignage capital du roi Carol de Roumanie. Lorenz est à consulter sur ce point. Il nous renseigne également, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, sur les divergences capitales et persistantes de Bismarck et de Moltke pendant la guerre de 1870. Ainsi, nous apprenons que Bismarck était disposé à renoncer, lors des négociations de paix, à la Lorraine française et à se contenter de l'Alsace. Moltke, au contraire, tenait à Metz. Néanmoins, on aurait probablement cédé, si les négociateurs français n'avaient pas faibli trop tôt et accepté cette condition. On était prêt, semble-t-il, à leur proposer comme terrain transactionnel de faire entrer le Luxembourg dans l'empire et de ne toucher ni au département de la Meurthe, ni à celui de la Moselle. Si Thiers et Jules Favre vivaient encore, ces indications de M. Lorenz leur seraient singulièrement dures. Je ne puis que les signaler.

— Me voici au bout de cette chronique et aussi au bout de mon activité de chroniqueur de la *Bibliothèque Universelle*. Le directeur de cette revue m'avait chargé provisoirement de parler ici des choses allemandes. Rien ne dure comme le provisoire. M'étant engagé pour quelques mois, j'ai fait ce travail pendant plusieurs années. Je vais être remplacé et suis certain que les lecteurs ne pourront qu'y gagner. Ce n'est cependant point sans mélancolie que je me sépare des amis connus et inconnus qui voulaient bien suivre mes chroniques.

CHRONIQUE ANGLAISE

Beau temps. — Fleurs d'hiver. — Un village artistique. — Les chemins de fer de la Rhodésia. — Encore Minos et le thé.

Notre climat de Londres, en hiver, est ordinairement si détestable qu'on est tout aise de pouvoir en dire une fois du bien. Si les brouillards ont commencé plus tôt que de coutume cet automne, ils ne nous ont pas tenu rigueur. Depuis le commencement de l'année il n'en a plus été question. En effet, l'air a été généralement pur, pour une grande ville, même pendant les périodes de froid, qui d'habitude sont nébuleuses. La première moitié de février a été remarquablement ensoleillée et chaude, et nous n'avons pas eu trop de pluie, bien qu'il en soit tombé des torrents en Ecosse et que l'Irlande, nous dit-on, en ait été abreuvée.

— Hier, en revenant à la campagne, je me demandais si ce beau temps n'avait pas fait éclore beaucoup de fleurs. En trouverais-je une douzaine d'espèces en plein air? Non, me dis-je, pas plus de dix. Et, quittant le train à une station rurale, je ne marchais pas depuis dix minutes que j'avais compté, dans les petits jardins rencontrés sur ma route, onze variétés de plantes en fleur! Au prochain village, ce nombre

s'était encore augmenté, et à la fin de ma promenade, il s'élevait à vingt. Aujourd'hui, j'en ai vu six nouvelles dans un jardin. Plusieurs étaient évidemment fort en avance, mais d'autres, par contre, que je m'attendais à trouver, brillaient par leur absence. Assurément, on peut voir en Angleterre des plantes en fleur pendant tout l'hiver, mais vingt-six espèces au milieu de février, c'est plutôt rare.

— Tout en me promenant, je suis arrivé devant une poterie dont le vaste jardin était orné de vases et autres faïences artistiques d'un effet peu commun. J'ai reconnu alors que j'étais à Compton, le village où habite le plus artiste de nos peintres, le vieux Watts, le seul qui mériterait presque l'épithète de « grand maître, » et qui a été choisi à juste titre pour représenter la peinture parmi les douze membres de l'ordre du Mérite, récemment créé par le roi. On pourrait aussi l'appeler un « vieux maître, » car il a quatre-vingt-sept ans, et son portrait, suspendu aux Uffizi, de Florence, depuis bien des années, suffirait à lui assurer l'immortalité. La poterie est alimentée par sa femme, qui fut plusieurs années son élève ; c'est elle qui fournit tous les dessins. Un peu plus loin, au cimetière, je remarquai, sur la pente assez raide d'une colline, dans un bouquet d'arbres, une curieuse chapelle à double transept, émaillée de faïences aux vives couleurs, et qui est entièrement son œuvre. J'entrai, pour la visiter, et je constatai que l'intérieur ne le cédait en rien à l'extérieur. Je n'ai jamais rien vu de semblable ailleurs ; c'est un monument unique, et particulièrement frappant dans cet endroit rustique. Du reste, tout le village a un cachet artistique, grâce, sans doute, à l'influence de Watts, et aussi à la présence de plusieurs familles riches qui apprécient l'art et ont à cœur de conserver le pittoresque de cette belle partie du Surrey. Leurs cottages, dont quelques-uns datent de deux ou trois siècles, sont généralement construits en brique avec poutraison apparente ; beaucoup ont leurs parois extérieures recouvertes de tuiles, pour se défendre du froid. Mais on ne voit guère ici de toits de chaume, comme dans les comtés voisins. Compton est le

parfait spécimen d'un village du Surrey, presque trop propre et trop élégant. Vous y trouverez un café, couvert de glycine, refuge des cyclistes altérés, une vieille auberge ayant pour enseigne les deux gros arbres traditionnels, mais surtout une antique église en calcaire blanc, avec des arceaux et des colonnes de style normand, un beau toit aux poutres de chêne noirci, et une abside très caractéristique à deux étages qui m'a rappelé, en petit, bien entendu, celles des deux fameuses églises San-Zeno à Vérone et Sant'Ambrosio à Milan.

— Le secrétaire de la British South Africa C° a, dans un rapport qui a été distribué dernièrement aux actionnaires, fait un tableau vraiment réjouissant de l'état actuel et des perspectives d'avenir de la Rhodésia. Ce rapport est le résultat d'une tournée de six semaines faite par le secrétaire lui-même avec les directeurs et principaux employés de la compagnie. Il faut sans doute faire la part de l'optimisme naturel à un personnage officiel, qui relègue volontiers à l'arrière-plan ce qui ne lui paraît pas suffisamment favorable, mais tous les faits cités montrent que ce pays est en train de s'épanouir d'une merveilleuse façon. Le premier chemin de fer y fut autorisé il y a treize ans, et maintenant on compte 1639 milles en exploitation et 554 en construction, ce qui fait un total de 2193 milles, à peu près égal au réseau entier de la colonie du Cap et supérieur à celui du Natal, du Transvaal et de l'Orange pris ensemble. L'écartement des rails est celui de 3 $^1/_2$ pieds anglais (environ 1^{m}07) en usage dans presque toute l'Afrique du sud, avec rails lourds d'acier et ponts également en acier. Ces lignes ont été construites dans des conditions très satisfaisantes, les pentes sont modérées et les trains ont une vitesse moyenne égale, si ce n'est supérieure, à celle de toutes les autres lignes sud-africaines. L'aménagement des wagons de voyageurs est copié sur ceux du Cap, et le train de luxe n'a rien à envier à ceux d'Europe; on y trouve même des chambres de bain. Le tarif des voyageurs est actuellement de 30, 20, 10 centimes par mille dans les trois classes respectivement, avec réduction pour de longs trajets. On peut aussi obtenir

des billets circulaires ou louer un wagon-salon pour un mois et plus, entretien compris, de sorte que les voyageurs et les chasseurs peuvent aller partout où ils veulent; et lorsqu'ils désirent s'arrêter quelque part, on tire le wagon sur une voie de garage et ils y vivent comme dans un hôtel.

La ligne est poussée rapidement vers le nord. On espère qu'elle atteindra avant trois mois les champs carbonifères de Wankie, où l'on trouve de la houille de première qualité, ce qui est un très grand avantage soit pour les chemins de fer, soit pour les mines. Puis on continuera dans la direction des districts du nord, où l'on a découvert des gisements de cuivre, de plomb, de zinc et de fer, ceux de cuivre, dit-on, particulièrement riches. Ces districts sont situés au delà du Zambèze, que l'on traversera près des chutes Victoria. Le pont va être monté incessamment. Ce sera un ouvrage grandiose et intéressant, vu que ces chutes ont deux kilomètres de large et cent vingt mètres de haut, c'est-à-dire plus de deux fois la largeur et la hauteur de celles du Niagara.

Le rapport prévoit que ce spectacle attirera une foule de touristes. Il semblerait vraiment, à le lire, que le Zambèze n'est pas plus loin que la chute du Rhin, à Schaffouse! Qu'en aurait dit Livingstone, ou même tout Européen d'il y a une dixaine d'années? C'est égal, ces gens d'affaires ne doutent pas que d'ici à peu de temps l'énorme force motrice des chutes Victoria, comme celle du Niagara, ne soit distribuée dans le pays entier pour y engendrer toute sorte d'industries.

La question des mines est naturellement aussi abordée, — l'année passée elles ont produit 194 000 onces d'or, — ainsi que celle du travail des indigènes, qui se pose aussi en Rhodésia, mais d'une façon moins aiguë qu'au Transvaal. Quant au développement agricole de la colonie, on en attend beaucoup. Le climat est des plus cléments et les terres cultivées dépassent déjà 500 000 acres (236 000 hectares). Le produit principal est le maïs. On essaie en ce moment, avec beaucoup de chances de succès, d'introduire aussi la culture du tabac et du coton, et celle des fruits prend un grand essor.

— Et maintenant permettez-moi de retourner à la question dont je vous entretenais le mois dernier, à propos des découvertes de M. Arthur Evans (et non Coans, comme une erreur d'impression me l'a fait dire) à Cnossos, en Crète. Vous vous rappelez que, parmi ces découvertes, j'avais mentionné deux petites tasses et un récipient en forme de pot à crème, et que cela nous avait amenés à nous demander si Minos buvait du thé? Il est vrai que les soucoupes manquent, mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elles se fussent perdues; ce qui l'est davantage, c'est que les trois fragiles objets encore existants aient traversé trente-sept siècles pour arriver jusqu'à nous. Ou bien, les domestiques de l'ancienne Crète auraient été singulièrement différents de ceux de nos jours.... Pour en revenir à nos moutons, Minos buvait-il du thé? Et pourquoi pas? Il y a de sérieuses raisons à faire valoir en faveur de cette hypothèse. D'abord, nous avons vu que dans son palais l'approvisionnement d'eau et tout l'appareil hygiénique étaient aussi perfectionnés que tout ce que nous connaissons. La vie était alors certainement plus luxueuse que dans les périodes postérieures de l'histoire grecque. Qu'y aurait-il d'étrange, en présence des découvertes de M. Evans, à pouvoir appliquer en toute vérité à l'être mythique qu'était jusqu'ici Minos, assis sur le trône qu'on vient d'exhumer, ces vers de Pope sur la reine Anne dans son jardin de Kensington:

...où, grand Minos auquel obéissent trois royaumes,
Tu prends quelquefois conseil, et quelquefois le thé?

Il est vrai que la comparaison porte sur les « trois royaumes, » car, de même qu'Anne régnait à la fois sur l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, de même, disait-on, Minos avait partagé son île en trois états.

Evidemment, si le grand roi quitte aujourd'hui le domaine de la fable pour entrer dans celui de l'histoire, nous sommes en droit de lui attribuer toutes les faiblesses de l'homme. Il devait avoir besoin de quelques instants de repos et même d'un léger stimulant dans l'exercice des fonctions qui l'ont

rendu fameux. N'a-t-il pas pour nous quelque chose de plus humain, si nous pouvons nous le représenter suspendant l'audience pendant une demi-heure pour aller prendre le thé avec sa femme Pasiphaé, et même invitant à l'occasion son collègue Rhadamante à se joindre à eux, s'il y avait une troisième tasse pour lui? Demandez aux juges les plus consciencieux s'ils n'en font pas quelquefois autant?

Il est oiseux d'objecter que le thé n'était pas encore connu. Qu'en savons-nous? Il s'en buvait très probablement déjà en Chine. On a trouvé à Cnossos des figurines d'ivoire. Or, d'où venait l'ivoire? Les caravanes qui l'apportaient des Indes pouvaient fort bien avoir été une fois ou l'autre en relations d'échange avec des Chinois; nous savons d'ailleurs que de temps en temps des jonques chinoises arrivaient jusque dans la mer Rouge. Ou bien, le thé pouvait venir par voie de terre, comme il pénètre encore actuellement en Russie.

En outre, il y a des gens qui racontent que Dionysos (Bacchus), demi-frère de Minos, fit un voyage en Inde avec beaucoup de dames. Ces dames en ont peut-être rapporté le thé. Dionysos, comme tout le monde le sait, passe pour avoir découvert l'usage du vin (à moins que Noé ne l'ait précédé), et il fit du vin en Crète, mais ce jeune dieu se conduisit si mal à l'égard d'Ariane, la fille de Minos, qu'il n'y a guère de probabilité que le sévère moraliste ait eu beaucoup de goût pour la boisson capiteuse prônée par son fougueux parent. Il est plus naturel aussi que le sobre juge ait préféré « le breuvage qui réjouit, mais qui n'enivre pas. » Peu importent ceux qui allèguent qu'il n'existe aucune preuve que l'on ait bu du thé dans les temps classiques; malgré tous les travaux de Boeckh, nous ne savons pas grand'chose de l'économie domestique des Athéniens; nous avons leur littérature, mais même aujourd'hui on ne chante pas le thé comme le vin, bien qu'il soit d'un usage tout aussi répandu. Qu'il fût connu ou non, le mot *té* existait dans la langue grecque; il est vrai qu'au temps de Sophocle il ne s'appliquait pas à un breuvage. On doit toute-

fois se souvenir que la signification des mots change, et nous parlons d'une époque antérieure de mille ans, ou plus, à Sophocle; et le sens précis de ce petit mot a donné souvent bien du mal aux savants. Si l'on disait que οἶνος ὕδωρ τε se rapporte à trois boissons, cela les ferait rire, mais n'oublions pas que, jusqu'aux récentes découvertes, de fameux hellénistes ont nié l'existence et même la possibilité d'existence du labyrinthe (voir Smith, *Classical Dictionary*, une grande autorité en la matière). J'avoue cependant ne pas attacher beaucoup d'importance à l'argument philologique.

Pour le moment, on ne peut considérer comme résolue la question de savoir si Minos buvait ou non du thé; mais rien n'empêche que M. Evans trouve d'ici à un ou deux ans une théière ou un sucrier. Ou peut-être déchiffrera-t-on sur les tablettes d'argile trouvées à Cnossos un pendant aux vers de Pope, ou une recette pour la préparation du thé, ou quelque résolution bostonnienne contre l'usage de cette boisson. Ces tablettes sont couvertes d'une écriture linéaire, antérieure à celle des Phéniciens, et qui reporte l'art de s'exprimer par écrit sur le sol grec à un millier d'années plus tôt que nous ne le supposions.

Mais assez plaisanté; le grand juge était sévère, et nous ne voulons pas courir le risque d'offenser ses mânes!

CHRONIQUE AMÉRICAINE

L'hiver mondain. — A propos d'extravagance: les cadeaux de Noël. — Encore la question du charbon. — Impressions d'un Boer à New-York. — Les *magazines* américains en Angleterre. — Livres. — Menus faits.

Cet hiver a été sans contredit un des plus brillants qui soient relatés dans les annales de la haute société new-yorkaise. Le concours hippique, ici, marque le début de la saison, comme

à Paris il en indique le déclin ; et les vieux routiers du *high life* prétendent pouvoir préjuger le caractère général de l'hiver mondain par l'apparence de cette réunion fashionable. En tout cas leurs dernières prévisions se sont réalisées, car les fêtes ont succédé aux fêtes, sans trêve ni merci, pendant trois ou quatre mois, favorisées par une sorte d'immunité des « Quatre-Cents » contre les deuils, maladies et trouble-joie analogues, si communs d'habitude dans la plus mauvaise saison de ce détestable climat. C'est à peine s'il y a eu un petit désarroi momentané, causé par la mort tragique d'une de nos millionnaires, brûlée vive dans l'incendie de son superbe hôtel, un événement, entre parenthèses, qui a appelé l'attention publique sur ce fait que, contre notre grand ennemi, le feu, les demeures des riches sont infiniment moins protégées, aujourd'hui, que les pires *tenements* des quartiers ouvriers, car les nécessités de l'esthétique y font proscrire les escaliers de sauvetage et les appareils de toute espèce dont la maison du pauvre est pourvue. Les statistiques le montrent du reste, — quelque paradoxal que cela paraisse, — un incendie est actuellement plus meurtrier dans les maisons habitées par une seule famille aisée que dans ces sortes de phalanstères où grouille toute une population de déshérités de la fortune.

C'est là, dans un sens, une compensation....

Pour en revenir à ceux qui font la loi dans le domaine de la « fashion, » je suis obligé de leur rendre justice : cette année, les règles de conduite décrétées tacitement par ce noble aréopage sont empreintes d'un cachet de simplicité pratique et d'hygiène bien entendue. Tout d'abord, il n'est plus du tout de bon ton, pour les dames de la société, de se lever tard. Dès dix heures du matin, maintenant, on peut les voir partir aux emplettes, fait qui, sous une apparence futile, n'est pas sans importance dans une ville à la circulation congestionnée. Si cet exemple est suivi, — et il le sera probablement, venant de si haut, — l'armée des belles acheteuses sera rentrée au bercail avant le moment qui ramène le torrent des hommes d'affaires vers le quartier des résidences ; et cela comblera un vœu

depuis longtemps exprimé par le public, ainsi que par les compagnies de transport.

Puis il s'est formé une ligue, ou plutôt une entente tacite pour combattre le commérage : une tâche difficile, direz-vous, et vous n'aurez pas tort. Cependant Mrs Ogden Mills, qui possède sur les « Quatre-Cents » une autorité incontestable, a décidé d'extirper cette plaie des salons new-yorkais. En cela elle sera puissamment aidée par la tendance qui pousse d'autre part les dames fashionables à se mettre aux besognes les plus diverses. Elles travaillent pour le commerce, juste pour le piquant de la chose et sans idée de lucre, quoique leurs produits se vendent aisément, — cela va sans dire. L'une d'entre elles, Mrs Chatfield Taylor, vient même d'ouvrir un atelier de reliure! Un économiste trouverait sans doute quelque chose à redire à cette concurrence faite aux nécessiteux par l'amateur opulent....

Bien plus recommandable est l'habitude qui commence à se généraliser parmi les familles riches de passer la plus grande partie de l'année à la campagne et de ne rentrer en ville qu'après Noël. Les fêtes n'en sont pas plus rares ou moins belles, au contraire; toutefois elles sont empreintes, en ce qui concerne la table, d'une bien plus grande simplicité qu'il y a un ou deux ans. On ne voit pas aujourd'hui de dîners à douze ou quinze services, avec presque autant de vins différents; vous n'avez plus, aux côtés de votre assiette, ce formidable développement de fourchettes et de couteaux des formes les plus variées, et dont la destination était souvent un embarrassant mystère pour les invités. C'en est fait de tout cet attirail, qui donnait à la table un vague air d'atelier de dentiste ou de déballage de verreries.

Ce n'est pas tout. La fameuse *rainy day skirt*, la jupe courte timidement essayée depuis des années pour les jours de pluie et qui paraissait d'abord si disgracieuse, a reçu la sanction définitive des arbitres de la mode, et pourra désormais être employée sans crainte de ridicule pour les emplettes, les voyages, etc., — même s'il ne pleut pas!

Notons enfin, avec plaisir, la condamnation sans appel de la poignée de main « à la kanguroo, » cette comique contorsion importée d'Angleterre où, on le sait, elle avait été rendue fashionable par une princesse qu'une infirmité empêchait d'employer le *shake hand* d'antan.

— Ces efforts vers la simplicité sont bien nécessaires pour faire compensation aux extravagances dont on a été témoin lors des fêtes de Noël. Jamais encore on n'avait relevé pareille débauche de cadeaux fantastiques. Les propriétaires des magasins les plus fastueux de Broadway ont vu leurs prévisions dépassées et se sont trouvés à court. Et pourtant les prix de leurs articles « dernier cri » n'étaient guère modestes. Des bavettes de bébé se vendaient 1500 francs la demi-douzaine; des parapluies, 2000 francs pièce; des corbeilles de fleurs, 2500 francs. Une maison a pu écouler, en deux jours, cinq services de table à 30 000 francs. Quant aux cigares à un dollar la pièce, c'est par milliers qu'ils se sont débités. Je ne parle pas de la bijouterie, parce qu'alors on arrive à des hauteurs qui font tourner la tête, et que les chiffres précédents suffisent pour causer un serrement de cœur quand la pensée se reporte vers les malheureux grelottant près de leur âtre vide, grâce aux agissements des nababs du charbon.

— Nous n'en avons pas fini, en effet, avec les contre-coups de la trop fameuse grève de l'anthracite. Les Etats-Unis, sous ce rapport, auront donné au monde le spectacle étonnant d'une nation qui se pique de marcher à la tête des contrées civilisées, et qui a à lutter contre un état de choses rappelant les heures les plus sombres du moyen âge. Les propriétaires de charbonnages, les négociants au détail et les compagnies de transport se rejettent la faute les uns sur les autres, après avoir essayé de tout faire retomber sur les grévistes. Le gouvernement fédéral, les états, comme les municipalités, font, pour trouver un remède, des efforts aussi louables que profondément inutiles. Toujours est-il que l'on ferme certaines écoles, faute de combustible; que les indigents gèlent dans les asiles, et que les gens riches eux-mêmes sont obligés de surveiller

méticuleusement leurs calorifères, par crainte de se trouver pris au dépourvu. Un fait qui indique bien la situation des esprits à cet égard est cette espèce d'entente tacite entre tous les tribunaux correctionnels pour acquitter les malheureux qui dérobent du charbon. Le Congrès, enfin, malgré son opposition systématique à tout ce qui touche au tarif sacro-saint, va, dit-on, se décider à exonérer des droits d'entrée, pour un an, les charbons étrangers.

Ce qui est étonnant, c'est qu'on n'ait pas songé il y a longtemps à prendre une mesure aussi élémentaire !

— Nous avons eu, nous aussi, la visite d'un ex-général boer, Ben Viljoen. L'ancien chef d'état-major des forces du Transvaal ne vient pas ici, paraît-il, ainsi qu'on en avait répandu le bruit, pour quêter des secours ou se livrer à une tournée de conférences. Il s'agirait de faire des arrangements pour l'établissement de familles boers dans le sud-ouest. Naturellement le général, appartenant à un peuple qui, sous tous les rapports, sauf celui de l'amour de la liberté, est l'antithèse des Etats-Unis, éprouve des sensations étranges en présence de l'exubérance de vie et d'activité dont les manifestations se découvrent ici à chaque pas. Naturellement aussi, les comparaisons qu'il fait avec l'Angleterre ne sont pas en faveur de cette dernière ; mais on doit reconnaître que ses observations ne sauraient avoir, après un aussi court séjour, qu'un caractère superficiel. C'est ainsi qu'il est surtout frappé par la vertigineuse rapidité de nos tramways, si différents des pittoresques mais somnolents omnibus de Londres. De même, il est tout émerveillé de constater que nos policemen ne comptent sur aucun pourboire de la part du passant qu'ils renseignent ; que le mendiant est une espèce pour ainsi dire inconnue à New-York ; que la misère enfin ne s'y étale pas, même dans les quartiers les plus pauvres, avec cette sorte de cynisme inconscient qu'elle montre dans les grandes villes européennes. M. Viljoen, dont les remarques sont loin de manquer de finesse, n'a garde d'oublier notre penchant pour les contrastes: « Je ne peux, dit-il, m'empêcher de trouver bizarre l'habitude

que vous avez de chauffer à outrance vos demeures, tout en absorbant du matin au soir des boissons glacées; les Américains doivent être des gens bien chauds en dedans et singulièrement froids à l'extérieur.... »

— A propos de comparaisons avec l'Angleterre, il n'est pas sans intérêt de considérer la place toute spéciale qu'ont prise les *magazines* américains dans le monde littéraire de ce pays. C'est un fait reconnu aujourd'hui par les critiques britanniques eux-mêmes que les revues vraiment dignes de ce nom, publiées aux Etats-Unis, sont considérées comme des ouvrages de luxe parmi les publications périodiques lues en Grande-Bretagne. Il semble qu'ici les rôles soient renversés. Certainement les magazines américains, par leur cachet artistique, la variété et l'autorité de leurs articles, sembleraient plutôt les produits de la vieille civilisation européenne que ceux d'une contrée neuve, jeune, turbulente et qui a toujours eu la réputation de faire passer avant tout le culte du dollar et les combinaisons commerciales. Sous ce rapport, du moins, « l'invasion américaine » de l'Europe ne peut encourir le reproche d'être simplement la résultante de l'énergie de la race, et d'une compréhension habile des besoins du marché. Mais il y a une raison sérieuse au succès des *periodicals* des Etats-Unis. D'abord, ils sont créés pour un public de soixante-seize millions d'individus dont l'instruction moyenne est supérieure incontestablement à celle des populations respectives des grandes nations européennes comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne. D'autre part, et c'est là un des facteurs primordiaux de la question, la revue américaine est généralement à même de se procurer une collaboration de qualité supérieure à celle de ses émules de l'autre côté de l'eau, parce qu'elle tire infiniment plus de profit de l'espace réservé aux annonces. Alors qu'une publication mensuelle consacre aux réclames une douzaine de pages au plus en France, et de vingt à quarante pages en Angleterre, les magazines de New-York n'hésitent pas à aller jusqu'à cent et cent-cinquante. Notez que pour chaque page l'éditeur américain reçoit au moins le double de ce que peut attendre l'an-

glais : il est en mesure, dès lors, de s'assurer le concours des meilleurs écrivains ou des spécialistes les plus écoutés.

Quoi qu'il en soit, il est indéniable — et le fait ne manque pas d'originalité, — que la prosaïque Amérique a fourni dans le vaste domaine de la littérature périodique les modèles que cherchent à imiter les pays littéraires par excellence du vieux continent.

Mais il n'est que justice, d'ailleurs, de reconnaître, fût-ce en passant, que ces mêmes pays pourraient avec profit s'inspirer, en l'espèce, de la méthode, de l'éclectisme et de l'esprit d'entreprise qui caractérisent certaines revues d'une petite contrée de ma connaissance....

— Puisque me voici sur le terrain de la littérature, je dois vous signaler un intéressant travail sur *Nathaniel Hawthorne*, par M. G. Woodbury, dans la série des *American Men of Letters* qu'éditent, à Boston, Haughton, Mifflin and C°. Peu d'écrivains sont aussi mal connus au point de vue biographique que l'auteur de la *Lettre écarlate*. Sa personnalité privée était d'autant plus curieuse à étudier qu'on la savait entièrement différente de celle du romancier.

Dans la même série, on nous présente une vie de *Henry Wadsworth Longfellow*, par M. Thomas W. Higginson. Par une étrange coïncidence, tout ce que je viens de dire d'Hawthorne s'applique exactement, et avec plus de force encore peut-être, au grand poète américain. L'étude publiée sur lui par son frère Samuel, et qui était jusqu'ici la seule autorité en la matière, n'avait guère servi qu'à rendre la personnalité de Longfellow plus vague et plus incompréhensible pour le public. C'est donc une grande lacune que vient de combler M. Higginson en nous fournissant sur l'auteur d'*Evangeline*, d'*Hiawatha* et de *Miles Standish* des aperçus absolument inédits, puisés, soit dans la correspondance de Mrs Longfellow, soit dans les archives de l'université d'Harvard, ou encore dans les œuvres de jeunesse et les cahiers d'étudiant du poète lui-même. Dans les statistiques que reproduit cet excellent travail, nous relevons le fait caractéristique qu'il n'existe pas

moins de cent versions différentes des ouvrages de Longfellow, en dix-huit langues. La vogue du chantre de la Nouvelle-Angleterre, loin de diminuer, paraît grandir toujours; sur le catalogue du British Museum de Londres il figure aujourd'hui pour 357 titres, alors que Poë et Swinburne n'en ont respectivement que 103 et 99, et que Tennyson — qui est là chez lui, — en possède 487.

On comprend bien des biographies comme celles-ci, méthodiques, sévères sans aller jusqu'à la dureté; élogieuses sans « emballement; » disséquant, en somme, l'homme avec la légèreté de main du chirurgien maniant le scalpel. Mais il n'est guère possible de prendre au sérieux *Andrew Carnegie, the man and his work*, de M. B. Alderson[1]. On commence à se lasser de ces biographies de personnages encore vivants; ce ne sont en réalité que des panégyriques plus ou moins plats, mal déguisés sous une couleur d'analyse, rappelant par trop, enfin, les « esquisses » que faisait répandre à profusion le célèbre général Boulanger pendant sa grotesque campagne politique. Au mieux, ce sont des ouvrages nécessairement incomplets, puisque la véritable valeur de l'œuvre d'un homme ne peut d'ordinaire être sainement appréciée qu'après sa mort.

Il est impossible de prévoir où s'arrêtera ce courant; dernièrement, c'était un livre d'un nombre invraisemblable de chapitres, faisant du président Roosevelt une sorte de demi-dieu, de Messie à l'usage du Nouveau-Monde; aujourd'hui, c'est M. Carnegie; demain, ce sera sans doute M. Rockefeller ou quelque autre individu qui s'est élevé grâce à une certaine dose d'énergie, — et un énorme appoint de chance, — à une situation prééminente dans ce pays ouvert à toutes les possibilités.

— Signalons encore la vente récente d'une lettre autographe de George Washington, à Boston. Cette pièce, qui n'a pourtant pas d'importance particulière, a été payée 580 dollars ou 2990 francs environ. Soit dit en passant, ceci n'est pas du tout, quoi qu'en aient dit certains journaux, le plus haut prix

[1] New-York, Doubleday and C°.

atteint par la correspondance du père de la patrie; car en 1864, à la fameuse vente Allan, la réponse de Washington à la municipalité de New-York, qui lui avait conféré le droit de bourgeoisie, fut achetée pour la jolie somme de 10 557 francs.

— Les désagréments de toutes sortes éprouvés sur mer cet hiver par les voyageurs transatlantiques ont fait remettre sur le tapis la question de la réduction de la traversée. Il ne s'agit plus ici d'une accélération de vitesse pour le trajet, mais simplement d'une diminution de distance. Du côté de l'Europe, il n'y a rien à faire dans ce sens, car on ne saurait guère créer une tête de ligne plus avancée dans l'océan que Liverpool, Plymouth ou Cherbourg. Aux Etats-Unis il serait possible, paraît-il, de gagner de quinze à vingt heures en faisant aborder les navires rapides soit à Montauk Point, dans l'île de Long-Island, qui est réunie par voie ferrée à New-York, soit simplement à Boston, qui n'a été jusqu'ici le terminus que de lignes secondaires.

Cette dernière solution offrirait en outre l'avantage, grâce à la configuration du port de Boston, de donner aux voyageurs de grandes facilités de transbordement : un passager à destination de San-Francisco, par exemple, trouverait au quai même de débarquement le *sleeping car* qui le transporterait en Californie sans changement de voiture.

Cela n'est encore qu'à l'état de vague projet; mais, dût New-York en pâtir un peu, on ne peut que souhaiter la réalisation de tout ce qui diminuera les souffrances et les dangers auxquels sont exposés les passagers sur l'océan pendant des saisons comme celle que nous venons de traverser.

— Permettez-moi, en terminant, de sortir pour une minute de mon cadre officiel et de vous amener au Canada. J'ai tenu, en effet, à signaler aux alpinistes la conquête de deux nouveaux géants des Rockies. M. James Outram, un ascensionniste bien connu, a gravi les monts Freshfield et Lyell qui avaient été « reconnus, » il y a quarante-trois ans, par l'expédition du capitaine Palliser, mais que nul n'avait encore osé aborder. Ils se trouvent dans la partie des Montagnes-Rocheuses offrant

le plus d'analogie avec les Alpes suisses, mais, malheureusement, cette région reculée ne sera sans doute pas de longtemps ouverte aux touristes ordinaires. M. Outram était accompagné dans son excursion par un des guides suisses du Canadian Pacific Railway.

CHRONIQUE SUISSE

A propos d'une tour. — Un roman politique. — Un socialiste apaisé. — Le roman de l'Espoir. — Le théâtre de M. Morax. — Vers et prose de M. G. de Reynold. — Oscar Huguenin.

Quel drôle de temps que le nôtre !... Il y a, à Genève, dans la rue de la Corraterie, une vieille, très vieille tour, dernier reste de l'enceinte de la ville au temps de l'Escalade. Elle figure, avec plusieurs autres maintenant disparues, sur les estampes contemporaines de l'événement dont les Genevois ont célébré récemment l'anniversaire avec un éclat particulier. A cette occasion, ils ont scellé, tout à côté de la tour, et solennellement inauguré une plaque qui consacre le souvenir de la glorieuse nuit de décembre 1602. Touchant respect des aïeux !... Mais, par une de ces contradictions dont l'incohérence actuelle des esprits offre de si surprenants exemples, voici qu'au même moment l'autorité urbaine livre à un consortium de démolisseurs la tour, dernier témoin de l'Escalade !

Une réflexion vient tout naturellement à l'esprit, c'est qu'il eût mieux valu faire l'économie de la plaque commémorative, et conserver la vieille tour, qui « commémore » si bien. Car, enfin, rien ne vaut l'éloquence des vieilles pierres, et la façon la plus raisonnable d'exprimer son respect pour le passé, c'est sans doute de préserver de la destruction les monuments qui nous le racontent.

Mais, partout, ils sont menacés par l'esprit utilitaire. A Ge-

nève, comme ailleurs, on invoque les besoins de la circulation et les « nécessités modernes. » Nous ne nions ni ces nécessités ni ces besoins ; nous nous gardons aussi d'accuser ceux qui s'en prévalent de s'acharner systématiquement sur les objets de notre vénération ; nous savons bien qu'ils ne démolissent pas de vieux motifs d'architecture pour le malin plaisir de chicaner quelques archéologues. Mais nous croyons qu'ils se trompent sur les véritables intérêts d'une ville. S'il peut y avoir, chez certains amateurs de pittoresque, un amour excessif des vieilles pierres, d'autre part la superstition de l'alignement est plus ridicule et plus dangereuse encore, parce qu'elle fait commettre des choses inutiles et irréparables, et qu'une fois disparu le caractère pittoresque d'un quartier ou d'une rue, il serait candide de compter sur les architectes modernes pour nous en donner l'équivalent....

Or, c'est dans le caractère historique et esthétique de nos villes suisses que réside en bonne partie leur attrait ; la sollicitude de l'édilité devrait donc s'appliquer à concilier le plus intelligemment possible, avec l'aide des artistes et des gens de goût, les « nécessités modernes » et le maintien de l'antique beauté. Dans chaque cas spécial, c'est un problème qui se pose. Mais, au lieu d'en chercher une solution qui, si possible, satisfasse les tendances opposées, neuf fois sur dix on démolit sans examen. Cela s'appelle supprimer le problème, non point le résoudre.

A Genève, il nous semble précisément que l'édilité a désespéré trop vite de la possibilité de conserver le dernier vestige de l'antique enceinte. Elle a constaté ce fait indéniable : la tour fait saillie sur le trottoir. Mais cette irrégularité même est une raison qui devrait engager à conserver la tour : car nous n'en sommes pourtant plus à croire à la beauté souveraine de la sainte ligne droite. Si donc la tour est, comme on l'en accuse, un obstacle à la circulation, ne reste-t-il d'autre ressource que de l'abattre ? N'y a-t-il aucun moyen de sauver cet édifice vénérable en l'adaptant aux besoins nouveaux ? C'est la question qu'ont étudiée les partisans de la tour de la Corra-

terie; car ils ne sont point demeurés inactifs et gémissants : la commission de l'art public s'est mise en campagne; elle a trouvé des alliés naturels dans toutes les sociétés artistiques de Genève, et la Société des monuments historiques lui a prêté l'appui de son autorité. A cette heure, toute la partie éclairée de la population genevoise sent vivement la nécessité morale qu'il y a à conserver la tour, ainsi que la charmante terrasse de la Petite Corraterie, dont le sort est étroitement lié à celui de la tour : car, celle-ci démolie, c'est tout un côté de la rue condamné à la mutilation, et, par suite, à la plus cruelle banalité; si bien qu'en fin de compte Genève perdrait un des rares aspects originaux qui lui restent.

Les partisans de la conservation ont suggéré l'idée d'établir un passage sous la tour. Le plan qu'ils ont proposé à cet effet paraît fournir une solution heureuse, et même promettre un motif architectural qui aurait sa valeur pittoresque. Nous savons trop l'intelligence de la population genevoise pour ne pas garder l'espoir que la tour sera sauvée. Ce sera un bon exemple donné par Genève à tant d'autres villes où le vandalisme est roi.

— Mais aussi, quel intérêt nos politiciens pourraient-ils prendre à des objets de cet ordre? Et comment le pittoresque toucherait-il un Clément Rochard? Il est si peu pittoresque lui-même! — Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous présenter ce chef d'un parti gouvernemental, mis en scène par M. Virgile Rossel[1] dans son « roman de mœurs politiques suisses. » On a loué l'équité et la modération du peintre. Dans la forme, oui, M. Rossel a été fort bénin; mais, à regarder au fond, il est bien cruel: que de plats personnages il nous montre en qualité de meneurs de notre politique, et quelle grosse et fade cuisine que celle du radicalisme combevillois! Il en demeure une impression de terre à terre, d'inculture et d'inélégance, le tout noyé dans des tons gris et ternes.... Nous en devons croire l'auteur, qui n'a voulu ni flatter ni dénigrer la politique suisse, mais l'évoquer dans sa réalité: elle apparaît

[1] *Clément Rochard.* La Chaux-de-Fonds, G. Dubois, 1903.

mesquine, relativement honnête et singulièrement dénuée d'élévation. Il n'y a pas un de ces hommes de parti avec qui l'on voudrait passer huit jours, si ce n'est le héros, Martin Franc; mais celui-là n'est supportable que parce qu'il n'a pas la vocation: au fond, il est fourvoyé dans la politique, ce dont on lui sait gré. Le romancier a peint ce petit monde avec une conscience visible et même parfois une main un peu lourde: parce que le conseiller d'état Gaillard aime à parler latin, il n'est pas nécessaire de lui mettre une citation sur les lèvres chaque fois qu'il ouvre la bouche. Ces répétitions des mêmes effets, qui fatiguent le lecteur, ne donnent pas précisément des ailes au récit. Mais tout s'accorde dans ce livre: il peint un monde médiocre dans des tons de grisaille qui lui conviennent.

— Il y a plus de fantaisie et de couleur, mais peut-être un réalisme moins exact, dans l'*Apaisement* de M. Walter Biolley[1]. C'est l'histoire d'un jeune apôtre de l'humanitarisme, maltraité par la vie, déçu par ses rêves généreux, et qui, après une phase douloureuse, arrive à l'apaisement. Cette histoire, assez mouvementée, se lit avec intérêt, en dépit de quelques digressions terriblement prudhommesques (celle sur la presse, par exemple), et malgré des inégalités et des négligences qui surprennent. On souhaiterait un art plus sévère, un soin plus attentif de la composition et de la forme; mais M. Biolley a des dons naturels, de la chaleur, une vision parfois puissante, une certaine hardiesse d'invention. Son livre est d'une inspiration élevée; c'est, au fond, une conversion qu'il nous conte: son héros, théoricien du socialisme, revient à la sagesse évangélique. « Longtemps il avait cru à la société, comme à une trinité malfaisante qui, sous la forme du capital, de la religion et de l'armée, pouvait se comparer tout à la fois à la pieuvre, au vampire et au Minotaure. Et il avait fait ce rêve héroïque et fou d'être le Bellérophon moderne qui abattrait les têtes de cette nouvelle Chimère. »

C'est par ces images mythologiques que le romancier nous

[1] La Chaux-de-Fonds, Georges Dubois, in-8°, avec préface de V. Rossel et illustrations de L'Eplattenier.

peint les illusions de son héros. Voici ce que lui apprendra l'expérience: « La société n'est pas un être abstrait que l'on peut modifier au gré de ses théories ou de ses fantaisies. C'est un tout complexe, formé de parties bien vivantes et agissantes. La société, c'est chacun de nous, uni à tous les autres êtres qui la composent. Or, l'amélioration du tout ne peut être obtenue que par l'amélioration des parties qui forment ce tout. A la base de toute régénération sociale, la régénération individuelle apparaît comme une nécessité inéluctable.... L'égoïsme, cette exagération de la personnalité, voilà ce qui doit disparaître du cœur de chacun. » Vous voyez que la sagesse à laquelle ses déceptions ramènent Jean Plamboz n'est point d'une nouveauté foudroyante; elle n'en vaut que mieux, pour être vieille de dix-neuf siècles. La principale critique que nous ferions à ce roman, c'est qu'il nous fait assister à l'apaisement sans nous avoir assez montré la phase de lutte qui l'a précédé: nous voyons bien Jean Plamboz trahi par de faux frères, calomnié par des agents provocateurs, obligé de se réfugier en Suisse; mais nous l'avons à peine entrevu dans son rôle d'apôtre du socialisme et de champion du prolétariat. Il rédige un journal, nous dit-on, et il y met de son argent. Mais cette activité méritait une peinture plus attentive et plus poussée; car, nous autres bourgeois, nous nous représentons si vaguement un apôtre dans l'exercice journalier de son apostolat, et M. Biolley aurait pu sans doute, sans trahir ses anciens compagnons, nous faire des révélations plus caractéristiques sur des milieux que nous connaissons mal. En revanche, il nous conte des choses fort curieuses sur la vie des pêcheurs, des braconniers et des contrebandiers des bords du Doubs; ce cadre prête à la seconde partie du livre un intérêt dramatique, dont l'illustrateur, M. L'Eplattenier, s'est inspiré parfois avec succès.

— Nous signalons aux amis de l'abstinence un nouveau volume de Joseph Autier: *Ce que firent Auguste et Léonard* (in-12, Lausanne, Sack, 1903). Ce volume est la suite de *Tout seul,* paru l'année dernière. En ce temps-là, le petit Auguste



était seul à représenter dans le village de Morfins la cause de l'Espoir. Il a fait une première recrue en la personne de Léonard. Et, grâce à ces deux enfants, grâce aussi à l'instituteur abstinent qu'en réponse à leurs prières le Ciel leur envoie, bientôt Morfins sera conquis à la Croix-Bleue. Cet édifiant petit livre, écrit avec enjouement, est une lecture attachante pour tous ceux qui aiment à savoir comment les histoires finissent....

— Nous sommes bien en retard pour dire le plaisir que nous avons pris à lire le petit drame en un acte de M. René Morax, intitulé *La bûche de Noël* (Lausanne, Sack, in-8°). Cette pièce fut représentée au théâtre de Lausanne par la société littéraire *la Muse*, le 18 novembre dernier. Elle se passe au château de La Sarraz, au treizième siècle ; il y a de la poésie, de la couleur et de la grâce, et l'on s'attendrit sans peine sur les deux enfants prisonniers avec leur aïeul dans une tour.... Mais M. Morax ne se repose point sur ses jeunes lauriers : dès lors, sa *Nuit des Quatre-Temps* a été jouée en allemand, à Zurich, avec un très vif succès ; et voici qu'il nous convie à la représentation d'une nouvelle œuvre, *Claude de Siviriez*, où il met en scène un épisode de la Réforme à Orbe. Ainsi se constitue peu à peu un répertoire national qui finira par représenter un chapitre assez important de notre histoire littéraire. Mieux que personne, M. Morax travaille à l'enrichir.

— *Au pays des Aïeux* est le titre d'un élégant recueil de vers publié par M. G. de Reynold (Genève, Eggimann, 1902), et préfacé par M. Ed. Rod, à qui il est dédié. M. Rod félicite le jeune poète d'avoir, à l'instar de Warnery, usé de certaines libertés de versification. Libertés ou licences, elles ne nous paraissent pas bien hardies sous la plume de M. de Reynold, encore que M. Rod le loue de son audace : faire rimer un pluriel avec un singulier n'a rien de terrifiant. D'une manière générale, le jeune poète fribourgeois demeure beaucoup plus que Warnery respectueux de la tradition ; ses alexandrins ont une césure et l'oreille les scande sans effort. Une seule pièce, intitulée *Paysage,* fait exception. Mais elle n'est pas en

vers, ce qui fait que la hardiesse du poète consiste à avoir imprimé de la prose en lignes inégales. J'en transcris un passage, pour vous montrer : « Tout là-bas, morceau vert et brun investi par la neige, c'est Bulle et ses toits rouges, et ses blanches façades, et ses verts contrevents. Et partout, dans l'antique et vaillante campagne, sur les coteaux, aux flancs des collines, aux revers des ravins, dans les premiers buissons des bois, c'est la vie pastorale.... » — Je veux bien que ce soient là des vers ; mais alors, si M. Jourdain revenait, il ferait des vers sans le savoir....

Cela dit, j'en viens aux poésies de M. de Reynold ; il y a de fort jolies choses dans son recueil. J'en aime l'inspiration archaïque et pittoresque, à la fois féodale et rustique : ces tableaux de castel ou d'église, ces coraules villageoises, ces croquis citadins, ces évocations tantôt mystiques, tantôt égrillardes, ces portraits de patriciens, d'avoyers et de reîtres, — tout cela a une couleur et un accent bien particuliers et bien.... fribourgeois. Le pittoresque de Fribourg n'est pas celui de Lausanne, qui n'est pas celui de Genève : M. de Reynold a le mérite de nous le révéler, dans une poésie d'ailleurs encore un peu vide, un peu inconsistante en sa préciosité, où je souhaiterais une forme à la fois moins recherchée et plus ferme, une tenue de style plus égale ; mais il y a là de très précieuses promesses, et pour le prouver je vous signale *La petite chapelle*, l'*Oraison à saint Vandelin*, et quelques autres du même ton, qui me paraissent être de charmantes conquêtes pour notre poésie romande. M. de Reynold est de ceux qu'il faut louer discrètement, parce que leur croissance n'est pas encore achevée et qu'ils n'ont pas encore réalisé le degré de perfection dont leur talent est capable. Voilà en toute sincérité notre impression.

— Nous venons d'apprendre la nouvelle de la mort du conteur populaire Oscar Huguenin, dont si souvent nous avons signalé ici les ouvrages. Il est mort à Boudry, le 13 février, dans sa soixante et unième année. L'*Armurier de Bouary*,

le *Solitaire des Sagnes*, *Madame l'ancienne* sont de bien jolies peintures de la vie neuchâteloise d'autrefois. Huguenin, qui avait été horloger avant d'être instituteur, puis écrivain, qui avait travaillé à l'établi, en famille, à la vieille mode, qui savait son patois aussi bien que son catéchisme d'Ostervald, était un des derniers représentants, et l'un des plus authentiques, du vieil esprit montagnard. Il avait l'intelligence vive, les simples vertus, la bonhomie malicieuse qui distinguent cette forte race. Il l'a peinte avec un optimisme affectueux, que relevait toujours une pointe d'humour. Ses livres, sains et vrais, ont fait beaucoup de bien, sans en afficher la prétention.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

Le cohéreur de M. Fessenden pour la télégraphie sans fil. — L'électrolyse et l'antimoine. — Préparation de l'aluminium par l'électricité. — La fabrication électrique du verre. — La sténodactyle. — Une machine à maçonner. — La traction électrique et les plots du système Dolter. — Que vaut l'acétylène comme source de force motrice ?

Personne n'ignore l'importance que présente, dans la télégraphie sans fil, la sensibilité du cohéreur. Sa sensibilité, c'est-à-dire la rapidité avec laquelle il devient tour à tour perméable et imperméable au courant; la rapidité avec laquelle chacun des états peut remplacer l'autre. Car d'elle dépend, naturellement, la rapidité avec laquelle les messages peuvent être expédiés ; d'elle dépend le nombre de messages que l'on peut envoyer; d'elle, par conséquent, en grande partie, la valeur pratique du système. Or il est certain que les cohéreurs existants ne donnent pas pleine satisfaction; et c'est pourquoi il y a lieu de signaler le cohéreur que présente M. R. A. Fessenden, du service météorologique des Etats-Unis.

Ce cohéreur consiste en un fil d'argent de 2 $^1/_2$ millimètres de diamètre, possédant un cœur en platine extrêmement fin.

Ce fil d'argent à cœur de platine est recourbé en forme d'U, et relié au fil récepteur par ses deux extrémités; et la partie courbe de l'U a été immergée dans l'acide nitrique, de manière à faire partir l'argent. Le tout est inclus dans une coquille en argent, pour faciliter le rayonnement thermique, et la coquille est entourée d'une ampoule de verre dans laquelle on fait le vide. La résistance de ce cohéreur est des plus faibles, comparée à celle des cohéreurs ordinaires: elle varie de 30 à 600 ohms. Dès lors, sa sensibilité est beaucoup plus grande. M. Fessenden a pris de nombreux brevets: les techniciens trouveront les détails qu'ils désirent dans les publications spéciales. Il est suffisant, — mais il était nécessaire aussi, — de signaler à nos lecteurs le point le plus important des modifications introduites par là dans la télégraphie sans fil.

— Encore une application de l'électrochimie. Il s'agit de la fabrication électrolytique de l'antimoine, que signale la *Revue générale de chimie*. Il y a quelque temps déjà que M. Izart, en collaboration avec M. Thomas, s'occupe de cette intéressante question, L'année dernière, ces deux chimistes faisaient connaître un procédé nouveau : maintenant, il s'agit de l'application industrielle de celui-ci. Le principe, c'est le traitement du minerai sulfuré d'antimoine, la stilbine, par le sulfure de sodium, de manière à déterminer la production de sulfo-antimoniate de sodium; ce produit est placé dans le compartiment cathodique d'un électrolyseur à diaphragme, tandis que le compartiment anodique renferme une solution de soude caustique. Sous l'influence du courant, il se dépose de l'antimoine sur la cathode; et du côté de l'anode il se forme du sulfure de sodium, par combinaison du soufre et de la soude. Les essais faits dans la Lozère ont donné des résultats satisfaisants; il en va de même dans les Pyrénées. Mais il y a une précaution à prendre: il faut arrêter l'électrolyse au moment où la soude est saturée, afin d'éviter la formation de polysulfures, lesquels se porteraient sur la cathode et redissoudraient le dépôt d'antimoine. Avec une dépense d'énergie d'un kilowatt-heure, on

a recueilli un poids de 621 grammes d'antimoine. Dans ces conditions, la méthode électrolytique est la plus économique que l'on connaisse actuellement. En effet, avec les procédés chimiques existants, consistant à obtenir la désulfuration au moyen de vieux déchets de fer, il est besoin de plusieurs fusions, à cause de l'impureté du métal; en outre, la méthode n'est applicable qu'aux minerais qui consentent à fondre, c'est-à-dire contenant 50 ou 45 % au moins de métal. Avec les minerais pauvres il faut un grillage pour convertir le sulfure en oxyde, puis une réduction de l'oxyde. Mais l'opération se fait à perte si le minerai contient moins de 10 % de métal; et celui-ci ne peut être utilisé. Or ce minerai pauvre est celui qui domine dans les exploitations; par conséquent, avec la méthode chimique, on ne peut travailler qu'une très petite proportion du produit de celles-ci. L'électrolyse a donc un immense avantage, en permettant de travailler les minerais pauvres.

— En métallurgie encore, signalons, avec la *Revue technique*, les récentes expériences de MM. Huber et Geipert sur la fabrication de l'aluminium au moyen du four électrique. Ces deux chimistes ont opéré en faisant fondre par l'arc électrique de la cryolite en poudre additionnée de 200 grammes d'alumine par kilo de cryolite. Pendant près de cinq heures, le courant a passé (400 ampères, sous 7 volts d'abord, puis sous 10 volts de tension), et au cours de l'opération on a ajouté 885 gr. de cryolite et 927 gr. d'alumine. Le produit obtenu a consisté en 270 gr. d'aluminium. Par kilo d'aluminium, la consommation d'énergie est de 47 kilowatts-heure environ. Au point de vue de la pureté et des propriétés mécaniques, l'aluminium était très satisfaisant, bien qu'une grande partie en fût oxydée. Il paraît évident que, pour obtenir un produit convenable, il faut n'employer que des matières premières de la plus grande pureté. Et l'électrolyse est facilitée, manifestement, par un pourcentage élevé de fluorures d'aluminium. Le four employé consistait en deux blocs de carbone artificiel

dans chacun desquels était creusée une demi-cavité, dont l'ensemble, une fois les parties rapportées, mesurait 70 millimètres de hauteur sur 113 de base et 138 de sommet. MM. Huber et Geipert continuent leurs expériences et pensent arriver bientôt à une méthode industrielle pleinement satisfaisante.

— Pour finir avec l'électro-chimie, indiquons les procédés qu'emploient, d'après la *Revue générale des sciences*, MM. Volker et Becker, pour la fabrication de la verrerie. Ces procédés sont appliqués dans une usine du Tyrol. La fusion est opérée par l'arc électrique. Mais un inconvénient se présentait : fondu, le verre offre un notable accroissement de conductibilité. MM. Volker et Becker ont donc eu soin de séparer la masse de verre des électrodes. Par leur méthode, il paraît certain qu'on pourra obtenir des verres d'excellente qualité. Mais certainement aussi le prix de revient sera élevé, plus élevé qu'avec les procédés habituels. Et dès lors l'avenir du procédé reste incertain : nous n'aimons pas voir s'élever les prix....

— Une machine ingénieuse a été imaginée par un inventeur français, M. Lafaurie. C'est la *sténodactyle*. Entendez par là une machine à écrire qui écrit non des lettres, mais des signes sténographiques. C'est de la sténographie mécanique et ultra-rapide. Evidemment, il faut un peu plus de temps pour se rendre maître de cette sténodactyle que pour apprivoiser une machine à écrire ordinaire; mais, au bout d'un mois, cela va déjà bien; et après un an on a toute la vitesse désirable. Peut-être croira-t-on que la difficulté consiste à bien se mettre dans les doigts tous les signes? Non pas. Ceux-ci sont en petit nombre. Ils sont dix exactement, et à chaque signe correspond un doigt. Le difficile, c'est d'opérer les combinaisons de signes élémentaires pour en former un signe complexe. Mais avec le travail on y arrive. Et le sténodactyleur va trois fois plus vite que le sténographe.

— Autre machine, d'un ordre moins intellectuel, mais non moins utile; en tout cas, plus susceptible d'utilisation : c'est la machine à maçonner de M. J. Knight. Elle rend de grands

services en Amérique. Mais le mode de construction est spécial, de l'autre côté de l'Atlantique. On dresse toute la carcasse de la maison, en fer; après quoi on remplit les vides avec de la brique, en opérant simultanément à tous les étages. On n'est pas obligé de procéder en opérant de bas en haut; on peut donc aller beaucoup plus vite. Et l'on gagne encore du temps avec la machine à maçonner. Celle-ci travaille avec trois ouvriers. L'un étend un lit de mortier; le second pose des briques dessus; le troisième fait marcher la machine qui, elle, redresse les briques, les aligne, et en assure la verticalité. Elle roule sur une traverse que l'on soulève à mesure que s'élève le mur. Chaque brigade de trois hommes, avec une machine, peut poser de cinq à six cents briques par heure.

— La traction électrique par plots a eu une fort mauvaise presse en France. Et, en vérité, cela n'a rien qui puisse surprendre. Les accidents qui ont été engendrés par les plots système Diatto ne comptent plus, en effet: nombre de bêtes et d'humains ont été tués ou estropiés. La faute en est au système particulier, plutôt qu'à la méthode générale, dit-on. Il faut l'espérer; en réalité, toutefois, nous ne goûtons guère le principe. Il est dangereux; le mécanisme est délicat; il peut se déranger, et dès lors les accidents se produisent sans peine. Mieux vaut tenir les conducteurs du courant, permanents ou temporaires, plus à distance des êtres vivants. Telle est du moins notre opinion. D'autre part, il est vrai, il y a des lignes à plots qui paraissent ne point occasionner d'accidents: telle la ligne système Dolter, qui existe à Paris, en bordure du bois de Boulogne, allant de la Porte-Maillot à Suresnes et Saint-Cloud. Le principe des plots Dolter, sur lesquels M. E. Dieudonné donne dans la *Revue technique* une étude très complète, est le suivant. La voiture passe: un contact s'établit entre elle et le plot. Alors un courant passe, d'accumulateurs contenus dans la voiture, au plot; il actionne un électro-aimant, lequel fait mouvoir un levier coudé qui, pour un moment s'applique contre le câble souterrain; le courant du câble pénètre dans la

voiture. Le contact cesse? Plus de courant de la voiture au plot: le levier coudé, par l'effet de son poids, s'éloigne du câble; dès lors, le courant vers la voiture ne passe plus. Tel est le principe, en gros. Le système Dolter est employé depuis un an: il n'a occasionné aucun accident. Il est vrai que la plus grande partie de la ligne ne sert pas au trafic général; mais la désélectrisation des plots est très rapide ($^1/_{16}$ de seconde); il paraît difficile que des accidents puissent se produire. M. Dieudonné est très enthousiaste du système Dolter; nous renverrons à son étude détaillée (*Revue technique* du 10 février) les spécialistes qui voudraient en savoir davantage sur un procédé qui, il faut l'accorder, a fait ses preuves de manière très satisfaisante. (Et les prix de revient de la ligne? M. Dieudonné n'en dit rien. Cela aussi a son intérêt....)

— Rien de bien extraordinaire, en ce qui concerne l'acétylène. On s'occupe pourtant, de divers côtés, de son utilisation comme source de force motrice. Il nous paraît toutefois qu'on n'est pas bien d'accord sur les chiffres de consommation par cheval-heure. Cuinat évalue celle-ci à 160 litres pour les moteurs à gaz entre 8 et 16 chevaux, et considère le rendement de l'acétylène comme étant de 2,95 contre 1, rendement du gaz de houille. Neuburg donne des chiffres bien moins satisfaisants: 260 litres par cheval-heure, pour les petits moteurs du moins. Et alors, d'après Neuburg, l'acétylène serait la source d'énergie la plus onéreuse, quand il s'agit de petits moteurs. Les moteurs Hille, de Dresde, consomment de 180 à 220 litres; d'autres, d'après Vogel, 160 seulement (moteurs de 4 à 8 chevaux). Ce chiffre est très inférieur à celui qu'annoncent les constructeurs de Deutz-Cologne: 250-300 litres. On le voit, il y a encore de l'indécision. La lumière se fera toutefois, avec le temps et l'expérience. On applique l'acétylène aux automobiles, en Amérique, depuis peu. Mais ceci ne contribuera guère à mettre l'automobilisme en odeur de sainteté.

CHRONIQUE POLITIQUE

Beauté de la température : la grippe. — L'arrangement au Venezuela. — Les affaires de Macédoine. Leur importance. — En Suisse: la prochaine votation populaire.

Comme en janvier et plus qu'en janvier, la température de février a été exceptionnelle, d'une beauté, d'une douceur extraordinaires. En plongeant dans le passé, on peut se souvenir de mois de février presque printaniers qui sont venus, de loin en loin, reposer du froid au milieu de l'hiver, mais jamais de deux mois successifs pareils. Après, les frimas reprenaient, tandis que cette fois le climat méridional dont nous jouissons a toutes les apparences de vouloir durer, sans que, jusqu'ici, la végétation ait encore pris un élan qui pourrait devenir redoutable. Car il y a encore du froid. Aux belles journées ensoleillées et lumineuses succèdent des nuits qui ont vu la gelée et qui restent fraîches. Puis, à intervalles assez réguliers, l'atmosphère s'embrume peu à peu, jusqu'à ce qu'arrive une petite pluie, par condensation du brouillard, qui ramène la sérénité de l'air. Pendant la journée, il fait chaud. La bise s'est levée à plusieurs reprises, mais sans y mettre aucune insistance. Ce temps charmant est celui de la Suisse, mais il n'a pas dominé partout. Sur divers points de l'Europe il y a eu des pluies ou des neiges, ou des vents, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Le Midi, nous dit-on, a été aussi favorisé. Le côté fâcheux, c'est que l'influenza a sévi fortement. Un grand nombre de personnes ont été prises, probablement faute de précautions suffisantes; la contagion a fait le reste.

— La guerre du Venezuela s'est terminée juste au moment où elle commençait à devenir dangereuse. Le ministre des Etats-Unis à Caracas, M. Bowen, inspiré et soutenu par le

président Roosevelt, s'est donné infiniment de peine pour arranger les difficultés, et c'est grâce à lui que des conditions acceptables pour les deux parties ont été trouvées et que le blocus a été levé. Au fond, les réclamations de l'Allemagne et de l'Angleterre reposaient sur des sommes relativement petites, et peut-être les deux puissances en ont-elles dépensé de beaucoup plus fortes que celles qui leur seront attribuées. Comme bénéfice immédiat, elles auraient gagné à ne rien faire. Mais il est certain que le Venezuela avait besoin d'une leçon, qui ne sera pas pour lui seul. Il n'est pas permis à un petit état de se soustraire à ses obligations internationales en y joignant une indifférence dédaigneuse. Le président Castro aura appris que la patience des autres pays peut avoir un terme, et en vue de l'avenir l'intervention des deux alliés était justifiée et les sauvera peut-être de dommages plus graves.

On peut imaginer que l'empereur d'Allemagne n'était pas fâché de jeter un coup de sonde dans la politique américaine, et de le faire conjointement avec l'Angleterre, ce qui en restreignait considérablement les risques. Jusqu'à quel point les Etats-Unis souffriraient-ils l'action des alliés? Question importante pour l'Allemagne, très désireuse d'acquérir des territoires à coloniser, comme il s'en trouve plusieurs dans l'Amérique du sud. La réponse reçue, sans être bruyante, ne laisse rien à désirer en netteté. Les citoyens américains se sont échauffés peu à peu sur le Venezuela, et le moment périlleux approchait. Le gouvernement de Washington se préparait au combat. Tous ses chantiers maritimes armaient des navires de guerre. La construction de plusieurs bâtiments nouveaux était entreprise. De grands approvisionnements s'accumulaient. Il n'y manquait presque que le branle-bas de combat. Alors Guillaume II a cédé. L'Angleterre y était disposée depuis longtemps. Les Etats-Unis y auront gagné une augmentation notable de leurs forces navales, soit en vaisseaux de guerre, soit en personnel pour les conduire. En résumé, tout le monde a des raisons d'être satisfait, même le président Castro, qui

n'a pas payé trop cher ses provocations, et qui va être plus fort pour combattre ses ennemis intérieurs.

— Les événements d'Europe n'ont probablement pas été sans quelque influence sur le règlement du Venezuela. Il n'était pas indifférent à l'Allemagne d'avoir cette querelle sur les bras au moment où de graves événements se préparent en Orient. L'insurrection depuis si longtemps attendue a enfin éclaté en Macédoine. Elle a une organisation ; elle possède des armes et des munitions, et il y a eu des engagements entre les révoltés et les troupes ottomanes. Rien encore de très grave, mais la campagne a commencé et les troupes turques arrivent en grand nombre, poussant encore par leur présence à l'insurrection, car il faut qu'elles vivent en grande partie sur le pays, c'est-à-dire en pillant les habitants chrétiens, cause de tout le mal, à leurs yeux.

L'Europe était prévenue depuis quelque temps et n'a pas été prise au dépourvu. Le ministre des affaires étrangères en France, M. Delcassé, avait soulevé la question au point de vue diplomatique et proposé des réformes de nature à ramener la paix en soulageant les populations chrétiennes de leurs plus grands maux. La Russie et l'Autriche s'en occupent conjointement depuis plusieurs mois aussi, le comte de Lamsdorf étant venu à Vienne pour en conférer avec M. Golujowski et étant allé ensuite à Bucharest et à Sofia, afin d'empêcher la Roumanie et la Bulgarie d'appuyer l'insurrection. Enfin les deux puissances se sont mises d'accord pour envoyer au sultan une note identique, réclamant des réformes sérieuses en Macédoine, et elles ont obtenu l'adhésion de l'Angleterre et de l'Italie, puis enfin celle de l'Allemagne, qui risque de faire échouer leur tentative, Guillaume II, le grand et fidèle ami d'Abdul-Hamid, ne s'étant associé à la démarche qu'après que la note commune eût été édulcorée. Et c'est là probablement qu'est le danger du moment.

Le concert européen, quelque faible qu'il se soit montré à plus d'une reprise, a un grand poids lorsqu'il est d'accord sur

des points nettement définis et qu'il est décidé à les obtenir. Mais, dès qu'un de ses membres est hostile au fond à ses revendications, son influence s'affaiblit en proportion. Ici, l'entente complète devrait agir non seulement sur le sultan, mais sur les états balkaniques, forcés de se contenir, et sur les insurgés eux-mêmes. Si, au contraire, l'impuissance de l'Europe est bien constatée, il est à craindre que l'insurrection n'en devienne que plus furieuse et désespérée, et qu'elle ne s'étende à tous les peuples des Balkans qui ont des prétentions sur les territoires de la Macédoine, en outre de leurs sympathies pour les rebelles, auxquels se sont joints sans doute déjà de nombreux Bulgares, Serbes et Roumains.

Une fois l'incendie bien allumé, on ne sait plus où il s'arrêtera et quelle en sera la fin. L'intervention armée de l'Autriche devient probable et elle se prépare. Si cette puissance s'emparait de la Macédoine pour la gouverner comme elle l'a fait de la Bosnie et de l'Herzégovine, ce serait une solution très tolérable, et pour les populations un progrès immense. Mais la Russie et peut-être l'Allemagne, sans parler de l'Italie, l'accepteraient-elles sans en tirer des compensations qui ne sauraient guère être trouvées que dans un morcellement plus grand de l'empire ottoman? Alors, ce pourrait être le commencement de la fin. On a toujours le sentiment que cette fin ne s'accomplirait pas sans ébranler jusqu'au fond l'Europe, le monde lui-même, car la disparition de la grande puissance musulmane aurait son contre-coup en Asie et en Afrique.

Cette petite affaire de Macédoine, qui n'a l'air de rien, qui pourrait être réglée avec une facilité relative si l'Europe était unie sincèrement pour écarter le danger qui la menace, peut avoir des suites extraordinaires pour notre civilisation actuelle. Il ne faut pas encore désespérer du concert, qui a déjà exercé plus d'une fois une influence heureuse dans les dernières années, et qui a un grand intérêt à trouver une bonne solution, mais on ne doit pas non plus admettre qu'il s'agisse d'une affaire insignifiante, car le réveil peut être terrible. En

tous cas, on ne pourra reprocher aux Macédoniens d'avoir ébranlé le monde. S'ils cherchent à se soustraire à un joug affreux, on ne peut que sympathiser avec eux; la responsabilité des conséquences retombera sur ceux qui avaient le pouvoir de les délivrer et qui ne l'ont pas fait.

Comme le mois dernier, en Suisse, toute la politique se concentre sur deux points: les difficultés relatives au Simplon, qui ont fait ici même l'objet d'un article spécial, et le tarif douanier, point de départ d'une campagne d'autant plus vive que se rapproche davantage le 14 mars, jour de la votation populaire qui en décidera. Les défenseurs du tarif se sont adressés surtout aux campagnards, qui ont été persuadés que l'augmentation des droits leur est avantageuse. Ce qui est ressorti des discussions, parfois intéressantes, c'est que la Suisse a réellement besoin d'opposer des tarifs surélevés à ceux des pays voisins, pour obtenir d'eux des conditions tolérables. Qu'on ne puisse trouver d'autres moyens d'atteindre le même but, c'est ce qu'il faudrait prouver. Mais ce que l'on reproche à l'œuvre du gouvernement, c'est d'avoir élevé les droits même sur des produits qui ne peuvent servir à obtenir des concessions, et qui resteront après tout comme une charge injustifiée sur le pays. A voir ce qui se passe, on peut penser que la majorité acceptera les nouveaux tarifs. Si, au contraire, la réponse des électeurs est négative, les battus ne devront pas croire pour cela à la fin du monde. Les chambres reprendront leur œuvre, ce qui ne sera pas très amusant; elles l'amenderont dans le sens qui leur aura été indiqué; elles auront le temps d'y procéder et probablement d'écarter les principales pierres d'achoppement. Voilà tout, et ce ne sera pas si affreux.

Lausanne, 25 février 1903.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VINGT-NEUVIÈME

JANVIER-MARS 1903. — Nos 85-87.

Pages

LA PERSE ET LES PERSANS DE NOS JOURS, par *Michel Delines.*
Première partie 5
Seconde partie 346
Troisième partie 564

L'ÉCHELLE. — Roman, par *J.-P. Porret.*
Première partie 38
Seconde partie 250
Troisième partie 474

LE NATURALISTE J.-H. FABRE ET SON ŒUVRE, par *Auguste Glardon.*
Première partie 74
Seconde partie 287
Troisième et dernière partie 533

LA VIE SUR LES CANAUX. — Croquis, par *Jean Dalma* 104

LA VENGEANCE DE JEAN BERTHIER. — Nouvelle, par *H. Pluviannes.*
Première partie 116
Seconde et dernière partie 336

AUTOUR DU SIMPLON, par *Ed. Tallichet* 126

LE LIBÉRALISME ET LES IDÉES POLITIQUES DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par *Edouard Rod* 225

LE POPOLINO ITALIEN, par *Henry Aubert.*
Première partie 314
Seconde et dernière partie 512

A LA HATE. — Croquis russe, par le Dr *Veressaieff* 370

Pages

SOUVENIRS D'UN SLAVOPHILE, par *Louis Leger*.
Première partie 449

SIMPLON ET GOTHARD, par *Ed. Tallichet* 597

CHRONIQUES PARISIENNES.

Janvier. — Fin d'automne. — Ceux qu'on empêche de dormir. — Le concours d'enseignes. — La crise du libéralisme. — Théâtres : *Résurrection, Orphée aux enfers.* — Livres d'étrennes 145

Février. — L'été en hiver. — Les Humbert en deçà des Pyrénées. — L'opinion européenne et la presse française. — Une nouvelle école poétique. — Au musée Dutuit. — Livres 376

Mars. — Doléances d'un Parisien. — A travers les concerts. — Aimez-vous le *cake-walk ?...* — L'œuvre des trente ans de théâtre et le théâtre populaire. — Une académie nouvelle. — Livres.. 613

CHRONIQUES ITALIENNES.

Janvier. — La princesse Mafalda. — Les aliénés de San-Servilio. — Livres 154

Mars. — Le *David* de Michel-Ange. — L'université italienne de Trieste. — Leopoldo Fregoli. — Le *Bollettino dell'emigrazione* et la *Miscellanea d'arte.* 621

CHRONIQUES ALLEMANDES.

Février. — La situation politique. — Victoire du gouvernement dans la bataille des tarifs. — La méthode de M. de Kardorff. — Déclarations des professeurs Mommsen, Laband et von Liszt. — Les discours d'Essen et de Breslau. — Leur répercussion dans les milieux ouvriers et au Reichstag. — Une lettre du prince impérial. — Les raccommodages du comte de Bülow... 384

Mars. — Jésuites et tarifs. — Un imprudent évêque. — Les agrariens insatiables. — Rodolphe Delbrück. — Le ministre Nokk. — *Weltall und Menschheit.* — Sybel rectifié. — Mes adieux... 629

CHRONIQUES ANGLAISES.

Janvier. — La nouvelle année. — Le grec ancien en danger. — Quelques livres boers sur la guerre. — Autres livres. — G.-A. Henty 162

Février. — Le grand *Durbar.* — M. Chamberlain en Afrique. — Exposition de l'Académie royale. Les découvertes en Crète. Minos buvait-il du thé? — L'école historique d'Oxford. — J.-R. Green 392

Mars. — Beau temps. — Fleurs d'hiver. — Un village artistique. — Les chemins de fer de la Rhodésia. — Encore Minos et le thé.. 636

CHRONIQUE RUSSE.

Février. — Le deuxième centenaire de la presse. — Dans le « ravelin Alexis. » — Nos nationalistes et les conséquences de la guerre du Transvaal. — Les bulletins de santé du comte Léon Tolstoï. — Procès de l'officier Sietzinski. — Un collabo-

Pages

rateur de la *Novoïe Vremia* à Genève. — Les aliénés en Sibérie. — Saison artistique. — Une première de M. Maxime Gorki.... 398

CHRONIQUES AMÉRICAINES.

Janvier. — La situation politique et les élections. — Quelques effets de la « grande grève » de 1902. — La saison théâtrale. — Toujours la question du divorce ! — Menus faits........... 171

Février. — L'entreprise yankee. — Encore le tramway. — Dernières inventions. — Le problème de la circulation à New-York. — Nécrologie : Thomas B. Reed. — La musique. — Un Titien pour un dollar... 408

Mars. — L'hiver mondain. — A propos d'extravagances : les cadeaux de Noël. — Encore la question du charbon. — Impressions d'un Boer à New-York. — Les *magazines* américains en Angleterre. — Livres. — Menus faits...................... 642

CHRONIQUES SUISSES.

Janvier. — Dans le passé : *Fribourg artistique.* — L'histoire au pays vaudois : une nouvelle société populaire ; Chillon et M. A. Naef. — A Genève : la fête de l'Escalade. — Rosalie de Constant. — *Mémoires sur Neuchâtel.* — Le bon vieux temps neuchâtelois. — Le dernier roman de T. Combe. — *Neuchâtel pittoresque.* — M[lle] Eugénie Pradez. — *Nos bonnes gens.* — Un savant-poète : *Loin des villes.* — *La coupe d'onyx* 179

Mars. — A propos d'une tour. — Un roman politique. — Un socialiste apaisé. — Le roman de l'Espoir. — Le théâtre de M. Morax. — Vers et prose de M. G. de Reynold. — Oscar Huguenin.. 651

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE.

Février. — *Joggeli.* — Une nouvelle de J.-V. Widmann. — Le *Jodelbube.* — M. G. Baumberger en voyage. — Adolphe Staebli. — A propos de Lavater. — Publications nouvelles........... 417

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES.

Janvier. — Un projet américain relatif à la traction électrique ; idées de M. Arnold. — L'électrographe de MM. Palmer et Mills : transmission d'images à 2000 kilomètres en 70 minutes. — Comment utiliser les charbons bitumineux ? — La purification des eaux potables par l'ozone. — Lampe Nernst : ses qualités, ses défauts. — L'étain comme tænifuge. — Anesthésie générale par l'électricité. — Publications nouvelles............... 188

Février. — La transmission de messages au-dessus de l'Atlantique par la télégraphie sans fil. — Température du manchon à incandescence. — La houille blanche. — Distribution des marchandises par les voies ferrées urbaines. — Traction par trolleys automoteurs sur route. — L'électrification des chemins de fer suisses. — Un chemin de fer électrique en Angleterre. — Les automobiles sur voies ferrées. — Publications nouvelles.. 426

Pages

Mars. — Le cohéreur de M. Fessenden pour la télégraphie sans fil. — L'électrolyse et l'antimoine. — Préparation de l'aluminium par l'électricité. — La fabrication électrique du verre. — — La sténodactyle. — Une machine à maçonner. — La traction électrique et les plots du système Dolter. — Que vaut l'acétylène comme source de force motrice? 658

CHRONIQUES POLITIQUES.

Janvier. — Température. — Au Nicaragua. — Le calme en France. — Protectionnisme allemand. — Aux Etats-Unis. — Le général Delarey en Suisse. — Le voyage de M. Chamberlain. — Publications à propos du Transvaal. — En Suisse: session des chambres fédérales; questions financières; tarifs de douane; la ligne Frasne-Vallorbes; demande d'amnistie. — M. Forrer. — Vœux pour 1903.................................... 198

Février. — Température. — La guerre du Venezuela. — Situation de l'Allemagne. — En Macédoine. — Le Maroc. — La France reposée et calme. — Ce que disent les sardines. — Débats rétrospectifs. — M. Chamberlain en Afrique. — De Suisse : le nouveau tarif douanier. — Le Simplon et l'Italie. 434

Mars. — Beauté de la température; la grippe. — L'arrangement au Venezuela. — Les affaires de la Macédoine. Leur importance. — En Suisse: la prochaine votation populaire........ 664

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Bapst, Germain. — Le maréchal Canrobert. Souvenirs d'un siècle. 208
Burnier, Charles. — La vie vaudoise et la révolution 211
Ward-de Charrière, Mme. — L'onde qui bouillonne............... 212
Gindraux, J. (d'après *F. Œhniger*). — Histoire populaire et illustrée du christianisme.. 212
Guyot, Yves. — Le bilan social et politique de l'église 214
Pareto, Vilfredo. — Les systèmes socialistes.................... 214
Dupré, Edouard. — L'innocente de Rochebignon.............. 216
Bazalgette, Léon. — A quoi tient l'infériorité française 217
Errera, Carlo. — L'epoca delle grandi scoperte geografiche....... 218
Bersier, Mme Eugène. — Simples récits et souvenirs 219
Palmer, Joseph. — The Gospel problems and their solution...... 219
Herbette, Maurice. — Une ambassade turque sous le Directoire.... 220
Menthon, comte Henri de. — Vingt-deux mois de campagne autour du monde.. 221
Barratin, A. — De vous à moi.. Feuilles noires.................. 222
Strœhlin, Ernest. — Quelques réflexions sur le collège de Genève et l'enseignement secondaire classique...................... 222
Charlette, Jean. — Marinette 223
Alhix, Antoine. — Mirage d'or.................................. 223
Barolin, Johannes-C. — La question sociale, sa solution pacifique. 224
Lair, Adolphe. — Correspondance de Théodore Jouffroy......... 445
Schœn, Henri. — La métaphysique d'Hermann Lotze, ou la philosophie des actions et réactions réciproques.................... 447
Sheldon, Charles-M. — La vingtième porte...................... 447
Kleffler, Henri. — Science et conscience......................... 448

LAUSANNE. — IMP. GEORGES BRIDEL & Cie

La BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE paraît à Lausanne au commencement de chaque mois par livraisons de 224 pages, et forme chaque année quatre beaux volumes de près de 2700 pages ensemble.

PRIX DE L'ABONNEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE (FRANC DE PORT)

(Les abonnements partent du commencement de chaque trimestre.)

	Un an.	Six mois.
SUISSE.	**20** fr.	**11** fr.
UNION POSTALE. . . .	**25** fr.	**14** fr.

Une livraison 2 fr. 50.

Les paiements peuvent se faire en espèces, par mandats de poste, ou par chèques sur la Suisse, sur Paris, Londres ou autres grandes villes d'Europe.

On s'abonne :

AUX BUREAUX DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

LAUSANNE, PLACE DE LA LOUVE.
PARIS, CHEZ FIRMIN-DIDOT & Cie, 56, RUE JACOB.
LONDRES, CHEZ HACHETTE & Co, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND.

SUISSE

VEVEY, MONTREUX, TERRITET : SCHLESINGER.
GENEVE : DÜRR ; BURCKHARDT ; GEORG ; STAPELMOHR ; JEHEBER ; EGGIMANN.
NEUCHATEL : BERTHOUD ; DELACHAUX & NIESTLÉ ; JAMES ATTINGER.
CHAUX-DE-FONDS : J. et E. REUSSNER ; BAILLOD ; LÜTHI.
BERNE : SCHMID & FRANCKE ; H. KÖRBER ; SEMMINGER.
BALE : GEORG ; REICH ; JENKE ; SPITTLER.
ZURICH : SCHULTHESS ; ALBERT MÜLLER ; EBELL ; SPEIDEL ; FAESI & BEER.
SAINT-GALL : HUBER & Cie ; KIRSCHNER.
AARAU : SAUERLÆNDER ; WIRZ.

ALLEMAGNE. — **LEIPZIG** : A. TWIETMEYER ; F.-A. BROCKHAUS. — **BERLIN** : GEORG WINCKELMANN, 14-16, Oberwallstrasse, W. — **STUTTGART** : K. WITTWER, 32, Friedrichstrasse.

ITALIE. — **ROME** : TREVES. — **TURIN** : BOCCA FRÈRES. — **FLORENCE** : VIEUSSEUX. — **MILAN** : HŒPLI ; DUMOLARD. — **NAPLES** : FURCHHEIM.

HOLLANDE. — **AMSTERDAM** : FEIKEMA, CAARELSEN & Cie ; NILSSON & LAMM. — **ROTTERDAM** : KRAMERS & FILS. — **LA HAYE** : NIJHOFF ; VAN STOCKUM.

BELGIQUE. — **BRUXELLES** : MUQUARDT ; LIBRAIRIE ÉVANGÉLIQUE ; KIESSLING. — **LIÈGE** : BELLENS.

AUTRICHE. — **VIENNE** : FRICK, 27, Graben.

RUSSIE. — **ST-PÉTERSBOURG** : ERICKSON. — **ODESSA** : ROUSSEAU.

ETATS-UNIS. — **NEW-YORK** : STECHERT, 9 East 16th str.

On peut aussi s'abonner dans tous les bureaux de poste de la Suisse, de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA LIVRAISON DE MARS

Pa[illegible]

I. **Souvenirs d'un slavophile,** par *Louis Leger* . . . . 44[illegible]

II. **L'échelle**. Roman, par *J.-P. Porret.* (Troisième partie) 474

III. **Le popolino italien,** par *Henry Aubert.* (Seconde et dernière partie). 5[illegible]

IV. **Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre**, par *Aug. Glardon.* (Troisième et dernière partie) . . . . 53[illegible]

V. **La Perse et les Persans de nos jours,** par *Michel Delines.* (Troisième partie) 564

VI. **Simplon et Gothard,** par *Ed. Tallichet* . . . . 59[illegible]

VII. **Chronique parisienne** 613

Doléances d'un Parisien. — A travers les concerts. — Aimez-vous le *cake-walk ?....* — L'œuvre des trente ans de théâtre et le théâtre populaire. — Une académie nouvelle. — Livres.

VIII. **Chronique italienne** 621

Le *David* de Michel-Ange. — L'université italienne de Trieste. — Leopoldo Fregoli. — Le *Bollettino dell'emigrazione* et la *Miscellanea d'arte.*

IX. **Chronique allemande** . . . . 62[illegible]

Jésuites et tarifs. — Un imprudent évêque. — Les agrariens insatiables. — Rodolphe Delbrück. — Le ministre Nokk. — *Weltall und Menschheit.* — Sybel rectifié. — Mes adieux.

X. **Chronique anglaise** 636

Beau temps. — Fleurs d'hiver. — Un village artistique. — Les chemins de fer de la Rhodésia. — Encore Minos et le thé.

XI. **Chronique américaine** 642

L'hiver mondain. — A propos d'extravagances: les cadeaux de Noël. — Encore la question du charbon. — Impressions d'un Boer à New-York. — Les *magazines* américains en Angleterre. — Livres. — Menus faits.

XII. **Chronique suisse** 651

A propos d'une tour. — Un roman politique. — Un socialiste apaisé. — Le roman de l'espoir. — Le théâtre de M. Morax. — Vers et prose de M. G. de Reynold. — Oscar Huguenin.

XIII. **Chronique scientifique** 658

Le cohéreur de M. Fessenden pour la télégraphie sans fil. — L'électrolyse et l'antimoine. — Préparation de l'aluminium par l'électricité. — La fabrication électrique du verre. — La sténodactyle. — Une machine à maçonner. — La traction électrique et les plots du système Dolter. — Que vaut l'acétylène comme source de force motrice?

XIV. **Chronique politique** 664

Beauté de la température ; la grippe. — L'arrangement au Venezuela. — Les affaires de Macédoine. Le urimportance. — En Suisse: la prochaine votation populaire.

XV. **Table des matières du tome XXIX** 669

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & Cie





